UNIVERSITY OF
ILLINOIS LIBRARY
AT URBANA-CHAMPAIGN
BOOKSTACKS

通報

T'oung pao

ARCHIVES

POUR SERVIR À

L'ÉTUDE DE L'HISTOIRE, DES LANGUES, DE LA GÉOGRAPHIE ET DE L'ETHNOGRAPHIE DE L'ASIE ORIENTALE

(CHINE, JAPON, CORÉE, INDO-CHINE, ASIE CENTRALE et MALAISIE).

RÉDIGÉES PAR MM.

GUSTAVE SCHLEGEL

Professeur de Chinois à l'Université de Leide

ET

HENRI CORDIER

Professeur à l'Ecole spéciale des Langues orientales vivantes et à l'Ecole libre des Sciences politiques à Paris.

Vol. VII.

LIBRAIRIE ET IMPRIMERIE
CI-DEVANT
E. J. BRILL.
LEIDE — 1896.

915
T64
v.7

915
T64
V.7

SOMMAIRE.

Articles de Fonds.

Pages

E. Chavannes, La Chronologie chinoise de l'an 238 à l'an 87 avant J.-C. 1
W. P. Groeneveldt, Supplementary Jottings to the «Notes on the Malay Archipelago and Malacca, compiled from Chinese sources» 113
K. Himly, Die Abteilung der Spiele im «Spiegel der Mandschu-Sprache» III, (*Fortsetzung von Teil VI, S.* 363) 135
Ch. de Harlez, L'Interprétation du Yi-king. 197
Geo. Phillips, Two mediæval Fuh-kien trading ports, Chüan-chow and Chang-chow. Part II. Chüan-chow (*with three photograms*). . . . 223
Willy Bang, Zu den Kök Türk-Inschriften der Mongolei 325
Ch. de Harlez, Vocabulaire Bouddhique Sanscrit-Chinois 356
E. Chavannes, Note rectificative sur la Chronologie chinoise 509
A. Grünwedel, Drei Leptscha Texte mit Auszügen aus dem Padma-Than-Yig und Glossar 526

Mélanges.

Note sur la porcelaine de Corée, par A. Billequin 39
The Desert horses and the White Colt, by G. Schlegel. 47
Ueber den Verfasser und Abschreiber der chinesischen Inschrift am Denkmal des Köl Tägin, von F. Hirth 151
Tägin et Töre, par G. Schlegel 158
Die sinologischen Studien und Professor Hirth, von A. Franke . . 241, 397
La visite de Li Houng-tchang à Schéveningue, par G. Schlegel. . . . 407
Les Inscriptions chinoises de Bouddha-Gayâ, par G. Schlegel. 562
Etymology of the word *Taifun*, by G. Schlegel. 581

Variétés.

Interview avec le chargé d'affaires chinois à Berlin, par G. Schlegel. . . 54
Les Chemins de fer chinois, par Alphonse Humbert 55
La population de Canton en Juin 1895, par C. Imbault Huart 58
Formose, par E. Plauchut 162
Le Tour d'Asie, Cochinchinoiseries, par Marcel Monnier 251
Yamato Damashi (L'âme japonaise), par R. Villetard de Laguérie . . 254
Un homme d'état chinois: *Li Hong-tchang*, par Kao. 257
Congrès international des Orientalistes 261
Les ministres plénipotentiaires des Etats-Unis en Chine, par H. Cordier . 414
La reproduction des Textes Chinois en Europe au commencement du siècle, par H. Cordier 586
The name of "Messiah" found in a buddhist book, by J. Takakusu. . . 589

Chronique.

Allemagne et Autriche, Asie centrale, Belgique, Grande Bretagne et Irlande, Chine, Cochin Chine, Corée, Etats unis, Formose, France, Indo-Chine, Japon, Pays-Bas et Colonies Néerlandaises, Russie, Siam, Tongking . 60, 169, 263, 438, 599

Nécrologie.

Bouinais, Armbruster 85
Dr. Reinhold Rost, par H. Cordier 175
William Lockhart; Constant de Deken 275
Théodore Pavie; Henri Cernuschi; Joseph Haas, par. H. Cordier. J. P. Val d'Eremao, par G. Schlegel 417

242159

Pages

G. Eugène Simon, par H. CORDIER 592
George Phillips, par G. SCHLEGEL 593

Bulletin critique.

R. DVOŘÁK, Confucius und seine Lehre, par G. Schlegel 86
JAMES LEGGE, the Lî saô poem and its author, par G. Schlegel 91
STEWART CULIN, Korean Games with notes on the corresponding games of China and Japan, by G. Schlegel 94
Arthur von Rosthorn, Die Ausbreitung der chinesischen Macht in südwestlicher Richtung bis zum vierten Jahrhundert nach Chr. — Vilh. Thomsen, Inscriptions de l'Orkhon. — Karl Florenz, Japanische Dichtungen (Weissaster) 176
Die Sprache und Schrift der Jučen, von Dr. WILHELM GRUBE; Botanicon Sinicum, by E. BRETSCHNEIDER; Map of China, by E. BRETSCHNEIDER; Description d'un Atlas Sino-Coréen manuscrit du British Museum, par HENRI CORDIER; Essay in aid of a Grammar and Dictionary of the Luchuan Language, by BASIL HALL CHAMBERLAIN; Ueber den Rhythmus im Chinesischen, von Dr. FR. KÜHNERT; Catalogus der numismatische verzameling van het Bataviaasch Genootschap van kunsten en wetenschappen, door M. J. A. VAN DER CHIJS; Chinese philosophy, by Dr. PAUL CARUS (G. Schlegel); Notes orientales, Recueil de mémoires et de recherches par les professeurs et maîtres de conférence de l'Université impériale de St. Pétersbourg (H. Kern); Tschoudskia Pismena (Inscriptions tchoudes), par M. TRUSMAN (G. Schlegel) . . . 277
ASTON, Nihongi; Giornale della Societa Asiatica Italiana; HUTH, Geschichte des Buddhismus in der Mongolei; ETIENNE ZI, Pratique des Examens militaires en Chine; WINKLER, Die Sprache der zweiten Columne der dreisprachigen Inschriften und das Altaische (G. Schlegel). 429
O. DONNER, Sur l'origine de l'Alphabet Turc du Nord de l'Asie; Catalogue d'Estampes japonaises. Collection A. W. SIJTHOFF; Un message de l'Empereur K'ia-k'ing au roi d'Angleterre Georges III, par A. VISSIÈRE; Mr. P. H. FROMBERG, Mag een Chinees bij uitersten wil over zijn vermogen onbeperkt beschikken, par G. SCHLEGEL 596

Bibliographie.

Bausteine zu einer Geschichte der chinesischen Literatur, von FR. HIRTH 295, 481

Correspondance.

Description de Bac-ninh, par MARCEL MONNIER 103
Lettre du P. ST. LE GALL à M. H. Cordier 105
Lettre de Mgr. de Harlez à M. G. Schlegel 194
Lettre de Mgr. de Harlez au Directeur. 508
Lettre de M. le docteur Ernest Martin à M. H. Cordier 609
W. Bang: Zur köktürkischen Inschrift I E 19—21 611
Lettre de M. W. Grube à M. G. Schlegel. 611
Réponse de M. G. Schlegel à M. W. Grube 612

Notes and Queries.

1. Dates Chinoises, par E. CHAVANNES; 2. Expansion de la race chinoise, par G. SCHLEGEL; 3. Longévité des Japonais, par G. SCHLEGEL; 4. Le Lis comestible, par INAZO NOTOBE 108

Annonces.

La loi du parallélisme en style Chinois. 195, 323

Erratum 112, 508, 616
Index alphabétique 617
European and Chinese Calendar for the year 1897.

LA CHRONOLOGIE CHINOISE

DE L'AN 238 A L'AN 87 AVANT J.-C.

PAR

E. CHAVANNES.

Je me suis proposé, dans cet article, d'établir la chronologie exacte du siècle et demi qui s'écoula depuis l'époque où les *Ts'in* devinrent tout puissants jusqu'à la date de la mort de l'empereur *Ou*. C'est à ce laps de temps que se rapportent plus des deux tiers des récits que nous ont conservés les Mémoires de *Se-ma Ts'ien*; il importait de préciser autant que possible les cadres dans lesquels doivent se ranger les faits dont parle l'historien.

Dès l'époque des *Ts'in*, et peut-être avant cette époque, les Chinois ont connu la période de 76 années ou période *pou* (蔀). Cette période comprend 940 lunaisons et 27759 jours. Elle se subdivise en quatre périodes de 19 ans, ou périodes *tchang* (章), dont l'une ne compte que 6939 jours, tandis que les trois autres en comptent 6940. Il est vraisemblable que les chronologistes Chinois ne connurent d'abord que la période *tchang* de 6940 jours; on a dû introduire dans le calendrier Chinois, à une époque incertaine, mais assurément antérieure au milieu du IIIe siècle avant notre ère, un perfectionnement identique à celui que Callippe apporta en 330 av. J.-C. au calendrier grec lorsque, au moyen de la période de 76 ans plus courte d'un jour que 4 périodes de 19 ans,

il rectifia l'usage de la période de 19 ans découverte au Ve siècle par Méton.

Pour établir l'accord entre les lunaisons et l'année tropique, les Chinois ont eu recours à l'artifice du mois intercalaire. Chaque période *tchang* renferme sept mois intercalaires. Au commencement de la dynastie des *Han* antérieurs, le mois intercalaire était toujours placé à la fin de l'année [1]); comme l'année commençait au 10e mois [2]), le mois intercalaire était donc toujours un second neuvième mois (後九月). Le premier problème qui se présente à nous est de savoir quelles étaient, dans chaque période *tchang*, les années où se trouvait un mois intercalaire.

Les mois intercalaires sont uniformément de 30 jours et les années qui renferment un mois intercalaire sont toutes de 384 jours. Une période *tchang* de 6940 jours comprenant 7 années avec mois intercalaire, il reste, en dehors de ces années qui représentent $384 \times 7 = 2688$ jours, un ensemble de 4252 jours à répartir

---

1) Cf. *Se-ma Ts'ien*, chap. IX, p. 6 *recto*, commentaire de *Wen Yng* 文穎 à l'expression 後九月: 卽閏九月也。時律曆廢。不知閏。謂之後九月也。以十月爲歲首。至九月則歲終。後九月則閏月。« C'est le neuvième mois intercalaire: en ce temps, la science des tubes musicaux et du calendrier s'était altérée; on ne connaissait pas l'intercalation et on disait le second neuvième mois; le dixième mois étant regardé comme le commencement de l'année, le neuvième mois en était donc la fin; ainsi le second neuvième mois était le mois intercalaire ».

2) Le calendrier *t'ai-tch'ou*, promulgué par l'empereur *Ou* en 104 av. J.-C., reporta le commencement de l'année au premier mois. En outre, le mois intercalaire n'eut plus une place invariable après le 9e mois. Cf. *T'ien yuen li li ts'iuen chou* (sur lequel voy. Wylie, Notes on Chinese literature, p. 96), chap. VI, p. 28 *recto*: 太初曆司馬遷登平所造。改閏法于應閏之月。« Le calendrier *tai-tch'ou* fut celui que dressèrent *Se-ma Ts'ien* et *Teng P'ing*; ils changèrent la méthode d'intercalation en reportant l'intercalation au mois où elle devait se trouver ». Comme les textes manquent pour déterminer comment furent répartis les mois intercalaires après l'année 104, j'ai admis, dans le tableau qu'on trouvera à la fin de cet article, que le mois intercalaire avait continué à être placé après le neuvième mois; c'est une convention que j'ai cru pouvoir admettre afin de continuer le tableau jusqu'à la mort de l'empereur *Ou*.

entre 8 années de 354 jours et 4 années de 355 jours. Le second problème à résoudre est donc de savoir quelles places occupent dans une période *tchang* de 6940 jours les années de 355 jours.

Le troisième problème consiste à déterminer quelle est l'année qui fait qu'une période *tchang* n'a que 6939 jours, c'est-à-dire qui ne compte que 354 jours tandis que l'année correspondante d'une période *tchang* de 6940 jours en compte 355.

Enfin le quatrième et dernier problème est de savoir quels sont dans chaque année les mois de 29 jours et quels sont les mois de 30 jours.

Voici les solutions que j'ai trouvées pour ces quatre questions:

1° et 2°. Dans la période *tchang* de 6940 jours comprise de 149 [1]) à 130 av. J.-C., les années de 384, de 355 et de 354 jours sont réparties de la manière suivante (je désigne par *a* les années de 354 jours, par a les années de 355 jours et par *b* les années de 384 jours):

formule I: a *b a a b a b a b* a *a* a *b a a b* a *b a*

Cet ordre de succession sera le même pour toutes les périodes *tchang* de 6940 jours.

3°. Ce sont les années 92 et 168 av. J.-C. qui, dans l'ensemble de 152 années dont j'ai établi la chronologie exacte, comptent 354 jours au lieu de 355 qu'elles devraient avoir si elles appartenaient à une période *tchang* de 6940 jours.

4°. Pour les années de 354 jours antérieures à 104 av. J.-C., les mois de 29 et de 30 jours se succèdent de la manière suivante:

formule II. 29. 29. 30. 30. 29. 30. 30. 30. 29. 29. 29. 30. [2])

---

1) J'emploie ici la terminologie usuelle qui fait concorder une année Chinoise avec l'année Européenne dans laquelle elle se trouve comprise en majeure partie.

2) Cet ordre de succession est celui qui résulte mathématiquement des données historiques sur lesquelles je me fonde. Rien ne prouve cependant que, dans toutes les années, ce soient les mêmes mois qui aient eu 29 ours et les mêmes mois qui aient eu 30 jours.

Pour une année de 384 jours, il suffit d'ajouter un mois de 30 jours à la série précédente. Quant aux années de 355 jours, j'ai admis arbitrairement que c'était le 8e mois, c'est-à-dire l'avant dernier de l'année, qui avait 30 jours, au lieu que ce mois n'en compte que 29 dans une année de 354 jours.

Il me reste maintenant à démontrer que ces solutions sont exactes. Dans la discussion qui va suivre, j'aurai constamment à me référer aux caractères cycliques par lesquels sont désignés les jours; pour plus de clarté, je remplacerai les caractères par les nombres qui leur correspondent dans le cycle sexagénaire, ainsi que l'expose la table ci-dessous.

1 *kia-tse.*	16 *ki-mao.*	31 *kia-ou.*	46 *ki-yeou.*
2 *i-tch'eou.*	17 *keng-tch'en.*	32 *i-wei.*	47 *keng-siu.*
3 *ping-yn.*	18 *sin-se.*	33 *ping-chen.*	48 *sin-hai.*
4 *ting-mao.*	19 *jen-ou.*	34 *ting-yeou.*	49 *jen-tse.*
5 *ou-tch'en.*	20 *koei-wei.*	35 *ou-siu.*	50 *koei-tch'eou.*
6 *ki-se.*	21 *kia-chen.*	36 *ki-hai.*	51 *kia-yn.*
7 *keng-ou.*	22 *i-yeou.*	37 *keng-tse.*	52 *i-mao.*
8 *sin-wei.*	23 *ping-siu.*	38 *sin-tch'eou.*	53 *ping-tch'en.*
9 *jen-chen.*	24 *ting-hai.*	39 *jen-yn.*	54 *ting-se.*
10 *koei-yeou.*	25 *ou-tse.*	40 *koei-mao.*	55 *ou-ou.*
11 *kia-siu.*	26 *ki-tch'eou.*	41 *kia-tch'en.*	56 *ki-wei.*
12 *i-hai.*	27 *keng-yn.*	42 *i-se.*	57 *keng-chen.*
13 *ping-tse.*	28 *sin-mao.*	43 *ping-ou.*	58 *sin-yeou.*
14 *ting-tch'eou.*	29 *jen-tch'en.*	44 *ting-wei.*	59 *jen-siu.*
15 *ou-yn.*	30 *koei-se.*	45 *ou-chen.*	60 *koei-hai.*

Voici un exemple qui montrera comment on peut tirer des renseignements fournis par les historiens les linéaments d'un système

La chronologie que je propose *n'est donc exacte qu'à un jour près,* c'est-à-dire que le jour que j'indique comme le dernier d'un certain mois peut avoir été en réalité le premier du mois suivant et vice-versa. Mais l'accord se rétablit nécessairement à la fin de l'année.

qui n'est autre que celui dont j'ai indiqué plus haut les principes. *Se-ma Ts'ien* nous apprend que le dernier jour du 7e mois de l'année 144 av. J.-C. était le jour *sin-hai*, 48e du cycle. On peut inférer de cette indication les caractères cycliques qui correspondent au dernier jour du 7e mois pour toutes les années à 19 années, ou à un multiple de 19 années, de distance de l'année 144. En effet, une période de 19 ans, comprenant soit 6940, soit 6939 jours, se compose de 115 cycles de 60 jours, plus 40 ou plus 39 jours. Ainsi, pour l'année 125, distante de l'année 144 d'une période *tchang* de 6940 jours, je saurai que le dernier jour du 7e mois sera désigné par les caractères cycliques *sin-mao*, et sera donc le 28e du cycle sexagénaire; en effet, 48 + 40 = 60 + 28. De même, en l'année 106 le dernier jour du 7e mois correspondra au nombre 8 du cycle sexagénaire, car 28 + 40 = 60 + 8. Enfin en l'année 87 qui est distante de l'année 106 d'une période *tchang* de 6939 jours, le dernier jour du 7e mois sera marqué du nombre 47, car 8 + 39 = 47.

En appliquant ce raisonnement, pour trois périodes *tchang*, à vingt indications fournies soit par *Se-ma Ts'ien*, soit par le livre des *Han* antérieurs, on obtient le tableau suivant:

I. 206 [1]) 10e mois, dernier jour 52 [2]) du cycle
205 9e mois, dernier jour 12 [3])

1) Cf. p. 3, n. 1. Dans cet exemple particulier, le dernier jour du 10e mois est en 207 et non en 206 av. J.-C. Il faudra tenir compte de cette observation dans toutes les dates qui suivront.

2) *Ts'ien Han chou*, chap. VI, p. 19 *r°*: la 4e année *t'ai-che* (93 av. J.-C.) le dernier jour du 10e mois est *kia-yn*, 51e nombre du cycle sexagénaire. Si l'on fait abstraction de la réforme du calendrier *t'ai-tch'ou*, le 10e mois dont il est ici question sera celui de l'année 92 av. J.-C. distante de 6 fois 19 ans de l'année 206; le dernier jour du 10e mois de l'année 206 sera donc marqué du nombre 52 (= n 60 + 51 — 40 — 40 — 40 — 39 — 40 — 40 = 60 + 51 — 59).

3) *Ts'ien Han chou*, chap. V, p. 4 *r°*: la 2e année de la 2e période de l'empereur *King* (148 av. J.-C.), le dernier jour du 9e mois est *kia-siu*, 11e du cycle; on en conclut que le dernier jour du 9e mois de l'année 205 est marqué du nombre 12 (= n 60 + 11 — 40 — 39 — 40 = 60 + 11 — 59).

204 10e mois, dernier jour 11 [1])
11e mois, dernier jour 40 [2])
9e mois, dernier jour 36 [3])
203 3e mois, dernier jour 33 [4])
8e mois, dernier jour 60 [5])
201 7e mois, dernier jour 49 [6])
200 7e mois, dernier jour 43 [7])
199 11e mois, premier jour 42 [8])
9e mois, dernier jour 6 [9])

---

1) et 2) *Ts'ien Han chou*, chap. I, 1e partie, p. 16 *r°*: la 3e année de *Kao-tsou* (204 av. J.-C.), le dernier jour du 10e mois fut *kia-siu*, 11e du cycle, et le dernier jour du 11e mois fut *koei-mao*, 40e du cycle.

3) *Ts'ien Han chou*, chap. V, p. 4 *v°* et *Se-ma Ts'ien*, chap. XI, p. 2 *v°*: la 3e année de la 2e période de l'empereur *King*, le dernier jour du 9e mois fut *ou-siu*, 35e du cycle. On en conclut que le dernier jour du 9e mois de l'année 204 fut marqué du nombre 36 (= n 60 + 35 — 40 — 39 — 40 = 60 + 35 — 59).

4) *Ts'ien Han chou*, chap. VI, p. 15 *r°*: la 2e année *yuen-cho* (127 av. J.-C.), le dernier jour du 3e mois fut *i-hai*, 12e du cycle. On en conclut que le dernier jour du 3e mois de l'année 203 fut marqué du nombre 33 (= n 60 + 12 — 40 — 40 — 39 — 40 = 60 + 12 — 39).

5) *Ts'ien Han chou*, chap. VI, p. 20 *r°*: la 4e année *tcheng-ho* (89 av. J.-C.), le dernier jour du 8e mois fut *sin-yeou*, 58e du cycle. On en conclut que le dernier jour du 8e mois de l'année 203 fut marqué du signe 60 (= n 60 + 58 — 39 — 40 — 40 — 40 — 39 — 40 = 60 + 58 — 58).

6) *Ts'ien Han chou*, chap. V, p. 6 *v°*: la 6e année de la 2e période de l'empereur *King* (144 av. J.-C.), le dernier jour du 7e mois fut *sin-hai*, 48e du cycle. On en conclut que le dernier jour du 7e mois de l'année 201 av. J.-C. fut marqué du nombre 49 (= n 60 + 48 — 40 — 39 — 40 = 60 + 48 — 59).

7) *Ts'ien Han chou*, chap. V, p. 6 *v°* et *Se-ma Ts'ien*, chap. XI, p. 3 *r°*: la 1e année de la dernière période de l'empereur *King* (143 av. J.-C.), le dernier jour du 7e mois fut *i-se*, 42e du cycle. On en conclut que le dernier jour du 7e mois de l'année 200 fut marqué du nombre 43 (= n 60 + 42 — 40 — 39 — 40 = 60 + 42 — 59).

8) *Ts'ien Han chou*, chap. VI, p. 16 *r°* et *Se-ma Ts'ien*, chap. XXVI, p. 3 *r°*: la 1e année *t'ai-tch'ou* (104 av. J.-C.), le premier jour du 11e mois fut *kia-tse*, 1er du cycle; on en conclut que le 1er jour du 11e mois de l'année 199 fut marqué du nombre 42 (= n 60 + 1 — 40 — 40 — 40 — 39 — 40 = 60 + 1 — 19).

9) *Se-ma Ts'ien*, chap. IX, p. 6 *r°*: la 8e année de l'impératrice *Lu* (180 av. J.-C.), le dernier jour du neuvième mois intercalaire (後九月) fut *ki-yeou*, 46e du cycle. Le *Ts'ien Han chou*, chap. IV, p. 2 *r°*, dit aussi que le jour *ki-yeou* appartint au 9e mois

198 10e mois, premier jour 7 [1])

5e mois, dernier jour 3 [2])

196 10e mois, dernier jour 54 [3])

2e mois, premier jour 24 [4])

195 9e mois, dernier jour 14 [5])

---

intercalaire (閏九月). Cependant *Se-ma Ts'ien* et *Pan Kou* sont tous deux dans l'erreur en notant ce mois comme intercalaire; en réalité il s'agit du 9e mois ordinaire; en effet, on lit un peu plus haut dans *Se-ma Ts'ien* que le 9e mois présenta les jours *keng-chen*, *sin-yeou* et *jen-siu*, 57e, 58e et 59e du cycle; pour que cela soit possible, il faut que le mois dont le dernier jour est marqué du nombre 46 suive immédiatement le 8e mois; c'est donc le 9e mois et non un mois intercalaire qui viendrait après le 9e mois. On verra d'ailleurs plus loin (p. 10, n. 2) que l'année 180 ne peut pas renfermer de mois intercalaire. — Le dernier jour du 9e mois de l'année 180 étant marqué du nombre 46, on en conclut que le dernier jour du 9e mois de l'année 199 sera marqué du nombre 6 (= n 60 + 46 — 40 = 46 — 40).

1) *Se-ma Ts'ien*, chap. X, p. 2 *v°*: la première année de l'empereur *Wen* (179 av. J.-C.), le 10e mois, au jour *keng-siu*, 47e du cycle. Comme le dernier jour de l'année 180 (cf. la note précédente) est marqué du nombre 46, le jour marqué du nombre 47 est donc le premier de l'année suivante ou le premier jour du 10e mois. On en conclut que le premier jour du 10e mois de l'année 198 est marqué du signe 7 (= n 60 + 47 — 40 = 47 — 40).

2) *Ts'ien Han chou*, chap. VI, p. 8 *r°*: la 1e année *yuen-cheou* (122 av. J.-C.), au cinquième mois, le dernier jour du mois fut *i-se*, 42e du cycle. On en conclut que le dernier jour du cinquième mois de l'année 198 fut marqué du signe 3 (= n 60 + 42 — 40 — 40 — 39 — 40 = 42 — 39).

3) *Se-ma Ts'ien*, chap. X, p. 5 *r°*: la 3e année de l'empereur *Wen* (177 av. J.-C.), au 10e mois, le dernier jour du mois fut *ting-yeou*, 34e du cycle. On en conclut que le dernier jour du 10e mois de l'année 196 fut marqué du nombre 54 (= n 60 + 34 — 40 = 60 + 34 — 40). — Le *Ts'ien Han chou*, chap. IV, p. 6 *v°*, dit qu'en cette même année, le dernier jour du 11e mois fut *ting-mao*, 4e du cycle; cette donnée assignerait une durée de 30 jours au 10e mois qui, dans ma chronologie, n'en compte que 29; mais j'ai fait remarquer plus haut (p. 3, n. 2) que le système que je propose n'est exact qu'à un jour près.

4) *Ts'ien Han chou*, chap. VI, p. 2 *r°*: la 2e année *kien-yuen* (139 av. J.-C.), au 7e mois, le premier jour du mois fut *ping-siu*, 23e du cycle. On en conclut qu'en 196 av. J.-C. le premier jour du 2e mois fut marqué du nombre 24 (= n 60 + 23 — 40 — 39 — 40 = 60 + 23 — 59).

5) *Ts'ien Han chou*, chap. VI, p. 2 *r°*: la 3e année *kien-yuen* (138 av. J.-C.), au 9e mois, le dernier jour du mois fut *ping-tse*, 13e du cycle. On en conclut que le dernier jour du 9e mois de l'année 195 fut marqué du nombre 14 (= n 60 + 13 — 40 — 39 — 40 = 60 + 13 — 59).

193 3e mois, premier jour 6 [1])
4e mois, premier jour 36 [2])
188 11e mois, premier jour 39 [3])
4e mois, dernier jour 35 [4])
II. 187 10e mois, dernier jour 32
186 9e mois, dernier jour 52
185 10e mois, dernier jour 51
11e mois, dernier jour 20
9e mois, dernier jour 16
184 3e mois, dernier jour 13
8e mois, dernier jour 40
182 7e mois, dernier jour 29
181 7e mois, dernier jour 23

---

1) et 2) *Se-ma Ts'ien*, chap. LX, p. 1 *r°* et p. 3 *r°*: la 6e année *yuen-cheou* (117 av. J.-C.), le 1er jour du 3e mois fut *ou-chen*, 45e du cycle, et le 1er jour du 4e mois fut *ou-yn*, 15e du cycle. On en conclut que le 1er jour du 3e mois de l'année 193 fut marqué du nombre 6 (= n 60 + 45 — 40 — 40 — 39 — 40 = 45 — 39), et que le 1er jour du 4e mois de l'année 193 fut marqué du nombre 36 (= n 60 + 15 — 40 — 40 — 39 — 40 = 60 + 15 — 39).

3) *Ts'ien Han chou*, chap. VI, p. 11 *r°*: la 5e année *yuen-ting* (112 av. J.-C.), au 11e mois, le dernier jour du mois fut *sin-se*, 18e du cycle. On en conclut que le dernier jour du 11e mois de l'année 188 fut marqué du nombre 39 (= n 60 + 18 — 40 — 40 — 39 — 40 = 60 + 18 — 39).

4) *Ts'ien Han chou*, chap. VI, p. 12 *r°*: la 5e année *yuen-ting* (112 av. J.-C.), au 4e mois, le dernier jour du mois fut *ting-tch'eou*, 14e du cycle; ou en conclut que le dernier jour du 4e mois de l'année 188 fut marqué du nombre 35 (= n 60 + 14 — 40 — 40 — 39 — 40 = 60 + 14 — 39). — A côté de ces vingt données qui concordent entre elles d'une manière rigoureuse, on trouvera dans *Se-ma Ts'ien* et dans le *Ts'ien Han chou* d'autres indications qui sont inconciliables avec elles (par exemple: *Ts'ien Han chou*, chap. IV, p. 5 *v°*, la 2e année de l'empereur *Wen*, le *dernier* jour du 11e mois fut *koei-mao*, 40e du cycle; — *Ts'ien Han chou*, chap. IV, p. 11 *r°*, la 4e année de la 2e période de l'empereur *Wen*, 160 av. J.-C., le dernier jour du 4e mois fut *ping-yn*, 3e du cycle, — etc.); mais, en présence du système parfaitement logique que nous révèlent les 20 observations que j'ai signalées et dont une étude plus approfondie de *Se-ma Ts'ien* et du *Ts'ien Han chou* permettrait sans doute d'augmenter le nombre, nous sommes en droit de rejeter comme absolument fautives toutes les données qui ne s'accordent pas avec ce système.

180 11e mois, premier jour 22
9e mois, dernier jour 46
179 10e mois, premier jour 47
5e mois, dernier jour 43
177 10e mois, dernier jour 34
2e mois, premier jour 4
176 9e mois, dernier jour 54
174 3e mois, premier jour 46
4e mois, premier jour 16
169 11e mois, premier jour 19
4e mois, dernier jour 15
III. 168 10e mois, dernier jour 12
167 9e mois, dernier jour 31
166 10e mois, dernier jour 30
11e mois, dernier jour 59
9e mois, dernier jour 55
165 3e mois, dernier jour 52
8e mois, dernier jour 19
163 7e mois, dernier jour 8
162 7e mois, dernier jour 2
161 11e mois, premier jour 1
9e mois, dernier jour 25
160 10e mois, premier jour 26
5e mois, dernier jour 22
158 10e mois, dernier jour 13
2e mois, premier jour 43
157 9e mois, dernier jour 33
155 3e mois, premier jour 25
4e mois, premier jour 55
150 11e mois, premier jour 58
4e mois, dernier jour 54

De ce tableau, je puis déduire aisément la longueur des divers mois [1]). En effet, si le dernier jour du 10e mois est marqué du nombre 11 tandisque le dernier jour du 11e mois est marqué du nombre 40, il est évident que le 11e mois a 29 jours. On trouvera ainsi directement la longueur de la plupart des mois; et la longueur des autres se trouvera déterminée par le nombre de jours compris entre les deux mois qui précédent et suivent chacun d'eux.

On trouvera également à l'aide de ce tableau quelles sont les années qui renferment un mois intercalaire et quelles sont celles qui ont 354 et celles qui ont 355 jours. Soit, par exemple l'année 182; le dernier jour du 2e mois est marqué du nombre 29; le dernier jour du 7e mois de l'année suivante est marqué du nombre 23; de la première à la seconde de ces dates il s'est écoulé un nombre de jour égal à n 60 + 23 − 29 = (n 60 − 60) + 73 − 29 = (n 60 − 60) + 54 = 354. L'année 182 aura donc 354 jours. — De même, si le premier jour du 8e mois de l'année 181 est marqué du nombre 24, il faudra, pour que le premier jour du 11e mois de l'année 180 soit marqué du nombre 22, que l'année 181 compte 384 jours, c'est-à-dire qu'elle renferme un mois intercalaire; en effet, de la première à la seconde de ces dates il s'est écoulé un nombre de jours égal à n 60 + 22 − 24 = (n 60 − 60) + 82 − 24 = 60 + 58 = 118; or pour obtenir un total de 118 jours, il faut que l'année 181 ait eu un mois intercalaire:

181	8e mois	29 jours
	9e »	30 »
	mois intercalaire	30 »
180	10e mois	29 »
	total	118 jours [2]).

1) Cette longueur n'est d'ailleurs qu'une longueur moyenne ou schématique, car les mêmes mois n'ont pas nécessairement la même longueur dans des années différentes (cf. p. 3, n. 2).

2) Ce calcul prouve qu'il ne faut tenir aucun du texte manifestement fautif de *Se-ma*

En appliquant cette méthode aux données du tableau ci-dessus, on trouvera que la succession des années de 384, de 355 et de 354 jours est, pour la période *tchang* comprise de 206 à 188 av. J.-C., la suivante:

206	**205**	**204**	**203**	**202**	**201**	**200**	**199**	**198**	**197**
355	384	354	354	384	354	384	354	384	355
196	**195**	**194**	**193**	**192**	**191**	**190**	**189**	**188**	
354	355	384	354	354	384	355	384	354	

Cet ordre de succession est celui là même dont j'ai donné plus haut le schéme dans la formule I.

Les résultats ainsi obtenus reçoivent d'ailleurs une confirmation directe des textes historiques pour ce qui concerne quatre des années de 384 jours. En effet, nous lisons dans *Se-ma Ts'ien* (chap. XVII, p. 3 *v°*, p. 10 *v°* et p. 14 *r°*) qu'il y eut un mois intercalaire, placé après le neuvième mois, dans chacune des trois années 208, 205 et 202 av. J.-C. Les années 205 et 202 sont comprises dans la période *tchang* que nous venons d'examiner; quant à l'année 208, je puis inférer du fait qu'elle renferme un mois intercalaire, que l'année 189 (= 208 — 19) dut être aussi de 384 jours. Enfin, nous lisons dans *Se-ma Ts'ien* (chap. XI, p. 1 *v°*) que la 4e année de l'empereur *King* [1]), c'est-à-dire l'année 153 av. J.-C., présenta un neuvième mois intercalaire; on en peut conclure que l'année 191 (= 153 + 19 + 19) eut aussi un mois intercalaire.

Dans la période *tchang* comprise entre 168 et 150 av. J.-C., j'ai calculé toutes les dates postérieures au 8e mois de l'année 168

Ts'ien qui donnerait à entendre que ce fut l'année 180 et non l'année 181 qui renferma un mois intercalaire. Cf. p. 6, n. 9

1) Dans ce même chapitre, p. 2 *r°*, on voit que la 6e année de l'empereur *King*, soit l'année 151 av. J.-C., contient un mois intercalaire; mais cette donnée n'apporte rien de nouveau puisqu'elle fait double emploi avec le renseignement que nous possédons relativement à l'année 208; en effet, 208 = 151 + (3 × 19).

en ajoutant 39, et non 40, aux nombres du cycle sexagénaire qui désignent les dates correspondantes du *tchang* précédent. C'est qu'en effet, l'année 168 n'est que de 354 jours, au lieu d'être de 355 jours comme le voudrait une période *tchang* de 6940 jours. Il me reste donc à établir comment j'ai reconnu que l'année 168 n'avait que 354 jours. L'année 168 est distante de 76 ans de l'année 92; ce qui sera vrai d'une de ces années sera donc vrai de l'autre et, si l'année 92 est de 354 jours, il en sera de même de l'année 168. Le *Ts'ien Han chou* [1]) nous apprend, d'une part qu'en l'an 92 le dernier jour du 10e mois [2]) (12 Décembre 93) fut marqué du nombre 51, d'autre part, qu'en 89 le dernier jour du 8e mois (29 Septembre 89) fut marqué du nombre 58 et de cette seconde donnée on déduit que le dernier jour du 10e mois suivant (27 Nov. 89) sera marqué du nombre 57. Dans une période *tchang* de 6940 jours, le total des jours écoulés entre ces deux derniers jours du 10e mois serait de $355 + 384 + 354 + 354 = 1447$ jours; or, du dernier jour du 10e mois marqué du nombre 51 au dernier jour du 10e mois marqué du nombre 57, il s'est écoulé en réalité un nombre de jours égal à $n\,60 + 57 - 51$ ou $n\,60 + 6$, c'est-à-dire, dans le cas présent 1446 jours; en d'autres termes, il faut que l'une des quatre années que nous avons prises en considération soit inférieure d'un jour à ce qu'elle serait dans une période *tchang* de 6940 jours; comme il n'y a pas dans le calendrier chinois des *Han* d'années de 383 ou de 353 jours, la réduction ne peut porter évidemment que sur la seule année de 355 jours qui soit comprise dans le nombre des quatre années auxquelles nous avons affaire; ce sera donc l'année 92 (et par suite aussi l'année 168) qui aura 354 jours au lieu de 355, son 8e mois comptant 29 jours au lieu de 30. C. Q. F. D.

---

1) Cf. p. 5, note 2 et p. 6, note 5.

2) Pour la clarté de l'exposition, je néglige ici la réforme du calendrier *t'ai-tch'ou* et je suppose que l'année 92 commence au 10e mois.

En me servant des principes précédemment exposés, j'ai pu établir la chronologie de l'époque des *Ts'in* et du commencement des premiers *Han*. Elle doit se trouver exacte jusqu'à la date où je l'arrête, c'est-à-dire jusqu'à l'an 87; mais on ne saurait la poursuivre plus loin sans soumettre les textes historiques à un nouvel examen; il semble en effet que, peu après la mort de l'empereur *Ou*, on introduisit dans le calendrier une modification qui produisit une différence d'un jour dans les supputations de la chronologie. Voici trois observations [1]) qu'on relève dans les historiens Chinois pour des années peu postérieures à l'empereur *Ou*: en 54, le premier jour du 4e mois fut marqué du nombre 38; en 42, le 1er jour du 3e mois fut marqué du nombre 59; en 40, le dernier jour du 6e mois fut marqué du nombre 15. En appliquant à ces données la méthode que nous avons indiquée plus haut, on trouverait par exemple qu'en 111 le 1er jour du 4e mois aurait été marqué du nombre 39 (= n 60 + 38 — 40 — 39 — 40), qu'en 99 le 1er jour du 3e mois aurait été marqué du nombre 60 (= n 60 + 59 — 40 — 40 — 39) et qu'en 97 le dernier jour du 6e mois aurait été marqué du nombre 16 (= n 60 + 15 — 40 — 40 — 39). Or ces trois nombres 39, 60 et 16 sont tous trois inférieurs d'une unité aux trois nombres qu'il faut admettre en partant des données de *Se-ma Ts'ien* et de *Pan Kou*. Cet exemple montre qu'on ne peut pas traiter de la chronologie Chinoise en partant de principes *a priori* et qu'il faut tenir soigneusement compte de toutes les réformes qui ont pu être apportées au calendrier à des époques diverses.

Si j'ai fait cesser à l'année 87 av. J.-C. le tableau de la chronologie qu'on trouvera ci-après, d'autre part, afin de couvrir exactement un espace de deux périodes de 76 ans, j'ai cru pouvoir

---

1) Elles sont tirées toutes trois du *T'ong kien tsi lan*, aux années 54, 42 et 40 av. J.-C.

la faire remonter jusqu'en l'an 238, quoique la donnée la plus ancienne sur laquelle je me fonde ne soit que de l'an 204 av. J.-C. Cette régression des calculs m'a paru admissible puisque les *Han* se sont bornés, depuis leur avénement jusqu'à l'an 104 av. J.-C., à suivre le calendrier qui était en vigueur au temps des *Ts'in*; on peut donc, avec de grandes chances de rester dans le vrai, appliquer à l'époque des *Ts'in* la méthode en usage au commencement des premiers *Han*.

On ne saurait faire remonter le système que nous venons d'exposer au-delà de la dynastie *Ts'in*; sous les *Tcheou* en effet, le calendrier était notablement différent; pendant la période *tch'oen-ts'ieou* (722—481 av. J.-C.), non-seulement le 1er mois de l'année était le 2e mois d'hiver, c'est-à-dire qu'il correspondait au 11e mois des *Han*, mais encore le mois intercalaire se plaçait à des époques diverses de l'année. Si notre calendrier est autre que celui des *Tcheou*, on peut cependant en tirer une confirmation très intéressante de l'exactitude de la chronologie du *tch'oen-ts'ieou*. Voici comment on procédera: le *tch'oen-ts'ieou* mentionne 36 éclipses de soleil et, pour 33 d'entre elles il indique le nombre du cycle sexagénaire qui correspond au jour où elles eurent lieu (cf. Legge, Chinese classics, tome V, prol., p. 86); de ces 33 dates on peut déduire les dates correspondantes après un nombre de périodes de 76 années qui nous ramène à l'époque des premiers *Han*; nous dresserons ainsi le tableau suivant dans lequel les trois premières colonnes A, B, C indiquent l'une l'année, la seconde le mois et la troisième le nombre cyclique du premier jour de ce mois, tels qu'ils sont fournis par le *tch'oen-ts'ieou*; les colonnes D, E, F indiquent l'une l'année des *Han*, la seconde le mois et la troisième le nombre cyclique du premier jour de ce mois tels que le calcul démontre (si l'on part des données du *tch'oen-ts'ieou*) qu'ils devraient être après un certain nombre de périodes de 76 ans; enfin la colonne G indique le nom-

bre cyclique du premier jour du mois des *Han* tel qu'il résulte de la chronologie qu'on trouvera à la fin de cet article:

	A	B	C		D	E	F		G
	—	—	—		—	—	—		—
I	720	2	6	donne	188	12	39	au lieu de	8
II	709	7	29	»	177	5	2	»	33
III	669	6	8	»	137	4	41	»	11
IV	668	12	60	»	136	10	33	»	32
V	664	9	7	»	132	7	40	»	11
VI	655	9	45	»	123	7	18	»	18
VII	648	3	7	»	116	1	40	»	40
VIII	626	2	60	»	170	12	54	»	24
IX	612	6	38	»	156	4	32	»	31
X	601	7	1	»	145	5	55	»	57
XI	599	4	53	»	143	2	47	»	46
XII	592	6	40	»	136	4	34	»	35
XIII	575	6	3	»	119	4	57	»	56
XIV	574	12	54	»	118	10	48	»	18
XV	559	2	32	»	179	12	47	»	45
XVI	558	8	54	»	178	6	9	»	8
XVII	553	10	53	»	173	8	8	»	8
XVIII	552	9	47	»	172	7	2	»	33
XIX	552	10	17	»	172	8	32	»	2
XX	551	2	10	»	171	12	25	»	29
XXI	549	7	1	»	169	5	16	»	17
XXII	549	8	30	»	169	6	45	»	47
XXIII	546	12	12	»	166	10	27	»	56
XXIV	535	4	41	»	150	2	56	»	21
XXV	527	6	54	»	147	4	9	»	39
XXVI	525	6	11	»	145	4	26	»	27
XXVII	521	7	19	»	141	5	34	»	33
XXVIII	519	12	10	»	139	10	25	»	19
XXIX	518	5	32	»	138	3	47	»	46
XXX	511	12	48	»	131	10	3	»	3
XXXI	505	3	48	»	125	1	3	»	2
XXXII	498	11	3	»	118	9	18	»	18
XXXIII	495	8	17	»	115	6	32	»	3

Comparons maintenant les colonnes F et G. Comme le mois intercalaire à l'époque des *Tcheou* occupait une place variable

tandis qu'au commencement des *Han* il venait toujours après le 9e mois, il est évident que l'on remarquera souvent, entre les résultats auxquels on arriverait en partant des données du *tch'oen-ts'ieou*, et la réalité, un écart de 30 jours qui s'explique par une différence de position du mois intercalaire. Si l'on tient compte de cette observation, on reconnaîtra que, dans la liste ci-dessus, à l'exception des nos XX, XXIV et XXVIII qui doivent être des corruptions de texte dans le *tch'oen-ts'ieou*, les trente autres cas *coïncident à deux jours près au maximum* dans les listes F et G. La coïncidence est absolue dans les cas VI, VII, XVII, XXX, XXXII; elle est absolue, en tenant compte de la différence de position du mois intercalaire, dans les cas III, VIII, XIV, XIX, XXV; la coïncidence se produit à un jour près dans les cas I, II, IV, V, IX, XI, XII, XIII, XVI, XVIII, XXI, XXIII, XXVI, XXVII, XXIX, XXXI, XXXIII; enfin elle se produit à deux jours près dans les cas X, XV, XXII. Cet écart maximum de deux jours s'explique par deux raisons: en premier lieu, le calendrier des *Tcheou* diffère d'un jour de celui du commencement des premiers *Han*; nous en avons la preuve dans le fait que le *tch'oen-ts'ieou* assigne toutes les éclipses de soleil au premier jour du mois, tandisque *Se-ma Ts'ien* les note, sous les *Ts'in* et les *Han* au dernier jour du mois [1]); en second lieu, il faut tenir compte de l'inégalité dans l'ordre de succession des mois de 29 et de 30 jours tant sous les *Tcheou* que sous les *Han*. De cette comparaison entre le *tch'oen-ts'ieou* et le calendrier des *Han* nous pouvons donc tirer une preuve nouvelle de la parfaite exactitude de la chronologie dans la chronique de Confucius.

Revenons à la chronologie du commencement des *Han*. Après avoir dressé la liste des années et des mois Chinois et après avoir

1) Après l'empereur *Ou*, les historiens recommencement à assigner les éclipses de soleil au premier jour du mois; cela est d'accord avec la remarque faite plus haut (p. 13) que le calendrier fut modifié d'un jour peu de temps après la mort de l'empereur *Ou*.

déterminé les nombres du cycle sexagénaire qui correspondent au premier jour de chaque mois, il restait à établir les corrélations entre le calendrier Chinois et le calendrier Julien; la tâche est rendue fort aisée par le tableau qu'a dressé le père Gaubil (traité de la chronologie Chinoise, p. 191) des dates Chinoises du 1er Janvier pour une période de 80 ans; les caractères cycliques correspondant au 1er Janvier se retrouvant être les mêmes tous les 80 ans, ce tableau peut servir indéfiniment; je le reproduis ici en le renversant, disposition qui me paraît plus commode pour les années antérieures à l'ère chrétienne; les trois colonnes A, B, C, renferment les trois premières périodes de 80 années antérieures à l'ère chrétienne; la colonne D indique le nombre du cycle sexagénaire qui correspond au 1er Janvier de chacune d'elles; l'astérisque placé à côté de certains de ces nombres indique que l'année est bissextile:

C	B	A	D
161	81	1	8*
162	82	2	3
163	83	3	58
164	84	4	53
165	85	5	47*
166	86	6	42
167	87	7	37
168	88	8	32
169	89	9	26*
170	90	10	21
171	91	11	16
172	92	12	11
173	93	13	5*
174	94	14	60
175	95	15	55
176	96	16	50
177	97	17	44*
178	98	18	39
179	99	19	34
180	100	20	29
181	101	21	23*
182	102	22	18
183	103	23	13
184	104	24	8
185	105	25	2*
186	106	26	57
187	107	27	52
188	108	28	47
189	109	29	41*
190	110	30	36

C	B	A	D
191	111	31	31
192	112	32	26
193	113	33	20*
194	114	34	15
195	115	35	10
196	116	36	5
197	117	37	59*
198	118	38	54
199	119	39	49
200	120	40	44
201	121	41	38*
202	122	42	33
203	123	43	28
204	124	44	23
205	125	45	17*
206	126	46	12
207	127	47	7
208	128	48	2
209	129	49	56*
210	130	50	51
211	131	51	46
212	132	52	41
213	133	53	35*
214	134	54	30
215	135	55	25
216	136	56	20
217	137	57	14*
218	138	58	9
219	139	59	4
220	140	60	59
221	141	61	53*
222	142	62	48
223	143	63	43
224	144	64	38
225	145	65	32*
226	146	66	27
227	147	67	22
228	148	68	17
229	149	69	11*
230	150	70	6
231	151	71	1
232	152	72	56
233	153	73	50*
234	154	74	45
235	155	75	40
236	156	76	35
237	157	77	29*
238	158	78	24
239	159	79	19
240	160	80	14

L'exactitude de cette table se vérifie suffisamment par les dates que *Se-ma Ts'ien* [1]) assigne au solstice d'hiver: la 5e année *yuen-ting*, au

1) Traité sur les sacrifices *fong* et *chan*.

11e mois, le 1er jour du mois qui était marqué du nombre cyclique 18, eut lieu le solstice d'hiver; par la table ci-dessus, on voit que le 1er Janvier de l'année 112 av. J.-C. était marqué du nombre cyclique 26; le solstice d'hiver eut donc lieu 8 jours auparavant (26 — 18 = 8), c'est-à-dire le 24 Décembre 113. De même, la 1re année *t'ai-tch'ou*, au premier 11e mois, le 1er jour du mois qui était marqué du nombre cyclique 1, eut lieu le solstice d'hiver; la table ci-dessus nous indique le nombre cyclique 8 comme correspondant au 1er Janvier 104 av. J.-C.; le solstice d'hiver eut donc lieu 7 jours auparavant (8 — 1 = 7), c'est-à-dire le 25 Décembre 105 [1]). De même, le chapitre *Lu li tche* du *Ts'ien Han chou* nous apprend

1) M. le lieutenant de vaisseau Assier de Pompignan a bien voulu, sur ma demande, calculer les dates exactes de ces solstices. En 105 av. J.-C., le solstice d'hiver a dû se produire à *Si-ngan fou* le 23 Décembre (style Julien), à 10 h. $\frac{3}{4}$ du soir; en 113 av. J.-C., il a dû se produire vers minuit, dans la nuit du 23 au 24 Décembre (style Julien). «Ces heures, ajoute M. de Pompignan, peuvent comporter une inexactitude d'une demi-heure en plus ou en moins. On pourrait donc admettre pour l'année 113 la date du 24, mais celle du 25 pour l'an 105 doit être rejetée.

«L'erreur d'un jour qu'il faudrait ainsi attribuer à *Se-ma Ts'ien* est très-admissible si l'époque qu'il assigne au solstice a été déterminée par l'observation directe du gnomon. Elle n'aurait rien d'extraordinaire non plus si cette époque était déduite de quelque théorie du soleil permettant de calculer sa longitude ou son ascension droite en fonction du temps; il suffirait en effet que ces éléments fussent erronés d'un degré, ce qui est sans doute possible avec des astronomes aussi novices que les Chinois.

«La date Julienne du 24 Décembre correspond au 21 Décembre Grégorien. En effet le retard du calendrier Julien était de 10 jours en 1582; il n'a plus été que de 9 jours au 1er Janvier 1500, puisque cette année, bissextile en style Julien, ne l'est pas en style Grégorien. En remontant ainsi il faudra retrancher une unité de ce retard pour chaque année séculaire, sauf pour celles dont le nombre de siècles sera divisible par 4. Or, de 1582 à — 112 ou — 104, il y à 17 années séculaires dont 4, savoir 0, 400, 800 et 1200, ont leur nombre de siècles divisible par 4. Il faut donc retrancher 13 jours du retard qu'avait en 1582 la date Julienne sur la date Grégorienne. On obtient ainsi 3 jours *d'avance* pour les années considérées, ou, en d'autres termes, 3 jours *de retard* du calendrier Grégorien sur le calendrier Julien.

«J'ai employé, pour déterminer la longitude du soleil, les tables de Le Verrier (Annales de l'Observatoire de Paris, T. IV, pp. 102 et suivante). Un coup d'œil jeté sur ces tables montre que je n'avais pas à tenir compte des perturbations causées par la Lune ou les planètes dont l'introduction eût considérablement compliqué le problème. Ainsi réduit le calcul est très-aisé à vérifier».

que le solstice d'hiver eut lieu la 6e année *yuen-cho* au 11e mois, au 1er jour qui était le jour *kia-chen*, 21e du cycle; on en conclut, d'après la table ci-dessus, que la date Julienne de ce solstice est le 25 Décembre 124 av. J.-C. Il est évident en outre que, les dates du calendrier Julien qui correspondent aux dates chinoises se reproduisant les mêmes tous les 76 ans, on retrouvera le solstice d'hiver assigné au 24 Décembre 189, 1er jour du 11e mois de la 7e année de l'empereur *Hoei* et qu'on retrouvera le solstice d'hiver assigné au 25 Décembre 200, 1er jour du 11e mois de la 8e année de *Kao-tsou* et au 25 Décembre 181, 1er jour du 11e mois de la 8e année de l'impératrice *Lu*.

Voici maintenant le tableau chronologique qui résulte des considérations théoriques qui précèdent; la 1re colonne indique l'année Chinoise; la 2e colonne, le numéro du mois; la 3e colonne, le nombre du cycle sexagénaire correspondant au 1er jour du mois; enfin la 4e colonne renferme la date en calendrier Julien correspondante au premier jour du mois Chinois.

9e année de *Tcheng*, roi de *Ts'in*. (384 jours).	10	29	7	Novembre	239	11e année de *Tcheng*, roi de *Ts'in*. (384 jours).	10	47	14	Novembre	237
	11	58	6	Décembre			11	16	13	Décembre	
	12	27	4	Janvier	238		12	45	11	Janvier	236
	1	57	3	Février			1	15	10	Février	
	2	27	5	Mars			2	45	12	Mars	
	3	56	3	Avril			3	14	10	Avril	
	4	26	3	Mai			4	44	10	Mai	
	5	56	2	Juin			5	14	9	Juin	
	6	26	2	Juillet			6	44	9	Juillet	
	7	55	31	Juillet			7	13	7	Août	
	8	24	29	Août			8	42	5	Septembre	
	9	53	27	Septembre			9	11	4	Octobre	
	*9	23	27	Octobre			*9	41	3	Novembre	
	—	—					—	—			
10e année de *Tcheng*, roi de *Ts'in*. (354 jours).	10	53	26	Novembre	238	12e année de *Tcheng*, roi de *Ts'in*. (355 jours).	10	11	3	Décembre	236
	11	22	25	Décembre			11	40	1	Janvier	235
	12	51	23	Janvier	237		12	9	30	Janvier	
	1	21	22	Février			1	39	1	Mars	
	2	51	23	Mars			2	9	31	Mars	
	3	20	21	Avril			3	38	29	Avril	
	4	50	21	Mai			4	8	29	Mai	
	5	20	20	Juin			5	38	28	Juin	
	6	50	20	Juillet			6	8	28	Juillet	
	7	19	18	Août			7	37	26	Août	
	8	48	16	Septembre			8	6	24	Septembre	
	9	17	15	Octobre			9	36	24	Octobre	

13e année de *Tcheng*, roi de *Ts'in*. (354 jours).	10	6	23	Novembre	235
	11	35	22	Décembre	
	12	4	20	Janvier	234
	1	34	19	Février	
	2	4	21	Mars	
	3	33	19	Avril	
	4	3	19	Mai	
	5	33	18	Juin	
	6	3	18	Juillet	
	7	32	16	Août	
	8	1	14	Septembre	
	9	30	13	Octobre	
14e année de *Tcheng*, roi de *Ts'in*. (355 jours).	10	60	12	Novembre	234
	11	29	11	Décembre	
	12	58	9	Janvier	233
	1	28	8	Février	
	2	58	9	Mars	
	3	27	7	Avril	
	4	57	7	Mai	
	5	27	6	Juin	
	6	57	6	Juillet	
	7	26	4	Août	
	8	55	2	Septembre	
	9	25	2	Octobre	
15e année de *Tcheng*, roi de *Ts'in*. (384 jours).	10	55	1	Novembre	233
	11	24	30	Novembre	
	12	53	29	Décembre	
	1	23	28	Janvier	232
	2	53	27	Février	
	3	22	28	Mars	
	4	52	27	Avril	
	5	22	27	Mai	
	6	52	26	Juin	
	7	21	25	Juillet	
	8	50	23	Août	
	9	19	21	Septembre	
	*9	49	21	Octobre	
16e année de *Tcheng*, roi de *Ts'in*. (354 jours).	10	19	20	Novembre	232
	11	48	19	Décembre	
	12	17	17	Janvier	231
	1	47	16	Février	
	2	17	18	Mars	
	3	46	16	Avril	
	4	16	16	Mai	
	5	46	15	Juin	
	6	16	15	Juillet	
	7	45	13	Août	
	8	14	11	Septembre	
	9	43	10	Octobre	
17e année de *Tcheng*, roi de *Ts'in*. (354 jours).	10	13	9	Novembre	231
	11	42	8	Décembre	
	12	11	6	Janvier	230
	1	41	5	Février	
	2	11	7	Mars	
	3	40	5	Avril	
	4	10	5	Mai	
	5	40	4	Juin	
	6	10	4	Juillet	
	7	39	2	Août	
	8	8	31	Août	
	9	37	29	Septembre	
18e année de *Tcheng*, roi de *Ts'in*. (384 jours).	10	7	29	Octobre	230
	11	36	27	Novembre	
	12	5	26	Décembre	
	1	35	25	Janvier	229
	2	5	24	Février	
	3	34	24	Mars	
	4	4	23	Avril	
	5	34	23	Mai	
	6	4	22	Juin	
	7	33	21	Juillet	
	8	2	19	Août	
	9	31	17	Septembre	
	*9	1	17	Octobre	
19e année de *Tcheng*, roi de *Ts'in*. (355 jours).	10	31	16	Novembre	229
	11	60	15	Décembre	
	12	29	13	Janvier	228
	1	59	12	Février	
	2	29	14	Mars	
	3	58	12	Avril	
	4	28	12	Mai	
	5	58	11	Juin	
	6	28	11	Juillet	
	7	57	9	Août	
	8	26	7	Septembre	
	9	56	7	Octobre	
20e année de *Tcheng*, roi de *Ts'in*. (384 jours).	10	26	6	Novembre	228
	11	55	5	Décembre	
	12	24	3	Janvier	227
	1	54	2	Février	
	2	24	4	Mars	
	3	53	2	Avril	
	4	23	2	Mai	
	5	53	1	Juin	
	6	23	1	Juillet	
	7	52	30	Juillet	
	8	21	28	Août	
	9	50	26	Septembre	
	*9	20	26	Octobre	
21e année de *Tcheng*, roi de *Ts'in*. (354 jours).	10	50	25	Novembre	227
	11	19	24	Décembre	
	12	48	22	Janvier	226
	1	18	21	Février	
	2	48	23	Mars	
	3	17	21	Avril	
	4	47	21	Mai	
	5	17	20	Juin	
	6	47	20	Juillet	
	7	16	18	Août	
	8	45	16	Septembre	
	9	14	15	Octobre	
22e année de *Tcheng*, roi de *Ts'in*. (355 jours).	10	44	14	Novembre	226
	11	13	13	Décembre	
	12	42	11	Janvier	225
	1	12	10	Février	

	2	42	11	Mars	
	3	11	9	Avril	
	4	41	9	Mai	
	5	11	8	Juin	
	6	41	8	Juillet	
	7	10	6	Août	
	8	39	4	Septembre	
	9	9	4	Octobre	
23e année de *Tcheng*, roi de *Ts'in*. (384 jours).	10	39	3	Novembre	225
	11	8	2	Décembre	
	12	37	31	Décembre	
	1	7	30	Janvier	224
	2	37	1	Mars	
	3	6	30	Mars	
	4	36	29	Avril	
	5	6	29	Mai	
	6	36	28	Juin	
	7	5	27	Juillet	
	8	34	25	Août	
	9	3	23	Septembre	
	*9	33	23	Octobre	
24e année de *Tcheng*, roi de *Ts'in*. (354 jours).	10	3	22	Novembre	224
	11	32	21	Décembre	
	12	1	19	Janvier	223
	1	31	18	Février	
	2	1	20	Mars	
	3	30	18	Avril	
	4	60	18	Mai	
	5	30	17	Juin	
	6	60	17	Juillet	
	7	29	15	Août	
	8	58	13	Septembre	
	9	27	12	Octobre	
25e année de *Tcheng*, roi de *Ts'in*. (354 jours).	10	57	11	Novembre	223
	11	26	10	Décembre	
	12	55	8	Janvier	222
	1	25	7	Février	
	2	55	9	Mars	
	3	24	7	Avril	
	4	54	7	Mai	
	5	24	6	Juin	
	6	54	6	Juillet	
	7	23	4	Août	
	8	52	2	Septembre	
	9	21	1	Octobre	
26e année de *Tcheng*, roi de *Ts'in*, qui prend alors le titre de *Ts'in Che hoang ti*. (384 jours).	10	51	31	Octobre	222
	11	20	29	Novembre	
	12	49	28	Décembre	
	1	19	27	Janvier	221
	2	49	26	Février	
	3	18	26	Mars	
	4	48	25	Avril	
	5	18	25	Mai	
	6	48	24	Juin	
	7	17	23	Juillet	
	8	46	21	Août	
	9	15	19	Septembre	
	*9	45	19	Octobre	
27e année de *Ts'in Che hoang ti* (354 jours).	10	15	18	Novembre	221
	11	44	17	Décembre	
	12	13	15	Janvier	220
	1	43	14	Février	
	2	13	16	Mars	
	3	42	14	Avril	
	4	12	14	Mai	
	5	42	13	Juin	
	9	12	13	Juillet	
	7	41	11	Août	
	8	10	9	Septembre	
	9	39	8	Octobre	
28e année de *Ts'in Che hoang ti* (384 jours).	10	9	7	Novembre	220
	11	38	6	Décembre	
	12	7	4	Janvier	219
	1	37	3	Février	
	2	7	5	Mars	
	3	36	3	Avril	
	4	6	3	Mai	
	5	36	2	Juin	
	6	6	2	Juillet	
	7	35	31	Juillet	
	8	4	29	Août	
	9	33	27	Septembre	
	*9	3	27	Octobre	
29e année de *Ts'in Che hoang ti* (354 jours).	10	33	26	Novembre	219
	11	2	25	Décembre	
	12	31	23	Janvier	218
	1	1	22	Février	
	2	31	24	Mars	
	3	60	22	Avril	
	4	30	22	Mai	
	5	60	21	Juin	
	6	30	21	Juillet	
	7	59	19	Août	
	8	28	17	Septembre	
	9	57	16	Octobre	
30e année de *Ts'in Che hoang ti* (384 jours).	10	27	15	Novembre	218
	11	56	14	Décembre	
	12	25	12	Janvier	217
	1	55	11	Février	
	2	25	12	Mars	
	3	54	10	Avril	
	4	24	10	Mai	
	5	54	9	Juin	
	6	24	9	Juillet	
	7	53	7	Août	
	8	22	5	Septembre	
	9	51	4	Octobre	
	*9	21	3	Novembre	
31e année de *Ts'in Che hoang ti* (355 jours).	10	51	3	Décembre	217
	11	20	1	Janvier	216
	12	49	30	Janvier	
	1	19	1	Mars	
	2	49	31	Mars	
	3	18	29	Avril	
	4	48	29	Mai	
	5	18	28	Juin	

	6	48	28	Juillet		
	7	17	26	Août		
	8	46	24	Septembre		
	9	16	24	Octobre		
	—	—				
32e année de	10	46	23	Novembre	216	
Ts'in Che hoang ti	11	15	22	Décembre		
(354 jours).	12	44	20	Janvier	215	
	1	14	19	Février		
	2	44	21	Mars		
	3	13	19	Avril		
	4	43	19	Mai		
	5	13	18	Juin		
	6	43	18	Juillet		
	7	12	16	Août		
	8	41	14	Septembre		
	9	10	13	Octobre		
	—	—				
33e année de	10	40	12	Novembre	215	
Ts'in Che hoang ti	11	9	11	Décembre		
(355 jours).	12	38	9	Janvier	214	
	1	8	8	Février		
	2	38	10	Mars		
	3	7	8	Août		
	4	37	8	Mai		
	5	7	7	Juin		
	6	37	7	Juillet		
	7	6	5	Août		
	8	35	3	Septembre		
	9	5	3	Octobre		
	—	—				
34e année de	10	35	2	Novembre	214	
Ts'in Che hoang ti	11	4	1	Décembre		
(384 jours).	12	33	30	Décembre		
	1	3	29	Janvier	213	
	2	33	28	Février		
	3	2	28	Mars		
	4	32	27	Avril		
	5	2	27	Mai		
	6	32	26	Juin		
	7	1	25	Juillet		
	8	30	23	Août		
	9	59	21	Septembre		
	*9	29	21	Octobre		
	—	—				
35e année de	10	59	20	Novembre	213	
Ts'in Che hoang ti	11	28	19	Décembre		
(354 jours).	12	57	17	Janvier	212	
	1	27	16	Février		
	2	57	18	Mars		
	3	26	16	Avril		
	4	56	16	Mai		
	5	26	15	Juin		
	6	56	15	Juillet		
	7	25	13	Août		
	8	54	11	Septembre		
	9	23	10	Octobre		
	—	—				
36e année de	10	53	9	Novembre	212	
Ts'in Che hoang ti	11	22	8	Décembre		
(354 jours).	12	51	6	Janvier	211	
	1	21	5	Février		
	2	51	7	Mars		
	3	20	5	Avril		
	4	50	5	Mai		
	5	20	4	Juin		
	6	50	4	Juillet		
	7	19	2	Août		
	8	48	31	Août		
	9	17	29	Septembre		
	—	—				
37e année de	10	47	29	Octobre	211	
Ts'in Che hoang ti	11	16	27	Novembre		
(384 jours).	12	45	26	Décembre		
	1	15	25	Janvier	210	
	2	45	24	Février		
	3	14	25	Mars		
	4	44	24	Avril		
	5	14	24	Mai		
	6	44	23	Juin		
	7	13	22	Juillet		
	8	42	20	Août		
	9	11	18	Septembre		
	*9	41	18	Octobre		
	—	—				
1e année de	10	11	17	Novembre	210	
Eul che hoang ti	11	40	16	Décembre		
(355 jours).	12	9	14	Janvier	209	
	1	39	13	Février		
	2	9	14	Mars		
	3	38	12	Avril		
	4	8	12	Mai		
	5	38	11	Juin		
	6	8	11	Juillet		
	7	37	9	Août		
	8	6	7	Septembre		
	9	36	7	Octobre		
	—	—				
2e année de	10	6	6	Novembre	209	
Eul che hoang ti	11	35	5	Décembre		
(384 jours).	12	4	3	Janvier	208	
	1	34	2	Février		
	2	4	4	Mars		
	3	33	2	Avril		
	4	3	2	Mai		
	5	33	1	Juin		
	6	3	1	Juillet		
	7	32	30	Juillet		
	8	1	28	Août		
	9	30	26	Septembre		
	*9	60	26	Octobre		
	—	—				
3e année de	10	30	25	Novembre	208	
Eul che hoang ti	11	59	24	Décembre		
(354 jours).	12	28	22	Janvier	207	
	1	58	21	Février		
	2	28	23	Mars		
	3	57	21	Avril		
	4	27	21	Mai		
	5	57	20	Juin		
	6	27	20	Juillet		
	7	56	18	Août		
	8	25	16	Septembre		
	9	54	15	Octobre		

1e année de	10	24	14	Novembre	207
Han Kao-tsou	11	53	13	Décembre	
(355 jours).	12	22	11	Janvier	206
	1	52	10	Février	
	2	22	12	Mars	
	3	51	10	Avril	
	4	21	10	Mai	
	5	51	9	Juin	
	6	21	9	Juillet	
	7	50	7	Août	
	8	19	5	Septembre	
	9	49	5	Octobre	
2e année de	10	19	4	Novembre	206
Han Kao-tsou	11	48	3	Décembre	
(384 jours).	12	17	1	Janvier	205
	1	47	31	Janvier	
	2	17	1	Mars	
	3	46	30	Mars	
	4	16	29	Avril	
	5	46	29	Mai	
	6	16	28	Juin	
	7	45	27	Juillet	
	8	14	25	Août	
	9	43	23	Septembre	
	*9	13	23	Octobre	
3e année de	10	43	22	Novembre	205
Han Kao-tsou	11	12	21	Décembre	
(354 jours).	12	41	19	Janvier	204
	1	11	18	Février	
	2	41	20	Mars	
	3	10	18	Avril	
	4	40	18	Mai	
	5	10	17	Juin	
	6	40	17	Juillet	
	7	9	15	Août	
	8	38	13	Septembre	
	9	7	12	Octobre	
4e année de	10	37	11	Novembre	204
Han Kao-tsou	11	6	10	Décembre	
(354 jours).	12	35	8	Janvier	203
	1	5	7	Février	
	2	35	9	Mars	
	3	4	7	Avril	
	4	34	7	Mai	
	5	4	6	Juin	
	6	34	6	Juillet	
	7	3	4	Août	
	8	32	2	Septembre	
	9	1	1	Octobre	
5e année de	10	31	31	Octobre	203
Han Kao-tsou	11	60	29	Novembre	
(384 jours).	12	29	28	Décembre	
	1	59	27	Janvier	202
	2	29	26	Février	
	3	58	27	Mars	
	4	28	26	Avril	
	5	58	26	Mai	
	6	28	25	Juin	
	7	57	24	Juillet	
	8	26	22	Août	
	9	55	20	Septembre	
	*9	25	20	Octobre	
6e année de	10	55	19	Novembre	202
Han Kao-tsou	11	24	18	Décembre	
(354 jours).	12	53	16	Janvier	201
	1	23	15	Février	
	2	53	16	Mars	
	3	22	14	Avril	
	4	52	14	Mai	
	5	22	13	Juin	
	6	52	13	Juillet	
	7	21	11	Août	
	8	50	9	Septembre	
	9	19	8	Octobre	
7e année de	10	49	7	Novembre	201
Han Kao-tsou	11	18	6	Décembre	
(384 jours).	12	47	4	Janvier	200
	1	17	3	Février	
	2	47	5	Mars	
	3	16	3	Avril	
	4	46	3	Mai	
	5	16	2	Juin	
	6	46	2	Juillet	
	7	15	31	Juillet	
	8	44	29	Août	
	9	13	27	Septembre	
	*9	43	27	Octobre	
8e année de	10	13	26	Novembre	200
Han Kao-tsou	11	42	25	Décembre	
(354 jours).	12	11	23	Janvier	199
	1	41	22	Février	
	2	11	24	Mars	
	3	40	22	Avril	
	4	10	22	Mai	
	5	40	21	Juin	
	6	10	21	Juillet	
	7	39	19	Août	
	8	8	17	Septembre	
	9	37	16	Octobre	
9e année de	10	7	15	Novembre	199
Han Kao-tsou	11	36	14	Décembre	
(384 jours).	12	5	12	Janvier	198
	1	35	11	Février	
	2	5	13	Mars	
	3	34	11	Avril	
	4	4	11	Mai	
	5	34	10	Juin	
	6	4	10	Juillet	
	7	33	8	Août	
	8	2	6	Septembre	
	9	31	5	Octobre	
	*9	1	4	Novembre	
10e année de	10	31	4	Décembre	198
Han Kao-tsou	11	60	2	Janvier	
(355 jours).	12	29	31	Janvier	197

	1	59	1	Mars	
	2	29	31	Mars	
	3	58	29	Avril	
	4	28	29	Mai	
	5	58	28	Juin	
	6	28	28	Juillet	
	7	57	26	Août	
	8	26	24	Septembre	
	9	56	24	Octobre	
	—	—			
11e année de	10	26	23	Novembre	197
Han Kao-tsou	11	55	22	Décembre	
(354 jours).	12	24	20	Janvier	196
	1	54	19	Février	
	2	24	21	Mars	
	3	53	19	Avril	
	4	23	19	Mai	
	5	53	18	Juin	
	6	23	18	Juillet	
	7	52	16	Août	
	8	21	14	Septembre	
	9	50	13	Octobre	
	—	—			
12e année de	10	20	12	Novembre	196
Han Kao-tsou	11	49	11	Décembre	
(355 jours).	12	18	9	Janvier	195
	1	48	8	Février	
	2	18	10	Mars	
	3	47	8	Avril	
	4	17	8	Mai	
	5	47	7	Juin	
	6	17	7	Juillet	
	7	46	5	Août	
	8	15	3	Septembre	
	9	45	3	Octobre	
	—	—			
1e année de	10	15	2	Novembre	195
l'empereur *Hoei*	11	44	1	Décembre	
(384 jours).	12	13	30	Décembre	
	1	43	29	Janvier	194
	2	13	28	Février	
	3	42	29	Mars	
	4	12	28	Avril	
	5	42	28	Mai	
	6	12	27	Juin	
	7	41	26	Juillet	
	8	10	24	Août	
	9	39	22	Septembre	
	*9	9	22	Octobre	
	—	—			
2e année de	10	39	21	Novembre	194
l'empereur *Hoei*	11	8	20	Décembre	
(354 jours).	12	37	18	Janvier	193
	1	7	17	Février	
	2	37	18	Mars	
	3	6	16	Avril	
	4	36	16	Mai	
	5	6	15	Juin	
	6	36	15	Juillet	
	7	5	13	Août	
	8	34	11	Septembre	
	9	3	10	Octobre	
3e année de	10	33	9	Novembre	193
l'empereur *Hoei*	11	2	8	Décembre	
(354 jours).	12	31	6	Janvier	192
	1	1	5	Février	
	2	31	7	Mars	
	3	60	5	Avril	
	4	30	5	Mai	
	5	60	4	Juin	
	6	30	4	Juillet	
	7	59	2	Août	
	8	28	31	Août	
	9	57	29	Septembre	
	—	—			
4e année de	10	27	29	Octobre	192
l'empereur *Hoei*	11	56	27	Novembre	
(384 jours).	12	25	26	Décembre	
	1	55	25	Janvier	191
	2	25	24	Février	
	3	54	25	Mars	
	4	24	24	Avril	
	5	54	24	Mai	
	6	24	23	Juin	
	7	53	22	Juillet	
	8	22	20	Août	
	9	51	18	Septembre	
	*9	21	18	Octobre	
	—	—			
5e année de	10	51	17	Novembre	191
l'empereur *Hoei*	11	20	16	Décembre	
(355 jours).	12	49	14	Janvier	190
	1	19	13	Février	
	2	49	15	Mars	
	3	18	13	Avril	
	4	48	13	Mai	
	5	18	12	Juin	
	6	48	12	Juillet	
	7	17	10	Août	
	8	46	8	Septembre	
	9	16	8	Octobre	
	—	—			
6e année de	10	46	7	Novembre	190
l'empereur *Hoei*	11	15	6	Décembre	
(384 jours).	12	44	4	Janvier	189
	1	14	3	Février	
	2	44	4	Mars	
	3	13	2	Avril	
	4	43	2	Mai	
	5	13	1	Juin	
	6	43	1	Juillet	
	7	12	30	Juillet	
	8	41	28	Août	
	9	10	26	Septembre	
	*9	40	26	Octobre	
	—	—			
7e année de	10	10	25	Novembre	189
l'empereur *Hoei*	11	39	24	Décembre	
(354 jours).	12	8	22	Janvier	188
	1	38	21	Février	
	2	8	23	Mars	
	3	37	21	Avril	
	4	7	21	Mai	
	5	37	20	Juin	

	6	7	20	Juillet	
	7	36	18	Août	
	8	5	16	Septembre	
	9	34	15	Octobre	
1e année de	10	4	14	Novembre	188
l'impératrice *Lu*	11	33	13	Décembre	
(355 jours).	12	2	11	Janvier	187
	1	32	10	Février	
	2	2	12	Mars	
	3	31	10	Avril	
	4	1	10	Mai	
	5	31	9	Juin	
	6	1	9	Juillet	
	7	30	7	Août	
	8	59	5	Septembre	
	9	29	5	Octobre	
2e année de	10	59	4	Novembre	187
l'impératrice *Lu*	11	28	3	Décembre	
(384 jours).	12	57	1	Janvier	186
	1	27	31	Janvier	
	2	57	2	Mars	
	3	26	31	Mars	
	4	56	30	Avril	
	5	26	30	Mai	
	6	56	29	Juin	
	7	25	28	Juillet	
	8	54	26	Août	
	9	23	24	Septembre	
	*9	53	24	Octobre	
3e année de	10	23	23	Novembre	186
l'impératrice *Lu*	11	52	22	Décembre	
(354 jours).	12	21	20	Janvier	185
	1	51	19	Février	
	2	21	20	Mars	
	3	50	18	Avril	
	4	20	18	Mai	
	5	50	17	Juin	
	6	20	17	Juillet	
	7	49	15	Août	
	8	18	13	Septembre	
	9	47	12	Octobre	
4e année de	10	17	11	Novembre	185
l'impératrice *Lu*	11	46	10	Décembre	
(354 jours).	12	15	8	Janvier	184
	1	45	7	Février	
	2	15	9	Mars	
	3	44	7	Avril	
	4	14	7	Mai	
	5	44	6	Juin	
	6	14	6	Juillet	
	7	43	4	Août	
	8	12	2	Septembre	
	9	41	1	Octobre	
5e année de	10	11	31	Octobre	184
l'impératrice *Lu*	11	40	29	Novembre	
(384 jours).	12	9	28	Décembre	
	1	39	27	Janvier	183
	2	9	26	Février	
	3	38	27	Mars	
	4	8	26	Avril	
	5	38	26	Mai	
	6	8	25	Juin	
	7	37	24	Juillet	
	8	6	22	Août	
	9	35	20	Septembre	
	*9	5	20	Octobre	
6e année de	10	35	19	Novembre	183
l'impératrice *Lu*	11	4	18	Décembre	
(354 jours).	12	33	16	Janvier	182
	1	3	15	Février	
	2	33	17	Mars	
	3	2	15	Avril	
	4	32	15	Mai	
	5	2	14	Juin	
	6	32	14	Juillet	
	7	1	12	Août	
	8	30	10	Septembre	
	9	59	9	Octobre	
7e année de	10	29	8	Novembre	182
l'impératrice *Lu*	11	58	7	Décembre	
(384 jours).	12	27	5	Janvier	181
	1	57	4	Février	
	2	27	5	Mars	
	3	56	3	Avril	
	4	26	3	Mai	
	5	56	2	Juin	
	6	26	2	Juillet	
	7	55	31	Juillet	
	8	24	29	Août	
	9	53	27	Septembre	
	*9	23	27	Octobre	
8e année de	10	53	26	Novembre	181
l'impératrice *Lu*	11	22	25	Décembre	
(354 jours).	12	51	23	Janvier	180
	1	21	22	Février	
	2	51	24	Mars	
	3	20	22	Avril	
	4	50	22	Mai	
	5	20	21	Juin	
	6	50	21	Juillet	
	7	19	19	Août	
	8	48	17	Septembre	
	9	17	16	Octobre	
1e année de	10	47	15	Novembre	180
l'empereur *Wen*	11	16	14	Décembre	
(384 jours).	12	45	12	Janvier	179
	1	15	11	Février	
	2	45	13	Mars	
	3	14	11	Avril	
	4	44	11	Mai	
	5	14	10	Juin	
	6	44	10	Juillet	
	7	13	8	Août	
	8	42	6	Septembre	
	9	11	5	Octobre	

	*9	41	4	Novembre	
2e année de l'empereur *Wen* (355 jours).	10	11	4	Décembre	179
	11	40	2	Janvier	178
	12	9	31	Janvier	
	1	39	2	Mars	
	2	9	1	Avril	
	3	38	30	Avril	
	4	8	30	Mai	
	5	38	29	Juin	
	6	8	29	Juillet	
	7	37	27	Août	
	8	6	25	Septembre	
	9	36	25	Octobre	
3e année de l'empereur *Wen* (354 jours).	10	6	24	Novembre	178
	11	35	23	Décembre	
	12	4	21	Janvier	177
	1	34	20	Février	
	2	4	21	Mars	
	3	33	19	Avril	
	4	3	19	Mai	
	5	33	18	Juin	
	6	3	18	Juillet	
	7	32	16	Août	
	8	1	14	Septembre	
	9	30	13	Octobre	
4e année de l'empereur *Wen* (355 jours).	10	60	12	Novembre	177
	11	29	11	Décembre	
	12	58	9	Janvier	176
	1	28	8	Février	
	2	58	10	Mars	
	3	27	8	Avril	
	4	57	8	Mai	
	5	27	7	Juin	
	6	57	7	Juillet	
	7	26	5	Août	
	8	55	3	Septembre	
	9	25	3	Octobre	
5e année de l'empereur *Wen* (384 jours).	10	55	2	Novembre	176
	11	24	1	Décembre	
	12	53	30	Décembre	
	1	23	29	Janvier	175
	2	53	28	Février	
	3	22	29	Mars	
	4	52	28	Avril	
	5	22	28	Mai	
	6	52	27	Juin	
	7	21	26	Juillet	
	8	50	24	Août	
	9	19	22	Septembre	
	*9	49	22	Octobre	
6e année de l'empereur *Wen* (354 jours).	10	19	21	Novembre	175
	11	48	20	Décembre	
	12	17	18	Janvier	174
	1	47	17	Février	
	2	17	19	Mars	
	3	46	17	Avril	
	4	16	17	Mai	
	5	46	16	Juin	
	6	16	16	Juillet	
	7	45	14	Août	
	8	14	12	Septembre	
	9	43	11	Octobre	
7e année de l'empereur *Wen* (354 jours).	10	13	10	Novembre	174
	11	42	9	Décembre	
	12	11	7	Janvier	173
	1	41	6	Février	
	2	11	7	Mars	
	3	40	5	Avril	
	4	10	5	Mai	
	5	40	4	Juin	
	6	10	4	Juillet	
	7	39	2	Août	
	8	8	31	Août	
	9	37	29	Septembre	
8e année de l'empereur *Wen* (384 jours).	10	7	29	Octobre	173
	11	36	27	Novembre	
	12	5	26	Décembre	
	1	35	25	Janvier	172
	2	5	24	Février	
	3	34	25	Mars	
	4	4	24	Avril	
	5	34	24	Mai	
	6	4	23	Juin	
	7	33	22	Juillet	
	8	2	20	Août	
	9	31	18	Septembre	
	*9	1	18	Octobre	
9e année de l'empereur *Wen* (355 jours).	10	31	17	Novembre	172
	11	60	16	Décembre	
	12	29	14	Janvier	171
	1	59	13	Février	
	2	29	15	Mars	
	3	58	13	Avril	
	4	28	13	Mai	
	5	58	12	Juin	
	6	28	12	Juillet	
	7	57	10	Août	
	8	26	8	Septembre	
	9	56	8	Octobre	
10e année de l'empereur *Wen* (384 jours).	10	26	7	Novembre	171
	11	55	6	Décembre	
	12	24	4	Janvier	170
	1	54	3	Février	
	2	24	5	Mars	
	3	53	3	Avril	
	4	23	3	Mai	
	5	53	2	Juin	
	6	23	2	Juillet	
	7	52	31	Juillet	
	8	21	29	Août	
	9	50	27	Septembre	
	*9	20	27	Octobre	
11e année de l'empereur *Wen*	10	50	26	Novembre	170
	11	19	25	Décembre	

(354 jours).	12	48	23	Janvier	169
	1	18	22	Février	
	2	48	23	Mars	
	3	17	21	Avril	
	4	47	21	Mai	
	5	17	20	Juin	
	6	47	20	Juillet	
	7	16	18	Août	
	8	45	16	Septembre	
	9	14	15	Octobre	
	—	—			
12e année de	10	44	14	Novembre	169
l'empereur *Wen*	11	13	13	Décembre	
(354 jours).	12	42	11	Janvier	168
	1	12	10	Février	
	2	42	12	Mars	
	3	11	10	Avril	
	4	41	10	Mai	
	5	11	9	Juin	
	6	41	9	Juillet	
	7	10	7	Août	
	8	39	5	Septembre	
	9	8	4	Octobre	
	—	—			
13e année de	10	38	3	Novembre	168
l'empereur *Wen*	11	7	2	Décembre	
(384 jours).	12	36	31	Décembre	
	1	6	30	Janvier	167
	2	36	1	Mars	
	3	5	30	Mars	
	4	35	29	Avril	
	5	5	29	Mai	
	6	35	28	Juin	
	7	4	27	Juillet	
	8	33	25	Août	
	9	2	23	Septembre	
	*9	32	23	Octobre	
	—	—			
14e année de	10	2	22	Novembre	167
l'empereur *Wen*	11	31	21	Décembre	
(354 jours).	12	60	19	Janvier	166
	1	30	18	Février	
	2	60	20	Mars	
	3	29	18	Avril	
	4	59	18	Mai	
	5	29	17	Juin	
	6	59	17	Juillet	
	7	28	15	Août	
	8	57	13	Septembre	
	9	26	12	Octobre	
	—	—			
15e année de	10	56	11	Novembre	166
l'empereur *Wen*	11	25	10	Décembre	
(354 jours).	12	54	8	Janvier	165
	1	24	7	Février	
	2	54	8	Mars	
	3	23	6	Avril	
	4	53	6	Mai	
	5	23	5	Juin	
	6	53	5	Juillet	
	7	22	3	Août	
	8	51	1	Septembre	
	9	20	30	Septembre	
	—	—			
16e année de	10	50	30	Octobre	165
l'empereur *Wen*	11	19	28	Novembre	
(384 jours).	12	48	27	Décembre	
	1	18	26	Janvier	164
	2	48	25	Février	
	3	17	26	Mars	
	4	47	25	Avril	
	5	17	25	Mai	
	6	47	24	Juin	
	7	16	23	Juillet	
	8	45	21	Août	
	9	14	19	Septembre	
	*9	44	19	Octobre	
	—	—			
Empereur *Wen*.	10	14	18	Novembre	164
1e année *heou-*	11	43	17	Décembre	
yuen (354 jours).	12	12	15	Janvier	163
	1	42	14	Février	
	2	12	16	Mars	
	3	41	14	Avril	
	4	11	14	Mai	
	5	41	13	Juin	
	6	11	13	Juillet	
	7	40	11	Août	
	8	9	9	Septembre	
	9	38	8	Octobre	
	—	—			
2e année *heou-*	10	8	7	Novembre	163
yuen (384 jours).	11	37	6	Décembre	
	12	6	4	Janvier	162
	1	36	3	Février	
	2	6	5	Mars	
	3	35	3	Avril	
	4	5	3	Mai	
	5	35	2	Juin	
	6	5	2	Juillet	
	7	34	31	Juillet	
	8	3	29	Août	
	9	32	27	Septembre	
	*9	2	27	Octobre	
	—	—			
3e année *heou-*	10	32	26	Novembre	162
yuen (354 jours).	11	1	25	Décembre	
	12	30	23	Janvier	161
	1	60	22	Février	
	2	30	23	Mars	
	3	59	21	Avril	
	4	29	21	Mai	
	5	59	20	Juin	
	6	29	20	Juillet	
	7	58	18	Août	
	8	27	16	Septembre	
	9	56	15	Octobre	
	—	—			
4e année *heou-*	10	26	14	Novembre	161
yuen (384 jours).	11	55	13	Décembre	
	12	24	11	Janvier	160
	1	54	10	Février	
	2	24	12	Mars	
	3	53	10	Avril	

	4	23	10	Mai	
	5	53	9	Juin	
	6	23	9	Juillet	
	7	52	7	Août	
	8	21	5	Septembre	
	9	50	4	Octobre	
	*9	20	3	Novembre	
	—	—			
5e année *heou-yuen* (355 jours).	10	50	3	Décembre	160
	11	19	1	Janvier	
	12	48	30	Janvier	159
	1	18	1	Mars	
	2	48	31	Mars	
	3	17	29	Avril	
	4	47	29	Mai	
	5	17	28	Juin	
	6	47	28	Juillet	
	7	16	26	Août	
	8	45	24	Septembre	
	9	15	24	Octobre	
	—	—			
6e année *heou-yuen* (354 jours).	10	45	23	Novembre	159
	11	14	22	Décembre	
	12	43	20	Janvier	158
	1	13	19	Février	
	2	43	21	Mars	
	3	12	19	Avril	
	4	42	19	Mai	
	5	12	18	Juin	
	6	42	18	Juillet	
	7	11	16	Août	
	8	40	14	Septembre	
	9	9	13	Octobre	
	—	—			
7e année *heou-yuen* (355 jours).	10	39	12	Novembre	158
	11	8	11	Décembre	
	12	37	9	Janvier	157
	1	7	8	Février	
	2	37	9	Mars	
	3	6	7	Avril	
	4	36	7	Mai	
	5	6	6	Juin	
	6	36	6	Juillet	
	7	5	4	Août	
	8	34	2	Septembre	
	9	4	2	Octobre	
	—	—			
1e année de l'empereur *King* (384 jours).	10	34	1	Novembre	157
	11	3	30	Novembre	
	12	32	29	Décembre	
	1	2	28	Janvier	156
	2	32	27	Février	
	3	1	28	Mars	
	4	31	27	Avril	
	5	1	27	Mai	
	6	31	26	Juin	
	7	60	25	Juillet	
	8	29	23	Août	
	9	58	21	Septembre	
	*9	28	21	Octobre	
	—	—			
2e année de l'empereur *King* (354 jours).	10	58	20	Novembre	156
	11	27	19	Décembre	
	12	56	17	Janvier	155
	1	26	16	Février	
	2	56	18	Mars	
	3	25	16	Avril	
	4	55	16	Mai	
	5	25	15	Juin	
	6	55	15	Juillet	
	7	24	13	Août	
	8	53	11	Septembre	
	9	22	10	Octobre	
	—	—			
3e année de l'empereur *King* (354 jours).	10	52	9	Novembre	155
	11	21	8	Décembre	
	12	50	6	Janvier	154
	1	20	5	Février	
	2	50	7	Mars	
	3	19	5	Avril	
	4	49	5	Mai	
	5	19	4	Juin	
	6	49	4	Juillet	
	7	18	2	Août	
	8	47	31	Août	
	9	16	29	Septembre	
	—	—			
4e année de l'empereur *King* (384 jours).	10	46	29	Octobre	154
	11	15	27	Novembre	
	12	44	26	Décembre	
	1	14	25	Janvier	153
	2	44	24	Février	
	3	13	24	Mars	
	4	43	23	Avril	
	5	13	23	Mai	
	6	43	22	Juin	
	7	12	21	Juillet	
	8	41	19	Août	
	9	10	17	Septembre	
	*9	40	17	Octobre	
	—	—			
5e année de l'empereur *King* (355 jours).	10	10	16	Novembre	153
	11	39	15	Décembre	
	12	8	13	Janvier	152
	1	38	12	Février	
	2	8	14	Mars	
	3	37	12	Avril	
	4	7	12	Mai	
	5	37	11	Juin	
	6	7	11	Juillet	
	7	36	9	Août	
	8	5	7	Septembre	
	9	35	7	Octobre	
	—	—			
6e année de l'empereur *King* (384 jours).	10	5	6	Novembre	152
	11	34	5	Décembre	
	12	3	3	Janvier	151
	1	33	2	Février	
	2	3	4	Mars	
	3	32	2	Avril	
	4	2	2	Mai	
	5	32	1	Juin	
	6	2	1	Juillet	
	7	31	30	Juillet	

	8	60	28	Août	
	9	29	26	Septembre	
	*9	59	26	Octobre	
	—	—			
7e année de	10	29	25	Novembre	151
l'empereur *King*	11	58	24	Décembre	
(354 jours).	12	27	22	Janvier	150
	1	57	21	Février	
	2	27	23	Mars	
	3	56	21	Avril	
	4	26	21	Mai	
	5	56	20	Juin	
	6	26	20	Juillet	
	7	55	18	Août	
	8	24	16	Septembre	
	9	53	15	Octobre	
	—	—			
Empereur *King*.	10	23	14	Novembre	150
1 année *tchong-*	11	52	13	Décembre	
yuen (355 jours).	12	21	11	Janvier	149
	1	51	10	Février	
	2	21	11	Mars	
	3	50	9	Avril	
	4	20	9	Mai	
	5	50	8	Juin	
	6	20	8	Juillet	
	7	49	6	Août	
	8	18	4	Septembre	
	9	48	4	Octobre	
	—	—			
2e année *tchong-*	10	18	3	Novembre	149
yuen (384 jours).	11	47	2	Décembre	
	12	16	31	Décembre	
	1	46	30	Janvier	148
	2	16	1	Mars	
	3	45	30	Mars	
	4	15	29	Avril	
	5	45	29	Mai	
	6	15	28	Juin	
	7	44	27	Juillet	
	8	13	25	Août	
	9	42	23	Septembre	
	*9	12	23	Octobre	
	—	—			
3e année *tchong-*	10	42	22	Novembre	148
yuen (354 jours).	11	11	21	Décembre	
	12	40	19	Janvier	147
	1	10	18	Février	
	2	40	20	Mars	
	3	9	18	Avril	
	4	39	18	Mai	
	5	9	17	Juin	
	6	39	17	Juillet	
	7	8	15	Août	
	8	37	13	Septembre	
	9	6	12	Octobre	
	—	—			
4e année *tchong-*	10	36	11	Novembre	147
yuen (354 jours).	11	5	10	Décembre	
	12	34	8	Janvier	146
	1	4	7	Février	
	2	34	9	Mars	
	3	3	7	Avril	
	4	33	7	Mai	
	5	3	6	Juin	
	6	33	6	Juillet	
	7	2	4	Août	
	8	31	2	Septembre	
	9	60	1	Octobre	
	—	—			
5e année *tchong-*	10	30	31	Octobre	146
yuen (384 jours).	11	59	29	Novembre	
	12	28	28	Décembre	
	1	58	27	Janvier	145
	2	28	26	Février	
	3	57	26	Mars	
	4	27	25	Avril	
	5	57	25	Mai	
	6	27	24	Juin	
	7	56	23	Juillet	
	8	25	21	Août	
	9	54	19	Septembre	
	*9	24	19	Octobre	
	—	—			
6e année *tchong-*	10	54	18	Novembre	145
yuen (354 jours).	11	23	17	Décembre	
	12	52	15	Janvier	144
	1	22	14	Février	
	2	52	16	Mars	
	3	21	14	Avril	
	4	51	14	Mai	
	5	21	13	Juin	
	6	51	13	Juillet	
	7	20	11	Août	
	8	49	9	Septembre	
	9	18	8	Octobre	
	—	—			
1e année *heou-*	10	48	7	Novembre	144
yuen (384 jours).	11	17	6	Décembre	
	12	46	4	Janvier	143
	1	16	3	Février	
	2	46	5	Mars	
	3	15	3	Avril	
	4	45	3	Mai	
	5	15	2	Juin	
	6	45	2	Juillet	
	7	14	31	Juillet	
	8	43	29	Août	
	9	12	27	Septembre	
	*9	42	27	Octobre	
	—	—			
2e année *heou-*	10	12	26	Novembre	143
yuen (354 jours).	11	41	25	Décembre	
	12	10	23	Janvier	142
	1	40	22	Février	
	2	10	24	Mars	
	3	39	22	Avril	
	4	9	22	Mai	
	5	39	21	Juin	
	6	9	21	Juillet	
	7	38	19	Août	
	8	7	17	Septembre	
	9	36	16	Octobre	
	—	—			

3e année *heou-yuen* (384 jours).	10	6	15	Novembre	142
	11	35	14	Décembre	
	12	4	12	Janvier	141
	1	34	11	Février	
	2	4	12	Mars	
	3	33	10	Avril	
	4	3	10	Mai	
	5	33	9	Juin	
	6	3	9	Juillet	
	7	32	7	Août	
	8	1	5	Septembre	
	9	30	4	Octobre	
	*9	60	3	Novembre	
	—	—			
Empereur *Ou*.	10	30	3	Décembre	141
1e année *kien-yuen* (355 jours).	11	59	1	Janvier	140
	12	28	30	Janvier	
	1	58	1	Mars	
	2	28	31	Mars	
	3	57	29	Avril	
	4	27	29	Mai	
	5	57	28	Juin	
	6	27	28	Juillet	
	7	56	26	Août	
	8	25	24	Septembre	
	9	55	24	Octobre	
	—	—			
2e année *kien-yuen* (354 jours).	10	25	23	Novembre	140
	11	54	22	Décembre	
	12	23	20	Janvier	139
	1	53	19	Février	
	2	23	21	Mars	
	3	52	19	Avril	
	4	22	19	Mai	
	5	52	18	Juin	
	6	22	18	Juillet	
	7	51	16	Août	
	8	20	14	Septembre	
	9	49	13	Octobre	
	—	—			
3e année *kien-yuen* (355 jours).	10	19	12	Novembre	139
	11	48	11	Décembre	
	12	17	9	Janvier	138
	1	47	8	Février	
	2	17	10	Mars	
	3	46	8	Avril	
	4	16	8	Mai	
	5	46	7	Juin	
	6	16	7	Juillet	
	7	45	5	Août	
	8	14	3	Septembre	
	9	44	3	Octobre	
	—	—			
4e année *kien-yuen* (384 jours).	10	14	2	Novembre	138
	11	43	1	Décembre	
	12	12	30	Décembre	
	1	42	29	Janvier	137
	2	12	28	Février	
	3	41	28	Mars	
	4	11	27	Avril	
	5	41	27	Mai	
	6	11	26	Juin	
	7	40	25	Juillet	
	8	9	23	Août	
	9	38	21	Septembre	
	*9	8	21	Octobre	
	—	—			
5e année *kien-yuen* (354 jours).	10	38	20	Novembre	137
	11	7	19	Décembre	
	12	36	17	Janvier	136
	1	6	16	Février	
	2	36	18	Mars	
	3	5	16	Avril	
	4	35	16	Mai	
	5	5	15	Juin	
	6	35	15	Juillet	
	7	4	13	Août	
	8	33	11	Septembre	
	9	2	10	Octobre	
	—	—			
6e année *kien-yuen* (354 jours).	10	32	9	Novembre	136
	11	1	8	Décembre	
	12	30	6	Janvier	135
	1	60	5	Février	
	2	30	7	Mars	
	3	59	5	Avril	
	4	29	5	Mai	
	5	59	4	Juin	
	6	29	4	Juillet	
	7	58	2	Août	
	8	27	31	Août	
	9	56	29	Septembre	
	—	—			
1e année *yuen-koang* (384 jours).	10	26	29	Octobre	135
	11	55	27	Novembre	
	12	24	26	Décembre	
	1	54	25	Janvier	134
	2	24	24	Février	
	3	53	25	Mars	
	4	23	24	Avril	
	5	53	24	Mai	
	6	23	23	Juin	
	7	52	22	Juillet	
	8	21	20	Août	
	9	50	18	Septembre	
	*9	20	18	Octobre	
	—	—			
2e année *yuen-koang* (355 jours).	10	50	17	Novembre	134
	11	19	16	Décembre	
	12	48	14	Janvier	133
	1	18	13	Février	
	2	48	14	Mars	
	3	17	12	Avril	
	4	47	12	Mai	
	5	17	11	Juin	
	6	47	11	Juillet	
	7	16	9	Août	
	8	45	7	Septembre	
	9	15	7	Octobre	
	—	—			
3e année *yuen-koang* (384 jours).	10	45	6	Novembre	133
	11	14	5	Décembre	
	12	43	3	Janvier	132
	1	13	2	Février	

	2	43	4	Mars	
	3	12	2	Avril	
	4	42	2	Mai	
	5	12	1	Juin	
	6	42	1	Juillet	
	7	11	30	Juillet	
	8	40	28	Août	
	9	9	26	Septembre	
	*9	39	26	Octobre	
4e année *yuen-koang* (354 jours).	10	9	25	Novembre	132
	11	38	24	Décembre	
	12	7	22	Janvier	131
	1	37	21	Février	
	2	7	23	Mars	
	3	36	21	Avril	
	4	6	21	Mai	
	5	36	20	Juin	
	6	6	20	Juillet	
	7	35	18	Août	
	8	4	16	Septembre	
	9	33	15	Octobre	
5e année *yuen-koang* (355 jours).	10	3	14	Novembre	131
	11	32	13	Décembre	
	12	1	11	Janvier	131
	1	31	10	Février	
	2	1	12	Mars	
	3	30	10	Avril	
	4	60	10	Mai	
	5	30	9	Juin	
	6	60	9	Juillet	
	7	29	7	Août	
	8	58	5	Septembre	
	9	28	5	Octobre	
6e année *yuen-koang* (384 jours).	10	58	4	Novembre	130
	11	27	3	Décembre	
	12	56	1	Janvier	129
	1	26	31	Janvier	
	2	56	1	Mars	
	3	25	30	Mars	
	4	55	29	Avril	
	5	25	29	Mai	
	6	55	28	Juin	
	7	24	27	Juillet	
	8	53	25	Août	
	9	22	23	Septembre	
	*9	52	23	Octobre	
1e année *yuen-cho* (354 jours).	10	22	22	Novembre	129
	11	51	21	Décembre	
	12	20	19	Janvier	128
	1	50	18	Février	
	2	20	20	Mars	
	3	49	18	Avril	
	4	19	18	Mai	
	5	49	17	Juin	
	6	19	17	Juillet	
	7	48	15	Août	
	8	17	13	Septembre	
	9	46	12	Octobre	
2e année *yuen-cho* (354 jours).	10	16	11	Novembre	128
	11	45	10	Décembre	
	12	14	8	Janvier	127
	1	44	7	Février	
	2	14	9	Mars	
	3	43	7	Avril	
	4	13	7	Mai	
	5	43	6	Juin	
	6	13	6	Juillet	
	7	42	4	Août	
	8	11	2	Septembre	
	9	40	1	Octobre	
3e année *yuen-cho* (384 jours).	10	10	31	Octobre	127
	11	39	29	Novembre	
	12	8	28	Décembre	
	1	38	27	Janvier	126
	2	8	26	Février	
	3	37	27	Mars	
	4	7	26	Avril	
	5	37	26	Mai	
	6	7	25	Juin	
	7	36	24	Juillet	
	8	5	22	Août	
	9	34	20	Septembre	
	*9	4	20	Octobre	
4e année *yuen-cho* (354 jours).	10	34	19	Novembre	126
	11	3	18	Décembre	
	12	32	16	Janvier	125
	1	2	15	Février	
	2	32	16	Mars	
	3	1	14	Avril	
	4	31	14	Mai	
	5	1	13	Juin	
	6	31	13	Juillet	
	7	60	11	Août	
	8	29	9	Septembre	
	9	58	8	Octobre	
5e année *yuen-cho* (384 jours).	10	28	7	Novembre	125
	11	57	6	Décembre	
	12	26	4	Janvier	124
	1	56	3	Février	
	2	26	5	Mars	
	3	55	3	Avril	
	4	25	3	Mai	
	5	55	2	Juin	
	6	25	2	Juillet	
	7	54	31	Juillet	
	8	23	29	Août	
	9	52	27	Septembre	
	*9	22	27	Octobre	
6e année *yuen-cho* (354 jours).	10	52	26	Novembre	124
	11	21	25	Décembre	
	12	50	23	Janvier	123
	1	20	22	Février	
	2	50	24	Mars	
	3	19	22	Avril	
	4	49	22	Mai	
	5	19	21	Juin	

	6	49	21	Juillet	
	7	18	19	Août	
	8	47	17	Septembre	
	9	16	16	Octobre	
	—	—			
1e année *yuen-cheou* (384 jours).	10	46	15	Novembre	123
	11	15	14	Décembre	
	12	44	12	Janvier	122
	1	14	11	Février	
	2	44	13	Mars	
	3	13	11	Avril	
	4	43	11	Mai	
	5	13	10	Juin	
	6	43	10	Juillet	
	7	12	8	Août	
	8	41	6	Septembre	
	9	10	5	Octobre	
	*9	40	4	Novembre	
	—	—			
2e année *yuen-cheou* (355 jours).	10	10	4	Décembre	122
	11	39	2	Janvier	
	12	8	31	Janvier	121
	1	38	1	Mars	
	2	8	31	Mars	
	3	37	29	Avril	
	4	7	29	Mai	
	5	37	28	Juin	
	6	7	28	Juillet	
	7	36	26	Août	
	8	5	24	Septembre	
	9	35	24	Octobre	
	—	—			
3e année *yuen-cheou* (354 jours).	10	5	23	Novembre	121
	11	34	22	Décembre	
	12	3	20	Janvier	120
	1	33	19	Février	
	2	3	21	Mars	
	3	32	19	Avril	
	4	2	19	Mai	
	5	32	18	Juin	
	6	2	18	Juillet	
	7	31	16	Août	
	8	60	14	Septembre	
	9	29	13	Octobre	
	—	—			
4e année *yuen-cheou* (355 jours).	10	59	12	Novembre	120
	11	28	11	Décembre	
	12	57	9	Janvier	119
	1	27	8	Février	
	2	57	10	Mars	
	3	26	8	Avril	
	4	56	8	Mai	
	5	26	7	Juin	
	6	56	7	Juillet	
	7	25	5	Août	
	8	54	3	Septembre	
	9	24	3	Octobre	
	—	—			
5e année *yuen-cheou* (384 jours).	10	54	2	Novembre	119
	11	23	1	Décembre	
	12	52	30	Décembre	
	1	22	29	Janvier	118
	2	52	28	Février	
	3	21	29	Mars	
	4	51	28	Avril	
	5	21	28	Mai	
	6	51	27	Juin	
	7	20	26	Juillet	
	8	49	24	Août	
	9	18	22	Septembre	
	*9	48	22	Octobre	
	—	—			
6e année *yuen-cheou* (354 jours).	10	18	21	Novembre	118
	11	47	20	Décembre	
	12	16	18	Janvier	117
	1	46	17	Février	
	2	16	18	Mars	
	3	45	16	Avril	
	4	15	16	Mai	
	5	45	15	Juin	
	6	15	15	Juillet	
	7	44	13	Août	
	8	13	11	Septembre	
	9	42	10	Octobre	
	—	—			
1e année *yuen-ting* (354 jours).	10	12	9	Novembre	117
	11	41	8	Décembre	
	12	10	6	Janvier	116
	1	40	5	Février	
	2	10	7	Mars	
	3	39	5	Avril	
	4	9	5	Mai	
	5	39	4	Juin	
	6	9	4	Juillet	
	7	38	2	Août	
	8	7	31	Août	
	9	36	29	Septembre	
	—	—			
2e année *yuen-ting* (384 jours).	10	6	29	Octobre	116
	11	35	27	Novembre	
	12	4	26	Décembre	
	1	34	25	Janvier	115
	2	4	24	Février	
	3	33	25	Mars	
	4	3	24	Avril	
	5	33	24	Mai	
	6	3	23	Juin	
	7	32	22	Juillet	
	8	1	20	Août	
	9	30	18	Septembre	
	*9	60	18	Octobre	
	—	—			
3e année *yuen-ting* (355 jours).	10	30	17	Novembre	115
	11	59	16	Décembre	
	12	28	14	Janvier	114
	1	58	13	Février	
	2	28	15	Mars	
	3	57	13	Avril	
	4	27	13	Mai	
	5	57	12	Juin	
	6	27	12	Juillet	
	7	56	10	Août	
	8	25	8	Septembre	
	9	55	8	Octobre	

4e année *yuen-ting* (384 jours).	10	25	7	Novembre	114
	11	54	6	Décembre	
	12	23	4	Janvier	113
	1	53	3	Février	
	2	23	4	Mars	
	3	52	2	Avril	
	4	22	2	Mai	
	5	52	1	Juin	
	6	22	1	Juillet	
	7	51	30	Juillet	
	8	20	28	Août	
	9	49	26	Septembre	
	*9	19	26	Octobre	
5e année *yuen-ting* (354 jours).	10	49	25	Novembre	113
	11	18	24	Décembre	
	12	47	22	Janvier	112
	1	17	21	Février	
	2	47	23	Mars	
	3	16	21	Avril	
	4	46	21	Mai	
	5	16	20	Juin	
	6	46	20	Juillet	
	7	15	18	Août	
	8	44	16	Septembre	
	9	13	15	Octobre	
6e année *yuen-ting* (355 jours).	10	43	14	Novembre	112
	11	12	13	Décembre	
	12	41	11	Janvier	111
	1	11	10	Février	
	2	41	12	Mars	
	3	10	10	Avril	
	4	40	10	Mai	
	5	10	9	Juin	
	6	40	9	Juillet	
	7	9	7	Août	
	8	38	5	Septembre	
	9	8	5	Octobre	
1e année *yuen-fong* (384 jours).	10	38	4	Novembre	111
	11	7	3	Décembre	
	12	36	1	Janvier	110
	1	6	31	Janvier	
	2	36	2	Mars	
	3	5	31	Mars	
	4	35	30	Avril	
	5	5	30	Mai	
	6	35	29	Juin	
	7	4	28	Juillet	
	8	33	26	Août	
	9	2	24	Septembre	
	*9	32	24	Octobre	
2e année *yuen-fong* (354 jours).	10	2	23	Novembre	110
	11	31	22	Décembre	
	12	60	20	Janvier	109
	1	30	19	Février	
	2	60	20	Mars	
	3	29	18	Avril	
	4	59	18	Mai	
	5	29	17	Juin	
	6	59	17	Juillet	
	7	28	15	Août	
	8	57	13	Septembre	
	9	26	12	Octobre	
3e année *yuen-fong* (354 jours).	10	56	11	Novembre	109
	11	25	10	Décembre	
	12	54	8	Janvier	108
	1	24	7	Février	
	2	54	9	Mars	
	3	23	7	Avril	
	4	53	7	Mai	
	5	23	6	Juin	
	6	53	6	Juillet	
	7	22	4	Août	
	8	51	2	Septembre	
	9	20	1	Octobre	
4e année *yuen-fong* (384 jours).	10	50	31	Octobre	108
	11	19	29	Novembre	
	12	48	28	Décembre	
	1	18	27	Janvier	107
	2	48	26	Février	
	3	17	27	Mars	
	4	47	26	Avril	
	5	17	26	Mai	
	6	47	25	Juin	
	7	16	24	Juillet	
	8	45	22	Août	
	9	14	20	Septembre	
	*9	44	20	Octobre	
5e année *yuen-fong* (354 jours).	10	14	19	Novembre	107
	11	43	18	Décembre	
	12	12	16	Janvier	106
	1	42	15	Février	
	2	12	17	Mars	
	3	41	15	Avril	
	4	11	15	Mai	
	5	41	14	Juin	
	6	11	14	Juillet	
	7	40	12	Août	
	8	9	10	Septembre	
	9	38	9	Octobre	
6e année *yuen-fong* (384 jours).	10	8	8	Novembre	106
	11	37	7	Décembre	
	12	6	5	Janvier	105
	1	36	4	Février	
	2	6	5	Mars	
	3	35	3	Avril	
	4	5	3	Mai	
	5	35	2	Juin	
	6	5	2	Juillet	
	7	34	31	Juillet	
	8	3	29	Août	
	9	32	27	Septembre	
	*9	2	27	Octobre	
1e année *t'ai-tch'ou* (442 jours).	10	32	26	Novembre	105
	11	1	25	Décembre	
	12	30	23	Janvier	104

	1	60	22	Février	
	2	30	24	Mars	
	3	59	22	Avril	
	4	29	22	Mai	
	5	59	21	Juin	
	6	29	21	Juillet	
	7	58	19	Août	
	8	27	17	Septembre	
	9	56	16	Octobre	
	10	26	15	Novembre	
	11	55	14	Décembre	
	12	24	12	Janvier	103
2e année *t'ai-tch'ou* (384 jours).	1	54	11	Février	103
	2	24	13	Mars	
	3	53	11	Avril	
	4	23	11	Mai	
	5	53	10	Juin	
	6	23	10	Juillet	
	7	52	8	Août	
	8	21	6	Septembre	
	9	50	5	Octobre	
	*9	20	4	Novembre	
	10	50	4	Décembre	
	11	19	2	Janvier	102
	12	48	31	Janvier	
3e année *t'ai-tch'ou* (355 jours).	1	18	2	Mars	102
	2	48	1	Avril	
	3	17	30	Avril	
	4	47	30	Mai	
	5	17	29	Juin	
	6	47	29	Juillet	
	7	16	27	Août	
	8	45	25	Septembre	
	9	15	25	Octobre	
	10	45	24	Novembre	
	11	14	23	Décembre	
	12	43	21	Janvier	101
4e année *t'ai-tch'ou* (354 jours).	1	13	20	Février	101
	2	43	21	Mars	
	3	12	19	Avril	
	4	42	19	Mai	
	5	12	18	Juin	
	6	42	18	Juillet	
	7	11	16	Août	
	8	40	14	Septembre	
	9	9	13	Octobre	
	10	39	12	Novembre	
	11	8	11	Décembre	
	12	37	9	Janvier	100
1e année *t'ien-han* (355 jours).	1	7	8	Février	100
	2	37	10	Mars	
	3	6	8	Avril	
	4	36	8	Mai	
	5	6	7	Juin	
	6	36	7	Juillet	
	7	5	5	Août	
	8	34	3	Septembre	
	9	4	3	Octobre	
	10	34	2	Novembre	
	11	3	1	Décembre	
	12	32	30	Décembre	100
2e année *t'ien-han* (384 jours).	1	2	29	Janvier	99
	2	32	28	Février	
	3	1	29	Mars	
	4	31	28	Avril	
	5	1	28	Mai	
	6	31	27	Juin	
	7	60	26	Juillet	
	8	29	24	Août	
	9	58	22	Septembre	
	*9	28	22	Octobre	
	10	58	21	Novembre	
	11	27	20	Décembre	
	12	56	18	Janvier	98
3e année *t'ien-han* (354 jours).	1	26	17	Février	98
	2	56	19	Mars	
	3	25	17	Avril	
	4	55	17	Mai	
	5	25	16	Juin	
	6	55	16	Juillet	
	7	24	14	Août	
	8	53	12	Septembre	
	9	22	11	Octobre	
	10	52	10	Novembre	
	11	21	9	Décembre	
	12	50	7	Janvier	97
4e année *t'ien-han* (354 jours).	1	20	6	Février	97
	2	50	7	Mars	
	3	19	5	Avril	
	4	49	5	Mai	
	5	19	4	Juin	
	6	49	4	Juillet	
	7	18	2	Août	
	8	47	31	Août	
	9	16	29	Septembre	
	10	46	29	Octobre	
	11	15	27	Novembre	
	12	44	26	Décembre	97
1e année *t'ai-che* (384 jours).	1	14	25	Janvier	96
	2	44	24	Février	
	3	13	25	Mars	
	4	43	24	Avril	
	5	13	24	Mai	
	6	43	23	Juin	
	7	12	22	Juillet	
	8	41	20	Août	
	9	10	18	Septembre	
	*9	40	18	Octobre	
	10	10	17	Novembre	
	11	39	16	Décembre	
	12	8	14	Janvier	95
2e année *t'ai-che* (355 jours).	1	38	13	Février	95
	2	8	15	Mars	
	3	37	13	Avril	
	4	7	13	Mai	

	5	37	12	Juin	
	6	7	12	Juillet	
	7	36	10	Août	
	8	5	8	Septembre	
	9	35	8	Octobre	
	10	5	7	Novembre	
	11	34	6	Décembre	
	12	3	4	Janvier	94
3e année *t'ai-che* (384 jours).	1	33	3	Février	94
	2	3	5	Mars	
	3	32	3	Avril	
	4	2	3	Mai	
	5	32	2	Juin	
	6	2	2	Juillet	
	7	31	31	Juillet	
	8	60	29	Août	
	9	29	27	Septembre	
	*9	59	27	Octobre	
	10	29	26	Novembre	
	11	58	25	Décembre	
	12	27	23	Janvier	93
4e année *t'ai-che* (354 jours).	1	57	22	Février	93
	2	27	23	Mars	
	3	56	21	Avril	
	4	26	21	Mai	
	5	56	20	Juin	
	6	26	20	Juillet	
	7	55	18	Août	
	8	24	16	Septembre	
	9	53	15	Octobre	
	10	23	14	Novembre	
	11	52	13	Décembre	
	12	21	11	Janvier	92
1e année *tcheng-ho* (354 jours).	1	51	10	Février	92
	2	21	12	Mars	
	3	50	10	Avril	
	4	20	10	Mai	
	5	50	9	Juin	
	6	20	9	Juillet	
	7	49	7	Août	
	8	18	5	Septembre	
	9	47	4	Octobre	
	10	17	3	Novembre	
	11	46	2	Décembre	
	12	15	31	Décembre	92
2e année *tcheng-ho* (384 jours).	1	45	30	Janvier	91
	2	15	1	Mars	
	3	44	30	Mars	
	4	14	29	Avril	
	5	44	29	Mai	
	6	14	28	Juin	
	7	43	27	Juillet	
	8	12	25	Août	
	9	41	23	Septembre	
	*9	11	23	Octobre	
	10	41	22	Novembre	
	11	10	21	Décembre	
	12	39	19	Janvier	90
3e année *tcheng-ho* (354 jours).	1	9	18	Février	90
	2	39	20	Mars	
	3	8	18	Avril	
	4	38	18	Mai	
	5	8	17	Juin	
	6	38	17	Juillet	
	7	7	15	Août	
	8	36	13	Septembre	
	9	5	12	Octobre	
	10	35	11	Novembre	
	11	4	10	Décembre	
	12	33	8	Janvier	89
4e année *tcheng-ho* (354 jours).	1	3	7	Février	89
	2	33	8	Mars	
	3	2	6	Avril	
	4	32	6	Mai	
	5	2	5	Juin	
	6	32	5	Juillet	
	7	1	3	Août	
	8	30	1	Septembre	
	9	59	30	Septembre	
	10	29	30	Octobre	
	11	58	28	Novembre	
	12	27	27	Décembre	88
1e année *heou-yuen* (384 jours).	1	57	26	Janvier	88
	2	27	25	Février	
	3	56	26	Mars	
	4	26	25	Avril	
	5	56	25	Mai	
	6	26	24	Juin	
	7	55	23	Juillet	
	8	24	21	Août	
	9	53	19	Septembre	
	*9	23	19	Octobre	
	10	53	18	Novembre	
	11	22	17	Décembre	
	12	51	15	Janvier	87
2e année *heou-yuen* (354 jours).	1	21	14	Février	87
	2	51	16	Mars	
	3	20	14	Avril	
	4	50	14	Mai	
	5	20	13	Juin	
	6	50	13	Juillet	
	7	19	11	Août	
	8	48	9	Septembre	
	9	17	8	Octobre	
	10	47	7	Novembre	
	11	16	6	Décembre	
	12	45	4	Janvier	86

NOTE ADDITIONNELLE.

Dans la liste des vingt données sur lesquelles se fonde le tableau ci-dessus, j'aurais dû faire remarquer que la vingtième (cf. pp. 8 et 9, la donnée qui fournit les indications: 188, 4e mois, dernier jour, 35; 169, 4e mois, dernier jour, 15; 150, 4e mois, dernier jour, 54) ne s'accorde avec les dix-neuf autres qu'à un jour près.

Il importe d'ajouter ici quelques mots au sujet de cette divergence d'un jour qui peut se présenter entre mon système et la réalité. *Théoriquement*, cette divergence, ou devrait ne pas exister, si l'ordre de succession des mois de 29 et de 30 jours était uniformément celui qui est indiqué dans la formule II (page 3), — ou pourrait varier entre 0 et 6 unités, si cet ordre de succession était susceptible d'être quelconque. Mais, *pratiquement*, on constate que ni l'une ni l'autre de ces deux alternatives ne s'impose. En effet, les seules divergences qu'on relève entre mon système et les témoignages historiques (exception faite pour ceux qui sont démontrés par ailleurs comme étant entièrement erronnés) sont toujours d'une unité.

En somme, dans l'article qu'on vient de lire, j'ai admis deux postulats:

1°. Deux périodes *tchang* de 6940 jours sont de tous points identiques, c'est-à-dire que la succession des années de diverses longueurs y est la même (formule I, page 3) et que, pour deux années de même rang de ces deux périodes, l'ordre dans lequel se rencontrent les mois de 29 et de 30 jours est encore le même.

2°. Dans deux années quelconques (en tenant compte de la correction à faire si l'une de ces années est de 355 ou de 384 jours, au lieu d'être de 354 jours), l'ordre de succession des mois de 29

et de 30 jours est celui qui est exprimé par la formule II (page 3). Les dérogations à cet ordre de succession ne se présentent qu'*à titre exceptionnel* et ne causent que des différences maximum d'un jour dans l'intervalle compris entre deux mêmes dates mensuelles dans deux années différentes. Le raisonnement de la page 12 suppose que l'ordre de succession des mois dans la 4e année *t'ai-che* (92 av. J.-C.) et la 4e année *tcheng-ho* (89 av. J.-C.) est exactement celui de la formule II.

La légitimité de ces postulats est confirmée par la justesse même des résultats auxquels on arrive en les supposant. Le système qui concilie rigoureusement entre elles dix-neuf observations réparties à des intervalles très divers de l'an 207 à l'an 89 av. J.-C., doit être fort voisin de la vérité, car, s'il était susceptible de s'en écarter d'une manière sensible, il est impossible de comprendre comment dix-neuf données, indépendantes les unes des autres et dispersées sur un laps de temps de plus de cent ans, se trouvent concorder dans toutes leurs conséquences avec un système mathématiquement inflexible.

MÉLANGES.

Note sur la porcelaine de Corée

PAR

A. BILLEQUIN [1]).

Si l'on consulte les ouvrages européens, qui traitent de la Céramique orientale, on remarque avec étonnement que l'existence de la porcelaine coréenne est un fait assez controversé.

Quelques auteurs, fort peu explicites, il faut bien l'avouer, sur les caractères génériques de la porcelaine coréenne, l'admettent sans hésitation et vont même jusqu'à la reconnaître comme type primitif des porcelaines de la Chine et du Japon.

Par contre, d'autres auteurs, non moins affirmatifs, nient l'existence même de la porcelaine de Corée. L'intérêt qui s'attachait à la résolution d'une question aussi débattue nous a paru assez vif pour nous déterminer à entreprendre une série de recherches nouvelles puisées autant que possible aux sources originales.

Habitant la capitale de l'empire chinois, dont la Corée est un

1) Ces notes ont été données au Musée Guimet par la veuve de M. A. Billequin, correspondant du Ministère de l'Instruction publique et des Beaux-Arts, professeur de Chimie au collège impérial de Peking. Sur le désir du Directeur du Musée, nous publions ces notes pour que chacun puisse en tirer profit.

des tributaires depuis des siècles, nous étions placés d'une manière particulièrement favorable pour le genre de recherches que nous désirions entreprendre. Nos efforts se sont portés sur deux points principaux:

1°. Acquisition d'échantillons parfaitement caractérisés et authentiques de porcelaine de Corée.

2°. Investigation des ouvrages de technologie chinoise et traduction des passages ou documents relatifs au sujet qui nous intéressait.

C'est après de patientes recherches dans ces deux directions, que nous sommes parvenus à recueillir quelques éléments pouvant figurer, croyons-nous, dans la discussion.

N'ayant d'autre intérêt dans la question que celui de la vérité, nous présenterons successivement les passages qu'il nous a été donné de relever dans les ouvrages chinois, nous bornant à quelques appréciations sur la valeur qu'il convient de leur accorder.

Il sera alors facile au lecteur de se faire une opinion et de décider si les conclusions adoptées par certains auteurs sont suffisamment justifiées. Ajoutons, d'ailleurs, que la difficulté de se procurer des documents et la nécessité de recourir à des traductions plus ou moins tronquées a bien pu induire les céramistes non versés dans la connaissance des langues orientales à une interprétation que les faits ne semblent pas toujours justifier.

L'existence de la porcelaine de Corée nous ayant été démontrée tout d'abord par la mention qu'en font les ouvrages chinois, nos recherches se sont bornées aux points suivants:

1°. Caractériser la porcelaine coréenne, préciser, s'il est possible, les signes distinctifs qui permettent de la différencier des produits similaires de la Chine et du Japon.

2°. Rechercher l'ordre chronologique de fabrication des produits céramiques de ces trois pays, et faire ressortir l'influence artistique qu'ils ont eue réciproquement les uns sur les autres.

1°. L'existence de la porcelaine de Corée étant un point acquis, nous nous sommes mis en devoir d'en acquérir des échantillons. Mais là, il faut bien l'avouer, n'était pas la partie la plus facile de notre tâche:

Toutes nos tentatives étaient suivies de déception; les renseignements les plus vagues nous étaient donnés; bien peu de marchands de curiosités avouaient en avoir connaissance, aucun n'en possédait d'échantillon, alors que la porcelaine du Japon, sans être commune, n'est cependant pas rare.

Deux conclusions s'offraient naturellement à l'esprit pour expliquer cette anomalie.

Ou la porcelaine de Corée est très précieuse et introuvable, ou elle est indigne de tout intérêt.

Sur ces entrefaites, un commissionnaire en porcelaine, à qui nous avions fait part de nos anxiétés, nous dit être en relations d'affaires depuis de longues années avec les Coréens qui viennent en ambassade à Péking. Il nous affirma pouvoir se procurer quelques objets de porcelaine par leur intermédiaire, mais nous avoua à l'avance que ces objets étaient des plus grossiers et parfaitement indignes d'être acquis comme objets de curiosité. Ce sont ces objets que je me suis empressé de faire parvenir au Musée de Sèvres. Je fis tous mes efforts pour découvrir si des produits d'une fabrication plus parfaite n'existaient point dans les mains des mandarins et des riches particuliers coréens, mais on m'affirma que la classe aisée se servait presque exclusivement d'objets en bronze, et les classes élevées d'objets en or ou en argent. Le fait certain, c'est que chaque année l'ambassade coréenne achête pour l'importation des lots importants de porcelaine chinoise. C'est cette dernière qui fait prime et est considérée comme objet de luxe en Corée.

Ces considérations toutes graves qu'elles fussent, ne nous ont

néanmoins pas parues suffisantes pour trancher la question, et nos investigations se sont portées d'un autre côté.

L'absence des produits coréens du commerce de haute curiosité était une présomption, rien de plus. N'était-il pas possible de supposer une fabrication jadis florissante, aujourd'hui éteinte, qui expliquait parfaitement la rareté des produits? Nous nous sommes fait ce raisonnement: si la porcelaine de Corée a eu des qualités exceptionnelles; si réellement elle a eu une influence quelconque sur la fabrication céramique de la Chine, il est bien présumable qu'à partir du moment où la Corée est tombée sous le joug de la Chine, nous verrons ses produits céramiques figurer parmi les tributs offerts annuellement à sa suzeraine, et nous nous sommes mis à compulser les documents. Dans *l'Histoire de l'église de Corée* [1]), il est fait mention de deux traités, l'un fait en 1615 entre le Japon et la Corée, l'autre en 1637 entre la Corée et les Mantchoux. On y parle de tributs consistant en or, argent, étoffes et riz; il n'y est point fait mention de porcelaine.

Nous avons voulu remonter plus haut et consulter des documents d'une authenticité incontestable. Le Wen-hien Tong-kao [2]) donne la liste des pays tributaires de la Chine et l'énumération des objets offerts en tribut: c'est cette source précieuse que nous avons mise à contribution.

Nous avons trouvé mentionné le tribut payé par la Corée à la Chine, dans les 18ème et 20ème années du règne de Che-Tsou, de la dynastie des Yuan, correspondant aux années 1278 et 1280 de notre ère.

On y parle de cotonnade, de soie et de feutre, mais nulle mention n'y est faite de porcelaine! Le même ouvrage donne la liste des objets imposés aux pays tributaires comme redevance à

1) Par Ch. Dallet, 2 vol. in-8°. Palmé, 1874.

2) Par Ma Touan-lin, traduit par le marquis d'Hervey de St. Denys.

la Chine sous la dynastie Ming. La Corée doit offrir des objets ouvrés en or et en argent, des étoffes colorées, des nattes colorées, du ginseng, des peaux de léopard et de loutre, des pinceaux de poils jaunes et du papier de bourre de soie; même silence sur la porcelaine. On voit par cet énoncé que des objets offrant cependant un intérêt assez mince, n'y sont pas dédaignés pour celà.

Il ne nous restait qu'à examiner les ouvrages de céramique pour nous former une opinion motivée.

Il était présumable, en effet, étant connu le soin avec lequel les Chinois conservent les anciennes traditions, de penser qu'il nous serait facile de remonter au berceau d'une industrie dont les produits ont eu une importance si considérable en Chine.

Voici les extraits relatifs à la porcelaine de Corée que nous avons pu relever dans divers ouvrages techniques.

Dans le *King-teh-tchin Tao-lou* [1]) on lit: «Les porcelaines de Corée «sont verdâtres: les gens du pays appellent cette couleur *Féi-tsoui* «(翡翠), *litt.* couleur de martin pêcheur. Depuis quelque temps «la fabrication est plus soignée, la couleur et le vernis plus purs «que par le passé.

«Les vases à contenir le vin sont de forme de courge dressée «avec un petit couvercle ayant la forme d'une feuille de Nélumbium «supportant un canard accroupi.

«Les Coréens ont encore des bols, des assiettes, des coupes, des «vases, des soupières, dont les formes sont volées (*sic*) à celles de la «porcelaine de *Ting*, c'est pour celà qu'il est inutile d'en parler spé- «cialement. Seuls, les vases à contenir le vin ont un cachet tout par- «ticulier». (Ce passage est extrait du *Suan-ho feung-che Kao-li tou-ting.*

---

1) 景德鎭陶錄. *King-teh-tchin* est le nom du bourg où les plus célèbres porcelaines furent fabriquées. (Lat. 27° 56′, Long. 115° 54′). Comp. Hirth, Chinesische Studien, p. 52 et suiv. et p. 112. G. S.

Suan-ho est une époque du règne de *Kouei-tsong*, empereur de la dynastie *Soung*, et correspond à l'an 1119 de l'ère chrétienne).

Voici un autre extrait cité par le *King-teh-tchin Tao-lou*:

«La vaisselle de Corée est souvent ornée d'or et d'argent; la «porcelaine *tsing* (bleu verdâtre) est la plus estimée. Il y a des «brûle-parfums avec couvercle supportant un singe de couleur *fei-* «*tsoui* (voyez plus haut): l'animal est accroupi et soutenu par une «feuille de Nélumbium, dont les bords sont roulés; cet objet est «ce qu'il y a de plus beau dans la porcelaine de Corée. Le reste «de la fabrication ressemble à la vieille porcelaine, réservée à «l'empereur, *Mie-so* (couleur café au lait) ou aux produits de *Yuan-* «*tcho*; quelques specimens ressemblent à la nouvelle porcelaine de «*Jou-tchao*».

Le même ouvrage poursuit en disant:

«Les Coréens font des jarres à contenir l'eau: ce sont des vases «à large panse, avec des cols rétrécis, s'épanouissant à l'extérieur, «ces vases ont 6 pieds de haut et 4 pieds 5 pouces de diamètre: «leur capacité est d'environ 3 piculs et 2 chang. Les bateaux côtiers qui hantent l'archipel voisin sont approvisionnés d'eau au «moyen de ces ustensiles, qui servent aux Coréens à faire le com- «merce d'eau potable».

Dans le *Tao-chou* on lit: «La Porcelaine de Corée est verdâtre «et ressemble au *Long-tsuan-yao* (céladon ancien). Celle qui présente «des fleurs blanches à sa surface n'est pas estimée [1]). La porcelaine «de Corée ressemble à celle de *Jou*. Quelques échantillons présentent «des fleurs fines comme la porcelaine de *Pei-ting*, c'est pour cela «que nous la plaçons après les autres porcelaines».

---

1) 古高麗窯器皿色粉青。與龍泉窯相類。上有白花朶兒者不甚直錢。G. S. Extrait de l'Encyclopédie 格致鏡原.

On le voit les textes sont assez clairs et explicites. M. Stanislas Julien, dont la traduction d'ailleurs concorde avec la nôtre, a eu le tort de ne donner qu'un texte tronqué, dont l'interprétation a pu donner naissance à des conclusions erronnées.

Nous ne croyons pas trop nous avancer en disant: La porcelaine coréenne n'a jamais été en haute estime en Chine. Tout en faisant grâce à une ou deux formes originales, les textes accusent formellement les industriels coréens de plagiat et ne marchandent pas leurs expressions. Ces mêmes textes nous apprennent que la porcelaine de Corée est une reproduction plus ou moins heureuse du *Long-tsuan-yao*, ce que confirment les échantillons que nous avons envoyés à Sèvres. Il ne faut pas perdre de vue qu'il n'est jamais question que de porcelaine monochrome blanche, verdâtre, tirant plus ou moins sur le bleu, et nullement de porcelaine décorée d'émaux. N'oublions pas non plus que les textes qui nous servent de guide remontent à une période fort reculée, époque à laquelle les produits céramiques de la Chine étaient bien loin d'avoir atteint à l'apogée de la perfection. Si on avait accordé à ces considérations tout le poids qu'elles méritent, on ne se serait pas avancé jusqu'à admettre l'influence prédominente de l'art coréen sur l'art chinois.

Les faits et l'histoire tendent au contraire à donner un démenti à cette opinion.

L'art de la poterie est connu en Chine depuis la dynastie des *Tang* [1]), et a donné lieu depuis lors à des perfectionnements continus; les centres de fabrication, à peu d'exceptions près, sont encore ceux où l'industrie céramique se développa avec le plus d'activité et de succès, grâce à l'abondance des matières premières fournies par le sol et grâce à la filiation traditionnelle des procédés techniques.

N'est-il pas plus simple de reconnaître, ici comme ailleurs,

---

1) 古無磁餠。至唐始尙窯器。G. S.

l'influence civilisatrice de l'astre chinois sur tous les satellites qui l'entourent, que d'en faire honneur à un empire reconnu être dans un état très inférieur de civilisation, et dont la littérature, les sciences et les usages sont, de son propre aveu, un emprunt fait à son puissant voisin?

Quelques personnes incrédules pourraient attribuer à un sentiment de jalousie le silence gardé par les auteurs chinois sur l'origine d'une industrie qui a été pour leur pays une source de gloire et de profit. Rien n'autoriserait à le penser: quelque ait toujours été le mépris des Chinois pour les étrangers, ils reconnaissent volontiers leur devoir la connaissance de quelques procédés industriels.

Les textes que nous avons cités reconnaissent devoir l'industrie du verre, des émaux sur métal aux Musulmans (Arabes?). Ces objets figurent dans les tributs présentés par les royaumes limitrophes du Golfe Persique. Un aveu plus complet ne leur aurait pas coûté, ce semble.

Quant à ce qui concerne l'influence coréenne sur l'art japonais, le fait semble hors de doute, les textes japonais en font foi. Nous avons eu occasion d'en parler à son Excellence l'Ambassadeur du Japon à Péking qui s'est empressé de reconnaître la vérité de cette assertion, mais il a déclaré que les produits coréens étaient fort grossiers et que depuis l'introduction des procédés céramiques dans son pays, l'art y avait fait d'immenses progrès, laissant absolument dans l'ombre les produits coréens.

Ainsi, tous les renseignements concordent, en ce qui concerne la médiocrité des produits coréens, bien différents en cela des descriptions fantaisistes de certains auteurs européens. Quant à leur antiquité, il parait avéré que la Corée a emprunté les procédés de la Chine et les a transplantés au Japon.

THE DESERT HORSES

(*Ye ma* 野馬)

AND

THE WHITE COLT

(*Pĕh k'ŭ* 白駒)

BY

G. SCHLEGEL.

So often already I have complained of the lamentable insufficiency of our chinese dictionaries, that I am afraid the public will get weary of my complaint; but I will not cease complaining until the measures I have proposed at the occasion of the Congress of Orientalists in Leiden in 1883 will have been carried out.

For illustration's sake, I will again adduce a specimen of the deficiency of these dictionaries, native as well as european ones, as, for want of good definitions, one of the finest comparisons made by *Chwang-chow* (莊周), commonly called the Philosopher *Chwang* (莊子 or 莊生, a native of the state of *Liang*, circâ B.C. 330), whose writings have drawn the attention of all Sinologues and european philosophers for their truly philosophical tendency, has remained uncouth and incomprehensible.

In one of his writings (Book XXII, Part II, Section XV) the following phrase occurs: "Men's life between heaven and earth is like a *white colt*'s passing a crevice, and suddenly disappearing"[1]). None of the chinese or european dictionaries give us the signification of this term *white colt*[2]). Even the *Peï-wen-yun-fu* does not quote

---

1) 人生天地之間若白駒過郤.

2) GILES translates the phrase literally by "Man passes through this sublunary life as a white horse passes a crack" (p. 96 A).

Chwang-tsz in his article on 白駒. I am the only one who has given the real meaning of the term in my Dutch-Chinese dictionary [1]), i. v. *Fata morgana* (the 野馬 or desert horses of the same philosopher). I will reproduce here my article in english garb, according to the 周祈名義考, quoted in the chinese Cyclopedia 格致鏡原, Kiuen II, Article 日, Sun: "The desert horses or the horses of the desert of *Chwang-tsz* are the dust. *Ch'in-kwoh* (Wylie, Notes, p. 31) says: Dust and the desert-horses are the floating vapours in the fields and deserts. From afar they look like a herd of sheep or like waterbillows. In the buddhist books it is said: dazzling like the desert-horses during the hot season. In the *Weï-pa chuan* we read: "Men's life in this world is like a white colt's passing by a crevice" [2]).

According to the commentary, the white colt is the light of the sun; the vapours of the sun are called "desert horses", and the light of the sun is called "white colt". The meaning is that *colt* and *horse* are taken as symbols of the quickness of their movements in running and jumping. The word *desert* refers to the place (the desert); the word *white* to the colour [3]).

Another commentary says: "when the sun shines upon the dust, and a slight breeze makes it fly in the desert, it is called by metonomy Sunblaze; the ignorant man seeing it, calls it the desert-

---

1) Published in 1882—1890.

2) The same words were said by *Liu Tsih* (劉澤) to *Chang Liang* (張良) who lived B.C. 189 (Mayers, Manual, N°. 26). Cf. *Peï-wen-yun-fu*, Chap. VII上, fol. 159 *recto*.

3) 莊子野馬也塵埃也。沈括云。塵埃與野馬乃田野間浮氣。遠望如羣羊、又如水波。佛書謂如熱時野馬陽焰。魏豹傳。人生一世間、如白駒之過隙。[注]白駒日景也是。日氣謂之野馬。日景謂之白駒。駒與馬以疾馳上騰爲義。野言其處、白言其色耳。

horses, and a thirsty man who sees it, thinks it to be running water" [1]).

I must refer the reader to my long monography in my dictionary, as it is too long to be reproduced here. It suffices to state here that the term *white colt* is a popular name for the light or the beams of the sun, and in taking this sense, the passage in *Chwang-tsz* becomes vivid and beautiful: "Men's life between Heaven and Earth (or in this world) is like a beam of the sun passing by a crevice, and suddenly disappearing"; and Legge's query (Texts of Taoïsm, II, p. 65, note 1): "Why is it the colt here is white?" is fully answered by this elucidation. Of course, there is no reference here to the white colt in the Shi-king (II, IV, 2) where the poet really speaks of a white horse.

Concerning the symbolism, we will only mention that all people of antiquity, the Chinese included, have considered the God of the Sun as riding in a chariot drawn by fleet horses. An old ditty says:

"Towards the end of the year, the sun declines;
"Whence does it get a vigorous master to turn the sun's chariot?" [2])

and *Wang-chung* [3]) says: the sun travels a thousand *li* (miles) daily, and a good horse as much; so the pace of a good steed is comparable to the rapidity of the sun's course [4]).

---

1) 日光著塵、微風吹之曠野中、轉名之爲陽燄。愚夫見之、謂之野馬。渴人見之、以爲流水。(龍樹大士).

2) 年歲晚暮日已斜、安得壯士翻日車。*Vide* 本尤九曲歌, quoted in my Uranographie chinoise, p. 116 and 266.

3) 王充論衡, Mayers, Manual N°. 795, circâ A.D. 19—90.

4) 日晝行千里。騏驎晝行千里。然則日行舒疾與騏驎步相類。Uranographie chinoise, p. 116.

With the old Greeks, the chariot of Helios was equally provided with fleet horses. Apollo had four white steeds before the sun's chariot, for which *Aurora* opened in the morning the gates in the East, and during the night the sungod and his chariot were put to rest in the palace of *Tethys*, in the West of the universe.

In consequence of the misapprehension of the term "white colt", Wells Williams [1]) has translated the saying 駒光易逝 by "the bright racer quickly disappears", which is in the first place incorrect as in Chinese the adjective precedes the substantive, and if this was really the meaning the phrase would stand 光駒 "the bright colt", and not 駒光, which has to be translated by "the light of the colt", i. e. "the gleam of the Sun". The metaphorical sense is "time gone cannot be recalled", as W. Williams himself says, but appearently without understanding the metaphor.

As soon, however, as we translate here 駒 by Sun and 駒光 by the *sun's light*, the *gleam of the sun*, the metaphor, which evidently is inspired by *Chwang-tsz*'s saying, becomes quite clear, and we can translate it by "the sun's gleam easily passes away"; or *tempus fugit* as the Romans said, which is also literally rendered in Chinese by 光陰一去再不還, "time gone never comes back", or by 光陰易過, "time easily passes away", or by 時光迅速, "time is swift", etc. [2])

The desert horses are mentioned by *Chwang-tsz* in his Perigrinations (逍遙遊, Book I, Part I, Section I) in the phrase 野馬也、塵埃也。生物之以息相吹也, which simply means "Desert-horses are (only) dust; it are natural productions [3]) blown against each other by a breath".

---

1) Chinese Dictionary, p. 438 B.

2) See my Nederlandsch-Chineesch Woordenboek i. v. *Tijd* (time) and *Vliegen* (fly).

3) We cannot translate here 生物 by living things; for the sand of the desert is here meant, which is a natural production of the desert.

De Rosny paraphrases: (et cependant cet animal prodigieux [1]), comparé à l'univers, n'est) qu'un peu d'air, un peu de poussière; c'est un souffle de la création. In a note he adds: Cette phrase est d'une extrême concision, et l'expression *ye-ma* (vulg. "cheval des champs"), qu'il faut interpréter par "l'air qui circule dans les champs" (田間遊氣), appartient à ce style figuré, allégorique, souvent ampoulé, dont l'intelligence présente d'ordinaire de sérieuses difficultés [2]).

Legge (Texts of Taoïsm, I, 165) paraphrases: "(But similar to this is the movement of the breezes which we call) the horses of the fields, of the dust (which quivers in the sunbeams), and of living things as they are blown against one another by the air".

The difficulty lies not only in the interpretation of the term *ye-ma*, but in the use of the particle 也 *ye*, which has been taken in the sense of "to be", by the translators. Now 也 has in this whole chapter of *Chwang-tsz* the meaning of 者; and a modern writer would say 野馬者、塵埃也.

Prémare says in his *Notitia linguae sinicae* (Ed. Bridgman, p. 187, § 3): *Yé* 也 is sometimes found in the end of the first member of a sentence; e. g. 道之不行也、吾知之矣, if reason be at fault, I know the cause; and § 6: 無異也、一也, there is not a particle of difference; 則一也、無異也, there is then no difference. In the same piece *Chwang-tsz* says: 且天水之積也、不厚、則負大舟也、無力, "moreover, when the accumulation of the waters of heaven is not deep enough, then it will not have the strength to support a large ship". In this phrase again 也 *ye* makes the subject concrete, which is generally

1) *Chwang-tsze* has first spoken of the fabulous bird *Rokh*; but the phrase has no connection with that in which he speaks of this bird, and so we can dispense with the paraphrase in brackets given by de Rosny and Legge.

2) Textes chinois traduits en Français, Paris 1875, p. 74.

expressed by 者, as in the definition of the word Humanity: 仁者、義之本也, Humanity is the root of justice; literally "that which constitutes humanity, is that it is the root of justice".

Von der Gabelentz (Chinesische Grammatik, §§ 811, 1166, 1188*b*) quotes several examples of the use of 也 for 者; as *e. g.* pag. 449: 陽也、剛也、仁也、物之始也。陰也、柔也、義也、物之終也, where 也 stands for 者. Compare also St. Julien's Syntaxe nouvelle de la langue chinoise, Vol. I, p. 163, where several quotations are given of the use of 也 *ye* for 者 *che*.

Wells Williams' definition of *ye ma*, "a column of dust flying over the desert", is pretty correct; that of Medhurst "the simoon of the desert" and that of Giles "a sunbeam" are wrong, for a simoon is a dust-storm, which is called in Chinese 塵頭; whilst the *ye-ma* is light dust hovering over the desert upon which the sun shines, and affecting the wellknown form of mirage so ordinary in all deserts and tantalizing to the poor wanderer parched with thirst.

The famous pilgrim *Hiuen-ts'ang* suffered frighfully from the fantastic visions appearing suddenly and disappearing as quickly in the desert *Mo-kia yen-tsih* [1]), when on his way to the 野馬泉, the "Well of mirage", and not, as St. Julien has translated it, the "Well of wild horses".

Ye-ma are also the little motes or atoms of dust, dancing in a beam of the sun. The chinese poet *Han-oh* (韓偓) says: 窓裏日光飛野馬, "In the sun's beams through my window the motes dance" [2]). It were ridiculous to take here the term *ye ma* as "wild horses" or as a Simoon or dust-storm.

Chinese is difficult; not on account of its easy and transparent syntax, but on account of the figurative use of characters, which

1) In Mongol *Makkai Gobi*, the ugly desert.

2) See my "Nederlandsch-Chineesch Woordenboek" i. v. *Zonnestofje* (Sun-motes).

are wanting in our dictionaries, and so can even lead the most experienced sinologues into error. Before we have a complete chinese dictionary in the fullest sense of the word, we will all be liable to misunderstandings and errors in our translations of chinese texts. But it is impossible for one man to make such a dictionary, and we want a special commission of Sinologues, unfettered by material wants, to compile it. The expenses, divided over a goodly number of years, would not be so heavy, that the British government, which is most concerned with it, could not easily bear them.

VARIÉTÉS.

INTERVIEW AVEC LE CHARGÉ D'AFFAIRES CHINOIS A BERLIN

PAR

G. SCHLEGEL.

Le «Berliner Tageblatt» rapporte un interview intéressant avec le chargé d'affaires de l'ambassade chinoise à Berlin, par rapport aux réformes à introduire en Chine. Ce diplomate chinois disait que la première réforme à faire est celle d'abolir l'heure excessivement matinale à laquelle les ministres doivent actuellement présenter leurs rapports, ce qui force également l'empereur de se lever à 2 heures du matin. Le ministre disait que cette réforme devait venir du dehors; et il a raison. L'Empereur de la Chine est le symbole du soleil, et le soleil reçoit l'hommage de la nature et des êtres vivants le matin. L'empereur doit donc, comme représentant le soleil, en faire autant. Au dernier siècle, les ambassadeurs hollandais se plaignèrent amèrement d'être tirés de leur lit de si grand matin pour être reçus en audience.

Ils ne savaient pas que ce n'était pas par tracasserie qu'on fit cela, mais en observation des anciens rites. Le mot même d'*audience* en Chinois 朝 *Tchao* signifie au propre *matin* [1]). En Chine, comme ailleurs, les réformes doivent sortir du gouvernement.

Le ministre chinois considérait comme une des meilleures preuves de la bonne volonté de son gouvernement le fait qu'il avait nommé *Tching-Tchang* comme ambassadeur à Paris. *Tching-Tchang* est catholique et sort d'une famille catholique depuis 2 siècles. Autrefois une pareille nomination aurait été impossible. Mais on fera plus: on enverra en Europe une grande quantité de jeunes gens, en partie de famille princière, et en partie choisis d'entre les grands de l'empire. Ils s'y livreront à l'étude de la jurisprudence, de l'administration, de la chimie, de l'économie rurale, des sciences militaires, etc. Mais le ministre chi-

1) Voir mon *Uranographie chinoise*, p. 94. La belle explication que l'interviewer nous donne, que les audiences étaient tenues le matin, afin d'arracher l'empereur à ses femmes, est encore une de ces belles fantaisies européennes. L'empereur chinois, toujours comme représentant du soleil, s'occupe de ses femmes l'après-midi, de même que le soleil caresse la nature le jour et non la nuit. Les missionnaires se sont assez plaints dans le temps que leur grand *K'ang hi* passait tous ses après-midis dans ses jardins particuliers avec un troupeau de femmes. On peut en lire la relation détaillée dans les Mémoires du P. Ripa (traduction anglaise de Fortunato Prandi, pp. 72 et 115—117, nouvelle édition de 1861).

nois considère comme l'étude la plus importante, celle des *langues étrangères*, qui sera spécialement recommandée à ces jeunes gens. *Car elle est la base qui rendra possible l'acquisition entière des sciences européennes.* Nos lecteurs se rappelleront que j'ai proposé la même méthode dans ce Journal même, il y a deux ans, dans mon article «Scientific confectionary» (T'oung-pao, Vol. V, p. 150).

Quant aux démonstrations hostiles contre les missionnaires chrétiens, le ministre chinois disait qu'elles étaient mainte fois provoquées par ces missionnaires mêmes. **Les Chinois**, dit-il, **ne veulent pas devenir chrétiens**, et si vous considérez le peu de succès que les missions chrétiennes ont eu jusqu'ici, vous m'accorderez que j'ai raison de croire ces efforts parfaitement **inutiles**. En général nos Chinois se laissent baptiser pour des considérations extérieures et justement pour cette raison, nos convertis sont les plus **mauvais éléments** et qui jouent généralement un rôle prédominant dans les attaques sur les missions. Selon mon idée, continuait-il, jamais un Chinois s'est converti au Christianisme par conviction intérieure.

J'étais moi-même un jour près de m'y convertir; à cet effet j'ai fait consciencieusement tous mes préparatifs, j'ai étudié la Bible — l'ancien et le nouveau testament, etc., mais à la fin, au jour où la décision devait être prise, — je suis resté ce que j'étais.

Que diriez-vous, si un jour un grand nombre de prêtres bouddhistes viendrait ici en Europe, pour y ériger des temples et essayer de vous convertir?

C'est l'outrage fait aux convictions religieuses qui amène, dans la plupart des cas, les fureurs du fanatisme de la populace, et aucune puissance de l'état, aucun vice-roi, ne seront capables d'empêcher les désordres provenant de pareils motifs.

LES CHEMINS DE FER CHINOIS

PAR

ALPHONSE HUMBERT.

Dernièrement, à l'occasion d'importantes commandes de canons et de navires que le gouvernement chinois vient de faire en Europe, plusieurs journaux français, évoquant, avec une imagination un peu hâtive, une Chine militaire et conquérante que les récents événements n'avaient guère fait prévoir, se demandaient ce qu'il adviendrait du vieux monde, quand les 400 millions d'hommes que range sous sa loi le Fils du Ciel seraient pourvus des moyens de destruction perfectionnés que la science a mis à la disposition des nations d'Occident. Certes, l'éventualité est grave, mais elle est bien lointaine, et se présentera-t-elle jamais? Les Célestes sont industrieux, travailleurs, patients, économes; ils sont aptes à tous les arts de la paix: ils n'ont ni goût, ni aptitude pour la guerre. L'humiliation que vient de leur infliger le petit peuple japonais a pu leur faire sentir la nécessité d'un effort en vue de pourvoir plus efficacement à la défense côtière de l'Empire; la leçon n'ira pas au-delà; pour que la race chinoise devînt guerrière, il faudrait qu'elle fût renouvelée totalement dans sa native idiosyncrasie.

Mais la Chine ne demande pas seulement à l'Europe des armes; elle se décide enfin à lui emprunter son outillage industriel. Notre gouvernement est actuellement saisi d'une demande de la cour de Pékin tendant à prolonger sur le territoire chinois, dans la province de Kouang-Tong, le chemin de fer de Hanoï à Langson. C'est la première application du fameux article 7 du traité de 1885, établissant en faveur de l'in-

dustrie française une sorte de droit de préférence pour la construction des futures voies ferrées dans l'Empire du Milieu. On avait longtemps cru que cette clause, libellée en termes assez peu précis, était de pure courtoisie et demeurerait lettre morte. La convention franco-chinoise signée à l'issue de la dernière guerre, et après l'heureuse modification du traité de Simonoseki, a donné à ce vague engagement une portée pratique dont nous sentons aujourd'hui les effets. Il est à croire qu'ils ne s'arrêteront pas là. Une autre voie de pénétration en Chine, dont la création importe grandement à la prospérité de notre colonie indo-chinoise et au développement de notre influence dans l'Asie centrale, est celle qui, partant d'Hanoï, passant à Laokaï, nous ouvrira le Yun-nan et devra se continuer un jour vers Tchoung-king et la vallée du Yang-Tsé-Kiang. Quelques années ne se passeront pas sans que cette grosse affaire soit amorcée. En même temps, les Russes, d'ores et déjà pourvus, croyons-nous, d'un traité qui les y autorise, détacheront de leur admirable Trans-Sibérien un embranchement vers la Chine du Nord et Pékin. Enfin les Anglais, depuis un très long temps, poursuivent le rêve, que nos progrès sur le Mékong ont dû troubler un peu, de relier, par un chemin de fer à travers les Etats Chans, leur Birmanie au territoire chinois. En dépit des obstacles que leur oppose, depuis quelques années, notre concurrence de plus en plus hardie, ils trouveront bien moyen de pousser aussi leur pointe et de venir nous disputer les riches marchés de la Chine du Sud. C'est, en un mot, à relativement bref délai, l'envahissement du monde chinois par la locomotive messagère de progrès, semeuse d'idées, tueuse de traditions, génératrice de bouleversements. Une Chine industrielle va-t-elle se lever? Toute une révolution, une immense révolution économique!

Une révolution certes, et qui, par l'effort d'un homme de remarquable intelligence, se sera accomplie en somme dans un délai assez court. A l'heure qu'il est, il existe déjà en Chine un chemin de fer. C'est celui dont la création a été autorisée par le vice-roi du Pe-Tchili, et qui, par Tien-Tsin, transporte à la mer le charbon provenant des mines de Kaïping. Plusieurs années avant ce premier essai, aux environs de 1875, une Compagnie anglaise avait essayé d'établir par une surprise et pour les besoins de son exploitation, un petit chemin de fer entre Shanghaï et Wou-Soung. Le gouvernement chinois se fâcha tout rouge, défendit à la Compagnie de poursuivre son dessein, fit niveler la voie et déporta le matériel à Formose. Quand Li Houng-Tchang, l'homme le plus puissant de l'Empire, voulut réaliser sa tentative de Petchili, il ne le fit qu'avec d'extrêmes précautions. Le moyen dont il usa pour s'assurer la faveur impériale est assez ingénieux. Il fit construire aux Etats-Unis un modèle complet de chemin de fer en miniature composé de cent pieds de rail, avec frein et plaques tournantes, locomotive, tender, wagon de voyageurs, wagon-salon, wagon de bagages, etc., le tout admirablement agencé et mû par un mouvement d'horlogerie. Expédié à Pékin, ce joujou fut montré au prince Tchoun d'abord, puis au jeune empereur, qui prit un vif plaisir à voir marcher l'appareil, et donna toutes les approbations qu'on voulut.

De ce jour, la question avait fait un grand pas; mais en Chine, il y a quelquefois loin d'une bonne intention, même impériale, à l'exécution. Tous les ans, quelque projet de chemin de fer de Pékin sur l'intérieur est lancé; un édit impérial ordonne la mise à l'étude des premières opérations; un comité des chemins de fer a même été créé; ses membres ont travaillé, dressé des quantités de rapports; au bout du compte, rien jusqu'ici n'a abouti. Quelles raisons ont ajourné d'année en année la mise en train de la grande œuvre conçue par Li Houng-Tchang. On en a donné d'assez douteuses. D'abord, a-t-on dit, les préjugés religieux du peuple. Déplacer les bornes des champs, violer la sépulture des aïeux, n'est-ce pas commettre un sacrilège, irriter les dieux, s'exposer à la vengeance des génies? Mais les dieux et les génies chinois sont de bons diables avec qui on s'accommode aisément moyennant quelques exorcismes. En Chine, comme ailleurs, l'argent a son rôle, même dans les tractations de la conscience, et de bonnes indemnités apaisent bien des scrupules. D'ailleurs, ni l'expérience de

Wou-Soung, ni celle de Kaï-ping n'ont confirmé cette prétendue hostilité des populations rurales contre le chemin de fer. Bien au contraire, les paysans, accourus en foule, se sont montrés ravis du merveilleux engin de transport éclos sous leurs yeux. L'obstacle viendrait plutôt des hauts fonctionnaires et des gouverneurs de province qui ne tiennent pas à se mettre sous la main de l'Empereur et par là à diminuer l'autorité aujourd'hui à peu près sans contrôle dont ils jouissent. Quoi qu'il en soit, la raison qui a été jusqu'ici mise en avant par le parti de la résistance, c'est que la Chine ae doit songer à se doter d'un réseau de chemin de fer que quand elle sera en état de pourvoir par ses propres ressources à cette vaste entreprise Or, voici que la réalisation de cette condition peut être entrevue dans un très prochain avenir. Que faut-il? Du fer et de la houille. La Chine a l'un et l'autre.

Actuellement il n'existe en Chine qu'un seul établissement métallurgique. Il est à Han-iang, près de Han-Keou, dans la province de Hou-peh et appartient à M. Krupp. Mais on connaît nombre de gisements exploitables, à Tchoung-king sur le Yang-Tsé, à San-gan sur le fleuve Jaune, à Kaï-ping, aux portes de la Mandchourie. Plusieurs centaines de localités plus ou moins importantes sont déjà notées comme susceptibles de devenir des centres de fabrication et peuvent en quelques années se transformer en autant de petits Creusot. Quant à la houille, elle ne manquera pas. Un géologue américain qui l'a recherchée, a constaté que les dix-huit provinces de la Chine en sont abondamment pourvues, quelques-unes dans des proportions extraordinaires. Dans le sud-est de la province de Chan-si se trouve un gisement d'une contenance d'environ 130 milliards de tonnes métriques; c'est de quoi alimenter la consommation du monde entier pendant vingt siècles.

Ainsi, la Chine est en état d'accomplir la genèse industrielle par où se marque pour elle l'aurore de temps nouveaux. Non seulement elle peut se couvrir de chemins de fer, mais elle peut poursuivre et mener a bien cette entreprise colossale sans autres ressources que les matériaux extraits de son popre sol. Il ne faut point dès lors envisager la Chine comme un débouché pour les produits de notre métallurgie Déjà le Japon, entré le premier, et avec l'ardeur que l'on sait, dans la fournaise du moderne industrialisme, fournit au Pe-Tchili des rails à quatre-vingt-cinq francs, soit au même prix que l'Angleterre à Liverpool et la Belgique à Anvers. Si nos métallurgistes français, déjà battus en Europe, veulent faire quelque chose en Chine, il faudra qu'ils aillent fabriquer le fer sur place. Ils y songent: une société, où sont entrés nos premiers établissements, est déjà formée en vue de l'exploitation des richesses métallurgiques du Céleste-Empire. Mais le Chine ne fabriquera pas que du fer. Pourvue des deux facteurs essentiels de l'industrie, couvrant un immense territoire où se juxtaposent tous les climats, maîtresse d'un sol presque vierge qui regorge de richesses inexploitées, sillonnée de chemins de fer, disposant d'une main-d'œuvre incomparable pour l'abondance et pour les bas prix, que ne peut-elle entreprendre? Sur quel champ de bataille industriel ne peut-elle pas nous battre? Uu beau jour, de France, d'Angleterre, de Belgique, d'Allemagne, de partout, partiront d'aventureux chercheurs de fortune qui s'en iront là-bas fabriquer avec la main-d'œuvre chinoise tout ce que consomme la vieille Europe et ils le lui vendront à des prix dérisoirement réduits. La Chine ne nous enverra plus seulement des bibelots d'étagère; elle nous enverra des étoffes, des chaussures, du papier, des faïences, des montres, de la bijouterie commune, des ustensiles de cuisine, des rasoirs, des petits couteaux.... comme l'Amérique nous envoie du blé Et l'on se demande alors à quoi s'emploiera la main-d'œuvre française, anglaise, belge, allemande.... Je ne sais si ces temps sont loin. En tout cas, la Chine industrielle me paraît soulever un problème autrement urgent et redoutable que la Chine militaire.

(*Eclair*, 19 Janvier 1896).

LA POPULATION DE CANTON EN JUIN 1895

PAR

C. IMBAULT HUART.

Lorsqu'un nouveau vice-roi arrive à Canton, il est d'usage que, dès qu'il a pris le service, le 保甲總局 *Pao-kia tsoung kiu* (*Po-kap tsong-kouk*) ou Bureau Général des chefs de quartier [1]), lui remette la liste du recensement de la population et des constructions de la ville et des faubourgs.

Le Bureau dont il s'agit n'a pas failli à ce devoir, consacré par les règlements aussi bien que par la tradition, au moment où S. E. *Tan Tchoung-lin* 譚鍾麟 a remplacé S.E. *Li Han-tchang* 李翰章, et il a présenté au premier la liste de recensement donc voici la traduction.

Désignation.	Vieille Ville.	Nouvelle Ville.	Faubourg de l'Est.	Faubourg de l'Ouest.	Faubourg du Sud.
1. Rues et ruelles [2])	341	140	123	875	65
2. Maisons habitées par une seule famille [3])	12.518	8.517	6.447	38.678	3.035
3. Maisons habitées par plusieurs familles [4])	2.224	733	806	3.308	165
4. Temples et monastères, confucéens, bouddhistes et taoistes [5])	139	94	61	226	33
5. Maisons inoccupées [6])	676	318	374	1.956	276
6. Population mâle [7])	61.924	45.111	23.738	192.249	13.732
7. Population féminine [8])	35.922	18.053	14.812	87.355	6.402

Il résulte du tableau précédent que la ville et les faubourgs de Canton comprennent 1544 rues et ruelles, 68,795 maisons habitées par une seule famille, 7,236 maisons habitées par deux ou plusieurs familles, 3,600 maisons non occupées (en tout 79,631 maisons), 553 édifices religieux, 336,754 habitants mâles et 162,544 du sexe féminin (soit une population de 499,298 âmes).

Le quartier de Ho-nam (河南), situé en face de la cité, sur la rive droite ou méridionale du 珠江 *Tchou-kiang* ou Rivière des Perles (Canton se trouve sur la rive gauche ou septentrionale), est resté en dehors du recensement précité. Il en est de même de la population flottante, c'est-à-dire celle qui habite sur les

1) Dix familles font un *kia*, dix *kia*, un *pao*: le *pao-kia* est l'équivalent du système du *tithing*, dizaine (division par dix familles), de l'histoire d'Angleterre; chaque *pao* forme un quartier à la tête duquel est un chef, investi d'une certaine autorité, qui répond de l'ordre public.

2) 大小街巷. 3) 正戶. 4) 同居.
5) 廟堂寺觀. 6) 吉屋. 7) 男丁. 8) 婦女.

nombreux bateaux de la rivière. En estimant le nombre des habitants de Ho-nam à 30,000 environ, celui de la population flottante à 20,000, et en portant à 500,000 le chiffre total donné plus haut, on aurait en tout 550,000 âmes.

Dans l'hypothèse où le recensement n'aurait pas l'exactitude mathématique et où les pancartes (affichées à la porte des maisons (門牌) ne donneraient pas toujours avec précision le nombre des locataires, on pourrait forcer un peu ce total et admettre en chiffres ronds, sans craindre de se tromper beaucoup, que la population de Canton est de 600,000 habitants. On voit qu'on serait encore loin des *Deux millions* et du *million* d'âmes, que nombre d'auteurs attribuent à la capitale du Kouang-toung, et même de l'évaluation approximative (1,600,000) adoptée par les statistiques de la Douane Impériale chinoise.

Canton, Juin 1895.

CHRONIQUE.

ALLEMAGNE ET AUTRICHE.

On annonce le prochain retour à Pékin de M. von Brandt, l'ancien ministre d'Allemagne, qui fut longtemps le doyen du corps diplomatique en Chine, mais que son mariage avec une étrangère, Miss Heard, — contrairement aux règles du corps diplomatique allemand — obligea à prendre sa retraite. M. von Brandt retournerait en Chine comme délégué d'un syndicat de grands industriels allemands, et son voyage excite un grand intérêt, tant à cause de la personnalité de l'ancien ministre, dont les ouvrages attestent une connaissance approfondie du Céleste-Empire, qu'à raison des modifications qui se sont produites dans la situation générale de l'Extrême-Orient. M. von Brandt avait pour compagnon sur le paquebot *Preussen*, qui l'a transporté en Chine, l'ancien interprète de la légation allemande à Pékin, M. Karl Arendt, actuellement professeur de chinois au séminaire oriental de Berlin.

Hambourg, 30 décembre, 1895.

Le commerce allemand se prépare à publier, à l'exemple de l'Angleterre, un journal en langue japonaise destiné à faire connaître la marchandise allemande.

Ce journal serait rédigé et imprimé à Berlin par les soins du Séminaire des langues orientales, et distribué gratuitement dans toutes les classes de la population japonaise. Les frais seraient couverts par le prix des annonces, et on pourrait établir, par ce moyen, des relations directes entre l'acheteur et le vendeur, en écartant l'onéreux intermédiaire des maisons établies au Japon.

(*Agence Havas.*)

ASIE CENTRALE.

Temps, 19 Octobre 1895.

Le *Times* publie une note, apparemment officieuse, portant que l'émir d'Afghanistan a décidé de réduire sous sa domination l'Etat montagneux du Kafi-

ristan et que le gouvernement britannique ne s'opposera point à son projet. Déjà Abdurrhaman aurait mobilisé, sur la rive afghane du Tchitral, un corps de 5,000 hommes, soit 8 régiments d'infanterie, 1 de cavalerie, 1 batterie d'artillerie, que commande son général en chef, Gholam Hayder; il concentrerait deux autres corps dans le Kohistan et le Badakchan respectivement, et l'on peut prévoir que les Kafirs n'ont aucune chance de sauvegarder leur indépendance.

La nouvelle que l'émir Abdurrhaman, après tous les bons tours qu'il a joués aux Anglais, n'aura à vaincre aucune opposition de la part du gouvernement de la reine, est extrêmement surprenante. Le *Star* et d'autres organes de l'opposition radicale, estiment qu'il faut savoir lire entre les lignes de la note du *Times* et insinuent que le gouvernement Salisbury ne serait pas fâché de voir se produire à l'extérieur des complications qui distrairont l'opinion du spectacle des affaires intérieures: c'est pour cela qu'il laisserait avec une apparence de bonne grâce l'émir s'engager dans une aventure qui pourrait tôt ou tard aboutir à une nouvelle guerre anglo-afghane.

M. Ed. Blanc, de retour d'un voyage en Asie centrale, a fait une communication à la Société de Géographie de Paris sur ses recherches. Nous en extrayons le passage suivant:

Parmi les faits archéologiques nouveaux et imprévus, figure l'existence d'une nouvelle civilisation antique: c'est celle que les Grecs paraissent avoir portée au delà du Pamir, dans la partie occidentale de l'empire chinois, c'est-à-dire dans le bassin du Lob-nor et jusqu'au Nord du Thibet. Cette civilisation est attestée par des camées, des terres cuites, des bas-reliefs, des monnaies bilingues où des éléments ethniques que l'on croyait jusqu'à présent n'avoir jamais eu de contact, le grec, le chinois, le ouïgour, le thibétain, le mongol, se trouvent combinés de la façon la plus imprévue et cependant la plus indiscutable. La plupart des documents qui établissent ce fait appartiennent aujourd'hui à M. Lutch, le savant orientaliste, qui, pendant dix ans, fit partie de la mission russe en Kachgarie.

La capitale de ce royaume, essaimé de la Grèce par l'intermédiaire de l'empire macédonien et probablement du royaume gréco-bactrien, paraît avoir été Khotan ou peut-être le vieux Tchertchen.

GRANDE BRETAGNE ET IRLANDE.

Major Sir Claude Maxwell Macdonald, K. C. M. G., commissaire impérial du protectorat du Niger, a été nommé le 1er Janvier envoyé extraordinaire et ministre plénipotentiaire d'Angleterre à Peking et à Seoul, où il remplace Sir Nicholas

O'Conor envoyé à St. Pétersbourg comme ambassadeur. Sur le Niger, Sir C. Macdonald a comme successeur Mr Ralph Moor. Sir Claude Macdonald, fils du Major-Général J. D. Macdonald, est né en 1852 et entra en 1872 dans le 74e Highlanders. Après avoir été en service actif pendant la campagne d'Egypte en 1882, il resta dans ce pays jusqu'en 1887 en service spécial. Depuis il a été Consul-général *p. i.* à Zanzibar, puis envoyé en mission au Niger (juin 1889); il a été depuis 1891 consul à Fernando Po et dans la colonie allemande de Cameroun. On ne voit pas le rapport entre cette carrière purement africaine et celle d'un diplomate accrédité à Peking.

CHINE.

L'ex-général des Pavillons noirs à Formose *Liu Young-fou* qui s'était refugié à Canton, a pris derechef le commandement de deux bataillons de ses vieilles troupes.

M. J. Neumann, des douanes impériales chinoises, a été nommé professeur d'Allemand à l'université de Peking (Toung-wen kouan).

L'influence civilisatrice?? du militarisme commence à se faire sentir en Chine. Selon les ordres de l'Empereur, la puissance du *Tsoung-li Yamen* (Min. des affaires étrangères) sera considérablement affaiblie, et son pouvoir passera en grande partie entre les mains du nouveau Ministère de la Guerre, qui traitera dans toutes les questions difficiles avec les représentants des puissances étrangères. Le nouveau ministère, qui remplacera le Grand Conseil (軍機處), comptera six membres. Il est composé du prince *Koung* (Président), du prince *Li* (Vice-président), de *Weng Toung-ho*, président du département des Finances, de *Li Houng-tsao*, président du département des Rites, de *Hü Fou*, président du département de la guerre et du mandchou *Joung-tou*, commandant de la gendarmerie de Peking. On voit que le nom de *Li Houng-tchang* ne paraît pas dans cette liste (Ost-asiatische Lloyd).

S. E. Monsieur Knobel, ministre plénipotentiaire des Pays-Bas à Peking, a été reçu en audience par S. M. l'Empereur de la Chine, le 11 Novembre de l'année passée.

Le bâtiment de l'Université à Peking sera sous peu éclairé à la lumière électrique; les machines etc. sont le don d'un riche Chinois de l'Amérique.

La Société des télégraphes chinois impériaux pose un second fil de Peking à Helampo, vis-à-vis de Blagovestchensk, où les lignes chinoises se joignent aux lignes russes.

Le Ost-asiatische Lloyd du 6 Décembre dernier contient un article très bien écrit sur *Confucius* et *Lao-tsze*, sous le titre de «Zwei Lehrer des Ostens».

M. le professeur C. H. Oliver a été nommé président du *Toung-wen kouan* (Collège chinois des langues étrangères) à la place du Dr. W. A. P. Martin.

Le Ostasiatische Lloyd du 15 et 22 Novembre contient une conférence très intéressante faite par le ministre protestant Hackmann sur la Chine moderne et le moyen-âge européen.

On a établi à Peking une Société pour la diffusion des sciences occidentales, à la tête de laquelle est placé un membre de l'Académie des Han-lin, du nom de *Kang Tchang-sou*, Cantonnais de naissance, qui s'est fait, il y a quelques années, une grande réputation par un nouveau commentaire sur les 論語, Discours de Confucius.

Cet ouvrage fut considéré par les hautes autorités du Kouang-toung comme tellement hérétique et révolutionnaire, qu'ils le dénoncèrent au gouvernement qui appela l'auteur à la cour pour se disculper.

Il paraît qu'il a réussi dans sa défense, car on l'a nommé président de cette nouvelle Société dont font partie *Yuen Chih-kai*, l'ex-résident à Seoul en Corée, *Tchen Tchih-liang*, secrétaire du grand conseil, le censeur impérial *Wang Yen-hia*, les Hanlin *Ting Ching-hing*, *Weng Tso-fou*, *Tseng Tchoung-peh* (fils du fameux marquis *Tseng*), le neveu du prince de *Li*, le fils ainé du Viceroi de Nanking, ainsi qu'une quinzaine d'employés de hauts grades littéraires. Il est devenu de bon ton à Peking de se faire admettre comme membre de cette Société. Le vice-roi *Tchang Tchih-toung* est dit avoir contribué 5000 dollars aux fonds de la Société, tandis que le second maître d'hôtel impérial, *Sun Tchia-nai* a mis une maison à sa disposition libre.

Le président du Ministère des finances a promis que son département allouera une contribution à la Société.

On le voit, la Chine ne veut pas rester en arrière des Japonais, mais quant à nous, nous ne croyons pas que les Chinois se jettent si vivement dans l'étude des sciences occidentales par amour pour nous. Ce seront nous, qui, avec le temps, aurons fourni les armes aux Chinois qu'ils tourneront contre nous, comme les Japonais l'ont déjà fait.

Le North China Daily News, auquel nous empruntons cette notice, ajoute donc à bon droit la phrase que les personnes qui sont à la tête de ce mouvement ne font pas cela par enthousiasme, mais visent seulement à un but pratique.

A cause de l'insurrection mahométane, le 61 anniversaire de l'ex-Impératrice régente a été célébré le 26 Novembre sans aucune ostentation publique.

Ces rebelles ont pris l'importante ville de *Sou-tcheou* (肅州府, dans la province de *Kan-sou*) et avancent continuellement.

Plus de 50 Chinois, qui avaient pris part à l'insurrection avortée contre les autorités du Kouang-toung, ont été exécutés en Novembre à Canton.

Temps, 15 Octobre 1895.

On télégraphie de Berlin au *Standard* que « les puissances » (ce sont apparemment la France, la Russie et l'Allemagne) ont adressé au gouvernement mikadonal une demande péremptoire au sujet de l'évacuation de la Corée, comme elles le firent pour l'évacuation de la péninsule mandchoue du Liao-Toung. Elles auraient renouvelé, dans ce nouvel appel au Japon, l'expression de leur désir que la Corée soit laissée à elle-même. On sait d'ailleurs qu'il y a quelques jours déjà les représentants des puissances à Séoul ont conféré avec le ministre japonais en cette capitale, en vue de hâter l'évacuation du royaume où ne resteraient qu'un petit nombre de soldats pour la protection de la légation japonaise.

Le *Nouveau Temps*, de Saint-Pétersbourg, annonce que l'évacuation du Liao-Toung sera terminée à la fin de décembre, c'est-à-dire dans le délai voulu: Port-Arthur, complètement démantelé et privé de ses armements par les Japonais, aurait été officiellement rétrocédé, dès avant-hier, au général délégué par le gouvernement chinois. Enfin, le même organe ajoute qu'un nouveau port coréen, Mokno (?), situé à l'extrémité méridionale de la Corée, va être ouvert au commerce européen. Il présenterait d'exceptionnels avantages comme station navale.

Un journal anglais, dont les informations sont le plus souvent sujets à caution, le *Globe*, connu pour l'outrance de son chauvinisme, croit savoir que le chargé d'affaires britannique à Pékin, M. Beauclerk, a présenté au tsong-li-yamen une note demandant que le nouveau vice-roi du Sse-Tchouan, Chou-Han, soit mis en jugement à raison des pamphlets antichrétiens dont il serait l'auteur. La dépêche de Shanghaï qui apporte cette nouvelle au *Globe*, contient encore ce qui suit:

Les navires de l'escadre russe actuellement dans les eaux chinoises ont 6,000 hommes de troupe à bord, non compris les équipages. Cette escadre voudrait établir ses quartiers d'hiver dans la baie de Kiao-tcheou (Chan-Toung méridional), qui est à peu près libre de glaces toute l'année et qui occupe une position centrale excellente à mi-chemin entre Shanghaï et Tché-Fou; mais le gouvernement chinois soulève de vives objections contre ce projet.

En exécution de la loi qui a ouvert des crédits spéciaux, le ministre des affaires étrangères vient de créer en Chine un certain nombre de consulats nouveaux. Voici le mouvement auquel cette création a donné lieu:

M. Haas, consul de 1re classe, chargé du vice-consulat de Han-Kéou, est nommé consul à Tchoung-King (poste créé).

M. Dautremer, interprète de 1re classe à Tokio, est nommé vice-consul de France à Han-Kéou.

M. Bons, consul de 2e classe à Long-Tchéou, est nommé consul à Sse-Mao (poste créé).

M. François, consul de 2e classe à l'Assomption (poste supprimé), est nommé consul à Long-Tchéou.

M. de Pommeyrac, vice-consul à Sassari (poste supprimé), est nommé vice-consul à Tché-Fou (poste créé).

Le vicomte de Bondy-Riario, secrétaire d'ambassade de 2e classe, est nommé consul de 2e classe et chargé du vice-consulat de France à Formose (poste créé).

M. Gauthier, vice-consul à Pakhoï, est nommé consul de 2e classe, chargé du vice-consulat de France à Suez.

M. Dejoux, vice-consul à Suez, est nommé consul de 2e classe et chargé du vice-consulat de Pakhoï.

M. Guillien, interprète de 1re classe à Shanghaï, est nommé vice-consul à Ho-Kéou 河口 (poste créé).

M. Kahn, interprète de 2e classe à Canton est nommé vice-consul à Tong-Hing 東興 (poste créé).

Sont nommés interprètes de 2e classe;

M. Beauvais, élève interprète à Long-Tchéou.

M. Sainson, élève interprète à Péking.

M. Guibert, élève interprète à Tokio.

Par un autre décret:

M. Frandin, consul à Séoul, est nommé consul général à Bogota.

M. Colin de Plancy, secrétaire d'ambassade de 1re classe à Tanger, est nommé consul général et chargé d'affaires à Séoul.

M. Bourgarel, consul général à Bogota, est nommé ministre de France à Port au-Prince.

On a distribué le 23 novembre 1895, à Paris, à la Chambre des Deputés, la texte des conventions de délimitation et de commerce signées à Pékin le 20 juin dernier entre la France et la Chine, conventions qui dès à présent sont ratifiées par l'empereur de Chine et qui sont soumises à l'approbation du Parlement français.

La convention de délimitation de la frontière entre le Tonkin et la Chine complète la convention signée le 26 juin 1887, qui avait délimité la frontière sur la rive droite du fleuve Rouge jusqu'à Mon-Ka.

C'est au delà de ce point seulement que la séparation de l'Annam et de la Chine restait à déterminer. On a considéré toutefois qu'il y avait lieu de revenir quelque peu en arrière et de reprendre le travail de démarcation à Long-Po, c'est-à-dire à 180 kilomètres environ vers l'est, une connaissance plus précise du bassin de la rivière Noire ayant permis au gouvernement de la République de réclamer utilement, au profit de l'Annam, un territoire qui en avait été indûment détaché.

Désormais, partant de la rivière Noire, la ligne séparative de l'Annam et de la Chine remonte le cours du Nam-Nap, se dirige vers l'ouest en suivant la crête de partage des eaux jusqu'aux sources du Nam-Hou, passe au nord de ces sources qu'elle laisse à l'Annam, descend vers le sud entre les bassins du Nam-Hou et du Nam-La, contourne les vallées du Nam-Ouo-Ho et du Nam-Go, enfin, tournant brusquement à l'ouest, elle se dirige vers le Mékong, qu'elle atteint au confluent de ce fleuve et du Nam-La.

Par ce tracé, la souveraineté de l'Annam est maintenue sur quatre territoires d'un intérêt particulier pour nos établissements d'Indo-Chine: 1° la principauté de Deo-Van-Tri, dont Laï-Chau est la capitale; 2° le district de Pou-Fang; 3° la région des Muong-Hou, qui commande la grande route fluviale du Nam-Hou; 4° enfin le pays des Pa-Fat-Saï, dont les gisements de sel approvisionnent toute la contrée environnante.

En outre, une clause spéciale de la convention rectifie sur un point de la frontière situé à l'ouest de la rivière Claire l'accord de 1887; le traité nouveau détermine d'une façon précise les droits respectifs de l'Annam et de la Chine sur ces localités.

Quant à la convention commerciale, elle ne concerne pas seulement la partie occidentale de la frontière sino-annamite. Elle introduit des modifications importantes dans le régime commercial qui date de 1886 et 1887.

L'article 1er de cette convention reconnaît au gouvernement français le droit d'entretenir un agent consulaire à Tong-Hing, vis-à-vis de Mon-Cay, en vue d'assurer l'ordre et la police aux confins du Kouang-Toung, et prévoit l'adoption d'un règlement concerté entre les autorités françaises et chinoises, pour déterminer les mesures communes de police qu'il conviendra d'appliquer dans les zones limitrophes.

L'article 2 porte que la ville de Ho-Keou est substituée à celle de Man-Hao, comme point ouvert au commerce, sur la route fluviale de Lao-Kaï à Mongtze, et comme résidence d'un agent relevant du consulat de France à Mongtze. Cette disposition est motivée par le fait que les opérations de la douane chinoise s'effectuent à Ho-Keou et non à Man-Hao, et que, d'autre part, cette dernière

localité a été reconnue malsaine et presque inhabitable pour les Européens.

Par l'article 3, la ville de Sse-Mao est déclarée ouverte au commerce franco-annamite. Il est en outre convenu que le gouvernement de la République y établira un consulat et que le gouvernement chinois y entretiendra une agence des douanes. Le même article décide que les marchandises à destination de la Chine pourront être transportées par le Mékhong et le Loso, ainsi que par la route mandarinale qui, de Mong-Lé et de I-Pang, se dirige vers Sse-Mao et Pou-Eul.

L'article 4 modifie le régime du transit de façon à faire de l'Annam et en particulier du fleuve Rouge la route la plus rapide et la plus économique du commerce international avec le sud de la Chine. Il met fin aux exigences de la douane chinoise qui, en faisant refluer sur les routes de Canton et du Sse-tchouan les marchandises chinoises, avait privé le Tonkin d'un commerce de transit évalué à 18 millions.

L'article 5 décide que la Chine, pour l'exploitation de ses mines dans les provinces du Yun-nan, du Kouang-Si et du Kouang-Toung, pourra s'adresser d'abord à des industriels et ingénieurs français; et que les voies ferrées existantes ou projetées en Annam pourront être prolongées sur le territoire chinois.

L'article 6 assure le raccordement des réseaux télégraphiques français et chinois entre Sse-Mao, Louang-Prabang et Laï-Chau.

Par édit impérial du 6 décembre, la construction est ordonnée d'une double voie ferrée reliant Péking à Tien-Tsin (longueur: 115 kilomètres); elle coûtera environ 3 millions de taëls. Par suite du décret impérial autorisant la construction d'une double voie ferrée entre Tien-Tsin et Péking, ces travaux seront exécutés par les soins de l'ingénieur anglais C.-W. Kinder, directeur du chemin de fer de Tien-Tsin, sous la surveillance du taotaï Li.

Les bruits (12 déc. 1895) d'un emprunt chinois émis en Allemagne et en Angleterre vont leur train. On mande de Péking, source anglaise, que des négociations ont lieu actuellement, par l'intermédiaire des consuls britannique et germanique, entre le gouvernement impérial, d'une part, les banques de Hong-Kong et de Shanghaï et la Banque néerlandaise asiatique, d'autre part. L'emprunt serait de 130 millions de taels.

L'agence Havas reçoit (Oct. 1895) de Péking une dépêche ainsi rédigée et qui est un peu surprenante:

On dit que le ministre de France essaye d'obtenir du gouvernement chinois que les missionnaires catholiques soient considérés comme ayant le rang de certains mandarins.

On se souvient que les pères jésuites, à la fin du dix-septième et au dix-huitième siècle, avant les controverses du cardinal de Tournon, étaient mandarins.

Le *Times* tient de son correspondant de Pétersbourg que le ministère russe des finances est occupé à organiser une banque russo-franco-chinoise ayant pour principal objet de développer et d'assurer les intérêts commerciaux de la France et de la Russie en Extrême-Orient. Cette nouvelle est pleinement confirmée.

La cession à la Russie de la baie de Kiao-Tchéou comme station navale d'hiver continue à scandaliser la presse britannique. Le *Morning Post* commente ainsi cette nouvelle:

« Si nous devons continuer à marcher de pair avec la Russie en Extrême-Orient, il nous faut obtenir quelque station située plus au nord que notre port de Hong-Kong. Il paraît que la Russie occupe actuellement la position que l'Angleterre occupait avant la guerre. Nous ne pouvons pas permettre à un rival aussi dangereux de nous supplanter dans les faveurs de la Chine. »

On sait qu'avec l'année finira l'occupation de la péninsule mandchoue du Liao-Toung par les troupes mikadonales. D'après une dépêche de Vladivostok au *Nouveau Temps* de Pétersbourg, il y aurait à ce sujet, entre la Chine et le Japon, une entente portant sur les points suivants:

1° Payement (déjà effectué) d'une indemnité de 30 millions de taëls au Japon; 2° la Chine s'engage à ne laisser ni la Russie, ni la France, ni l'Allemagne (qui ont approuvé cette clause) occuper le Liao-Toung après son évacuation, et renonce au droit de céder cette péninsule à aucune autre puissance; 3° Ta-Lien-Wan est déclaré port libre; Ta-Kou-Chan est ouvert au commerce international, ainsi qu'un autre port mandchou.

Le général (au service chinois) W. Mesny, bien connu des anciens résidents dans le Céleste Empire, a fait paraître à Shanghaï, le 26 septembre 1895, le premier numéro d'un nouvelle publication in-4 intitulée: 華英會通 *Mesny's Chinese Miscellany* 麥士尼著 hebdomadaire; il comprend: Introduction. — List of Authorities Consulted. — Notes on China and Chinese Subjects. — Progress in China, I. — Adventures of a British Pioneer in China, I—II. Cette publication est imprimée au bureau de *The China Gazette*.

COCHIN CHINE.

L'organisation du Laos.

L'organisation de nos nouveaux établissements de la vallée du Mékong se poursuit méthodiquement sous la direction de M. Boulloche, résident supérieur du Laos.

La construction du réseau télégraphique continue avec activité. L'an dernier, on avait, dans le bas Laos, construit la ligne qui va de Saïgon à Bassac. On va, cette année, établir un fil télégraphique qui partira de Bassac, ou si l'on veut de Ban-Muong, point situé sur la rive gauche du Mékong en face de Bassac, pour aboutir à Attopeu, ce centre important de la région aurifère du Sékong. La distance de Bassac à Attopeu, en ligne droite, est d'environ 110 kilomètres. Enfin, des bureaux de poste vont être ouverts à Ban-Muong et à Kam-Tong-Giai; ce dernier point est situé à 75 kilomètres au nord de Bassac, sur le Sé-Don, affluent de gauche du Mékong.

Pour faire face à ces dépenses d'organisation il faut naturellement des ressources. A cet effet, le gouverneur général, M. Rousseau a, sur la demande de M. Boulloche, établi divers impôts sur les indigènes ou mieux, il a rétabli les anciennes taxes locales.

A côté de la taxe annuelle de 4 piastres, par permis de séjour ou passeport imposée à tout Asiatique étranger au Laos (nos protégés indo-chinois exceptés), il est établi une taxe personnelle frappant les indigènes du Laos inscrits sur les registres de capitation. Les Laotiens qui sont dans un état de civilisation relativement avancée payeront un impôt de 2 piastres 40. Par contre, les tribus de Khas ou sauvages (Muongs, Stieng, etc.) n'acquitteront qu'une taxe de 1 piastre 20 et cet impôt pourra être perçu, soit en numéraire, soit en riz, cire ou autres denrées dont la valeur sera calculée d'après le cours commercial du jour du payement.

Ce sont les autorités indigènes qui sont chargées sous leur responsabilité de percevoir l'impôt; elles auront droit, à titre de frais de recouvrement, à une somme égale au dixième du montant des recouvrements. Toutefois, le commandant supérieur du bas Laos pourra, lorsque les circonstances l'exigeront, accorder aux villages des dégrèvements partiels; seulement, ces dégrèvements ne pourront pas dépasser le cinquième du montant des rôles. En dehors de l'impôt personnel, chaque contribuable laotien ou kha sera astreint à dix jours de corvée, lesquels seront affectés à des travaux déterminés par un arrêté du résident supérieur, rendu sur la proposition du commandaut supérieur du bas Laos.

Telles sont les règles générales fixées en matière d'impôts indigènes. Mais, pour ne pas porter atteinte aux habitudes des indigènes, des modérations provisoires de taxes sont accordées dans quelques régions. C'est ainsi que dans les commissariats de Song-Khône et de Cammoun, qui constituent en quelque sorte

le Laos central, la taxe personnelle est fixée uniformément à deux piastres, aussi bien pour les Laotiens que pour les Khas. Et dans la province d'Attopeu l'impôt continuera provisoirement à être perçu suivant la coutume laotienne, c'est-à-dire que le montant du rôle restera fixé, jusqu'à nouvel ordre, à 4 kilog. 910 grammes de poudre d'or.

Notre œuvre de pénétration dans le bas Laos et dans le Laos central s'accomplit, on le voit, progressivement, et l'ouverture prochaine de la ligne à vapeur des Messageries fluviales sur le Mékong, tout en consolidant notre action politique, permettra de mettre en exploitation économique les territoires arrosés tant par le Mékong que par ses grands affluents navigables.

CORÉE.

Le bruit court que la reine de Corée s'était convertie au Catholicisme peu de temps avant son massacre.

La dernière Nouvelle du *Temps* du 19 Décembre 1895.

Le *Nouveau Temps*, de Saint-Pétersbourg, publie une série d'informations de son correspondant à Vladivostok, le capitaine J.-A. Goremykin, d'après lesquelles les Japonais auraient fait subir au gouvernement coréen un odieux traitement, au mépris des engagements pris par eux envers les puissances et bien avant les intrigues qui nécessitèrent le rappel et la déchéance de leur représentant à Séoul, l'ex-vicomte Miura Goro. Nous reproduisons, en un bref résumé et sous toutes réserves, ces graves accusations:

Le comte Inouyé commença par traiter le roi Li Houi absolument comme un prisonnier, et poussa l'audace jusqu'à introduire dans la salle du trône, sous prétexte de protection, des soldats du mikado. Les choses en vinrent au point que Li Houi sollicita par écrit, les représentants d'Europe et des Etats-Unis de venir l'assister. Ils se rendirent au palais en grand uniforme, y pénétrèrent malgré les sentinelles japonaises, mais, dans la cour intérieure, un messager du roi leur présenta une note écrite par celui-ci et leur demandant de ne pas insister pour être reçus; ils comprirent que le souverain terrorisé, avait obéi, en rédigeant cette note, à un ordre du comte Inouyé, et après une courte consultation, ils refusèrent de quitter le palais.

Le roi parut olors devant eux, livide et tremblant, dépouillé des insignes de sa royauté et les supplia de partir, de peur qu'il ne payât de sa vie leur insistance. Il ajouta qu'il les informerait séparément du danger mortel qui le menaçait. A la suite de ces faits, les représentants étrangers adressèrent des remontrances collectives au comte Inouyé, qui se contenta de réduire la garde japonaise du palais.

C'est alors que se produisit une crise politique (la chute de Pak) et qu'arriva le vicomte Miura Goro; ses efforts pour imiter la conduite du comte Inouyé eurent pour résultat le drame de palais que l'on connaît, l'assassinat de la

reine dont Li Houi se défiait, la déchéance de ce souverain et la tentative d'usurpation du Taï Ouen-Koun, son père, etc.

Le capitaine Goremykin affirme ensuite que le roi légitime de Corée, forcé par le comte Inouyé d'envoyer son trésorier Li Tai-Youn solliciter la protection du mikado, donna par-dessous main à cet émissaire l'ordre de passer sur territoire russe et de demander l'appui du « grand tsar blanc » contre les oppresseurs japonais. C'est ce que fit Li Taï-Youn qui, arrivé au Japon, prit la fuite et gagna Vladivostok. Il présenta des lettres de créances aux autorités russes, mais celles-ci en référèrent à Pétersbourg, d'où l'ordre fut donné d'interroger M. Waeber, consul de Russie à Séoul. Celui-ci déclara que le roi de Corée ne voulait plus reconnaître Li Taï-Youn comme son ambassadeur et demandait son extradition, mais les Russes refusèrent de livrer le fonctionnaire coréen, qui réside actuellement à Khabarovska.

Le fait que Li Houi répudia son envoyé s'expliquerait par la terreur du nouveau ministre japonais, vicomte Miura Goro. Il aurait adressé de nouvelles demandes de protection à l'amiral russe Alexeief.

LONDRES, 14 décembre.

Une note communiquée aux journaux dément la nouvelle d'après laquelle les puissances auraient adressé au Japon une note péremptoire réclamant l'évacution de la Corée.

Les Japonais eux-mêmes sont désireux, dit cette note, d'avoir le moins de troupes possible en Corée. Ils n'y ont laissé, comme cela a déjà été déclaré, que les troupes simplement nécessaires pour conserver leurs lignes de communication avec le Liao-Toung. Une fois que l'évacuation de la péninsule, qui a lieu actuellement, sera terminée, cette nécessité aura disparu.

Le *Shen-Pao*, de Shanghaï, annonce que le calendrier grégorien a été substitué au calendrier antérieurement usité en Corée, de façon que le 17e jour de la 11e lune de la 504e année de la dynastie régnante y est considéré désormais comme le 1re jour de la lune de l'année 505 (la 1re année de cette dynastie de Han coïncide avec l'an 1391 de notre ère et l'investiture de Li Tan comme roi de Cho-Sen).

Dans sa proclamation relative à cette modification, le roi Li Houi substitue à son titre de roi (王 ouang) celui de Taï Koun Tchou 大君主, titre inventé pour désigner la reine Victoria dans le traité de Nanking.

Temps, 14 Janvier 1896.

Le *New-York Herald* tient de son correspondant de Shanghaï une histoire extraordinaire, à laquelle on fera bien, sans doute, de n'attacher qu'un crédit limité. Elle ne serait connue que de quelques personnes, notamment le roi Li

Houi, le chargé d'affaires de Russie à Séoul, M. Wœber, les consuls anglais et allemand en cette ville, etc., et de ces quelques personnes la plupart auraient intérêt à la laiser ignorer. Voici, en rêsumé, ce dont il s'agit:

C'est le 8 octobre que des conspirateurs japonais pénétrèrent dans le palais royal à Séoul, pour assassiner la reine. Celle-ci, qui vivait depuis longtemps dans l'appréhension d'un coup de main et qui avait continué de se déguiser, eut le temps de s'enfuir et la chance de n'être pas reconnue. Ses femmes furent massacrées à sa place et le roi Li Houi feignit de croire que le cadavre d'une de ces servantes était réellement celui de la reine. Mais il savait fort bien à quoi s'en tenir. D'accord avec les Européens Wœber, Hillier, etc., les Américains Allan, Underwood, etc., il décida de ne pas révéler la fuite de la reine tant que celle-ci ne pourrait pas être replacée sans danger sur son trône.

La révolution du 28 novembre fomentée par le parti de la reine, n'eut d'autre but que d'effectuer cette restauration et de chasser les Japonais. Elle échoua et c'est pourquoi toutes les personnes qui étaient dans le secret jouèrent une ignorance complète.

Le journal américain conclut en disant que la Russie exploite maintenant le prétendu meurtre de la reine et s'en fait une arme contre les Japonais, bien qu'elle sache fort bien que la reine est saine et sauve.

FRANCE.

Le onzième Congrès international des Orientalistes se réunira à *Paris* du 5 au 12 septembre 1897. Le Président de la République française, M. Félix Faure, a annoncé qu'il acceptait le titre de Protecteur du Congrès.

Dans sa séance du 17 janvier, la Commission centrale de la Société de Géographie a constitué son bureau pour l'année 1896: Président, M. le Dr. E. T. Hamy, de l'Institut: Vice-Présidents, le Prince Roland Bonaparte et Henri Cordier, Professeur à l'École des Langues Orientales vivantes; Secrétaire, M. Charles Maunoir; Secrétaires-adjoints, MM. J. Girard et le Baron Hulot.

Une demande de crédits supplémentaires pour la création de postes consulaires français en Chine a été déposée par le gouvernement. Les crédits nécessités par cette création viennent d'être votés; ils s'élèveront au total à 240,000 francs; afin d'assurer le fonctionnement de ces postes dès maintenant, 40,000 francs sont demandés pour les deux derniers mois de l'année courante. On installera un consulat à Tchoung-King et à Sse-Mao; un vice-consulat à Formose, Ho-Keou, Tche-Fou, Tong-Hing (voir ci-dessus, page 65). Ces intéressantes créations sont justifiées en ces termes par l'exposé des motifs:

L'étendue et l'importance de nos possessions indo-chinoises, l'extension de nos intérêts en Extrême-Orient, la conclusion récente de deux conventions avec la Chine, le devoir qui s'impose au gouvernement de soutenir les efforts faits

par notre commerce pour se créer de nouveaux débouchés dans ces vastes régions rendent nécessaire la création en Extrême-Orient de postes consulaires. Plusieurs de ces postes sont précisément situés dans la région que doit parcourir la mission commerciale organisée par la chambre de commerce de Lyon et doivent contribuer a assurer le succès des efforts faits par cette compagnie; ce sont les consulats de Tchoung-King et de Sse-Mao et le vice-consulat de Ho-Kéou. Les deux derniers et le vice-consulat de Tong-Hing aideront en outre efficacement à la surveillance de notre frontière tonkinoise.

L'importance politique stratégique de Tche-Fou, où nous étions déjà représentés par un agent consulaire de nationalité étrangère, à défaut de négociant français établi sur ce point, n'a pas besoin d'être démontrée depuis que ce port a servi de théâtre aux luttes sino-japonaises.

L'île de Formose enfin, où nous nous proposons de créer un vice-consulat, est passée sous la domination du Japon. L'intervention des trois puissances à Tokio vient de constituer à leur profit des garanties spéciales et la France est, par suite, intéressée à être renseignée sur les conditions dans lesquelles les Japonais y exerceront leur souveraineté. L'éloignement de notre représentant au Japon rendrait actuellement cette surveillance impossible.

M. Jean Joseph Beauvais, interprète du consulat de France à Loung-tcheou, en congé en France, prépare la traduction des annales de cette ville avec des études sur les aborigènes de la région. On sait l'importance ethnographique de la frontière du Kouang-si et du Tong-king.

Le président de la République a reçu le mardi, 21 janvier 1896, à quatre heures et demie, en audience publique, M. Tching-Tchang, le nouveau ministre de Chine à Paris, qui lui a remis ses lettres de créance. M. Crozier, directeur du protocole, était allé chercher, dans les voitures de la Présidence, à l'hôtel de la légation, place Victor-Hugo, le ministre et les personnages de sa suite. L'escorte a été formée par un peloton de cuirassiers sous les ordres d'un lieutenant. Dans la cour du palais de l'Elysée, les honneurs ont été rendus par un détachement du 39e régiment de ligne. Reçu au bas du perron par l'officier de service, le commandant Moreau, le ministre a été aussitôt introduit auprès du président de la République, qu'entouraient tous les officiers de la maison militaire. M. Tching-Tchang a prononcé, en remettant ses lettres de créance, une courte allocution à laquelle a répondu M. Félix-Faure. L'entrevue a duré environ dix minutes et à son départ, le ministre a été reconduit avec le même cérémonial qu'à l'arrivée.

Le consul M. Rocher, directeur de la Mission lyonnaise d'exploration en Chine, télégraphie à la chambre de commerce de Lyon, à la date du 8 janvier, qu'il est arrivé à Yun-Nan-Fou le 28 décembre dernier et que la mission a rencontré, auprès des autorités chinoises, un accueil des plus sympathiques.

Le consul ajoute que la mission lyonnaise, après avoir étudié les ressources commerciales du Yun-Nan, va poursuivre sa route vers Tchoung-King, son centre d'opérations et son principal objectif. Pour s'y rendre, deux groupes seront formés: l'un qui empruntera la voie du Se-Tchouan et du Yang-Tsé par Tchao-Toung et Souï-Tcheou Fou, et l'autre qui atteindra Tchoung-King, la grande métropole commerciale et industrielle de la Chine centrale, par le Koueï-Tcheou, en passant à Koueï-Yang Fou. L'état d'esprit et de santé de la mission est excellent. Il est bien regrettable que la mission n'ait pas compris le Kouang-si dans son programme d'exploration et n'ait pas visité Koueï-lin et Nan-ning.

Le 3 novembre 1895 le Musée Guimet a rouvert la salle de céramique japonaise du rez-de-chaussée. Elle est augmentée d'une collection infiniment curieuse, amusante même, qui fera courir tous les amateurs de japonisme et intéressera jusqu'aux profanes. C'est un ensemble considérable de 2,700 *kogos*, sortes de petites boîtes, en toutes matières céramiques, grès, porcelaine, faïence, et de toutes formes, animaux, éventails, coquilles, fleurs, petites divinités, caricatures, etc. Ces boîtes étaient en usage pour les Cérémonies du thé, et de tout temps la verve humoristique et le goût raffiné des Japonais s'y sont exercés. Parmi les noms célèbres que contient la collection, sont des pièces de Ninseï, Kenzan, Rakou, Ritsouô, noms bien connus et vénérés des amateurs de céramique. De fait, ces mille et mille petites pièces sont des plus divertissantes à voir, à comparer, avec leurs couleurs chatoyantes, leurs caprices imprévus, et le tout est d'un grand enseignement pour l'histoire de l'«art de terre» au Japon. C'est comme un raccourci de toutes les écoles et de tous les procédés, avec en plus une philosophie toute spéciale et un piquant côté de mœurs.

La chambre de commerce de Lyon vient de recevoir des nouvelles de la mission d'exploration qu'elle a envoyée en Chine. Celle-ci a fait un long séjour au Tonkin, où elle a reçu l'accueil le plus chaleureux et le plus sympathique. Elle a visité en détail les centres importants du Delta, les établissements de la baie d'Along (Hongay, Kebao) et, après avoir remonté le fleuve Rouge jusqu'à Lao-Kaï, elle est entrée en Chine le 25 novembre par Long-Po, à proximité de Ho-Keou, l'un des nouveaux marchés chinois récemment ouverts au commerce européen par le traité de Simonoseki et où la France va installer un consulat. La mission est arrivé à Mongtze, le 3 décembre.

A la suite du meurtre de M. J. L. Dutreuil de Rhins, le gouvernement chinois avait accordé sur les réclamations de la France, une indemnité de 250,000 francs. Sur cette somme, 138,000 francs ont été employés à liquider les frais de la mission. Le surplus, soit 112,000 francs, est resté sans emploi. Le Cabinet a proposé d'affecter ce reliquat à la fondation d'un prix à décerner par l'Aca-

démie des Inscriptions et belles-lettres. Cette affectation a été approuvée par la commission du budget.

Mgr. le duc de Chartres a reçu le 25 Déc. dernier de son fils aîné, le prince Henri d'Orléans, la dépêche suivante :

Sadiya, Assam, 24 décembre.

Fin août terminé exploration Mékong chinois. De septembre à décembre parcouru à pied pays indépendants du Thibet, traversé toutes les branches de l'Iraouaddy près de ses sources. Bien arrivés en Assam. Depuis départ du Tonkin avons parcouru 3,300 kilomètres dont 2,400 nouveaux. Nombreuses collections. Pensons arriver milieu février. Adresse lettres Bombay, dépêche Sadiya. Vous embrasse HENRI D'ORLÉANS.

On était sans nouvelles du jeune et vaillant explorateur depuis neuf mois environ et l'inquiétude qui commençait à se manifester dans les milieux savants était d'autant plus justifiée que le prince avait à traverser des régions particulièrement dangereuses. On se réjouira donc de l'heureuse issue d'une expédition dont les résultats seront, à n'en pas douter, féconds pour la science.

M. F. GRENARD, membre de la mission Dutreuil de Rhins, a fait le lundi 30 décembre 1895 à la Société académique indo-chinoise de France, une conférence sur *le Thibet oriental et les sources du Mékong*.

M. Etienne AYMONIER, directeur de l'Ecole coloniale, vient de faire paraître dans le *Bibliothèque d'Etudes* (dont il forme le Vol. V.) des *Annales du Musée Guimet* le premier tome de son *Voyage dans le Laos*. Nous espérons que le second volume de ces explorations intéressantes ne tarderont pas à paraître.

Société de Géographie. — 10 Janvier 1896. — M. PETITON, ancien ingénieur en chef des mines en Cochinchine, expose les grandes lignes d'un important travail qu'il vient de terminer sur la géologie de l'Indo-Chine (avec un atlas) et dont il a jeté les premières bases il y a près de vingt-huit ans. M. de Lapparent, Président, en remerciant l'auteur, fait ressortir les services que ce travail est appelé à rendre dans l'étude du sol de notre colonie d'Extrême-Orient; il est certain, dit-il, que les efforts de ce travailleur patient et modeste seront justement appréciés par les pouvoirs publics et par tous ceux qui s'intéressent aux questions géographiques. — M. Cl. MADROLLE, explorateur, écrit de Mong-Tze (Yun-Nan), à la date du 29 septembre, qu'après avoir parcouru l'Annam et le Tonkin, il s'est décidé à traverser la Chine jusqu'à Pékin. La montée du fleuve Rouge par les vapeurs a été des plus simples jusqu'à Lao-Kaï; de ce point, par eau et par terre, il a gagné Mong-Tze, ville importante du Yun-Nan, située dans une région agréable et saine. Retardé quelque peu dans ces parages par les difficultés que présentent les achats de chevaux et de mulets

qui doivent constituer sa caravane, M. Madrolle a définitivement fixé son voyage au 1er octobre. Le voyageur remarque en finissant qu'en moins d'un an trois Français ont passé par Mong-Tze: le prince Henri d'Orléans, M. Bouin et lui. L'itinéraire que M. Madrolle se propose est, dans son idée, surtout destiné à reconnaître la vallée du fleuve Rouge et réunir par la voie la plus directe Lao-Kaï à Bhâmo (Birmanie anglaise). Son retour s'effectuera par le Se-Tchouan et Shanghaï. — M. le général russe Venioukov annonce que les membres de six expéditions ont été désignés en Russie pour observer l'éclipse totale du soleil qui aura lieu le 9 août de cette année. Les stations choisies par la commission des préparatifs se trouveront établies: en Laponie, à la Nouvelle-Zemble, aux embouchures de l'Ienisséi, aux sources de l'Anabara, à Olenminsk (Léna), à la «Slanitra Orlovska» (Amour). M. Venioukov apprend également que M. Sven Hédin, le voyageur suédois, s'est rendu au mois de novembre 1895 à Khotan pour pénétrer de là dans le nord-ouest du Tibet et ensuite pour se diriger vers le Lob-Nor, Cha-Tchéou et Pékin; il espère revenir en Europe par la Mongolie et la Sibérie. On a, enfin, mentionne ce savant, décidé dans les sphères gouvernementales de Saint-Pétersbourg, de traverser l'Angara par un pont à Irkoutsk et de continuer la voie ferrée du transsibérien sur la côte septentrionale du Baïkal. Là les rails seront remplacés par un énorme bac à vapeur qui transportera le train de l'autre côté du lac. (36 kilomètres). Ce plan hardi semble cependant avoir trouvé des contradicteurs parmi certains experts de la géographie physique de la Sibérie qui doutent de la possibilité de la réalisation de ce véritable tour de force.

A la suite de la ratification du traité franco-chinois, le ministre de Chine à Paris vient d'informer M. Hanotaux qu'un décret impérial lui conférait le grand-cordon de l'ordre du Double-Dragon de première classe.

Cette haute distinction est la récompense de la part prise par l'ancien ministre des affaires étrangères à la conclusion du traité. (6 février 1896).

ITALIE.

Nous avons reçu de Mr. L. Silvestro Prota-Giurleo, de Naples, la première partie d'un *Saggio d'un corso completo di lingua giapponese*, autographié à cinquante exemplaires seulement. L'ouvrage comprendra trois parties, plus un appendice. I: forma *catacana*, forma *iracana*, forma *mana*; II: Grammaire; III: Exercices de traduction; Appendice: Notions sur la littérature, l'histoire, la géographie, le commerce, les us et coutumes du Japon, ainsi que des renseignements sur les relations politiques et commerciales de ce pays avec l'Europe et plus particulièrement avec l'Italie.

JAPON.

Les Japonais ont fait le projet d'ériger quatre stations météorologiques à Formose. Ils ont commencé à placer des torpilles dans le port de Hakodate, et dans *Makoung*, dans les Pescadores, on bâtira un chantier pour vaisseaux.

Le 2 Novembre dernier une incendie à Hakodate a détruit 250 maisons. l'Epidémie du choléra au Japon a cessé. Depuis le commercement jusqu'au 1 Novembre 55,750 personnes ont été attaquées, et 38,920 en moururent.

Les statistiques officielles japonaises constatent les pertes suivantes durant la guerre avec la Chine: Tués 766 hommes, morts de blessures 226 et de maladies 3721, en tout 4713 morts. 3391 ont été blessés et jusqu'en Septembre 84,962 hommes se trouvèrent sur la liste de l'infirmerie.

A Formose 85 hommes ont été tués et 1664 y sont morts de maladies. En outre on a eu 306 blessés etc. 13,461 malades.

5 Janv. Tout le district au N.E. de *Tamsui* est en pleine révolte depuis le 28 Décembre. Dix mille insurgés ont essayé le 1 Janvier un coup de main sur la ville de *Taipeh* à l'est de *Tamsui*, mais ils ont été dispersés le même jour par les troupes japonaises. On s'attend encore à plusieurs révoltes.

Les ports de Chimonoseki, Yokkaitchi, Sendai, Aomori et Otarunai seront ouverts sous peu au commerce étranger.

Le gouvernement a décidé de relier Tai-ouan et Takao, à Formose, par un chemin de fer. La distance est de 30 milles anglaises.

Selon les dernières statistiques on a exporté du Japon en Europe 73000 tonnes de riz, dont 28000, donc plus de 26 pct., ont été importées directement aux Pays-Bas.

On annonce de Tokio que le docteur Kitazato, professeur à l'école de médecine de cette ville, vient de faire la découverte d'un mode de traitement efficace du choléra, qui, expérimenté aussitôt dans les hôpitaux, aurait donné les résultats les plus satisfaisants. Bien que M. Kitazato n'ait pas encore exposé sa méthode, on dit à Tokio d'ores et déjà que ce traitement ne constitue pas à proprement parler une médication réellement spécifique, mais une étape scientifique appelée à rendre de très grands et très remarquables services en temps d'épidémie. Acien élève de Koch et de Virchow, de Berlin, de Verneuil, de Paris, dans le laboratoire duquel il travailla il y a une dizaine d'années à l'hôpital de la Pitié, le docteur Kitazato est, avec le docteur Kashimura, un des maîtres les plus connus et les plus estimés de cette jeune université. Leurs communications, presque toujours publiées en langue allemande, sont toutes empreintes de l'esprit scientifique le plus pur.

Le commerce extérieur du Japon en 1894.

La Dernière Nouvelle du Temps, 19 Décembre 1895.

Le ministère des affaires étrangères publie un rapport de M. Klobukowski, consul général de France à Yokohama, dans lequel nous relevons les données suivantes sur le commerce extérieur du Japon en 1894.

Les événements récents, les changements profonds qu'ils ont produits en Extrême-Orient, et sont encore susceptibles de produire dans l'avenir, donnent un intérêt tout particulier à l'étude commerciale approfondie faite par notre consul général.

Le commerce japonais n'a été ni ralenti ni amoindri par la guerre contre la Chine. Seulement, tandis qu'en 1893 les exportations avaient dépassé les importations de 1.455.692 yen, en 1894, les importations ont excédé les exportations de 4.235.869 yen.

Le yen peut être évalué à 2 fr. 72, en prenant la moyenne des cours de l'année.

La baisse du yen a du même coup amené une très forte sortie de numéraire.

En 1893, les chiffres étaient: importations, 111,297,778 yen; exportations, 88,140,793 yen.

En 1894, ils sont: importations, 117,481,955 yen; exportations, 88,257,171 yen.

Les mouvements du numéraire ont été: pour les importations 26,783,652 yen, pour les exportations 34,579,111 yen, soit une différence de 7,595,458 yen, qui sont sortis du Japon.

Presque tous les pays ont profité de l'accroissement des transactions; il convient de citer, en première ligne, les Etats-Unis qui ont gagné 20,476,248 yen et l'Angleterre 15,214,468 yen.

Puis viennent l'Inde anglaise, la Chine, les Philippines, la France:

L'Inde anglaise, dont le commerce général (importation et exportation réunies) avec le Japon avait atteint 11,150,108 yen en 1893, figure en 1894 pour 14,248,607 yen, gagnant 3,098,498 yen;

La Chine, passant de 24,810,394 yen en 1893 à 26,325,494 en 1894, gagne 1,515,099 yen;

Les Philippines, de 687,550 yen, montent à 1,919,405, avec un gain de 1,231,855.

Le courant commercial que l'initiative des Japonais a créé entre leur pays et les Philippines tend à s'accoître et, sans aucun doute, deviendra assez important.

La France, de 22,837,252 yen, passe à 23,846,823, bénéficiant de 1,009,571 yen.

Nos possessions d'Indo-Chine figurent pour la première fois, d'nne manière distincte, dans les statistiques de la douane impériale, où une place spéciale leur a été assignée en raison de l'importance grandissante de leur commerce avec le Japon.

Malheureusement, le chiffre de leurs affaires avec ce pays n'est pas donné pour 1893. En 1894, elles figurent pour 6,228,669 yen.

En ce moment même, des négociants japonais étudient la question de l'établissement d'un comptoir à Saïgon et à Hanoï, désirant augmenter leurs relations avec nos sujets indo-chinois et aller directement au négociant européen, surtout au producteur annamite ou cambodgien, sans passer par des intermédiaires coûteux.

La Corée, qui figurait avec 3,300,681 yen en 1893, se présente avec 4,548,424 yen en 1894, gagnant ainsi 1,247,743 yen, soit 238,172 yen de plus que le profit réalisé par la France.

La Russie d'Asie, par contre, passe de 2,492,951 yen en 1893 à 2,158,060, perdant ainsi 334,890. Les services entre Vladivostok et le Japon ont été forcément sacrifiés pendant toute la durée de la guerre; les grands bateaux qui y étaient employés étaient tous nolisés comme transports.

Le Siam paraît reprendre avec le Japon les relations qu'il avait eues avec lui dans l'antiquité et qui furent totalement interrompues pendant trois siècles; en effet, ses transactions partant de 60,793 yen en 1893, ont atteint d'un coup plus de 600,000 yen, en 1894.

Depuis quelque temps déjà, les Japonais cherchent à faire pénétrer leurs articles manufacturés sur le marché de Bangkok, où ils ont fondé un comptoir, en concurrence avec l'article anglais. On conçoit tout l'intérêt que présente, à l'heure actuelle, cette constatation pour nos nationaux.

L'énorme consommation de laine que fait le Japon, soit pour son propre compte, soit pour le compte de ses tributaires commerciaux, qui, moins avancés que lui en civilisation, et manquant de filatures, viennent lui acheter leurs tissus, n'a pas manqué d'attirer l'attention de l'Australie qui a un besoin absolu d'écouler ses laines. Aussi, fait-elle de grands efforts pour entrer en communications faciles et fréquentes avec ce client de premier ordre.

Les opérations avec cette contrée, chiffrées par 1,209,671 yen en 1893, ont atteint 1,632,829 yen en 1894, faisant ressortir une plus-value de 423,157 yen.

La baisse de l'argent favorise singulièrement les produits japonais et leur permet de lutter victorieusement avec les produits similaires étrangers de qualité moyenne, égale ou inférieure.

Un article qui coûtait 2 shillings à Manchester en 1887, coûtait 2 shillings environ à Yokohama à la même époque. Aujourd'hui, l'article en question, par suite de la baisse du change, coûte 3 et même 4 shillings à Yokohama, car la valeur du shilling a augmenté depuis dans une proportion de 4/10 et 5/10, ou, ce qui revient au même, la valeur du yen ou dollar a baissé dans une proportion identique. Pour vendre, sans perte, il faudrait donc pouvoir livrer à 3 shillings 1/2 ou 4 shillings; mais, cela n'est pas possible, car l'industrie japonaise dispose d'une main-d'œuvre très bon marché, qui n'a du reste pas

varié, pas plus que n'a varié, sur la place, la valeur réelle du yen ou dollar.

Or, l'industrie japonaise pouvant fabriquer cet article à 2 shillings ou 2 shillings 1/2, il est clair que l'article à 4 shillings sera fatalement évincé.

Et cette crise monétaire permet encore aux Japonais d'alimenter les autres pays également à monnaie d'argent comme la Corée, la Chine, l'Inde, où l'article européen n'a plus accès pour les motifs qui viennent d'être indiqués à propos du Japon. L'article étranger, européen et américain, est ainsi peu à peu refoulé des marchés asiatiques, où le remplace le similaire japonais.

En outre, les Japonais cherchent à se passer complètement des intermédiaires étrangers.

Leurs transactions directes, qui étaient de 15,581,113 yen seulement en 1888, pour un trafic total de 131,160,744 yen, ont atteint 54,398,575 yen cette année. Leur négoce porte particulièrement sur le cuivre, la soie, le charbon, les algues marines, les machines, le matériel de guerre et de chemins de fer, les pois et haricots, le coton, les velours et satins de coton.

PAYS-BAS ET COLONIES NÉERLANDAISES.

Par décret du 3 Février 1896, N°. 19, Sa Majesté la Reine Régente des Pays-Bas a nommé M. le professeur G. SCHLEGEL Chevalier de l'ordre du Lion Néerlandais.

Dans sa séance du 2 Janvier dernier, la Société Sinico-Japonaise de Paris a nommé M. le professeur G. SCHLEGEL de Leide à la place n°. 9 dans la classe de ses douze membres perpétuels.

A l'occasion du centenaire de l'Institut de France, M. le professeur DE GOEJE de Leide a été promu au grade d'officier et M. le professeur H. KERN a été nommé commandeur de la Légion d'honneur.

Monsieur D. L. comte VAN BYLANDT a été rappelé de son poste de Ministre Résident au Japon, à cause de l'état de sa santé. A sa place a été nommé Mr. H. C. J. TESTA, conseiller à l'ambassade de S. M. la reine à Bruxelles.

A son départ l'Empereur du Japon lui a conféré l'ordre du Soleil levant du Japon 2e classe.

En commémoration de la 25 année de l'occupation du trône de Siam, le roi a fait don aux bibliothèques des universités de Leide, d'Utrecht et d'Amsterdam d'une copie complète du *Phra Tripiṭaka*, le Code des bouddhistes méridionaux, écrit en langue Pâli et imprimé en caractères Siamois, en 39 volumes, belle reliure, ornée du portait de Sa Majesté, ayant les armes du Siam sur le plat de la couverture.

RUSSIE.

Le premier volume du voyage du général Pevtsov dans le Turkestan oriental de 1889—1890, vient de paraître en russe avec le portrait de l'auteur, 40 vues photographiques et une belle carte.

SIAM.

Un accord sur la question du Haut-Mekong a été signé le 15 janvier 1896 à Londres par le Baron A. de Courcel et Lord Salisbury. Les Anglais se retirent complètement sur la rive droite du fleuve et Muong Sing est rendu à la France.

Voici, d'après le communiqué officiel, le texte de cet accord:

« Le système des Etats tampons sur le Haut-Mékong a été écarté, et le cours du Mékong adopté comme limite définitive des possessions françaises jusqu'à la frontière chinoise.

« La contestation relative à Muong-Sing est résolue et ce territoire va être remis entre nos mains.

« Les deux puissances s'interdisent réciproquement de pénétrer en armes dans la vallée du Ménam. Les régions du Siam situées à l'Est et à l'Ouest de cette vallée demeurent en dehors de cette clause. »

D'autre part, des dépêches de Londres annoncent que le Siam est partagé en trois zones — celle du Mékong, qui passe sous l'influence française — celle du Ménam (la vallée de ce fleuve) qui reste au Siam — celle de la Péninsule malaise, qui passe sous l'influence anglaise.

Bien que cet accord ne doive pas être régulièrement soumis à la ratification parlementaire, M. Berthelot prépare, sur ces affaires indo-chinoises, un *Livre jaune* qui sera prochainement distribué aux Chambres.

Le règlement anglo-français. — Suppression de l'Etat-tampon.

Londres, 15 janvier. — La nouvelle que le règlement définitif des questions du Siam et du Haut-Mékong est imminent se confirme.

Le gouvernement anglais, reconnaissant que le territoire du Muong-Sing est de peu de valeur, accepte que le Mékong devienne frontière commune entre les possessions françaises et anglaises, depuis le Nord du Siam jusqu'aux frontières de Chine.

Il n'est donc plus question d'un Etat-tampon sur le Haut-Mékong. Le Siam devient, de fait, le seul tampon entre la France et l'Angleterre en Asie.

Les questions du Siam et du Haut-Mékong ont produit, ces dernières années, en Angleterre, une irritation telle que leur règlement définitif doit être considéré comme la preuve des excellents rapports actuels des deux pays et de l'entente amicale des deux gouvernements.

Autres détails.

Bruxelles, 15 janvier. — L'*Indépendance belge* publie ce soir le télégramme suivant daté de Londres 15 janvier:

« Comme je vous l'ai télégraphié, le traité relatif au Siam doit être signé d'un moment à l'autre par M. le baron de Courcel et lord Salisbury. Il stipule que la rive gauche du Mékong forme la frontière entre la Birmanie et le Tonking, et que dès lors Muong-Sing reste à la France.

« Le Siam est partagé en trois zones: celle du Mékong, qui passe sous l'influence de la France; celle de la Ménam (la vallée du ce fleuve), qui reste au Siam; celle de la péninsule malaise qui passe sous l'influence anglaise.

« Les deux puissances s'engagent à ne pas intervenir militairement dans la vallée de la Ménam, qui restera indépendante sous l'administration du Siam. »

On dit dans le *Bangkok Times* l'avis suivant qui a été affiché à la légation française:

« Le ministre résident de France fait connaître aux sujets de l'empire japonais résidant aü Siam que, selon les instructions reçues du gouvernement de la République française et une communication de Son Excellence le marquis Sexioni, ministre japonais des affaires étrangères, tous les Japonais sont, à la demande du gouvernement impérial, placés sous la protection de la France. Ils peuvent donc se présenter au consulat général de France quand ils le désireront pour y recevoir leur carte d'immatriculation sur les contrôles de la chancellerie française. »

TONG-KING.

Les journaux du Tong-king, arrivés par le *Yarra*, nous apportent des nouvelles des diverses opérations en cours dans notre colonie et sur le Mékong.

Les pirates du Yen-Thé, cernés par les troupes du colonel Gallieni formées en trois colonnes convergentes, ont perdu leurs fortins et se sont réfugiés au delà de Lang-Son, en s'échappant par un ravin impraticable à nos soldats. Leurs pertes sont inconnues. Les nôtres sont de 2 tués et 6 blessés.

La bande du dé Than, après avoir perdu quinze des siens, s'est dispersée le 30 novembre, abandonnant ses approvisionnements et éparpillée par petits groupes et individus isolés dans les villages voisins de son repaire. On les y recherche activement et on perce des chemins dans la brousse pour faciliter la surveillance.

Les troupes de police de Bac-Ninh et de Bac-Giang sont trop faibles pour arrêter les fuyards du Yen-Thé. Ceux-ci, d'ailleurs, sont déguisés en miliciens et en tirailleurs.

A ce propos, l'*Avenir du Tonkin* publie les réflexions suivantes:

«La question du Yen-Thé n'est pas encore réglée. Les opérations exécutées par le colonel Gallieni ne sont que la répétition de celles qui ont été autrefois entreprises dans la même région par les généraux Frey et Voyron.

«Les bandes, se voyant traquées, vont se disloquer et passer entre les mailles du réseau qui essaye de les entourer.

«Les chefs iront se réfugier dans des endroits sûrs et leurs partisans deviendront pour quelque temps d'honnêtes cultivateurs, en cachant leurs armes. Lorsque les troupes françaises se seront retirées peu à peu, les groupes se reformeront et dans quelques mois on apprendra que la bande a repris la campagne.

«Au lieu de dépenser un million à l'expédition du Yen-Thé, il eût mieux valu couvrir la région de routes et laisser le dé Than tranquille à Phong-Xuong».

Sans nul doute, ajouterons-nous, il convient de faire respecter l'autorité de la France, même *manu militari*. Mais ces promenades militaires, dans les conditions où on les exécute, sont-elles de nature à relever notre prestige? Le jardinier qui, pour détruire des guêpes, frappe sur le nid à tort et à travers pourra bien démolir leur nid, mais un second nid se formera à côté et il devra sans cesse recommencer la même opération, non sans s'être fait fortement piquer.

Il nous semble que les autorités militaires d'Indo-Chine affectionnent un peu trop le système des colonnes expéditionnaires où l'on dépense beaucoup de poudre, beaucoup d'argent, beaucoup de santés et aussi beaucoup de vies humaines, sans détruire beaucoup de pirates.

On pouvait croire, après les expériences tentées avec succès par M. de Lanessan, qu'il existait d'autres procédés autrement pratiques pour mettre un terme aux brigandages des «pirates». Il serait temps, on en conviendra, qu'on y revint.

Haut Mékong.

Comme nous l'avons annoncé, la canonnière *La Grandière*, arrivée à Xieng-Sen le 21 octobre, devait arriver le lendemain à Tang-Ho, point où le Mékong cesse d'être navigable et où MM. Doudart de Lagrée et Francis Garnier trouvèrent ce fleuve impraticable, même aux pirogues. Ce point est à 460 mètres d'altitude et à 2,500 kilomètres de l'embouchure.

L'état sanitaire était excellent à bord du *La Grandière*.

Le *Journal officiel de l'Indo-Chine française* annonce, dans son numéro du 4 novembre, que le raccordement des lignes télégraphiques du Tong-king avec les lignes chinoises entre Mon-Kay et Tong-Hing est terminée. Les télégrammes à destination des bureaux du Kouang-Toung seront dirigés de préférence par cette nouvelle voie, qui est plus directe.

Monsieur G. Dumoutier, directeur de l'enseignement public du Tong-king, nous annonce qu'il vient de terminer et d'envoyer pour le prochain Congrès des Sociétés savantes de la Sorbonne une étude sur un portulan annamite du XVe siècle, en 24 cartes, donnant les itinéraires terrestre, fluvial et maritime suivi par les armées annamites dans la conquête du Tchampa depuis Há-noi jusqu'à Xiêm-Thanh et la configuration des côtes de l'Annam depuis le Thanh Hoa jusqu'au Binh Tuan. L'itinéraire, 61 étapes, comprend 670 noms géographiques. C'est, croit-il, le plus ancien document géographique connu sur le Tchampa.

NÉCROLOGIE.

M. BOUINAIS.

On annonce la mort (octobre 1895) à Arcachon, de M. Bouïnais, lieutenant-colonel d'infanterie de marine, officier de la Légion d'honneur. Il était âgé de quarante-quatre ans. Le lieutenant-colonel Bouïnais s'était engagé pour la durée de la guerre, en 1870, à l'âge de dix-neuf ans. Il assistait à la bataille de Sedan et fut compris dans la capitulation, mais, interné en Allemagne, il pravint à s'évader. Admis à l'école de Saint-Cyr après la guerre, il choisit l'arme de l'infanterie de marine et séjourna successivement à la Guadeloupe, à la Guyane et en Cochinchine. Il représenta le ministère des colonies à la commission de délimitation des frontières sino-annamites. On doit au colonel Bouïnais un grand nombre d'ouvrages dans lesquels il a traité avec autorité toutes les questions relatives à notre empire de l'Indo-Chine.

HENRI ARMBRUSTER.

On annonce la mort de M. Henri Armbruster, supérieur de la Compagnie des prêtres des missions étrangères. Il avait été élu à cette fonction importante, il y a quelques mois, en remplacement de M. Delpech, démissionnaire.

M. Armbruster était né à Langres, en 1842.

Parti en 1866 pour la mission du Japon, il y resta huit ans; il fut rappelé en France pour être directeur au séminaire des missions étrangères où il fut successivement professeur de dogme, professeur d'Ecriture sainte, secrétaire du conseil.

Il est mort dimanche soir le 26 Janvier, au séminaire de philosophie, à Bièvres, succursale de la maison de la rue du Bac. C'est là que ses obsèques ont été célébrées le matin du 29. (*Temps*).

BULLETIN CRITIQUE.

China's Religionen. Erster Theil: *Confucius und seine Lehre* von Dr. Rudolf Dvořák, Professor der orientalischen Philologie an der Universität zu Prag. XII[er] Band der Darstellungen aus dem Gebiete der nichtchristlichen Religionsgeschichte, herausgegeben durch die Aschendorffsche Buchhandlung in Münster in Westfalen, 1895.

Herr Dvořák ist kein Unbekannter im Gebiete der Confucianistischen Lehre (Siehe *T'oung-pao*, Vol. III, S. 562), und hat jetzt seine Studien darüber in einem 244 Seiten starken Buche zusammengefasst.

Der Verfasser macht einen richtigen Unterschied zwischen der eigenen Lehre des chinesischen Philosophen, und den aus dem grauen Alterthum stammenden Lehren die Confucius uns in seinen Werken überliefert hat. Confucius, sagen die Chinesen, setzte das Werk des *Jao* und des *Schun* fort, als wären diese seine Vorfahren (仲尼祖述堯舜). Solches liegt ganz im Charakter der Chinesen, bei denen der Sohn höchstens als Fortsetzer der Arbeiten seines Vaters betrachtet werden kann, wie aus dem Spruch 父作之、子述之 »der Vater begann es, und der Sohn setzte es fort" [1]) schon hervorgeht.

Ähnlich sagt Wagner in Goethe's Faust:

---

1) Schriften des *Tchoang-tsze*. B. XIII, Th. II, Sect. VI. Legge, Texts of Taoïsm, I, 335.

»Thut nicht ein braver Mann genug,
»Die Kunst, die man ihm übertrug,
»Gewissenhaft und pünktlich auszuüben!
»Wenn du, als Jüngling, deinen Vater ehrst,
»So wirst du gern von ihm empfangen;
»Wenn du, als Mann, die Wissenschaft vermehrst,
»So kann dein Sohn zu höhrem Ziel gelangen."

Die Einbildung etwas Neues schaffen zu können, müssen wir der europäischen Eitelkeit überlassen. Sie ist im Orient unbekannt.

Grosse Volkslehrer treten nur dann auf wenn die staatliche Ordnung vollständig aufgelöst ist, und Sittenverderbnis überall sich eingeschlichen hat. So war es als Christus auftrat, im römischen Reiche, ebenso war es als Confucius auftrat, und China sich in einem ähnlichen Zustande des Verfalles befand wie heutzutage unter der Mandschu Dynastie. Leider ist die Zeit der Propheten vorbei, obgleich sowohl in Europa, wo das Christenthum morsch geworden, sowie in China, wo der Confucianismus entartet ist, wirklich neue Propheten, respective Reformatoren nöthig wären.

Die Lebensgeschichte des Confucius wird im ersten Theile des Buches ausführlich behandelt, und müssen wir den Leser darnach verweisen, da es nicht möglich ist einen einigermassen gedrängten Auszug zu geben. Überdies ist sie schon durch Legge u. a. beschrieben und darf also in algemeinen Zügen bekannt sein. Der Verfasser hätte sie ganz ruhig weglassen können, da er uns nichts Neues bringt und sie uns, ohne Kritik, wiedererzählt.

Der zweite Theil des Buches handelt nun von der Lehre des Confucius, wenn man überhaupt von solch einer Lehre sprechen kann.

Herr Dvořák fasst dies gleich kurz zusammen in folgenden Worten:

Confucius wurde für den Begründer der Chinesischen Literatur erklärt, wie-

wohl er selbst mit einziger Ausnahme seiner Chronik des Staates Lu nichts verfasste, für den Urheber der chinesischen Religion, wiewohl er derlei Fragen selbst möglichst mied, für den eigentlichen Schöpfer des chinesischen Staates, wiewohl er, wie aus seiner Lebensdarstellung zur Genüge einleuchtet, selbst nie einen entscheidenden Einfluss auf China's Staatsangelegenheiten ausübte; er wurde Gesetzgeber genannt, wiewohl er nie Gesetze gab, für einen Reformator gehalten, wiewohl er nach seinen eigenen Worten nichts Neues schuf und lehrte, asl Philosoph charakterisiert, wiewohl er kein philosophisches System begründete.

Confucius war eher ein Luther als ein Christus. Ebenso wie Luther, über die faulen, durch die Sittenverderbnis der katholischen Kirche herbeigeführten Zustände, von sittlicher Entrüstung ergriffen, diese Entrüstung öffentlich aussprach, ohne die mindeste Absicht zu hegen eine *neue* Religion zu gründen, sondern eben nur um die *alte* Religion wieder zu ihrer ursprünglichen Reinheit und Einfachkeit zurüchzubringen, ebenso lag es auch nicht in der Absicht des Confucius zu ändern, sondern einfach die alten strengsittlichen und ehrlichen Sitten wieder in Achtung zu bringen, wobei er selbst in seinen verschiedenen Ämtern mit gutem Beispiel voranging. (Seite 14, 106, 111).

Er allein hatte den sittlichen Muth öffentlich gegen den gesellschaftlichen Unfug aufzutreten, während andere weise Männer es vorzogen sich in das Stilleben der Zurückgezogenheit zu versenken, und ihr Licht unter den Scheffel steckten.

Letztere werden in einer neueren chinesischen, in Surabaija in Java erschienenen Schrift mit den Worten gegeisselt: »Sie sagen dass an diesem Geschlecht Nichts zu verbessern, und dass dieses Volk nicht zu unterrichten sei" (謂無可爲之世、無可教之民) und weiter: »Die Leute klagen immer, dass die Jetztzeit nicht mehr gleich der Vorzeit sei, aber sie streben nicht darnach die Jetztzeit besser denn die Vorzeit zu machen. Denn nur dann, wenn der Nachkomme den Zeitgenossen übertrifft, darf man ihn weise nenen [1]).

1) Chineesche Begrafenis- en Huwelijksonderneming gevestigd te Soerabaija, door G. Schlegel. (Bijdragen tot de Taal-, Land- en Volkenkunde van Ned. Indië). Tweede, verbeterde druk, Leiden E. J. Brill 1885.

Und es gehört Muth dazu offen gegen dergleichen Misbräuche und Übelstände aufzutreten, und viele haben mit Goethe gedacht:

Wer darf das Kind beim rechten Namen nennen?
Die wenigen, die was davon erkannt,
Die thöricht g'nug ihr volles Herz nicht wahrten,
Dem Pöbel ihr Gefühl, ihr Schauen offenbarten
Hat man von je gekreuzigt und verbrannt.

Dass Luther nicht verbrannt wurde, hatte er nur der Fürsorge eines edlen und einsichtsvollen Fürsten zu danken, und dass Confucius diesem Schicksal entging war weil ein Jeder, auch der Verdorbenste, fühlte dass er die Wahrheit sagte und nach Edelsinn strebte. Wie Beethoven unter den Musikern einzig und unübertroffen dasteht, so steht auch unter allen Sittenlehrern, Confucius unübertroffen da. Er versprach den Menschen keine nachmaligen Belohnungen für ihre Tugenden, sondern lehrte ihnen dass man schon hier auf Erden den Lohn der Tugend erstreben könne. Haben ihn auch seine Zeitgenossen verkannt, die Nachwelt hat ihn geehrt, und ehrt ihn noch, wie niemals ein Anderer geehrt worden ist, bevor man ihn zu der Würde eines Gottes erhoben hatte; und ganz richtig hat Voltaire von ihm gesagt:

»De la seule raison salutaire interprète,
»Sans éblouir le monde, éclairant les esprits,
»Il ne parla qu'en sage, et jamais en prophète,
»Cependant on le crut, et même dans son pays."

Ähnlich sagt ein moderner amerikanischer Autor von ihm:

»If the greatness of a teacher is to be determined by the number of his disciples, or to be measured by the extent and diversity of his influence, then the foremost place among all the teachers of mankind must be awarded to the Master Kung (Confucius). Certainly, he, of all truly historic personages, is to-day, and for twenty-three centuries has been, honored by the

largest number of followers" (W. E. Griffis, The religions of Japan, New York 1895, p. 101).

Im nämlichen Sinne lässt sich auch jetzt Legge in seiner neuen Ausgabe der Chinese Classics, I, S. 111, über Confucius aus und selbst der sonst nicht confucianistische Faber sagt: »dass jeder Leser einstimmen wird, dass die Stellung des Confucius als moralischer Lehrer eine hohe ist" (Lehrbegriff des Confucius, S. 66).

Herr Dvořák hat nun aus den verschiedenen Schriften des Confucius und seiner Schüler, mit Fleiss die Belege zusammengebracht um die Lehre des Confucius näher zu beleuchten, und wir können seine Arbeit in dieser Hinsicht nur loben und empfehlen.

Wenn wir etwas daran auszusetzen hätten so wäre es hie und da an der Form, die sowohl für den Philologen wie für den gewöhnlichen Leser ungeniesbar ist. Das Buch würde sich leichter lesen lassen wenn Citate und philologische Bemerkungen und Glossen am Fuss der Seite gegeben wären.

Sätze wie z. B. auf Seite 191: »Confucius sagt darüber L. J. II. 3: »(Der Meister sprach:) Leitest du es (das Volk) durch Regierung (= Gesetze), ordnest du es durch Strafen, so vermeidet sie das Volk, dabei hat es keine Scham (Mandschu: guwere be bodocibe = wiewohl es zu entkommen berechnet ....); leitest du es durch Tugend, ordnest du es durch gute Sitte, so hat es Scham und bessert sich zudem" wirken sinnverwirrend auf den gewöhnlichen, gebildeten Leser, für den doch das Buch in erster Linie geschrieben ist, und der, wenn nicht Sinologe, nach der mehr oder weniger richtigen Lesung — die er ja doch nicht beurtheilen kann — fragt. Für die Sinologen hätte es genügt die mandschuischen Überzetzungen oder die variæ lectiones als Noten gegeben zu haben; die ersteren sollten lieber nicht angeführt sein, da die Chinesische Sprache weit klarer und durchsichtiger ist als das ungelenkige Mandschu.

Der Verfasser erkennt das zwar selbst in seinem Vorwort S. VI: »Daraus ergiebt sich der rein philologische Charakter der Arbeit,

»der dem Verfasser am besten ge-
»eignet erschien, wiewohl durch
»ihn der freie Lauf der Darstellung
»in nicht geringem Masse gehemmt
»wird"; er würde aber diese Klippe haben vermeiden können, wenn er, wie oben gesagt, seine philologischen Bemerkungen in eine Fussnote gesetzt hätte. Übrigens erhöhen sie den Werth der Arbeit keineswegs und könnten eher die Verbreitung des Buches in weiteren Kreisen beeinträchtigen.

Dass ich dies hier niederschreibe geschieht damit eben jene weiteren Kreise sich nicht durch die Form von diesem Buche abschrecken lassen.

G. SCHLEGEL.

The Lî sâo poem and its author, by Prof. JAMES LEGGE, Oxford. (Journal of the Royal Asiatic Society, Jan. July and October 1895).

This celebrated poem is considered by all learned Chinese as one of the most abstruse pieces in literature, having baffled the sagacity of a whole set of literati who have worked on it.

In Europe, the late Dr. AUGUST PFIZMAIER was the first to attempt a translation of this poem in German in 1852. This was a very vague paraphrase of the chinese text as the Marquis d'Hervey de Saint-Denys, who made a french translation of it in 1870, has shown. But this latter scholar, whose studies had been those of modern Chinese, and who became professor of classical Chinese at the Collège de France in Paris after the death of St. Julien, for want of another sinologue worthy to succeed this eminent scholar, equally failed to understand thoroughly this obscure poem.

We are thus greatly obliged to professor Legge for having set himself, but only after half a century's continued study of classical Chinese, to make a new translation of this poem, whose author is one of the most popular men in China, and whose suicide is commemorated every year, on the fifth day of the 5th month (about beginning of June) by the »Festival of the Dragon Boats" called 競渡、鬬龍

船、競龍船 or 扒龍船 (in Amoy). Like professor Legge, I have witnessed the festival myself in Canton, and made a coloured sketch of it, which I may publish perhaps some day. *K'iuh-yuan* is called indifferently 屈原 or 屈平, but he is mostly known by the first name.

His lamentable story is that of so many patriotic Chinamen, who have made away with themselves when they saw that their councils to the princes availed naught and because they felt the country was going to ruin. We have lately seen another example of this patriotism in the suicide of Admiral *Ting*. *K'iuh-yuan*, being dastardly slandered by a rival, lost his position as a privy counsellor to Prince *Hoai* of the state of *Ts'u*; and, after having poured out his grief and sorrow in a poem, hoping thereby to change the mind of his sovereign, he clasped a stone to his bosom and drowned himself in the *Milo* 汨羅 stream, in the province of *Hunan*. This is the gist of the first part of Dr. Legge's paper, which contains a minute history, as far as available, of the patriot's life and death.

The second part treats of the poem itself, and ought to be carefully read first, in order to understand the translation of the poem which is contained in the third part.

The astronomical date given by the author of the poem in Stanza 1: that he was born on the *Kăng-yin* day (27th of the 60 day cycle) when Jupiter culminated, in the first month of spring, is too vague to be calculated. Was it an evening, a morning or a midnight culmination? Moreover, during the whole dynasty of Chow, the first month of spring now fell between November and December, and then again in January, so that we must set aside as hopeless the idea of fixing the authors birthyear. Besides, as I have shown in my »Uranographie chinoise" (p. 101 and 500), *Sheh-t'î* or *Sheh-t'î-kih* was also the name of an asterism, corresponding to η, υ, τ, ξ, o and π of Bootes; and as these stars are always directed to the tail of Ursa Major, which, at the time when our author lived, indicated by its direction to the East

at sunset, the time of spring, it is more likely the author of the poem spoke of the asterism *Sheh-t'î* (Bootes) than of the planet *Sheh-t'î* (Jupiter).

Although an account of the poem is given in the second Paper of Professor Legge, he gives no notes to his translation (l. c. p. 840). We think this is a great pity, for the text is too difficult to be fully understood even with the excellent translation Prof. Legge has given of it.

So, for instance, in the sixth Section, the author shows how impossible it was for him to associate with his enemies; as impossible as if birds of prey could live gregariously, or as if one would fix a *square* chisel into a *round* dill. The author here alludes to a verse in the Nine discussions of *Sung-yuh* (宋玉九辨): 圓柄而方鑿兮、吾固知鉏鋙而難入, »a round dill and a square chisel, forsooth! I positively know that they wont fit, and that it will be impossible to make the latter enter."

Of course for a sinologue, who is aware of the allusion, Legge's translation of the line (p. 851) »How can the square and the round fit in together" is clear enough; but the hidden allusion is not to be seized by not sinologues, and I think Mr. Legge intended his translation of the poem also for outsiders.

K'iuh-yuan uses a second time this comparison in Stanza VIII, line 45: 不量鑿而正枘兮, »It was by not measuring their chisel, and fashioning the handle for it (that former worthies caused themselves to be killed and kept in pickle)." Here the reader should like to know to whose worthies allusion is made, and what the »punishment of pickling" was. As early as the Han-dynasty, we find the king of *Kiao-si* (膠西) praying the commander of the chinese army for the punishment of pickling (敢請葅醢之罪).

Sometimes the term 烹醢 »to boil and pickle" was used, as by *Lu Chung-lien* (Mayers, Manual, N°. 427) who said: »I will send the king of *Ts'in* to boil and pickle the

king of *Liang* (吾將使秦王烹醢梁王). The *Tso-chuan* simply uses the character 醢; as in Duke Chwang's XIIth year: 宋人皆醢之, The people of Sung made pickle of both (Legge's translation, p. 89); in duke Siang's XVth year: 鄭人醢之三人也, The people of Ch'ing reduced the other three man to pickle (p. 468, 470); in duke Siang's XIXth year: 醢衛於軍, *Wei* was made pickle of in the army (p. 481 and 484) etc. But the commentaries give no other explication than 醢肉醬 »pickle is meat sauce. Are we to understand this literally, or does it mean that the living men were boiled to jelly?

In the latter case »to reduce to jelly" would be more exact than »to reduce to pickle". The question demands elucidation from a juridical point of view.

The solution of these and other questions, which the learned author has surely answered already for himself in preparing his paper, would be of the utmost interest, and we hope that professor Legge will not withhold it from the students of Chinese who can only be thankful for the elucidation of them by such an old and experienced veteran in the field of sinology as the author has shown himself again in the clear interpretation of this difficult piece of chinese poetry.

G. Schlegel.

Korean Games with notes on the corresponding games of China and Japan by Stewart Culin, Director of the Museum of Archaeology and Palaeontology, University of Pennsylvania. Philadelphia, 1895.

A magnificent volume, splendidly illustrated and ably written by its author, whose different articles on the games played by the chinese labourers in America we have already formerly noted.

It is pity Mr. Stewart Culin never visited the East, and had to rely for his informations upon the oral description of Mr. *Pak Youngkiu*, secretary of the Korean Commission to the Columbian Exposition in Chicago in 1893, at present

Chargé d'affaires of the Korean government at Washington.

Now, in general, though we have no doubt the description is faultless, we are not sure that the explication of the name and origin of some of these games is always correct. I will take as an illustration two games: the **Tops** and the **Dolls**. The first of these games is described and illustrated at length by Mr. Culin on pp. 24—28. Now it is necessary to make a distinction between the *whipping top* and the *humming top*, the *throwing top*, the *pinching top*, the *hand top*, the *acorn top*, the *cake top*, the *whistle top*, the *lantern top* and the *slave top*, these latter tops being made to spin by either twirling them with the fingers or between the hands, or by winding a cord around the stick and then throwing the top off; when it is left to spin alone.

Our European top distinguishes itself from all these Japanese ones by being driven on by a whip, after having been thrown off; and, as we will presently show, this toy was imported from Europe to Japan and hence to Corea, whilst it never entered the Middle Kingdom where it is unknown. None of the older chinese works I have seen mention it, and I never saw it played either at Amoy or at Canton.

The Japanese call all these different sorts of tops 獨樂 *tok-lok*, which sounds Chinese enough and even has a classical air about it. Mr. Culin translates it by »solitary or individual pleasure".

Now, it is true, the chinese philosopher Mencius twice uses this expression: once when he speaks of the bad kings who keep all pleasures for themselves, not allowing their subjects to participate of them in the phrase: 雖有臺池鳥獸豈能獨樂 (*tok lok*) 哉, »although he had towers, ponds, birds, and animals, how could he have pleasure alone"[1]). In the other passage[2]) Mencius asked: 獨樂樂、與人樂樂、孰樂。曰、不若與人, »which is the more pleasant,

1) Mencius I 上, II, 4.
2) Ibid. I 下, I, 4.

– to enjoy music by yourself alone, or to enjoy it along with others?" »To enjoy it with others" was the reply.

The second 樂 in this phrase is pronounced *yoh* (*gak*) and means music.

The name *Tok-lok* is especially applied by the Japanese to the humming top (p. 28), vulgarly called *Kaminari goma* or Thunder top, but in an old illustrated japanese Encyclopedia in my possession: 空鐘 »Hollow Bell". The same toy is called in Amoy 地雷 *te lui* »Earth-thunder" and in Canton 響鵝 *heung ngo* »Sounding goose" or 響車咩 *heung ch'ä-mä* »Sounding teetotum". The name 獨樂 *toklok* for a top is totally unknown in China, and none of the different species of tops described in Mr. Culin's work occur in the special articles devoted to toys and games in the older chinese Encyclopedias. It is thus clear that *toklok* represents some foreign word.

According to the *Wa-kan sansai dzu-e*, a very modern japanese production, published in 1713 [1]), the whipping top is called 海螺 *hai lo* (*bai*) and it is made of a conch, or rather a conch is used for it. But the game with this conch, the *bai mawashi*, is only a *spinning* of this kind of top, and not a *driving* of it with a *whip*. This species of conch has its apex bored and is used in Canton by private watchmen who blow it to frighten away thieves [2]). It is not known when the *bai mawashi* came into use, but the *Chikujen Hakata goma*, or the top of the town of Hakata in the province of Chikujen, only came in vogue in the *Gen Roku* period (1688—1704).

Now, in the illustrated japanese Encyclopedia in my possession [3]), the whipping top with the whip belonging to it (not represented

1) Abel Rémusat in „Notices et extraits des Manuscrits" etc.

2) Bridgman, Chinese Chrestomathy, p. 364, N°. 67.

3) This book was given to me by a friend, in whose family it had been for a century. Unfortunately, the dutch bookbinder, in his ignorance, bound the book in european style, whereby he cut off the title.

among the figures given by Mr. Culin) is not called 海螺 *hai lo*, but 陀螺 *to-lo*, which is the nearest approach to the Dutch name **Tol** [1]) (English *top*) by whom probably the game was introduced from Java into Japan; we consider the word *toklok* (獨樂) as a similar clumsy attempt to render this same Dutch word **Tol**.

The top represented in the *Wa-kan san-sai dzu-e* under the general name of *koma* (*tok-lok*), says Mr. Culin, p. 28, is a humming top, 雷獨樂 *kaminari goma* or »thunder-top". They are made of a section of bamboo, with wooden ends, through which a bamboo spindle is passed. *It is identical in form with a bamboo humming-top from Java* in the University Museum.

Now the Dutch name for a humming-top is BROMTOL, *lit.* »Rumbling top", in German »Brummkreisel", in French »Toupie bourdonnante"; and the *kaminari goma*, »thundering top", is only a literal translation of the Dutch rumbling top. Those who have played with this top know that the very loud noise it makes rather resembles the *rumbling* of thunder than the *humming* of a bird.

The top seems to have been introduced from Japan to China, and more especially to Amoy, where the Chinese gave it the name of *kan-lok* or *kien-lok*. Douglas, in his Amoy dictionary, gives as the characters 堅轆 (hard wheel). Francken, in his »Chineesch-Hollandsch Woordenboek van het Emoi-Dialekt", 干樂. In my own Nederlandsch-Chineesch Woordenboek, i. v. *Drijftol* and *Tol*, I have written them 竿轆 (spindle top) and 堅轆 (hard top). In Canton it is called 掟攏 (Wells-Williams, Tonic Dictionary in the Canton Dialect); but this is more especially the throwing top.

The Dutch-Japanese dictionaries give for the verb »to whip a

1) All japanese syllables being open, i. e. ending with a vowel, the Japanese are obliged to render a syllable ending with a consonant with another syllable beginning with such a consonant. This accounts for their transcribing the word *tol* by *to-lo*.

top" (Tollen) 打得羅 *ta tok'-lo*, where *tok'-lo* stands again for the Dutch *tol*, and 打獨樂 *ta tok'-lok*, »to beat a tol" (top). In Canton the chinese boys say 倀車啤 *nīng ch'ä-mä*, to twirl a teetotum (Wells-Williams, Tonic Dict. in the Canton-dialect i.v. 倀 *nīng*).

We thus see that all these japanese transcriptions 陀螺 *tolo*, 得羅 *tok'lo*, 獨樂 *tok'lok*, and the Chinese *kan lok*, *kien lok*, Cantonese *ting luk*, are all more or less clumsy imitations of the Dutch word TOL, whilst the Chinese have transcribed the last syllable of the japanese *toklok* by the characters 攏, 轆 or 樂, omitting the first syllable as the chinese language admits of no bisyllabic words, and substituting for it an adjective: *kien*, *kan* or *tīng*.

Thus far for the *top* as a game, and which is quite different from the teetotums spun or twirled between the fingers or both hands, and used for gambling. They consist of an ordinary perforated die through which a bamboo spindle is stuck, when it is twirled between the fingers. They are called in Amoy *hoe-hē tâu*, and in Changchow *hoa-hoē tâu* (花會骰). We call them in Dutch *A-al-tolletje*, in which word the A is reduplicated as the T in teetotum, teetotaller etc. The word *teetotum* is derived from the Swiss Romance *toton* (Wedgwood, Dict. of English Etymology, 2d Edition, p. 675).

Of course, this was a very simple truck invented in order to avoid fraud in throwing dice with the hand.

To do justice, however, to the genius of the Japanese, we must say that they have very much improved upon the different sorts of spindle-tops, though some of them, as e. g. the *Bozu goma* (p. 25, fig. 38) exactly resemble the Dutch *Priktol* or casting-top, and are played with exactly as by Dutch and American children in the top-fighting game.

Dolls. Mr. Culin describes, p. 9, a very primitive doll made by Corean girls. They cut a bamboo pipe-stem about five inches long, into the top of which they put long grass, which they have salted and made soft, and fix

like the hair of women. No face is made, but they sometimes paste a little white powder in its place. They dress the stick in clothes, like those worn by women, and sometimes put a hair-pin, which they make themselves, in the hair.

It is curious that Mr. Culin has omitted to make mention of the japanese dolls of which nowadays a good variety exist, and which are even imported in Amoy where they bear the name of 質倩 (or 身) 嬰兒 *tsit sien i-á*, after the name of the buddhist idols called 質倩佛 or 質身佛 *tsit sien pút*, which Mr. Douglas himself translates by »a solid image" [1]), but wrongly transcribes by 一身佛 *tsít sien pút* (Dict. of the Amoy Dialect, p. 388 A). In Canton these foreign dolls are called *Kung tsai* (公仔) or *Yeung P'o-sat* (洋菩薩), i. e. »Western idols" (Bôdisattvas), which latter name clearly shows wherefrom dolls have been introduced into China. The dolls made by the Corean girls strongly remind us of the english doll, which properly meant a »bunch of rags". In Frisian they were called *dok* = German *docke*; in Swabian *döckle*. K. John wrote:

»If I were mad I should forget
my son,
»Or madly think *a babe of clouts*
were he."

Dolls are of recent origin in Europe. In the beginning of the XVth century, during the reign of mad Charles VI of France, an Italian, named Pusello, came from Padua to France with 30 mules packed with boxes and hung with jingling bells. He had in these boxes wooden images of 96 empresses and other celebrated women of the old roman empire, carved after statues and coins. He showed them everywhere gaining a considerable fortune by their exposition. At last the counsellors of the King called him to court in order to amuse His Majesty. When he came to the explanation of the statuette of *Poppea* who, as is pretended, was killed by Nero by a kick in her belly, the king

1) Better a *stuffed* image.

listened with the greatest attention, and at last bought the statuette of Poppea for 50 parisian sols, about 300 francs of present currency. The king's example was soon followed, and every nobleman bought such a little statue; and as the king's one was that of *Poppea*, every one called his puppet *Poppea*, of which name the words *Poppée*, *Pouppée* and finally *poupée* are said to have been derived.

We leave this etymology to the responsability of the old chronicler, and observe that it is more likely the word is derived from the Latin *pūpa*, a girl (Comp. *pūpus*, a boy, *pūpulus*, a little boy)[1]). However it appears that such poupées or dolls came at that time in vogue as playthings for girls. But they remained a very dear article. When the emperor Maximilian made his entry in Augsburg in the year 1504, the little, four years old daughter of the Syndic *Peutinger* addressed the Emperor in Latin verses, wherewith H. M. was so pleased, that he said to the little Constantia she could ask of him whatever she liked and he would give it to her, whereupon she blushed and said her greatest desire was to have a doll.

Of course, the emperor gave her the finest and most costly doll he could find.

We remark *en passant* that this Constantia Peutinger, who grew up to be a beauty, braided in later years the laurel-wreath for Ulrich von Hutten, which the emperor himself placed on the head of this forerunner of Luther.

Children in Amoy play with solid puppets made of baked clay, called *Haî-dzî-á* (孩兒仔) or »Babies"; and Douglas even quotes the saying *Kah nǎ haî-dzî-á* (恰似孩兒仔) equivalent to our saying »As fair as a doll", said of a pretty child.

Puppets for theatrical performances were long known in China, as we have shown in our Dissertation at the University of Jena; but from these to the doll as a

1) All derived from the Skt. root *push*, to nourish. (Pott, Etymol. Forschungen, etc. Vol. I, p. 193).

plaything for little girls is a long distance and Chinese girls never played with them.

Probably the doll, as an article to play with for little girls, has been equally imported into Japan by the Dutch. The Japanese quickly adopted and imitated them, though their imitations do not come up to the style in which dolls are nowadays made in Western countries.

With the rich stores of the immense chinese literature at our command, no trifle so trifling is a trifle. We will only quote as a specimen of it the well-known chinese puzzle, found in all boxes which come to Europe, called the »Ring and Bar puzzle" called by the Coreans *Ryu-kiak-tjyo* (留客叉) or »Prong for retaining guests", and by the Chinese 九子連環, the nine-linked connected rings. Mr. S. Culin gives a good engraving of it on page 31 of his work. Tradition attributes its invention to the famous general *Chu-koh Liang* (諸葛亮), renowned for his sagacity and military skill, and who gave it to his wife when he went to war, that she might try this game of patience and while away the tedious hours of her husband's absence.

The Japanese call a simpler form of this ring-puzzle *Chiyenowa* 智恵之輪, which Mr. Culin translates by »Ring of ingenuity". But this latter name has an historical background.

In the writings of *Luh-ki* (陸機), a famous military commander who lived from 261—302 of our era, we find the passage 智慧不能去其惡、威力不能全其愛,» with sagacity and ingenuity their wickedness is not to be driven away, nor can their affection be gained by intimidation and force." With their usual slovenliness, of which we have already so often complained, the Japanese have written the homophonous character 恵 *wei* »benevolence" for the character 慧 *wei* »perspicacity, ingenuity". We do not want *benevolence* to solve a puzzle, but *ingenuity*. Besides, the compound 智恵 is not to be found in *K'ang-hi* 's Thesaurus, whilst the compound 智慧 is illustrated by a multitude of quotations of which

we will only quote a proverb from *Ts'i*, mentioned by the Chinese philosopher Mencius (II 上, I, 9): 雖有智慧、不如乘勢 »although a man may possess wisdom and discernment, it is not like embracing a favorable opportunity", with other words »luck is better than wisdom", just as it is the case with the solving of the ring-puzzle, where a lucky hit is more worth than hours of ingenuous reflexions.

As another curiosity we may mention the *See-saw*, well known in South China — it is called *ang-á tsiū t'i* (翁仔土天) »the Buddha's ascend to Heaven" in Amoy, and *teng t'in-p'ing* (蹬天平) »to tread the Balance" in Canton — for which the Japanese seem to have no other name than the english one *See-saw* (p. 34), and thus seems to warrant the conclusion of Mr. Stewart Culin, that it was introduced from England or America. It is questionable if the game is indigenous in China. General *Cheng Ki-tong*, whom I asked about it, never had heard of it.

If we have jotted down here some of our observations on games, it is only to show how immense the field yet is of even such an insignificant part of ethnography as are the games of children. Mr. Stewart Culin has gallantly begun the attack upon Corea, but Corea owes what it knows to China and Japan, and it is in the former country that we must look for the cradle of most of these games in order to be able to compare them with those in other countries.

There is nothing so contagious as child's play, for children are very fickle, and readily pounce upon a new game played by children of another race, and wheedle their parents into buying it, that they may play with it. But the investigation of this subject is arduous, as history is too proud to take notice of such trifles. However, it is time to close this long review, though the subject is tempting enough, especially for one who, like myself, once made a pet study of Chinese games, about which subject I have amassed a considerable material.

G. Schlegel.

CORRESPONDANCE.

Nous extrayons d'une lettre adressée au *Temps* (N°. du 12 janvier 1896) au mois de mai 1895 par M. Marcel Monnier, cette description intéressante de Bac-ninh :

« Route animée s'il en fut jamais. De Hanoï à Bac-Ninh, sur une distance de vingt-huit kilomètres, c'est un mouvement extraordinaire de gens et de bêtes : des chars à buffles, des chars à bras, des brouettes, de massives brouettes à roues pleines si bien équilibrées qu'un seul individu parvient à voiturer des fardeaux énormes. J'ai vu des hommes d'apparence assez frêle promener de la sorte, sans grand effort, semblait-il, des chargements de sacs de riz, des madriers pesant une tonne. Ces véhicules étranges s'en vont à la file avec un terrible grincement d'essieux, entendu de très loin sur les plaines. C'est l'une des voix du Tonkin. Dans les faubourgs et la banlieue de Hanoï, cette plainte déchirante domine toutes les autres rumeurs. Aux heures chaudes, quand les moindres murmures s'éteignent, ce bruit-là seul s'élève, d'une persistance et d'une stridence inexprimables dans l'assoupissement de la nature pâmée.

« Puis, pêle-mêle, avec les charrettes, passent les portefaix trimballant leurs charges en plateaux de balance aux deux extrémités d'une perche en bambou ; des vendeurs de fourrage ou d'oseraies pour la vannerie : enfouis sous leurs gerbes immenses qui les masquent de la tête aux pieds, ils font songer à la forêt qui marche de *Macbeth*. Viennent enfin, sur les côtés de la route, trottinant dans un nuage de poussière rose, des enfants, des vieux à barbiche blanche, des femmes, leur nouveau-né suspendu dans un lambeau de cotonnade, la caboche du marmot ballottant sur l'épaule maternelle. »

« Bac-Ninh, où nous arrivons après une traite de trois heures, est une petite ville assez banale. N'était la citadelle bâtie sur le même plan que les citadelles de Hué et de Hanoï, mais de dimensions beaucoup plus modestes, la place ressemblerait à n'importe quel chef-lieu de canton. Une cathédrale de style rococo, revêtue d'un badigeon polychrome, met une note claire et gaie sur cette bourgade incolore. Bac-Ninh est le siège d'un évêché duquel relèvent les mis-

sions du Tonkin oriental desservies, on le sait, par des religieux espagnols, les missions étrangères de France ayant pour champ d'action les contrées situées sur la rive droite du fleuve Rouge. Soit dit en passant, ce partage de l'apostolat entre prêtres de nationalités différentes, n'est pas sans présenter quelques inconvénients. Il convient cependant de reconnaître que, d'une façon générale, les missionnaires d'Espagne, comme leurs confrères de France, vivent en excellents termes avec les autorités du protectorat et leur prêtent, le cas échéant, un concours efficace.

«Entre la cathédrale bariolée et la triste citadelle, la ville aligne, en bordure de la route de Hanoï à Phu-Lang-Thuong, ses constructions basses, cases annamites en torchis, boutiques chinoises, marché médiocrement achalandé où les foules absentes et leurs clameurs sont remplacées par le bourdonnement des mouches. La chaleur accablante a fait le vide sur les places. Pas un souffle de brise, pas un coin d'ombre. Lorsqu'on vient de quitter, depuis quelques heures seulement, Hanoï aux rues populeuses et bruyantes, Bac-Ninh paraît bien morose. Un centre administratif, rien de plus, et qui tend à se dépeupler au profit d'une localité voisine. Bac-Ninh se meurt; à quatre kilomètres de là, sur les bords du Song-Cau, Dap-Cau grandit, voit s'élever les entrepôts et les usines, retentit du vacarme des enclumes et du grincement des scieries.

«Une cité coquette qui compte déjà près de six mille habitants; l'une des plus salubres du Tonkin. Elle n'est qu'à trois heures et demie de Hanoï, à six heures de Haïphong, par le Song-Cau, que sillonnent chaque jour des chaloupes à vapeur d'assez fort tonnage. Aussi semble-t-elle devoir se développer rapidement et supplanter, avant qu'il soit longtemps, l'ancien chef-lieu de la province. Déjà même elle bénéficie d'un mouvement d'affaires relativement considérable. C'est une jeune ville industrielle. A citer, notamment, les importants ateliers de la maison Leroy qui comprennent une scierie à vapeur, des forges, des chantiers de constructions métalliques.

«Sur les hauteurs environnantes, un colon entreprenant, M. Gavanon, a planté plusieurs hectares de vignes. La tentative est intéressante et donne déjà mieux que des espérances. Il a bien voulu me faire les honneurs de son domaine, tout en m'avouant qu'il n'avait jamais eu la prétention de doter un jour la colonie d'un cru susceptible d'entrer en concurrence sérieuse avec les importations du Médoc. Ses visées sont plus modestes. Il s'estimera heureux s'il réussit seulement à fournir aux gourmets de Hanoï et de Haïphong le raisin de table, quelques grappes de chasselas doré, un dessert rare sous ces latitudes.»

Lettre du Père Stanislas Le Gall à Monsieur H. Cordier.

Chang-hai, 1er Janvier 1896.

Cher Monsieur,

Un de vos plus infatigables correspondants vient de publier dans la livraison Sept.-Oct. de la *Revue des Retigions* un article dans lequel il annonce à ses lecteurs une brochure du Père Le Gall. « C'est, dit-il, un exposé de l'école de *Tchou Hi*, puis des doctrines, puis des textes avec traduction. » Voilà ce qui s'appelle un compte-rendu aussi sommaire que peu lucide, et surtout parfaitement dédaigneux. « Cet opuscule, ajoute l'honorable critique, a été jugé assez sévèrement par les Revues spécialistes. » — Cela peut être, sans que nous en ayons eu connaissance au fond de notre Extrême-Orient. Mais, jusqu'à ce jour du moins, il ne nous est encore parvenu qu'un article défavorable. Il a paru dans le *T'oung-pao* et il est signé *C. de Harlez*. J'avoue que je pouvais m'attendre à une attaque plus écrasante cent fois, après une certaine lettre, où la passion était encore beaucoup moins contenue que dans le présent article. Si je voulais quelque jour me donner la satisfaction d'une petite vengeance, il me suffirait de vous communiquer ces quatre pages d'un style essoufflé, où les règles de la syntaxe ne sont pas mieux traitées que celles de la modestie et du bon ton.

Et pourquoi donc cet acharnement du docte prélat contre un pauvre petit auteur, qui ne méritait pour tout châtiment que le silence? Nous voudrions croire que ce zèle est tout-à-fait désintéressé. Il s'agit uniquement de mettre vite à la raison un téméraire « aux yeux duquel ne trouvent même pas grâce les livres qui ont rencontré l'approbation la plus complète, qui ne craint pas de déverser un blâme immérité sur ses devanciers en cette étude. » — Or, vous savez que ces livres que nous n'avons pas eu l'aveugle complaisance de trouver de tout point parfaits sont de Mgr. de Harlez lui-même.

En bon père il croyait *ses petits* bien *mignons*: par suite nos restrictions sur leur mérite l'ont, paraît-il, piqué au vif; pareilles blessures se ferment difficilement. — Pour mettre le lecteur plus à même de juger le différend avec impartialité, voici le passage de la brochure en question qui a eu le malheur d'offenser si gravement le prélat: « En 1890, Mgr. de Harlez offrait au public son *Ecole philosophique moderne de la Chine* ou *Système de la Nature* (Sing-li). C'était la traduction presque intégrale du premier et du second volume de la somme, avec les parties les plus intéressantes des deux autres. L'entreprise, il faut l'avouer, ne manquait pas de difficultés. Le génie chinois diffère tellement du nôtre, qu'une traduction claire et exacte d'un livre quelconque est toujours chose très difficile. Mais la difficulté croît infiniment, lorsqu'il s'agit de rendre en une langue européenne les idées bizarres de ces penseurs creux, qu'on est convenu d'appeler philosophes. Aussi, tout en regrettant que la traduction de Mgr. de Harlez soit trop souvent *inexacte* et *incomplète*, nous ne nous étonnons

nullement: le contraire serait merveille.» Après quoi, j'eus la bonhomie d'exprimer un voeu personnel, qui a eu la mauvaise chance d'être pris par l'auteur pour un conseil mal placé. J'ajoutais donc: «Il serait à souhaiter qu'il voulût bien reprendre lui-même son travail, et le confronter à nouveau avec le texte original. L'œuvre ainsi perfectionnée rendrait un véritable service non-seulement à la science sinologique, mais encore à la religion, en montrant où vont aboutir les efforts de la pauvre sagesse humaine, privée des bienfaits de la révélation.» — En vérité, je ne vois jusqu'à présent rien à retrancher de ce jugement que j'ai cru pouvoir porter en toute loyauté sur les œuvres, je le répète, trop hâtives de Mgr. de Harlez. S'il tient à ce que je justifie devant le public compétent les qualifications *d'inexacte* et *d'incomplète* dont j'ai noté sa traduction, je suis à sa disposition. La besogne ne sera ni longue ni malaisée. Trois pages prises au hasard suffiront pour donner une juste idée de la valeur de l'ensemble.

L'honorable critique s'appuie sans doute sur les derniers mots du texte cité plus haut, pour deviner quel a été le but de notre opuscule: «Ça été, affirme-t-il, de démontrer que les Chinois ont l'esprit comme atrophié par l'enseignement des doctrines métaphysiques du Philosophe du XIIe siècle.» — Non, ce n'a pas été là précisément notre but. La première phrase de la préface le disait assez clairement: «L'auteur a eu surtout en vue dans ce travail d'exposer, selon ses moyens, les idées que le lettré moderne puise dans ses livres, dès les jours de sa première éducation.» — Que la conséquence du système matérialiste de *Tchou Hi* soit en effet d'atrophier l'esprit de ses compatriotes, nous n'y contredirons pas, d'accord en cela avec plusieurs de nos zélés Vicaires apostoliques et nombre de missionnaires très instruits de diverses provinces de la Chine, dont les témoignages compétents sont de nature à nous dédommager amplement de quelques attaques inspirées trop visiblement là-bas par autre chose que le pur amour de la vérité.

Mgr. de Harlez tente de réhabiliter *Tchou Hi*, que nous aurions injustement accusé d'athéisme ou de panthéisme, ce qui est tout un. Il blâme l'andace que nous avons de nous mettre en opposition avec le célèbre sinologue anglais J. Legge, en soutenant que *Tchou Hi* est un athée. Mais suis-je donc le premier, suis-je donc seul à dire cela? Est-il possible, après dix ans d'étude sinologique, d'en être encore à trouver cette thèse-là nouvelle? Nos savants missionnaires des siècles passés, ceux-là mêmes qui tenaient pour le monothéisme des anciens Chinois, en s'appuyant sur une interprétation spiritualiste des *Kings*, ont néanmoins toujours considéré *Tchou Hi* comme le corrupteur des antiques traditions et le coryphée de la secte *Athéo-politique*. Et Mr. Legge est à coup sûr un homme trop instruit et trop judicieux pour ne pas admettre que *Tchou Hi* fut un matérialiste et un athée. Pourquoi faut il que Mgr. de Harlez veuille se singulariser en défendant une thèse absolument insoutenable? Et comment s'y prend-il? Au lieu de chercher la pensée du philosophe chinois, et le sens

des termes qu'il emploie, dans l'endroit de ses œuvres où son système est par lui exposé *ex professo*, il nous apporte quelques maigres textes détachés auxquels il donne une interprétation à sa façon. Pareille méthode est-elle vraîment scientifique? A ce prix, on ferait facilement de Lucrèce et de Spinoza des auteurs spiritualistes. — Le texte que j'ai publié est incontestablement un exposé authentique du système de *Tchou Hi*. Or, de l'aveu de son avocat, « si on s'en tient à ce seul texte, il est *assez difficile* d'excuser *Tchou Hi* d'athéisme ou plutôt de panthéisme». — A notre avis, la tâche est non-seulement difficile, mais tout-à-fait impossible. Si cependant Mgr. de Harlez croit pouvoir réussir dans cette voie nouvelle et veut y consacrer ses loisirs, nous lui souhaitons bon succès. Mais, conseil d'ami, qu'il change au plus tôt son plan d'attaque et concentre désormais ses efforts sur l'étude du texte. En suivant cette méthode, il ne tardera pas à être lui-même pleinement convaincu de l'athéisme de *Tchou Hi*.

(signé) Stanislas Le Gall, Soc. J.

NOTES AND QUERIES.

1. Dates chinoises.

Dans la seconde livraison de son admirable travail sur les «Inscriptions de l'Orkhon» (p. 175), M. Vilh. Thomsen a définitivement fixé au 1er Août 732 de notre ère (calendrier Julien) la date chinoise qui se trouve à la fin de l'inscription de Kul-téghin. Cette date doit donc être lue de la manière suivante: 七月辛丑朔七日丁未 «le septième mois, le premier jour du mois étant *sin-tch'eou*, au septième jour marqué des signes *ting-wei*». M. Thomsen a fort bien montré que les caractères *sin-tch'eou* désignent, non pas le mois comme on l'avait cru jusqu'ici, mais le premier jour du mois; cependant, avec un scrupule qui fait honneur à sa loyauté scientifique, il dit que cette désignation du premier jour du mois «pourrait sembler une addition superflue». L'objet de la présente note est de lever les derniers doutes qui subsisteraient encore à ce sujet, en citant quelques textes qui prouvent que cette manière d'exprimer les dates est familière aux Chinois dans le style officiel. Les Mémoires historiques de *Se-ma Ts'ien* nous ont conservé (chap. LX) les pièces relatives à l'ennoblissement de trois rois; on y relève, entre autres, les dates suivantes:

六年三月戊申朔乙亥 «la sixième année (*yuen-cheou*), le troisième mois, le premier jour du mois étant *ou-chen*, au jour *i-hai*». Le jour *ou-chen* est le 45e du cycle et correspond, pour la

date indiquée, au 16 Avril 117 av. J.-C.; le jour *i-hai* est le 12e du cycle et correspondra donc au 13 Mai.

六年四月戊寅朔癸卯 «la sixième année (*yuen-cheou*), au quatrième mois, le premier jour du mois étant *ou-yn*, au jour *koei-mao*». Le jour *ou-yn* est le 15e du cycle (à 30 jours de distance du premier jour du mois précédent) et correspond ici au 16 Mai 117 av. J.-C. Le jour *koei-mao* est le 40e du cycle et correspondra donc au 10 Juin.

Voici maintenant deux inscriptions de l'époque des *T'ang* qui témoignent que, sous cette dynastie, on exprimait souvent les dates comme l'a fait l'auteur de la stèle de Kul-téghin.

L'inscription du maître de la loi *Tao-yn* (cf. *Kin che tsoei pien*, chap. LIV) se termine par ces mots: 龍朔三年歲次癸亥十月辛巳朔十日庚寅建 «Elevé en la troisième année *long-cho* (663), le rang de l'année étant *koei-hai*, au dixième mois, le premier jour du mois étant *sin-se* (18e du cycle), au dixième jour marqué des signes *keng-yn* (27e du cycle)».

Une inscription gravée sur une cloche dans le temple *Si-ming*, à la capitale (cf. l'encyclopédie bouddhique *Koang hong ming ki*, chap. XXVIII) porte la mention: 維大唐麟德二年.....二月癸酉朔八日庚辰 «C'était la deuxième année *lin-té* (665) de la grande dynastie *T'ang*, au deuxième mois, le premier jour du mois étant *koei-yeou* (10e du cycle), au huitième jour marqué des signes *keng-tch'en* (17e du cycle)».

Indépendamment du fait que ces textes établissent d'une manière sûre la traduction qu'il faut donner de la date dans l'inscription de Kul-téghin, il peut être utile de les signaler aux chronologistes futurs; ce sont là des renseignements dont ils devront tenir compte.

ED. CHAVANNES.

2. Expansion de la race chinoise.

Comme un exemple comment les Chinois viennent porter leur industrie et leur civilisation dans tout l'univers, nous mentionnons le fait qu'un Chinois, nommé *Ah-Tan*, s'est établi comme constructeur de navires sur l'île de *Matupi*, dans l'Archipel de la Nouvelle Bretagne, et qu'il y construit, avec l'assistance de quatre aides, de très bons bateaux, tant grands que petits. (Nachrichten über Kaiser Wilhelms Land und den Bismarck Archipel, 1895, p. 46).

G. S.

---

3. Longévité des Japonais.

Nous avons souvent eu l'occasion, dans nos Problèmes géographiques, de mentionner la longévité extraordinaire des Japonais dans l'antiquité. Les nouvelles statistiques prouvent que la durée de la vie des Japonais actuels n'a pas beaucoup diminué depuis les anciens temps.

Au 1 Janvier 1895 la population du Japon comptait 41,810,202 âmes, dont 21,121,398 mâles et 20,688,804 femmes. On comptait 7,883,369 familles. Depuis le 1 Janvier 1894 la population s'est accrue de 424,695 âmes. Dans ce chiffre on compte 178 personnes âgées de cent ans et au delà, réparties en 49 hommes et 129 femmes. On y trouve 2 personnes de 105 ans, 2 de 109 ans et une personne de 110 ans, donc environ un centenaire sur chaque 228,000 individus.

G. S.

---

4. Le lis comestible.

Les effets emportent les causes et les abeilles sucent les lis, chacun le sait. Mais on sait moins que le lis est comestible. C'est ce que nous apprend M. Inazo Notobe dans le *Garden and Forest.* Les entremets de bulbes de lis ont été, d'après ce savant, imaginés par les Aïnos, qui ont été la race dominante au Japon et dont il

ne reste, d'ailleurs, que des spécimens dispersés. Les Aïnos ne consomment pas des lis quelconques. Ils se nourrissent principalement avec les bulbes de la variété nommée *Lilium Glehni*.

Ils en tirent de l'amidon, dont ils font des sortes de galettes percées d'un trou au milieu où ils passent une ficelle pour les suspendre. Le *Lilium auratum* donne, lui aussi, un amidon comestible, et il est à remarquer que, contrairement à ce qui se passe généralement, la saveur des bulbes sauvages est plus agréable que celle des bulbes cultivés. Au Japon, ce sont le *Lilium auratum* et le *Lilium tigrinum* qui sont le plus souvent employés. Au reste, ce sont des aliments assez nourrissants: pour 100, ils contiennent 3 d'azote, 19 d'amidon et 2 de dextrine (eau, 69). On les mange communément bouillis et assaisonnés avec du sucre; crus ils seraient trop amers. Bouillis, ils ont la consistance et la saveur des haricots. On peut encore les manger en salade, ou avec du riz.

(Le *Petit Temps*, 30 Janvier 1896).

Erratum.

In my article on the Term *Tarsa* in last number of the *Toung-pao* (Vol. VI, p. 533) an error has crept in, into which I was led by the statement of Dr. Bretschneider, that *Haithon* was King of little Armenia. Professor Chavannes of Paris informs me it should be the historian *Haithon*, author of the "Historia orientalis" (See Journal of the China Branch of the Royal Asiatic Society, Vol. X, p. 206—207). Both persons have been often confounded, as may be learnt by a discussion relative to the subject in the "Chinese Recorder", Vol. V, p. 286 and 367. G. S.

SUPPLEMENTARY JOTTINGS

TO THE "NOTES ON THE MALAY ARCHIPELAGO AND MALACCA, COMPILED FROM CHINESE SOURCES"

BY

W. P. GROENEVELDT.

This little work, published by me in 1876 in the Transactions of the Batavian Society of Arts and Sciences, has been repeatedly noticed in the columns of the *T'oung-pao*, and, I am happy to say, always in a friendly spirit. Questions were put, where I had been obliged to leave uncertainty; solutions were proposed, where I had been unable to suggest them. Though I saw with extreme satisfaction that others interested themselves in a subject on which I had bestowed some pains, I could not take a part in the discussion, because my time was completely taken up by official duties.

Even when in 1887 these Notes were reprinted by Dr. Reinhold Rost for the Straits Branch of the Royal Asiatic Society, I had to limit myself to a few corrections and rectifications, but could not attempt to go further into the matter [1]).

Having now a period of leisure before me, I gladly return to the old task, though I can hardly add anything to what I gave

1) When further on I shall have to refer to my Notes, the two editions will be distinguished by the numbers I and II.

before, as no new materials have been discovered by others or by myself; I am indeed prepared to think that I have exhausted the subject in this respect, but I say this without any feeling of exultation, for nobody would rejoice more than myself, if new sources were discovered to supply our scanty information on so interesting a subject.

In Vol. IV, pag. 81 ff. of the *T'oung-pao* Dr. F. W. K. Müller has made a few remarks, which I would answer as follows.

It cannot be denied that the characters 彭坑 *p'ang-k'ang* give a very defective transcription of the name *Pahang* (Notes I, pag. 136 and II, pag. 255), and as Dr. Müller informs us that there is a tribe in that locality of the name *Panggang*, it is indeed quite probable that this was the old name of the place, for which the two characters, mentioned just now, were correctly used.

In the second place Dr. Müller suggests that the word *Mau-su*, used for the pirates of Northern Borneo (Notes I, pag. 102 and 138, II, pag. 224 and 257), and which I have been unable to identify, may be the Malay word *musuh* = enemy. I think this is a case of accidental homophony, unsupported by any other evidence and which should not be noticed therefore.

This is even more so with the third observation of Dr. Müller suggesting that the word *so-fu* (Notes I, pag. 141 and II, pag. 260) may mean stuffed skins of birds of paradise (Ternatan: *sofu*, Malay: *sopo*). Dr. Hirth (*Toung-pao* V, pag. 391) has already pointed out that *so-fu* is undoubtedly used for a woven stuff throughout the old geographical literature and reminds of the Arab word *suf* = wool.

I must acknowledge, however, that my description of the article is neither quite correct, as I did not take it for a woven stuff, but called it a dress or quilt of feathers, on no other authority than a passage from the *Tung-Si-Yang-K'au*: 以鳥毳爲之、

紋如紈綺 "it is made of birdsdown and the pattern is like that of the silk called *hwan-k'i*".

I can now, however, add a few new extracts, which run as follows:

蘇普回回毛布之精者也 "*Su-p'u* is the finest hair-cloth of the Mohammedans" (History of the Yuen-dynasty, book 78).

織鳥毛爲銷伏、紋如紈綺 "They (the people of 哈烈 Herat) weave feathers to make *so-fuh*, its pattern is like *hwan-k'i* silk" (淵鑑類函, book 237).

鳥服者諸種鳥毳所織成。一曰天鵝絨。番人剪天鵝羽細管雜以機絲爲之。其製巧麗。以色大紅者爲上。有冬夏二種。雨灑不濕謂之雨紗雨緞。粵人得其法。以土鵝管或以絨。物品既下價亦因之。一曰琍祕出哈烈國亦鳥毳所成。紋如紈綺。其大紅者貴。然頗重不堪服。粵人倣爲之似素絹。起雲殊不逮也。又有以孔雀毛績爲線縷以繡黼子及婦女雲肩。金翠奪目。其毛多買於番舶。

"Birdsdresses are woven from all sorts of birdsdown; some call it wild-swan-velvet. The people in foreign countries cut with scissors the small feathers of the wild swan, mix them with weaving-silk and so make it; it is done in a skilful and fine way. Dark red is the best. There are two sorts: for summer and for winter. That which is not wetted by rain is called raingauze or rainsatin. The people of Canton have learned to make it, using the feathers of the domestic goose or flossy silk; the price has fallen accordingly.

Some call it *so-fuh*. This comes from Herat and is also made from down of birds; its pattern is like *hwan-k'i* and dark red is the dearest, but it is a little heavy and uncomfortable to wear. The people of Canton make an imitation, which is like plain sarcenet, but the cloudy pattern is not so good by far. They (the

Cantonese) also take peacockfeathers and make them into a thread, with which they embroider the shouldercovers of boys and girls; the bright and variegated colours dazzle the eye. These feathers are mostly bought from foreign ships" (粵中見聞, book 19).

These extracts show that *so-fu* is a textile fabric and that it came from Persia, Turkestan and the neighbouring countries. What it really was, is not quite clear, but the extracts are very positive about the use of feathers or down. I cannot, however, repress the idea that this may be a myth after all and that we have to do here with some kind of velvet, which, from its outward appearance, was taken to be made of feathers.

I have now to correct another mistake, this time completely of my own. With respect to the name 淡洋 *Tam-iang* (Notes I, pag. 93 and II, pag. 216), I have allowed myself to be taken in by my Chinese informant, who explained these characters according to their meaning and invented a story to suit his explanation, whilst they are the transcription of the name *Tamiang*, a country still existing and situated on the north-eastern coast of Sumatra, between Atjeh and Deli, lat. 4° 25′ and long. 98° 20′. The name "Country of the Fresh-water Sea" must be consigned to oblivion.

The kingdom of Aru (Notes I, pag. 94 and II, pag. 216) must be placed at the south of Tamiang on the present Aru-bay, where the last map reveals a Pulau Sembilan = Nine Island = 九州. It is quite sure now that the Sembilan-islands on the coast of Perak and the Aru-islands in the strait of Malacca, are not meant here.

When I compiled my Notes, I came across an account of a country called *Shih-li-fuh-shi* 室利佛逝. I could not identify it and I thought it did not belong to the Malay archipelago, so I did not translate the notice. This country is only noticed in the history of the T'ang-dynasty, at least I never met the name anywhere else.

Since that time however, the Rev. S. Beal has informed us (Livre des merveilles de l'Inde par Van der Lith et Devic, Leide, Brill, 1883, pag. 251) that this name frequently occurs in the works of the Chinese Buddhist pilgrim *I-tsing* and that it must mean a place on the Palembang river near its mouth. Prof. Beal observes that the Chinese characters, according to the method of transcribing Sanscrit words adopted by the Chinese Buddhists, point to a native name *Çrîbhôja*. *I-tsing* calls the place also simply *Bhôja*, from which it follows that *çrî* is here an epitheton ornans, well fitting a place for which the writer shows high regard, and on this account Prof. Beal thinks it possible that the name *San-bo-tsai*, which is given to Palembang in following centuries, is the same name with the prefix *sam* = united.

I have had no occasion to consult the works of *I-tsing*, but one of them, the *Ta-t'ang Si-yu k'ieou-fa Kao-seng tchoan* 大唐西遊求法高僧傳, "Mémoire sur les religieux éminents de la grande dynastie T'ang qui sont allés chercher la Loi dans les pays d'Occident", has been translated by Mr. E. Chavannes (Paris, Leroux, 1894). We learn from this book that the Chinese pilgrims, who went from China to India by sea, sometimes took a direct passage, but often went first to some place in the Malay archipelago, probably because no direct passage could be had. They went then to *Çrîbhôja* or to *Kaling* 訶陵 (Java), whilst one is said to have gone to *P'ouo-lou-che* [1]) (pag. 36), a place apparently in the island of Sumatra, but which I have not been able to identify. When going from *Bhôja* or *Kaling* to India, they generally touched at *Mo-la-yu* 末羅瑜 and *Kieh-ch'a* 羯茶, both of them also places on the coast of the island Sumatra. The voyage from Canton to Bhôja took from 20 to 30 days (pag. 119 and 144), from Bhôja

1) I follow here the orthography of Mr. Chavannes, because the Chinese characters are not given.

to Molayu 15 and from Molayu to Kieh-ch'a 15 days also; from Kieh-ch'a the ships either took a western course and then arrived in southern India or Ceylon in about 30 days (pag. 144), or they went north and then passed the Nicobar-islands after 10 days or more (pag. 120). In one case the voyage was undertaken from Java to Molayu and from there to India without going by Kieh-ch'a (pag. 43). It is not unlikely that these different courses were determined by the reigning monsoon. In Bhôja as well as in Java Buddhism was flourishing; in both countries the Chinese pilgrims studied the Law with the assistance of native scholars. Bhôja was the residence of the king, who was a fervent Buddhist, hououring and assisting the pilgrims in many ways; he had ships of his own, in which sometimes a passage was given to the pilgrims, and as these vessels certainly were no men of war, we may infer from this that the king traded on his own account, as was the general custom of the native princes of the archipelago.

Prof. Beal and Mr. Chavannes do not agree about the locality which must be assigned to these different places, but before discussing that point I will give a translation of the two notices on the subject which are found in the history of the T'ang-dynasty.

"*Shih-li-fuh-shi* 室利佛逝 also 尸利佛誓 (*Çrîbhôja*) is situated 2000 *li* beyond *Kiün-t'u-lung* (軍徒弄 not yet identified); it extends 1000 *li* from east to west and 4000 or more *li* from north to south; it has 14 walled towns belonging to two different kingdoms; the western kingdom is called *Lang-p'o-lou-szĕ* 郎婆露斯.

Çrîbhôja has much gold, cinnaber and ambergris; at the summer-solstitium a gnomon of 8 feet casts a shadow towards the south of 2 feet 5 inches (2½) [1]. In this country the number of males is

1) This would be a most valuable indication, but I am afraid these numbers cannot be trusted, as they seem to have been altered in the course of time. We have a similar indication for Java (Notes I, pag. 14 and II, pag. 139), in which a shorter shadow is given, whilst it should evidently be longer.

preponderant. They have here an animal called *t'oh-t'o-pau* (橐它豹), spotted and with a rhinoceroshorn, which is used for riding and ploughing; they call it the carrying ox-leopard 它牛豹; there is also an animal like a wild pig, with horns like a wild goat, called *yü* 雲; its flesh is very fine.

The king is styled *Hoh-mih-to* 曷蜜多; between the years 670—741 he repeatedly sent envoys to present letters of allegiance. Once these were robbed by the border-officials and then the emperor ordered Canton to soothe them; he also once sent two dwarfs and two negro-girls with dancers and musicians. The envoys got the official rank of *cheh-ch'ung* 折衝, the king was made Great commander of the left frontier guard and he got as presents a purple robe and a girdle with golden flowers.

Afterwards he sent his son to court; the emperor ordered to feast him in one of the palace halls and appointed him crownprince by decree. He also got a high military title and was then sent back". (*Sin T'ang-shu*, book 222*c*).

In book 43*b* of the new History of the T'ang-dynasty (618—906) we find a kind of itinerary from Canton by sea to the southern and western countries; the first part mentions a number of countries, mountains and rocks which cannot be identified and lie beyond the scope of my task, but a part of it may be of some use for our purpose; it is the following passage:

"From *Kiün-tuh-lung* (軍突弄), after going 5 days, one comes to a strait which the foreigners call *chih* 質; it is 100 *li* from north to south; on the north lies the country of *Lo-yüeh* 羅越 and on the south the country of *Bhôja* 佛逝. From *Bhôja* going eastward for 4 or 5 days, one comes to the country of *Kaling* 訶陵 (Java), which is the largest of the islands of the south". (*Sin T'ang-shu*, book 43*b*).

I will now try to show what places are meant by the different

names, which are given above. It is no easy task, as we have but scant indications, admitting indeed a good deal of uncertainty and doubt.

The second extract from the *Sin T'ang-shu* shows that the country of *Lo-yüeh* was situated to the north of the eastern entrance of the Strait of Malacca; I cannot identify this country, but it reminds me of Marco Polo's Locac, a place situated much further north and which gave its name to the whole south of the Malay peninsula. (v. Yule, Marco Polo, II, pag. 262).

Bhôja was situated on the other side, i. e. on the eastern coast of Sumatra. Before attempting to fix its locality with more precision, we have to answer the question how the voyage of Bhôja to India was made, by the Strait of Sunda or by that of Malacca? We may take it for granted that the latter route was generally preferred because it was much less dangerous, the ships being able to remain longer in the proximity of land. This supposition is confirmed by the *Sin T'ang-shu* which, after the passage translated above, gives an itinerary through the Strait of Malacca to India, but does not mention the Strait of Sunda.

Keeping this is mind, it is clear that Bhôja must lie to the south of Molayu, and Mr. Chavannes, considering that Palembang, according to the commentaries of Alboquerque, was called by the Javanese Malayo, places Bhôja in the extreme south of Sumatra. This statement of Alboquerque does not agree with de Barros, who in his list of Sumatran kingdoms makes Tana-Malayu (the land of the Malays) the *next* to Palembang (Yule, Marco Polo, 2nd edit. II, pag. 263); Alboquerque may have heard the Javanese call Palembang a Malay country and wrongly concluded that this was its name.

Moreover there are other reasons which make it altogether improbable that Bhôja could have been situated more south than

Palembang. The eastern coast of Sumatra is a low marshy plain, where all communication is carried on by water; any place of importance, any emporium of trade must have been situated on one of the large rivers, which come nearly from the other side of the island and run through immense tracts of country of which they are the natural and only outlets. Now there is no river of any importance south of Palembang, and if we turn the south-eastern corner and come to the Lampongs, we find, it is true, higher land, but with no back country, so no important market can ever have existed here. When the *Sin T'ang-shu* says that the country to the south of the entrance to the Strait of Malacca was called Bhôja, it can hardly have meant the Lampongs, but we must look to the east coast of Sumatra, where Bhôja then was, if not the only, at least the principal port.

Admitting with Mr. Chavannes that it must be placed as far south as possible, we naturally come to the conclusion that Bhôja or Çrîbhôja was situated on the Palembang river, and that it is the same place for which we find later on the name of *San-bo-tsai*, corresponding to a native name *Sambhôja* or *Sĕmbhôja*.

So far I quite agree with Prof. Beal, but one of his reasons, being that Bhôja is the same place as the Molayu of I-tsing or Malaiur of Marco Polo, cannot be admitted as correct. In the first place he is mistaken in telling us that I-tsing says so, as has already been shown by Mr. Chavannes (pag. 202); I-tsing tells us distinctly that Molayu is another country and the passage which makes it the same as Bhôja is from a later commentator. Prof. Beal further says that Col. Yule (Marco Polo, II, pag. 261) has given good reasons for supposing the Malaiur of Marco Polo to be the same as Palembang; I find, however, that Col. Yule is far from positive and inclines even to the interpretation of de Barros, who places Tana Malayu *next* to Palembang.

We have therefore to find now a place for the Molayu of I-tsing, the Malaiur of Marco Polo, the Malayo of Alboquerque and the Tana-Malayu of de Barros, all which may be taken to mean the same place. I-tsing tells us that it took 15 days to go from Bhôja to Molayu and 15 days again to go from there to Kieh-ch'a (pag. 144). The latter place, suggesting a native name Kada, must have been situated in the north-west of Sumatra, somewhere near the present Atjeh, for going from there west one arrived in 30 days at Magapatana near Ceylon (pag. 144), whilst a northern course brought one in 10 days to the Nicobar-islands (pag. 120). Molayu should thus lie halfway between Bhôja and Kieh-ch'a, but this indication must not be taken too litterally, where it is given for a sailing vessel, and there is also the statement of de Barros, which does not allow us to go too far away from Palembang, as he mentions Tana-Malayu *next* to that place. We have therefore to choose between the next three larger rivers: those of Jambi, Indragiri and Kampar and there is an indication in favour of the last one, not very strong, it is true, but still not to be neglected. I-tsing tells us (pag. 119): "Le roi me donna des secours grâce auxquels je parvins au pays de *Mo-louo-yu*; j'y séjournai derechef pendant deux mois. Je changeai de direction pour aller dans le pays de *Kie-tcha*". The change of direction during a voyage along the east coast of Sumatra from Palembang to Atjeh is nowhere very perceptible, because the course is throughout more or less north-west, still one may speak of a change of direction at the mouth of the river Kampar, about the entrance of the Strait of Malacca, whence the track begins to run more west, whilst it is more north before. The country of Kampar is of little importance now, but it is not improbable that there has been a Hindoo settlement, as the ruins of religious monuments decidedly Buddhist are still existing on the upper course of the river, the only ones

indeed on this side of the island, it being a still unexplained fact that the Hindoos in Java have built on a very large scale and those of Sumatra hardly anything at all.

I-tsing says that the country of *P'ouo-lou-che* (pag. 36) was situated to the west of Bhôja and Mr. Chavannes therefore thinks it may be the same as *Lang-p'o-lou-szĕ* in the extract from the New History of the *T'ang-dynasty*, translated above; this looks not improbable, but I must reject his supposition that it may be Perlak, quite in the north of the island, which seems to be a mere guess without any real foundation and not even probable. For the same reason I cannot follow Prof. Beal, who assumes that this is the same as Pasei, a little to the north of Perlak. I prefer to acknowledge that the situation of this place must remain an open question until further evidence.

On the northern coast of Sumatra the name Lambri (Notes I pag. 98 and II pag. 220) has been found back in a small village near Kota Radja; it is called Lambāri by the people of Atjeh which gives in Malay: Lambĕri or Lambri.

In the description of the palace at Modjopait (I, pag. 46 and II, pag. 171), I wrote that its brick wall had a length of a hundred feet; this must be a hundred paces, as the text has: 墻高三丈餘週圍約有百餘步. But even this must be wrong, for it gives us only a sqare of 25 paces side, far too small for the palace of a native ruler and incompatible with the fact, mentioned in the narrative, that a number of large houses were erected inside. It is probable that a printing error has crept into the text here, for our author was too well acquainted with the subject to make such a mistake. For this reason it deserves notice that the *Ying-yai Sheng-lan Tsi* (Notes I, pag. X), which is otherwise quite unreliable, but may have followed a more correct edition of our text, has 300 li for the circumference of this wall; this is certainly

too much again, being at least 120 kilometer, but it points to a large cipher in the original text, better agreeing with the enormous walls of Modjopait, of which many traces remain and which may easily have been overestimated.

The 古今圖書集成, placed at my disposal by my friend Dr. de Groot of Leiden, has yielded a few extracts, which I sthink I may translate here.

"The fields of Java are rich and its soil is level and well watered, therefore grain and rice are abundant, twice as much as in other countries. The people do not steal, and what is dropped on the road is not taken up. The common saying: "prosperous Java" means this country. Men and women wrap up their head and wear long clothes." (島夷志 in 邊裔典, book 97).

The *Tau-I Chi* was written about 1350, and it is interesting to see that Java at that period still possessed its old reputation for wealth and prosperity, which it was about to lose for a considerable length of time, owing to the internal dissensions accompanying or following the introduction of the Islam.

"In the year 1375, the 2nd month, the Emperor ordered that the spirits of the mountains and rivers of *San-bo-tsai* and Java were to be jointly sacrificed to in the hall of the mountains and rivers of Kwang-Tung.

"Previously the President of the Board of Rites had represented that an end having been made in the capital to the sacrifices to the mountains and rivers of the empire, it was not becoming that the Emperor should any longer personally worship the mountains and rivers of the foreign countries (四彝[1]) and then the Emperor had ordered that these rites should be reconsidered and a report presented.

1) 彝 is used here for 夷; I never met it elsewhere with this meaning, but the text leaves no place for uncertainty about this.

"Thereupon the Chung Shu (? 中書) and the Board of Rites proposed that the mountains and rivers of the foreign countries (外彝) should be joined to the sacrifices of the different provinces, in this way that Kwang-Si should take the sacrifices for Annam, Champa, Cambodja, Siam and Soli; Kwang-Tung those for San-bo-tsai and Java; Fuh-kien those for Japan, Liukiu and the West-Coast of Borneo (Pu-ni); Liau-tung those for Corea; Shen-si those for Kan-suh etc. In the capital they should then not be worshipped any more.

"They also observed that the mountains and rivers of the various provinces, together with (the tablets of) wind, clouds, thunder and rain, already occupied the centre (of each provincial hall) facing the south, therefore the tablets of the mountains and rivers of the foreign countries should be divided east and west and worshipped together at one altar.

"The Emperor consented to these propositions and ordered the Chung Shu to make them generally known.

"When the time of these sacrifices drew near, an officer was sent to look after the mode of worship." (廣東通志 in 邊裔典, book 97).

This extract gives us a curious instance how thoroughly and with what intimate conviction the idea of China's universal rule (Notes I, pag. 5 and II, pag. 130) was carried out.

"When I-tsu (藝祖) had founded his dynasty, in the autumn of his first year, Sam-bo-tsai came to bring tribute, but at that time this country did not yet know that the house of Sung had succeeded to the throne. Among the articles brought as tribute there was a t'ung-t'ien rhinoceroshorn (通天犀), in the midst of which there was something like a dragon holding up a cover; this figure of a dragon was climbing (rampant) with its tail slightly towards the left, which gives the (old) character 宋 Sung. (This

needs not astonish us, for) how could it be by accident that the lawful lord receives the heavenly award to rule the empire? I-tsu took this rhinoceroshorn for a girdle-clasp and he always wore it when sacrificing to heaven, to earth or to his ancestors". (袁褧楓窗小牘, Yuen Kiung's Booklet of the maple-window in 邊裔典, book 98).

By I-tsu nobody else can be meant than the founder of the Sung dynasty, whom I know however only under the name of T'ai-tsu and I cannot explain why he is called by another name here.

This uncertainty does not, however, affect the meaning of this anecdote, which may find a place here, because it shows for what peculiar reasons the products of foreign countries were sometimes appreciated in China.

The words t'ung-t'ien have not been translated, because I am not quite certain of their meaning; they signify literally "penetrating into heaven, towering into the sky" and are used for "very high" as an epithet of sacrificial mounds 臺 and court-hats (vide 佩文韻府 sub voce 天). We find there also the following notice: 犀有異角其名通天, the rhinoceros has a peculiar (rare) horn, which is called t'ung-t'ien. This is of course no explanation at all, neither have I been able to find a satisfactory one, but in looking for it, I came across a number of superstitions and legends about the rhinoceroshorn, which must have come from foreign countries to China with the article itself and may have some interest for the folklore of those foreign parts.

The rhinoceros, or at least its horn, was known in China at the dawn of its history; it is mentioned in the Chow-li, Ritual of the house of Chow (1122—255 b. C.) and in the Shi-king, respectively under the names of si 犀 and sze 兕, which seem to design the same animal.

The Shan-hai-king, dating from the beginning of the Chow-dynasty or perhaps further back, uses both names for two different, but related animals.

The Urh-ya, written about the 5th century b. C., but a part of which is said to date back as far as the beginning of the Chow-dynasty, makes a difference between the two and says: "the *szĕ* is like an ox and the *si* is like a pig". The commentary of Kwoh P'oh (A. D. 276—324) adds to this: "The *szĕ* is of a black (dark green 青) colour. The *si* resembles a buffalo and has the head of a pig, a large belly and short feet with three toes; it is of a black colour and has three horns, one on the crown of the head, one on the front and one on the nose: the last is the eating horn (食角?), it is small and is never shed; the animal likes to eat thorns; there are also some with one horn".

We may infer from these notices that those who wrote them had never seen a rhinoceros themselves, but were in the possession of oral information, which may have been got near at hand, as the rhinoceros was found in the southwestern part of the present empire, at that time not belonging to China proper yet. The detail of the three toes for instance is correct. But as this rhinoceros (rh. indicus) has only one horn, they must also have heard of the species in Sumatra, which has two.

The note of the wonderful was soon struck by *Pau P'o-tszĕ* 抱朴子 in his book on occult science, written in the beginning of the 4th century (內篇, 4th book):

"The venerable Cheng once got a real t'ung-t'ien rhinoceros-horn, somewhat longer than 3 inches; he carved it into the shape of a fish and took it in his mouth when he went into the water, which always opened before him with a square of 3 feet and he was able to breathe in it".

"The t'ung-t'ien horn has a red streak like a tasselthread, run-

ning from the bottom to the top; when this horn is filled with rice and placed amongst the fowls, these eat only a few inches and then run frightened away; therefore the people of the south call this horn also the horn which scares the fowls 駭鷄犀. When this horn is stuck into the top of a heap of grain, the birds dare not alight upon it. When on nights of thick mist or strong dew it is placed in the open space of the house, it does not become wet.

"This rhinoceros lives in deep forests; on dark evenings its horn shines brightly as a blazing torch.

"This horn is used to draw poison. The stuff is made into a broth, which is stirred with the horn, when a white froth is produced, which bubbles up and then it is over; the poison has no force any more. When a non poisonous substance is stirred with it, no froth comes up; it can thus be known by this. When travelling in foreign countries, there are poisonous villages, and if one eats or drinks in another house, he always first stirs with a rhinoceroshorn. When a man is wounded by a poisonous arrow and on the point of dying, they stick this horn into the wound, when froth comes forth and it is healed.

"The reason why this horn can kill poison is that this animal eats only plants which contain poison and trees which have thorns; it will never eat plants or trees which are soft or smooth.

"Once a year they shed their horns amongst the rocks in the mountains. When people find them, they must cut a piece of wood, making it like the horn in colour, spots and shape, this they put in the place of the horn and the rhinoceros cannot detect it, but comes in the following years to the same place to shed its horns.

"Other sorts of rhinoceroshorn can also cure poison, but not so wonderfully as the t'ung-t'ien".

Gradually the Chinese have become somewhat better acquainted

with this animal, but their notions have remained far from correct and even now it is still represented by them as a buffalo with a long horn on the top of its head. Neither have the old superstitions been discarded, but on the contrary a large number of new stories have been added to them. The 圖書集成 devotes two chapters to this subject (禽蟲典, books 68 and 69) from which I venture to take what follows.

The distinction between *szĕ* and *si* is long maintained. The former is said to be an animal living in the water, very clever in upsetting boats. The hide of both is used for armour; the skin of the *szĕ* is stronger and lasts 200 years, whilst that of the *si* lasts only a hundred. Later on we are informed that the *szĕ* is the female of the *si*; her horns are finer of design and surface and therefore better for ornaments, but the horn of the male is superior for magical and medicinal purposes. Another says that *szĕ* is the old name, now only used in the north, and *si* the modern name, preferred in the south.

The Chinese idea of a water-rhinoceros may have been derived from what they had heard about the tapir and even the hippopotamus. They soon saw that their notions about this animal were of a somewhat mythical character, but as they delight in these old traditions, they kept on repeating them; they acknowledge, however, that the animal is very rarely seen.

The water-rhinoceros is often called by the name *si* also; *e. g.* in the following extracts: "In the ocean there is the water-rhinoceros, resembling a buffalo; when it comes out of or enters into the water, it gives out light; the water opens before it".

"The rhinoceros which wards off dust (辟 or 却塵犀) is a sea-animal; its horn repels dust; when it is placed in a hall, dust does not come in".

"In the ocean there is a rhinoceros which is fond of hearing

music of stringed and blowing instruments 絲竹; when the people of those parts humour this liking, it comes out of the water".

"In the time of Han Wu Ti (140—88 b. C.) people from the west presented a red rhinoceros-dress 兕裘; when steeped into the water, it did not become wet; the Emperor wore it when giving audiences; it must have been something like the hide of the water-rhinoceros 水犀".

Sometimes this wonderful creature is represented as a quite different animal, having with the rhinoceros only the name in common; thus *f. i.* the San-tsai-t'u-hwui: "The *szĕ* is like a tiger, but smaller; it does not eat men. At night it stands alone on high mountain-tops and listens to the sound of rivulets; it likes silence. Just before the birds begin to sing and the sky becomes bright, it goes back to its lair". The 異林 gives the following story: "A man of Ts'ung-ming (about the mouth of the Yang-tszĕ) had put out his net in the sea and caught an animal like a dog and of a black colour. He put it in a pond, where it stole all the fish. This annoyed the man and he drove the animal away into the sea; it ran very quick and the water burst open before it. He then knew it was a *si*".

About the real rhinoceros we find the following notices, partly correct, but in which the marvellous continues to play a great part.

"When the rhinoceros sheds its horns it conceals them in a lonely and hidden place, not wishing that people should see it. The native king values them because they are rare and has them made into hairpins, which can dispel and ward off bad and dangerous influences".

"The t'ung-t'ien rhinoceros dislikes to see its own image and therefore always drinks muddy water, which cannot reflect it; when it is about to enter the water and people are following it, it will not move another step.

A captain of a foreign ship in the south told the following story: "When people want to capture rhinocerosses in my country, they plant stakes in the ground like monkey-poles; the forelegs of the rhinoceros have no joints and it always sleeps leaning against a tree; when these poles break off, it cannot get up any more [1])".

"The rhinoceros is like an ox, but its hoofs and legs are like those of an elephant. It has two horns: one on the forehead and a smaller one on the nose; the female has also two horns".

"The rhinoceros comes from Annam and is caught by making it fall into a pit; when it is killed, there is heavy thunder and pelting rain".

"In the country of the Tazi (probably the westcoast of Sumatra, see Notes I, pag. 14 and II, pag. 139) the rhinoceros is killed by men who climb in big trees to wait for it and shoot it when it passes by. For the smaller ones it is not necessary to use bows and arrows, as they can be caught with the hand".

"The rhinoceros has three hairs in each pore of its skin.

"When it sheds its horns, it heaps up earth and buries them underneath. The natives trace the spot and change them for wooden ones; if they take them without this precaution, the rhinoceros moves to another mountain and cannot be traced any more".

"The rhinoceros has thorns on its tongue and always eats the thorns of plants and trees, but never grasses or leaves [2])".

---

1) Caesar told the same story about the alces or elk in the Hercynian forest. In Java the natives relate it also of a wild cow of diminative size, which is said to live in the loneliest recesses of the jungle.

2) Marco Polo gives the following account of the rhinoceros (Yule, II, pag. 265): "There are wild elephants in the country (of Basma, in the north of Sumatra) and numerous unicorns, which are very nearly as big. They have hair like that of the buffalo, feet like those of an elephant, and a horn in the middle of the forehead, which is black and very thick. They do no mischief, however, with the horn, but with the tongue alone; for this is covered all over with long and strong prickles (and when savage with any one, they crush him under their knees and then rasp him with their tongue). The head

"Champa produces much rhinoceroshorns and elephant-teeth. The rhinoceros is like the buffalo, and a big one weighs 800 cattys; its body has no hair, it is black and has a thick hide with scales. The hoof has three toes and it has one horn on the point of the nose, long about 1 foot, 5 inches. It eats the leaves and branches of thorny trees".

The Chinese value the rhinoceros only for its horns, to which they ascribe the most remarkable magical and medicinal properties, as may be illustrated by the following extracts.

"There is the t'ung-t'ien horn with flowered spots; those with the finest pattern bear figures of all kinds of things; some say this is a disease of the horn, but it is impossible to say whether this is true or not. When the horn on the forehead of the t'ung-t'ien rhinoceros is a thousand years old, it is long and pointed and has white stars all through it; it can exhale an aerial fluid pervading the sky and is then able to influence the spirits, to open the water and to scare the fowls; therefore it is called: pervading the sky (t'ung-t'ien).

"When the rhinoceros is pregnant and sees the shape of things against the sky, these are figured on the horn (of its young), therefore it is called t'ung-t'ien".

"The t'ung-t'ien rhinoceroshorn bears images of all kinds of things as if they were painted upon it; it is not known how this is caused; some say that when a rhinoceros likes a thing and long delights in it, it is gradually represented in its horn".

"When the rhinoceros looks at the stars, they (i. e. their image) penetrate into its horn".

---

resembles that of a wild boar, and they carry it ever bent towards the ground. They delight much to abide in mire and mud". It is evident that Marco Polo has derived this information chiefly from Chinese sources, as is indeed the case in many other parts of his narrative.

"In the year 1054 there was a severe epidemic in the capital, and in the prescription of the college of physicians rhinoceroshorn was used; two horns were given from the imperial treasury, and when they were split, one of them proved to be a t'ung-t'ien horn. The palace-officials wanted to keep it for the imperial dress, but the emperor said; 'how could I keep it for dress and not give it to cure my people!' He forthwith ordered to pound it to powder".

"A girdlepin of rhinoceroshorn with thickset spots; inside was the figure of the moon, which could be seen during the last quarter. When the rhinoceros looks long at the moon, its image enters into the horn".

The t'ung-t'ien horn was very rare; one author says that hardly one is found in a thousand. It seems even that the article had no real existence at all, but lived only in an alchemistic fancy, just as the philosopher's stone on this side of the world. I am the more inclined to think so, as no distinctive signs are given by which it may be recognized with any degree of certainty or even probability; I have found, it is true, quite a number of passages, treating of the specks, stripes, striae etc. which may be seen on these horns, but the descriptions are so conflicting and irrelevant, that I have been obliged to let them alone. Neither can I attach any value to the attempts to explain the expression t'ung-t'ien, as they certainly give no sufficient reason for the use of these two words, which therefore must remain untranslated.

A few other myths about rhinoceroshorns are mentioned in the following extracts:

"The horn which keeps off dust 辟塵犀 (also 却塵犀 *vide supra*) is made into hairpins and combs for women; no dust then falls upon the hair".

"When the luminous rhinoceroshorn (光明犀) is placed in a dark room it gives light".

"In the year 825, a country from the south presented different articles, amongst which a rhinoceroshorn giving light at night (夜明犀). Its shape resembled the t'ung-t'ien and at night it gave such a light, that one could see at a hundred paces; even if it was covered a thousandfold with silk, its light could not be concealed. The emperor had it made into a girdleclasp, and when he went out hunting, he used no torch at night, for it was as clear as daylight".

"The horn of the spiritual rhinoceros (神犀) is lucent; in daytime it looks like an ordinary horn and at night like a blazing torch. If it is placed in the wilderness, the birds and animals are afraid". (Pei-wen yün-fu, sub voce 犀).

"In the year 714, towards the end of December, Kiau-chi (Tonking) brought as tribute a rhinoceroshorn of a yellow colour like gold. The envoy asked to put it in a golden pan and to place it in the middle of the hall, where it caused a genial warmth felt by every one. The emperor asked the reason of it, when the envoy answered: this is the rhinoceroshorn that dispels cold (辟寒犀)".

"We often hear of living rhinoceroshorns, and the tradition is that it is a horn which has never been soaked in water or burnt by fire. Some say, however, that this is not so, but that the living horn is obtained from a rhinoceros which is captured and killed, whilst the horns which have been shed are of an inferior quality. It is just as with the horns of stags".

I will conclude with a quotation from the 錄異記, written in the 10th century: "All these sorts of horn we know only by hearsay, but we cannot find an occasion to see them".

DIE ABTEILUNG DER SPIELE IM „SPIEGEL DER MANDSCHU-SPRACHE"

VON

KARL HIMLY.

III *).

b) *Efire ǵaka i χaćin* „Abteilung von den Spielgeräten", chin. *hi kŭ lei* [135]).

1) *Tonio*, chin. *ta k'i* „grosses Bretspiel" [136]).

Šanyan saχaliyan ǵuwe χaćin uχeri ilan tanggô ninǵu aiχa i fali ǵuwe niyalma emte χaćin eǵelefi tonikô de kame efirengge be tonio sembi. „Wenn zwei Menschen je eine von zwei zusammen aus 360 Glasstücken bestehenden Abteilungen, einer weissen und einer schwarzen, für sich in Anspruch nehmen und damit zu dem Zwecke der Umzingelung auf einem Spielbrette spielen, so nennt man dieses *tonio*".

---

*) *T'oung-pao*, VI, S. 363.

135) 戲具類.

136) 大碁. Das Begriffzeichen 石 *ši* „Stein" ist hier passender als 木 *mu* „Holz", da die Steine aus Glassfluss, Schiefer oder dgl. gemacht werden.

Es handelt sich hier um das gewöhnlich *wei k'i* [137]) „Umzingelung-Spiel" genannte Bretspiel, welches unter seinem japanischen Namen *Go* seit einer Reihe von Jahren auch in Deutschland eingeführt ist Bei diesem spielen zwei Spieler auf einem durch 19 Längs- und 19 Querstriche — die Ränder mitgezählt — durchschnittenen Brette; jeder Spieler hat 180 Steine, von denen die des einen schwarz, die des andern weiss eind. Man setzt abwechselnd einen Stein auf eine der 361 Ecken und sucht die Steine des Gegners einzuschliessen. Wer die meisten Stellungen beherrscht, ist Sieger. Das Spiel ist indessen meistens schon lange vorher entschieden, ehe ein Spieler 181 Stellungen teils besetzt, teils feindliche umringt hat. Die aus Glassfluss, oder irgend einer Steinart verfertigten, unten flachen, oben gewölbten Steine ähneln den römischen „*latrunculi*", nur dass letztere grösser sind. Eine ausführliche Beschreibung des Spieles findet sich im *Journal of the China Branch of the Royal Asiatic Society* N. S. XXVI (Shanghai 1894) und ist verfasst von Z. *Volpicelli* (S. 80 ff. „*Wei-Ch'i*"). Im Sitzungsberichte vom 15. Februar 1894, welcher von dem Vortrage des genannten Herrn handelt, ist eine mündliche Bemerkung des bekannten Sprachforschers und China-kundigen Dr. J. Edkins erwähnt, wonach das Spiel zuerst um 625 v. Chr. in chinesischen Werken erwähnt werde und unter anderen Orten in *Honan* damals geübt worden sei. Hier scheint jedoch ein Missverständniss obzuwalten, da Bretspiele erst im *Tso-čhuan* [138]), im *Lun-yü* [139]) und im *Möng-*

137) 圍棋. Lehrbücher für dieses Spiel sind namentlich in Japan nicht selten, und ich besitze mehrere solche. Das *San-sai tsu-ye* beginnt sein 17. Heft, welches von den Spielen handelt, mit Bild, Beschreibung und einer unzulänglichen Geschichte des *k'i* (jap. *go*), oder *wei-k'i*.

138) 左傳, die „Überlieferung des *Tso Kiu Ming*" (左邱明), eines angeblichen Schülers des *K'ung-fu-tsë*, welche das *Čhun-Thsiu* begleitet, aber statt bis 480 v. Chr., wie dieses, bis 463 geht und nach 424 v. Chr. abgeschlossen zu sein scheint. (s. Legge, Chinese Classies, V, prologomena, S. 24).

139) 論語, die „Besprechung der Aussprüche (des *K'ung-fu-tzë*)", nach Legge, Chinese Classics, I, prologomena S., 16, etwa um 400 v. Chr. entstanden.

tzĕ erwähnt werden. Im ersteren, wo *Yi* [140]), »Bretspiel", und obiges *k'i* neben einander vorkommen, ist anscheinend ein „König" (*kün*[141]) als von den übrigen unterschiedener Stein angedeutet, das *wei-k'i* also ausgeschlossen, da in diesem die Steine alle gleichen Rang haben. Die Stelle im *Lun-yü* ist zu kurz, um daraus auf die Art des Spieles zu schliessen. Sie lautet: „Der Meister sagt: Sich den „ganzen Tag voll fressen, oh! das ist unleidlich! Giebt es nicht „solche, die Glückspiele und Bretspiele üben? Das zu thun, ist „doch noch weiser" [142]). Hier ist *yi* das betreffende Wort, welches schon im *Šuo-wön* durch *wei-k'i* und in der Mandchu-Übersetzung ebenfalls durch *tonio* wiedergegeben wird. Die erste Stelle im *Möng-tzĕ* lautet: „Glückspiele und Bretspiele üben, das Trinken geistiger „Getränke lieben und nicht auf die Pflege des Vaters und der „Mutter achten, das ist die zweite Weise der Unkindlichkeit" [143]).

---

140) 弈 Seit dem *Šuo-wön* (說文), welches Wörterbuch 100 n. Chr. erschien, im Sinne von *wei-k'i* verstanden.

141) 君 von Legge „a ruler" übersetzt.

142) *Lun-Yü*, XVII, 22; Legge, Chinese Classics, I, „Confucian Analeots", S. 193: 子曰、飽食終日、無所用心、難矣哉、不有博奕者乎、爲之、猶賢乎已。 Legge übersetzt 博奕 *po yi* durch „gamesters and chessplayers" und sagt in der Anmerkung: „博 and 奕 are two things. To the former I am unable to give a name; but see some account of it quoted in the 集證 in loc.", (vgl. S. 129 der prolegomena, wo diese mir nicht vorliegende Ausgabe der „vier Bücher" unter den Quellen angeführt ist). *Po* bezeichnete früher namentlich Spiele, bei denen Würfel gebraucht wurden; es ist auch im Mandschu durch *jurgun*, Würfelspiel, Puffspiel übersetzt). 奕 is „to play at chess", of which there are two kinds, the 圍棋, played with 361 pieces and referred to the emperor *Yaou* as its inventor, and the 象棋, or ivory chess, played with 32 pieces, and having a great analogy to the European game. Its invention is attributed to the first emperor of the Chow dynasty, though some date its origin a few centuries later". Nur letzteres, soweit es sich um das jetzige Spiel des Namens handelt, verdient den Namen *chess*, „Schach". Über dasselbe s. weiter unten.

143) s. Legge, Chin. class., II, S. 213, (Book IV, 2, 30, 2). 博弈好飲酒、不顧父母之養、二不孝也。 Legge übersetzt: „The second" (thing of the five things which are said .... to be unfilial) is *gambling* and *chessplaying*, and being fond of wine, without attending to the nourishment of his parents".

Auch hier sind *po* und *yi*, die „Glückspiel" und „Bretspiel" bedeutenden Wörter, welche in der Mandschu-Übersetzung durch *ǵurǵun* und *tonio*, begleitet durch ein im Chinesischen unnötiges Zeitwort (*efime* s. o.) wieder gegeben werden. Die zweite Stelle im *Möng-tzĕ* lässt auch kein bestimmtes Bretspiel erkennen. Sie lautet: „Nun ist das Bretspiel (*yi*) als Kunst eine kleine Kunst. „Wenn man nicht seine ganze Aufmerksamkeit darauf richtet, „erlangt man sie nicht. Der Bretspieler *Thsiu* ist der beste im „ganzen Reiche. Angenommen, der Bretspieler *Thsiu* unterwiese „zwei Menschen im Bretspiele, von denen Einer seine ganze Auf„merksamkeit darauf richtete und nur auf den Bretspieler *Thsiu* „hörte, der Andere, obgleich er ihn hörte, seinen ganzen Sinn „darauf richtete, da ein Schwan herannahte, die Bogen-Sehne „anzuziehn, um ihn zu schiessen, so würde er, obwohl er zugleich „mit ihm lernte, ihm nicht gleich sein. Wenn man auch sagen „könnte, es wäre wegen Ungleichheit des Verständnisses, ist es doch „nicht so" [144]). Auch hier ist *yi* durch *tonio* in der Mandschu-Übersetzung wiedergegeben. Eines der beiden Schriftzeichen für *yi* [145]) bedeutet „eine grosse Anzahl", und man könnte auf den Gedanken kommen, dass das *ton* in *tonio* demgemäss mit *ton* „Zahl, Zeitraum von hundert Tagen" zusammenhängen könnte (vgl. *io* „Loch, Fenster

---

144) Legge, Chin. class. II, S. 286, (Book VI, IX, 3). 今夫弈之爲數、小數也。不專心致志、則不得也。弈秋、通國之善弈者也、使弈秋誨二人弈。其一人專心致志、惟弈秋之爲聽。一人雖聽之、一心以爲有鴻鵠將至、思援弓繳而射之、雖與之俱學、弗若之矣。爲是其智弗若與。曰、非然也。

145) 奕. S. Williams, S. 1093.

einer Mauer" und die solchen ähnelnden Vierecke des Brettes [146]). Im ganzen aber ist es sehr fraglich, ob in allen diesen Stellen das *wei-k'i* gemeint ist, da es im *Tso-ćhuan* entschieden nicht der Fall zu sein scheint. Nach dem *Fang-yen*, dem Wörterbuche der „örtlichen Ausdrücke", des *Yang-Hiung* [147]) (53 v. Chr. — 18 n. Chr.), nach diesem auch *Yang-tze Fang-yen* [148]) genannt, wurde der Ausdruck *yi* für das *wei-k'i* in *Thsi* und *Lu* [149]), also etwa in *Śan-Tung*, gebraucht. Die Zurückführung des Spieles auf den Kaiser *Yao* [150]), z. B. im *Po-wu-ći* [151]) hat selbstverständlich weniger geschichtlichen Werth, als solchen für die Sagenkunde. Er soll seinen unwürdigen Sohn *Tan-ću* darin unterrichtet haben, um ihn auf andere Gedanken zu bringen. An bestimmte Örtlichkeiten gebunden ist die Sage von den *wei-k'i* spielenden Berggeistern, derentwegen das Spiel auch *sien-yi* [152]), „Elfen-Bretspiel", genannt wird. Zur Zeit der *Tsin* (265—419) soll ein Mann, Namens *Wang-ći* [153]), ins Gebirge gestiegen sein, um Holz zu hauen. Dort habe er zwei Greise, oder Berggeister [154]) *wei-k'i* spielen sehn und seine Axt [155]) hingelegt, um zuzuschauen. Einer der Geister habe ihm einen Brustbeerenkern [156]), in den Mund zu stecken gegeben, wodurch er vor dem Gefühle

---

146) Das Brett heisst im Mandschu *tonikő* (besser *tonikū*, s. Möllendorff, manchu grammar, S. 2 und S. 4) mit dem ein Werkzeug bezeichnenden Anhängsel *kő*, welchem bei hochlautenden Slimmen *ku* entspricht.

147) 楊雄. 148) 楊子方言. 149) 齊 *Thsi.* 魯 *Lu.*

150) 堯 † 2250 v. Chr. (Mayers, Chinese Reader's Manual).

151) 博物志. Der Verfasser 張華 *Ćang Hwa* lebte 232—300. S. Wylie, Chinese Literature, S. 153 f.

152) 仙奕.

153) 王質. S. Mayers, Chinese Reader's Manual, S. 239.

154) 老人 *lao žön*, 老翁 *lao wöng*, Greise; 童子 *thung-tzĕ*, Jünglinge. Nach der Lehre des *Tao* verwandeln sich achtzigjährige Greise in *thung-tzĕ*, welcher Ausdruck daher besonders von den 八仙 *pa sien*, den 8 Berggeistern, gebraucht wird.

155) 斧 *fu.* 156) 棗核 *tsao-ho.*

des Hungers bewahrt worden sei. Gegen Ende des Spieles habe der Geist auf seine Axt gewiesen, deren Stiel abgefault [157]) gewesen sei. *Wang-čï* sei nach seinem Dorfe zurück gekehrt, wo ihn Niemand mehr gekannt habe, da mittlerweile hundert Jahre verstrichen gewesen seien [158]). Diese an den Mönch von Heisterbach und Rip van Winkel [159]) erinnernde Sage spielt am *Ši-ši-šan*, im Bezirke von *Kü-čou* [160]) in *Čö-Kiang*, hat sich aber dann über ganz China verbreitet, wo namentlich der Name *Lan-Ko šan*, „Berg des faulen Axt-stieles", nicht selten ist [161]). Sie findet sich schon erwähnt in der Geschichte der *Tsin*, zu deren Zeit (265—419) *Wang-čï* gelebt haben soll, und war wohl mindestens zu Anfang der *Thang* schon allgemein bekannt, da das *Tsin-šu* [162]), ursprünglich schon im 5. Jahrhundert verfasst, unter dem *Thang*-Kaiser *Thai-Tsung* (627—658), und zwar teilweise durch dieses Kaisers Beteiligung, vollendet

---

157) 柯已盡爛 *ko yi tsin lan*, „der Stiel schon ganz faul". Daher seit Verbreitung der Sage über ganz China, die vielen 爛柯山 *lan-ko šan*, „Berge des faulen Stieles".

158) *Wang-čï* soll dann zurück ins Gebirge gegangen und Anhänger des *tao* geworden sein, als welcher er immer noch erscheine.

159) s. Washington Irving's Werke.

160) 石室山 *Ši-ši šan.* 衢州 *Kü-čou.*

161) Der Name kommt sogar weit nördlich in *Liao-Tung* vor. Dort findet sich auch unter den Felsen der *Thsien-šan* oder „1000 Berge", südlich von *Liao-Yang*, ein 仙人奕棋石枰 *Sien-žin-yi-k'i-ši-p'ing* („steinernes Brett des Spieles der Berggeister").

162) 晉書. Die älteren 6 Ausgaben der Geschichte der *Tsin* sind im *Swei-šu* angeführt. Drei von ihnen waren damals (zur Zeit *Thai-Tsung's*) schon ganz, oder teilweise vernichtet, die älteste noch vorhandene aus der Zeit der *Sung* (420—479). Wegen der endgültigen Ausgabe des genannten Thang-Kaisers s. Wylie, Notes on Chinese literature, S. 15. — Die betreffende Stelle steht im *Yüan-kien-lei-hang*, Buch 329, S. 9*a*. Etwas anders lautet die Sage ebendaselbst, S. 5*a*, nach dem *Wön-yüan-wei-tsien* und dem *Li-čou-thu-king*. Nach dem 柳宗元記, *Liu Tsung-Yüan ki* (*Liu Tsung-Yüan* lebte 773—819), könnte es scheinen, dass gewisse, zu Bretspielen geeignete Steinarten, die Benennung eines Berges und die Verlegung der Sage dorthin veranlasst haben könnten; es heisst dort nämlich, am 仙奕山 *Sien-yi-šan* („Elfenspielberge") finde man, wo man zu steigen anfange, ein Spielbrett (oder Spielbretter) von Stein mit schwarzem Fleisch und roten

wurde. Das *wei k'i* selber fand schon früh seinen Weg in die benachbarten Länder. Nach Japan gelangte es wahrscheinlich durch eine der Gesandtschaften, welche vom Kaiser *Śo-mu* [163]) an den Hof des *Thang*-Kaisers *Hüan-Tsang* [164]) gesandt wurden, deren erste von 732 bis 735 dauerte. Nach der Überliefesung soll *Kibi-Daiżin* [165]) das Spiel mitgebracht haben, welcher nach dem *San-sai-tsu-ye* im J. 735 nach 20-jährigem Aufenthalte in China zurückkehrte. Indessen wird dieser Staatsmann auch bei Gelegenheit der Gesandtschaft erwähnt, die 754 zurückkam, und er starb erst im Jahre 757. Nach einer andern Nachricht soll *Śaku-Ben-Śo* [166]), der sich seiner Ausbildung wegen in China aufhielt, schon vor der Thronbesteigung Ming-Huang's mit diesem *wei-k'i* gespielt haben. Nach der Fortsetzung des *Yamato-Bumi* [167]) wird im *San-sai-tsu-ye* eines Ereignisses erwähnt, welches 738, in Folge eines *wei-k'i*-Spieles, stattgefunden habe. Auch im ältern *Thang-śu* [168]) wird in der Lebensbeschreibung des Kaisers *Süan-Ti* erwähnt, dass ein japanischer Königsohn an den Hof gekommen wäre mit Erzeugnissen seiner Heimath als

---

Adern in 18 Streifen, die zum Brettspiele taugen (得者登始山奕仙而肌黑上於杆石有十脈赤可奕道八) s. a. a. O., S. 16*a*. Im *San-sai-tsu-ye* ist die Sage von *Wang-ći*, Buch 63, S. 14*a*, zu finden, wo vom Bezirke *Kü-ćou-fu* die Rede ist, im *Tzĕ-śi-tsing-hwa*, B. 122, S. 5, nach dem *Śu-i-ki* des *Žön-Fang* (任昉述異記. Anfang des 6. Jahrhunderts, s. Wylie a. a. O. S. 154). Vorher geht indess eine ähnliche Sage von der verfaulten Peitsche nach dem *I-yüan* des *Liu-King-Śu* (劉敬叔異苑), wonach zur Zeit der Tsin Jemand ins Gebirge ritt, und zwei Greise in einer Höhle *ćhu-p'u* (樗蒱 eine Art Puffspiel?) spielen sah. Abgestiegen habe er die Peitsche auf die Erde gelegt, die nachher, wie auch Ross und Sattel, verwest gewesen seien. Nach Hause zurückgekehrt, habe er die Angehörigen nicht mehr angetroffen.

163) 聖武 724—748..

164) 玄宗, auch *Ming-Hwang* (明皇) genannt, 713—762. Er dankte 756 zu Gunsten seines Sohnes *Su-tsung* ab.

165) 吉備大臣. 166) 釋辨正.

167) 續日本紀 *Zoku Nippon-ki.*

168) s. *Tzĕ-śi-tsing-hwa*, B. 122, S. 4*a*.

Geschenken. Er hätte gut *k'i* (*wei-k'i*?) gespielt, und der Kaiser hätte dem *tai-ćao* (des Han-Lin) *Ku Śï-Yen* [169]) befohlen, sich mit ihm zu messen. In demselben Geschichtswerke heisst es in der Beschreibung des Landes *Sin-Lo* [170]) (*Sin-Ra* in Korea), es gebe dort viele gute *k'i*-Spieler. Im Zeitraume *Ta-ćung* der *Thang*, d. h. unter Kaiser *Süan-Tsung* (847—859) [171]), soll eine japanische Gesandtschaft Bretsteine aus Nierenstein als Geschenk gebracht haben, die aus einem See des südlichen Japan stammen sollten.

In dem in der Anmerkung erwähnten *Tu-Yang-tsa-pien* ist das Spiel des japanischen Königsohnes mit *Ku Śï-Yen* als ein Ereigniss des genannten Zeitraumes *Ta-ćung* angeführt, (*Yüan-kien-lei-hang*, 329, S. 7*a*). Nach dem dreiunddreissigsten Zuge ist das Spiel noch unentschieden. *Ku Śï-Yen* sagt, es müsse ein Kopf sein, der die Götter bezwinge, welcher den Stand beider Heere entwirre. Der Königsohn giebt sich verloren, und fragt den *Hung-Lu*, die wievielte „Hand" sein Gegner sei, und auf die Antwort; „die dritte", meint er, die erste Hand eines kleinen Landes komme der dritten eines

---

169) 待詔顧師言.

170) 新羅國. *Tzĕ-śï-tsing-hwa* a. a. O.

171) 大中 *Ta-ćung*, 宣宗 *Süan-tsung*. S. *San-sai-tsu-ye*, 17, S. 1*b*. Die Quelle dieser Nachricht ist dort nicht genannt. Der betreffende *Śou-than*-See auf dem *Tsi-hien*-Eilande war dem japanischen Verfasser der Bemerkungen über das *wei-k'i* („*go*") zweifelhaft; er knüpfte die Frage daran, ob es etwa *Naći-hama* sein solle. Im *Yüan-kien-lei-hang* ist eine Stelle aus dem *Tu-yang-tsa-pien* (杜陽雜編, nach Wylie, a. a. O., S. 155, aus dem 9. Jahrhundert, enthaltend Berichte über aus fremden Ländern nach China gebrachte Seltenheiten), die kaum zweifeln lässt, dass es sich um erfundene Namen handelt. 3000 *li* östlich von Japan soll sich das Eiland *Tsi-cön-tao* (集眞島, „Eiland der versammelten Warhrhaften", d. h. wissenden *Tao-Jünger*?) befunden haben (vgl. das wenig verschiedene 集賢島 „*tsi hien tao*", „Eiland der versammelten Weisen" im *San-sai-tsu-ye*), auf ihm der Turm *I-hia-thai* 疑霞臺, „Turm des zweifelhaften Dunstes", auf diesem wieder der „See der Unterhaltung der Hände" (手談池, *Śou-than-ćhi*. *Śou-than*, „Unterhaltung der Hände", ist, wie 坐隱 *tso-yin*, „Sitz im Verborgenen", ein Ausdruck für das Spiel, der zur Zeit der *Tsin* aufkam). In dem See sollten 碁子 *k'i-tzĕ* (Bretspielsteine) entstehn, und zwar schwarze und weisse. u. s. w. (s. *Yüan-kien-lei-hang* 329, S. 2*a*).

grossen nicht gleich [172]). Von einem entsprechenden Spiele scheinen zur Zeit des Verfassers in dem einen oder dem andern Spielbuche Abbildungen vorhanden gewesen zu sein unter dem Namen *Ku Śĭ-Yen san-śĭ-san ćön-śön-thou-thu* (s. u. die Anmerkung). In den japanischen Spielbüchern finden sich z.B. Spiele abgebildet, die den Namen des auch im *San-sai-tsu-ye* erwähnten *Hon-In-Bo* tragen. Vollständiger findet sich die Stelle aus dem *Tu-yang-tsa-pien* im *Tzĕ-śĭ-tsing-hwa*, 122, S. 7*a*, wieder. Dieselbe ist auch deshalb bemerkenswerth, weil sie die Veranlassung gegeben zu haben scheint, den mit den Würfelaugen 1/6 bezeichneten Gott des Reichtums der Spielkarten von Su-tschou „*Wo-tzĕ-hien-pao*" (Japaner, Schätze darbringend) zu benennen (s. Zeitschrift der Deutschen Morgenländischen Gesellschaft, Jahrgang 43, S. 458, Anm. 2) [173]). Es heisst

---

172) 大中中日本國王子來朝、王子善圍棊。上敕顧師言待詔爲對手、至三十三下勝負未决。師言懼辱君命汗手凝思、方敢落指。謂之鎭神頭乃是解兩征勢也。王子瞪且縮臂已伏不勝。廻語鴻臚曰。待詔第幾手耶。鴻臚詭對曰。第三。王子掩局而吁曰。小國之一不如大國之三信矣。今好事者尙有顧師言三十三鎭神頭圖。

173) 蘇鶚杜陽雜編。唐宣宗時大中中日本國王子來朝獻寶器音樂。上設百戲珍饌以禮焉。王子善圍棋。上敕顧師言待詔對手。王子出楸玉棋局、冷煖玉棋子、云本國之東三萬里有集眞島、島上有凝霞臺、臺上有手談池、池中生玉棋子、不由制度自然黑白分明、冬温夏冷、故謂冷煖玉、又產如楸玉類、楸木琢之爲局、光潔可鑑、及師言與之敵手至三十三下.... (s. vorige Anmerkung), aber statt 汗手 hier: 汗下, hinter

hier, der Königsohn habe Kostbarkeiten dargebracht (*hien pao*) und Tonwerkzeuge (*k'i yin yo*, Versehn für *yin yo k'i*?) und sei durch ein Gastmahl mit Spielen bewirtet worden; da er ein guter Bretspieler gewesen, sei ihm *Ku Śi-Yen* gegenübergestellt worden. Der Königsohn habe ein Spielbrett aus *thsiu-yü* [174]) und Spielsteine aus *löng-nuan-yü* („Kalt-Warm-Nierenstein") hervorgeholt und gesagt, 30,000 *Li* östlich von seiner Heimath sei das Eiland *Tsi-ćön-tao*, darauf der Turm (Stufenturmberg = *thai*?) *I-hia-thai*, auf diesem der See *Śou-than-ćhĭ*; im See entständen Brettsteine von yü, welche von Haus aus deutlich durch ihre schwarze, oder weisse Farbe unterschieden seien. Weil er im Winter warm, im Sommer kalt sei, nenne man (den Stein) *löng-nuan-yü* [175]). Auch würde dort eine Art *yü* oder Nierenstein erzeugt, welcher wie *thsiu* (Catalpa Bungei) [176]) sei, woraus Spielbretter (*kü*) gemacht würden, und glatt wie ein Spiegel wären. *Ku Śi-Yen* wäre ihm (dem Königsohne) als Gegner gegeben, bis zum 33. Zuge ... (s. o.) Auf die Frage, der wievielte

---

指 noch ein 則) .... 鴻臚跪對曰。第三手也。師言寔稱國手。王子曰。願見。第一日王子勝第三、得見第二、勝第二、方得見第一。今欲躁見第一、其可得乎。 Das Übrige wie in der vorigen Anmerkung, nur dass vor 一 und 三 noch 第 steht. Man sieht hier das *hien pao* von obigem 倭子獻寶 *Wo-tzĕ hien-pao*.

174) 楸玉 *thsiu* „Catalpa Bungei" nach Williams, (*yü* Nierenstein, Nephrit). 楸秤 *thsiu p'ing* ist = 棊局 *k'i kü*, „Spielbrett", nach dem *K'ang-Hi*-Wörterbuche.

175) 冷煖玉.

176) 楸. Die Blätter des Baumes sollen früh im Herbste fallen, woher, d. h. von 秋 *thsiu* „Herbst", der Name kommen solle. Porter Smith sagt in seinen „Contributions" towards the Materia medica, „Natural history of China": „The large tree yields timber „of an excellent kind, used for making *chess-men*, *chess-tables* and weighing-scale frames". Die Bemerkungen über diese Art *yü* stimmen bis auf die Angabe der Entfernung fast wörtlich mit der oben erwähnten Wiedergabe der Stelle nach dem *Yüan-kien-lei-hang* 329, S. 2*a* überein.

Spieler *Ku Śï-Yen* sei, folgt die Ant wort „der dritte"; in Wirklichkeit aber wäre er *kuo-śou* („Hand des Reiches") [177]) genannt, so wird hinzugefügt. Der Königsohn habe gesagt, er wolle sehn, wenn er, der Königsohn, am ersten Tage den dritten besiege, wolle er den zweiten sehn, wenn er den zweiten besiege, den ersten; wenn er jetzt mit einem Male den ersten zu sehn bekomme, wie könne er das erlangen. Der Königsohn habe das Bret zugedeckt und gerufen, die erste „Hand" eines kleinen Laudes komme der dritten eines grossen nicht gleich, das glaube er wohl. „Liebhaber der Sache haben noch das Spielmuster (*thu*, die Abbildung) der Überwältigung des Götterkopfes des 33. Zuges des *Ku Śï-Yen*". — Die Anzahl der Steine wird auf die Tage des Jahres bezogen (360), die 4 *yü* [178]) („Winkel") oder *kiŏ* [179]) („Hörner, Ecken") mit den 4 Jahreszeiten [180]). Nach dem *San-sai-tsu-ye* beziehn sich die 9 „Sterne" [181]) auf die 9 *yao-sing* [182]) („Licht-Sterne", d. h. Sonne, Mond und die 7 Sterne des grossen Bären); hiermit sind vielleicht die in japanischen *go*-Büchern zu sehenden 9 Sterne des Brettes gemeint. Indessen trifft dieses nur für die jetzige Spielweise zu. Eine im *Yüan-kien-lei-hang*, aus dem *K'i-king* des *Ćang-I* der *Sung*-Zeit [183]), angeführte Stelle spricht von 72 *lu* [184]) oder Stellen (eigentlich „Wegen"), die den *hou* [185]) oder 72 Teilen des Jahres der *Ćou* entsprochen hätten, was mit den dermaligen 361 *lu* nicht übereinstimme [186]). Ferner findet sich im *San-sai-tsu-ye* eine Stelle aus

---

177) 國手.

178) 隅. Wie nach den 4 Vierteln zu rechnen ist, kann men aus der Abhandlung von Volpicelli (Journal of the China Branch of the R. A. Soc. N. S., XXVI) ersehn.

179) 角. 180) 四時. 181) 九星.

182) 九耀星. S. *San-sai-tsu-ye*, 17, S. 1*a*.

183) 宋張擬棊經. 184) 路.

185) 侯, Zeiträume von 5 Tagen, s. Mayers, the Chinese Reader's Manual, S. 359.

186) Es scheint also zuerst ein Bret mit 8 × 9 Strichen vorgelegen zu haben (zur älteren Han-Zeit?).

dem *I-king* des *Ćhun* von *Han-Tan* [187]), wonach das Bret 17 *tao* [188]) oder Striche längs und quer, zusammen also 289 (d. h. 17×17), gehabt habe, woran die Bemerkung geknüpft ist, dass es sich wohl vor den *Han* und *Wei* immer so verhalten zu haben scheine. Das *wei-k'i* überhaupt ist also mit Sicherheit nicht über die älteren *Han* hinaus, die jetzige Spielweise nicht über die Zeit der drei Reiche zu verfolgen. — Das *San-thsai-thu-huei* enthält in der Abteilung der Hausgeräte die Abbildung eines *wei-k'i*-Brettes von 30×30 Strichen.

2. *Bańǵi*, chin. *lien śöng k'i* [189]).

Šanyan saχaliyan ǵuwe χaćin orin duin tonio efirengge [190]) *be bańǵi efimbi sembi.* „Das Spiel der 24 Steine mit zwei Teilen, einem „weissen und einem schwarzen, nennt man „*bańǵi efimbi*" [190])".

Amyot sagt I, S. 520, unter *pantchi efimbi*: „jouer aux dames „chinoises. On dit en chinois *hia-ki*; il y en a 24, dont douze sont „blanches, et les douze autres noires (*pantchime efimbi*)" [191]); unter *pantchimbi* heisst es bei Amyot: „faire sa journeé, engendrer, „produire. Avoir de quoi dans sa maison", — ferner unter *pantchi boumbi*: „relier un livre. Ordonner d'engendrer, de produire. Faire „accoupler. Envoyer les troupes par compagnie (*chacune de* 25 „*hommes*), chaque compagnie dans des postes différents. Joindre „plusieurs feuilles ensemble". Gabelentz giebt die Bedeutungen für 1) *banji efimbi* Dame spielen, 2) *banjimbi* erzeugen, gebären .... 3), *banjibumbi* erzeugen, gebären, schaffen, ein Buch einbinden, hat dagegen *banjime efimbi* nicht, welches, wenn es nicht eine volkstümliche Ableitung für ein sonst unverständliches Wort sein sollte, für

---

187) 邯鄲淳藝經. 188) 道.

189) 聯生棋 (*lien* verbinden, *śöng* geboren werden, entstehn, *k'i* Bretspiel, Stein im Bretspiele), „verbunden geborene Steine" (?)

190) *Efimbi* spielen s. o. *Tonio* hier in Verbindung mit *orin duin* 24 = *k'i*, *k'i-tzĕ* „Bretspiel", Stein im Bretspiele.

191) s. u. unter 3. *bańǵime.*

den Zusammenhang mit dem Zeitworte *bangimbi* sprechen würde. dem auch das chinesische *śöng* in *lien śöng k'i* entspricht. Freilich ergiebt sich aus den vorhergehenden Beispielen, dass die von *efimbi*, „spielen", abhängigen Wörter entweder Zeitwörter mit der Endung *me*, oder Nennwörter [192]) ohne Endung sind (vgl. a) S. 262 *mekteme efire xaćin*, a) 1) *temśeme efire*, 10) S. 347 *buxiyeme, ǵixa yidame efire*, 12) S. 351 *durime gaime efire*, 13) *forime eteme efire*, 21) S. 357 *eteme efire*, 24) S. 358 *melǵeme efire*, 25) S. 359 *goibume efire*, b) 1) *kame efirengge* und als Beispiele für abhängige Nennwörter a) 16 S. 355 *gaćuxa efire*, ebenso 30) S. 361, b) 2) *orin duin tonio efirengge*. Man sollte also statt *bangi efimbi* eher *bangin efimbi* erwarten, da *bangin* das dem Zeitworte *bangimbi* entsprechende Nennwort ist. Dass kein Versehn vorliegt, scheint aus einem der beiden chinesischen Ausdrücke des Auszuges hervorzugehn, mit welchen die Bedeutung des Mandschuwortes wiedergegeben ist. Während nämlich der erste Ausdruck *ör śi ssě k'ï* [193]) dasselbe besagt, wie das *orin duin tonio* des erläuternden Mandschusatzes („24 Bretspiel—Steine"), enthält der zweite *pan-ki-k'i* [194]), wenn man die neuere Pekinger Aussprache *pan-ći-ćhi* in Betracht zieht (s. o. S. 261 f.), augenscheinlich in den beiden Sylben *pan-ći* eine Umschrift des Mandschu-Ausdruckes *bangi*, da die einzelnen chinesischen Wörter keinen befriedigenden Gesammtsinn ergeben und ein aus einer

---

192) Das Nennwort *efin*, Spiel, wird teils mittels der Endung *ra* (*re*), teils mit einem andern Nennwort mittels der Endung — *i* verbunden. Beispiele sind: S. 264 *mektere efin*, S. 346 *simxulere efin*, S. 347 *buxiyen i efin*.

193) 二十四棋.

194) 班季棋 (*pan* Reihe, Wachendienst, *ki* Jahreszeit, *k'i* Bretspiel, Stein im Bretspiele). Das indische *paćīsī* (vom hindustanischen *paćīs* „25" = sanskrit *pañćavīçati*) hierherzuziehn, verbietet teils der Umstand, dass *pañća* durch 般遮, oder 般闍 *pan-čö*" wiedergegeben zu werden pflegte, teils der, dass es sich bei diesem Spiele um 5 Kaurimuscheln zum Würfeln und nicht mehr als 16 Steine von vier verschiedenen Farben handelt. Siehe jedoch weiter unten! *Banjin* findet sich in Gabelentzens Wörterbuche durch „Natur, äussere Gestalt, Leben, Lebensmittel" wiedergegeben.

andern Sprache stammendes Fremdwort nicht nachzuweisen ist. Jedoch findet sich in Kowalewski's mongolischem Wörterbuche ein Bretspiel erwähnt, welches mit 24 Steinen gespielt wird und *χonin śitara* („Schaf-Schach") genannt wird (tibetisch *ćolo-ćhung-ba* „kleines *ćolo*. *Ćolo* bedeutet sowohl „Würfel" als „Schachfiguren", „Steine"). Auch ich spielte einst in Peking mit einem Tungusen und russischen Untertanen ein Bretspiel, welches übrigens von unserem Damespiel nicht merklich verschieden und augenscheinlich über Russland in seine Heimath gelangt war. Ein noch übliches chinesisches Spiel der Art ist mir nicht vorgekommen. Dahingegen möge hier ein älteres *than k'i* [195]) genanntes Spiel erwähnt werden, von welchem das *Yüan-kien-lei-hang* und das *San-sai-tsu-ye* nach den verschiedensten Quellen ein freilich nur zu unvollkommenes Bild geben. Im *San-sai-tsu-ye* befindet sich sogar eine Abbildung des Spieles, welche ein, kleine Bretspiel-Steine mit Daumen und Zeigefinger abschnellendes, Frauenzimmer darstellt. Dem entspricht auch das chinesische *than* „schnellen" und das japanische *hažiki*, welches neben *than k'i* steht. Die Beschreibung dazu besagt, dasss Knaben und Mädchen bei diesem Spiele mehr als 10 Bretspielsteine mit den Fingern emporschnellen und die fallenden durch Entgegenschlagen zu treffen suchen. Das Spiel gelte als gewonnen, wenn keiner der fallenden Steine verfehlt werde. Die vorangehende Stelle aus dem *Ši-śwo* [196]) steht ausführlicher im *Yüan-kien-lei-hang* (Buch 330, S. 2*a*). Nach derselben wäre das *than-k'i* am Hofe der *Wei* [197]) aufgekommen, wo *Wön-ti* [198]) die Steine aus einem Tuche

195) 彈棋 (*than* schnellen, knipsen, *k'i* Bretstein).

196) s. *Wylie*, Notes on Chinese literature, S. 151: „The 世說新語 *She shwo sin yu*, written by 劉義慶 *Lew E-k'ing* of the 5th century, is a collection of minor incidents from the *Han* to the *Tsin* dynasty inclusive.

197) 魏 *Wei*, eines der „drei Reiche", 220—265.

198) 文帝, 220—227.

geschüttelt und keinen gefehlt hätte [199]). Aus späteren Quellen geht hervor, dass das Spiel von zwei Spielern mit 8 weissen nnd 8 schwarzen Steinen gespielt wurde. Das *Möng-k'i-pi-t'an* [200]), ein von Altertümern handelndes Werk aus der Mitte des 11. Jahrhunderts, beschreibt ein zum *than k'i* gehöriges viereckiges Brett, dessen Mitte die Gestalt eines Napfes mit Deckel gehabt habe, während an den vier Ecken kleine Erhöhungen [201]) gewesen seien. In der Halle des Buddha, im Tempel *K'ai-yüan-ssĕ*, befinde sich ein Spiel [202]) von Stein, welches *auch* aus der Thang Zeit stamme (*K'ai-yüan* hiess der Zeitraum 713—742). Die im *Yüan-kien-lei-hang* vorhergehende Stelle aus dem *Ki-tsuan-yüan-hai* [203]) sagt, nach der Spielweise der *Wei* (s, o.) werde erst ein Stein (*k'i*) in die Mitte des Brettes) gesetzt, der von den übrigen schwarzen und weissen umringt werde.

Ich weiss nicht, mit welchem Rechte diese Stelle unter den auf das *than k'i* bezüglichen steht, da der Name *than k'i* nicht erwähnt ist, und der Ausdruck *li i k'i* [204]) »einen Brettstein hinstellen", wie die ganze Spielweise, dem Abschnellen der Steine (*than*) zu widersprechen scheinen. Indessen, wenn man auch aus den ver-

---

199) 彈棊始自魏宮內。文帝於此技特妙用手巾角拂之、無不中.... Dem *Wei-wön-ti* wird auch eines der vielen auf das Spiel bezüglichen Gedichte, ein *than-k'i-fu* zugeschrieben.

200) 夢溪筆談.

201) 隆. Die Grundbedeutung, welche nach beiden Richtungen nach oben und unten, aufgefasst werden kann, ist vielleicht gewölbt, daher sowohl Erdhaufen, als Loch (genauer 窿); Himmelsgewölbe, hoch, hohl.

202) 局 *Kü*, sonst „Spiel", in den beiden angeführten Stellen aber augenscheinlich als „Brett" zu verstehn.

203) 記纂淵海.

204) 立一棊 (*li* aufrecht hinstellen). Man könnte hieraus auf eine Gestalt der „Steine", oder Figuren schliessen, wie sie in Hyde's „historia nerdiludii", S. 65, unter dem Namen 樽棋 *tsun k'i*, dargestellt sind.

schiedenen Nachrichten über das Spiel, welche aus den verschiedensten Zeitaltern stammen, kein befriedigendes Gesammtbild zusammenstellen kann, so bleibt immer noch die Möglichkeit, dass das Spiel sich im Laufe der Zeit sehr verändert haben kann. Auf die Gestalt des Brettes bezieht sich noch eine Stelle aus dem *Lao-hiŏ-yen-pi-ki* [205]) von *Lu-Yu-Wu-Kuan* [206]) (1125—1210), derzufolge es im *K'ao-ku-thu* [207]) des *Li Tsin-po* [208]) heisse, das Brett (*kŭ* s. o.) des »*alten*" *than-k'i* habe die Gestalt des Deckels eines Weihrauchgefässes [209]) gehabt, den man seinen »mittlereren" *lung-k'i* [210]) genannt habe. Nach derselben Quelle wird, im *Yüan-kien-lei-hang*, S. 2*b*, erzählt, in der Buddha-Halle des berühmten Tempels *Lung-hing-ssĕ* habe sich das *than-k'i*-Spiel (oder Brett? *kŭ*) von Nierenstein (*yü šĭ*), aus der Hofburg der *Wei*, mit einer Inschrift aus den Zeitraume *huang-ćhu* (220—227) befunden, welches im Zeitraume *ćöng-ho* (1111—1117) in die Kaiserstadt gebracht worden sei. Den 8 schwarzen und 8 weissen Steinen gegenüber stehn, seit der Thang-Zeit, je 12 verschiedenfarbige Steine aus anderen Quellen, von denen das *Than-k'i-sü* des *Liu-Tsung-Yüan* (773—819) die ausführlichste zu sein scheint. Es scheint, dass die Steine teils auf das Brett gesetzt, teils in die Höhe geschlagen wurden und dass ein Stein von zwei anderen (verschiedener Farbe?) eingeschlossen (und gefangen?) werden konnte.

---

205) 老學菴筆記。 206) 陸游務觀.

207) 考古圖, „Prüfung alter Abbildungen".

208) 李進伯。 209) 香爐蓋。

210) 中隆起。 Der Ausdruck *lung k'i* ist auch von Beziehung auf die vier Ecken in der Stelle des *Möng k'i pi t'an* gebraucht.

MÉLANGES.

Ueber den Verfasser und Abschreiber der chinesischen Inschrift am Denkmal des Köl Tägin [1]).

VON

FRIEDRICH HIRTH.

Wir haben bei der Entstehung einer chinesischen Steininschrift dreierlei Vorgänge zu unterscheiden. Der *Verfasser* als geistiger Urheber, der lediglich für den Stil verantwortlich ist, concipiert (*tsuan*, 撰); der *Schönschreiber*, bisweilen mit dem Verfasser identisch, oft aber auch lediglich wegen seiner berühmten Handschrift mit der Abschrift des Conceptes beauftragt, schreibt den Text mit Tusche auf Papier nieder (*shu*, 書); der *Steinmetz* klebt den papierenen Text auf die geglättete Steinplatte und meiselt ihn als genaues Facsimile der Handschrift des Schönschreibers ein (*lêh*, 勒, oder *mu-lêh*, 摹勒, *lit.* »durchpausend eingravieren"). Die Namen des Concipienten und des Abschreibers sind auf den meisten Inschriften genannt, bei besonders berühmten Inschriften,

1) *Inscriptions de l'Orkhon receuillies par l'expédition Finnoise* 1890 *et publiées par la Société Finno-Ougrienne.* Helsingfors, 1892. Vgl. G. Schlegel, *La stèle funéraire du Téghin Giogh*, etc., Leiden, 1892.

auch wenn die Namen nicht erhalten sind, bekannt. Gewiegte Epigraphiker wie Ou-yang Siu, der Verfasser des grossen Corpus Inscriptionum *Tsih-ku-luh* (集古錄), sind oft im Stande, an der Form der Schriftzeichen den Schreiber ebenso sicher wieder zu erkennen wie man an gewissen Eigenthümlichkeiten des Stiles den Verfasser zu erkennen glaubt.

Zu allen Zeiten haben sich nicht nur die hervorragendsten Gelehrten, Dichter und Staatsmänner, sondern auch die Kaiser an der Herstellung von Inschriften betheiligt, indem sie einen selbst verfassten Text, oder auch das Concept eines Anderen eigenhändig für den Steinmetz abschrieben. Es liegt in solchen handschriftlichen Leistungen nach chinesischen Begriffen weder für den Monarchen noch für die Fürsten des Geistes eine Erniedrigung, da die Handschrift an und für sich im Stande ist den Inhalt eines sonst werthlosen Documentes zu adeln, wenn ihr der Genius des Schreibenden innewohnt, — eine Werthschätzung mechanischen Könnens, die zwar für uns Europaeer unverständlich, aber der chinesischen Anschauung eigenthümlich und deshalb bei der Beurtheilnng chinesischen Geisteslebens von Wichtigkeit ist. Dass ein Kaiser ein von einem anderen, gleichviel welchem, Verfasser herrührendes Gedicht abschreibt, um dadurch der Welt ein Denkmal seines eigenen, lediglich durch die Handschrift bethätigten Geistesfluges zu hinterlassen, ist keineswegs selten. So enthält das *Kin-schih-ts'ui-pien* [1]) (Kap. 81, p. 9) eine leider arg verstümmelte, bereits im *Tsih-ku-luh* des Ou-yang Siu mitgetheilte Steininschrift vom Jahre 736, also nur drei Jahre nach der Stele des Türken-Prinzen entstanden, die, auf Befehl des Kaisers Hüan-tsung vom Staatsminister Tschang Kiu-

---

1) 金石萃編, der ihm Jahre 1805 veröffentlichte Thesaurus für Inschriften aller Zeiten, in 160 Büchern von Wang Tsch'ang bearbeitet. Vgl. Wylie, *Notes on Chinese Literature*, p. 64. Ich citiere nach der vor einigen Jahren in Shanghai veranstalteten photolithographischen Ausgabe.

ling (張九齡, vgl. Mayers' *Manual*, p. 6) verfasst, vom Kaiser eigenhändig abgeschrieben war. Sie wird in der Inschrift selbst als *yü-schu* (御書), d. h. »Kaiserliche Handschrift" bezeichnet, während wir im *T'ang-schu* (Kap. 108, p. 11) durch Ou-yang Siu erfahren, dass Tschang Kiu-ling den Text aufsetzte. Es handelt sich auch hier um eine Grabstele, deren Held P'ei Kuang-t'ing (裴光廷) mit den Türken in mancherlei Beziehungen gestanden hatte, wie aus seiner Biographie (*T'ang-schu*, l. c., p. 9 ff.) hervorgeht. Unter den Kaisern der Dynastie T'ang genossen drei, nämlich Kao-tsung (650 bis 684), Hüan-tsung, der Vater unserer Stele (713 bis 756), und Schun-tsung (805 bis 806), eines noch nach Jahrhunderten anerkannten Rufes wegen ihrer musterhaften Handschrift (*T'u-schu-tsih-tsch'éng* 24: Kap. 39, *hui-k'ao*, 2 p. 7). Besonders aber hat sich Hüan-tsung durch kalligraphische Leistungen hervorgethan. So wurde von ihm eine längere Grabschrift (auf seine Schwester, die Prinzessin *Kin-sien-tschang kung-tschu*, 金仙長公主), die, von *Sü Kiao-tschi* (徐嶠之) verfasst, zum Theil gut erhalten, in der Nähe von Pu-tsch'êng-hien bei Si-ngan-fu aufbewahrt wird, eigenhändig niedergeschrieben. Was im Anfang dieses Jahrhunderts von dieser Grabschrift vorhanden war, findet sich im *Kin-schih-ts'ui-pien* (Kap. 84, p. 12) abgedruckt. Im Museum der Sung-Kaiser wurden im Anfang des 12. Jahrhunderts noch 25 von ihm herstammende Handschriften aufbewahrt (s. *Süan-ho-schu-p'u*, 宣和書譜, Kap. 1, p. 4, wo sich auch eine Charakteristik seiner Handschrift findet, die ich jedoch kaum zu übersetzen wage, da die technischen Seiten einer solchen Kritik, ohne vorausgegangene praktische Studien, nicht zu ergründen sind).

Unter diesen Umständen dürfen wir uns nicht wundern, wenn wir im *T'ang-schu* (Kap. 215 B, p. 4) lesen, dass »der Kaiser für den verstorbenen Türkenprinzen eine Steininschrift verfasste"; denn so verstehe ich die Worte *Ti wei k'o-tz'ŭ yü pei* (帝爲刻辭于碑), die Schlegel durch »l'empereur *fit graver* pour lui une

inscription sur une stèle" übersetzt. Gegen letztere Version wäre nichts einzuwenden, käme uns nicht eine Parallelstelle im *Kiu-T'ang-schu* (Kap. 194 A, p. 27) zu Hülfe, worin ausdrücklich gesagt wird, dass auf Grund Kabinetsbefehls »eine Stele errichtet wurde und dass der Kaiser *selbst den Text der Stele herstellte*" (并爲立碑、上自爲碑文). Ich sage absichtlich »herstellte", da aus der Stelle nicht hervorzugehen scheint, ob der Kaiser den Wortlaut der Inschrift aufsetzte (*tsuan*, 撰), oder ob er das von einem Anderen, etwa einem Minister, aufgezetzte Concept nur eigenhändig, behufs Übertragung auf die Steinplatte, abschrieb (*schu*, 書), oder beides. Ich vermuthe das Letztere aus folgenden Gründen.

Wie weiland dem lateinischen Aufsatz, den wir als Primaner nach vorgeschriebenen Regeln anzufertigen pflegten, so liegt auch der chinesischen Literaturgattung des *Pei* (碑) im engeren Sinne, d. i. des Epithaphes, ein stereotypes Schema zu Grunde. Ein Blick auf die äussere Form der zahllosen Grabschriften der T'ang, die, ganz ähnlich wie die der Stele am Orkhon zusammengesetzt, grossen Theils in das *Kin-schih-ts'ui-pien* aufgenommen worden sind, genügt, um uns zu überzeugen, dass dem eigentlichen Texte immer der Titel der Grabschrift vorausgeht; diesem folgt dann in weitaus den meisten Fällen, bald in derselben, bald in einer, oder mehreren besonderen Säulen, der Name 1° des Verfassers, 2° des Abschreibers, oder nur des einen, oder beider in einer Person. Immer aber geht dem Namen (*sing* und *ming*, also mindestens zwei Schriftzeichen) der Titel der betreffenden Persönlichkeit voraus, sodass die Bemerkung über diesen Punkt selten weniger als ein Dutzend Schriftzeichen enthält. Nur in den seltensten Fällen fertigt sich der Abschreiber oder der Verfasser mit wenigen Zeichen ab, wie z. B. *Tschih Ting shu* (姪定書), »geschrieben vom Neffen [des Verstorbenen] Ting" (*Kin-schih-ts'ui-pien*, Kap. 81, p. 4). Von solchen Fällen abgesehen, würde die Unterdrückung des Titels von

Seiten eines nicht verwandten Schreibers eben so gut respektwidrig sein, wie man noch heute auf seiner Visitenkarte sich mit dem blossen Namen nur dann begnügt, wenn man sie an Niedriger- oder Gleichgestellte schickt, während die bei hochgestellten Persönlichkeiten abgegebene Karte Namen *und* Titel enthalten muss. Die Reihenfolge ist immer so, dass zuerst der Verfasser des Textes und zuletzt der Schönschreiber genannt wird; vor beiden steht der Titel der Inschrift, der bisweilen als Kopftitel, wie auf unserer Stele, wiederholt ist. Die Bemerkung über die Urheberschaft schliesst daher immer mit dem Worte *shu* (書, d. h. »geschrieben von ....") ab, sodass der Raum zwischen diesem Zeichen und dem Seiten-Titel der Inschrift Namen und Titel sowohl des Verfassers wie des Abschreibers enthalten muss. Nur wenn der Kaiser selbst Verfasser und Abschreiber zugleich ist, liegt die Möglichkeit vor, dass Alles, war wir darüber zu wissen nöthig haben, in vier Schriftzeichen ausgedrückt wird. Die in diesem Falle angewendete Formel lautet

Yü tschi Yü schu (御製御書), d. h.

»der Kaiser verfasste es, der Kaiser schrieb es".

Dies sind die Worte, die wir zwischen Titel und Text z. B. einer berühmten Inschrift des Kaisers Hüan-tsung lesen, des *T'ai-schan-ming* (太山銘) vom Jahre 726 (S. *Kin-schih-ts'ui-pien*, Kap. 76, p. 3).

Dieselben Worte nun glaube ich auf der Stele des Türkenprinzen zu lesen. Der Leser, der mir hierin folgen will, bewaffne sich mit einer kräftigen Lupe und halte die von der Finnisch-ugrischen Gesellschaft mitgetheilten Lichtdruck-Tafeln in helles Sonnenlicht. Man bemerke, dass der den Text haltende Theil der Steinplatte von einem breiten mit Arabesken angefüllten Rand umgeben ist. Ich will diesen Theil der Platte, wie er in Schlegel's »*La stèle funéraire*", etc., übersichtlich wiedergegeben ist, der Bequemlichkeit halber in Vertical-Säulen, mit dem Seiten-Titel, *a*, anfangend und dem Datum, *n*, aufhörend, mit Buchstaben, und in Horizontalreihen

von oben bis unten mit den Zahlen 1 bis 36 bezeichnen. Danach stehen die fünf Schriftzeichen des Seiten-Titels auf *a* 3—7; *a* 8—10 ist leerer Raum, was der chinesischen Sitte entspricht; an der Stelle von *a* 11 bis 14 aber, gegenüber den Zeichen 相合寰宇, sind die Spuren von vier Schriftzeichen zu sehen, deren letztes leicht als *schu* (書) zu erkennen ist. Der Raum *a* 15 bis 23 und weiter hinab ist mit nicht-chinesischer, vermutlich nachträglich aufgetragener Schrift bedeckt. Nach dem Gesagten nun pflegt zwischen Text und Seiten-Titel der Name des Verfassers und des Abschreibers zu stehen; wären dies die Namen von Ministern oder Gelehrten, so müssten ihre Titel nebst Namen dem Zeichen *schu* (書), das ja immer den Schluss dieser Angabe bildet, voranstehen. Dazu ist aber bei der Kürze des dem Seiten-Titel folgenden Raumes kein Platz. Der zwischen dem Zeichen *schu* (書) und dem Schlusszeichen des Seiten-Titels befindliche Raum entspricht dem Raum von sechs Zeichen der ersten Textreihe. Davon werden drei allein von dem Spatium in Anspruch genommen, das gewöhnlich den Seiten-Titel von der Bezeichnung des Verfassers und Abschreibers trennt. Die letztere kann mithin, einschliesslich des Zeichens *schu* (書), nur aus vier Zeichen bestehen. Die Vermuthung würde also sehr nahe liegen, selbst wenn wir weiter nichts als dieses *schu* (書) entziffern könnten, dass wir es mit der Formel *yü-tschi yü-schu* zu thun haben. Es gehört jedoch nur wenig Phantasie dazu, um auf Tafel XIV unter *a* 11 bis 13 die Zeichen 御, 製 und nochmals 御 selbst in ihrer Verstümmelung wieder zu erkennen [1]).

Es wäre zu wünschen, dass uns bei Gelegenheit der nächsten Expedition in jene Gegend über diesen Punkt Gewissheit verschafft würde. Bestätigt sich meine Vermuthung, so ist wohl kein Zweifel

---

1) Die fraglichen vier Schriftzeigen sind auf der Gesammt-Photographie (*Inscriptions de l'Orkhon*, Tafel XIII) so gut wie verloren gegangen. Um sie zu reconstruieren, vergleiche man die Tafeln XIV und XV, wo sie nach einem dem Raum von drei Schrift-

mehr darüber übrig, dass wir es hier mit einem auf Stein übertragenen Autogramm des Kaisers Hüan-tsung zu thun haben. Sollten wir je in den Besitz eines zuverlässigen Abklatsches von einer Inschrift des Hüan-tsung gelangen, so wäre ein Vergleich der beiderseitigen Schriftzüge von grossem Interesse.

---

zeichen entsprechenden Spatium unter dem Seiten-Titel zu erkennen sind. Der Text würde nach dieser Ergänzung wie folgt zu lesen sein:

Ornamentaler Rand.

	f	e	d	c	b	a	
1				裔	彼		
2				也	蒼		
3				首	者	故	
4				自	天	關	
5				中	网	特	
6				國	不	勤	
7				u.s.w.	覆	碑	
8					壽		
9					天		
10					人		
11					相	御	
12					合	製	
13					寰	御	
14					宇	書	
15					大	türkische Schrift folgt hier.	
16					同		
17					u.s.w.		
u.s.w.							

Ornamentaler Rand.

Tägin et Töre.

PAR

G. SCHLEGEL.

La question si les caractères chinois 特勤, *tägin*, n'étaient peut-être pas une erreur de transcription pour 特勒, *töre*, a été souvent débattue dans les derniers temps; mais les inscriptions turques de l'Orkhon ayant démontré qu'il s'agissait de *tägin* et pas de *töre*, les partisans de la leçon *tägin* ont triomphé; c'est en effet le titre donné au prince *Kül* dans la stèle que j'ai traduite sous le titre de «Stèle funéraire du Téghin Giogh». Pourtant les deux titres sont mentionnés par les anciens auteurs chinois, quoique les éditeurs modernes des anciens livres aient arbitrairement changé tous les 勤 *Kin* en 勒 *lih.*

L'ancienne édition impériale de l'ouvrage de *Ma Toan-lin,* du 1er jour du 5e mois de la 3e année de *Kia-tsing* (Juin 1524) distingue les deux titres exactement. En parlant des Turcs orientaux, l'auteur emploie constamment le titre *Tägin*, tandis qu'en parlant des Turcs occidentaux et des Ouïgoures, il n'emploie que le titre de *Töre.*

La différence entre ces titres est que celui de *Tägin* (prince) peut être conféré à chaque homme vaillant ou éminent, tandis que celui de *Töre* (prince du sang) appartient de droit aux fils du Kagan et de la famille royale comme *Ma Toan-lin* (Turcs occidentaux, Chap. 344, fol. 1 v.) nous le dit expressément [1]).

---

1) 其官府有業護、有設、有特勒。常以可汗子弟及宗族爲之。Parmi les officiers il y a des Yabgou, des Chad et des Töre, qui sont constamment choisis parmi les fils et frères cadets et les membres de la famille du Khan.

Les titres des grands officiers des Turcs orientaux étaient *Yabgou*, *Chad*, *Tägin*, *Sulibat* et *Tutunbat* [1]).

M. le professeur Houtsma, à Utrecht, auquel j'avais simplement posé la question quelle valeur ces deux titres avaient, sans rien lui dire de l'opinion de *Ma Toan-lin*, me répondit à ce sujet:

«Le mot *töre* se trouve dans le Kirgise, à Bokhara et ailleurs en Asie centrale dans la signification de *prince*, fils du Khan ou Sultan. Selon Vámbéry, les descendants de Mohamad (les Seiyid) dans l'Asie centrale se nomment également *töre*, et selon M. Gregorieff le mot est employé généralement derrière le nom propre comme en Perse le mot *mirza*. Quant au mot *tegin*, je suppose que ce n'est pas un titre, mais un *epitheton ornans* qui n'est pas restreint aux princes mêmes, mais qui peut être accordé à chaque héros guerrier. *Töre* se rapporte donc à la naissance, *Tegin* aux qualités gagnées (vaillance)».

En effet, De Guignes, dans son Histoire des Huns et des Turcs, mentionne un gouverneur de Bokhara nommé *Ali Téghin* et un prince turc du même nom, ainsi qu'un *Begal téghin* (II, 177), deux *Sebegh téghin* (III 69, II, 168), un *Sipashi téghin*, général turc (II, 174), un *Togh téghin* (II, 256, E 506), un *Alp téghin* (IV, 290, III, 28, note 54), etc.

En résumé *Tägin* veut donc dire *Prince*, comme p. e. en Allemagne «Prince Bismark», tandis que *Töre*, veut dire prince du sang, comme p. e. les «Princes d'Orléans» en France [2]).

Dans son histoire des Turcs orientaux, *Ma Toan-lin* parle à chaque instant des *Tägin*; p. e. Chap. 343, fol. 8 *recto* et *verso*, an 615, il nous dit que *Cibir*(?) envoya le *Tägin Kangly* pour offrir

---

1) 大官有葉護、次沒(pour 設)、次特勤、次俟利發、次吐屯發。Ma Toan-lin, 343, fol. 3 *recto* et *verso*.

2) En Allemand un *Tägin* est un Fürst, et un *Töre* un Prinz.

mille chevaux (始畢遣特勤康利獻馬千疋). Ce même *Cibir* envoya encore le *Tägin Kutlug* (Prince Heureux) à la cour de Chine (始畢使骨咄祿特勤來朝). Folio 18 *verso* nous lisons qu'en l'an 647, le Khan *Ilču Čäpär*(?) envoya son fils *Šapura Tägin* à la cour de Chine (乙注車鼻可汗遣其子沙鉢羅特勤來朝). Fol. 24 *verso* nous lisons qu'en l'an 714, le vieux Khan *Bikčür* envoya son fils *Itsü Kagan* ainsi que le *Tägin Tonga* (默啜既老....遣其子移泪可汗及同俄特勤). Fol. 25 *verso*, le nom de *Kül Tägin*, fils de *Kutlug* (骨咄祿之子闕特勤), est deux fois mentionné. Il est encore mentionné fol. 28 *recto* et *verso* pendant les années 725 et 732 (闕特勤).

Nous savons par l'histoire chinoise que la puissance des Turcs orientaux s'éteigna vers les années 744—745.

Le Khan *Ozmiš* s'étant enfui, les Basmil le poursuivaient et lui coupaient la tête qu'ils envoyaient à la capitale, quand les Turcs choisirent son frère cadet, le *Töre* à sourcils blancs, *Kütrüng beg* comme Khan (拔悉蜜等殺烏蘇米施、傳首京師。其弟白眉特勒鶻隴匐立、是爲白眉可汗。Ibid, fol. 29 *recto*), C'est ici que *Ma Toan-lin* parle pour la première fois d'un *Töre*, ou prince du sang.

Dans son chapitre 344, où il traite des Turcs occidentaux, *Ma Toan-lin* ne parle que des *Töre* (fol. 1 *verso*, 2 *verso*). Fol. 4 *verso* il mentionne le *Töre Hilik* (咥力特勒). Fol. 20 *recto*, il mentionne le *Töre Bagadul*, fils cadet du Khan *Karang* des *Kibyi* (契苾羽哥楞可汗之弟莫賀咄特勒).

Dans le chapitre 347, *Ma Toan-lin* traite de l'histoire des Ouïgoures. Fol. 10 *recto*, An 758, il mentionne le fils du roi *Kutčür Töre* (王子骨啜特勒); fol. 15 *verso*, an 839, il mentionne le *Töre Kapsap* (嗢馺特勒); fol. 16 *recto*, an 841, le *Töre*

Ogai (烏介特勒) et le fils du roi *Urmutz*(?) *Töre* (王子嗢沒斯特勒); fol. 17 *verso* nous lisons que le frère cadet du Khan, *Kalin töre*, fut élu comme successeur en l'an 846. (其下奉其弟遏捻特勒爲可汗). Ensuite il nomme encore le *töre Mang* (厖特勒), qui fut installé comme Khan en 856 avec le titre *Urlug tängridä kut bulmiš Alp Külüg bilgä* **Hoai-kien** *Kagan* (嗢祿登里邏汨沒蜜施合俱錄毗伽懷建可汗). L'objection que l'expression 特勤 *Tägin* ne se trouve pas dans le *Peï-wen-yun-fo*u de l'empereur K'ang-hi, tandis qu'on y trouve bien le terme 特勒 *Töre*, ne prouve rien, car le titre bien plus commun de 可汗 *Kagan* ne s'y trouve pas non plus. Du reste la falsification de *tägin* en *töre* avait déjà eu lieu lors de la rédaction de ce dictionnaire, et c'est cette falsification qui a été la cause des dissensions entre les savants d'Europe sur l'emploi des termes *tagin* et *töre*.

VARIÉTÉS.

FORMOSE.

L'île chinoise de Formose, dont les Japonais vont devenir selon toute probabilité les possesseurs, ne nous est connue que par la pénible croisière que nos vaisseaux s'imposèrent le long de ses côtes lors de notre différent avec la Chine. Le court séjour que nous fîmes dans l'une de ses baies — séjour mortel pour beaucoup des nôtres — ne laissa à l'amiral Courbet et à ses marins que de lugubres souvenirs.

Il ne pouvait en être autrement : rien n'avait été organisé pour une longue station à terre. Jamais, non plus, il n'a été envoyé dans l'Extrême-Orient un matériel aussi complet, aussi sagement prévoyant, que celui qui accompagne à Madagascar notre corps expéditionnaire.

Mieux préparé pour un débarquement fut le petit corps d'armée japonais qui, en 1874, commandé par l'amiral Ito, envahit Formose, malgré les protestations et les menaces terribles d'une Chine indignée, mais impuissante. Cette troupe, déjà à cette époque admirablement outillée pour une campagne, fut aisément victorieuse des tribus sauvages qu'elle était venue châtier ; elle revint au Japon n'ayant eu que très peu de malades et d'hommes tués à l'ennemi ; elle y revint aussi — à n'en point douter — avec l'idée qu'on l'y reverrait un jour pour prendre possession définitive de l'île chinoise. Tout autre empire que l'empire du Milieu se fût tenu pour averti, mais son immense orgueil n'a pas cessé un seul instant de l'aveugler.

L'Espagne, qui, par ses archipels des Philippines, des Mariannes et des trop fameuses Carolines, se sent devenir par trop voisine des Japonais, a plus d'une raison d'être inquiète. Elle songe, dit-on, au moyen de renforcer son armée et son escadre de l'Extrême-Orient. On ne peut que l'en féliciter, mais ce ne seront ni ses soldats, ni ses vaisseaux de guerre qui empêcheront les naturels de ces possessions magnifigues de lui échapper. Il lui faut employer des moyens plus efficaces et ces moyens sont de se les attacher par la reconnaissance en leur donnant une liberté, une instruction, des droits civiques qui leur ont toujours été refusés. Comme au Paraguay, au temps des anciennes missions des jésuites, c'est l'obscurantisme monacal qui pèse sur ces peuples et qui met sous le boisseau toute lumière qui veut briller. On peut affirmer sans peur d'un démenti qu'il ne faudrait à un Tagale des Philippines pour être l'égal d'un Japonais en savoir et en bravoure, qu'un entraînement semblable à celui auquel ce dernier a été soumis pendant à peine un quart de siècle.

I.

On trouvera Formose — Taïwan en Chinois — entre 118 et 120 degrés de longitude est, 22 et 25 degrés de latitude nord. Ce territoire fait actuellement partie de la province du Fou-Kien, dont Foutcheou, sur le continent asiatique, est le chef-lieu. Un sous-gouverneur dépendant de cette vice-royauté, réside dans la capitale de Formose. On peut lire à Macao, dans des manuscrits rédigés par d'anciens missionaires et conservés intacts aujourd'hui par M. F. da Silva, que l'île de Taïwan fut découverte par des négo-

ciants chinois du Fou-Kien, en 1430; si cette date est exacte, elle prouverait que les navigateurs du Céleste-Empire ont tardé bien longtemps à s'aventurer loin de chez eux [1]). Un fait positif, c'est que les Portugais y firent leur apparition première en 1634; émerveillés par l'aspect des montagnes et des volcans qui, la nuit, servaient de phare à leurs vaisseaux, ces grands explorateurs lui donnèrent le nom de Formose (la Belle). Comme dans tant d'autres possessions d'Asie, le Portugal ne put s'y maintenir; l'Espagne et la Hollande vinrent l'y remplacer. La première, après y avoir fondé un établissement plutôt religieux que commercial, dut l'abandonner. Ce fut un malheur pour l'île splendide, car depuis lors, elle est restée, en premier lieu, aux mains de divers grands pirates, puis, au pouvoir du gouvernement de Pékin.

Les mandarins, une fois installés à Taïwan, firent de grands efforts pour en faire disparaître les indigènes; s'ils ne purent tous les exterminer, ils réussirent du moins à en refouler une partie au sud, sur le versant oriental, et au plus haut des montagnes.

Il est tout à fait impossible de fournir un total, même approximatif, de la population de Formose, composée au nord de Chinois immigrants, de Pei-po-wans, indigènes soumis, de Hakkas, descendants des premiers Chinois, conquérants de l'île, et, au sud, de tribus indépendantes et errantes. Les clans méridionaux se sont beaucoup mélangés avec les Célestes, mais ils ont gardé l'habitude de percer leurs oreilles et d'y introduire soit un morceau de bois sculpté, soit un coquillage aux couleurs vives.

Les hommes des tribus féroces des Boutans, des Couscous, des Kowarts vont à peu près nus. Chez celles qui entretiennent des rapports fréquents avec les Chinois, les indigènes sont vêtus d'une jaquette longue brodée et serrée au corps; la partie inférieure du vêtement se compose d'un morceau de drap également orné de broderies faisant le tour des reins et descendant jusqn'à moitié cuisse. La tenue des femmes est modeste, combinée de façon à montrer à leur avantage les formes élancées et gracieuses de leur corps. Dotées de chevelures abondantes, on les voit les arranger avec beaucoup de coquetterie, non pas, comme on peut le supposer, à la chinoise, mais de manière à rappeler les plus élégants échafaudages des coiffures européennes. Malheureusement elles mâchent sans cesse le bétel, ce qui déchausse leurs gencives et rend rouge leur salive.

Tous les sauvages asiatiques attachent peu de prix à la vie. Ceux de Formose l'exposent tous les jours dans leurs querelles avec une tribu fort nombreuse, les Hakkas, dont la rapacité trahit surabondamment l'origine chinoise. Ces Hakkas possèdent des forces physiques dont leurs rivaux sont dépourvus. Vigoureux, bien formés, l'escalade des montagnes les plus escarpées est un jeu pour eux. Leurs compagnes sont gracieuses et d'une pureté de formes à faire croire aux sculpteurs modernes qu'ils retrouvent en elles la perfection dont la nature a dû doter la première femme. Il n'y a, dans ces parages, ni médecins, ni médecines; aussi les enfants qui naissent grêles et chétifs s'étiolent et meurent; ceux qui parviennent à l'âge mûr sont superbes et pleins de vie. Sans les luttes intestines qui les déciment, les centenaires seraient fort communs; les Formosans assez fortunés pour atteindre l'âge de soixante ans combattent et chassent encore comme à la plus belle époque de leur jeunesse.

On comprendra que dans le voisinage de ces tribus guerrières tout le monde marche armé, depuis le laboureur à sa charrue jusque'au petit berger qui garde un troupeau de buffles. Dès qu'un voyageur isolé inspire aux sauvages quelque soupçon, ils l'attendent au coin d'un carrefour pour le percer d'une flèche tirée à longue distance. Indépendamment de leurs flèches, ces sauvages possèdent des épées ou plutôt des sabres aux longues et larges lames; ils ont aussi de vieux fusils à mèche dont ils n'usent que dans les embuscades et jamais à découvert.

Une chaîne de montagnes coupe Formose en deux, du nord au midi. Le point le plus élevé de cette arête volcanique est le mont Morrison, situé au centre de Formose, et s'élevant à 3,600 mètres au dessus du niveau de la mer. L'île offre, au dire des rares naturalistes qui l'ont visitée, toutes les apparences d'une récente

---

1) Formose fut découverte par les Chinois en 607 de notre ère, comme je l'ai démontré dans le T'oung-pao, Vol. VI, pp. 168 et suivantes. G. Schlegel.

création. Quelques volcans y fument encore : ce n'est qu'aux approches de la mer que la pouzzolane s'est transformée en terre végétale et que disparaissent les roches d'éruption. Il y a de nombreux récifs de coraux enveloppant le littoral d'une ceinture de blanche écume, comme aux Maldives. Quand la marée est basse, ils se couvrent d'une multitude de petits crabes à couleur jonquille, dont beaucoup servent de nourriture aux singes, qui y sont légion.

La faune, comme celle des îles du Japon et des Philippines, ne compte d'autres animaux dangereux pour l'homme que le caïman et le crocodile. Les cours d'eau en sont infestés au point qu'on ne peut y passer à dos de cheval ou dans des embarcations légères. Le buffle sauvage, le cerf, l'axis abondent sur les montagnes et dans toutes les parties couvertes de végétation arborescente. Cette absence de fauves, qui se remarque aussi aux Philippines, est une nouvelle preuve que Formose ne s'est jamais détachée à la suite de quelque bouleversement terrestre du continent asiatique, où les tigres et autres animaux féroces sont fort nombreux. On y voit quelques chevaux de petite taille, mais leur importation est récente; ils viennent de Chine et ne servent de monture qu'aux Européens et à d'obèses mandarins de Takou et de Taïwan Fou.

Dans cette île, comme dans beaucoup d'autres îles de l'Océanie, c'est le buffle qui, patient comme nos boeufs, creuse péniblement, à l'époque des pluies torrentielles, le sillon des rizières fangeuses. Quand la récolte est par terre, c'est encore lui qui, sous un soleil ardent, attelé à un chariot grossier, la transporte avec lenteur, mais avec une persévérance admirable, dans les fermes presque toujours éloignées des lieux de culture, et par quelles voies! par des pistes rocailleuses ou traversées de marécages. Le bambou, ainsi que sur le continent occidental d'Asie, est très commun. Dans les rizières formant bouquets, au sommet des montagnes, on voit se dresser son panache flexible, ondoyant sous la brise. Quand un typhon éclate, les fourrés où ces roseaux géants se trouvent en grand nombre s'emplissent de voix graves, mystérieuses, produites par le frottement de leurs tiges creuses. Qu'on s'imagine des milliers de tuyaux d'orgue gonflés par un vent d'orage, emplissant les profondeurs des forêts tropicales de leurs voix éoliennes. L'aréquier et le cocotier, moins élégants, sont aussi très répandus sur le versant des coteaux. Les fruits, parmi lesquels il faut citer l'orange, la banane, le goyave, sont délicieux et laissent à la bouche une saveur pleine de fraîcheur. Pour l'Européen qui peut se passer de pain et sait le remplacer par un riz étincelant de blancheur, pour celui qui n'a pas besoin de viandes fortes, comme celles du bœuf et du porc, la vie à Formose est facile et d'un bon marché inconnu dans nos régions.

II.

La production la plus importante de Formose est la canne à sucre; elle vient fort bien dans le nord, où les Chinois s'adonnent entièrement à sa culture. Il y a aussi des mines d'or, d'argent et de cuivre très mal exploitées. On y trouve de l'huile minérale à fleur de terre, une houille qui, sans être comme celle de Cardiff, donne néanmoins d'excellents résultats. Un des produits considérables de l'île est l'huile d'arachide; on en fait de nombreux tourteaux pour bonifier la terre; c'est par milliers de piculs que se fabriquent ces bons engrais et qu'ils s'expédient en Chine.

De Formose les jonques exportent aussi à Amoy des cornes de cerf et de buffle, des peaux, des bois parfumés, des huiles de coco renfermées dans de lourdes jarres de grès; il reste des montagnes entières à explorer, des forêts vierges où la hache n'a jamais pénétré.

En dépit de la barbarie dont les aborigènes de Formose ont donné de nombreuses preuves, une mission de dominicains espagnols, des Anglais, quelques Américains, des Allemands, ont osé s'établir sur divers points de l'île; il y a des comptoirs assez considérables à Taïwan, à Takao et à Tamsouï, trois villes importantes du littoral au point de vue commercial. Ce ne sont, en fait, que les succursales des maisons européennes du Fou-Kien dont les sièges principaux sont à Amoy; elles importent des cotonnades, de la mauvaises bimbeloterie et les produits empoisonnés de Bénarès et de Patna.

Il n'est pas inutile de mentionner, surtout en ce moment, qu'en 1872 l'Italie

forma le projet — projet qu'elle abandonna assez vivement — de jeter à Formose les fondements d'une colonie. Un an auparavant, l'Allemagne avait fait offrir à la Chine cinq millions de dollars pour l'acquisition entière de l'île. L'offre fut rejetée.

C'est sans doute en raison de ce refus que, plus tard, M. de Bismarck chercha à mettre la main sur l'archipel des Carolines. La protestation de tout un peuple, très grand par son patriotisme, empêcha ce dol.

Sur une étendue côtière de 400 kilomètres environ, qui est la longueur entière de Formose, les navires ne trouvent à l'est comme à l'ouest aucun port pour s'abriter pendant tout le temps que soufflent avec leur impétuosité ordinaire les vents du sud-ouest. Tout y est ouvert, comme sur le littoral de notre île de la Réunion. Même dans la bonne saison, Taïwan-Fou et Takao, les deux rades accessibles, n'offrent à des bâtiments qu'une sécurité précaire. Comme à Saint-Denis, quand baisse le baromètre, il est prudent pour les bâtiments à voiles et même à vapeur de courir tout de suite au large.

Si l'on vient de Chine et que l'on descende en bateau la partie ouest de Formose, de la pointe de Syanki jusqu'au cap Sud, on découvre, à moins que des brumes trop épaisses ne l'empêchent, une terre basse parsemée de villages, de champs de canne à sucre et de nombreux massifs de bambous. Avec un ciel pur, on distingue, au sud, la montagne Ossi et, par le travers, les monts azurés de Soco et de Ung-Go. L'approche du mouillage de Taïwan-Fou est signalée de très loin aux navigateurs par un arbre d'une hauteur remarquable, un tamarin, croyons-nous; il s'élève majestueux et solitaire au centre d'un fort qui a gardé son nom d'origine évidemment hollandaise, *Zelandia*.

Comme toutes les villes chinoises, Taïwan-Fou n'est remarquable que par sa malpropreté, ses rues étroites et le nombre considérable de ses boutiques; elle n'est visitée que rarement par les brises rafraîchissantes de la mer et, encore, ne lui arrivent-elles qu'après avoir traversé une plaine désolée et sans culture. On y étouffe l'été et les maladies y sont nombreuses.

En quittant ce triste mouillage, on rencontre, après quelques heures de navigation, la baie de Takou, placée au pied du mont Ape. Les Anglais lui ont donné ce nom qui signifie *guenon*, en raison du nombre considérable de grands singes qui ont choisi pour demeure cette montagne pleine d'aspérités rocheuses. Abritée par les hauteurs contre les atteintes du vent du Nord, la baie est aussi préservée du côté du large de la mousson du sud-ouest par la presqu'île Savacan; le port ne peut abriter d'ailleurs que cinq ou six navires; encore faudrait-il qu'ils ne fussent pas d'un trop fort tonnage. La ville s'élève sur une bande de terre placée entre un grand lac et la mer. L'air y est doux, trop doux peut-être aux hommes robustes. L'été, il pleut à peine; de juillet à septembre, lorsqu'à trois ou quatre lieues dans l'intérieur le tonnerre et de fortes ondées tombent à peu près tous les soirs, on y jouit de la fraîcheur de la brise et de la sérénité d'un ciel sans nuage.

Le dernier mouillage à l'ouest, avant de doubler l'extrême pointe du cap sud, est celui de Cheshon ou Loong-Kiang, comme on l'appelle indistinctement. Au-dessous de la baie de Loong-Kiao s'élève une petite ville de même nom, en partie entourée de murailles et habitée encore aujourd'hui par les descendants des premiers immigrants du Fou-kien. Les aborigènes soumis de la plaine y viennent trafiquer. On y trouve des marchandises étrangères et chinoises, des sabres, des fusils à mèche, et comme spécimen des produits du pays, des jaquettes et des bourses brodées, de riches ceintures en filigrane d'argent.

Si, aux alentours de la ville, l'œil découvre des traces de culture, des champs de maïs et de patates douces, ces indices d'un travail régulier de la terre ne tardent pas à disparaître à mesure que l'on approche de la région habitée par les tribus indépendantes. Encore quelques chaumières en bambou, cachées comme des nids dans un épais feuillage de bananiers et d'hibiscus aux fleurs écarlates, puis on voit se dérouler des prairies hautes et épaisses, agitées comme une mer d'émeraude par les vents du large. Des hauteurs boisées et giboyeuses dominent ces vertes solitudes; c'est la région aimée des daims, des cerfs, des sangliers et des êtres fa-

rouches qui leur font une guerre continuelle. Sur ces monts, couverts de vieilles forêts, la nature tropicale étale toutes ses splendeurs avec une énergie superbe. Le platane, le pin sombre, le bambou aux feuilles frêles, s'y disputent avec l'aréquier la domination des sommets les plus altiers. Et quels splendides horizons! A droite, les eaux du détroit de Formose animé par le passage incessant des bateaux qui vont dans les ports du continent asiatique ou en reviennent; à gauche, l'océan Pacifique, ses calmes et ses fureurs; le tout couronné par un ciel tantôt éclatant de lumière, tantôt chargé de ces rapides nuages d'où s'élancent les tempêtes les plus épouvantables que l'on connaisse.

III.

Le nombre des tribus indépendantes que les Japonais vinrent combattre à Formose en 1874 était de dix-huit. Elles pouvaient fournir 2,500 combattants. Celles que l'on qualifie de « cruelles, barbares et sauvages » n'auraient pu en réunir que 600. C'est bien peu en vérité; il n'y a qu'un gouvernement aussi débile que celui de la Chine capable après deux siècles de domination de garder insoumis une telle poignée de sauvages.

Les Boutans ont de tout temps été célèbres entre tous par leur courage et leur cruauté. Les marins, sans distinction de nationalité, poussés par un typhon sur le littoral qui appartient à cette tribu, ont été, depuis un temps immémorial, invariablablement massacrés. Aussi est-ce contre elle que le Japon dirigea ses premières attaques. Ce sont les Boutans qui ont complètement égorgé l'équipage d'un navire américain, le *Rover*. Le général Legendre, consul américain de Formose et d'Amoy, se trouvant dans cette dernière localité à l'époque de la perte du *Rover*, se rendit courageusement dans la baie de Loong-Kiao, dès qu'il eut connaissance du drame affreux qui s'y était passé. A force de ruse et de persistance, il parvint à s'aboucher avec un chef de dix-huit tribus: un nommé Tok-é-Tok. Après de longues entrevues, il fut convenu qu'à l'avenir les naufragés seraient secourus, moyennant une certaine somme, lorsqu'ils seraient jetés sur la partie la plus dangereuse du littoral, c'est-à-dire de la rivière Tui-la-Sok, à l'est, jusqu'à la baie de Loong Kiao, à l'ouest, y compris la pointe du cap Sud. Voici comment, une première fois, la convention passée entre le consul américain et le chef des Boutans s'exécuta.

Une jonque affrétée par MM. Millisch, de Tamsouï, s'était avancée vers un point de la côte nord de l'île de Formose, dans l'intention d'y charger du bois de charpente. La mission accomplie, le petit bâtiment revenait à son point de départ, lorsque survint un coup de vent furieux qui le jeta vers le sud; après avoir perdu son mât, ses voiles et son gréement, la jonque vint s'échouer sur des roches et s'y brisa. Une forte lame passant sur l'épave enleva un employé de MM. Millisch et dix-sept indigènes, bûcherons ou matelots; le reste de l'équipage, composé d'un Tagale, d'un Malais et de seize Peipo-hwans, réussit à se sauver à la nage. On ne revit plus les infortunés qui avaient été entraînés au large par le paquet de mer. Les dix-huit autres naufragés après avoir marché pendant quelques heures le long du rivage, arrivèrent sur le territoire de l'une des tribus dont Tok-é-Tok se trouvait être heureusement le chef. Ils y furent reçus avec une indifférence exempte, il est vrai, d'hostilité, mais sans la compassion qui était due à leur détresse. Presque aussitôt le chef de la tribu, par l'intermédiaire d'un Chinois, fit parvenir la nouvelle du naufrage à M. Pickering, attaché à la maison de commerce Elles et Cie, de Taïwan. Dès que la nouvelle du sinistre parvint à M. Pickering, celui-ci en compagnie de deux de ses amis, se mit en route pour le cap méridional. Ils quittèrent Takou à bord d'un bateau de pêche non ponté, puis longeant le rivage ouest de l'île dans la direction du sud, ils arrivèrent le lendemain de leur départ à Hong-Kiang, village habité par des Asiatiques rôdeurs, indépendants, mais entretenant des relations amicales avec les peuplades farouches des pays giboyeux.

Laissant là leur embarcation, les voyageurs continuèrent pédestrement leur route, en suivant la base des montagnes magnifiques qui bordent la mer jusqu'à la pointe extrême de Formose. Ils atteignirent ainsi Loong-Kiao et sa baie, puis Hia-Liao, non loin d'un hameau pittores-

que placé au bord de l'océan. C'est le dernier village chinois que l'on rencontre au sud dans cette direction. A Hia-Liao, comme dans toutes les localités où ils durent s'arrêter, l'accueil fait aux Européens fut poli et cordial. Leur hôte, un Chinois, offrit son fils pour guide. En route dès le lever du soleil, M. Pickering, ses compagnons et leur conducteur, après avoir traversé une contrée inhabitée, et cependant admirable de végétation, eurent la joie d'arriver le soir même dans la vallée au centre de laquelle s'élevait la maison de Tok-è-Tok. Il était absent, mais ses femmes reçurent fort bien les voyageurs, qui, avant de prendre aucun repos, voulurent voir les naufragés. On les avait enfermés dans une hutte voisine, depuis quinze jours, ces malheureux y attendaient leur sort. Qu'on juge de leur délire en voyant des mains européennes saisir les leurs avec une rude cordialité! Leurs larmes ne tarissaient pas.

Encore tout émus de cette scène, les sauveteurs revenaient à la maison du chef, lorsque sur leur route se présentèrent deux ou trois sauvages de la tribu féroce des Boutans. A la vue inattendue des étrangers, l'un d'eux, l'écume à la bouche, roulant des yeux menaçants, se mit à brandir son épée, puis à danser une sorte de gigue autour des Anglais. Ceux-ci ne purent s'empêcher de songer dans ce moment critique combien leurs têtes étaient pour de tels personnages un trophée précieux. Ce ne fut pas sans un grand soulagement qu'ils virent accourir une jeune femme, qui s'interposa et désarma le mécréant.

La résidence de Tok-è-Tok se composait d'un rez-de-chaussée, élevé, au centre, de quelques pieds plus haut que le reste de la façade. Les murailles étaient faites avec une sorte de torchis imitant la forme de nos briques; un sol sec et foulé; cinq ou six chambres séparées par de légères cloisons en bambous et reliées avec du mortier. Une galerie permanente formant véranda faisait le tour de l'habitatiou; point de plafonds, le dessous des toits formé d'herbes desséchées et de rotins tressés. On ne voyait, d'ailleurs, dans ce palais d'un chef commandant à dix-huit tribus aucun indice de souveraineté. Pour tout ornement, quelques crânes desséchés d'animaux sauvages.

Le dîner qui fut servi aux voyageurs se composa de venaison, de porc frais et d'un riz d'une grande blancheur et tenant lieu de pain. L'eau à boire était limpide comme du cristal de roche; aussi fut-elle préférée à une sorte de *samshou*, liqueur distillée de la patate douce, qui se trouvait sur la table. A chaque plat que les femmes venaient offrir à leurs hôtes, on les entendait s'excuser sur l'insuffisance de leur préparation et la pauvreté du service. Lorsque les curieux des huttes voisines, avides de voir de près des Européens, eurent envahi la salle à manger de manière à devenir indiscrets, un seul geste suffit pour les faire déguerpir. En fait, si nos voyageurs éprouvèrent quelque gêne, ce fut par l'excès des attentions de toute sorte dont ils furent l'objet. Cette politesse, ce respect de l'hôte étranger, sont les mêmes chez les indigènes des îles Philippines, et pour moi, qui me suis trouvé souvent contraint d'accepter l'hospitalité des Tagales, j'y vis une preuve nouvelle de l'affinité des deux familles insulaires.

Le lendemain, les Anglais étaient encore endormis, lorsqu'ils furent réveillés en sursaut par l'entrée bruyante dans leur chambre d'un grand vieillard aux cheveux blancs, aux formes athlétiques, escorté de quelques hommes armés de lances et d'épées: c'était le grand chef. Devinant ce qui motivait la présence dans sa demeure de tant d'étrangers, il les invita à venir s'asseoir sur des bancs, en plein air. Un conseil y fut tenu; pendant les pourparlers, une femme âgée survint en psalmodiant une sorte d'invocation aux génies de la concorde et offrit à tous les assistants une coupe de *samshou*. Il fut convenu que les naufragés seraient autorisés à partir dès que leurs dépenses auraient été payées. Il était impossible d'espérer des prétentions plus modestes, aussi furent-elles acceptées sans débat. Lorsque, vers les neuf heures du matin, M. Pickering et ses compagnons manifestèrent le désir de se remettre en route, Tok-è-Tok et ses chasseurs s'y opposèrent formellement, voulant, disaient-ils, offrir un grand festin aux blancs. Refuser eût été dangereux, car rien n'est plus mobile que le caractère de ces indigènes méfiants et impressionnables comme des enfants.

Quand le chef eut fait savoir aux tribus que l'invitation était acceptée, une centaine d'hommes armés d'arcs et de flèches s'élancèrent en poussant de grands cris vers les coteaux voisins. Ils en revin-

rent avec des cerfs, des chevreuils, des sangliers qui, vite dépouillés, rôtis devant de grands brasiers, furent ensuite servis avec beaucoup de propreté sur des feuilles fraîches de bananier. Mais, ô déception! comment les voyageurs pouvaient-ils se croire au milieu de gens non civilisés lorsqu'une des femmes présentes vint placer devant eux un couvert complet? Comme la veille, des excuses furent présentées sur l'insuffisance des mets. M. Hugues ayant manifesté le désir d'assister avant son départ à quelques divertissements, deux sauvages se mirent à exécuter une sorte de danse guerrière, imitation aussi parfaite que possible du combat de deux coqs; des femmes chantèrent ensuite quelques airs en un ton mineur et sur un rythme lent, monotone, mais non dépourvu de mélodie.

Il fallait pourtant songer au départ, et ce ne fut pas sans une certaine inquiétude que les Européens, après s'être consultés du regard, se levèrent de table pour prendre congé. Cette fois personne ne parut songer à les retenir; ils se mirent en route, accompagnés jusqu'à la limite du territoire des tribus insoumises par le robuste Tok-è-Tok. Au moment de se séparer pour toujours, un cri sauvage d'adieu poussé par ce dernier réveilla les échos des montagnes; les Anglais y répondirent; puis le silence des solitudes reprit son empire sur les monts et dans les vallées.

Un mois après, les dix-sept naufragés de la jonque de Tamsouï ayant payé leurs rachats revenaient à Takao.

Comment la convention passée entre le consul américain et les tribus a-t-elle été rompue? On l'ignore, mais il est certain que des pêcheurs japonais et naufragés furent depuis la visite des Anglais à Tok-è-Tok mis à mort sans qu'aucune proposition de rachat ait été faite par les sauvages. Pendant la seule année qui précéda l'expédition japonaise à Formose, cinquante-deux indigènes, pêcheurs des îles Lieou-Kieou ont péri d'une façon tout aussi inhumaine.

EDMOND PLAUCHUT.

CHRONIQUE.

ALLEMAGNE ET AUTRICHE.

Les «Mittheilungen der geograph. Gesellschaft in Hamburg», Vol. XI, contiennent une conférence faite à la Société par le Docteur russe M. Anatole Markow le 5 Décembre 1895, sur le futur commerce de la Chine. Il combat l'opinion erronnée que la Chine serait en pourriture et loue au contraire la liberté de presse et de conscience qui y règne.

GRANDE BRETAGNE ET IRLANDE.

Nous notons dans le no. de Janvier 1896 du Royal Asiatic Society's *Journal*: Chinese Translations of the «Milinda Panho». By J. Takasu. — Outlines of Tibeto-Burman Linguistic Palæontology. By Bernard Houghton. — Chao Ju-kua, a new Source of Mediæval Geography. By F. Hirth. (Cf. *T'oung-Pao*, Vol. VI, N° 2, p. 149 et seq., *Das Reich Malabar*, note supp.). — Ma huan's Account of Bengal. By Geo. Phillips.

Le regretté Docteur R. Rost, ancien bibliothécaire de l'«India Office» à Londres, a laissé une importante bibliothèque contenant e. a. 1500 ouvrages sur les Indes orientales Néerlandaises, 1500 sur l'Inde Britanique et 500 sur les langues africaines.

CHINE.

A *Sou-tcheou*, la capitale de la province de *Kiang-sou*, on établira une monnaie à l'instar de celles de l'Europe, où l'on frappera des dollars et de la menue monnaie. Le président du Ministère des Finances, *Weng Toung-ho* a également présenté une pétition à l'Empereur pour obtenir la permission d'établir une monnaie selon le modèle européen à Peking pour y frapper des dollars et de la menue monnaie, comme cela a déjà lieu à *Canton* et à *Wou-tchang*.

A cause de la paucité de *cash* dans le *Kiang-sou*, le gouverneur de *Sou-tcheou* a autorisé l'émission d'une monnaie obsidionale consistant en des ba-

guettes de bambou, sur lesquelles on marquera au fer chaud la quantité de cash que ces baguettes représenteront.

Le Trésorier de la province a autorisé tous les changeurs de faire circuler cette monnaie en bambou. Les baguettes ont environ 2 pouces de longueur, et portent naturellement le nom de la banque ou du changeur qui les met en circulation. Le Ostasiatischer Lloyd du 24 Janvier, auquel nous empruntons cette nouvelle, nomme cette monnaie « Komisches Bambusholzgeld » (monnaie de bois de bambou comique); mais le fait n'est pas isolé, et a eu souvent lieu en Chine, comme on peut s'en assurer en consultant mon grand dictionnaire Néerlandais-Chinois, i. v. *Noodmunt* (monnaie obsidionale) et la dissertation de M. Vissering, Chinese coin and currency, p. 158. Les Chinois les nomment 錢之權, « remplaçants de monnaie ». G. S.

Le nouveau *Tao-tai* d'Emouï projette un chemin de fer de cette ville à *Fou-tcheou*. Il projette également l'exploitation de mines de houilles et de fer dans son district (Ostasiatischer Lloyd du 24 Janvier).

L'ancien gouverneur de Formose *Liu Ming-tchouen*, qui s'etait distingué dans la défense de Formose lors de la guerre Franco-chinoise en 1884—85, est décédé le 11 Janvier dans sa ville natale *Lou-tcheou*, dans la province de *Sze-tchouen* (Ostasiatischer Lloyd du 24 Janv.).

CORÉE.

Le bruit court que M. Waeber, le chargé d'affaires russe à *Séoul*, sera nommé Conseiller du roi de Corée. (Ostasiatischer Lloyd, 31 Janvier).

Le 1 Janvier, le roi de Corée a publié un décret dans lequel il annonce à ses sujets qu'il s'est fait couper les cheveux à l'européenne et qu'il s'habille comme les étrangers. Il ordonne à tous ses sujets d'en faire autant. (Ostasiatischer Lloyd, 24 Janvier).

La « Politische Correspondenz » publie un communiqué de St. Pétersbourg d'après lequel la famille *Min*, à laquelle appartenait la reine massacrée, gouverne actuellement la Corée, dans l'Ambassade russe à Seoul. Le premier acte que le roi et le prince héritier ont fait a été de former un nouveau ministère. On a d'abord décapité l'ancien premier et sept autres ministres qui s'étaient montrés favorables aux Japonais, puis les nouveaux ministres ont tous été choisis parmi les membres de la famille *Min*.

FRANCE.

Nons apprenons avec une vive satisfaction que M. le Président de la République française a nommé Chevalier de Légion d'Honneur Son Altesse le Prince

Henri d'Orléans en reconnaissance de ses mérites comme explorateur scientifique de la Birmanie et de la province de Yun-nan.

Le *Figaro* du 4 février 1896, publie dans la *Petite Chronique des Lettres*:

«Histoire japonaise.

«Un écrivain connu pour sa très haute et délicate compétence en matière d'art japonais, M. S. Bing, vient d'être victime d'une mésaventure assez piquante.

«Au cours de recherches laborieuses sur la vie et l'œuvre du grand dessinateur Hokousaï, dont il avait entrepris d'écrire l'histoire, M. Bing eut recours aux services d'un lettré japonais chargé par lui de vérifier sur place les faits incertains, de «débrouiller l'écheveau des renseignements contradictoires».

«Or Jijima Hanjuro (puisqu'il faut l'appeler par son nom) débrouilla et vérifia si bien, que de son travail sortit un beau jour un substantiel recueil dont un autre Japonais, ami de M. de Goncourt, s'empressa d'apporter une traduction française à celui-ci... M. de Goncourt, lui aussi, voulait écrire l'histoire d'Hokousaï; on lui livrait un document; le plus naturellement du monde, et sans penser que cela pût nuire à quelqu'un, il s'en empara.

«Mais M. Bing, lui, qui a payé les frais de l'enquête, n'est pas content...

«Et tandis que la *Revue des revues* publie les premières pages de l'étude de M. de Goncourt, la *Revue blanche* nous donne le début de celle de M. Bing, agrémenté de commentaires qui feront faire la grimace à Jijima...

«L'écrivain d'ailleurs met hors de cause M. de Goncourt, et se réjouit — non sans quelque ironie peut-être? — d'être ainsi «en posture tout spécialement propice pour attester l'orgine authentique de l'histoire» que celui-ci va publier.

«On n'a pas plus d'esprit».

M. Edmond de Goncourt a adressé la lettre suivante que le même journal insère dans son numéro du 6 février:

«5 février 1896.

Monsieur,

Je vous demande de publier cette lettre en réponse à l'article d'hier de M. Emile Berr.

Je plains M. Bing de s'être laissé voler par M. Jijima Hanjuro qui, payé par lui pour lui ramasser au Japon des documents sur Hokousaï, au lieu de se contenter de les lui transmettre manuscrits, les a fait imprimer en deux petits volumes qui sont, à l'heure présente, entre les mains de tous les japonisants.

Malheureusement la divulgation de ces documents par l'impression donnait le droit à M. Hayashi, ainsi qu'à tout autre interprète, de les traduire.

Maintenant, d'après la note de M. Bing, mon livre ne serait que la traduction de la biographie de M. Jijima Hanjuro. Non, mon livre, annoncé dès 1891, et qui paraîtra la semaine prochaine, contient 400 pages, et à peine une trentaine de ces pages sont-elles empruntées à l'ouvrage en question. Les

370 autres pages sont remplies par la «Vie d'Hokousaï», de l'*Oukiya-yé* de Kioden, que j'ai donnée le premier, en juin 1892, dans l'*Echo de Paris*; par la traduction des nombreuses préfaces des albums et des livres d'Hokousaï, dont une seule avait jusqu'alors paru; par l'étude approfondie des dessins et des estampes du grand peintre; enfin, par une bibliographie des plus complètes des albums et des livres, rédigée par M. Hayashi, qui, depuis de longues années, avait collectionné les matériaux de cette savante étude.

Agréez, monsieur, l'assurance de ma haute considération».

EDMOND DE GONCOURT.

M. Aristide Marre continue sa *Bibliothéque Franco-Malgache* par un *Vocabulaire des principales racines malaises* et *javanaises de la langue malgache* publié chez Ernest Leroux.

M. A. PETITON, ancien Ingénieur-chef du service des mines en Cochinchine, vient de terminer à l'Imprimerie nationale l'impression de sa *Géologie de l'Indo-Chine*, résultat de sa mission commencée en 1868, sous l'administration de M. le Vice-Amiral de la Grandière. Le volume de texte est accompagné d'un atlas de 7 planches, dont une carte géologique de l'Indo-Chine, l'itineraire du voyage de l'auteur et des plans de Poulo-Condor et de Phú-quôc.

Nous signalons avec plaisir le tirage à part du mémoire de M. F. de Mély, paru dans le dernier numéro du *Journal Asiatique* sur *l'Alchimie chez les Chinois* et *l'Alchimie grecque.*

ITALIE.

Rome, 5 février. — Sur la proposition de la Propagande, le Pape a désigné l'abbé Jean-Baptiste Grosgeorge, du diocèse de St. Dié, parti pour la mission en 1870, comme vicaire apostolique du Cambodge, en remplacement de Mgr. Marie-Laurent-Francois-Xavier-Cordier, (dioc. de Gap), évêque de Gratianopolis, décédé.

JAPON.

M. E. D. VAN WALREE a été nommé vice-consul des Pays-Bas à Yokohama.

Depuis le commencement (1 Août 1894) jusqu'au 31 Mars 1896, la guerre avec la Chine a coutée au Japan 225 millions de dollars.

La Chine paye comme indemnité de guerre, inclusivement la cessation du Liao-toung, une somme de 230 millions de Tael, soit 350 millions de dollars. Le Japan fait donc un profit net de 25 millions de dollars.

Quand *Calonne* proposait un jour un nouvel emprunt à Louis XVI et que celui-ci se plaignait que son pauvre peuple aurait encore tant à payer, Calonne lui répondit: «Sire! ne vous en inquiétez point; ce ne sera pas le peuple qui paiera».

En effet, c'était le roi qui paya cette nouvelle dette avec sa tête.

C'est le même cas ici; ce ne sont pas les Chinois qui payeront cette dette au Japon, ce seront nos marchands européens qui la payeront, car elle sera payée des droits de douane perçus sur le commerce européen en Chine. Voilà le fruit de l'inconcevable apathie avec laquelle les puissances européennes ont contemplé la guerre inique faite par le Japon à la Chine.

C'est nous qui payerons l'écot et aurons assisté le Japon à augmenter et à renforcer son armée et sa marine, pour nous tomber sur le dos dès qu'il le jugera opportun.

Le « Colonial Office" annonce officiellement que les Etats protégés de la Péninsule malaise se sont constitués en une fédération représentée par Mr. F. A, Swettenham, C. M. G., Résident-Général pour la Fédération.

Mr. W. H. Treacher, C. M. G., Résident britannique à Perak.

Mr. J. P. Rodger, Résident britannique à Solangor.

L'hon. Martin Lister, Résident britannique à Negri Sambilan (avec Sungei Ujong).

Mr. H. H. Clifford, Résident britannique à Pahang.

TONKIN.

Les journaux du Tonkin nous apprennent que le nettoyage commencé par la région entre le Song-Cau (rivière de Thaï-Nguyen) et le Songthuong (Phu-Lang-Tuong, Kep, Bac-Lé, etc) continue méthodiquement. Tout le bas Yen-Thé est occupé. Mais les bandes ont franchi le Song-Cau et se sont réfugiées partie sur la rivière Claire, où elles bloquent, près de la frontière de Chine, le poste de Ha-Giang, partie dans la province de Dong-Trieu.

Contre Ha-Giang trois colonnes vont opérer, l'une de Cao-Bang, l'autre de Tuyen-Quan, l'autre de Thaï-Nguyen. Celle-ci prendra à revers les débris du dé Than, réfugiés au col de Deo-Né, dans le massif de Than-Dao, d'où ils écument la route de Thaï-Nguyen à Hanoï, et en débarrassera le pays, puis coopérera à la pacification complète du 11e territoire, tout le long de la frontière du Kouang-Si.

Du côté de Dong-Trieu, le chef du huyen de Phi-Mo, un de nos ennemis secrets le plus dangereux, a été démasqué et aussitôt décapité.

Vinh Phan Dinh Phong. abandonné de la majeure partie de ses partisans, cherche un refuge au Laos. Il est obligé, dit l'*Avenir du Tonkin*, de faire porter une partie de ses fusils par des coolies auxquels il ne donne presque rien à manger. Sa fuite a eu surtout pour cause le découragement dont il a été atteint à la suite de la prise de son cousin, Phan Din Pin, lequel a été enlevé par la colonne de police à Than-Hop.

Heureusement, dans un poste du Yen-Thé, à l'ouest de Khien-Ich, les pirates

en fuyant ont abandonné tout leur matériel servant à la fabrication de fusils, dont ils pouvaient livrer 12 à 15 par mois, et d'étuis de laiton pour les cartouches.

L'*Avenir du Tonkin* signale qu'une bande d'une quarantaine de fusils s'agite entre Kep et Voi. A Lang-Ma, la mère de l'ancien huyen de Dong-Trieu a été enlevée par les pirates. Dans l'engagement qui a eu lieu, deux pirates ont été tués et un blessé. L'Inspecteur Maugain marche à la poursuite de cette bande, mais elle a repris possession du village de Chung-Phu où elle s'est fortifiée et d'où elle n'a pu être délogée. Une colonne forte de 500 hommes avec 3 pièces de canons est partie le 12 à sa rencontre.

Le colonel Gallieni est de nouveau installé à Kep; la colonne, son opération de Chung-Phu terminée, doit marcher encore dans la direction de Bao-Lac pour se joindre au groupe Rieu qui vient de Dong-Trieu.

Divers actes de répression sont encore signalés et attestent, outre la renaissance des habitudes pillardes qu'on pourrait croire perdues, l'utilité des colonnes de police et leur vigilance.

NÉCROLOGIE.

Dr. REINHOLD ROST.

Tous ceux — et ils sont nombreux — qui ont travaillé dans la bibliothèque et les archives de l'India Office à Londres, connaissaient cet affable et modeste vieillard qui les a aidés pendant vingt-quatre années (1869—1893) dans leurs recherches avec tant de bienveillance. J'avais l'honneur de compter parmi ses amis, et sa mort subite m'a causé autant de peine que de surprise. Je l'avais vu l'année dernière encore fort leste malgré ses soixante treize ans et il s'occupait fort activement de l'achat par l'Angleterre de la riche bibliothèque linguistique laissée par le prince Lucien Bonaparte, mort à Londres le 17 mars 1891.

Rost avait été mis à la retraite en 1893 et il avait été forcé de continuer malgré son âge à occuper la position de Oriental Lecturer au Collège St. Augustin, à Canterbury. Il était obligé de se rendre, toutes les semaines, de Primrose Hill où il demeurait, dans cette ville, où il est mort le vendredi 7 février. Rost, né le 2 février 1822 à Eisenberg, en Saxe-Altenburg, étudia à Iena où il fut reçu docteur en 1847; il vint s'établir en Angleterre la même année. En 1863, il fut nommé Secrétaire de la Royal Asiatic Society dont il était un des trente membres d'honneur. Il a publié un catalogue des manuscrits de la Bibliothèque impériale de St. Pétersbourg (1852), dirigé l'impression des *Essays* de Wilson sur la religion des Hindous et la littérature sanscrite (Lond., 1861—1865, 5 vol.) et la réimpression d'un choix de mémoires relatifs à l'Indo-Chine édité chez Trübner pour la Straits Branch of the R. Asiatic Society, etc., etc. Il y a quelques années, une souscription à laquelle prirent part les orientalistes du monde entier, avait été ouverte pour offrir à ce savant dévoué un témoignage d'estime et d'affection. H. C.

BULLETIN CRITIQUE.

Die Ausbreitung der chinesischen Macht in südwestlicher Richtung bis zum vierten Jahrhundert nach Chr. Eine Historisch-geographische Studie. Von Arthur von Rosthorn. Leipzig, 1895.

Es kommt nicht oft vor, dass ein sinologisches Thema zum Gegenstand einer Doctor-Dissertation gewählt wird. Hier liegt ein solcher Fall vor, und wir dürfen Herrn Dr. von Rosthorn zu einem Titel Glück wünschen, den er sich mit Ehren wie wenige im Schweisse seines Angesichtes verdient hat. Der 57. Seiten Gross-Octav haltenden Arbeit liegen augenscheinlich eingehende chinesische Literatur-Studien zu Grunde, und ein mehrjähriger Aufenthalt, sowie einzelne Reisen in der Provinz Sze-tschuen, haben dem Verfasser den für geographische Untersuchungen höchst schätzbaren Vortheil der persönlichen Anschauung gebracht. Ein wichtiger Theil der Arbeit gilt des Verfasser's Ansichten über den *Yü-kung*, worin er sich, — was einem jungen Doctoranden wohl zu verzeihen ist, — vorsichtig und voll des Lobes über das »monumentale Werk" des Freiherrn von Richthofen, an die Ansichten des letzteren anschliesst. Dies sind nun zwar geistreiche und für den Laien recht lesbare Vermuthungen über das, was der alte Kaiser *Yü* wohl hätte gethan haben können; möglicher Weise wäre der Vater *Yü* selbst mit diesen Ansichten zufriedener gewesen als mit denen des alten

Legge; aber was ihnen fehlt, ist die philologische Begründung. Denn, wie hoch man auch die Stellung des Freiherrn von Richthofen in seiner Eigenschaft als Geolog und Geograph schätzen möge, so müssen wir doch auf die Gefahr hinweisen, die unserer Wissenschaft droht, wenn angehende Sinologen anfangen, auf philologisch unbewiesenen Forschungs-Ergebnissen weiter zu bauen, ohne Alles, was irgendwie verdächtig ist, einer sorgfältigen Nachprüfung zu unterziehen. Eine solche Nachprüfung ist nirgends mehr angebracht als bei den Werken des Herrn von Richthofen, insofern es sich um philologisch-historische Fragen des chinesischen Literaturkreises handelt. Dass dieser zweifellos geistreiche, aber philologisch unbefähigte, fruchtbare Schrifsteller, es gewagt hat, einen alten Text wie den des *Yü-kung* zu übersetzen; dass er seine eigene Übersetzung als die »wörtliche" dem »Text nach Legge", unserem in der chinesischen Übersetzungskunst ergrauten Nestor, gegenüberstellt, muss jeden in Erstaunen setzen, der je die Schwierigkeiten einer wörtlichen Übersetzung aus dem Chinesischen aus eigener Anschauung kennen gelernt hat. Sicher verdienen die Ansichten eines so viel gereisten Geologen Beachtung, aber wir müssen uns hüten, auch nur den geringsten Theil von der Autorität, die wir dem Geologen gern gönnen, auf das philologische Gebiet zu übertragen. Hier darf Herr von Richthofen stets nur als fleissiger, begeisterter Liebhaber gelten. Seine Forschungs-Ergebnisse lesen sich interessant und haben zunächst das Verdienst, auf die grosse Menge eines in der sinologischen Literatur gänzlich unbewanderten, sonst hochgebildeten Leserkreises orientirend und anregend zu wirken; doch sollen wir dieses Verdienst nun und nimmer mehr mit dem des Forschers verwechseln, dem weniger an der Unterhaltuug seiner Leser als an der Ergründung historischer Thatsachen mit der besten fachmännischen Ausrüstung liegen muss. Diese besteht aber für die

Yü-kung-Frage, in der tiefsten Kenntniss der chinesischen Sprache und Literatur. Wer über ein solches Denkmal des grauen Alterthums schreiben will, der muss sich zunächst mit der chinesischen Sprache durch Jahrzehnte langes Lesen genau so vertraut machen wie es unsere Herausgeber römischer Texte mit dem Lateinischen sind. Was würden wir sagen, wenn ein sonst tüchtiger, gebildeter und fleissiger junger Forstmann, der das Gymnasium bis Secunda absolviert hat, eine zweijährige Reise nach Italien unternähme, um die dortige Forstwirthschaft kennen zu lernen, dann nach der Heimath zurückgekehrt, sich in einer der grossen Staatsbibliotheken niederlassen wollte, um in unglaublich kurzer Zeit mit den Lateinkenntnissen des Secundaners ein umfassendes Werk über römische Alterthümer zu schreiben? Solche Dinge sind schon vorgekommen; aber die klassischen Philologen haben ihre Polizei, sodass sich ein auf diese Weise eingeschmuggelter falscher Prophet nicht auf die Dauer halten könnte. Wir sind in der Sinologie leider weniger gut daran. Die Zahl der Mitarbeiter ist hier schon klein genug, die der wirklich competenten Kenner noch viel kleiner. Jeder hat mit seinen eigenen Arbeiten so viel zu thun, dass er keine Zeit hat, viel an die Kritik zu denken. So kommt es, dass Forschungen wie die unseres geschätzten Geologen zwanzig Jahre scheinbar unangefochten bestehen können. Darin liegt für die Sinologie eine grosse Gefahr; wir hätten es daher lieber gesehen, wenn Herr von Rosthorn, anstatt die Richthofen'schen Erörterungen in Sachen des *Yü-kung* auf einer halben Textseite »in Kürze" zusammenzufassen, den Text des *Yü-kung* selbst vom Standpunkt der philologischen Kritik ausführlich beleuchtet hätte. Früher oder später muss dies geschehen. Es ist recht gut möglich, dass durch ein solches Vorgehen die vorläufig nur instinktmässig gefassten Ideen des Geologen mehr unterstützt werden als durch die eigenen, wegen mangelhafter Qualification stets

verdächtigen Anstrengungen. Gelehrte von der Art des Herrn von Richthofen können auch im Kreise der sinologischen Forschung Leistungen von bleibendem Werthe hervorbringen, so lange sie die Grenzen ihres eigenen Wissens genau kennen. Zur Erklärung des *Yü-kung* aber gehört zunächst ein Sinolog von Fach; die Austrengungen eines noch so geistreichen Dillettanten können hier nur Unheil anrichten; und dies ist für unsere Wissenschaft doppelt gefährlich, wenn jüngere Kräfte solche Forschungs-Ergebnisse, denen die Hauptgrundlage alles philologischen Arbeitens in der Gestalt gediegener Sprach- und Literaturkenntnisse abgeht, zum Ausgangspunkt neuer Untersuchungen machen, ohne sie vom Standpunkt des sinologischen Fachmannes zu begründen. Grosse Gesichtspunkte auf Grund umfassender modern-geographischer Studien zu gewinnen ist sicher eine Aufgabe, für deren schliessliche Lösung wir auch dem Laien in unserem Fache dankbar sein dürfen; aber in erster Linie kommt es beim *Yü-kung* doch darauf an, dass wir genau wissen, was im Texte steht. Eine sorgfältige Bearbeitung dieses Textes nach der von mir in meiner jüngst veröffentlichten Abhandlung über den Parallelismus im chinesischen Stil eingeschlagenen Methode, hätte einen Doctoranden mit den Kenntnissen des Herrn von Rosthorn vielleicht zu grösserer Vorsicht gemahnt, als er [S. 5] den Satz niederschrieb: »Die Gründe, welche Richthofen und Plath für die Verwerfung der althergebrachten Erklärung beibringen, scheinen mir nicht nur subjectiv überzeugend, sondern auch objectiv unwiderlegt, und ich halte es daher nicht für nothwendig, bei dem ersten Einwande länger zu verweilen". Die Wahl zwischen der durch Legge vertretenen althergebrachten Erklärung und der sogenannten »wörtlichen" Übersetzung des Herrn von Richthofen erscheint uns durchaus nicht so einfach. Es handelt sich dabei zum grossen Theil um die Erklärung des Ausdruckss *tschi-yü* (至于), den

Legge durch »he proceeded to" übersetzt, indem er den Kaiser *Yü* als Subject («*he*») voraussetzt, nicht »interpolirt", wie von Richthofen andeutet. Nach des Letzteren Auffassung ist nun dieses *tschi-yü* zu übersetzen durch: »erstreckt sich nach", oder »dehnt sich aus bis"; wir würden dadurch genöthigt sein, einen geographischen Begriff als Subject zu ergänzen. So nach von Richthofen z. B. in dem Satze: »Verlauf des *Kiën*; (er) reicht bis *Ki*, erstreckt sich bis zum *King-shan*, (und) kreuzt den *Ho* (bei) *Hu-Kóu*", was den Worten

導岍及岐、至于荊山、逾于河壺口

entsprechen soll. Hat Herr von Rosthorn sich wohl die Mühe genommen, Herrn von Richthofen's »wörtliche" Übersetzung mit dem Urtext zu vergleichen? Dem belesenen Sinologen hätten bei der Erörterung des den Schlüssel zur Übersetzung bildenden *tschi-yü* (至于) mindestens die treffenden Bemerkungen Julien's (*Hiouen-Thsang*, I, Préface, p. XXXVII) einfallen müssen, der mit Recht auf den Unterschied zwischen *hing*(行) und *tschi*(至) verweist, von denen das letztere »s'applique aux pays qu'il n'a connu que par les chroniques ou la tradition orale". Anstatt zu sagen: »*erstreckt sich bis*", hätte von Richthofen wenigstens nach Julien übersetzen müssen: »*gelangt man nach*", wodurch ein ganz verschiedenes Bild geschaffen wird. Leider hilft uns aber auch dieser Ausweg über die grossen Schwierigkeiten nicht hinweg, die der vorsichtige alte Legge recht gut gekannt hat. Gesetzt wir übersetzen: »gelangt man nach", oder mit von Richthofen »erstreckt sich bis", wie will der neue »wörtliche" Übersetzer mit Stellen wie z. B. I, 2 : 5 des *Yü-kung*: 既修太原、至于岳陽 (was Legge S. 94 übersetzt durch: »Having repaired *the works on* T'ae-yuen, he proceeded on to the south *of mount* Yŏ") fertig werden?

Schliesslich müssen wir unser Bedauern aussprechen, dass der Verfasser die historischen und geographischen Eigennamen nach der

modernen Pekinger-Aussprache in englischer Transcription, nach Wade's System, bis zur Unkenntlichkeit entstellt hat. Dem Nicht-Sinologen werden dadurch unüberwindliche Schwierigkeiten zur Identification und zum Vergleich mit den älteren Autoren in den Weg gelegt.

Es ist niemals Wade's Absicht gewesen, sein »Syllabary" für wissenschaftliche Arbeiten zu verwenden.

»Als Bretschneider nach Peking kam", so erzählte Sir Thomas Wade dem jetzigen Professor G. Devéria, »war er im Zweifel wel»chem Transcriptions-System er in »seinen Arbeiten folgen sollte; »dem Russisch-Mongolischen, dem »vom *Tzu-erh-chi*, oder dem von »St. Julien.

»In dieser Verlegenheit wen»dete er sich an mich und ich sagte »ihm, dass man sich auf keinen »Fall der *Tzu-erh-chi*-Transcrip»tion bedienen sollte, und dass »ich (Wade) mich selbst nie »dieser Transcription in wis»senschaftlichen Arbeiten »bedienen würde".

Bretschneider hat Herrn Devéria diese Unterhaltung bestätigt.

Wo also der Verfasser des *Tzu-erh-chi* **selbst** seine Transcription für wissenschaftliche Zwecke verbietet, sollten seine Jünger sie doch selbstverständlich nicht befolgen. Der Peking-Dialect ist ebensogut ein Provinzialismus wie jeder andere; und Peking's Stellung als Haupt- und Residenz-Stadt giebt ihm ebensowenig das Recht seinen Dialect als massgebendes *Kuan-hua* aufzudringen, wie der Berliner oder Wiener seinen Dialect als massgebendes *Hochdeutsch* hinstellen darf.

Diese dialectische Aussprache als *Kuan-hua* zu missbrauchen, und z.B. *Peiching*, anstatt *Peking*, zu schreiben, steht vollkommen gleich dem dass ein Deutscher, anstatt *Berlin*, *Börlin* schriebe, weil der «richtige Börliner" seine Vaterstadt so nennt.

Oder sollen wir alle deutschen Wörter die mit G anfangen fortan mit einem J schreiben, weil der Preussisch-Kaiserliche Residenzler diesen Buchstaben so ausspricht? Sollen wir *jut* anstatt *gut*, *keener*

anstatt *keiner*, *uf* anstatt *auf*, *Knöppe* anstatt *Knöpfe*, *weesst* anstatt *weisst*, *ick* anstatt *ich* schreiben, weil der Berliner so spricht? Oder sollen wir als Oesterreicher, wenn wir Deutsch schreiben, die Wiener Mundart, die in Wien vom Kaiser ab bis zum geringsten Mann *gesprochen* wird, als Normal-Deutsch niederschreiben? Herr von Rosthorn schreibt ja selbst auch *Hochdeutsch* und kein *Wiener-Deutsch*.

Das *Kuan-hua* ist das Hochdeutsch China's; seine orthodoxe Aussprache ist vom Kaiser *K'anghi* festgestellt, und wir haben kein Recht von dieser Aussprache abzuweichen und den Herren Pekinesen zu Liebe eine heillose Verwirrung anzustiften.

Möge der heutige Pekinese *Chiang* (*tschiang*), anstatt *Kiang*, und *Hsi*, anstatt *Si*, aussprechen, dies ist doch kein Grund diese Wörter so zu schreiben.

Die englische Transcription ist überdiess für Deutsche gar nicht geeignet, weil ein Deutscher das *ch* nie anders aussprechen wird denn als *χ*, *k* oder *sch*: *Chirurg*, (χirurg), *Christ* (Krist), *Charpie* (Scharpie). Überlassen wie diesen Unfug den Engländern, aber die Deutschen sollten sich dergleichen neumodische Lächerlichkeiten nicht zu Schulden kommen lassen, und das *Kuan-hua*, nach der orthodoxen Aussprache (正音), in deutscher Transcription, niederschreiben, ebenso wie wir *Hochdeutsch* schreiben gleichviel welche Mundart uns als Umgangssprache geläufiger sein möge. G. S.

Inscriptions de l'Orkhon déchiffrées par Vilh. Thomsen, professeur de philologie comparée à l'université de Copenhague. (Mémoires de la Société Finno-ougrienne, Vol. V, Helsingfors, 1896).

En l'an 1893, le professeur Thomsen publia dans le Bulletin de l'Académie royale des Sciences et des Lettres du Danemark (pp. 285—299) une *Notice préliminaire* sur l'alphabet turc des inscriptions de l'Orkhon déchiffré par

lui, et dont nous avons donné un compte rendu dans le *T'oung-pao*, Vol. V, p. 171. Pour arriver à ce déchiffrement il avait pris pour base les mots *tängri*, *kültigin* et *türk*.

Dans la première partie du mémoire actuel, il nous donne une relation détaillée de ses déchiffrements qui sont actuellement garantis par le contenu des textes turcs, dont il nous donne la traduction dans la seconde partie de son mémoire.

Le premier des monuments de l'Orkhon avait déjà été traduit par l'éminent turcologue Radloff à l'aide de la clef trouvée et communiquée à lui par M. Thomsen, sous le titre de *Das Denkmal zu Ehren des Prinzen Kül Tegin*, (St. Petersburg, 1894, 35 pages). Plus tard, M. Radloff en a donné un remaniement dans son ouvrage «Die alttürkischen Inschriften der Mongolei» (Ibid. 1894—95, Lief. 1—3) où il a traité successivement aussi les autres monuments de l'Orkhon et de l'Iénissei (Thomson, op. cit., p. 81, note 2, p. 91 et p. 219.

Cependant M. Thomsen a cru devoir également publier sa traduction des deux grands monuments de l'Orkhon, qui diffère sous plusieurs rapports de celle de M. Radloff.

Comme nous ne savons pas le turc oriental, nous ne pouvons pas décider ici laquelle des deux traductions, celle de M. Radloff ou de M. Thomsen, est la meilleure — les turcologues devront décider la question.

La traduction de M. Thomsen est précédée d'une longue introduction donnant un résumé de l'Histoire des Turcs orientaux d'après les historiens chinois, autant qu'ils ont été traduits par des sinologues européens.

Cette histoire, extrêmement intéressante, puisqu'elle est confirmée par «la voix criant des pierres» ensevelie pendant tant de siècles, est à refaire en entier, dès que nous aurons réussi à rétablir la forme turque des noms et des titres travestis dans la transcription chinoise, ce qui n'est pas une facile tâche; car il faut commencer par rétablir la pro-

nonciation ancienne des caractères chinois de l'époque de la dynastie des *T'ang*, avant de pouvoir les comparer aux mots turcs.

Comme exemple nous prendrons le titre du Khan en tête du 3e Monument trouvé à *Kara Balgassoun* et dont nous imprimons en ce moment la traduction: 登里囉汨沒蜜施合毗伽可汗, selon la prononciation actuelle *Ting li lo ko mo mi chi ho pi kia kho-han.* Excepté le dernier mot, qui veut dire *Kagan*, toutes ces syllabes ne donnent aucun sens et ne peuvent pas être identifiées avec le Turc [1]).

Rétablissant l'ancienne prononciation, nous lirons:

Ting li la kout bout mit chi hap pi kä khakan.

En soumettant cette transcription à M. Thomsen, il y reconnut tout de suite le titre turc en tête du troisième Monument [2]): *Tängridä qut bulmyš alp bilgä qagan*, c'est-à-dire le khan (*qagan*) valeureux (*alp*) et sage (*bilgä*) qui a trouvé (*bulmyš*) le bonheur (*qut*) au ciel (*tängridä*). Cela nous prouve qu'en transcription sino-turque le *t* final représente souvent un *l*, comme dans *but* = *bul*, trouver. En Coréen le même fait s'observe, et le nom de la ville de *Tchémoulpo* y est transcrit par les caractères chinois 齊物浦, d'après l'ancienne prononciation conservée à Emouï: *Tse-bout-po* où *bout* représente *moul.* Jamais, dans la prononciation mandarine *Thsi-wouh-pou*, on n'aurait pu reconnaître le nom coréen.

Nous voyons encore que le caractère 囉 *lo* qui, en Sanscrit, représente *ra*, représente en Turc *da*, *dä*, affixe indiquant le locatif ou l'ablatif (Thomsen, op. cit., p. 23): Les syllabes *mit-chi* représentent *miš* ou *myš*, affixe du prétérit (du participe), de sorte que *bulmyš* signifie «ayant trouvé» (Thomsen, op. cit., p. 38).

---

1) La transcription donnée par M. Wassiljeff rend ces mots encore plus méconnaissables: *Deng-li-lo-gu-mo-mi-ši-ho-bi-kie-k'o-han.*

2) Thomsen, Déchiffrement des Ins. de l'Orkhon, p. 13 (297) note; Radloff, Die alttürkischen Inschriften der Mongolei. 3. Lieferung, S. 292.

M. Thomsen (p. 59, note 1) a également fort bien reconnu le titre turc *yapgou* (*jabgu*) [1]) dans les caractères chinois 葉護 qui se prononcent encore aujourd'hui à Emouï *iäp-hǫ* (*yep-hǫ*). Les lexicographes chinois disent à tort qu'il faut prononcer ici le premier caractère *che*, ou *ziep*, comme M. Parker (Thomsen, p. 192, note 59) le transcrit; car, en ce cas, *jabgu* devrait être prononcé à la française avec un *j* doux, tandis que le mot turc a un *y* dur initial.

Mais M. Parker se trompe, car les lexicographes chinois nous disent que le caractère 葉 *yep* est aussi prononcé comme le caractère 攝 *siep* (non pas *ziep*): 葉式涉切、音攝, *Yep* a aussi la prononciation *s* (ik) + (s) *iep* = *siep* avec un *s* dur initial.

Ma Toan-lin écrit ailleurs (Chap. 344, fol. 1 *verso*, 1re colonne et Chap. 336, fol. 16 *verso*) 業護, *Nieh-hu* en mandarin moderne, *giäp-gu* selon l'ancienne prononciation. (Emouï *giäp-hǫ*, Canton *yip-ou*).

Il n'y a donc pas un *j* français initial, mais un *y* ou *j* allemand, affaibli d'un ancien *g* dur. Pour 葉 ceci est prouvé par la prononciation en langue vulgaire du mot pour feuille à Emouï: *hioh*, où le *g* initial est déjà affaibli en *h*, qui, en langue littéraire, est encore affaibli en un *y* initial. Les Japonais ont transcrit ce caractère par *yefŭ* (エフ) = *yef*, comme je l'ai démontré dans mes «Desultory Notes on Japanese lexicography» (*T'oung-pao*, IV, pp. 191 et 208).

Il faut se méfier des lexicographes chinois dès qu'il s'agit

1) M. Thomsen, op. cit., p. 146, note 21, fait dériver le mot *Yabgou* avec un point d'interrogation de la racine *Yap*, «faire, bâtir, arranger, ajuster» (Vámbéry, N° 131); mais les Chinois, qui aiment à rendre aussi bien la signification que le son dans leurs transcriptions, rendant la première syllabe par le mot *yap* 葉 = «feuille d'arbre», il me semble plus naturel de partir du sens «couvrir» (Vámbéry, N° 130). Comp. Djagatai *japuq*, voile, couverture, *japraq*, feuille [Decke?], Altaic *jabu*, Decke. La syllabe 護 *gu* signifie en Chinois «protéger», de sorte que *Yabgou* pourrait peut-être être rendu par *Protecteur*. M. Thomsen, à qui j'avais soumis cette supposition, m'écrit cependant qu'il lui a semblé plus naturel de partir du sens figuré: «arranger» et de traduire *Yapgou* par «Organisateur» (?)

de la prononciation de caractères chinois représentant des sons étrangers.

C'est pourquoi je maintiens la leçon *Szekun* (俟斤) comme titre turc. M. Parker prétend à tort (Thomsen, p. 193, note à p. 59) que les lexicographes chinois nous apprennent qu'il faut prononcer *K'i-kin*. Le caractère 俟 *sze* n'est prononcé comme *k'i* que dans le double surnom *Měk-k'i* (俟音奇、丂俟複姓, *K'anghi*). Le mot pourrait-il représenter un dérivé de *Sü* (armée), *Sükän* «Chef d'armée» (?), nom qui conviendrait parfaitement à un chef de Horde? Si le mot n'est pas turc, il pourrait représenter le mot *Sigoun* qui a en Mongol la même signification que le mot *Töre* (prince) en Turc [1]).

Déjà en 627 nous trouvons un *Sze-kun* (*Sükän*?) des Turcs nommé *Tchin-Tchou T'ong* [2]) (眞珠統俟斤). De Guignes, 1, 597; et en 602 un général (*Szekun*) du nom de *Sülieh* (Ibid, p. 535).

On retrouve ce même titre chez les anciens *Sap* ou *Sip*, également une tribu des anciens Huns, voisins des *Mokko* (Mandchourie actuelle), au N. E. de la Corée, dont le grand chef s'appelait *Sze-kun* (*Sigoun*?) 霄匈奴之別種。與靺羯爲隣理。其渠師號爲俟斤。(*Ma Toan-lin*, Chap. 347, fol. 4 *recto*).

La même remarque s'applique au titre *Szelifa* (俟利發) qui certainement ne se prononçait pas *K'i-li-fa*, car, pour rendre ce titre, les historiens chinois écrivent 頡利發 *Kit-li-fa* (Kilbat?).

Ma Toan-lin (Chap. 343, fol. 2 *recto* et 344, fol. 1 *verso*, énumère les grands officiers turcs héréditaires:

1. 屈律啜 *Kurčür*, les Gardes(?) contenant peut-être un dérivé de *Kur*, en Djagataï «ceinture, garde» (?)
2. 阿波 *Apa*, Grand-père, Aïeul(?) (Thomsen, IW. 2, p. 121 et note 3, pp. 193 et 196); *Inantchou Apa*; *Külüg Apa*, etc.

1) Klaproth, Journal asiatique, Tome VII, p. 264.

2) *Jinčü Tang* (ou *Töng*)?

3. 俟利發 *Sze-li-fa. Sulibat* ou *Sulbat* (?)
4. 吐屯發 *Tutunbat.*
5. 俟斤 *Szekun, Sükän?*
6. 閻洪達 *Yemhongdar?*
7. 頡利發 *Kit-li-fa, Kilbat?*
8. 達汗 *Tarkan.*

Il résulte de cette liste que les *Sze-li-fa* (3) et les *Kit-li fa* (7) sont deux titres distincts, et que la leçon de M. Parker *K'i-li-fa* pour *Sze-li-fa* doit être fausse.

Les *Kilifa* et les *Totunfa* (吐屯發) étaient des gouverneurs de province institués en l'an 619 de notre ère par le Khan des Turcs occidentaux *Tang Yabgou Kagan* (統葉護可汗。Anciens Livres des T'ang, 215 B, fol. 5 *recto*. De Guignes, op cit. I, 596). Il est clair que la désinence *fa* (*pat*, *bat*, ou *bal*) doit indiquer un rang ou titre(?) quelconque; car nous trouvons également un Khan turc en 620 nommé *Kit-li Khakan* (頡利可汗。De Guignes, I, 543; Thomsen p. 64) = *Kil qagan* (?) ou *Kir qagan*?) Notons que les Chinois ont transcrit le nom des *Kerkis* (nos Kirghiz modernes) par *Kie-li-ki-se* [1]) (De Guignes, I, 65). Le mot *Kie-li* est donc = *Kir* ou *Kil*. En l'an 725 nous trouvons un ambassadeur turc nommé *Asete Kielifa* par De Guignes (I, 582). Dans les anciens livres des T'ang (215 B, fol. 2. *verso*) ce nom est écrit 阿史德頡利發, selon l'ancienne prononciation *Ochitik Kit-li-bat*, équivalent à *Öštäg Kir*(*kil*)*-bat* (?).

Täg veut dire «ressemblant à», comme p. e. dans 登里德 *tängri-täg*, «comme le ciel, ressemblant au Ciel»; *Öš* est peut-être = *eš*, *äš*, «compagnon, ami».

M. Thomsen a également très bien reconnu le nom *Ogouz* dans l'ancien nom *Wou-hou* que les Chinois donnaient aux Ouïgoures (Note 22, pp. 147—148): car, en effet, les caractères 烏護 se prononçaient anciennement *O-gou*; de sorte que le terme *tagazgaz*, qu'on trouve chez les auteurs mahométans, représente les mots

1) Bretschneider (Notes on mediæval travellers to the west, p. 52, note 157 et p. 74) donne la transcription 吉利吉思 et 乞里乞西.

turcs *Toguz Oguz*, «les neuf Ogouz», et non pas, comme on l'avait supposé jusqu'ici, *Toguz Uigur*, «les neuf Ouïgours».

Les transcriptions chinoises ont souvent l'avantage de nous conserver l'ancienne prononciation turque. Ainsi le nom de la rivière *Tola* est transcrit par eux 獨邏 *tok-la* (en mandarin moderne *Tolo*). Or M. Thomsen (op. cit., p. 63, note 1, p. 180, note 95) nous apprend que l'ancien nom turc de la *Tola* était *Toγla* (*Togla*), la lettre *g* ayant était éliminée depuis.

Quant aux deux noms de montagne mentionnés dans les inscriptions: 烏德鞬 *Ou-tik-kien* et 鬱督軍 *Ut-tok-koun*, ils sont bien distincts. Nous lisons dans l'histoire des T'ang, que quand *Boila* avait reçu en 745 la permission de s'établir dans l'ancien pays des Turcs, il planta ses tentes entre la montagne *Ou-tik-kien* et l'Orkhon (南居突厥故地、徙牙烏德鞬山昆河之間).

Ce nom est écrit *Ötükän* ou *Ütükän* dans les inscriptions turques et *Utikan* par Rachid ed-din. M. Thomsen (p. 152, N° 32) croit donc qu'il s'agit ici du *Hangaï* actuel, ou d'une partie orientale des Altai du Sud.

Mais selon la description chinoise, qui dit que les fleuves Orkhon et Tola coulent à droite et à gauche de l'*Ütükän*, (烏德鞬山左右嗢昆河、獨邏河, *Pien-i-tien*, I, II, fol. 6 *recto*), ce ne peut être que la chaîne de montagnes nommée dans la carte d'Anville (7e feuille de la Tartarie chinoise) *Pourkassoutey Alin*.

L'autre montagne se trouve au sud du fleuve *Kerlon* ou *Keroulan*.

Nous lisons dans l'Histoire des T'ang que, lorsqu'en 629, *Inam* eût reçu l'investiture comme *Yin-tchü bilgä kagan*, qu'il envoya un ambassadeur pour remercier l'Empereur et lui offrir en tribut des produits de son pays, et qu'il établit ses tentes près la montagne *Ut-tok-koun*. Son pays était situé à une distance de 6000 *li* (environ 2000 kilomètres) N. O. de la capitale. A l'Est il touchait

au pays des *Mokko*, (la Mandchourie), à l'Ouest aux *Yabgou Turcs*; au Sud au désert de Gobi, et au Nord au *Koulon Nor* (冊拜夷男爲眞珠毗伽可汗。夷男已爲命、遣使謝、歸方物。乃樹牙鬱督軍山、直京師西北六千里。東靺鞨、西葉護突厥、南沙磧、北俱倫水。*Pien-i-tien*, 126 II, fol. 1. *verso*; De Guignes, Geschichte der Hunnen und Türken, I, 53, 62 et 555; Klaproth, Tableaux historiques de l'Asie, Carte N° 13).

Comme le *Keroulan* se jette dans le (lac) *Koulon-nor*, le terme chinois *Külun choui* indique aussi bien le lac *Kouloun* que le fleuve *Keroulan* (*Kerlon*).

La réduction des caractères *ut-tok-kun* doit donner un nom comme *Udukun*, car les Chinois ont l'habitude dans leurs transcriptions de faire finir la syllabe précédente par la consonne de la syllabe suivante. *Tok* commençant avec un *t*, la syllabe précédente *ut* termine en *t*, et *kun* commençant avec un *k*, *tok* termine également en *k*. Comp. 鬱陀那 *Ut-to-na* pour *Udâna*; 鬱陀羅摩子 *Ut-to râ-ma puttra* pour *Udra râma puttra*, etc. (*T'oung-pao*, vol. V, p. 173).

La leçon *Ourgou* au lieu d'*Andargou*, pour le nom d'un endroit où les Turcs gagnèrent une victoire sur les Ouïgoures (Inscr. de l'Orkhon, p. 125), reçoit une éclatante confirmation dans le texte chinois du III. Monument trouvé à *Kara Balgassoun*.

On y trouve (Colonne XIV, 49—51) un nom de lieu près de Bichbalik, nommé 勻曷戶 *Yun-hoh-hou*, selon l'ancienne prononciation *Oun-at-gou* = *Oun-ar-gou*. Le second caractère *at* est souvent employé par les Chinois pour représenter la lettre *R*, comme p. e. dans *Manórhita* 末笯曷利他, *moat-nou-r-rhi-ta*, où *at* (曷) représente un R afin de bien faire sentir que *li* doit être prononcé *rhi*, c'.-à-d. un *r* aspiré; dans *Râdja* 曷羅闍 *R-râ-dzia*, etc.

N final représente souvent un R, comme M. Hirth l'a démontré;

il devient *r* quand la syllabe suivante commence par un *r*, comme p. e. dans *Parivrâdjaka*, transcrit en Chinois 般利伐羅勻迦, *pan-li-vat-ra tsiak-ka* = *par-ri var-ra* (pour *vrâ*) *djak-ka*. Le Chinois transcrit *parri* au lieu de *pari*, pour indiquer que l'*a* est court. Le nom de l'ancienne ville de *Tharaz* est transcrit par les Chinois 怛羅斯 *tan-la-sze* = *tar-ra-z*.

Selon cette loi, la réduction *Ounargou* donne *Ourgou*. J'avais déjà trouvé cette réduction depuis plusieurs mois, quand je pris connaissance de l'ouvrage de M. Thomsen, et je crois que les résultats auxquels lui et moi sommes arrivés indépendamment l'un de l'autre se confirment mutuellement.

M. Thomsen pose la question si *Ourgou* pourrait être le même endroit que la ville moderne d'*Ourga* sur la Tola. Mais ceci est impossible. D'après une communication de M. F. C. Kramp, secrétaire de la Soc. de Géogr. Néerl. à Amsterdam, cette ville, appelée par les Mongols *Örgö* = palais, n'est mentionnée pour la première fois dans l'histoire qu'en l'an 1649 [1]). *Ourgou* doit avoir été situé plus au Sud, sur les frontières du Tibet.

Nous avons encore un point à relever dont M. Thomsen parle dans son Introduction, p. 96. C'est au sujet du Parallélisme dans la langue turque. «Comme trait typique sous le rapport du style», dit M. Thomsen, «il faut surtout signaler la figure bien connue aussi d'autre part et qui consiste à exprimer la même idée en deux phrases coordonnées construites ou parallèlement ou sous forme d'antithèse. Non seulement cette figure donne au style un cachet tout particulier de force et de charme; mais lorsque une fois l'on a su saisir la sûreté et la logique de l'emploi de cette figure, elle se présente également à nous comme un auxiliaire extrêmement important relativement

1) A. Pozdnejef, «les Villes de la Mongolie septentrionale», p. 2 e. s. St. Pétersbourg, 1880 (en Russe).

à la juste intelligence de beaucoup de passages".

Nos lecteurs savent que j'ai continuellement revendiqué ce parallélisme dans le style chinois pour l'intelligence de textes difficiles. J'en ai formulé la loi, d'abord dans ma traduction de la Stèle du Kül téghin, et récemment dans une brochure séparée intitulée «La loi du parallélisme en style chinois" (E. J. Brill, 1896). Mon expérience et mon avis sont qu'on ne peut pas traduire correctement un seul texte chinois (et aussi, à ce qu'il paraît, turc) sans observer cette loi importante, et les fausses traductions des «amateurs sinologues» ne sont dues qu'à l'ignorance et l'inobservance de cette loi.

En conclusion nous offrons ici nos meilleures félicitations à M. Thomsen qui a réveillé «ces lointains échos d'une épopée nationale, tour à tour triomphants et pleins d'une douloureuse tristesse, émanant de ces pierres mousseuses" (p. 96). Sans son déchiffrement de l'écriture dans laquelle cette épopée a été écrite, la voix des pierres serait restée muette, et seuls les textes chinois nous en auraient donné un pâle reflet.

G. S.

Japanische Dichtungen (*Weissaster*) von Karl Florenz (Leipzig, 1895. Amelangs Verlag und Hasegawa, Tōkyō.)

Ein recht interessanter Beitrag zur Kenntnis der modernen japanischen Literatur ist unter diesem Titel von einem der ersten Mitglieder des orientalischen Seminars zu Berlin und derzeitigem Professor an der Universität zu Tōkyō geliefert. Das, auf Crêpe-Papier gedruckte und von den beiden japanischen Malern Shōsō [1]) und Yoshimune [2]) geschmackvoll illustrirte Buch ist eine freie Verdeutschung des von Prof. Dr. Inoue (井上哲次郎), dem früheren Lektor des Japanischen am

1) 蕉窓, Künstlername des Malers Mishima Yunosuke 三島雄之助.
2) 芳宗, Künstlername des Malers Arai Shūjirō 新井周次郎.

oriental. Seminar zu Berlin, in chinesischer Sprache verfassten romantischen Epos, »Das pietätvolle Mädchen Shiragiku" (孝女白菊之詩), das übrigens auch eine sehr geschätzte japanische Bearbeitung des Gelehrten Naobumi Ochiai gefunden hat (孝女白菊之歌 betitelt). Dr. Florenz hat — ganz abgesehen von den warmen, glatten und klangvollen deutschen Versen, die vielfach an einen Wildenbruch erinnern, das Rechte getroffen, wenn er, statt eine wortgetreue Übersetzung zu veröffentlichen, eine Nachdichtung geschaffen hat, in der, ganz unserm Gefühl entsprechend, der Charakterschilderung und der Handlung etwas mehr Raum vergönnt worden ist, während in dem Original die das ganze Gedicht durchziehenden Naturschilderungen die ersteren, dem ostasiatischen Gefühl und Geschmack entsprechend, allzusehr überwuchern dürften. Die Heldin des Gedichtes, Shiragiku (Weissaster), ist die Adoptivtochter eines Samurai, die zur Zeit der Restauration, in folge der politischen und anderer Ereignisse, wiederholt von den Ihrigen getrennt wird und dadurch in traurige und gefährliche Lebenslagen gerät, dann — als ihr das Schicksal wieder lächelt — die Hand eines vornehmen und reichen Bewerbers ausschlägt und schliesslich die Gattin ihres Adoptivbruders wird, der ihr nach japanischer Sitte schon in ihrer Kindheit bestimmt worden war. Dieser geleitet sie nach der Heimat zurück, wo sie den alten Vater wiederfinden, mit dem sie das unerwartete frohe Wiedersehen feiern.

Es ist eine schlichte Erzählung auf historischem Hintergrunde mit moralischer Tendenz die — wohl gerade in der gebotenen Form — auf jeden Literaturfreund einen unwiderstehlichen Reiz ausüben muss. — Von den angehängten kleineren Gedichten: »Nächtliche Heimkehr" von Inoue, »Am Grabe der Geliebten" von Ueda, u. s. w., sind zwar einige warm empfunden und besonders das zweite ist so allgemein menschlich empfunden, dass es fast für ein deutsches Originalgedicht gehalten werden könnte, aber eine Lecture derselben nach

dem anmutigen Shiragiku dürfte das Interesse des Lesers doch eher mindern als steigern. Er wird daher wohl daran thun, sie zuerst durchzulesen, um mit den Schlussversen des Shiragiku das Buch um so befriedigter aus der Hand legen zu können:

»Wie steh'n wir tiefer als ein niedrig Tier,
Wenn Treu und Dankbarkeit uns nicht beseelen.
Ach, wenn ich meines bösen Thuns gedenke,
Zermartert sich mein Herz in Gram und Reue.
Weissaster, Du allein, nur Deine Seele
Ist ungetrübt geblieben. Nur durch Dich
Ist meinem Stamm das herrliche Juwel
Der Dankbarkeit und Kindestreu bewahrt.
Die Blumen in den Gärten all verwelken,
Doch nie verwelkt die Blume Deines Herzens".

A. Gramatzky.

CORRESPONDANCE.

Lettre de Mgr. C. de Harlez à M. G. Schlegel:

Cher et Honoré Directeur,

Je n'occuperai pas les lecteurs du *T'oung-pao* des procédés insolites du T. R. Père Le Gall. Ma réponse à ses attaques est toute dans une brochure que je viens de publier[1]). Pour mettre les Sinologues à même de juger de la question, j'y ai reproduit les principaux passages du texte qui m'a servi à faire mon *résumé*[2]) des doctrines de Tchou-hi. On pourra ainsi facilement apprécier la nature de ces doctrines et la loyauté d'un critique qui persiste à vouloir faire tenir pour une très inexacte traduction d'un certain livre, ce qu'il sait être le résumé d'un texte tout différent, d'un texte qu'il ne connait même pas, non plus que la version mandchoue qui m'a servi dans son interprétation. Je n'avais point encore rencontré pareil fait. Du reste le R. P. ne traite guère mieux M. Mac Clatchie. La traduction du docte missionnaire Anglais n'a été de presque aucune utilité à notre jeune savant.

Agréez, Cher et Honoré Directeur, l'expression de mes hommages dévoués.

Louvain, 28 fév. 1896. C. DE HARLEZ.

---

1) *Tchu-hi.* His doctrines and his influence.

2) Je dis *résumé* parce que j'en ai banni les longueurs inutiles, les répétitions continuelles et la forme dialogique qui en rendent la lecture impossible.

ANNONCES.

En vente chez E. J. BRILL;

LA LOI DU PARALLÉLISME EN STYLE CHINOIS,

démontrée par la Préface du *Si-yü-ki* (西域記). La traduction de cette préface par feu M. Stanislas Julien défendue contre la nouvelle traduction du Père A. Gueluy par **G. SCHLEGEL,** Professeur de langue et de littérature chinoise à l'Université de Leide.

Opinions de la Presse.

Professor Schlegel has, in this work, rendered a most important service to Chinese philology, besides acting as a generous disciple towards a master, who, though never slow in selfdefence, passed, fully 20 year ago, beyond the reach of controversy. . . . . .

Near the end of 1894, Father A. Gueluy, of the Louvain Seminary of Missions to China and the Congo, published in the *Muséon* what he conceived to be a correct version of the whole Preface under the title of "A propos d'une Préface". There the Note was rendered: — "Prologue de *Ien tchang*, Duc de l'Empire, Censeur des Livres, Conducteur de gauche du char (de guerre)".

I could hardly believe my eyes on reading this, and I was satisfied at once of the Father's incompetence to criticize any translation of Julien's, or even to attempt a version of any Chinese document beyond the most simple passages in a Novel. . . . . .

The Father certainly was no foeman worthy of Prof. Schlegel's steel; and I have admired the patience of the latter in taking his version clause by clause, and exhibiting it side by side with that of Julien. . . . . .

The correctness of Schlegel's rule cannot be questioned. It is the most important addition yet made to the principle laid down in 1814 by Dr. Marshman, in the Preface to his *Clavis sinica* (p. viii), that "the whole of Chinese grammar turns on Position" .... In itself it is a great advance in the analysis

of Chinese composition from the pencils of the most skilful authors, and may be expected to give an important impulse to the study of the masterpieces of this literature.

To a foreign student pursuing such an investigation, the help of a thoroughly educated and extensively read Chinese teacher is as invaluable as the use of a large Library is indispensable. It is especially to the latter advantage that Schlegel is indebted for the success of his study of the Preface of *Chang Yüeh*, in his discovery of the mistakes made occasionally by Julien, and of the absurdities of Father Gueluy. . . . . .

Schlegel's labour must have been immense, and his success is proportionally great..... The explanations of the recondite allusions and meanings throughout carry in themselves the best evidence of their correctness. I have paused for some time over several of them, but ended in accepting them.

I know of no work that is likely to do so much good to students of the language. It is, indeed, a *liber perlegendus.* (Professor James Legge, in April-number of the "Imperial Asiatic Quarterly Review").

Sans doute l'importance de ce procédé familier à la rhétorique Chinoise (c'est-à-dire le Parallélisme) n'a point été méconnue par d'illustres philologues tels que Stanislas Julien et M. Legge; mais, quoiqu'ils en aient tenu compte dans leurs propres travaux, ils ne l'ont point mise en lumière par l'étude détaillée d'un texte. M. Schlegel s'acquitte aujourd'hui de cette tâche. Le besoin s'en faisait sentir: un auteur [1]) venait en effet de donner un exemple des prodigieux contresens auxquels on s'expose quand on ignore les exigences de la loi du parallélisme; ce qui agravait son cas, c'est que le texte qu'il dénaturait ainsi comme à plaisir avait été déjà traduit d'une manière satisfaisante par St. Julien. M. Schlegel n'a pas eu de peine à prouver que l'interprétation de St. Julien était en général correcte; il a fait plus, car il a éclairci de nombreuses allusions littéraires dont le sens avait échappé à son devancier (St. Julien) et qui demandaient, pour être comprises, une connaissance approfondie de l'histoire et des livres du Céleste Empire; en discutant, point par point, chacune de ces petites énigmes, il a montré aux étudiants à quelles encyclopédies et à quels dictionnaires chinois il faut demander la solution de pareilles difficultés; il leur a donc révélé l'art jusqu'ici trop ignoré de se servir des secours que nous fournissent les lettrés indigènes. D'autre part, en établissant d'une manière définitive la valeur du principe de symétrie dans le style Chinois, il a fait un ouvrage bien digne d'être médité par tous ceux qui voudront prétendre au titre de Sinologue. (E. Chavannes, professeur au Collège de France, dans la Revue critique du 6 Avril 1896, p. 262—263).

---

1) Le P. A. Gueluy.

L'INTERPRÉTATION DU YI-KING

PAR

C. DE HARLEZ.

Dans un court article destiné à l'appréciation générale de l'oeuvre de M. Philastre [1]), et publié dans le *T'oung-pao* (An 1894, Bulletin Bibliographique, p. 93), j'ai indiqué le système que j'avais suivi pour traduire ce livre fameux, réputé incompréhensible, ou traité de tissu de non-sens, système consistant tout bonnement à traduire cet ouvrage, comme tous les autres sans exception aucune, en considérant les entêtes des chapitres non comme des sons vides de sens, noms-propres de figures qui n'y ont aucun rapport [2]), mais comme des mots de la langue indiquant le sujet du chapitre dont le texte se réfère à ce titre et en traduisant le tout comme l'exigent les lois et les usages lexicologiques ou syntaxiques du Chinois.

Il semble qu'il suffise d'énoncer ce principe pour obtenir l'assentiment général et qu'il reste uniquement à démontrer que l'on a réellement procédé comme on le dit, traduisant les textes comme l'exige leur sens obscur. C'est ce que je me propose de faire aujourd'hui en donnant ici le texte chinois et la traduction collatérale de quelques chapitres du *Yi-king* qui puissent servir d'exemples et de preuve pour l'interprétation du texte. Mais avant cela je dois présenter en-

1) Ainsi pas: le *Koua tsing* ou *liu*, mais bien le chapitre: «puits», «autorité» etc.

2) Voir le *Journal asiatique*, Janvier 1893, pp. 163 et ss.

core quelques observations que je n'ai pas suffisamment développées dans mon précédent article.

Je rappellerai d'abord que j'interprète le *Yi-king* comme le faisaient les Chinois lorsque ce livre parut au milieu d'eux et même longtemps après. Les divagations philosophiques qui ont fait dévoyer l'exégèse ne sont venues que beaucoup plus tard. Ce fait, je l'ai démontré clairement par des exemples tirés du *Tso-tchuen*, des *Kue-yu* et du *Lun-yu*. Bien plus, les commentaires I, II, IV et VII qui accompagnent partout le texte et remontent à une époque antérieure à notre ère, ont mis la chose hors de doute. Je rappellerai seulement deux des nombreux exemples que j'ai cités comme preuves:

1. En ce qui concerne la valeur des entêtes des chapitres:

On lit au *Tso-tchuen*, an I du prince *Min*, que l'astrologue *Sin Liao*, ayant tiré les *Koua* 3 et 8 c'est-à-dire *tchun* 屯 et *p'i* 比, tira son horoscope du sens de ces mots qui signifient entr'autres choses, le premier «fermeté» et le second «pénétrer dans» [1]), comme il le dit expressément.

Au *Lun-yu*, XIII, 22 *Kong-tze*, voulant recommander la constance, (*heng* 恒), rappelle le *Koua* XXXV, (qui a ce caractère pour entête), et une des phrases du second texte sextuple: «Si l'on ne rend pas sa vertu constante, ferme (恒), on encourra la honte [2]).

2. Quant au sens des 6 maximes ou phrases qui composent le second, on voit déjà par le passage cité du *Lun-yu* qu'elles étaient en rapport avec l'entête; puisque la première sert de développement au second.

On le voit encore dans ce passage du *Tso-tchuen* (*Tchuang-kong*, An XXII) où l'historiographe cite une des six phrases du *Koua* XX, (*kouân* 觀) «Contempler, venir voir l'éclat d'un royaume; il est

---

1) 屯爲固、比爲入.
2) 不恒其德或承之羞.

avantageux d'être l'hôte d'un roi», et applique ceci en rappelant les dons que l'on fait au visiteur d'une cour [1]).

Evidemment il n'est là question, ni de scènes, d'objets figurés par les lignes des hexagrammes, ni de dissertations philosophiques sur le *Yin* et le *Yang*, mais uniquement de phrases prises dans leur sens naturel et mises en rapport avec les entêtes significatifs des chapitres.

J'avais également expliqué ce qui a trompé M. Philastre, et je n'ai plus à y revenir.

Certaine autre version pêche uniquement en ce que son auteur n'a vu dans les entêtes que des noms-propres des figures hexagrammatiques ou *Koua* et, conséquemment, qu'il n'a conçu aucun rapport entre ces entêtes indiquant les sujets et le texte des sections, mais qu'il a considéré malheureusement, dans chacune des six sentences qui composent le second texte, l'indication de ce que représentent les lignes correspondantes, par leur chiffre, des hexagrammes.

C'est ce qui nous a donné par exemple, l'interprétation que voici du *Koua* XL, *Kie*, nécessitée par l'opinion régnante alors:

La première ligne divisée (— —) montre que son sujet ne commet pas d'erreur.

La seconde, pleine (———) montre son sujet attrapant trois renards à la chasse et obtenant la flèche d'or. Avec une ferme correction il y aura bonheur.

La troisième, divisée, montre un porteur avec son fardeau dans un char.

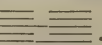
---

1) 庭實旅百奉之以玉帛....故曰利用賓于王, Quand les dons de cour pleine ont été faits (termes techniques indiquant les dons complets que doit faire le prince visité selon l'*Y-li*), on fait à l'hôte (du prince) cent dons de pierreries et de soie (biens précieux du ciel et de la terre). C'est pourquoi il est dit (au *Yi*) «Il est avantageux d'être l'hôte du roi». Ce que suivent les mots: «Regarder (*kuân*) indique qu'il est question de l'avenir».

A la quatrième, pleine, on dit à son sujet: retirez vos talons.

La cinquième, divisée, montre son sujet, l'homme supérieur exerçant sa fonction.

A la sixième divisée (—— ——) nous voyons un prince feudataire (avec son arc) tirant un faucon sur le haut d'un mur élevé et l'atteignant.

Et tout cela expliquant cette simple figure  .

En réalité, quand on retranche de cette version tout ce qui est absent du texte, et qu'on traduit naturellement, le texte donne:

1. Délivrer est un acte excellent, sans reproche possible.

2. (Réussite). Si à la chasse, on attrape trois renards on obtient la flèche d'or (le prix). Issue heureuse d'une difficulté.

3. Si un porteur va en char, il attirera les brigands. Issue malheureuse.

4. Si vous échappez, réussissez et montrez vous, les amis viendront témoigner leur fidélité.

5. Le sage seul sait écarter les maux. S'il réussit, il acquerra la confiance du vulgaire.

6. Un prince, qui sait, en tirant de l'arc, atteindre un oiseau perché sur un mur élevé, réussira en toutes ses entreprises. — Il saura disperser les rebelles.

Le tout est un développement de l'idée de «délivrer, disperser, réussir, résoudre une difficulté» d'écarter (tout ce qui est nuisible au sujet de l'hexagramme) ou (comme Legge le reconnaît lui-même dans une note) «untying a knot or unravelling a complication». Mais cela n'a aucun rapport avec les lignes.

Cet exemple suffit, ce me semble, pour prouver que ce n'est pas cela.

Quant aux phrases prises isolément et détachées des liens au moyen desquels elles sont ainsi rapportées aux lignes de la figure,

elles sont généralement traduites avec exactitude. Legge est irréprochable sous ce rapport. Mais, chose importante à noter, il n'y a rien, absolument rien, dans le texte qui corresponde à ces expressions: *La Xe ligne pleine ou divisée montre* ceci ou cela. Ou bien: *à la Xe ligne on voit* etc. Ces termes sont ajoutés partout pour établir un rapport entre les six sentences et les six lignes des *Koua*, et c'est ce rapport forcé qui donne à tout le *Yi-king* cet aspect qui a permis de le qualifier de «tissu de non-sens».

On verra plus loin comment un simple changement d'appréciation et de relation donnera à ce livre, si bizarre en apparence, une signification rationnelle à tous les points de vue.

Mais avant cela nous devons dire un mot du système d'interprétation imaginé par feu le Prof. de Lacouperie. Ce savant et regretté sinologue fut le premier qui chercha à trouver quelque chose de raisonnable et d'ordinaire dans le livre des *Yi* et attribua une signification aux entêtes des sections. Ce qui l'empêcha de voir toute la vérité, c'est qu'il écoutait trop son imagination et s'éprit trop de ses souvenirs archéologiques. Au lieu de suivre un même système dans tout le cours de l'interprétation, il y chercha des choses extraordinaires, des rapprochements non légitimés, et pour cela il n'hésita pas à modifier les caractères chinois, à donner même à bon nombre de mots des sens inexistants.

Je ne donnerai de ces écarts malheureux que deux ou trois exemples.

Le *Koua* ou la Section XIII a pour entête 同人 *T'ong jin* ce qui, de l'aveu de tous les commentateurs, signifie «L'homme de concorde». Lacouperie voulut y voir 洞人, également *T'ong jin*, et ainsi cela devint «l'homme des cavernes, le troglodyte».

L'entête du *Koua* XLI est 損 *yuen*, diminuer. Lacouperie voulut que ce fût une altération du primitif 員, idéogramme des objets ronds.

Il en résultait qu'au § 2, au lieu d'avoir «il est avantageux

et juste quand on corrige le mal de ne point le diminuer ou augmenter» [1]), (mais d'observer la juste mesure, la juste appréciation), on devrait lire «il est avantageux .... de ne point *Chose ronde* l'augmenter. «Cela devenait ce que les Allemands appellent un *Unding*. Au *Koua* XIII les troglodytes donnent des sens aussi impossibles qu'il serait trop long d'énumérer.

Ajoutons seulement que pour démontrer le sens de «briser, fendre» que Lacouperie attribuait au mot *p'i* 比, au *Koua* VIII, il apportait en preuve ces trois mots d'un commentaire 比輔也, dont il laissait le dernier de côté et traduisait *cracked earthenware*. Or tous les sinologues savent que ce genre de phrase indique le sens d'un mot par un synonyme, et que cette expression signifie «比 *p'i* est synonyme de 輔 *fu*». Or ce dernier mot signifiant «assister, secourir», ces trois mots veulent dire: *p'i* signifie «secourir, aider» etc. *Fu* peut encore être traduit, il est vrai, par «bois, perche servant à un chariot» mais jamais *earthenware*; d'ailleurs ici cette dernière acception ne peut être introduite en aucune manière.

Nous pourrions citer bien d'autres exemples de ce genre d'exégèse, mais il nous répugne d'aller plus loin.

Lacouperie défendait ses modifications de texte et attaquait mon système en prétextant des altérations prétendûment opérées par le célèbre prince *Wen Wang*. Mais ce n'est là qu'une légende contraire aux faits. Comme je l'ai montré, *Wen Wang* ne connaissait pas même le *Yi-King*, ou, du moins, n'en usait point.

Mais en voilà suffisamment de ces préliminaires exigés par l'état de la cause. Venons-en à l'objet principal de cette étude.

Ce qui a pu jusqu'ici laisser planer le doute sur le vrai système d'interprétation du *Yi-king*, c'est que je n'ai pu encore comparer

1) 利貞征凶弗損益之. On pourrait aussi traduire, il ne faut point le surfaire d'une manière nuisible (ou coupable). *Yuen* a aussi le sens de nuire, faire tort.

le texte avec ma traduction, en publiant l'une ou l'autre section du Chinois avec la version en regard.

C'est ce que je me propose de faire, aujourdhui que je puis disposer de quelques pages du *T'oung-pao*, grâce à l'obligeance de ses savants directeurs, et de l'imprimerie chinoise de son éditeur justement renommé pour son habilité en cette difficile matière.

Il ne s'agit pas naturellement de reproduire tout le *Yi-King*, mais seulement deux ou trois sections choisies à des places éloignées les unes des autres, pour servir d'exemples et de preuve [1]).

Pour l'intelligence des lecteurs qui ne sont pas familiers avec notre sujet, nous rappellerons que le *Yi-king* est composé de 64 Sections ayant chacune: 1° une figure composée de 6 lignes, pleine ——— ou coupée — —, avec un caractère chinois comme entête.

2° Un premier texte indivis.

3° Un second texte partagé en 6 sentences, d'après le nombre des lignes.

II. Que le texte est accompagné et entrecoupé par deux commentaires, dont le premier suit le premier texte indivis qu'il commente, et le second indique d'abord le symbolisme de la figure, puis explique chacune des six sentences, une à une.

Le Schema est donc ainsi fait:

A. Figure et Entête.

B. 1er texte indivis.

1er commentaire (*Tuan yuet*).

Symbolisme du 2e commentaire.

C. 2e texte. 1e Sentence; comm. (*Siang yuet*).

2e Sentence; comm. etc. etc.

Voyons maintenant le texte et la traduction de quelques Sections.

---

1) Nous devons faire observer aux lecteurs du *T'oung-pao* que *The Imperial and Asiatic quarterly Review* publie en ce moment, en Anglais, une seconde édition de notre traduction, dans laquelle nous avons modifié par ci par là quelques phrases de notre première œuvre

I. Section IV.

䷃ 蒙 *Meng*, grossier, intelligence non développée, être non formé.

1er Texte indivis: 蒙亨匪我求童蒙、童蒙求我。初筮告、再三瀆、則不告.

L'esprit grossier se développant (pourqu'il se développe) ce n'est pas à moi (le maître) à chercher le jeune homme à l'esprit inculte, c'est à lui à chercher le maître. (Quand on consulte le devin) il répond une première fois; si on interroge un second ou un troisième, c'est qu'on le traite avec dédain, il ne répond plus.

1er Commentaire *Tuan.* *a*) En se développant, l'esprit inculte avance au temps propice, atteint son terme. *b*) «Ce n'est pas à moi etc.» Le but doit convenir à la chose. — *c*) «A la première interrogation etc.» — 瀆蒙: Ce dédain c'est la grossièreté inculte dont il est ici question. Par l'éducation, l'esprit inculte, non formé, se rectifie. Le Saint l'y aide, 蒙以養正、聖功也.

2e Texte sextuple *Siang.* 1re ligne (coupée) 發蒙利用刑人、用說桎梏以往吝, Pour dissiper la grossièreté, il faut user de châtiments [1]). Il faut user de conseils et de châtiments (de menottes), pour écarter toute suite funeste ultérieure, tout regret.

Comm. *Siang.* Il est bon d'employer les exécuteurs pour faire exécuter les lois.

2e ligne (pleine) 包蒙吉。納婦吉。子克家.

Protéger l'ignorant (*meng*) est chose exellente; diriger, contenir la femme l'est également. Ainsi le jeune homme (corrigé, constant) peut soutenir sa famille.

Comm. *Siang.* Le jeune homme peut soutenir sa famille. Ainsi le fort et le faible s'entr'aident 剛柔接.

---

1) Des exécuteurs.

3e ligne (coupée) 勿用取女見金。夫不有躬无攸利, Ne pratiquez pas, en prenant une épouse, de considérer sa fortune. L'époux qui ne se possède pas lui-même, n'aura pas de succès, de bonheur.

Comm. *Siang.* 行不順, cette manière d'agir n'est pas favorable, heureuse.

4e ligne (coupée) 困蒙吝, L'ignorant, l'inculte abandonné, pauvre, est malheureux.

Comm. *Siang.* Le malheur de l'ignorant abandonné, est que la vérité est éloignée de l'isolé 獨遠實也. (L'isolé est éloigné, etc.).

5e ligne (coupée) 童蒙吉, Le jeune ignorant (peut être) heureux [1]).

Comm. *Siang.* Cet avantage est que «il devient soumis avec humilité, condescendance» 順以巽.

6e ligne (pleine). 擊蒙不爲寇利禦寇,

Quand on dirige l'homme grossier, il ne faut pas être tyrannique, mais empêcher les traitements mauvais, trop durs.

Comm. *Siang.* Il est mieux d'empêcher les mauvais traitements. Alors les supérieurs et les inférieurs (le haut et le bas) sont en concorde 上下順也.

Ai-je besoin de faire remarquer qne chacune des sept parties de ce chapitre présente un cas d'emploi du mot *meng* 蒙 et développe l'idée qu'il désigne. Il est répété à chaque phrase et les commentaires ne font qu'ajouter à ces idées. C'est donc là évidemment le sujet du chapitre.

L'appendice VI du texte actuel confirme complètement cette explication. Il y est dit en effet, en parlant des *Koua* ou Sections 3 et 4: 屯 *tchun* (*Koua* 3) est la première naissance des êtres; quand les êtres naissent, ils sont *meng* (*Koua* 4); *meng* c'est in-

1) Ou simplement *T'ông meng* «pronostic heureux».

complet, inachevé, non formé, non instruit; c'est pourquoi *tchun* est suivi de *meng* 屯者物之始生也。物生必蒙。故受之以蒙。蒙者蒙也。

Ainsi *meng* est bien le mot de la langue et non le nom d'une figure. Les 4 derniers mots le prouvent surabondamment.

Même chose à l'appendice VII où *meng* est défini: 蒙 [1]) 雜而著, confus s'illuminant, ignorance s'éclairant. Ce qui est l'explication des deux premiers mots 蒙亨.

Enfin pour être complet, ajoutons l'explication du symbolisme de la figure ou *Koua* qui représente une source d'eau ☵ sous une montagne ☶ [2]) ou un précipice.

Le *tuan* explique ainsi «c'est une montagne ayant sous elle un précipice, cela donne l'idée du précipice et de ce qui arrête l'inintelligence (*meng*), empêche d'y tomber».

Et le *Siang*: «C'est, sous une montagne, une source jaillissante. L'homme supérieur agit selon la vérité (ou avec résolution) et développe ses vertus». Cette source sortant d'une montagne est la figure de la conduite du *Kiun-tze* [3]).

Koua XX.

䷓ *Kuân*, Voir, contempler. — paraître, aspect ou maintien extérieur, gravité, dignité extérieure.

1er Texte. Maintien grave et digne (comme) se purifiant et n'offrant pas le sacrifice, plein de sincère piété et de dignité.

---

1) Les appendices VI et VII expliquent les sujets des 64 Sections et leurs rapports. L'appendice VI suit l'ordre du texte. Au VIIe les sujets sont pris deux à deux comme opposés et dans un ordre arbitraire.

2) Ces deux trigrammes, lus *Khân* et *Kan* représentent: le premier, l'eau terrestre des gorges et le péril, etc., le second, des montagnes et le repos, l'arrêt.

3) 山下有險。險而止蒙。一山下有出泉。君子以果行育德.

觀盥而不薦有孚顒若 [1].

1er Comm. répète cette phrase et ajoute: Les inférieurs le regardent et se réforment (à son exemple 下觀而化也). — Puis vient cette réflexion morale. Contemplant la loi spirituelle du Ciel (*Tien tao*) et les quatre saisons qui ne varient jamais, le saint constitue son enseignement d'après cette loi spirituelle, et le monde lui obéit, s'y conforme [2].

2e Texte. 1re ligne (coupée). Regard, maintien du jeune garçon 童觀. Pour l'homme vulgaire, (il est) sans cause de blâme; pour l'homme supérieur, il est blâmable, déplaisant 小人无咎、君子吝.

2e Comm. Maintien du jeune garçon; façon d'agir de l'homme inférieur, vulgaire 小人道.

2e ligne (coupée). Regarder, épier d'une porte entr'ouverte; pour la jeune fille c'est bien.

闚觀(利)女貞.

2e Comm. Même phrase, moins 利; puis: mais cela peut être parfois déplaisant, honteux 亦可醜也 [3].

3e ligne (coupée). Je dois examiner ma vie, mes actions [4] 觀我生進退 [4].

2e Comm. Répète toute la phrase et ajoute 未失道也 (ainsi on) ne manque pas le droit chemin, la voie de la sagesse.

4e ligne 觀國之光、利用賓于王,

Pour voir la splendeur du royaume, il est bon d'être l'hôte du Roi.

---

1) *Tchou-hi* explique ici *Kuân* par: 有以示人而爲人所仰也。盥 par «devant sacrifier et se lavant les mains» et 薦 par «offrant la liqueur et les aliments pour le sacrifice».

2) Le sens de cette phrase est trop simple et trop clair pourqu'il soit utile d'en donner le texte. On remarquera seulement qu'elle commence par le mot 觀 de l'entête.

3) Les commentaires disent que c'est honteux chez un mari 在丈人.

4) 生; *comm.* 我之所行也. — Litt. les allées et venues.

2e Comm. Voir la splendeur du royaume [1]). C'est un hôte supérieur royal (qui fait cela).

5e ligne (pleine). Examinant ma vie (moi) *Kiun-tze* (je serai) sans reproche. (Comme aux 3e et 1re lignes).

2e Comm. Examiner ma vie; examiner le peuple 觀民 [2]).

6e ligne (pleine). Examinant sa vie, le *Kiun-tze* est sans reproche (comme à ligne 5; sauf que le pronom 其 remplace 我).

2e Comm. Examiner sa vie 觀其生 (cela doit être) quand la volonté n'est pas encore entièrement égale 志未平 [3]).

Symbolisme. 2e Comm. Le vent soufflant sur la terre [4]) c'est le *Koua Kuân*. Les anciens rois inspectaient les pays et examinaient leurs peuples pour fixer leurs réglements, leurs enseignements.

先王以省方觀民設教.

1er Comm. 大觀在上、順而巽中、正以觀天下,

Le grand, le chef, inspectant est en haut, obligatoirement il garde le milieu, et avec parfaite rectitude il inspecte le monde.

Il serait impossible de contester que le mot *Kuân* de l'entête est le sujet ou l'occasion de toutes les phrases du texte comme des commentaires et que ce *kuân* est le terme commun: voir, examiner, paraître, maintien etc.

Lacouperie avait imaginé qu'il s'agissait d'un prince *Kuēn* dont il est parlé au *Chi-king*, et que nous avions ici une ballade en son honneur. Mais outre que cette idée donne un sens peu satisfaisant aux différentes phrases, les commentaires les plus anciens attestent qu'il ne s'agit pas de cela.

---

1) Les quatre premiers mots du texte.

2) Le comm. semble prendre ici *sing* comme signifiant «être vivant».

3) Quand les passions l'agitent encore, comme une eau est agitée par le vent.

4) ☴ figure le vent et ☷, la terre; Voir la figure.

En outre le passage du *Tso-tchuen* où ce mot est expliqué nous donne entièrement raison.

La rencontre du mot *kuân*, y est-il dit, prouve que le pronostic concerne l'avenir. 猶有觀焉、故曰其在後乎 (*Tchuang-kong*, XXII, 3). Parce que le regard se porte sur ce qui est devant soi, au loin.

Ceci est encore confirmé par le passage correspondant de l'appendice VI, qui porte: 臨 *Lin*, l'autorité, (du *Koua* précédent) est une grande chose: *Ta*, 大. Quand les êtres sont grands on peut les voir 可觀; c'est pourquoi *ta* est suivi de *Kuân* et l'appendice VII explique ainsi *Kuân*: 觀之義求, le sens de *Kuân* est «rechercher», «venir examiner». — L'auteur a choisi cette acception spéciale du mot pour le besoin de la rime: *Keu* y rime avec *Yeu* 憂.

Koua XXII.

賁 *pi.* { 1. Éclat, orner, rayon.
2. Exercer, rendre fort; fort; grand.

賁亨小利有攸往. 1er Texte, explication générale.

L'éclat, la pompe développée, grandissante est de peu d'avantage, quoique l'on fasse. (Litt. où qu'on aille) [1]).

1er Commentaire. 文明以止 [2]) 人文也. C'est par l'art et l'intelligence que l'on règle la belle ordonnance de l'humanité. 觀乎天文以察時變、觀乎人文以化成天下. C'est en contemplant la belle ordonnance du ciel (les astres), que l'on peut observer les changements des saisons. C'est en contemplant celle de l'humanité (les *humaniora*, comme dit Schlegel), que l'on peut (apprendre) à changer et perfectionner le monde.

---

1) Legge traduit si on peut avancer (et prendre le commandement).

2) *Com.* faire que chacun ait son lot.

Second texte à six parties:

1er (ligne pleine) 賁其趾舍車而徒. On *fortifie* (2e sens [1]) ses pieds en quittant son char et marchant.

2e Comm. (*Siang yuet*). On quitte son char et l'on va à pied quand, par convenance, on ne va pas en voiture.

2e (ligne coupée). 賁其須. Orner sa barbe, la mettre en bel ordre et la rendre luisante.

3e Comm. Rendre sa barbe belle: 與上興, cela aide à s'élever, prospérer [2]).

3e (ligne pleine) 賁如濡如永貞吉. Brillant, prospérant, toujours vertueux (on aura un) sort heureux.

Comm. 永貞之吉終莫之陵. Le sort heureux de la constante vertu est que jusqu'à la fin elle n'aura point de mal à subir, on ne lui nuira pas.

4e (ligne coupée) 賁如番如白馬翰如匪寇婚媾. Belle, brillante, simple comme un griffon blanc (cette jeune fille) ce n'est pas un coquin qui l'épousera.

Comm. 終无尤. Elle sera sans faute (reproche) jusqu'à la fin.

5e (ligne coupée). 賁于丘園束帛戔戔吝終吉. La lumière, les rayons (paraissant) sur les collines, les sépulcres, est unie (d'abord) comme un rouleau de soie blanche, répandu parcimonieusement, mais à la fin, elle réjouit, rend heureux.

Ou bien: les ornements des jardins, le rouleau de soie (obtenu) peuvent être minces et parcimonieux, mais néanmoins ils finissent par faire plaisir.

Comm. Le plaisir dont il est question ici, est la joie du coeur que cela procure.

---

1) Le commentaire 6 prend *pi* dans le premier: En fortifiant sa vertu on fait briller son corps 剛德明體.

2) Les trois mots peuvent avoir plusieurs sens très différents; nous en donnons un.

6e (ligne pleine) 白賁无咎. Le rayon blanc est sans défaut (c'est la couleur parfaite) [1]).

Com. Quand c'est sans défaut, c'est qu'il a atteint son but suprême 上得志 (il s'est élevé, ou le supérieur).

Ici encore il ne peut s'élever la moindre contestation, le mot 賁 se trouve à chaque sentence. Ce sont autant de cas d'emploi de ce terme, et il n'y a pas la moindre place pour une considération philosophique. Bien plus, le VIe appendice porte expressément: *P'i* est *orner* 賁者飾也 et le VIIe: 賁无色也, *P'i* signifie «sans couleur». Voir la ligne 6 ci-dessus.

Nous avons passé dans les commentaires deux phrases qui se réfèrent uniquement à la forme des figures hexagrammatiques et n'ont point de rapport avec notre sujet. Nous les donnons ici pour être complets.

La première est au commentaire général *tuan*. On y lit:

«Le faible vient et orne le fort; c'est ainsi qu'il prospère»; à son tour le fort est en haut et orne le faible; c'est pourquoi il y a peu de profit [2]). La seconde, au commentaire *Siang Yuet*, donne le symbolisme de la figure.

Le feu sous une montagne c'est *p'i*. Le *Kiun-tze* ainsi illustre tous les principes gouvernementaux, mais n'ose pas trancher toutes les questions débattues 山下有火賁、君子以明庶政无敢折獄. Enfin au com. de la ligne 4 il est dit: la position convenable est douteuse. Il s'agit des lignes de la figure.

---

1) *Com.* C'est le point suprême 極 de l'éclat qui retourne à la source de la lumière 反本復于无色, ou sans couleur spéciale ou couleur blanche qui n'en est pas une; c'est l'absence de couleur.

2) Ceci n'ayant aucun rapport avec le texte, il serait inutile de reproduire les caractères chinois. Le mot «vient» (*lai*) signifie ici est au milieu le *Yin* et le *Yang*).

Koua XLVIII [1]).

井 *tsing* puits.

1er Texte. 改邑不改井无喪无得。往來井井汔至亦未繘井羸其井瓶凶.

On peut changer de place une ville, mais pas un puits; on ne peut ni le perdre ni l'acquérir (il existe ou il n'existe pas). On y va, on en vient, on emploie le puits [2]). Si la sécheresse est extrême, et qu'on brise le seau avant que la corde soit toute descendue et atteigne l'eau [3]), c'est un malheur.

1er Comm. 巽乎水而上水井 entrer, prendre dans l'eau et la faire monter c'est un puits. Le puits entretient 養 et ne s'épuise pas 不窮也.

On change de place une ville mais pas un puits [4]); il détermine le centre (de la localité); quand il est desséché, avant que la corde ait atteint l'eau (c'est-à-dire avant qu'il ait servi, 未有功也 [5]), si son seau est brisé, c'est malheur.

1e (ligne coupée). Un puits embourbé ne peut servir à l'alimentation. 井泥不食. Un puits desséché est sans oiseaux 舊井无禽 qui l'évitent 舍也 (com.).

2e (ligne coupée) 井谷射鮒、甕敝漏. Le puits qui a un trou laisse échapper les poissons; le seau brisé laisse échapper l'eau.

3e (ligne pleine) 井渫不食爲我心惻可用汲王明竝受其福. Un puits sali n'abreuve pas; cela rend nos coeurs

---

1) Pour ne point prendre trop de place, nous ne donnerons plus que le texte seul; cela suffit.

2) Peut-être: en ordre, chacun à son tour, mais les comm. expliquent: *tsing khi tsing* 井其井.

3) *Comm.* 未盡綆.

4) Dans l'antiquité chinoise les déplacements de capitale étaient assez fréquents. On construisait les habitations autour de l'endroit où l'on avait trouvé un puits.

5) *Comm.* 上出水爲功.

anxieux; car on pourrait s'en servir pour tirer de l'eau. Si le roi était éclairé, nous pourrions en tirer de grands avantages [1]).

4e (ligne coupée) 井甃无咎, Un puits bien maçonné est sans inconvénient [2]).

5e (ligne pleine) 井洌寒泉食, La source fraîche et pure d'un puits sert à l'entretien, l'alimentation.

6e (ligne coupée) 井收勿幕。有孚元吉, Un puits où l'on puise abondamment [3]) et point recouvert (fermé), est une source de biens [4]), l'emblême d'un bonheur suprême.

Il serait superflu, je pense bien, d'ajouter que *tsing*, puits, est le sujet de cette section, et que toutes les phrases du 1er comme du second texte qui s'y rapportent, sont des expressions dans lesquelles figure le mot *Tsing*.

Ces exemples suffiront, ce me semble, pour convaincre nos lecteurs que la véritable explication du *Yi-king* est dans cette conception de sa nature. Mais pour être entièrement exact et complet je dois ajouter que le rapport entre les textes et les entêtes des sections n'est pas toujours aussi évident que dans les chapitres que j'ai choisis pour la démonstration.

Parfois le rapport est dans l'idée et non dans les mots, et le mot-entête ne se retrouve pas lui-même dans les sentences du texte ou dans quelques unes d'entre elles.

Ainsi au *Koua* XI, *tai* 泰, union, pénétration, la première

---

1) Plaintes des citoyens d'une ville sur la négligence du souverain. Prière au souverain lit le Commentaire.

2) Peut-être aussi: puits bien maçonné (expression indépendante), puis le pronostic.

3) *Com.* 汲取, prendre en puisant.

4) 其出有源而不窮也、井以上出爲功而坎口不揜 Ces deux mots peuvent avoir de très divers sens. Les Com. expliquent «qui une source d'où l'eau monte sans s'épuiser». Le puits aide en faisant monter l'eau quand trou de la terre n'est pas bouché à son orifice.

sentence du 2e texte donne simplement une figure des avantages de l'union.

«Si on arrache des plantes dont les racines s'entremêlent, elles viennent plusieurs ensemble» 拔茅茹以其彙征 (on les prend par leur groupe).

Parfois aussi les sentences ont été divisées pour en former six; il en est, ainsi, qui ne forme que la fin, le complément de la précédente et ne reproduisent pas le terme sujet.

Par ex. au *Koua* XXV 无妄 *Wu Wang*, irréprochable, la première sentence est ainsi partagée.

1. Quand on est irréprochable en sa conduite, on est heureux.
2. On récolte sans labourer, on moissonne sans avoir semé, tout réussit.

Et la seconde forme les deux paragraphes suivants:

3. L'homme irréprochable peut avoir des calamités: par ex.
4. S'il sait rester juste, il sera sans reproche 无咎 — s'il reste ferme.

Deux fois deux ou trois mots prononcés de même viennent se réunir sous un même caractère prononcé de cette façon.

C'est le cas au *Koua* II où *Kwun* (*Kwen*) «principe terrestre», comprend également *Kwun* fermer et *Kwun* vêtement impérial — (A l'époque primitive les accents n'étaient point observés) — et au *Koua* XXXI où 咸 contient ses dérivés 感 et 諴. Un très petit nombre de phrases, trois ou quatre peut-être, se prêtent difficilement à l'explication, leur rapport avec le sujet est difficile à saisir, bien que cela ne soit pas impossible. Mais un si faible nombre ne peut former aucune objection contre le système: d'autant plus que le texte a pu être altéré et l'a été parfois.

Deux ou trois sections semblent former un morceau de littérature spécial, entier.

Cela paraît certain pour le *Koua* 36, où est relaté le mythe de

Ming-i. Le *Koua* 53 paraît être une ode dans le genre de celles du premier livre du *Chi-King*.

Le sujet est 漸 *tsien*, «avancer peu-à-peu», mot qui se retrouve à toutes les sentences avec 鴻, oies sauvages, pour sujet du verbe.

Chaque sentence a deux parties: la première représente les oies sauvages avançant lentement vers un point, différent à chaque partie. C'est un vers de 4 syllabes. La seconde est composée d'un, deux ou trois vers de même longueur, qui continuent l'idée ou en présentent une autre analogue. Ceci rappelle l'ode II, 5, 7 du *Chi-King*.

On le voit, en tout et partout, tout s'oppose à l'interprétation des textes comme figurant les lignes pleines ou coupées, tout aussi bien qu'aux profondeurs des considérations philosophiques que les lettrés de l'école moderne ont mises à la mode. Il n'y a de place que pour notre système.

Quant aux spéculations philosophiques, nous devons encore en dire un mot pour en expliquer la nature et l'origine. Comme je l'ai dit précédemment, elles ont pour but d'expliquer non *le sens des sentences*, mais *la forme des figures*, de raisonner sur le *Yang* et le *Yin* que représentent les lignes pleines et coupées, et de pénétrer par eux les mystères de la nature.

Pour mieux le faire comprendre, nous reproduirons quelques passages de la traduction de M. Philastre. Les lecteurs pourront juger si je l'ai appréciée ou non avec justice.

Prenons comme exemple le *Koua* XXII *P'i*, orner, éclat. Voici la version des 4 premières sentences d'après M. Philastre.

I. *P'i* orner; liberté; petit avantage dans ce qu'on fait.

II. 1. Régulariser la position des pieds; quitter la voiture et marcher à pied.

2. Arranger la barbe.

3. Comme régularisé, comme imprégné; présage heureux de la perfection continue.

4. Comme déterminé; comme blanc écru; cheval blanc, comme volant; ce ne sont pas des brigrands, mais un mariage [1]).

Si quelqu'un découvre le sens de ces phrases, je serai très heureux qu'il me l'apprenne.

Maintenant, quelques extraits de la traduction des commentaires:

II. 2. Arranger la barbe; se lever avec le supérieur.

La barbe est choisie comme image symbolique: cela veut dire que ce trait et le trait supérieur se lèvent en même temps; il suit le supérieur et se met en mouvement; le mouvement ou l'arrêt dépendent exclusivement de l'objet auquel il est attaché. Il en est de même en arrangeant ou ornant, un objet; c'est d'après les caractères particuliers de cet objet qu'on l'orne ou qu'on l'arrange; le bien et le mal résident dans ses caractères particuliers.

3. Présage heureux etc. Entre le 3e trait d'un côté, et les 2e et 4e de l'autre, la sympathie n'est pas l'effet de la droiture; ces traits se groupent ensemble et déterminent mutuellement leur apparence respective, de sorte que la formule avertit au sujet de la nécessité de la perfection et de la droiture. — Dans le fait de mettre en ordre, d'arranger et d'orner, la difficulté réside dans l'impossibilité d'en assurer la permanence, de sorte que la perfection continue constitue un présage heureux. Les 3e et le 4e traits se déterminent mutuellement dans leur apparence; de plus, le 3e s'abaisse pour se grouper près du second....

Une positivité occupe l'intervalle entre deux négativités; c'est elle qui reçoit l'ornementation et qui imprègne de son influence. Cependant elle ne doit pas s'amollir dans le repos, de sorte qu'il y a l'avertissement relatif à la continuité de la perfection. (Voir la traduction de M. Philastre, Tome I, *Koua* XXII, pp. 372—373).

---

1) Cp. ma traduction, ci-dessus p. 209.

Le courage me manque, je l'avoue, pour continuer la reproduction de sembables commentaires et j'admire celui du savant traducteur qui a pu remplir un millier de pages in 4° de dissertations de cette valeur, ou bien moins rationnelles encore [1]). Remarquons encore ceci toutefois. Au même passage, le commentateur cite ce passage du *Chi-King*»: La femelle du chevreuil grasse et luisante [2]) et M. Philastre (p. 373) y donne cette note: «Je ne connais pas le rapport qu'il peut y avoir entre cette citation et l'expression discutée».

Le rapport est bien facile à saisir. Il s'agit de ce qui est beau, brillant, bien orné 賁 *pi*; et la femelle du chevreuil est citée comme exemple d'un être beau et brillant.

On voit que mon système explique bien des choses qui sont incompréhensibles dans tout autre mode d'interprétation. Mais en voilà suffisamment, je pense, pour justifier ce système et je n'ai point à craindre qu'une discussion ultérieure puisse en ébranler les bases.

Notons seulement avant de passer outre que les commentaires philosophiques tels que ceux traduits par M. Philastre n'expliquent nullement le sens du texte, mais dissertent à côté de lui, et que quand ils le citent c'est pour le comprendre comme je l'ai fait. Ces commentaires s'occupent exclusivement de la signification attribuée aux lignes des *Koua* comme représentant le *Yang* et le *Yin*, et cherchent parfois à rendre raison du choix des sentences par un rapport, le plus souvent forcé, avec les figures. Ceci forme une matière à part dont nous n'avons pas à nous occuper; elle a été inventée par les philosophes, les anciens l'ignoraient complètement; elle est purement surajoutée et ne fait rien au sens des phrases et sentences du texte. Pour la plupart du reste, c'est de la déraison,

---

1) Par ex. au § II, 4 nous lisons; «Blanc écru», blanc. «Cheval», monture de l'homme. Si l'homme est blanc, le cheval sera aussi blanc, etc.

2) *Chi-King* III, 1., Ode 8, § 2. 濯濯.

comme ce que l'on vient de lire à propos de la barbe. — Nous reviendrons un jour sur ce sujet.

Notre tâche est ici terminée. Mais le livre de M. Legge contient la traduction de trois appendices du *Yi-King*, insérés généralement à la suite du texte et des commentaires intégrants, et dont nous devons dire quelques mots pour expliquer notre abstention à leur égard.

Le texte intégrant du *Yi-King*, ainsi que les deux commentaires qui y sont joints, parties par parties, dans les éditions actuelles, forment le corps principal du *Yi-king* et le code de divination.

A ce texte ainsi composé sont ajoutés séparément cinq traités, dont les deux derniers donnent uniquement le sens des sujets des chapitres et leur enchaînement. Ils confirment entièrement mon système, comme on l'a vu prédédemment.

Des trois autres nous n'avons pas à nous occuper ainsi, parce qu'ils sont en dehors de notre sujet et que la belle traduction de M. Legge peut satisfaire la curiosité des lecteurs.

Nous devons cependant en dire quelques mots pour en expliquer la nature.

Le premier de ces trois, et le plus long, est un traité de genre varié. Il est divisé en deux sections, dont la première contient douze chapitres et la seconde le même nombre.

A la première section, les 4 premiers chapitres parlent des figures à six lignes ou *Koua*, ainsi que des deux principes *Yin Yang*, ou *K'ien* et *K'wun*. Les chap. V à VIII, § 5, font l'éloge du *Yi* en général et expliquent l'usage des pronostics, les leçons qu'on peut tirer de la théorie cosmique des deux agents.

Le chap. IX donne le rôle des chiffres dans la formation des êtres.

Le chap. X indique la manière de consulter le sort au moyen du *Yi*, de trouver un hexagramme ou un trigramme au moyen du jet des baguettes; le XIe n'a que des considérations philosophiques

étrangères au texte [1]); il en est de même du XIIe qui revient en outre au couple *Yin-yang* comme *K'ien* et *K'wun*.

A la 2e section, le chap I reparle des figures, de leur formation et signification, comme font également les chap. III et IV.

Les chap. VI, VIII, IX et X reviennent sur ce même sujet, en y ajoutant des considérations morales. Les chap. XI et XII y ajoutent la date de l'apparition du *Tcheou-Yi* et de nouvelles dissertations sur les éléments céleste et terrestre.

Dans tout cela, il n'y a pas un mot qui se rapporte au texte même, aux sentences une ou sextuples que j'ai traduites.

Restent les chap. VII, § 6--12 de la section I et II, V, VII de la section II. Dans ces diverses parties de ce traité, sont citées de nombreuses sentences de notre texte, leur sens y est expliqué d'après la valeur obvie de la phrase, mais jamais il n'y est même supposé que ces phrases soient en rapport avec les lignes, que leur sujet soit représenté par celles-ci. On n'y voit non plus aucune trace des thèses de Lacouperie, et les phrases s'y présentent avec un sens complet, non comme ces lambeaux informes que nous donne la version de M. Philastre.

Tout le monde pourra s'en convaincre en lisant la traduction de Legge, pp. 362—364, 384, 385, 389—394 et 397, 398.

Citons seulement un exemple. Le § 11, après avoir rapporté la sentence que j'ai traduite: «Si l'on ne sort pas de sa cour, on n'encourra pas de blâme», porte ceci: Le maître dit: L'origine des troubles ce sont les bavardages qui en sont comme les escaliers. Si le prince ne garde pas les secrets, il perdra ses ministres... C'est pourquoi le grand est soigneusement discret et ne sort pas de chez lui 亂之所生也則言語爲階....君子愼密而不出也.

Cette explication suppose nécessairement ma traduction; cela n'est pas contestable.

1) C'est là qu'il e question du *T'ai-Ki* etc.

De même du *Koua* XIII, la phrase que j'ai traduite: «Les hommes de concorde, vivant dans la concorde peuvent bien pleurer et se lamenter, mais après cela ils seront dans la joie, (ils riront)», — est expliquée par: La conduite des saints est tantôt de sortir, tantôt de rester au logis, tantôt de parler, tantôt de se taire (ou bien: pour les uns: ,.. pour les autres). Les coeurs unis de deux hommes pourraient fendre le fer; le parfum de leur parole est comme l'orchidée 二人同心其利斷金。同心之言其臭如蘭.

Ce vieux commentateur, antérieur de plusieurs siècles à l'ère chrétienne, comprenait sans doute mieux le *Yi-King* que les philosophes modernes entrainés pas leurs théories ontologiques vers d'autres conceptions.

Les traités adjoints IV et V ont tous deux encore le même caractère; pas la moindre trace d'un rapport figuratif entre les sentences et les lignes des *Koua*, ni d'une explication philosophique des textes dans le genre de celles des *Tcheou-tze* et des *Tchou-hi* qu'a traduites M. Philastre.

Là où il est parlé de nos sentences, c'est pour les expliquer d'une manière simple et d'après le caractère du chapitre où elles se trouvent.

Au traité IV, appelé *Wen-Yin* (illustrant les paroles), ch. II, 1., l'auteur explique le sens de cette phrase du 1er *Koua*.

Le dragon dans sa retraite est sans action 潛龍勿用. Le dragon c'est la vertu qui se cache, se tient dans la retraite, qui ne se laisse pas altérer par le monde, et n'est point parfaite par la seule renommée. C'est-à-dire l'homme vertueux, le saint qui vit retiré sans regret, qui n'est point approuvé, et n'en a point de souci, qui pratique ce qui cause la joie, et évite ce qui peine, qui posé sur son fondement, ne peut être arraché. C'est cela qui est «le dragon caché».

C'est bien là notre système; aussi nous ne pousserons pas plus loin la discussion.

Il est cependant encore une question dont nous devons dire un dernier mot. Un grand nombre des sentences du second texte finissent par des expression qui expriment le blâme ou la louange, le caractère heureux ou dangereux de l'acte en question.

Faut-il prendre ces termes comme parties intégrantes des sentences ou les retrancher, avec Lacouperie, comme ne servant qu'à donner le pronostic cherché. C'est-à-dire qu'ils indiqueraient uniquement si l'entreprise qui fait l'objet de la consultation du sort sera heureuse ou non, si elle est approuvable ou digne de blâme. Il n'est pas douteux que c'est quelque fois le cas et que ces termes sont en dehors de la phrase dans laquelle ils n'ont point de place. Mais il est également certain que très souvent, et le plus souvent même, ils en font partie essentielle. On a vu un exemple de ce cas dans le passage cité plus haut du *Hi-sze* I, 8.: «Quand on ne quitte pas sa cour, ne va pas au dehors, *on n'encourt pas de blâme*» [1]). Parfois le rôle de ces termes est douteux; mais quand le sens demande leur incorporation dans la sentence, je n'ai jamais hésité à les y faire entrer.

On peut voir aussi dans le *Tso-tchuen* que les pronostics sont tirés du sens des phrases, plutôt que de ces termes.

Nous pensons avoir ainsi justifié complètement notre méthode; nous n'en dirons pas davantage.

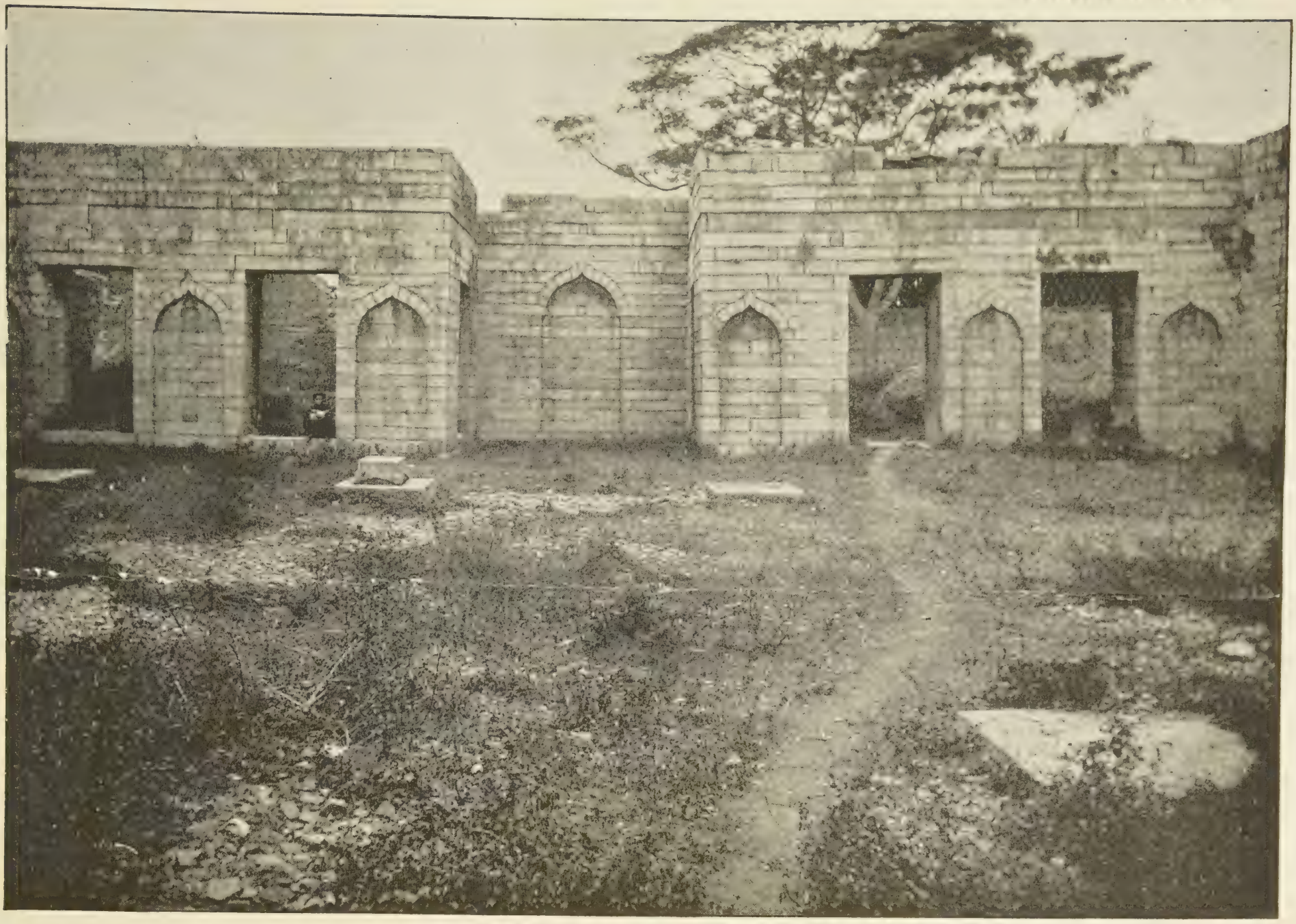
Pour éviter tout malentendu, je crois devoir rappeler que je traduis le Chinois comme toute autre langue, c'est-à-dire selon le

---

1) Ces mots, en Chinois 无咎 *Wuh Keú*, peuvent être pris comme fin de la phrase, conclusion de la prémisse, ou bien comme pronostic, avec ce sens: si le sort donne cette phrase comme réponse à la question, on peut agir sans risquer aucun blâme. Il est évident que dans ce passage les termes *Wuh Keú* font partie essentielle du texte d'après le vieux commentateur.

précepte qu'il faut considerer plutôt *mentem quam verba dicentis* et en m'écartant du littéral chaque fois que cela me paraissait nécessaire pour rendre la traduction lisible à des lecteurs non sinologues. J'ai la confiance de croire que les spécialistes sauront reconnaitre la vérité sans que je l'indique à chaque pas. Ainsi au *Koua* XXII, pp. 209, le littéral des phrases serait à mon avis: par l'art et l'intelligence on établit le beau humain (les *humaniora*); par le considérer (d'après) (*kūan . . . . i*) le *Tien-wen*, l'ordre du ciel, les astres, on observe, recherche les changements des saisons. *Hu*, comme le dit Schlegel, est la marque de l'accusatif (d'un sens locatif matériel ou figuré).

Dans cette étude, toutefois, je me suis astreint autant que possible à la fidélité matérielle.



TWO MEDIÆVAL FUH-KIEN TRADING PORTS: CHÜAN-CHOW AND CHANG-CHOW

BY

GEO. PHILLIPS.

(With three photograms).

Part II. CHÜAN-CHOW.

Having in my first paper [1]) given a short account of Foreign intercourse with the Chang-chow Prefecture until its removal to Amoy, I will now give a like account of Foreign intercourse with the neighbouring Chüan-chow Prefecture during the same period. The city of Chüan-chow, as is well known among commentators of Marco Polo, has been considered the site of the mediæval port of Zaitun, so frequently mentioned by travellers of the Mongol period. I have for many years challenged that opinion, and at last, among some sinologues, I am beginning to get my view recognised. Mons. Cordier, in his valuable and learned work "Les Voyages en Asie au XIVe siècle du bienheureux frère Odoric de Pordenone, religieux de Saint-François", says:

"Il serait injuste de passer sous silence les travaux de M. Geo. Phillips publiés depuis lors. Dans "Chang-chow,, the capital of Fuh-kien in Mongol times" (Journal China Branch of the Royal Asiatic

1) See *T'oung-pao*, Vol. VI, p. 449.

Society XXIII n° 1, 1888, pp. 23—30), il a incontestablement réussi à prouver que *Tchang-tcheou* a été une des capitales de *Fou-kien* à l'époque des *Youen*".

Dans un second mémoire: "The identity of Marco Polo's Zaitun with Changchow" (*T'oung-pao* n° 3, Oct. 1890, pp. 218—238) il ajoute encore de nouveaux faits à l'appui de sa thèse, qui, je l'avais déjà dit p. 285, était fort défendable et paraît aujourd'hui avoir gagné beaucoup de terrain pour ce qui est relatif à *Tchang-tcheou*, mais il manœuvre sur un terrain beaucoup moins sûr lorsqu'il traite de *Fou-tcheou*".

Another Sinologue, Dr. F. Hirth, still adheres to the views of Klaproth, Pauthier and others, that Zaitun must be Chüan-chow, and he gives his reasons for so doing in an article in the *T'oung-pao*, December 1894, p. 388: "Über den Schiffsverkehr von Kinsay zu Marco Polo's Zeit", in which it is stated that persons wishing to sail to foreign lands must take ship at Chüan-chow; and he further, in support of his opinion, states, without however giving any authority, that Chüan-chow bore also the name of Sui-t'ung. I have an intimate acquaintance with most of the Chinese literature published relating to Fuh-kien, but I confess that I am up to the present unable to find in any book that Chüan-chow was ever called Sui-t'ung. I write this with much diffidence, for Dr. Hirth is an accurate Chinese scholar; but possibly he may have come across the fact in some rare Chinese book. Be that as it may, I do not think his statements are sufficient to upset the chronological and geographical facts I have brought forward in support of my theory, Dr. Hirth's derivation of the name Zaitun, from Sui-t'ung, appears to me, like that of Klaproth's *Tseu-thung*, very uncertain. The late Dr. Douglas in his notes on the identity of Zayton (Journal of the Royal Geographical Society 1874, p. 116), says: "The idea of the derivation of Zayton from *Tseu-thung* is a pure myth. *Ts'wan*

chan was *never* named *Tseu-thung*", any more than Calcutta is named "Palaces" or New-York named "Empire". It was indeed designated "*Thung-ching* or *Tseu-thung-ching*", but never without *ching* i. e. city, that is "the city of *thung*-trees, but that not as a name used in speaking of it, but as an elegant designation in polite literary composition, just as Chang-chow is the "City of Banians", and Canton the "City of Rams". I cannot speak with quite as much confidence about the hypothesis that the "City of Olives" is a translation of "*Thung-ching*", but this also is very improbable, for the *Tseu-thung* or prickly "Tung", which the Chinese say was planted round the walls, is not the species of *Thung* from which oil is made. I leave the derivation of the name of Zaitun for others to argue out.

I purpose now to treat of a city, called in Ramusio's text *Kangui*, which I think may be identified with *Ibn Batuta*'s *Kandjeufou*, and which, with much diffidence, I would suggest seems to point to Chüan-chow. In bringing forward these views, as far as Marco Polo is concerned, I base all my arguments upon Ramusio's text, which text, when treating of Fuh-kien, is clear and explicit; but with Yule's and Pauthier's text it is almost impossible to make places tally in any way, and with Yule's text before him Cordier is quite right in saying, my theory is tenable with regard to Zaitun and Chang-chow, but becomes ridiculous when wishing to make *Fou-tcheou*, Chüan-chow.

The question for scholars to decide is, is Ramusio's text reliable? Yule says, "passages however occur in this version, which it is scarcely possible to assign to anybody but Polo himself".

Having advanced this theory regarding Ramusio's version, I will now turn to Marsden's Marco Polo, which is an English translation of the Italian edition of that traveller, of which Col. Sir Henry Yule informs us no manuscript copy has yet been found, and see whether Ramusio's *Kangui* can in any way be considered

to represent Chüan-chow and whether it may not also be identified with *Ibn Batuta*'s *Kandjeufou.*

The *Kangiu* of Ramusio is stated to be 15 miles from a city called *Un-guen*, a place remarkable for a great manufacture of sugar, which is sent from thence to the city of *Kanbalu* for the supply of the court. Previously to its being brought under his Majesty's dominion, the natives were unacquainted with the art of manufacturing sugar of a fine quality, and boiled it in such an imperfect manner, that when left to cool, it remained in the state of a dark brown paste. But at the time when this city became subject to his Majesty's government, there happened to be at the court some persons from Babylon who were skilled in the process, and who, being sent thither, instructed the inhabitants in the mode of refining the sugar by means of the ashes of certain woods". (Marsden's Marco Polo, p. 556). This *Un-guen* I think is the city of *Yung-chun*, locally called *Eng-chhun.*

Dr. Grant, a missionary long connected with Chüan-chow and who frequently visited the city of *Yung-chun*, gives me the following interesting facts connected with the sugar manufactury there.

"In *Eng-chhun* there is a legend about foreigners teaching the people how to refine sugar. Some years ago, while passing through the town, I was asked how the barley sugar there compared with that in our country. I told them that we did not grow sugar. "Then how could your people teach us the way to refine sugar"? On asking further into the question, I could not get any definite information, simply that there was a tradition, to the effect that Western Barbarians had taught their forefathers how to refine sugar, and that the *Eng-chhun* sugar was on that account considered very good, so that even the Emperor used it. *Eng-chhun* sugar is still sent to north China to *Tien-tsin*; but that it finds its way to the Imperial Palace, I am not prepared to say". Returning to Marsden:

"At *Kangiu* there is a river a mile in breadth, upon the banks of which, on either side, are extensive and handsome buildings. In front of these great numbers of ships are seen lying, having merchandise on board, and especially sugar, of which large quantities are manufactured here also". (Marsden's Polo, p. 557). All this points to Chüan-chow, for that city is and has been for centuries, a great sugar growing and manufacturing district. The export of sugar from Chüan-chow to the north of China is even now very great.

"Many vessels arrive at this port from India, freighted by merchants who bring with them rich assortments of jewels and pearls, upon the sale of which they obtain a considerable profit". (Ramusio). Chüan-chow was in the *Sung* and Mongol dynasties much frequented by ships from India and other Foreign countries, an account of which I will give later on.

"The river discharges itself into the sea at no great distance from the port named *Zai-tun*". (Ramusio). This is quite true if *Zai-tun* be Chang-chow, but if it be Chüan-chow it would be quite out of the question.

The account, given above by Polo of the extensive sugar industry of *Unken* and *Kangiu*, seems to me to be a very strong argument for identifying those cities with *Yung-chun* and Chüan-chow, for they are now, and always have been, great sugar growing centres, whereas Fuh-chow never was a great sugar growing district, and never had much if any to export.

Let us now turn our attention to Ibn Batuta's account of *Kandjeufou* and see whether his description of that city answers in any way to Chüan-chow. The following account is from **Lee**'s translation.

This traveller says: on his return to Zaitun from *Sinkalan* (Canton) an answer came from the *Khan* to his lieutenant there, in which it was ordered that he should be honourably provided for and sent

to the presence either by land or by river, as he might choose. They accordingly provided him with vessels and servants, and he proceeded at the charge of the sultan by the river, leaving one village in the morning, and arriving at another in the evening. This they did for ten days, and then arrived at the city of *Fanjanfur*, (in French translation *Kandjeufou*) which is a large and handsome place situated in a plain, and surrounded with gardens something like the plain of Damascus.

Here he was met by the judge, the presbyters of Islamism and the merchants, with the Emir of the city and the officers of his forces, by whom the emperor is entertained in the most honourable manner. He accordingly entered the city. It has four walls. Between the first and second of these, are the emperor's servants, who watch the city; between the second and the third and fourth are the Mahommedans, where he also took up his residence with their sheikh, Zahir-oddin. Within the fourth wall are the Chinese, and this is the largest part of the city. It was strange enough, one day, when he was at a feast made for him, in came one of the great Mahommedan fakeirs, whom they wellcomed by the title of the sheikh Kawam-Oddin. After the salutation and his joining our society, I was wondering at his appearance, and had looked on him for some time, when he said. — Why do you continue looking at me unless you know me? I then asked him of his native place. He said, it was Subta (Ceuta). I said: Well, I am from Tanjiers. He then renewed his salute and wept; and at this I wept too. I then asked whether he had been in India. He said; Yes, at the palace in Dehli. When he said this, he came to my recollection and I said: — Are you El-bashiri? He said: Yes. He had come to Dehli wich my uncle, Abul-kasim el-mursi, when he was young and before a beard had appeared on his cheek. He was then one of the most clever at retaining the Koran by memory, and of those

termed benchers. I had mentioned him to the emperor of India, who, accordingly, wished to retain him in office. But this he did not accept of. His wish was to go to China. The emperor had given him three thousand dinars, and he had then set out for China. In China he was put in office among the Mahommedans, and became possessed of great wealth. After this, he sent me several presents. His brother I met, some time after, in Sudan. What a distance between these two brothers! In *Kanjura* I resided fifteen days. I then proceeded by the river, and after four days arrived at the city of *Bairam Karlū*, which is a small place, the inhabitants of which are very hospitable. In this place there were not more than four Mahommedans, with one of whom I resided for three days, and then proceeded by the river, a voyage of ten days and arrived at the city of *El Khansa*".

The journey from Zaitun (Chang-chow) to *Kandjeufoù*, if this be Chüan-chow, could easily be performed in Five days; our traveller takes ten. It can be performed either by land or by water. By land viâ *Tung an* 東安, the route taken by Van Bort's embassy in 1662, or by water viâ Amoy and *An-hai* 安海.

With regard to *Kandjeufou* being in a plain, this is quite true of Chüan-chow, and it is also surrounded by gardens.

Our traveller states that he was met on his arrival at the city by the Judge and Presbyters of Islamism and the merchants.

This fact is a very strong point in favour of Chüan-chow, for such a Judge and Presbyter did exist there, when *Ibn Batuta* visited that city; and Muhammadan merchants were also trading there at that time.

The divisions of the city inside the four walls, and the mention of a separate Muhammadan quarter, point again very strongly to a city having a large moslem trading population, such as existed in Chüan-chow in Mongol times. The present city walls of Chüan-chow were built about two centuries ago, but there are traces of the old walls and watch towers still in existence, and the Public offices are to be found in the same localities as mentioned by *Ibn Batuta*.

The fact of this *Kandjeufou* having such a large Muhammadan mercantile population, appears to me to put Yule's identification of that city with *Kiang-chang-fu* in *Kiangsi* out of the question, for it seems improbable that such a large Muhammadan trading centre could be looked for in the mountain fastnesses of *Kiangsi*; further *Kiang-chang-fu* is not a city usually passed through on the way from the seaports of Fuh-kien to Hang-chow. The direct route on reaching the *Min*-river is by *Yen-ping* (延平), *Kien-ning* (建寧) and *Pu-ching* (浦城) and so on to *Chĕ-kiang*.

Dr. Grant, when writing to me about the identification of *Kandjeufu* with *Kiang-chang-fu*, makes the following remark: "It was the sea trade that led the Arabs to the coast of China. It is therefore very improbable that there should be an Arab settlement so far in the interior of China as Yule has stated".

There is still another argument in favour of *Kandjeufou* being Chüan-chow and that is the name given by *Ibn Batuta* to the Watchman of the city, viz.: Paçoanan. My friend Dr. J. J. M. de Groot has suggested that this word may possibly represent the Chüan-chow name for Watchman. Dr. de Groot further suggests that the word should have been written *Pacoanan* [1]) without the sedilla.

Dr. Grant has given me the following interesting note on the

---

1) 打鼓人, *p'ah-caw-lang* = drumbeater.

subject. "The watchman in these days (Ibn batuta's time) was stationed in the Drum-tower, and gave notice of any approaching danger by beating his drum; therefore it is quite probable that the Watchman of the period was called the Drummer *P'ah-kó̱-lâng*.

Such are some of my arguments for identifying Chüan-chow with *Kandjeufou*. I have studied the question in all its aspects, and I thought at one time I had really solved the puzzle when I read the passage of *Ibn Batuta* meeting a fellow countryman at the house of *Zahir Oddin*. Col. Sir Henry Yule in his "Cathay and the way thither", p. 494, describes the guest as having arrived "in a great boat", which in the *French* translation of *Ibn Batuta*'s travels, Vol. IV, p. 281, reads: "voici qu'arrive un grand navire". Here, thought I, is convincing proof that *Zahir Oddin*'s guest had arrived at *Kandjeufou* by sea, and if such had been the absolute meaning of the original it would have greatly strengthened my theory.

To make quite sure of the real meaning of the word which had been translated "great boat" and "navire", I got my friend Dr. de Groot to consult Dr. de Goeje, Professor of Arabic in the University of Leiden, upon the subject, and I received a reply that the word used in the original was *Mahreb*, which means a conveyance of any kind, such as a boat on the water or a carriage on land. Turning to De Moura's Portuguese translation of *Ibn batuta* I found the word translated by "magnifico coche", which I presume meant that *Zahir Oddin*'s guest arrived at his house in a grand sedan-chair.

I will now give a description of the Mohammadan mosque at Chüan-chow, said to have been founded by the Arab merchants frequenting the port, which I have illustrated by views kindly placed at my disposal by Dr. De Groot.

I give the following account of the building from the Chüan-

chow annals. This mosque was built in the first year of the period *Shao Hing* (紹興), 1132, soon after the appointment of a superintendent of customs there, by the Mahommedan traders frequenting the port, who resided together in the southern part of the city, where they amassed great wealth. It was built by one *Na-chi-pu Mo-he-loo-ting*, 納只卜穆喜魯丁, who came from *Tieh-na-wei* 撒那威 or 撒那威, established a mosque and endowed [1]) it with silver lamps, censers, houses and lands. Towards the end of the *Sung* and during the greater part of the *Yuan* dynasty, the mosque was in a ruinous state, and had no repairs done to it; but in *Che-cheng*'s ninth year, 1350, *Hea-pu-lu han-ting* (夏不魯罕丁), and one *Kin Ah-li*, came forward with funds to repair it, and sought permission from the authorities to carry out their plans; which permission they obtained, and the mosque, to the great delight of all, was thoroughly renovated, a great part of the old material being used.

This *Hea-pu-lu han-ting*, who was one of the prime movers in restoring the mosque, was a native of *Cha-cha-li-mien* (喳喏例綿), a country in the western ocean, which for the moment I am unable to identify. He arrived at Chüan-chow in *Huang-king*'s

---

1) Hirth refers to the above fact in his paper *Chao-ju-kua*, a new version of Mediæval geography, printed in the January 1896 number of the Journal of the Royal Asiatic Society; p. 73, as follows: — *Chao Ju-kua* informs us on good authority that a foreign merchant, by name of *Shih-na-wei* (*Senaï*?) a native of *Ta-shih*, i. e. Arabia, took up his residence in the south of *Ch'üan*. "Taking pleasure in charitable acts, he made a burial place in the south-east outside the city for the interment of the remains of foreign traders".

It is somewhat curious that there should be this confusion in the name of the Arab trader, who made the burial ground for his countrymen at Chüan-chow, and who is, I think, the same, who is said to have endowed the mosque. *Tieh-na-wei* is in the Chüan-chow annals given as the name of the country from which he came, and not the man's name. 清淨寺在府治通淮街北、宋紹興元年回人茲喜魯丁自撒那威來泉建。置銀燈香爐、及田土房屋。Ch. 16, fol. 23.

reign, 1312—1314, in the suite of an envoy, and lived in *Pai-pu* street in that city, being a Mahommedan. The Mahommedan merchants of Chüan-chow invited him to take charge of the mosque, which, as seen above, he appears to have done for many years, and eventually rebuilt it. At the time the repairs of the mosque were completed, he is said to have been a hundred and twenty years old, and was as vigorous and strong as a young man. His biographer says further of him, that he was endowed with great wisdom and virtue, and was, by the common consent of all, styled *shê-szu-lien* (攝思廉) or *siap-si-liam*, which, being interpreted, means the chief, El-islam. *Han-ting* died in 1371, at the good old age of a hundred and forty-two. His son *Hae-chih* succeeded him in his office at the mosque, and he is said to have died at the age of a hundred and ten.

Repairs to this mosque were further made in *Cheng-te*'s reign, 1506—1522; *Lung-king*'s reign, 1567—1573; and in *Wan-leih*'s reign, 1537—1620.

It is stated formerly to have had a pagoda (minaret); but no traces of that are now visible. I am inclined to think that the present building is the one said to have been put up by *Hea-pu-lu han-ting* and *Kin Ah-li*. At the entrance on the right-hand side, there is let into the wall a small black marble tablet, upon which is engraved an imperial mandate for the protection of those professing Mohammedanism in Chüan-chow. This mandate bears the date *Yung-lo*, fifth year, fifth month, eleventh day, — about midsummer 1408.

When I was at Chüan-chow some ten years ago, I called on the then officiating Priest, a Chinese named *Hai*, a native of *Hai-nan* in the Canton Province, who gladly afforded me all the information in his power.

He said a mosque had formerly existed on the site of the present one at the time of the *Sung* dynasty; but that this building

did not date farther back than 1403, and he took me to a place where he pointed out an inscription bearing that date. There were also two other inscriptions which bore the date of the Emperor *Wan-lieh* (1573—1620).

The room of the old man had extracts from the Coran, which he pronounced *kolan*, hanging on the walls. In course of conversation he became quite affable and confidential. You, said he, are a follower of Jesus, I am a follower of Mahommed, who is descended from Ishmael. In a deprecating tone he said: the Chinese around us know nothing of our religion.

He then gave me a short history of the old Testament characters, commencing with our common Father Adam. On taking my leave, he informed me his son had left him a few months before on a pilgrimage to Mecca.

This man could read and write Arabic. He showed me a Chinese copy of the Coran in several volumes, which he called *T'ien-king* (天經), the heavenly classic.

There were, he said, some twenty Mahommedan families in the city, who first settled there in Yung-lo's reign (1403—1425) and that in the neighbourhood their followers numbered some four or five thousand people.

The families bore the name of *Kin*, *Ying*, *Ho*, *Ma* and *Kwo*.

Friar Odoric, another mediæval traveller in Fuh-kien, gives us very little help in our attempt to identify with anything like certainty the cities and towns visited by him in that Province, excepting always Zaytun, which he calls *Cai-chan*, and in some manuscripts *Kay-con*. Odoric's mention of the churches of the minorites at *Cai-chan*, and the discovery of Christian relics at Chang-chow, also stones with crosses on them built into the city walls, and the finding of a beautiful marble cross buried in the ground on a hill outside this city, and other objects of Roman Catholicism,

seem to point strongly to Odoric's *Cai-chan* and the modern Chang-chow, being one and the same place. To enter into this question would be going beyond the province of this paper, but many arguments could be brought forward in favour of Chang-chow being one of the centres of the minorite mission mentioned by Odoric. I hope to be able to return to this subject later on, and comment upon the discovery of crosses and other christian relics in Fuh-kien, to which my attention has been drawn by the learned work of Father Louis Gaillard, S. J., entitled "Croix et Swastika en Chine". Variétés sinologiques N° 3, *Shanghai* 1893. This *Caycon*, *Caichan* or *Kaycon* seems to me to represent *Geh-kong*.

The next question to solve is what city does Odoric designate by *Fugo* or *Fuco*? The name most undoubtedly points to *Fuh-chau*, but can we safely depend upon that? From the fact of hens being found there as white as the very snow, having wool instead of feathers like unto sheep, reminds me of Chüan-chow, for these hens are to be seen there in great numbers in almost any street you pass through.

Further *Fugo* is described as a stately and beautiful city, which standeth upon the sea. Chüan-chow might be so described, but *Fuh-chau* not, as that city is some thirty miles distant from the sea.

There is one other point which makes me incline to the view that *Fugo* may possibly be Chüan-chow, and that is on leaving Zaitun, Odoric tells us, he travelled Eastward; if he did so, Zaitun, being accepted as Chang-chow, Chüan-chow would be the stately and beautiful city he visited on his way to *Kinsai (Hang-chow)*.

Nothing is more perplexing than the identifying of the names given by mediæval travellers to Chinese cities they visited, and one of the greatest proofs of this is to be seen most fully exemplified, in much later times, in Van Bort's embassy to the *King* of Fuh-kien in 1662, wherein Chang-chow is called *Sink-sjeu* (省城).

Another example is Chang-chow being called *Chin-cheo*, which for a long time was considered to be Chin-chew, the name given by Englishmen to Chüan-chow.

This led the late Col. Sir Henry Yule to fall into an error in his 2nd Edition of Marco Polo, Book II, ch. LXXXII, p. 228, wherein is to be seen a woodcut representing the Kaan's fleet leaving the port of Zaitun. This is an excellent view of the mouth of the Chang-chow river, which I and many of my China friends consider to have been the site of our Zaitun, but quite opposed to Yule's views, whose Zaitun was at Chüan-chow. In the identification of places in the works of mediæval travellers and also of countries mentioned in Chinese Geographies, I have found it not always safe to rely solely upon the name; but when the products, manners and customs and the topographical description of the country or place agree with the name, one can be more sure of one's ground.

Before closing this paper one or two desultory notes may not be out of place concerning the port.

Chüan-chow does not appear to have been so fully described by European and Arab writers, although its intercourse with Foreign countries finds frequent mention in the Chinese annals of the *Ming* and Mongol dynasties.

Maritime enterprise was as active at Chüan-chow as at Chang-chow, and it was during the *Sung* dynasty, that is to say from the end of the 11th to the end of the 13th century, that the foreign commerce of Chüan-chow was at its height.

Its Buddhistic monuments and public works all appear to date from that period; and turn whichever way you may in the city and in the neighbourhood, some object of Buddhistic veneration meets the eye, and bespeaks a close and intimate intercourse with Buddhist countries.

The enterprising Arabs also traded here at that time; and there can be little room to doubt, but that they had their cadi or judge here as *Soleyman* and *Ibn Vahib* tell us they had at Canton.

Frequent mention of their visiting Chüan-chow is found scattered here and there in the local annals. One mentions that in 1100 an envoy from Arabia landed at Chüan-chow and visited the Chinese court, and was questioned by the Emperor *Chung ho* as to the distance from China to Arabia by sea, and he stated it to be 100 days from Chüan-chow. Ships on their way there, he said, generally staid over a Winter at *Lan-li-po-yi* (probably Lambri in Sumatra) which they reached in 40 days and which they left again when the monsoon was fair, and reached Arabia in another 60 days.

The number of Foreign ships frequenting the port of Chüan-chow in these early times appears to have been dependent upon the character of the officials, some of whom had an unenviable reputation for their exactions, so much so that in 1112 the number of Foreign ships had decreased to three. Again, on the other hand, there were officials whose reputation for fair and honest dealing was celebrated far and wide. Among these was one *Chen Yeh-sin* who held the post of Prefect in this city. On his appointment to another post, the trade of the Port greatly declined, owing to the unscrupulousness of his successor; but when it became known that he had again taken up his old post, foreign ships flocked to the port, and in the second year of his resumption of office, no less than thirty-six foreign vessels came to trade there.

In 1163 another energetic Prefect, named *Wang Ta-yiu*, was in office. The coast at that time was scourged by Pirates, and one named *Pi Shê-sieh* gave much trouble, but the precautions taken by the prefect prevented him landing. One of the officers whom he had appointed to guard the coast seized the captain of a cambodian vessel and took him to the prefect pretending that he was *Pi Shê-*

sieh. "No, he is not", said *Ta-yiu*, *Pi Shê-sieh* is as black as pitch and his language is unintelligible. This is not the man, liberate him and let him go". He was a man of great independance of character. The king of Sarbeza, the present Palembang, sent to China for 30.000 copper tiles, which the Emperor ordered the authorities of Canton and Chüan-chow to procure for him. *Ta-yiu* remonstrated with the Emperor, and told him that by law copper was not allowed to leave the country, and would not carry out the order.

In Mongol times Chüan-chow shared with Fuh-chow and Chang-chow the honour of being the seat of the government of the Province; and among its governors was *Sotu* (唆都), mentioned by Marco Polo under the name of Sagut, who was sent by *Kublai* to conquer *Champa*.

It was from Chüan-chow harbour that a part of the unsuccessful expedition against Java set sail; it is however most probable that the contingent supplied by Chang-chow and Ting-chow sailed from Amoy harbour (Zaitun). In *Kublai*'s reign, the governor of Fuh-kien sent an envoy to the Southern ocean to invite the sovereigns of Lambri, Ceylon and other places to send tribute to China, to which they all responded. Chüan-chow is not wanting in Buddhist Temples. Among the most celebrated of these is the *Kai-yuan* temple, which dates as far back as the end of the seventh century as the following legend will show.

In the 2nd year of *Chui-kung*, 687, a man, named *Hwang*, had a dream, in which a Buddhist priest asked him to give him his house for a Temple. He refused and said, when the mulberry-tree shall bear Lotus-flowers you shall have it. A few days after, the whole of his mulberry-trees were covered with Lotus-flowers. *Hwang Thui-kung* accordingly gave up his house and grounds for a Temple, which was first called the Lotus-flower temple. In the 26th *year* of *Kai-yuan*, the name was changed to the *Kai-yuan*

temple, the Emperor having issued a decree that all Buddhist temples throughout the Empire should bear his name. During the *Sung* dynasty considerable additions were made to the temple, and at the commencement of the Mongol dynasty all the buildings were enclosed by a wall. At the end of the Mongol dynasty it was destroyed by fire, but it was rebuilt during the reigns of the Emperors *Hung-wu* and *Yung-lo*. It fell into great disrepair during the *Ming* dynasty; and Koxinga's Father *Cheng-chi-lung* put it into a thorough state of repair.

There are in the grounds of this temple two large Pagodas called the Eastern and the Western Pagoda. They were formerly built of wood; but about 1247 they were constructed of stone. The Eastern one is about 193 feet high and the Western about 178 feet.

In 1605 the top of the Eastern Pagoda was damaged by an Earthquake, and the Western one was in 1607 greatly injured by a Typhoon, but they were at once repaired.

This Temple did not escape the notice of Martini, who, speaking of it, says:

"The Temple of *Cai-yuen* deserves mention, on account of its two 7 storey pagodas, each 127 perches in height, for there are 19 perches between the two storeys".

"They have balustrading and galleries at every storey which so project that you can walk round them outside. They are made of stone and marble. In every storey they have placed an image of Buddha cut out of stone or cast in copper. These images are so wonderfully made that the Chinese are quite right when they boast that they are the works of the Gods and not of men".

I was chiefly attracted by figures hanging from the ceiling representing angels blowing trumpets, which I have never seen anywhere else in China; they struck me very much when I first saw them, but on examination they appeared very badly carved.

In bringing this paper to a close, I venture to hope, that my endeavours to solve the question, as to which cities in Fuh-kien mediæval and other writers intended to refer when speaking of them under their own peculiar orthography, may meet with due consideration.

I am fully aware that my views on this subject differ widely from these of most other writers, such as Klaproth and Pauthier, in the identification of cities described by mediæval travellers in the Fuh-kien Province. I have however no desire to impose my theories on those equally interested in these matters, nor do I say they are infallibly correct; all I ask is, that those who think differently, will bring forward evidence to show, that Fuh-chow in early times and in the middle ages traded with foreigners and was frequented by ships and merchants from countries beyond the seas, in as great a measure as the neighbouring cities of Chang-chow and Ch'üan-chow.

MÉLANGES.

Die sinologischen Studien und Professor Hirth

VON

A. Franke.

Bereits zu wiederholten Malen hat Professor Hirth darauf hingewiesen, wie die sinologischen Studien in Europa, und in Deutschland insbesondere, einer Reform bedürfen und vor allem auch eine grössere Berücksichtigung beauspruchen können als ihnen bislang auf den Universitäten zu Theil geworden ist. Die Sinologie, so führt er aus, darf nicht länger das bleiben, was sie heute vielen zu sein scheint unter den orientalischen Studien — une quantité négligeable. Weder das zu behandelnde Material, noch die von ihm zu erwartenden Resultate rechtfertigen eine solche Stellung; dem Chinesischen gebührt vielmehr als selbständige Disciplin ein gleicher Rang wie den übrigen wichtigen orientalischen Sprachen. Was die Sinologie in Misscredit gebracht hat, das ist nicht die Werthlosigkeit des Materials, sondern die Methode der Bearbeitung, oder, mit anderen Worten, nicht die Wissenschaft, sondern ihre zu wenig fachmännischen Vertreter. Was wir brauchen, sind daher Gelehrte, die ihre *gesammte* Kraft den sinologischen Studien widmen, und nicht das

Chinesische mit verschiedenen anderen Sprachen als blosses Hülfsmittel für andere Zwecke ansehen. Dann, und nur dann, werden Resultate erzielt werden, die der Sinologie Ehre machen und ihr den ihr zukommenden Platz in der Universitas litterarum zu sichern geeignet sind.

Soweit können wir die Ausführungen Prof. Hirth's, wie er sie kürzlich mit besonderem Nachdruck in der Vorrede zu seinem Aufsatz: »Die Länder des Islâm nach chinesischen Quellen" (Supplement zu dem 5. Bande der *T'oung-pao*) und in dem Artikel »Über sinologische Studien" (*T'oung-pao*, Vol. VI, N° 4) dargelegt hat, nur unterschreiben. China wird bis heute trotz seiner ungeheuren Litteratur, von der bislang nur ein kleiner Theil genauer bekannt ist, von der europäischen Gelehrtenwelt mit hartnäckiger Gleichgültigkeit behandelt. Während man die semitischen Sprachen, das Sanskrit mit seinen späteren Dialektbildungen, ja selbst das Aegyptische seit vielen Jahrzehnten mit allem Eifer durchforscht und sich dabei einer reichen Unterstützung seitens der europäischen Regierungen erfreut, geschieht für das Chinesische wenig oder nichts, und unter den grossen deutschen Universitäten, die allen möglichen Dingen Förderung angedeihen lassen, scheinen die wenigen, welche überhaupt einen Lehrstuhl für Chinesisch besitzen, es für zweckmässiger zu halten, denselben wieder zu beseitigen. Und doch verdient dieses Schicksal wahrlich keine Wissenschaft weniger als die Sinologie. Wer einmal Gelegenheit gehabt hat, in die seit Jahrtausenden wohl versorgten litterarischen Schatzkammern des Mittelreichs einen Blick zu werfen, der wird die Überzeugung gewonnen haben, dass hier noch ungeahnte Reichtümer schlummern müssen. Von den unzähligen geschichtlichen und geographischen Werken werden sich die wichtigsten Aufschlüsse über andere asiatische Länder und Völker, wie die Araber, die Bewohner von Tibet, Nord-Indien, Birma und Siam, sowie über die zahlreichen, einst so kriegerischen

Stämme der Mongolischen Hochebenen, vielleicht sogar über die Herkunft der Japaner und Koreaner erwarten lassen. Aber abgesehen von alledem, wie passt es zu dem allumfassenden Charakter unserer modernen Wissenschaft, wenn dieselbe an der Existenz eines Jahrtausende alten Culturvolkes, das jetzt nach Hunderten von Millionen zählt, mit Geringschätzung vorübergehen oder sie gänzlich ignoriren will? Wir haben hier eine fremde Welt, die schon an sich, abgesehen von ihrem etwaigen Zusammenhange mit anderen Cultur-Sphären, einer genauen Erforschung werth ist, eine Welt, die von einem reich begabten Volke selbständig aufgebaut, unabhängig weiter entwickelt und bis auf den heutigen Tag in ihrer Eigenart erhalten worden ist. Wir finden ein Cultur-Gebilde, das uns zwar dieselben fundamentalen Grundsätze des logischen Denkens und des sittlichen Empfindens zeigt, wie sie der Menschheit überhaupt zu eigen sind, aber in einer von unseren Begriffen so gänzlich verschienenen Anordnung und Gestaltung, dass es uns nur mit grosser Mühe gelingt, sie begreifen zu lernen.

Hiermit aber, scheint mir, sind wir auch zu einem der hauptsächlichsten Gründe gekommen, durch welche die Theilnahmlosigkeit des europäischen Gelehrtentums mit Bezug auf die Sinologie zu erklären ist. Die Schwierigkeiten der alphabetlosen Sprache, für welche es geeignete Lehrer in Europa nur in ausserordentlich geringer Anzahl giebt, und die noch grösseren Schwierigkeiten, sich, zumal ohne genügende Kenntniss der Realien, in die abstruse Denkweise dieses seltsamen Volkes hineinzufinden, das sind die grossen Hindernisse beim Eintritt in die Welt des Chinesentums. Von den wenigen in Europa, die versucht haben, diese Hindernisse zu überwinden, ist eigentlich keiner durchweg erfolgreich gewesen, selbst den genialen Stanislaus Julien nicht ausgenommen: ihre Produktionen leiden an missverständlicher Auffassung der chinesischen Texte, an dem Mangel richtiger Anschauung und an der Unfähig-

keit, chinesische Dinge oder Vorgänge dem europäischen Verständniss nahe zu bringen. Das letztere trifft besonders zu bei den Studien in der älteren und mittleren chinesischen Geschichte. Abhandlungen wie die von Pfizmaier, Plath u. a., oder Werke wie »History of China" von Boulger — eine Geschichte China's zu schreiben ist heute noch ein vollständig verfrühtes Unternehmen — sind bei aller Gelehrsamkeit und allem Fleiss, die darauf verwendet sind, kaum geeignet, besonderes Interesse, sei es für den Gegenstand, oder für die sinologische Forschung überhaupt zu erwecken. Man vergisst in Europa, dass die Chinesen kein Volk der abgeschlossenen Vergangenheit sind, sie existiren heute als politische und ethnologische Einheit wie sie seit Jahrtausenden existirt haben; ja noch mehr als das: kein Volk der Erde hat eine solche Continuität der Entwicklung, eine solche Stabilität der Geschichte bis zur Gegenwart aufzuweisen wie die Chinesen. Der Geist, der in ihren staatlichen Institutionen, in ihren Rechtsanschauungen und in den Grundsätzen ihrer Moral lebt, ist derselbe geblieben im Laufe der Jahrhunderte, unberührt von dem Wechsel der Dynastien, unberührt auch noch von den Einflüssen westlicher Cultur. Bedarf es unter solchen Umständen noch eines Beweises, dass es für den Forscher, der dieses schwer verständliche Volk und seine Werke begreifen will, wenn nicht unumgänglich nothwendig, so doch von der allergrössten Wichtigkeit ist, dass er seine Studien eine Zeit lang da betreibt, wo er gewissermassen den lebendigen Organismus vor Augen und unter den Händen hat, mit dessen Wesen er sich beschäftigen will, d. h. in China selbst; oder dass er wenigstens, wenn ihm hierzu keine Möglichkeit gegeben ist, von solchen Sinologen lernt, die dieses Vorzugs theilhaftig geworden sind?

Wenn somit ein besonderes Gewicht darauf gelegt wird, dass der europäische Sinologe, soweit er nicht, wie z.B. der verstorbene Professor von der Gabelentz, in erster Linie nur rein sprachliche

Studien treibt, China wo möglich aus eigener Anschauung kennen lernt, so soll damit keineswegs gesagt werden, dass ein Gelehrter, der diese Bedingung nicht hat erfüllen können, nichts von Bedeutung leisten *könne*, während jeder andere, der sich in China aufgehalten, ihm von vorn herein überlegen sein müsse. Es bedarf wohl hier nur eines kurzen Hinweises auf die leider nur zu grosse Schaar der Dilettanten, die in China ihr Wesen treiben, Zeitschriften und Bücher anfüllen und weit mehr dazu beitragen, die Sinologie in Misscredit zu bringen als alle nach der Lampe riechenden Arbeiten europäischer Gelehrter. Vor mehreren Jahren habe ich einmal dargethan, wie die zahlreichen Amateur-Philologen und Sinologen, zu denen namentlich die anglo-amerikanischen Missionare ein bedeutendes Contingent stellen, auf dem Gebiete der Sprachwissenschaft zu kannegiessern lieben [1]); die dort gegebenen Beispiele würden sich leicht von anderen Disciplinen vermehren lassen. Ausreichende Vorkenntnisse, durchgebildete Methode und wissenschaftliche Gründlichkeit werden bei einem grossen Theile der in China entstehenden Arbeiten in auffallender Weise vermisst. Gützlaff's »Geschichte des chinesischen Reiches" z B., deren Verfasser den grösseren Theil seines Lebens in China zugebracht hat, steht, was die wissenschaftliche Behandlung des Gegenstandes anlangt, entschieden hinter dem Werk von Boulger zurück; und von den zahlreichen historischen Arbeiten eines gewissen schreibseligen englischen Consuls in China hat ein Kritiker boshafterweise bemerkt, dass sie ebenso interessant, aber nicht ganz so lehrreich seien wie die Patriarchen-Tabellen der Genesis.

Wenn also, um wieder auf Prof. Hirth zurückzukommen, darauf hingewiesen wird, dass »nicht die Werthlosigkeit des zu bearbeitenden Materials" die Sinologie in ihrer Stellung als Wissenschaft

1) China and comparative philology. China Review, Vol. XX, pag. 310 ff.

herabgedrückt habe, sondern »die Methode der Bearbeitung" (»Länder des Islâm", p. 5), so hat dies sicherlich seine Berechtigung, wenn auch, wie mir scheint, in etwas weiterem Sinne als nach der Auffassung des Verfassers von »Die Länder des Islâm". Auch ist es nur mit Genugthuung zu begrüssen, wenn ein Mann wie Hirth, der selber ein namhafter Gelehrter von gründlicher wissenschaftlicher Schulung ist, dazu ein hervorragendes Talent besitzt, einen Gegenstand interessant darzustellen, und China aus einer langjährigen amtlichen Thätigkeit kennt, wenn ein solcher Mann, meine ich, mit warmem Eifer für eine Reorganisation der sinologischen Studien, namentlich in Deutschland, eintritt und mehr Interesse für eine Wissenschaft zu erwecken sucht, deren Wichtigkeit lange nicht genügend gewürdigt wird, und die ihre stiefmütterliche Behandlung sicher nicht verdient. Ebenso soll auch nicht bestritten werden, dass die Sinologie eine selbständige Disciplin sein muss, die die *ganze* Kraft eines Forschers verlangt und nicht als eine Neben- oder Hülfswissenschaft angesehen werden darf. Aber gerade in der Vertheidigung dieser letzten Maxime ist Hirth in seinem neuesten Artikel »Über sinologische Studien" erheblich über das Ziel hinausgeschossen. Wenn er seinem Unmuth über die »Sprachphilosophen" hier und da Luft macht, »die chinesische Grammatik neben einer langen Reihe verwandter und nicht verwandter Sprachen treiben", so mag dies bis zu einem gewissen Grade begründet sein; wenn er aber erklärt, dass das Studium anderer orientalischer Sprachen neben der chinesischen überhaupt verwerflich sei, dass es »das Interesse von der Hauptsache ablenke und die Kräfte zersplittere", so kann ich dies nur als eine bedauerliche Verirrung meines verehrten Landsmannes bezeichnen. Ich stelle dem gegenüber die Behauptung auf, dass die Kenntniss anderer orientalischer Sprachen für gewisse Gebiete der Sinologie — von Sprachwissenschaft ganz abgesehen — nicht nur sehr wünschenswerth, sondern sogar un-

umgänglich nothwendig ist; und zwar meine ich dabei in erster Linie das Sanskrit, das Tibetanische, Mongolische und Mandschu. Für jeden, der sich einmal in ernsterer Weise mit dem chinesischen Buddhismus beschäftigt hat, wird dies eines Beweises nicht bedürfen. Eine wenigstens oberflächliche Kenntniss des Sanskrit und Pali ist hier schon wegen der reichen Terminologie unerlässlich; wer diese verschmäht sich anzueignen, der wird bei der Lectüre der buddhistischen Sûtras im Dunkeln tappen, und die wichtigsten chinesischen Werke, wie z.B. das unschätzbare Wörterbuch *Fan-yi ming-i*, werden für ihn einfach unbrauchbar sein. Nur der Sinologe, der zugleich Sanskritist ist, wird ferner die wichtige Frage beurtheilen können, in wie weit wir es in der mahâyânistischen Litteratur wirklich mit Übertragungen indischer Originale und in wie weit mit solchen Werken zu thun haben, die trotz ihres fremdartigen Titels selbständig auf chinesischen Boden entstanden sind. Wer den Lamaismus studiren will, der in der späteren Geschichte China's ein so bedeutungsvolles Element bildet, dabei aber das Mongolische und Tibetanische als nicht zu seinem Fach gehörig bei Seite lässt, der wird ein Dilettant bleiben, auch wenn er die erstaunlichsten chinesischen Kenntnisse besitzt. Ferner: nicht nur das Studium der interessanten Geschichte der mongolischen *Yuan*-Dynastie, sondern auch ein Eingehen auf die Beziehungen des gegenwärtigen Herrscherhauses zu der tibetanischen Hierarchie und den Völkerstämmen der Mongolei, die Unterwerfung der letzteren durch die Mandschus, wird eine banausische Arbeit bleiben, wenn der Sinologe nicht wenigstens so viel tibetanisch und mongolisch versteht, dass er die Namen, Titel und technischen Ausdrücke erklären kann. Und nun das Mandschu, von dem Herr Hirth wegwerfend behauptet, dass »zur Erschliessung der Cultur und Litteratur Chinas, zur Erforschung der Geschichte Asiens, die darauf verwendeten Nächte nichts nützen"! Ja, vielleicht nichts für die Erforschung der mittelalter-

lichen Beziehungen von Süd- und Mittel-China zu Westasien, aber sehr viel für die Geschichte der gegenwärtigen Dynastie! In den zahllosen kaiserlichen Tempeln und Schlössern von Nord-Chihli finden wir überall riesige Marmor-Tablets mit langen Inschriften in Chinesisch und Mandschu (in den Lama-Klöstern auch häufig noch Tibetanisch und Mongolisch). Diese steinernen Documente haben oft einen interessanten und sehr instructiven Inhalt, ja ich glaube sogar, dass sie unter Umständen für den Historiker von grösserem Werthe sein können als die officielle Chronik, da sie von der jeweiligen Situation oder einem charakteristischen Regierungs-Akt unmittelbarer zu uns reden als die letztere. Leider sind aber jene Inschriften wegen ihres feierlichen Stiles durchaus nicht immer leicht zu verstehen, und bei solchen schwierigen Stellen kann die einfachere Mandschu-Version, wenn man sie zu lesen vermag, einen höchst schätzbaren Commentar abgeben. Auf den Werth von Mandschu-Übersetzungen chinesischer Werke will ich hier nicht eingehen. Prof. Hirth wird nicht läugnen wollen, dass die hier erwähnten Studien ebenfalls Zweige vom Stamme der Sinologie sind und eine weitere Cultivirung wohl verdienen.

Und nun noch ein Wort zu Gunsten der Prof. Hirth offenbar sehr unsympathischen Sprachwissenschaft. Wo und wie »in seit einem Menschenalter, besonders in Deutschland, eine sprach-philosophische und grammatische Richtung" hervortritt mit Bezug auf das Chinesische, ist mir nicht ersichtlich. Hirth hat vielleicht eine ungünstige Meinung über die Arbeiten des verstorbenen von der Gabelentz, aber man kann doch nicht die Studien *eines* Mannes für eine »*Richtung*" in einem ganzen Lande erklären. Ebenso unklar ist es mir, wen er — in Deutschland — dabei im Auge hat, wenn er von der »unvermeidlichen Mittelmässigkeit derer" spricht, »die im Chinesischen nur eine Ergänzung ihrer polyglotten Studien erkennen etc. etc." Oder sollte Herr Hirth gar die Phantastereien der etymo-

logisirenden Amateur-Philologen in China für Sprachwissenschaft ansehen? Das würde aber ein schweres Unrecht sein gegenüber den gründlichen, wissenschaftlichen und *streng philologischen* Untersuchungen der vergleichenden Sprachwissenschaft in Europa und besonders in Deutschland. Ich rufe Prof. Hirth hier ein aufmunterndes »Introite, nam et hic Dii sunt" zu. Wenn ihm die glänzenden Resultate bekannt wären, die gerade diese junge Wissenschaft während der letzten Jahrzehnte gezeitigt hat, so würde er wahrscheinlich nicht mit solch höhnischem Lächeln auf sie herabblicken und den orthodoxen »klassischen Philologen" als Muster aufstellen, der noch heute die Entdeckungen eines Fick mit souveräner Verachtung ignorirt. Aber freilich ist die sinologische Sprachwissenschaft noch nicht so weit und noch nicht in so sichere Bahnen eingelenkt wie die indogermanische; indessen ein Anfang muss doch einmal gemacht werden, und das grosse Rätsel des Ursprungs und der Entwicklung der chinesischen Sprache zu lösen, ist gewiss eine Aufgabe, die »des Schweisses der Edlen werth" ist und ganz gewaltig zur »Erforschung der Geschichte Asiens" beiträgt. Unüberwindlich wie die Schwierigkeiten auch noch scheinen mögen, sollte man die Versuche, für eine Lösung der Frage im Zusammenhange mit benachbarten Sprachen eine Spur zu finden, doch nicht ohnes weiteres belächeln.

Es soll hier also, wie schon hervorgehoben, gewiss nicht bestritten werden, dass die chinesische Litteratur umfangreich genug, und die chinesische Sprache schwierig genug ist, um die ungeschmälerte geistige Kraft eines Menschen für sich allein zu beanspruchen, und für grosse Gebiete der sinologischen Forschung komt ja auch thatsächlich nur Kenntniss des Chinesischen in Betracht; aber die Sinologie gewissermassen mit einem tiefen Graben umziehen zu wollen und dem Sinologen zu verbieten, eine andere orientalische Sprache zu studiren, damit er nicht auf dieser Brücke heimlich mit

der Aussenwelt verkehren kann, das scheint mir doch ein bedenkliches Unternehmen zu sein. Ein solches System führt zur Einseitigkeit, und zwar nicht bloss zu derjenigen, die Hirth als »in der Natur des Studiums begründet" für so nützlich hält, sondern zu jener, welche leicht die Vorstufe wird für die Überhebung und Intoleranz, zwei Eigenschaften, die der Freiheit der Wissenschaft wahrlich nicht förderlich sind. Wir wünschen von Herzen, dass Prof. Hirth als Gelehrter seinem deutschen Vaterlande erhalten bleiben und in kürzester Zeit den wohl verdienten Lehrstuhl an einer der vielen deutschen Universitäten einnehmen möge, aber etwas Nachsicht zu zeigen gegen diejenigen, welche ihre sinologische Studien in andere Bahnen geführt haben als die seinigen, wird er der *Alma mater* schon schuldig sein.

Peking, März 1896.

VARIÉTÉS.

COCHINCHINOISERIES.

Je comparerais assez volontiers Saïgon à un beau décor planté dans un cadre trop vaste pour la pièce en cours de représentations: la scène de l'Opéra occupée par des personnages qui tiendraient à l'aise entre deux paravents. Cela est bien grand et bien vide à certaines heures, quoiqu'à d'autres moments de la journée, cette population européenne de deux à trois mille âmes rassemblée dans l'endroit *select*, donne par son animation, ses élégances de ville d'eaux et son papotage, l'illusion d'une agglomération beaucoup plus dense.

Une jolie ville en vérité, dont Joanne ou Bædeker ne manqueraient pas de vous énumérer les beautés par le menu. Comme je n'ai ni le désir, ni surtout le loisir d'écrire un *Guide de l'étranger à Saïgon*, on me pardonnera d'être plus bref et de ne point décrire avec complaisance des architectures de caractère officiel ou utilitaire. Vous ne connaîtrez donc ni le plan de la cour d'appel, ni le style du sanctuaire affecté au culte de l'enregistrement et du domaine; vous ignorerez également le nombre des volumes que renferme la bibliothèque. Du palais réservé au gouverneur général de l'Indo-Chine, palais rarement habité depuis quelques années et qui ferait envie à un vice-roi des Indes, je dirai simplement, comme au grand siècle, qu'il est «le plus beau du monde». De musée, il n'en est point ou plutôt il n'en est plus. Saïgon s'était offert le luxe d'un musée colonial supérieurement aménagé; mais lorsqu'il eut été bien constaté que la meilleure part de ses collections disparaissait régulièrement des vitrines pour aller enrichir celles de la métropole, on prit le parti sage de ne pas pousser plus loin l'expérience, et le local fut offert comme résidence au lieutenant-gouverneur. Nul ne s'est plaint du changement; car l'édifice est disposé à souhait pour les réceptions et les fêtes, et la bonne grâce de ses hôtes actuels ne saurait être oubliée de ceux que le hasard des voyages a conduits et retenus, fût-ce seulement quelques jours, sur ce coin de France tropicale.

Du reste, tous les services publics, les bureaux, — et Dieu seul en sait le nombre, — les différentes administrations, civiles et militaires, sont aussi largement installés, parfois même avec un luxe et un confort auxquels le personnel n'est point accoutumé en Europe. Le climat l'exigeait, et je ne pense pas que jamais, sous les latitudes chaudes, architectes aient plus ingénieusement combiné l'emploi du fer et de la brique. Je vous recommanderai en particulier le bâtiment des postes et télégraphes, un hôtel des postes qui n'a point son pareil dans aucune de nos grandes villes de France, Paris excepté. Il n'y a guère qu'aux Etats-Unis que j'aie remarqué ces aménagements si pratiques, ce vaste hall où les murailles, égayées de cartes et de plans en couleurs, de tableaux et de graphiques, donnent au public, sur un simple coup d'œil, les renseignements obtenus ailleurs au prix d'interminables démarches, d'enquêtes poursuivies péniblement de guichet en guichet. Américaine aussi, la réunion près du bâtiment principal et dans la même enceinte,

sous l'œil du directeur, de tous les organes de la machine, laboratoires, ateliers, forges, nécessaires à l'entretien et à l'extension d'un réseau télégraphique qui dépasse déjà six mille kilomètres.

Des casernes, il suffit de dire que les Anglais, bons connaisseurs en matière d'installations coloniales, n'ont pas cru pouvoir choisir meilleurs modèles lorsqu'il s'est agi de créer de nouveaux cantonnements à Singapour et à Hong-Kong.

Non moins remarquable est l'Hôpital avec ses pavillons indépendants l'un de l'autre, son parc ombrageux, ses pelouses; il n'apparaît point comme un lieu de souffrance. N'était la blanche cornette d'une sœur entrevue de loin en loin dans la pénombre des vérandas, on se croirait plutôt dans une retraite préparée pour le repos de l'esprit et le plaisir des yeux, pour abriter des existences très douces, très calmes, partagées entre le travail et la rêverie, loin des bruits de la ville, parmi les verdures et les fleurs. L'illusion est plus complète encore à cette époque de l'année. L'hivernage est la saison clémente: peu ou point de grands malades: quelques groupes de convalescents arpentant les allées, le pas déjà ferme et devisant gaiement, d'autres allongés sur leurs chaises-longues, le livre ou le journal à la main. Tout cela très paisible, mais point lugubre. Et je me dis que le pauvre être miné par la fièvre doit entrer ici sans angoisse, rafraîchi et réconforté dans ce milieu tranquille où la douleur s'assoupit au chant des oiseaux toujours en fête sous les futaies toujours vertes. Il est en Extrême-Orient deux sites dont le nom seul, semble-t-il, invite à la mélancolie, où cependant le visiteur s'attarde avec plaisir, sans une tristesse au cœur: le cimetière anglais de Hong-Kong et l'hôpital de Saïgon.

J'ai réservé pour la fin un local de dimensions moins grandioses, que n'environne aucune poésie, mais où se réunit et discute, non sans éloquence, un Parlement au petit pied, le premier corps élu du pays, le conseil colonial. Ce n'est pas que le style et l'ornementation présentent rien de particulier. A part les grands *pankas* suspendus au plafond et mollement balancés par une main invisible, l'ameublement est à peu près identique à celui qui décore la plupart des enceintes réservées aux assemblées délibérantes. Le salle oblongue, toute blanche, sans arabesques ni moulures, ouvre sur deux galeries latérales où prend place le public. Il y a certes des Parlements plus mal logés. J'ai assisté à l'une des séances, et je ne regrette pas mon après-midi. La discussion, à vrai dire, n'offrait qu'un médiocre intérêt. On n'a guère, ce jour-là, expédié que des broutilles: pétitions, demandes de subventions et de secours — beaucoup de demandes — il fut aussi vaguement question de nouveaux impôts, d'une augmentation des droits de sortie sur les *paddys*, et le débat devint plus animé. Mais l'engagement n'eut pas de suites; on en revint aux pétitions. Autour de la table en fer à cheval, les conseillers français de blanc vêtus alternant avec leurs collègues annamites, en tuniques sombres, se détachaient sur le tapis vert comme les dés d'un jeu de dominos; les indigènes, très sérieux, très corrects, écoutant sans comprendre, mais décidés à ne pas perdre une syllabe. Seulement, au moment du vote, un interprète les mettait au courant, leur traduisait les conclusions du rapporteur. Et, chose singulière, si développées que fussent lesdites conclusions, l'interprète trouvait toujours moyen de les transmettre suivant le procédé expéditif du truchement dans le *Bourgeois gentilhomme*, réduites à trois ou quatre onomatopées, proches parentes des *Belmen* et des *Marababa sahem*, ce qui m'inclinerait à croire que la langue annamite a les mêmes propriétés que la turque, laquelle, vous ne l'ignorez pas, dit beaucoup de choses en peu de mots. Là-dessus, messieurs les conseillers indigènes opinaient gravement du turban, et l'on passait à d'autres exercices.

Mais la caractéristique de cette assemblée, ce par quoi elle se recommande essentiellement à nos sympathies, c'est que très simplement, sans fausse honte ni réticences, de la meilleure grâce du monde, elle tient compte de la faiblesse humaine et des rigueurs de la canicule. A l'inverse de ce qui se passe dans les autres enceintes parlementaires où l'atmosphère étouffante voile trop souvent la voix des orateurs, on débite ici tout ensemble des discours...

et des rafraîchissements. Non pas le traditionnel verre d'eau sucrée avalé goulument, en égoïste, par le monsieur qui occupe la tribune, mais des coupes pour tout le monde, les membres du conseil colonial ayant eux aussi le droit imprescriptible de ne point mourir de soif. Chacun des membres a devant lui le tonique de son choix dilué dans la glace et le « soda water ». De temps à autre le boy de service circule, emplit les verres, présente aux amateurs un assortiment de cigares et de cigarettes. Si des censeurs moroses voulaient protester contre ces innovations, je les inviterais à venir au préalable légiférer pendant une couple d'heures sous ce ciel implacable; leurs vains scrupules fondraient comme neige au soleil. En ce qui me concerne je déclare que la chose ne m'a point choqué. Tout au plus hasarderai-je un vœu, en demandant au conseil d'en étendre la mesure au simple spectateur, de leur offrir désormais autre chose que la vue de la boisson fraîche et le parfum des cigares.

La ville est agréable, en somme, bien que la vie y soit trop décousue. A l'inverse de ce qui se passe dans les autres cités tropicales, éveillées dès l'aube, endormies de bonne heure, Saïgon se couche tard et fait la grasse matinée. Jusqu'à neuf heures, sauf dans les quartiers habités par les indigènes et aux abords du marché, les rues sont mortes, les persiennes closes. Seuls les Chétis et les Chinois donnent signe de vie: les premiers, accroupis dans leurs échoppes de six pieds carrés, apurent leurs comptes; les seconds, tailleurs, cordonniers, menuisiers, dans les étroits rez-de-chaussée désignés ici sous le nom de « compartiments », commencent à jouer de la machine à coudre, du poinçon et de la varlope. Entre neuf et dix seulement les vestons blancs et les uniformes se montrent dans la rue Catinat. A onze heures précises on déjeune. Puis de nouveau, de midi à trois heures, les magasins ferment leurs portes C'est le moment de la sieste; la rue et les cafés se vident, Saïgon retombe à sa quiétude.

De cinq à sept, l'usage veut qu'on se rende à la musique ou à la promenade du *tour d'inspection*. La musique se fait entendre tantôt au Jardin botanique — une merveille — tantôt devant le cercle des officiers sur le boulevard Norodom non loin de l'emplacement où se dresse un Gambetta de bronze, le plus extraordinaire Gambetta qu'il ait été possible d'imaginer pour ces contrées brûlantes, le Gambetta du siège, drapé dans une ample houppelande en fourrures que les indigènes contemplent avec stupeur. Le tour « d'inspection » correspond à ce que la province appellerait le « tour de ville ». Par exemple, c'est un beau tour d'une dizaine de kilomètres par des routes incomparables, enjambant les arroyos où se croisent les sampans et les jonques, filant à travers les onduleuses rizières, les cocotiers échevelés. On s'y donne rendez-vous comme aux Lacs ou aux Acacias. C'est un joyeux va-et-vient d'équipages, depuis les attelages de poneys bien mis enlevant aux grandes allures les victorias où se prélassent des femmes en toilettes claires, des gentlemen la boutonnière fleurie, jusqu'au vulgaire « sapin » sonnant la ferraille. Cavaliers et bicyclistes y luttent de vitesse. Mais, bien que le cycle compte ici d'assez nombreux adeptes, ce genre de sport n'est pas encore très bien vu. Il lui reste à se faire consacrer par les gens qui donnent le ton. Pédaler, fût-ce aux heures fraîches, n'est point de mise pour le tout-Saïgon. Le passe-temps lui semble un peu vulgaire et trop démocratique. Cela sent son Paris d'une lieue.

Quatre fois la semaine, il y a spectacle de neuf heures à minuit. De toutes les cités des Indes et de l'Extrême-Orient, deux seulement, Saïgon et Batavia, possèdent un théâtre. Les salles sont, à peu de choses près, disposées de même. Le bâtiment, situé au milieu d'un square, sous les arbres, peut contenir un millier de spectateurs, ce qui est très suffisant. La décoration intérieure est sobre, mais non sans élégance, la salle admirablement appropriée aux exigences du climat. Les loges ne sont séparées du promenoir donnant sur le jardin que par des cloisons très basses audessus desquelles l'air circule librement. Jamais public parisien n'a joui d'une ventilation aussi parfaite, si ce n'est aux cafés-concerts des Champs-Elysées. Dans ces conditions, le drame est peu menaçant, l'opérette sans douleur. Le mal est qu'on rentre au logis fort tard, et comme le besoin de sommeil est autrement impérieux ici que sous les latitudes tempé-

rées, force est de s'abandonner le lendemain aux douceurs de la sieste. Bref, l'existence, ainsi hachée, n'est pas des plus saines; elle n'est point de nature à stimuler les énergies et à favoriser la prompte expédition des affaires.

Les affaires! Il faut avouer qu'elles ne sont guère brillantes, ce qui suffirait à expliquer ces apparences de vie oisive. D'abord le colon constitue ici une minorité infime. A cela rien d'étonnant, pour peu que le terme soit pris dans son sens étroit. Ce n'est point évidemment dans la capitale qu'il faut chercher le véritable colon, l'homme qui s'adonne à la culture ou à l'élevage. J'ai remarqué pourtant, sur la promenade de l'Inspection, une sorte de ferme modèle, un petit haras subventionné par le budget local et, dans la ville même, un domaine assez étendu, concession accordée, immédiatement après la conquête, à un de nos troupiers qui, son congé terminé, préféra rester dans le pays. Le père Colombier, comme l'appellent familièrement les Saïgonnais, n'est jamais retourné en France; il vit à l'annamite, dans une paillotte, et ne se montre guère dans les rues, tout entier à son jardinage et à ses greffes. Il a tenté avec succès l'acclimatation des diverses espèces de caféiers, de cacaoyers, de cotonniers, et il récolte dans son clos les meilleures bananes et les mangues les plus savoureuses. C'est un type intéressant et point banal, à coup sûr. Le bonhomme, à ses heures, fait largesse et joue les petits manteaux bleus. La ville ayant récemment décidé d'acquérir une partie de la propriété pour exécuter je ne sais quels travaux d'utilité publique, il lui offrit le lot purement et simplement, à titre gracieux. Le terrain, naguère banlieue, enclavé aujourd'hui dans l'un des plus beaux quartiers, avait singulièrement augmenté de valeur depuis trente ans; c'était là un cadeau de quinze à vingt mille piastres. Saïgon serait heureux de compter beaucoup de *colons* tels que le père Colombier.

Quant au commerce, le centre des transactions n'est point ici, mais chez les Chinois, à Cholon. Les maisons européennes de réelle importance sont en très petit nombre: quatre ou cinq, pas davantage. La plus ancienne et la plus puissante est une maison allemande. Le reste se compose de négociants au détail: papetiers, libraires, modistes, coiffeurs auxquels il convient d'adjoindre l'imposante corporation des débitants de boissons plus ou moins apéritives: restaurateurs, cafetiers et maîtres d'hôtel.

MARCEL MONNIER. (*Le Temps*).

YAMATO-DAMASHI.

(*L'âme japonaise*).

Une dépêche de Yokohama nous apprend qu'un attentat a été comploté contre le marquis Ito, premier ministre de l'empereur du Japon. La nouvelle n'a surpris aucun de ceux qui connaissent un peu ce pays, et était attendue avec certitude par ceux qui l'ont visité au cours de la dernière guerre et après la ratification du traité de Simono-Seki (17 avril—8 mai 1895.

Depuis ce moment le ministre Ito ne dormait pas sur des roses et a dû penser souvent au gril de feu Guatimozin. Les Chinois lui ont bien moins donné de mal que ses compatriotes, et jamais il n'a été aussi tranquille que pendant la guerre.

Comme leurs modèles préférés, les Américains des Etats-Unis, les Japonais ont vécu plusieurs siècles en quelques lustres. Aux lampes à pétrole ils ont substitué les petites poires électriques, sans se commettre avec le gaz, comme en vingt-deux ans la monarchie constitutionnelle à la plus moyenâgeuse féodalité.

On ne leur a pas donné la liberté de la presse. C'eût été, probablement,

mettre un pistolet chargé et armé aux mains d'un enfant dans une foule. Mais ils y ont suppléé, à l'aveuglette, essoufflés, étourdis qu'ils étaient par cette marche de chasseurs à pied. Leurs universités, auxquelles on n'a pas assuré des débouchés du même calibre que les canaux adducteurs, produisent par centaines des déclassés ou «soshi», qui ne peuvent vivre que de la politique. Ils forment l'armée de chacun des partis qui se disputent le pouvoir; chaque «politician», chaque «club», chaque chef de groupe, chaque ministre, le comte Ito lui-même, a les siens. Ils ont pris le nom que portaient autrefois les «samouraïs» et remplissent, dans la vie civile, le même rôle que ces soldats de «l'host», ou de «goum».

Tous ces chasseurs de dollars houspillent le comte Ito et ses collègues de la belle manière. Ils s'étaient tu tant qu'ils avaient espéré une abondante part de la curée chinoise. Mais, quand ce mirage de milliards s'évanouit, ils n'en accusèrent pas une loi aussi inexorable que celle de la pesanteur; ils trouvèrent «le pelé, le galeux d'où venait tout le mal» au lieu du bien qu'on attendait.

Avec ensemble, on accusa le comte Ito (depuis marquis) d'avoir engagé la guerre contre la Chine pour sortir de l'impasse où l'avaient enfermé les trois dissolutions successives de la Chambre ingouvernable en 1893 en 1894; d'avoir compromis, avec un aveugle égoïsme, le prestige de l'empereur, en le faisant descendre de l'empyrée où la Constitution le place au milieu des dieux ses ancêtres, dans l'arène des lutteurs parlementaires.

Mais le comte Ito (Ito en japonais signifie *ficelle*) sait à merveille comment se défend un cabinet qui veut garder le pouvoir et comment il se concilie ceux dont il désire l'amitié et le concours. Il le fit bien voir. Il n'ignore pas non plus l'usage de la muselière, et le fit voir également, en suspendant des journaux, en faisant condamner par sa magistrature les promoteurs de «meetings d'indignation». Le domicile japonais étant ouvert à la police jour et nuit, il faisait assister des agents à des soirées intimes où quatre ou cinq députés et hommes politiques jouaient au *gô* en buvant du saké. Cela ne suffit pas. Alors à toutes les réunions autorisées dont l'esprit inquisiteur, la manie tâtillonne, le besoin, bien japonais, de tracasseries policières s'attelaient au criblage et à l'examen microscopique de ce qui ne les regardait pas, il opposa une fois de plus l'empereur. Celui-ci appuya la promulgation du traité de Simono-Seki du curieux rescrit suivant, le 10 mai 1895:

«Nous avons récemment condescendu à la requête de la Chine, et, en conséquence, constitué des plénipotentiaires que nous avons envoyés conférer avec les plénipotentiaires investis par la Chine et conclure un traité de paix entre les deux empires.

«Depuis lors, les gouvernements de Leurs Majestés l'empereur de Russie et l'empereur allemand et de la République française se sont associés pour recommander à notre gouvernement de ne pas prendre possession permanente de la presqu'île de Feng-Sien, notre territoire récemment conquis, en établissant qu'une telle position permanente serait préjudiciable au maintain de la paix en Orient.

«Dévoué, comme nous le sommes inaltérablement, et l'avons toujours été aux principes de la paix, nous n'avons été contraints de prendre les armes contre les Chinois pour aucune autre raison que notre désir d'assurer à l'Orient une paix durable.

«Actuellement, la recommandation amicale des trois puissances a été également inspirée par le même désir. Consultant, en conséquence, les intérêts les mieux entendus de la paix, et animé par un désir de ne pas attirer sur notre peuple un surcroît de souffrances ou d'entraver les progrès de la destinée nationale en créant de nouvelles complications et, par là même, rendant la situation difficile et retardant la restauration de la paix, nous n'hésitons pas à accueillir une telle recommandation.

«En concluant le traité de paix, la Chine a déjà montré la sincérité de son regret pour la violation de ses engagements, et, par là même, la justice de notre cause a été proclamée devant le monde.

«Dans ces circonstances, nous ne pouvons rien trouver qui diminue l'honneur et la dignité de notre empire si nous acquiesçons aujourd'hui à ce que nous dicte la magnanimité, et, prenant en

considération la situation générale, acceptons l'avis des trois puissances amies.

. . . . . .

« Conséquemment, nous ordonnons à nos sujets de respecter notre volonté, de prendre en soigneuse considération la situation générale, d'être circonspects en toutes choses, d'éviter des tendances fallacieuses et de ne pas affaiblir ou mettre en échec les hautes aspirations de notre empire ».

Nettement, la France, la Russie, l'Allemagne étaient signalées à l'animadversion japonaise dans ces phrases dont la confiserie diplomatique n'a pas adouci l'âpreté.

On voulait créer une diversion et détourner sur d'autres têtes un danger si réel que, depuis le 8 mai, à Kioto, tous les ministres, tous les dignitaires japonais du conseil privé, convoqués expressément pour l'abandon exigé de Port-Arthur, etc., étaient gardés nuit et jour chez eux et au dehors par des policemen spéciaux qui les précédaient et les suivaient à la distance de leur ombre. Le mécontentement était général et profond. Devant moi, à Kioto, aucune manifestation n'a accueilli le retour du plénipotentiaire japonais de Che-Fou le 13 mai. Il a fallu un ordre officiel pour que l'on pavoisât et illuminât le 14. A Yokohama, certains Japonais arborèrent des torchons et n'esquivèrent l'amende qu'en les retirant après avoir expliqué à la police que c'étaient les « fondoshi » (pagnes) de leurs femmes qu'ils faisaient sécher. Pourtant, Dieu sait combien les Nippons aiment les panaches, les cocardes et les lampions! J'ai vu à Kioto des portraits de l'empereur et de l'impératrice voilés jusqu'aux épaules dans des boutiques. Le général Yamagi déclara qu'il allait démissionner et se faire bonze pour expier cette honte. Et tout le monde, Européens comme Japonais, prévoyait que Yamato Damashi allait enrichir ses annales d'un nouveau crime par l'assassinat du comte Ito.

« Yamato Damashi » signifie l'âme japonaise, et par extension les passions qui l'agitent et même les actes qu'elles déterminent. La formule a été trouvée il y a une centaine d'années par un poète « samouraï » pour rendre l'état d'âme des « samouraï » (qui s'appelaient aussi « soshi »), petite noblesse qui, dans chaque clan, vivait uniquement du service militaire dans la maison des chefs (« daïmios » ou « shogoun »). Ce n'est pas un corps de doctrines, comme le Confucianisme, mais l'ensemble des obligations qui constituaient l'honneur et le patriotisme japonais. Un « samouraï » (la plèbe des « nidzokou » ne comptait pas) était tenu de venger son suzerain, son pays, au risque de ses biens et de sa vie, même d'expier de son sang (« harakiri ») toute humiliation, toute tache qui leur étaient infligées. C'est pour cela qu'une jeune fille se coupa la gorge à Tokio, après l'attentat d'Otsou contre le tsarevitch. Le rasoir qu'elle employa est exhibé au musée.

Depuis que les « samouraïs » sont devenus les « soshi », seconde manière, Yamato Damashi, passé sous le niveau égalitaire s'est... transformé. Beaucoup de ceux qui l'affirment par de « beaux gestes » ne sont pas « samouraïs » et couvrent du nom de passions qui avaient quelque noblesse des intérêts privés ou électoraux qui ne sauraient être traités avec les mêmes égards que le farouche idéal moral des anciens « soshi ».

Le meurtrier de Li Hung-Chang, « Koyama Toyotaro », a essayé de donner le change et de mettre son lâche attentat sur un vieillard, garanti par la foi publique, sous le couvert d'un patriotisme intransigeant. Voici ce qu'il disait :

« ... Pour rétablir la paix de l'Orient et pour mettre fin à ses malheurs, il fallait nécessairement prendre la vie de Li Hung-Chang... Tout a résulté de l'orgueil et de la déraison de la Chine. Ainsi Li est notre ennemi. Il a embarrassé Sa Majesté et nous ne pourrions pas vivre sous le même ciel. J'ai pensé exercer la vengeance au nom de tous les Japonais ».

Ce gaillard-là, qui parle comme un rescrit impérial, avait vingt et un ans l'an dernier; son patriotisme ardent ne l'a pas conduit à s'engager dans l'armée; il n'a combattu qu'avec son pistolet, en embuscade contre un vieillard désarmé. Il a été condamné aux galères perpétuelles; soyez sûr qu'il n'y mourra pas; qu'il y est traité comme un coq en pâte *s'il y est* toujours, et qu'à la prochaine dissolution de la Chambre il sera élu député.

Au Japon, « ennemi » et « étranger » sont équivalents. Tous les Japonais se

croient le droit et le devoir de procurer coûte que coûte, par leur effort individuel, parfaitement indépendant de tout contrôle moral ou matériel, le plus grand bien et la plus grande gloire du Japon. C'est l'individualisme poussé à ses plus dangereuses conséquences par ces Malais encore sauvages, et nullement outillés pour juger la valeur morale d'un acte. Une pareille théorie serait encore un danger terrible dans des milieux bien supérieurs.

Son histoire est écrite avec du sang!

C'est à cause d'elle que l'assassin du vicomte Nori l'a haché, en plein parc d'Ujeno, avec un couperet de boucher, comme indigne de coups de sabre; qu'en autre a lancé dans la voiture du comte Okuma une bombe qui lui a emporté les deux jambes. Ces deux ministres voulaient reviser les traités en faisant des concessions aux étrangers maudits qui «volent le Japon»!

Et le gouvernement doit compter avec cet état d'âme, où se combine bien drôlement une espèce d'esprit chevaleresque avec une avidité d'épicier, à tel point que l'ennemi des étrangers, Saïgo, bien qu'il ait désolé le pays par la révolte de Satzuma, en 1877, pour forcer le ministère à chasser les étrangers, a une statue devant le «Shogounsha (Panthéon) à Tokio. Et ce monument lui-même, où on a rassemblé, avec un éclectisme stupéfiant, les rebelles et les fidèles, les adversaires les plus violents, morts de la main les uns des autres, en les considérant comme égaux devant l'amour de la patrie à qui ils ont sacrifié leur existence, est le monument du «Yamato Damashi».

Cela prouve qu'on peut remplacer les «kimonos» par des pantalons et des vestons, les «getas» et les «tabi» par des bottines et des chaussettes, l'arc par le fusil Mourata à répétition et la flèche par la balle de petit calibre, déplacer le commencement de l'année et substituer l'ère de «Meidjio» à l'ère de «Kewo», mais que l'âme d'un peuple est une cristallisation séculaire dont les éléments son très lentement élaborés et très lentement unis, et que le temps se venge toujours des fondations sommaires auxquelles il n'a pas collaboré. — *R. Villetard de Laguérie.*

UN HOMME D'ÉTAT CHINOIS.

LI HONG-TCHANG [1]).

La question du Tonkin se présente sous des aspects multiples, dont le plus intéressant et le plus important, à coup sûr, est l'aspect chinois. Il est certain que le Tonkin, ou plutôt l'empire d'Annam, réduit à ses propres forces, n'ayant aucun rapport soit avec les pays limitrophes, soit avec les pays d'Europe, serait, pour la France, une proie facile à saisir. Malheureusement pour nous, l'Annam n'est pas seul en jeu, et, quoique nous ne soyons pas de ceux qui croient notre tâche impossible, il nous faut tenir compte — ne serait-ce que pour les combattre — des prétentions de diverses puissances et notamment de la Chine.

Jusqu'à présent, l'attitude de la Chine, quoique défavorable à nos projets d'établissement dans l'Indo-Chine, n'était pas encore exactement définie: protestations peu écoutées d'ailleurs, du marquis Tseng, ministre de Chine à Paris et à Londres; négociations désapprouvées de notre envoyé extraordinaire à Pékin, M. Bourée; articles inspirés dans la presse étrangère; en somme rien de tangible, rien de pratique.

Mais les choses sont changées.

Presque en même temps que nous apprenions la mort du commandant Rivière, les journaux nous annonçaient que Li Hong-tchang était chargé du commandement des troupes chinoises dans les provinces limitrophes du Tonkin.

Quel est le fonctionnaire chargé de cette mission importante?

***

1) Au moment que ce ministre visite l'Europe, il nous a semblé opportun de reproduire une esquisse de ce diplomate chinois, parue dans «Le Gaulois» du 8 Juin, 1883.

Officiellement, Li est haut commissaire impérial, directeur général de la défense des frontières maritimes du Nord, surintendant du commerce, gouverneur du Prince impérial, membre du conseil privé, gouverneur général de la province de Pe Tche-li, comte de l'empire avec l'appellation *Sou y*; en pratique, c'est l'homme le plus important de l'empire chinois.

Li, ou Li Hong-tchang (avec son surnom), ou Li Tchong-tang (avec son titre de grand Secrétaire), dans un pays dont se sont emparés les Mandchous au dix-septième siècle, n'appartient pas à la race conquérante; c'est un Chinois de pur sang. Il est né la deuxième année du règne de l'empereur Tao Kouang, c'est-à-dire en 1823, à Senchou, dans le district de Ho-Fei, dans la province de Ngan-houei. C'est donc aujourd'hui un homme en pleine possession de ses facultés. Il est arrivé aux hautes fonctions qu'il occupe aujourd'hui par son intelligence et ses capacités militaires.

Ses débuts furent modestes. Son père, lettré pauvre et obscur, l'éleva honorablement, malgré ses cinq enfants dont Li était le second. Le jeune homme passa ses examens avec succès et il entra à l'Académie des Hanlin en 1848. Puis il retourna dans sa province natale, où il jouait un rôle assez effacé, lorsqu'une grande rébellion, qui ébranla les assises du trône des Mandchous, vint le tirer de la position médiocre dans laquelle il végétait.

***

C'est pendant la rébellion des Tai-Ping que Li devait montrer ces qualités d'énergie et de finesse qui ont été, dans des circonstances heureuses, la cause de sa fortune rapide. Les Tai-Ping, partis de la province méridionale du Kouangsi, étaient remontés jusqu'au Yang-tseu-Kiang, et après avoir pris Nankin en 1853 et avoir fait leur capitale de cette ville importante, envahissaient les provinces centrales et orientales de l'empire. Lorsqu'ils pénétrèrent dans le Ngan-houei, Li se mit à la tête d'une petite force, et ne tarda pas à être employé comme secrétaire par le tout puissant Tseng Kouo-fan, gouverneur général des Deux-Kiang et commandant militaire des quatre provinces de Kiang-sou, Ngan-houei, Kiang-si et Tche-kiang, le père du ministre actuel de Chine en France.

L'appui d'un semblable personnage promettait à Li un avancement rapide; en effet il devient juge provincial au Tche-kiang, tout en restant officier, et en 1861, sur une proposition de Tseng, il est nommé au poste important de gouverneur (Fou-tai) de la province de Kiang-Sou, qu'il s'agissait d'arracher aux rebelles, maîtres de la capitale Soutcheou et de plusieurs autres villes importantes.

Li, durant sa campagne contre les Tai-Ping, eut à deux reprises différentes l'occasion de faire preuve de vigueur. La première contre l'aventurier américain Henry Burgevine, qui avait succédé à son compatriote Ward dans le commandement de l'armée connue sous le nom de «Ever victorious Army», *Tchang chang kiun*, chargée d'opérer contre les rebelles. Burgevine réclamait un arriéré de solde pour ses troupes et, dans un moment de colère, frappa au visage le banquier chinois Taki, qui gardait les fonds. Li demanda au consul américain de faire arrêter Burgevine — ce qui ne fut pas accordé d'ailleurs — mais il obtint que le trop bouillant citoyen des Etats-Unis fut remplacé par le capitaine Holland, de l'infanterie de marine anglaise.

***

La seconde preuve d'énergie que donna Li n'est pas à son honneur.

Le 5 décembre 1863, la grande ville de Sou-tcheou, dans la province de Kiang-Sou, se rendait au major Gordon, commandant des troupes anglo-chinoises. Le général anglais avait donné sa parole d'honneur que les chefs rebelles (*wang*) auraient la vie sauve; mais dès que Li les eut en son pouvoir, soit que leur attitude insolente l'eût irrité, soit qu'il craignît que, tant que des chefs aussi influents existeraient, l'anéantissement de leur parti ne fût chose impossible, il les fit immédiatement exécuter.

La colère de Gordon ne connut pas de bornes lorsqu'il vit les cadavres décapités des huit chefs rebelles, et il se mit à la recherche du Fou-tai avec l'intention de mettre à mort, de sa main, l'homme qui n'avait pas respecté la parole donnée. Fort heureusement, Li Hong-tchang, prévenu à temps, évita pendant quelques jours de se rencontrer avec l'officier anglais, qui, dans son

premier mouvement d'indignation, eût probablement coupé court à la carrière du futur vice-roi.

***

La *Gazette de Pékin*, du 14 novembre 1863, renferme un décret dans lequel il est dit, entre autres choses, que « Li Hong-tchang, depuis qu'il remplit le poste de gouverneur du Kiang-Sou, a montré beaucoup de prudence et de prévoyance et que sa tactique habile a complètement réussi. Il s'est emparé à différentes reprises de plusieurs villes, et il a obtenu de grands honneurs sur le champ de bataille. Et maintenant la prise de Sou-tcheou le rend encore plus digne de louanges. Comme marque de son entière approbation, il est agréable à Sa Majesté de lui conférer le titre honorifique de *gouverneur du Prince impérial* et de lui faire cadeau d'une jaquette jaune ».

A la fin de la campagne contre les Tai-Ping et à la suite de nouveaux services rendus par lui, particulièrement avec une flotte devant Nankin, l'Empereur conféra au Fou-tai du Kiang-Sou la noblesse héréditaire de troisième rang (*Pe*-comte) et la plume de paon à deux yeux (*chouang yen hoa ling*).

Deux ans plus tard, Li Hong-tchang remplaçait son protecteur Tseng comme Gouverneur général des deux Kiang, un des postes les plus importants de la Chine: c'est le seul gouvernement de l'Empire qui embrasse trois provinces: Kiang-Sou, Ngan-houei, Kiang-si, arrosées par le Yang-Tseu-Kiang.

***

Le 21 juin 1870, le consul de France, M. Fontanier; son chancelier, M. Simon; l'interprète de la légation, M. Thomassin et sa femme, des prêtres, des sœurs de la charité, des négociants russes, étaient massacrés à Tien-Tsin par une foule surexcitée contre les étrangers par de faux rapports. Tseng Kouo-fan était alors vice-roi du Tche-li: soit qu'il eût demandé son changement, soit qu'il se fût montré hostile aux réclamations de la France, on lui choisit un successeur qui ne fut pas suspect d'avoir été mêlé aux massacres. Li avait été envoyé au printemps combattre les rebelles dans le Chen-si; on le rappela pour lui confier le poste occupé par son ancien patron. Chose curieuse, lorsque le successeur de Li, Ma, eut été assassiné à Nankin, en juillet 1870, Tseng reprit son ancien gouvernement des Deux-Kiang, protecteur et protégé faisant un véritable chassé-croisé.

Tseng Kouo-fan mourut deux ans plus tard à Nankin, le 12 mars 1872. Il n'avait que soixante-cinq ans. La Chine perdait en lui un de ses plus grands hommes d'Etat, et Li son protecteur; mais l'ex-secrétaire du général en chef des armées contre les Tai-Ping était devenu le plus formidable rival de son ancien maître.

La mort de Tseng Kouo-fan laissait le champ libre à l'ambition de Li. Il ne redoutait plus que deux de ses collègues; mais l'un, Tso Tsung-Tang combattait les mahométans de Kachgarie, et il ne devait revenir de sa campagne que malade, aigri, insupportable: on l'envoya gouverner les deux Kiang pour remplacer l'autre rival de Li, Chen Pao-chen, qui s'était laissé mourir fort à propos.

Li est donc aujourd'hui le vrai maître de la politique de son pays. Il a su placer un grand nombre de ses créatures dans des postes importants. Son propre frère Li Han-tchang est même l'un des gouverneurs généraux de l'une des dix-huit provinces. La longue minorité des empereurs Tong-Tche et Kouang-Su aura d'ailleurs contribué beaucoup à affirmer son influence. Lorsque Tong-tche mourut, le 12 janvier 1875, beaucoup crurent que Li, à la tête de son armée, peu éloigné de Péking, profiterait de l'établissement de la nouvelle régence pour tenter un coup d'Etat et se substituer, lui Chinois, à l'occupant mandchou du trône du Céleste-Empire. A-t-il craint de ne pas réussir? A-t-il véritablement le respect de son faible souverain? A-t-il reculé pour mieux sauter? L'avenir seul nous l'apprendra.

***

Depuis cette époque l'influence de Li Hong tchang a été grandissante. C'est lui qui, après l'attaque de l'expédition du colonel anglais Horace Browne, qui se rendait de Birmanie au Yunnan, et l'assassinat à Manwyne de l'interprète Augustus R. Margary, conduisit avec Mr. (maintenant Sir) Thomas Wade, ministre d'Angleterre à Pékin, les négociations terminées par une convention signée à Tchefou, le 13 septembre 1876.

Par cette convention, une indemnité de 200,000 taëls était accordée aux victimes du Yun-nan, de nouveaux ports, Itchang, Wou-hou, Wen-tcheou et Pe-hai (Pak-hoi) étaient ouverts au commerce étranger, et des questions importantes laissées depuis longtemps en suspens étaient réglées.

C'est également Li Hongtchang qui a signé, comme plénipotentiaire pour la Chine, les traités de Tientsin du 13 septembre 1871, avec le Japan et du 26 juin 1874 avec le Pérou.

***

Li est trop intelligent et trop bien renseigné pour ne pas apprécier la supériorité de l'Europe sur la Chine et, à ce sujet, je traduis d'un magazine anglais, aujourd'hui défunt, *The Far East* (1876, page 74), qui l'a pris lui-même à un journal japonais, ce fragment d'une conversation entre le puissant vice-roi du Tche-li et M. Mori, le ministre du Japon à Peking:

« Li. — Dans votre opinion, quelle comparaison peut-on établir entre la civilisation de l'Europe et celle de l'Asie ».

« Mori. — J'essaierai de vous dire mon humble opinion sur ce sujet. Tous les écrivains honnêtes reconnaissent que l'Asie a fait de grands progrès dans la civilisation. Supposons, toutefois, que la position que l'Asie occupe soit le troisième rang, — prenant le dixième comme le plus haut — celle de l'Europe ne peut être plus basse que le septième rang.

« Li. — C'est une comparaison très juste. Veuillez, je vous prie, me faire part de vos idées, quant au meilleur moyen de faire progresser mon pays.

« Mori. — Votre question est sérieuse et je n'oserais me risquer à donner une réponse. Je viens d'arriver dans cet immense pays et je n'en connais pas encore l'état intérieur. Toutefois, pour augmenter sa prospérité, la première chose à faire est de choisir les personnes dont les capacités les rendent plus propres que d'autres à s'occuper d'un semblable sujet. Ceci vous semblera clair. Cependant, à moins qu'il n'y ait trente Li Hong-tchang de plus en Chine, la besogne ne peut être exécutée.

« Li (*souriant*). — Pourquoi dites-vous cela? Il y a cent Li Hong-tchang en Chine.

« Mori. — Cela peut être; mais à quoi servent-ils, s'ils n'occupent pas leurs vraies places dans des postes comme ceux de gouverneurs des dix-huit provinces ou de ministres du Tsong-li Yamen? Dans mon humble opinion, ces jeunes gens qui étudient en ce moment en Amérique, auront, lorsqu'ils seront devenus hommes, une influence semblable à celle que possède aujourd'hui Votre Excellence, et ils iront loin.

« Li. — Je suis tout à fait de votre avis. C'est moi qui ai fait partir ces jeunes gens pour l'Europe, et je place en eux de grandes espérances pour l'avenir ».

Mais si le ministre chinois connaît les avantages qu'il peut tirer de l'Europe, il n'en désire que ce qui pourra, à son point de vue, relever la Chine. Il n'a donc cure ni de la littérature ni des arts de l'Occident; il n'en souhaite que la force militaire et ce qui peut l'augmenter: télégraphes et chemins de fer, qu'il ne fera construire toutefois que lentement, car il ne veut pas être à la merci de l'étranger, et il attend, pour donner à ses plans un plus grand développement, qu'il ait un personnel chinois suffisant. Il nous donne bien la mesure de l'amitié qu'il nous porte lorsqu'il écrit, dans un document secret, au premier ministre du roi de Corée: « On combat les poisons par les poisons, et les étrangers par les étrangers ».

Il lui a été impossible jusqu'à présent de résister ouvertement à l'invasion étrangère; il a été obligé de céder devant les Japonais à Formose, devant les Anglais en acceptant la convention de Tchefou, devant les Russes en signant le traité de Kouldja; mais, lorsque l'occasion lui a semblé favorable, il a engagé la lutte pacifiquement. C'est ainsi qu'il a mis le négociant Tong King-Sing à la tête de la compagnie de navigation à vapeur dite la *Chinese merchants steam navigation Company*, subventionnée par lui pour transporter le riz et faire la concurrence aux entreprises anglaises et américaines sur la côte et sur le Yang-Tseu-Kiang. Mais, comme l'a dit M. Mori, il faudrait trente Li Hong-tchang pour régénérer cet empire de 400 millions d'habitants qui, semblable à un vase trop plein, déborde sur les pays voisins.

La Chine aura-t-elle le temps d'attendre la grande révolution sans laquelle elle perdra son unité. Elle est poussée de toutes parts: une nation plus jeune,

plus active, plus entreprenante, surveille ses moindres fautes pour en profiter: le Japon est prêt à recueillir les épaves échappées au Céleste Empire, et désireux de s'emparer de la suprématie dans l'Extrême-Orient. Li Hong-tchang seul sera impuissant à conjurer la tempête; s'il eût été capable de le faire, il y a sept ans déjà qu'il eût pu montrer qu'il en avait le désir.

***

Enfin, pour terminer un portrait physique de l'homme d'Etat chinois, que nous devons à un ami, très au courant des choses de l'Extrême-Orient, et qui se cache sous le pseudonyme de T. Choutze:

«Li Hong-tchang a beaucoup de distinction dans toute sa personne. Il est grand de six pieds et mince; il a les traits fins, l'œil vif, et beaucoup de bonhomie pleine d'une aimable brusquerie, se traduisant d'une manière toute méridionale par des gestes, dont les Chinois sont généralement très sobres. Dans ses familiarités, s'il tient sa longue pipe à bouquin de jade et à fourneau de cuivre, il vous en frappe fréquemment le bras lorsqu'il veut attirer particulièrement l'attention sur un point de la conversation. D'autres fois, surtout lorsqu'il discute la solution d'une affaire, sa main, comme le couteau d'exécuteur, s'abat de haut en bas; ce geste, qui lui est très familier, signifie que les têtes sont tombées: ce qui n'a jamais l'air de lui causer autre chose que de la bonne humeur». KAO.

CONGRÈS INTERNATIONAL DES ORIENTALISTES.

ONZIÈME SESSION.

PARIS, 5—12 Septembre 1897.

Monsieur,

Les Orientalistes réunis à Genève, au mois de septembre 1894, ont décidé, à l'unanimité, que le prochain Congrès se tiendrait à Paris dans le courant de l'année 1897.

Les Orientalistes français se sont concertés afin de fixer la date, de constituer les différentes sections et de tracer provisoirement le tableau des travaux auxquels ils se proposent de se livrer avec le concours de leurs Collègues des différents pays de l'Europe, de l'Amérique et de l'Orient, afin de soutenir l'essor pris depuis plus de vingt ans par l'étude des Langues, de l'Histoire et de l'Archéologie orientales.

Nos Collègues ont été d'avis de fixer la durée du Congrès du 5 au 12 septembre 1897, et vous trouverez, Monsieur, dans le tableau ci-joint, la liste des sections dans lesquelles ils verront s'inscrire avec le plus vif plaisir tous les savants qui voudront bien se rendre à l'appel qui leur sera adressé.

Veuillez agréer, Monsieur, les expressions de ma considération la plus distinguée.

Le Président,
CHARLES SCHEFER.

Paris, *Mai* 1896.

Un avis publié ultérieurement fera connaître les facilités qui seront accordées aux Orientalistes par les Administrations des chemins de fer et l'emploi des journées pendant leur séjour à Paris.

M. ERNEST LEROUX a été désigné pour être le trésorier et l'éditeur du Congrès.

Il a été décidé que la cotisation serait fixée à Vingt francs.

Protecteur du congrès: M. LE PRÉSIDENT DE LA RÉPUBLIQUE.

Commission permanente.

Président: M. CHARLES SCHEFER, Membre de l'Institut, Administrateur de l'Ecole des Langues Orientales vivantes, rue de Lille, 2.

Vice-Président: M. Barbier de Meynard, Membre de l'Institut, Président de la Société Asiatique, Professeur au Collège de France, boulevard de Magenta, 18.

Secrétaires: MM. Maspero, Membre de l'Institut, Professeur au Collège de France, avenue de l'Observatoire, 24. Henri Cordier, Vice-Président de la Commission Centrale de la Société de Géographie, Professeur à l'Ecole des Langues Orientales vivantes, place Vintimille, 3.

Membres: MM. E. Aymonier, Directeur de l'École Coloniale, rue du Général Foy, 46. Em. Guimet, Directeur du Musée Guimet, place d'Iéna. Jules Oppert, de l'Institut, Professeur au Collège de France, rue de Sfax, 2. G. Schlumberger, de l'Institut, avenue d'Antin, 27. Em. Senart, de l'Institut, rue François 1er, 18. Marquis de Vogüé, de l'Institut, rue Fabert, 2.

Trésorier et Éditeur du Congrès: M. Ernest Leroux, rue Bonaparte, 28.

Commission générale d'organisation.

Première Section, Langues et Archéologie des Pays Aryens: *a*) Langues et Archéologie de l'Inde: MM. Barth, Bréal, Senart, Vinson. *Secrétaire:* M. Sylvain Lévi. *b*) Iran: MM. Carrière, Dieulafoy, Drouin, Blochet. *Secrétaire:* M. Meillet. *c*) Linguistique: MM. Bréal, V. Henry, Paul Boyer, Ed. Specht. *Secrétaire:* M. Louis Duvau.

Deuxième Section, Langues et Archéologie de l'Extrême-Orient: *a*) Chine et Japon: MM. Cordier, Devéria, Guimet, De Rosny, Ed. Specht. *Secrétaire:* M. Ed. Chavannes. *b*) Indo-Chine, Malaisie et Polynésie: MM. Aymonier, Bonet, Cordier, Marre. *Secrétaire:* M. P. Lefèvre-Pontalis.

Troisième Section, Langues et Archéologie Musulmanes: MM. Barbier de Meynard, Derenbourg, Houdas, Schefer. *Secrétaire:* M. Casanova.

Quatrième Section, Langues et Archéologie Sémitiques: *a*) Araméen, Hébreu, Phénicien, Ethiopien: MM. Ph. Berger, Rubens Duval, Marquis de Vogüé. *Secrétaire:* M. L'Abbé Chabot. *b*) Assyrie: MM. Heuzey, J. Oppert, L'Abbé Quentin, Thureau-Dangin. *Secrétaire:* R. P. Scheil.

Cinquième Section, Egypte et Langues Africaines: MM. Guieysse, Le Général Hanoteau, Lefébure, Maspero, Pierret. *Secrétaires:* MM. René Basset et Moret.

Sixième Section, Orient, Grèce. — Relations de l'Hellénisme avec l'Orient. — Byzance: MM. D. Bikélas, E. Legrand, G. Schlumberger. *Secrétaires:* MM. Jean Psichari et Théodore Reinach.

Septième Section, Ethnographie, Folklore de l'Orient: MM. Le Prince Roland Bonaparte, Le Docteur E.-T. Hamy, Girard de Rialle. *Secrétaire:* M. F. Grenard.

CHRONIQUE.

ALLEMAGNE ET AUTRICHE.

M. le Dr. J. Koganei a publié, sous le titre de «Kurze Mittheilungen über Untersuchungen an lebenden Aïnos», une excellente monographie sur les affinités, l'origine et l'histoire préhistorique etc., des Aïno.

Le Livre de M. le Dr. Al. Swanowsky: «Zur Anthropologie der Mongolen» contient une excellente revue critique de la littérature sur l'anthropologie des Mongols.

Sous le titre «Alliances et Mésalliances» M. Christian Wappäus nous communique dans le *Berliner Tageblatt* du 11 Mai dernier, la nouvelle que la veuve de M. Haenel-Clauss, l'épouse divorcée de l'orientaliste feu Georg von der Gabelentz, Alexandra, baronne de Rothkirch-Trach, vient d'épouser en 3es noces le Major hors service Victor von Stoltzenberg à Hanovre.

La Société de Géographie à Munich (Bavière) vient de nommer notre collaborateur, le Docteur Friedrich Hirth, comme membre honoraire.

BELGIQUE.

Un comité composé de Mgr. Abbeloos, Recteur Magnifique de l'Université, MM. Ph. Colinet, A. Hebbelynck, Ch. Lecoutere, W. Bang, Professeurs à l'Université, le R. P. J. Van den Gheyn, Bollandiste, Bruxelles, s'est constitué à Louvain, pour publier un volume de «Mélanges de philologie orientale, hommage offert à Monseigneur de Harlez par ses collaborateurs et ses amis» à l'occasion du jubilé de son professorat.

CHINE.

«Le Temps» du 29 Mars jette le cri d'alarme sur l'ouverture du *Si-kiang* au commerce européen en ces termes:

Le ministre du commerce d'Angleterre vient d'annoncer que la Chine, défé-

rant au vœu si souvent manifesté par les négociants européens et surtout par les Anglais de Hong-Kong, avait décidé d'ouvrir la West-River au commerce international. La West-River, comme disent les Anglais, la rivière de Canton, selon la définition de nos géographes, le Si-Kiang, suivant les dénominations chinoises, est un vaste fleuve qui débouche dans la mer de Chine aux environs de Hong-Kong et qui draine, en totalité ou en partie, les eaux des provinces chinoises du Kouang-Toung, du Kouang-Si, du Yun-Nan et du Koueï-Tchéou. Ouvrir le Si-Kiang au commerce international, c'est donc permettre aux commerçants de tous les pays, par conséquent aux Anglais de Hong-Kong, de remonter ce fleuve et de pénétrer ainsi sur certains marchés chinois du Kouang-Si et du Yun-Nan. Cette mesure paraît provoquer une certaine émotion et un journal dont les sympathies ministérielles sont connues jette un cri d'alarme disant que c'était « le plus rude coup que l'Angleterre pouvait porter à la France en Extrême-Orient ». D'après lui, l'avenir économique du Tonkin serait *ipso facto* compromis, le commerce du Yun-Nan allant être monopolisé par les vapeurs anglais du Si-Kiang.

Sans nul doute, la pénétration des vapeurs de Hong-Kong sur le Si-Kiang va constituer une redoutable concurrence pour ceux de nos nationaux qui espéraient être les seuls à commercer dans le Yun-Nan et le Ssé-Tchouen, grâce à la route tonkinoise du fleuve Rouge et au chemin de fer de Lang-Son. C'est un pénible avertissement pour ceux qui s'apprêtaient à triompher du succès diplomatique résultant de la concession éventuelle par la Chine du prolongement, jusqu'à Long-Tchéou, du chemin de fer de Phu-Lang-Thuong à Lang-Son.

Il ne faut pas, au surplus, être trop surpris de la situation faite à notre commerce en Chine. Est-ce que, dans la convention franco-anglaise du 15 janvier, il n'y a pas déjà un article qui dit: « Les deux gouvernements s'engagent à user de leur influence et de leurs bons offices auprès du gouvernement chinois » pour rendre communs aux « nationaux et ressortissants » des deux nations, les « privilèges et avantages commerciaux ou autres concédés dans les deux provinces du Yun-Nan et du Ssé-Tchouen »? Nous ne sommes pas alarmés, nous, outre mesure de ces dispositions, car, au fond, la voie du fleuve Rouge reste toujours la voie la plus directe et la plus courte pour se rendre de la mer au Yun-Nan. De Long-Po, point terminus de la navigation fluviale sur territoire français, au centre du Yun-Nan, il n'y a, par la vallée du fleuve Rouge, que 300 kilomètres à vol d'oiseau: or, pour arriver par la vallée du Si-Kiang à une distance égale du centre du Yun-Nan, il faut effectuer sur le fleuve chinois une navigation autrement longue et difficile que sur le fleuve français.

Nous croyons donc d'autant moins à un grave échec pour le développement de l'activité française dans la Chine méridionale, que rien ne nous empêche de profiter nous-mêmes des avantages que peut donner l'ouverture du Si-Kiang au commerce international. Seulement, il est de toute évidence que, si nous voulons

trouver la compensation équitable des sacrifices que nous avons faits en Indo-Chine, il faut avoir une diplomatie qui se préoccupe avant tout d'obtenir des avantages réels et qui, pour les consolider, n'hésite même pas à les masquer.

Là-dessus, l'Angleterre nous donne des exemples topiques. Dans le débat qui s'est ouvert hier à la Chambre des communes, le sous-secrétaire d'Etat aux affaires étrangères, M. Curzon, répondant aux critiques de son prédécesseur dans le cabinet libéral, sir Ed. Grey, aurait pu montrer que l'Angleterre, ne pouvant pratiquement prendre contact avec le Yun-Nan par la Birmanie, allait y parvenir par l'ouverture du Si-Kiang. Il aurait pu démontrer ainsi que la question du haut Mékong cessait d'avoir une valeur réelle et que l'abandon du district de Muong-Sing à la France ne méritait pas la moindre mention. En politique avisé, il s'est cantonné sur le terrain où l'avaient appelé ses adversaires et il a méprisé un triomphe facile.

On pourrait, on l'avouera, s'inspirer de ces procédés de gouvernement.

L'Eclair du 4 Avril nous communique que l'empereur de Chine vient de conférer la décoration du Double-Dragon à M. Gérard, ministre de France à Pékin, ainsi qu'à ses collègues de Russie et d'Allemagne, le comte Cassini et le baron Schenk.

Le 7 Mai M. Tching-Tchang, ministre de Chine à Paris, a remis à M. Hanotaux la plaque de l'ordre du Double-Dragon de première classe, qui a été conféré au ministre des affaires étrangères par un décret spécial de l'empereur sur délibération du Tsong-li ya-men.

On mande de Berlin de qu'un officier prussien, le colonel Liebert, a accepté la mission de réorganiser l'armée chinoise. Il partirait pour Pékin la semaine prochaine, accompagné d'une vingtaine d'officiers instructeurs qui l'assisteront dans sa tâche.

Sous le titre « Un décret du Fils du Ciel », *le Petit Temps* du 21 Mars dernier, nous communique les détails suivants:

On sait que l'impératrice, ex-régente de Chine (elle fut corégente de 1861 à 1881 et seule régente de 1881 à 1889), y exerce toujours sur l'esprit de l'empereur Kouang-sü, son neveu et son fils adoptif, une influence considérable, et qu'elle continue à être un facteur politique très actif, le chef d'un puissant parti dont Li Houng-Tchang est le lieutenant. Pendant la guerre avec le Japon, son pouvoir parut subir une éclipse et nous avons raconté en leur temps quelques-unes des intrigues dont elle faillit être la victime. Mais le jeune empereur n'a pas tardé à rendre toute sa confiance à sa première conseillère: il vient de publier un décret par lequel il répudie toute solidarité avec les ennemis de Sa Majesté Tsou-Hsi et flétrit leur conduite. Voici les passages les plus caractéristiques de ce curieux document dont le texte a paru dans la *Gazette de Pékin:*

« Nous avons toujours entretenu un respectueux sentiment de gratitude pour les soins et la sollicitude dont l'impératrice douairière a entouré jour et nuit notre enfance et nous avons cherché à la payer de retour en lui obéissant en toutes choses. Nous avons aussi envers elle une grande dette de reconnaissance pour les immenses bienfaits que nous ont valus ses conseils aussi bien dans la paix et la guerre que dans les moindres actes de la vie quotidienne. Elle était en tout et toujours attentive à empêcher notre inexpérience de nous induire en erreur. Tout cela est connu des fonctionaires. Qu'on s'imagine donc les sentiments que nous avons éprouvés dans plusieurs de nos audiences, en entendant des hommes grossiers, sans réserve ni jugement, prononcer des paroles et exprimer des sentiments tendant à diminuer notre gratitude filiale et notre respect pour Sa Majesté impériale ».

Il paraît que ces hommes grossiers auxquels il fait allusion ne seraient autres que les vice-présidents Wang et Tchang, qui usaient fréquemment, l'an dernier, d'un langage injurieux à l'égard de l'impératrice douairière, dans le but d'amener une rupture entre elle et l'empereur. Celui-ci déclare qu'il les aurait alors révoqués, mais le pays traversait une crise, l'impératrice douairière était malade et il coutint sa colère. Aujourd'hui le moment est venu de faire connaître son impérial désir que les ministres et autres usent de plus de discernement dans leur language et évitent le danger d'insulter l'impératrice douairière.

Wang et Tchang sont en conséquence exclus à tout jamais du service public, « châtiment léger, eu égard à la grandeur de l'offense ». Il est en même temps signifié à la cour et aux ministres qu'à l'avenir quiconque tentera de détourner l'empereur de ses devoirs envers l'impératrice douairière sera puni avec une extrême sévérité.

Ce décret prouve que l'hostilité qu'on disait exister contre l'influence de l'impératrice douairière sur le gouvernement existe réellement.

Le correspondant du *North China Daily News* à Pékin publie dans un numéro de ce journal, qui vient de nous parvenir, le texte du prétendu traité secret qu'auraient conclu la Russie et la Chine et qui serait ratifié pendant le séjour de Li Houng-Tchang à Saint-Pétersbourg. Voici, sous toutes réserves, les principales stipulations énumérées dans ce document, dont l'origine paraît bien suspecte, mais dont la *Gazette de Voss* affirme qu'il a « produit l'effet d'un coup de tonnerre sur les représentants des puissances en Chine » :

Le grand empereur de Chine, étant extrêmement reconnaissant au tsar de la médiation amicale exercée par ce souverain pour lui faire rétrocéder le Liao-Toung et pour lui fournir l'argent nécessaire au payement de l'indemnité de guerre, désire prouver sa gratitude en concluant une alliance avec la Russie. La Chine fera tout son possible pour assister la Russie de toutes les manières dans l'éventualité de difficultés avec une puissance asiatique quelconque. A cette

fin elle l'autorise à se servir des ports qu'elle choisira, sur la ligne des côtes chinoises, pour faire du charbon; en cas de sérieux dangers menaçant la Russie, la Chine consent qu'elle recrute des forces, achète des chevaux, loue des coolies, etc., mais c'est là une chose secrète qui devra être accomplie sans bruit. Si des représentations étaient adressées de ce chef à la Chine, celle-ci répondra qu'elle agit par contrainte, la Russie étant la plus forte. D'autre part, si la Chine désire témoigner plus activement son amitié à la Russie en lui prêtant ouvertement son secours et en attaquant ses ennemis de concert avec elle, cela aussi se pourra faire, dans la mesure où les circonstances le permettront.

Actuellement les ports russes sont peu favorables à cause de la glace qui les bloque durant les mois d'hiver. En vue d'assister son alliée, l'empereur de Chine lui confère un droit d'ancrage à Port-Arthur, où elle pourra aussi faire camper ses troupes; dans le cas où l'on devrait éviter de ce chef des difficultés avec les autres puissances, la Russie pourra se servir, à défaut de Port Arthur, de la baie et du port de Kiao-Tchéou, dans le Chan-Toung, y construire des dépôts de charbon et des casernements. Dans le cas où Kiao-Tchéou ne répondrait pas aux besoins de la Russie, celle-ci pourra choisir un port à son gré dans le Kiang-Sou et le Tché-Kiang... Un édit secret sera promulgué, à l'adresse des autorités provinciales, pour les informer de ces décisions, et des interprètes seront tenus, à Shanghaï, à la disposition de l'amiral russe.

Si la Chine a quelques difficultés avec d'autres puissances, la Russie s'efforcera de les écarter et si ses efforts échouaient, la Chine aura droit, avant toute autre puissance, à son assistance et l'alliance entre ces deux nations sera resserrée... Mais la Chine laissera les officiers russes s'engager librement le long de sa frontière orientale de Feng-Tien à Kirin et le long du fleuve Ya-Lou, pour raison de commerce et de défense.

Aussitôt l'achèvement du transsibérien, la Chine permettra à la Russie de construire une ligne passant par Kirin et la Mandchourie et arrivant à Ta-lien-Wan, dans le Feng-Tien, ou à n'importe quel autre point qu'elle choisira. Afin de protéger cette ligne, la Russie pourra occuper et fortifier une des îles situées dans la baie de Ta-lien-Wan, y entretenir des troupes et y stationner des navires de guerre. Pour la protection du transsibérien de même, et des environs de Vladivostok, la Russie pourra fortifier et occuper quelque point au sud de Hun-Tchéou. En cas d'hostillités éclatant à propos de la Corée, la Russie occupera le côté ouest de cette péninsule.

La Chine ouvrira ses marchés à la Russie qui, en échange, réorganisera l'armée chinoise et lui enverra des officiers instructeurs.

Au banquet de l'association des chambres de commerce britanniques, qui a eu lieu le 27 Mars du soir à Londres, le ministre du commerce, M. Ritchie, a fait une importante déclaration sur laquelle il est nécessaire d'attirer l'attention.

Le ministre a officiellement annoncé que sur les instances de la Grande-Bretagne, le gouvernement chinois venait de consentir l'ouverture du fleuve Si-Kiang au commerce international. C'est le plus rude coup que l'Angleterre pouvait porter à la France en Extrême-Orient.

Cette mesure met en effet en question une partie des avantages que nous comptions retirer du Tonkin. Il semblait en effet que cette colonie, grâce aux chemins de fer de pénétration projetés, fût appelée à servir de débouché au commerce de la riche et populeuse province chinoise du Yun-nan, privée jusqu'à présent de tout moyen de communication avec l'extérieur. Or pendant que nos compatriotes obtenaient avec peine l'autorisation de construire ces chemins de fer, les Anglais, par une manœuvre habile, faisaient ouvrir la navigation du Si-Kiang, la grande artère fluviale qui traverse dans toute son étendue le Yun-nan.

Ainsi donc, avant que le premier rail de nos chemins de fer soit posé, les navires et les barques anglaises auront remonté le Si-Kiang et accaparé tout le commerce du Yun-nan.

Voilà le résultat le plus clair de la concession en apparence si anodine que la Chine vient de faire à l'Angleterre.

En voyant le gouvernement de Pékin accorder de pareils avantages aux adversaires qui, pendant la dernière guerre, étaient les plus acharnés à sa perte, on se demande pourquoi nous sommes intervenus en sa faveur. L'Angleterre obtient coup sur coup l'emprunt, la construction des chemins de fer, la commande des cuirassés.

C'est à croire qu'il vaut mieux être ennemi de la Chine que de compter parmi ses amis. Qu'on y prenne garde à Pékin, cela pourrait bien nous servir de leçon pour l'avenir.

La construction du chemin de fer de Sou-Tchéou, province de Kiang-Sou, près Shanghaï, est sanctionnée.

Le gouvernement chinois nie qu'un traité secret ait été conclu avec la Russie et déclare que les projets désirés par la Chine sont réalisables sans traité.

La Chine adhère à l'union postale.

On vient de recevoir le texte de l'édit de l'empereur de Chine coucernant la construction des chemins de fer en ce pays. Voici le résumé de ce document, adressé non seulement au peuple de la capitale, des provinces et des autres dépendances du Céleste-Empire, maia « à nos sujets travaillant à l'étranger » :

L'empereur a lu le mémoire du ministre de la guerre conseillant la nomination d'un haut fonctionnaire comme directeur de la construction des chemins de fer; ceux-ci étant utiles pour développer le commerce et pour donner du travail au peuple, l'empereur a décidé d'encourager l'entreprise. Il a ordonné à ses princes et ministres de commencer par une ligne voisine de la capitale, et un juge provincial, Hu, fut chargé de faire les relevés et de dresser les

plans. L'empereur a lu le rapport de Hu, par lequel une voie ferrée est imaginée qui relie Tien-Tsin à Pékin en passant sur la rive ouest du grand canal, puis au nord en traversant les parcs pour arriver au pont de Lu-Kou, dans un faubourg de la capitale; cette ligne de 130 kilomètres environ coûterait 2,400,000 taëls; comme Hu l'a conseillée, c'est lui qui l'exécutera. Mais naturellement, en cela, comme en toutes les choses qui ont un commencement, on ne peut pas prédire avec certitude le résultat.

Il est donc nommé directeur général de la construction des chemins de fer. Les dépenses seront couvertes par l'office des revenus et par les contributions du vice-roi du Pe-Tchili.

Quant à l'immense ligne de Pékin à Han-Kéou, comme les frais en seraient énormes, auront seuls le privilège de la construire les hommes riches des différentes parties de l'empire qui pourront produire un capital d'au moins 10 millions de taëls; et comme cette entreprise sera purement commerciale, les fonctionnaires ont ordre de ne pas intervenir dans les affaires de la compagnie, laquelle est assurée de l'approbation impériale, si elle réussit.

Le «Ostasiatischer Lloyd» du 10 Avril contient un article fort intéressant sur le Chemin de fer Russe transsibérien.

Le «Ostasiatischer Lloyd» du 21 Fév. contient une longue biographie de feu Ph. F. von Siebold à l'occasion de son anniversaire séculaire le 17 Février 1796.

Le N° du 28 Févr. contient un mémoire sur les chemins et routes en Chine. En général les grandes routes sont très sures et c'est seulement dans les chemins latéraux qu'on court le risque d'être pillé. Le long des routes postales se trouvent de distance à distance des postes militaires pour la protection des voyageurs.

La veuve de l'amiral Ting qui a commis suicide an printemps de l'an dernier, quand il commandait la flotte chinoise à *Pei-yang*, s'est immolée elle-même sur la tombe de son mari à l'occasion de son inhumation au milieu du mois de février dernier. Aux yeux des Chinois, elle s'est acquise par cet acte de piété et de fidélité un nom glorieux parmi les femmes célèbres de la Chine.

Une agence consulaire russe a été établie pendant l'automne de l'année dernière à Ouroumtsi, que les Chinois appellent 迪化州. Logée d'abord dans un yamen, elle a fait construire une maison à l'occidentale qui excite l'admiration des fonctionnaires locaux disposés à suivre l'exemple donné par les étrangers. Le nouveau consulat sera sous l'influence de l'agent russe de Kachgar, M. Petrovsky, premier Consul-général.

CORÉE.

On câble de New-York que le gouvernement coréen aurait accordé à un Américain nommé Morse, une concession pour la construction d'un chemin de

fer reliant le port a Tchemoulpo à Séoul, qui est la capitale du royaume.

M. Morse posséderait déjà plusieurs concessions minières en Corée.

FRANCE.

A la séance de la Société de Géographie de Paris du 8 mai, M. Henri Cordier a présenté, au nom de l'auteur, M. le Docteur Emile Bretschneider, jadis médecin de la Légation Impériale de Russie à Peking, aujourd'hui correspondant de l'Institut de France à Saint-Pétersbourg, une belle carte en quatre feuilles de la Chine et des pays environnants. Rédigée en anglais, elle est à l'échelle de Engl. Statute Miles $69\frac{5}{16} = 1$ degree.

Cette carte est destinée à accompagner le remarquable ouvrage de M. le Dr. Bretschneider «*History* of *Botanical Discoveries in China*, qui paraîtra l'année suivante.

M. le Dr. Bretschneider annonce en outre qu'il prépare trois feuilles supplémentaires sur une plus grande échelle, à savoir 1° le Nord de la province de Tche-li avec Peking, etc., 2° le Sud des provinces de Kiang-sou, de Ngan-hoei et le nord du Fou-kien, 3° les environs de Canton, le Pe-kiang et le Si-kiang. L'itinéraire du Prince Henri d'Orléans du Yun-nan à l'Assam a été connu trop tard pour être marqué autrement que vaguement sur la feuille du Sud-Ouest. Si l'on se rappelle qu'il y a quelques mois déjà, M. Cordier eut l'honneur de remettre à la Société de Géographie une grande carte en 4 feuilles du Nord de la Chine dûe à M. C. Waeber, ministre de Russie dans la capitale de la Corée, on jugera que les efforts des cartographes russes ne sont pas restés stériles dans les dernières années. La carte du Dr. Bretschneider sort de l'établissement bien connu de A. Iliïn à St. Pétersbourg.

L'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, dans sa Séance du 15 Mai 1896, a décerné le *Prix Delalande-Guérineau*, destiné à récompenser les meilleurs ouvrages concernant les études orientales, à M. Louis Finot, auteur des *Lapidaires indiens*, et à M. Lucien Fournereau, auteur du *Siam ancien*; et le *Prix Stanislas Julien* à M. Maurice Courant, pour les deux premiers volumes de sa *Bibliographie Coréenne.*

Société de Géographie.

M. E.-D. Levat, ingénieur des mines à Paris, a fait une intéressante communication sur l'état d'avancement du grand chemin de fer transsibérien.

M. Levat et son compagnon de voyage, M. Théodore Sabachnikof, attaché à l'administration des haras impériaux russes, ont suivi pas à pas les travaux de construction depuis la tête de ligne du côté ouest, Tchélabinsk, jusqu'au point terminus est, le port de guerre de Vladivostok.

A l'époque de leur passage, la ligne était ouverte à la circulation du public sur les longueurs suivantes:

De Moscou à Tchélabinsk (réseau européen): 1,984 verstes (la verste vaut 1,066 mètres); de Tchélabinsk à Omsk (trois trains par semaine dans les deux sens): 741 verstes.

De Omsk, les voyageurs ont pu franchir, dans les trains apportant les matériaux de construction au front de pose, encore 280 verstes jusqu'aux environs de la ville de Kaïnsk. Ils ont continué leur route en tarentass, sorte de voiture à quatre roues, grossièrement suspendue, au moyen de laquelle on arrive, grâce aux relais organisés de 30 en 30 verstes le long du grand «trakt» ou chemin sibérien, et grâce surtout à l'énergie des petits chevaux du pays, à parcourir une moyenne de 200 verstes par jour, en voyageant, cela va sans dire, sans autres arrêts que ceux nécessaires aux changements d'attelage.

Depuis la date du passage de MM. Sabachnikof et Levat, les travaux poussés avec une activité inouïe ont permis de relier Tomsk, la grande ville universitaire de la Sibérie centrale, à Omsk, du côté de l'ouest, et à Krasnoïarsk, capitale du gouvernement du même nom, à l'est. La voie ferrée se trouve, dès à présent, posée depuis Moscou jusqu'à Krasnoïarsk, soit sur 4,117 verstes de longueur (environ 4,380 kilomètres).

Restent à construire sur ce trajet trois ou quatre grands ponts métalliques pour permettre la circulation sans rupture de charge; mais les fondations et les culées de la plupart de ces ouvrages s'élèvent déjà au-dessus des eaux, de sorte que, en 1896, l'ouverture de cette section sera certainement un fait accompli.

Il y a encore à exécuter deux grands tronçons pour relier Krasnoïarsk au lac Baïkal et enfin ce dernier au point où le fleuve Amour devient navigable.

La durée des travaux sera de deux ans sur la première de ces sections et de quatre ans sur la seconde, qui présente des difficultés plus grandes pour le transport des rails et du matériel roulant.

On peut, en définitive, considérer comme certaine, pour la fin de 1897, l'ouverture de la ligne Moscou-lac Baïkal, et la possibilité de passer, à la fin du dix-neuvième siècle, de Moscou à Vladivostok, de la Belgique au Pacifique, au moyen de la vapeur, c'est-à-dire en combinant le transport par chemin de fer avec la navigation sur le fleuve Amour. Telle est la formule définitive de l'accomplissement de ce travail colossal.

En terminant, MM. Sabachnikof et Levat ont donné des détails curieux et intéressants sur les méthodes inaugurées par le général Annenkof pour la construction du Transcaspien, perfectionnées encore sur le Transsibérien, méthodes par lesquelles on parvient à réaliser des moyennes journalières de pose de voie atteignant jusqu'à quatre et cinq kilomètres.

Ils ont donné aussi des notions sur l'ethnographie, la géologie, l'exploitation des mines d'or, l'élevage des chevaux et des bestiaux dans les vastes régions

qu'ils ont traversées. La note pittoresque n'a pas non plus fait défaut au cours d'une visite de ce genre dans des pays encore aussi peu connus, mais qui, d'ici à quelques années, vont devenir le chemin de transit des voyageurs allant en Extrême-Orient.

JAPON.

M. le Baron von Siebold a quitté son poste de secrétaire de la Légation Autrichienne à Tōkyō pour se rendre définitivement en Europe où on veut lui offrir une position. Mr. Stephan Haupt Edler von Buchenrode a été désigné pour le poste occupé à Tokyo par M. von Siebold (Ost. Asiat. Lloyd, 10 Avril).

Par rescrit impérial un Bureau Colonial a été érigé à Tōkyō, dont le premier ministre est le Marquis **Ito**, et le vice-ministre le Baron **Suyematsu.**

PAYS-BAS ET COLONIES NÉERLANDAISES.

M. K. F. Holle, conseiller hononaire du Gouvernement des Indes Néerlandaises pour les affaires indigènes, chevalier du Lion Néerlandais et de l'ordre d'Orange-Nassau, bien connu dans le monde savant pour ses études linguistiques, vient de décéder à Buitenzorg, près Batavia. Nous perdons en lui un homme d'une rare énergie, plus rare encore vu le climat énervant des tropiques.

L'Académie royale des Sciences à Amsterdam a nommé, dans sa séance du 8 Avril dernier, cemme membre Monsieur W. P. Groeneveldt, Vice-président du Conseil des Indes orientales néerlandaises en retraite, ancien interprète pour la langue chinoise, bien connu pour ses recherches sur la connaissance des Chinois des îles de l'archipel malais.

M. F. H. Knobel, consul-général des Pays-bas en Chine, est revenu à la Haye en mission.

Nous apprenons que le cours de Chinois donné par M. le professeur J. J. M. de Groot à l'école de commerce à Amsterdam sera clos fin de l'été, à cause du petit nombre d'étudiants fréquentant ce cours. A coup d'essai, on continuera encore pendant un an le cours de Malais donné jusqu'ici à cette école par M. le Dr. A. A. Fokker.

RUSSIE.

Parmi les bagages de S. E. *Li Houng-tchang*, ambassadeur extraordinaire envoyé à Moscou pour complimenter le Tsar à l'occasion de son couronnement, se trouve un magnifique cercueil d'une valeur de 6000 taël, environ fr. 25.000. En voyage on peut s'attendre à des accidents, et le diplomate Chinois veut

être couché dans son propre cercueil chinois pour le cas qu'il vint à périr pendant son « voyage aux Pays de l'Occident » (西域遊).

En attendant le Tsar lui a conféré l'ordre d'Alexandre Newsky qui, nous espérons, sera pour lui une amulette pour un 福壽.

La Russie continue à envoyer des troupes à l'Asie orientale. La croisière «Kostroma», de la flotte volontaire, est partie d'Odessa ayant 740 personnes à bord, parmi lesquelles on trouve des officiers et des émigrants etc., avec destination pour le post de Vladivostok.

Un grand nombre de bombes, d'affûts de canons et autre matériel de guerre y a été expédié.

A bord se trouvaient également 14 soeurs de charité russes de la Croix Rouge, qui seront débarquées en Corée. Cela signifie que la Russie se prépare à une politique active en Extrême-Orient dès la cessation des fêtes du couronnement du Tsar. Déjà maintenant, nous dit *The Eastern World.* (Yokohama 21 Mars), des émissaires russes parcourent la Corée pour exiter la population contre le Japon en disant que le décret ordonnant la tonsure du peuple coréen, aurait été promulgé sur l'instigation des Japonais. Les patriotes coréens sont appelés à massacrer les Japonais et à manger leur chair.

C'est par ces, et d'autres moyens qu'on finira par expulser les Japonais de la Corée. La Chine a commencé la guerre pacifique en envoyant un grand nombre de commerçants en Corée qui luttent avantageusement contre le commerce Japonais, de sorte que le Japon perd partout en Corée son terrain.

Les tentatives du Japon par sa guerre contre la Chine sont avortées. Il a été délogé de sa position par la Russie; les impôts ont été augmentés de 50% et le prix des nécessités de vie a augmenté de 30—50%.

En résumé les seuls résultats que le Japon a retirés de sa guerre inique contre la Chine ont été:

1. Des Impôts plus lourds.
2. Des prix plus élevés pour toutes les denrées.
3. Perte totale de son prestige en Corée.
4. Un point vulnérable en Formose.
5. Une seconde guerre en perspective qui multipliera dix fois les difficultés actuelles, et finalement
6. Pas un seul allié ou ami politique dans le monde entier.

Le Japon s'est isolé comme la Grande-Bretagne; mais tandis que le dernier pays, avec ses ressources immenses, est capable de résister à la pression étrangère pendant des années, le Japon succombera en quelques mois.

Dans le plus proche voisinage du Japon se trouve une armée russe de 100,000 hommes. Pourquoi les aurait-on concentrés à Vladivostok si ce n'est pour l'éventualité d'une guerre contre le Japon? et, dans ce cas, gare aux « Yankees

de l'Orient» comme on a appelé ce mélange de Malais, de Toungouses, d'Ainos et de Mongoles qui forment la nation Japonaise, et qui en possède toutes les bonnes et mauvaises qualités: cruauté, lâcheté, sens d'art exquis, intelligence supérieure et astuce. Il ne leur manque qu'une seule qualité: la **Sincérité** et la **Bonne-foi.**

M. le Général M. Venioukov vient de réunir en un volume (Paris, Imp. A. Reiff) un grand nombre de ses intéressantes *Etudes géographiques* sur l'Asie centrale, l'Asie russe et la Chine en particulier.

SIAM.

Un des premiers théâtres indigènes de Bangkok vient de représenter avec succès une pièce comique, dont voisi le scénario:

A Ceylan, qui est la capitale de l'Angleterre, on s'apprête à célébrer les noces de la reine Victoria avec le roi de Siam. Un différend s'élève entre les fiancés et le roi ne veut plus s'exécuter. Sur quoi la reine Victoria envahit son pays et réclame des dommages et intérêts pour rupture de promesse de mariage. Elle est repoussée avec de grandes pertes, malgré les efforts du duc de Cambridge qui se distingue dans un singulier combat sinon un combat singulier, contre trois jeunes Siamoises d'essence féerique. Finalement on découvre que le différend survenu entre les fiancés résultait d'une équivoque. Tout s'explique, on s'embrasse, la reine Victoria et le roi de Siam sont solennellement unis. On ne dit pas si la clause de garantie de la vallée du Ménam dans l'accord anglo-français du 15 janvier est le prix de cette réconciliation.

NÉCROLOGIE.

WILLIAM LOCKHART.

雒魏林 *Lo Wei-lin.*

Le Dr. William Lockhart est mort dans sa maison de Granville Park, Blackheath, le 29 avril 1896; il avait été non pas le premier missionnaire protestant médecin en Chine, mais le second; le premier fut l'américain Peter Parker. Né à Liverpool le 3 octobre 1811, Lockhart, après avoir passé ses examens à Londres 1833—1834, s'embarqua à Gravesend avec le Dr. Medhurst et sa famille, et il arriva à Canton au mois de janvier 1839. Après différents séjours dans cette ville, à Macao, et ensuite à Batavia, Lockhart, profitant de l'occupation anglaise, se rendit à Ting-haï, dans la grande Chousan, où en même temps qu'il y créait un hôpital, il recueillaitdes renseignements sur cet archipel. Il quitta Ting-haï le 24 février 1841, à la suite du retrait des troupes anglaises, et se rendit à Canton où il épousa Catherine Parkes, soeur du futur Sir Harry Parkes. Les travaux pratiques de Lockhart ne lui laissèrent que fort peu de temps à cette époque pour publier des mémoires scientifiques [1]).

Des Chousan [2]), Lockhart transporta son activité à Shang-haï. En février 1844 Lockhart ouvrait à Shang-haï un hopital chinois dont il écrivit les rapports annuels depuis 1844 jusqu'à 1857, époque à laquelle il cèda la place au Dr. Hobson [3]). Après avoir failli être assassiné le 8 Mars 1848 à Tsing-pou, non loin de Shang-haï, Lockhart prit un congé en 1858 et ne retourna en Chine qu'en juin 1861 pour fonder à Peking, en septembre de la même année, un

---

1) Description of a Chinese anatomical plate, illustrative of the human body, with explanations of the terms. (*Chinese Repository*, IX, pp. 194—200.)

— A Treatise on [Chinese] Midwifery, a new edition published in the 5th year of Taou Kwang (1826). Translated by W. Lockhart, M.D. (*Dublin Journal of Medical Science*, XX, 1842, pp. 333—369.)

2) Notice of Chusan: its geological formation; climate; productions; agriculture; commerce and capabilities; people, etc. (*Chinese Repository*, X, pp. 425 et seq.)

— Report of the Medical Missionary Society's Operations at Chusan in 1840—1841. (*Chinese Repository*, X, pp. 453—465.)

3) Report of the Medical Missionary Society's Hospital at Shang-haï, under the care of W. Lockhart, M.R.C.S. (*Chinese Repository*, XIII, Aug. 1844, pp. 408—418.)

hôpital qu'il dirigea pendant plus de deux ans [4]), ayant pour successeur le Dr. John Dudgeon, pour rentrer définitivement en Angleterre le 14 août 1864. Il avait donné dans un volume qui eut beaucoup de succès, l'historique de ses travaux médicaux et évangéliques en Chine [5]).

Tout en étant obligé de continuer à exercer la médecine, par suite de la perte de sa fortune dans les désastres financiers de 1866, il prenait une part très active aux travaux de la Société de Géographie de Londres, et je me rappelle avoir vu quelquefois, aux réunions de la Royal Asiatic Society, ce beau vieillard qui était l'ami intime d'Alexander Wylie.

Henri CORDIER.

CONSTANT DE DEKEN.

Le P. de Deken, qui appartenait aux Missions Belges, nous est connu par la part qu'il a prise au voyage de Gabriel Bonvalot et du Prince Henri d'Orléans qu'il avait rencontrés à Kouldja. Il fit avec ses compagnons de route la descente si difficile du Lob-nor au Tengri-nor, la traversée de la Chine méridionale et du Tong-king, et il rentra avec eux en Europe; il eut sa part des éloges adressés aux voyageurs par la Société de Géographie de Paris. Rentré à Bruxelles en 1890, il repartait six mois plus tard avec son supérieur, le P. van Aertselner pour le Congo, où il contracta la maladie qui l'enleva au mois de Mars dernier. Le P. de Deken était né à Wilryk, près Anvers.

Henri CORDIER.

---

4) The First Report of the London Missionary Society's Chinese Hospital, at Peking. From October 1st 1861, to December 31st 1862, pp. 27. — The Second Report... for the year 1863, in-8, pp. 37.

5) The Medical Missionary in China: A Narrative of Twenty years' experience by William Lockhart, of the Lond. Miss. Society. London, Hurst & Blockett, 1861, in-8, pp. XII—404.

— Der Aerztliche Missionär in China. Mittheilungen nach zwanzigjähriger Erfahrung von William Lockhart... Ins Deutsche übersetzt von Hermann Bauer, Med. Dr. Würzburg, 1863, in-8, pp. IX—246.

BULLETIN CRITIQUE.

Die Sprache und Schrift der Jučen, von Dr. Wilhelm Grube, A. O. Professor an der Königl. Universität zu Berlin (Leipzig, Kommissions-Verlag von O. Harrassowitz, 1896).

Dr. Hirth's discovery of the lost language of the *Juchen Tatars* has at last been fully confirmed by the able and painstaking treatment of the manuscript contained in the *Ming* edition of the *Hoâ-I yih-yü* (華夷譯語) at the hands of Professor W. Grube, who has just published a paper entitled "Die Sprache und Schrift der Jučen". The five parts into which Dr. Grube's work is divided represent the following heads *viz.*: 1° a Juchen and Chinese Glossary, being a facsimile reproduction of the manuscript referred to, and giving, besides the *Juchen* character, the phonetic value of each word and its meaning, both in Chinese, — in all 871 words and terms of that long forgotten language; 2° a list of the *Juchen* characters arranged by the number of strokes employed in their construction; — 3° an Alphabetical Index of the Chinese transcriptions of all the *Juchen* words contained in the Manuscript; 4° a Juchen and German Glossary with highly useful references wherever similarities with Manchoo, Mongolic, a. o. words could be discovered; and 5° facsimile copies of the Juchen and Chinese texts contained in the Manuscript, with transcriptions of the former and a German version of the latter.

So far we have to thank Dr. Grube for having elucidated the subject from his own point of view, which is mainly that of a student of comparative philology and of Manchoo, his own domain in particular. The work to be done yet requires a deep Chinese scholar who would not shirk the labour of ransacking the vast stores of Chinese literature for information regarding the circumstances under which this curious system of writing has been invented. A few useful extracts of this sort have been communicated by Mr. E. H. Parker as an Appendix to Dr. Hirth's paper on "The Chinese Oriental College" (*Journal of the China Branch of the Roy. Asiat. Soc.*, Shanghai, 1887). But an exhaustive digest, embracing the collateral information and based on the accurate translation of all the Chinese have to say on the subject, seems to us an indispensable part of such a work as Dr. Grube's [1]).

Firstly the name used by Prof. Grube *Jučen* and that of *Djurtchen*[2]), vindicated by the late Terrien de Lacouperie, are wrong, as I pointed out some years ago in the *T'oung-pao*, Vol. III, p. 499. It ought to be read *Luchen* (慮眞). The Chinese at that time transcribed it 女眞 which characters were then also pronounced *Luchen* (*Lu-tsin* in the Amoy-dialect).

In later times the character 女 was pronounced *niu* (= 汝 *joo*), whence the transcription *Jučen* (*joochen*) adopted by Prof. Grube. According to the Glossary, N° 324, however, the name would have sounded 朱先 *Čusien* (*Choo-sian*) (?).

They were the ancestors of the present Manchoos, and reigned

1) We have, in the Cologne Gazette of 28. March, come across a well written report on the Jučen-Chinese Manuscript and its new editor, Dr. Grube, in which Dr. Hirth's share in its discovery is represented as being due to a mere lucky accident. This may be true in a certain sense; but it should be understood that a bookhunter of Dr. Hirth's type and the author of the paper on "The Chinese Oriental College", which contained the first account of *Jučen* writing in its main features, is not quite "the blind hen finding a corn".

2) The Uigurian-Chinese Vocabulary, published by Klaproth (Sprache und Schrift der Uiguren, Paris 1820, p. 18) even calls them *Churchuk*, after the faulty Chinese characters 女直 *niu-chih*.

from A. D. 1115—1234 over the northern part of China under the style of the Golden Dynasty (金紀).

It seems they had at that time no writing of their own, and so they coined one in imitation of the Chinese writing by curtailing or cutting up existing Chinese characters in order to adapt them to the exigencies of their spoken language.

Chinese historians tell us that the *Khitan* also had no writing of their own; but that the founder of the *Liao*-dynasty, *Apaoki*, employed a good many Chinese, and that those Chinese invented for him several thousands of characters made from the half of the Chinese characters known as the *Li-shoo*, which they curtailed or added to, in order to replace the old covenants of notched wood. (阿保機多用漢人。漢人教以隸書之半、增損之、作文字數千、以代刻木之約。*Ma Toan-lin* Chap; 345, fol. 6 *recto*).

This little artifice has also been employed by the Chinese for other purposes, as, for instance, by the members of secret societies, in order to baffle the researches of the police. So, instead of writing 洪順堂, "the Hall of Obedience to Hung", one of the names of the 5 lodges in China, they curtail these characters to 氵川口, "water-stream-mouth".

Instead of writing 開圩, "to open the market" (to hold lodge), they write 井于, "Well-in".

Sometimes, instead of curtailing a character, they add one to it, as in writing 彪 *piao*, "tigerstripes", instead of 三(彡) *san*, "three", etc. [1]).

The unknown writing in the "*Kiu-yong*-pass" seems to have been formed upon the same principles.

Dr. Grube having been so successful in the decipherment of the *Jučen* writing, may perhaps be equally successful in solving the riddle of the latter writing.

In conclusion we have a question to ask. In N° 51 of the

1) Comp. my Hungleague, Preface, p. XXXVII and *passim*.

Glossary we find 沒 to mean "water" (水). M. Grube identifies it with the Manchoo *muke*; but in N° 117 we find this same 沒 to mean "wood" (木). There must be here an error in the Chinese text or in the glossary, for the Jučen characters for *wood* 叉 and *water* 叉 are different.

In the Jučen and German glossary only *múh*, "water" is mentioned, and not *múh*, "wood".

As the old sound of *múh* was *but*, and final *t* stands in Chinese transcription for final *r*, we would rather identify 沒 with "*mur*en" (river). Cf. N° 40 必阿 *pit-a* for *pira*, N° 87 失剌 *sit-lat* for *sira*, N° 573 失里 *sit-li* for *sirin*, etc. G. SCHLEGEL.

Botanicon Sinicum, Notes on Chinese Botany from native and western sources, by E. BRETSCHNEIDER, M. D. Part. III, Botanical investigations into the Materia medica of the ancient Chinese. Shanghai, Hongkong, Yokohama and Singapore, Kelly and Walsh, limited, 1895.

The indefatigable russian botanist, to whom we are already indebted for two volumes of his researches in Chinese botanical names in Chinese classics and private works, gives us in the present bulky volume of 623 pages a nomenclature with copious notes of 358 sorts of mediciual plants, especially after the 神農本草經 or "Herbal of Emperor *Shennung*" and the 名醫別錄, "Desultory notes on celebrated drugs", which is a supplement to the former work. The author gives us further a list of 26 other works he has consulted for this volume besides those enumerated in the two former volumes.

A most useful list of 430 geographical names intended for the identification of the localities where these medicinal plants grow, as also an alphabetical index of Chinese names of plants and of the latin genus names of plants are given in the Appendix.

We deem it quite superfluous to recommend this book to the scientific world. No encomium bestowed upon it by us could en-

hance its sterling value. It is a most precious and reliable book of reference, not only for every student of Chinese, whom nothing more puzzles in his studies than the names of plants and beasts, but also for the European botanist and physician; for maugré the unfavorable verdict of Dr. Bretschneider, we think that if our medical men would, without prejudice, test the medicinal properties of the chinese materia medica, they would, in most cases, find that the Chinese quacks were right, though they had rather detected these properties in an empirical, than in a scientific way. Most of our own most powerful drugs were detected in the same way. Saccharine, Antipyrhine, Antifebrine etc., were accidentally discovered whilst searching to produce chinine in an artificial way, and this chinine was itself an empirical discovery of the savage natives of America.

We have no doubt that Messieurs Kelly and Walsh will be fully disbursed for their outlays by an extensive sale of this most valuable contribution towards our knowledge of Chinese Botany by such a competent author as Dr. Bretschneider has shown himself again in this volume. G. S.

Map of *China*, by E. Bretschneider. St. Petersburg, A. Iliin, 1896.

This map, consisting of four large leaves, beautifully executed, and, as far as we have been able to ascertain, very correctly drawn, is intended to accompany a large work by the same author entitled "History of Botanical Discoveries in China", which, however, will only be ready by next year.

The transcription of the names in this map is partially given after Wade's system, but still more simplified. As long, however, as we have not agreed upon a uniform sign for rendering the *ch* (German *tsch*, Frensch *tch*) and *sh* (German *sch*, French *ch*) etc., great difficulties will always remain in the consultation of a map, because one has at first to ascertain the nationality or the system of the maker

of it. I do not quite approve of the signs č and š for *ch* and *sh*, but until a special letter has been invented for rendering them, they are better than the english *ch* and *sh*, the German *tsch* and *sch* and the French *tch* and *ch*. For instance the treaty port *Čung-king* is transcribed *Chung-ching* by Wade, *Tschung-king* by the Germans, *Tschoung-king* by the French, *Tschoeng-king* by the Dutch, all which different transcriptions can only give rise to the greatest confusion, exactly as the different spelling of the belgian town *Leuven*, french *Louvain*, english *Lovan*, german *Löwen*, which different transcriptions must cause the despair of the Chinese youths sent to Europe to study western sciences, geography included, exactly as the different systems of transcription used by Europeans in the rendering of Chinese geographical names must bewilder the European student of Chinese Geography.

G. S.

Description d'un Atlas Sino-Coréen manuscrit du British Museum, par Henri Cordier. Paris, Ernest Leroux, 1896.

C'est accidentellement que M. Cordier découvrit en 1894, au British Museum, cet atlas manuscrit du XVIIIe siècle, que le Musée avait acheté d'un voyageur américain. Il porte actuellement la cote G. 199 (13). M. Cordier obtint la permission des trustees de faire prendre la photographie d'un certain nombres de planches de cet atlas (six) qu'il vient de publier sous le titre entête avec une description générale de ces cartes. La plus intéressante est certainement celle représentant la Carte du Monde, dans laquelle sont inscrits presque tous les pays connus et problématiques mentionnés par les historiens chinois et dont l'identification exigerait des années de recherches pénibles, comme on peut s'en convaincre en parcourant seulement la liste des 20 pays problématiques de l'Orient identifiés par nous sous le nom de «Problèmes géographiques», dans ce Journal même.

La position de ces pays dans

la carte est tellement vague qu'on ne peut déterminer les différents pays que par leur juxtaposition en partant du connu à l'inconnu.

Ensuite il faut étudier dans les géographes chinois les produits naturels et l'ethnographie de ces pays pour pouvoir arriver à la fin à une solution à peu près satisfaisante.

Il n'entrait pas dans le plan de l'auteur de faire ce travail. Il n'a publié ces cartes, exhumées des ténèbres du British Museum, que pour mettre à la disposition du monde savant le matériel nécessaire pour l'étude de la cartographie sino-coréenne.

Nous remercions donc, au nom de nos lecteurs, notre savant co-directeur pour ce travail de patience, splendidement exécuté.

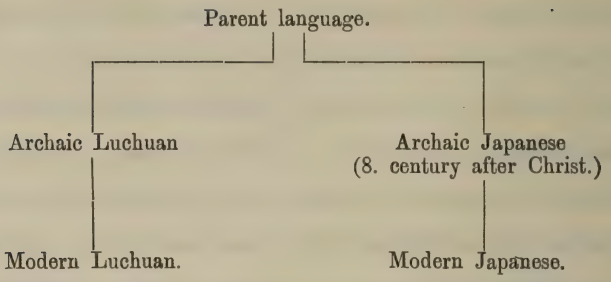
G. S.

Essay in Aid of a Grammar and Dictionary of the Luchuan Language, by Basil Hall Chamberlain. (Transactions of the Asiatic Society of Japan, Vol. XXIII. Supplement, December 1895, Yokohama).

After the first sample of Luchuan language given in a short vocabulary by Captain Basil Chamberlain in his "Voyage of Discovery to the West of Corea and the Great Loo-choo Island" in 1818, nothing more has been published upon the subject in any European language. The only more recent work, says the author, is a Japanese-Luchuan conversation book entitled "*Okinawa Tai-wa*", published at Nafa in 1880 by the prefectural authorities, with a view to aiding Luchuans in the acquisition of the speech of their Japanese masters.

As the Luchuans themselves seem to have no notion of what we call grammar, the author had to cull its principles by conversation with some educated natives of Shuri, and the rest from another educated native who happened to be in Tōkyō in 1894—5.

The author considers the Japanese and Luchuan languages as sister languages, like the Spanish and French, descended from a common parent stock which, of course, has disappeared; and he draws of it the following scheme:



As an example he qūotes (p. 6, 7) the Japanese word *Yane*, "a roof", apparently composed of the archaic word for house *ya* and *ne*, "a root". Now "House-root" would be more appropriate to the foundation of a house than to its top.

In Luchuan house-top is called *Yä nu wuī*, literally top (*wuī*) of (*nu* the genitive form called in Japanese *no*) the house (*yä*). Translated into Japanese this would sound *ya no ne* (house-his-top) so that *ne* in *yane* is most probably a contraction of *no ne*.

Some ancient words have remained in Luchuan, whilst they have been superseded in Japanese by the Chinese term, as e. g. the Luchuan *nē*, in archaic Japanese *nae*, "an earthquake", which has been replaced by the Chinese term *jishin* (地震 *ti tsin*).

Shishi, "flesh", "meat", is replaced in modern Japanese by the Chinese word *niku* (肉 *jiok* in Amoy-Chinese) etc.

Upon linguistic evidences, the author ventures to conclude that the modern Japanese language is the language of the last invaders of Japan, and not the language of earlier aboriginal inhabitants of one of the central provinces (Yamato, f. i.).

We must refer the reader to the work itself, which treats exhaustively of the phonetic system of the language, the curious feature of Isolation, the nouns, postposition, numeral, verb and other grammatical forms. It further contains a list of miscellaneous useful phrases in Luchuan, Japanese and English, dialogues, conversations, anecdotes, proverbs, the Drama of Uyammä and a Luchuan-English Vocabulary. G. S.

Über den Rhythmus im Chinesischen, von Dr. Fr. Kühnert, Privat-docent an der Universität Wien. (Sitzungsberichte der Kais. Akad. der Wissenschaften in Wien, Philosophisch-historische Classe, Bd. CXXXIV. Wien, 1896, pp. 54.

The author, who had the benefit of a year's sojourn in China, where he availed himself of the intercourse with professor Fr. Hirth, as well as of that with learned Chinese, has enlarged in this paper upon the remark I cursorily made in my paper on the "Stèle du Téghin Giogh" published in 1892 (p. 49): "La grammaire n'est rien pour un écrivain chinois; il ne connaît que la syntaxe, l'euphonie et le rhythme, et c'est tout ce dont a également besoin l'Européen qui veut apprendre le Chinois" [1]).

Dr. Kühnert equally opens his paper with the words "Syntax, Rhythmus and Euphonie sind die Grundelemente des Chinesischen Sprachbaues" [2]).

The first 20 pages are devoted to an investigation of the question what we have to understand by the word rhythm, to elucidate which question many examples from our classical languages and the German one are adduced.

He next (p. 21) says that rhythm in Chinese is based upon the spoken language, and this is quite true; for neither the Chineses tones nor the Chinese accent alone could give to the language the so necessary musical inflection, called rhythm.

By rhythm alone, e. g. the dialect of Amoy, especially when spoken by women, sounds as sweet as the sweetest Italian.

Dr. Kühnert even says (p. 22) that Chinese sounds more musically than most of the European languages, and draws from it the conclusion that Chinese music has no harmony, just as the Italians possess only the *bel canto*, but no developed harmony.

But rhythm not only exists in the spoken language, but also

1) Grammar is nothing to a chinese author; he only knows syntax, euphony and rhythm, and this is all a European wants in order to learn Chinese.

2) Syntax, Rhythm and Euphony are the fundamental elements of Chinese speech.

in the written language; this is immediately noticed when hearing a Chinaman read a book aloud, as is done e. g. by the 講古人, the public readers of novels in the streets. When I first came to Amoy some forty years ago, I was struck by it, and my former notion that a language without flection as the Chinese ought to be worthless for oratory purposes was severely and convincingly shaken. The longer I continued the study of Chinese, the more I began to relish this sweetflowing rhythmic way of speaking and of reading.

This explains why the Chinese do not punctuate their books, for, in fact, it is only necessary to read a difficult passage aloud, in order to find out, by rhythm alone, where the passage has to be punctuated. He who has no musical sense, will always have more difficulty in learning to read and to speak Chinese than another man; and it is with me a rule to ask my new students in the first place if they can play some musical instrument or are musically gifted. This seems paradoxical, as we deny to the Chinese musical feeling; but this notion rests upon a prejudice, for those who have candidly studied Chinese music, as did the Abbé Perny and the former director of the orchestra of the opera in Batavia, Mons. Coquelin, are, on the contrary, enthusiastic of chinese rhythm in their music.

From this point of view we recommand Dr. Kühnert's paper not only to our young sinologues, but to the attention of our own poets and musicians who may yet learn a good deal from it, as poetical and musical construction is so much simpler in Chinese than with us. G. S.

Catalogus der Numismatische verzameling van het Bataviaasch Genootschap van Kunsten en Wetenschappen, door Mr. J. A. VAN DER CHIJS, vierde druk. Batavia, Albrecht & Rusche, 's Hage, M. Nijhoff, 1896.

La 3ième édition de cet important catalogue, publié en 1886,

ne répondant plus au but qu'on s'était proposé de servir comme guide aux visiteurs de la collection à Batavia, la Société des Arts et des Sciences s'est décidée à publier une quatrième édition, surtout aussi puisque la collection s'est depuis considérablement enrichie.

En général nous n'avons pas de remarques sérieuses à faire à cette édition, qui n'a qu'un défaut, c'est de ne pas donner des reproductions des monnaies et médailles plus rares.

La correction est par ci par là défectueuse, surtout dans la partie traitant des monnaies et médailles chinoises et annamites; e.a. nous trouvons pag. 58, ligne 8 d'en bas, 背 *kiai* (tous) au lieu de 皆 *peï* (dos), et ligne 4 d'en bas 雪 *yun* (nuages) au lieu de 雪 *sioue* (neige).

En général les légendes chinoises y sont écrites de gauche à droite, mais la règle n'est pas toujours observée, comme p.e. p. 101, ligne 10 d'en haut, N° 11, où l'on trouve 帝大 *ti ta* au lieu de 大帝 *ta ti*.

Page 59, ligne 7 d'en bas et page 60, lignes 6, 11 et 14 d'en haut, on trouve *Thien-tri* au lieu de *Thioe-tri* (en ortographe française *thiêu-tri*), *thiêu* étant l'ancienne prononciation du caractère 紹, prononcé encore aujourd'hui à Canton *chiu* [1]).

Page 134, dernière ligne, les caractères 福平元寶 sont transcrits *Phuoc-binh-thong-boo*. Il faudrait transcrire *Phuoc-binh-nguyen-boo*, ou remplacer le caractère 元 *nguyen* par le caractère 通 *thong*.

En général les caractères chinois sont transcrits en ortographe hollandaise selon l'ancienne prononciation de Nan-king; mais quelquefois aussi la transcription anglaise du Peking Syllabary de M. Wade est suivie, p. e. p. 151, N° 6, 8 et 9, *Chen hsing* au lieu de *Tsjen hing*. G. S.

---

1) Comparez Annamite *tiêu* (petit) pour Cantonais 小 *siu*; *thiêu* (manquer) pour Cantonais 少 *chiu*; *tiêu* (digérer) pour Cantonais 消 *siu*, etc.

Chinese philosophy by Dr. Paul Carus, editor of "The Monist". Vol. 6, N° 2, January 1896.

On no Chinese subject has been written so much, and by so many writers, as on Chinese philosophy, especially on that thought to be hidden in the most quaint of all quaint Chinese literary productions, called the *Yih-king* or "Book of Changes" which has obtained an undue preponderance upon the minds of Chinaman as well as Europeans by the great value attached to it by the Chinese Philosopher *Kung Fu-tsze*, called by us Confucius.

The late Terrien de Lacouperie has gone farthest, in making it to a Chaldaean and pre-chinese Vocabulary of his celebrated Bak-tribes which only existed in his rich imagination.

A whole lot of mysticism has been sought in it by other writers, and, as it appears by the paper in title, also by Dr. Heinrich Riedel, of Brooklyn, N.Y., who seeks in it arithmetical problems. At the outset he is quite right in considering the *Yih* as a calendar of the lunar year ... a *Tung Shu* or "almanac". I myself have always considered the *Yih* as a kind of popular cosmogony applied practically to human affairs, as I have advocated already in 1875 in my "Uranographie chinoise", pp. 53—57, 246—259.

But his further arguments are, to say the least, rather fantastic. If we are going arbitrarily to change 乾元亨利貞 to 見圓行理正, because these characters sound in *modern Chinese* the same, and then even give to the latter form the impossible translation of "See the circle's path rectified by reason", we may just as well throw the whole *Yih* into the fire, and make a dozen new *Yih*'s in which all the sentences will be adapted to the theory advocated by their respective authors.

I will adduce as another sample of the mathematical system of Dr. Riedel his translation of the so simple phrase 潛龍勿用 "the hidden dragon is of no avail", which de Harlez translated by "le

dragon dans sa retraite est sans action", and which Dr. Riedel translates "A hidden dragon through negation is action" and, adds he, this "is meant to set forth the mathematical and logical powers of naught (0)". Now if we keep in mind that the *Dragon* is nothing else but the *Sun*, as we have proved surabundantly in our *Uranographie Chinoise* (p. 50—57), and that the chinese commentators explain the phrase by 龍陽物也、初陽在下、未可施用, "The Dragon is a solar animal; when the *sun* is beneath (the horizon) it is as yet of no avail", the simple meaning of the phrase is that as long as the **Dragon** (Sun) is **hidden** beneath the horizon, he **cannot act** (is of no use).

It is not in abstractly meditating upon the obscure sayings of the *Yih*, that one is enabled to explain their meaning; but by studying the use of these phrases in Chinese literature, when light generally flashes forth.

E. g. the phrase just quoted is a. o. employed in the Chinese Inscription of the third Uigurian monument discovered in *Kara Balgassun*, Column XII, 1—17. 前合毗伽可汗當龍潛之時、於諸王中最長, "Formerly, when Alp bilgä Kagan was in the time of his **hidden-dragon-ship**, he was the most excellent of all the Begs". With other words that in the time when Alp bilgä Kagan (who was an adopted son of an Uigurian general, but who worked himself up by his prowess and high intelligence to be elected by his people to the dignity of Khan) was living in an obscure — hidden — position, he was already considered to be the first among all the other small Begs.

Consequently Wells Williams translates the phrase of the *Yih* in his Dictionary by: "a concealed dragon is of no use; — so is a talented man who is kept in retirement". We would translate this to mean that a talented man, drudging in lower spheres, is just as unable to show and employ his talents, as the sun (dragon) is unable to exerce its energy and procreating powers as long as it

is hidden beneath the horizon.

Now we readily agree that such a trite statement "that the sun cannot exert any influence as long as it is beneath the horizon" is very childish; but the *Yih* was written for childish barbarians just emerging from the lowest state of culture, and not for savants and philosophers. Our candid opinion is that all pains bestowed upon the interpretation of the *Yih* are thrown away, and we stick to Voltaire's verdict: "a thing which may be explained in twenty different ways is not worth being explained in one single way".

Leaving this part of the paper aside, we must give our meed of praise to the author's instructive chapters on Filial piety and the Belief in a personal God, and that on the history of the different systems of interpretation of the *Yih*, to begin with Leibnitz.

The whoh *Yih* is now only used in China for divinatory purposes — may it remain for such and no other ones. It is, at least, a very innocent superstition.

G. S.

Восточныя замътки. Сборникъ статей и изслѣдованій профессоровъ и преподавателей факультета восточныхъ языковъ Императорскаго С.-Петербургскаго Университета. Санкт-Петербургъ 1895 (Notes orientales. Recueil de mémoires et de recherches par les professeurs et maîtres de conférence de l'Université Impériale de St. Pétersbourg).

Ce magnifique recueil, dédié par les auteurs à l'École des Langues orientales vivantes à Paris à l'occasion du centenaire de l'École, contient une série d'articles de haut intérêt. Presque tout le domaine de la civilisation orientale a fourni les sujets aux savants qui ont contribué à ce volume et qui ont prouvé d'une manière éclatante que l'étendue des études orientales en Russie est aussi vaste que la hauteur en est remarquable.

Le premier article, par V. Vasilief, a pour titre «Le Bouddhisme pleinement développé d'après les livres du Vinaya». L'auteur y discute des questions qui se rattachent à l'évolution du Buddhisme.

Dans l'article suivant N. Marr

s'est proposé de résoudre la question quelle est la source du «Conte sur le Katholikos Pierre et le savant Jean Kozern», faisant partie des Matériaux pour servir à l'histoire de la littérature arménienne du Moyen-Âge. Il ajoute, en texte arménien avec une traduction russe, une partie de l'Histoire écrite par Mathieu d'Edesse, partie considérée par M. Marr comme apocryphe.

Un article de la main de V. Smirnof intitulé «Brevet du Sultan Osman II à la famille de la juive Kira» donne, outre le texte turc et la traduction du brevet, des renseignements historiques sur le rôle que les juifs et spécialement la juive Esther ou Kira ont joué à Constantinople au XVIième siècle. Cette juive renommée, qui jouissait des bonnes grâces de la Sultane-Validé Safiyé (Baffa), fut tuée en 1600—1601 dans une émeute. La question se pose: est-ce la même personne que celle nommée dans le brevet d'Osman II? L'auteur résout la question dans un sens affirmatif.

«Les cantiques du religieux de Hérat» (Abdallah Ansari) forme le sujet d'un article contribué par V. Joukovski. Dans l'article suivant sur «Les épitaphes nestoriennes, en turc et en syriaque, datant des XIII et XIV siècles et trouvées dans la province de Semirietchi» le Prof. D. Chwolson publie une série d'épitaphes, en grande partie bilingues. Ce travail est un complément de deux Mémoires publiés par le même savant, sous le titre de «Syrische Grabinschriften aus Semirjetschie» et «Syrisch-nestorianische Grabinschriften aus Semirjetschie».

Un manuscrit du «British Museum» a fourni à P. Mélioranski la matière pour la publication de «Fragments du Divan d'Ahmed Burhan-ed-Din de Sivas», en texte turc avec une traduction russe. Le Baron V. Rosen examine «La question touchant les traductions arabes du Khudâi-Nâme». Comme introduction il cite un récit qui se trouve dans l'Anthologie d'Al-Djâkhiz. La forme de ce récit avec les fables ou contes moraux qui en font partie ressemble en tous points aux compositions analogues de la littérature indienne, et, grâce

à l'obligeance de M. S. d'Oldenburg, qui a fourni les parallèles indiens, l'auteur s'est convaincu que l'origine indienne du récit ne saurait être révoquée en doute. Quant à la question touchant les traductions arabes du Khudâi-Nâme, nous sommes tout-à-fait incompétents à en donner une analyse.

Le livre arabe «Kitâb al-Mukhâdara va'l-Muzâkara», écrit par le Juif espagnol Moïse Ibn Ezra de Grenade, fournit l'occasion à P. Kokovtsof de s'étendre sur les mérites de cet ouvrage bien connu aux hébraisants, mais encore inédit. On trouve dans l'article de M. Kokovtsof une analyse succincte de l'ouvrage de Moïse Ibn Ezra, et une partie du texte en caractères hébreux.

Un problème dans le domaine de la littérature géorgienne est abordé par M. Marr, que nous avons déjà rencontré comme l'auteur d'une étude arménienne. Cette fois il s'agit de «La version géorgienne du conte des trois frères sagaces dans le *Rousoudaniani*». Ce roman, ainsi nommé d'après l'héroine Rousoudana, embrasse, outre le récit qui sert de cadre, douze contes ou nouvelles. Après une discussion sur le caractère, les sources et la date du roman, l'auteur publie en complet le onzième conte intitulé «Conte du roi des Khazares et des trois frères princes de Dilam». Le texte géorgien est suivi d'une traduction russe.

Un «Texte tibétain en transcription Mandchoue», publié par M. A. Ivanovski, nous fait connaître la prononciation du tibétain comme elle est en usage chez les Lamas de Pékin. L'article suivant contient le «Dictionnaire žougni par L. D. Ivanof», publié par K. Zaleman avec une introduction, des remarques grammaticales et des renvois aux travaux d'autres savants, principalement Shaw et Tomaschek, qui se sont occupés des dialectes iraniens du Pamir, auxquels appartient le žougni ou shigni.

Un article sur «Le monument (tombeau) du Khodja Akhrar à Samarkand», de la main de M. I. Veselovski donne des renseignements sur la vie et les écrits du Khodja Nasir-ad-din Ubeid-allah,

plus connu sous le nom de Khodja Akhrar, un prieur renommé de l'ordre des Nakchibendia. L'inscription sur le monument sépulcral est donnée en texte original et en traduction, avec la reproduction photographique.

Sous le titre de «Notes sur l'art bouddhiste» M. S. d'Oldenburg traite en général du développement que *l'art bouddhiste* a pris à diverses époques. En premier lieu il s'occupe de la représentation en sculpture et peinture de scènes dont les motifs se trouvent dans les Djātakas. Il identifie un grand nombre de ces tableaux sculptés ou peints à Bharhut, Ajaṇṭa et Boro-Boudour avec des Djātakas, dont quelques uns sont ajoutés en traduction. En second lieu l'auteur relève l'intérêt qui s'attache à l'étude des «Bronzes de Khotan de la collection Petrovski».

Le dernier article est de la main de M. A. Pozdniéief. C'est un rapport détaillé sur «Un document littéraire mongol des temps de la dynastie Ming», que l'auteur eut la bonne fortune de découvrir à Péking dans l'année 1893. Ce document très curieux, reproduit à la fin du volume, est une lettre d'AltanKhān au Bogdo Khān de la dynastie Ming, la 8ième année de Ouan-Lih (1580 de notre ère).

Quant à l'index, il ne manque pas, grâce aux aimables soins de Mad. Marr et de Mad. Joukovski.

Quand nous ajoutons que les 13 planches qui embellissent le magnifique volume devant nous sont d'une exécution irréprochable, on sera convaincu que les savants orientalistes de St. Pétersbourg ont produit une œuvre vraîment monumentale.

H. Kern.

Tschoudskia Pismena (Inscriptions tchoudes) par Trusman. Reval, G. Matizen, 1896.

Sous ce titre M. Trusman décrit deux inscriptions trouvées dans des églises russes. L'une découverte en 1788 par le médecin Fries dans une église de la paroisse de Vojemski (Gvt. de Vologda) sur une peinture représentant la visite des trois anges à Abraham; la seconde dans une église dans la paroisse de

Vojema sur une peinture représentant la descente du Saint Esprit.

L'auteur pense que la langue dans laquelle ces inscriptions sont écrites est une des langues tchoudes et il y croit reconnaître des ressemblances avec les écritures des inscriptions de l'Orkhon et les anciennes runes.

G. S.

BIBLIOGRAPHIE.

Bausteine zu einer Geschichte der chinesischen Literatur

ALS SUPPLEMENT ZU WYLIE'S „NOTES ON CHINESE LITERATURE"

VON

FRIEDRICH HIRTH.

(Fortsetzung aus Band VI, S. 446.)

22. *Tê-i-lu* (得一錄), — eine Sammlung von Regulativen, Prospecten, Verträgen und Berichten, die Organisation gemeinnütziger Anstalten in China betreffend, in 16 Büchern von *Yü Lien-ts'un* (余蓮村) in *Wu-si* am Nordufer des See's *T'ai-hu*. Suchow, 1869.

Im gesellschaftlichen Leben der Chinesen nimmt die Privat-Wohlthätigkeit eine Stellung ein, deren sie sich kaum in irgend einem anderen Lande der Welt erfreuen dürfte. Giebt es auch in keinem der civilisierten Länder soviel zu thun wie hier, wofür in erster Linie die Organisation des Staats und der Gesellschaft verantwortlich ist, so haben sich doch seit Jahrtausenden

stets Einzelne gefunden, die, das Elend ihrer Mitmenschen und die schreienden Nothstände der Gesellschaft erkennend, über geeignete Mittel zur Abhülfe nachdachten und, da ihnen das Eingreifen von Regierungswegen nicht offen stand, ihre Zeitgenossen zur Vereinsbildung im Interesse ihrer Bestrebungen veranlassten. So entstanden zahlreiche wohlthätige Vereine, denen im Laufe der Zeit bedeutende Geldmittel aus den Taschen der Wohlhabenden zuflossen. Mit diesen wurden oft durch geschicktes Wirthschaften, z. B. den Ankauf und die Verwaltung von Ländereien, noch grössere Fonds erzeugt, um in den Dienst des dem Verein vorschwebenden wohlthätigen Zweckes gestellt zu werden. Allerdings sind auch hier Misswirthschaft und Veruntreuungen an der Tagesordnung. Dass jedoch viele derartige Anstalten, wie wir sie jeder Zeit in Stadt und Land kennen lernen können, sich Jahrhunderte lang weitgehenden, auf Besitz gegründeten Einflusses und bei der Bevölkerung allgemeiner Achtung erfreuen, scheint darauf hinzudeuten, dass die Freigebigkeit und Opferbereitschaft, die den gebildeten Chinesen in gemeinnützigen Angelegenheiten characterisiert, nicht überall Enttäuschungen ausgesetzt ist. Wer sich für die Organisation solcher Anstalten interessiert, wird es oft empfunden haben, wie schwierig es ist, an Ort und Stelle durch blosse Nachfrage wirklich aufklärende Belehrung zu erlangen. Die Directoren und Secretäre betrachten ihre Instructionen als Amtsgeheimniss, und die Armen, die Blinden, die Suppenempfänger, die erzogenen Waisen, die vom Tode Geretteten haben wohl Worte der Anerkennung und des Dankes, aber sie sind nicht im Stande die Wissbegierde des Europäers zu befriedigen, der in dem Arbeits-

plane dieser Institute wichtige Symptome für das Kulturleben des Volkes kennen zu lernen wünscht. Diesem Übelstande hilft die vorliegende Sammlung von Aktenstücken in der bequemsten und einfachsten Weise ab. Die öffentliche Wohlthätigkeit der Chinesen erstreckt sich auf alle nur denkbaren gemeinnützigen Zwecke, ob sie nun der Erhaltung des menschlichen Lebens dienen, vom Findelhaus bis zum Greisenheim, oder einer auf volksthümlichem Aberglauben begründeten, eingebildeten Wohlthat, wie dem Sammeln und feierlichen Verbrennen von beschriebenem Papier, oder dem Ankaufen von Singvögeln, um sie wieder freizulassen.

Ohne das reiche Material auch nur andeutungsweise erschöpfen zu wollen, will ich an einigen Beispielen den Inhalt des Werkes illustrieren.

Gleich im ersten Buch werden wir mit der Einrichtung eines zwar nicht öffentlichen, aber doch auch gemeinnützigen Institutes bekannt gemacht, des *Fan*'schen *Familienstiftes* in Suchow, gegründet von dem im Jahre 1052 verstorbenen gelehrten Staatsmann *Fan Tschung-yen* [1]) und erweitert von dessen Sohn *Fan Tschun-jên* [2]) unter Kaiserlicher Kabinetsordre vom Jahre 1064. Das Vermögen des Stiftes bestand in Ländereien,

---

1) 范仲淹. Mayers, *Manual*, N° 124. Biographie: *Sung-shih*, Kap. 314 p. 1 ff. Der Kaiser *Jên-tsung*, bei dem er in grosser Gunst stand, widmete ihm eine mit eigener Hand geschriebene Grabschrift (既葬帝親書其碑), worin der humanen Stiftung zu Gunsten seiner Nachkommen gedacht wird. „Er gründete ein Stift in seiner Heimath zur Unterstützung seiner Familienangehörigen", 置義莊里中以贍族人 (*Sung-shih*, l. c., p. 10).

2) 范純仁 Biographie: *Sung-shih*, l. c., p. 16 ff.

deren Ertrag theils in Naturalien, theils in Geld (Sapeken) an die hülfsbedürftigen Mitglieder des Geschlechts unter gewissen Satzungen abgegeben wurde. Unterstützt wurden besonders weibliche Verwandte, Wittwen, u. s. w., durch regelmässige Geschenke an Reis und Kleidern; ferner wurden ausserordentliche Beiträge bei Verheirathungen, Begräbnissen, u. s. w., bewilligt. Alles, was *Fan* hiess und zur Familie gehörte, war unter gewissen Bedingungen unterstützungsberechtigt. Die Einrichtung dürfte anfänglich mit einem gewissen Überschuss an Mitteln getroffen worden sein, sodass das Stiftsvermögen sich zunächst vergrösserte. Doch vermehrte sich die Familie noch schneller, sodass von Zeit zu Zeit Veränderungen nothwendig wurden. So heisst es in den Zusatzbestimmungen von 1689, dass »jetzt 30 Mann zu versorgen sind, wo früher nur einer war" [1]), was noch eine für chinesische Verhältnisse mässige Vermehrung des Geschlechtes andeutet, selbst wenn wir in Betracht ziehen, dass nicht alle Mitglieder der Versorgung bedurften. Die im *Tê-i-lu* abgedruckten Documente geben uns ein vorzügliches Bild der »Stiftsgüter" [2]) und ihrer oft Jahrhunderte alten Entwicklung in China.

Zu den häufigsten Gegenständen gemeinnütziger Bestrebungen gehören die *Findelhäuser* (*Yü-ying-t'ang*, 育嬰堂) wie wir sie in allen grösseren Städten China's finden. Von Interesse ist die in diesen Anstalten beobachtete Methode, die Identität eines Säuglings für alle Zeiten festzustellen. Bei der Aufnahme jedes Kindes wird zunächst Geschlecht und Alter in ein Register eingetragen. Findet sich keine Altersangabe unter den etwa mit dem Kinde eingelieferten Kleidungsstücken, so wird statt

---

1) 昔之一口當今之三十口.

2) *i-chuang* (義莊) oder *i-tien* (義田), d i. stiftsmässig verwaltete Landgüter.

dessen Jahr, Monat, Tag und Stunde, das sogenannte *Pa-tzŭ* (d. h. »die acht Schriftzeichen", weil der Geburtszeit-Vermerk aus acht Zeichen besteht) [1]), des Eintritts in die Anstalt angegeben. Es folgt darauf eine genaue Beschreibung der Extremitäten [2]), eine Angabe über die Regelmässigkeit der Schädelbildung [3]), über den Wirbel [4]), über die Zeichnung der Fingerspitzen [5]) und über Muttermäler [6]). Diese Angaben mögen eines Tages bei der Identification eines Kindes nützlich sein; denn, wenn es auch nicht im Register angeführt wäre, kennt doch jede chinesische Mutter die Fingerzeichen ihres Neugeborenen. Übrigens werden Kopfwirbel und Fingerzeichen bei der Personalbeschreibung geborgener menschlicher Leichen, wie aus den im

---

1) *Nien-yüeh-jih-schi wei pa-tzŭ* (年月日時爲八字).

2) *Wu-kuan ssŭ-tschi* (五官四肢).

3) *T'ou-lü-pien-tschéng* (頭顱偏正).

4) *T'ou-ting süan-lo* (頭頂旋螺), *lit.* „Schneckenwindungen auf der Schädeldecke", womit die auf dem Pericranium sichtbare Spur des künftigen Haarwuchses gemeint ist, der beim Chinesen wegen der Jahrhunderte alten Haartracht in der Wirbelgegend mit verstärkter Kraft hervorbricht.

5) *Schih-tschi lo-k'i* (十指螺箕). Unter *lo* (螺), *lit.* „Schnecke", „Muschel", versteht man ein spiralförmiges Muster auf der Epidermis der Fingerspitze: , während *k'i* (箕), *lit.* „Sieb", parallel zurücklaufende Windungen bezeichnet: . Der in China vermutlich uralte Gedanke, diese Fingerzeichnungen zur Identification des Individuums auszunützen, ist seit einer Reihe von Jahren durch Francis Galton mit Erfolg aufgenommen worden. Literaturnachweise für das Alter dieser Beobachtung in China stehen mir augenblicklich nicht zu Gebote, doch kommt der Ausdruck *Tschi-schang-lo* (指上螺), d. i. „das Schneckenmuster auf den Fingern", als Metapher beim Dichter *Su Tung-po* (11. Jahrh. nach Chr.; *P'ei-wén-yün-fu*, Kap. 20, p. 50) vor. Schneckenmuster auf den inneren Fingerspitzen bedeuten dem Chinesen Glück, wie bei uns die weissen Flecke auf den Fingernägeln

6) *Pa-tschi* (疤痣).

Tê-i-lu abgedruckten Regulativen der Rettungsgesellschaften am *Yang-tze* hervorgeht, nicht betont.

Den Findelhäusern verwandt sind die *Pao-ying-hui* (保嬰會), d. i. *Gesellschaften für die Rettung verlassener Kinder*, mit dem besonderen Nebenzweck, der Unsitte des Ertränkens weiblicher Säuglinge zu steuern. Diese Anstalten unterscheiden sich von den Findelhäusern, die in den Städten errichtet sind und sich selbst mit dem Aufziehen der Kinder befassen, dadurch, dass ihr Wirkungskreis sich mehr auf die Landbezirke erstreckt und dass die zu rettenden Säuglinge bei geeigneten Landfamilien gegen entsprechende Vergütung aus dem Gesellschaftsfonds in Pflege gegeben werden. S. den Anhang: »*Kinderhort*", — Übersetzung eines Theils der Regulative einer solchen Anstalt, woraus der Leser sich von den leitenden Gedanken und der Organisation dieser und ähnlicher Institute ein Bild machen möge. Ferner werden wir belehrt über Geschichte und Einrichtung von *Wittwen-Pensions-Vereinen* (*Ju-kua-hui* 儒寡會) für die Hinterlassenen verstorbener Literaten, und über *Wittwen-Klöster* (*Tsch'ing-tsieh-t'ang* 清節堂), deren Insassen nach dem Tode des Gemahls ein Gelübde der Keuschheit ablegen, wonach sie sich des Umganges mit männlichen Individuen bis zu ihrem Tode vollständig enthalten. Das Regulativ dieser Wittwen-Klöster ist so streng, dass die keusche Gattin hier so gut wie lebendig begraben ist; mit Ausnahme ganz kleiner Knaben, darf kein männliches Individuum sich ihr nähern, selbst die Beamten der Anstalt verkehren mit der Gefangenen nur durch das »Dreh-Fass" (*tschuan-t'ung*, 轉桶), eine Vorrichtung, die dazu dient, Speisen, Material zu weiblichen Arbeiten und was sonst zum Bedarf der Insassen zugelassen wird, aus dem Arbeits-Local des dienstthuenden Beamten unter dessen Aufsicht in die inneren Räume zu befördern. Dafür schwelgt die Unglückliche während

ihres ganzen traurigen Klosterlebens in dem Gedanken, dass ihr Name, nachdem der Tod sie erlöst, als der einer tugendhaften Frau in einem jener Ehren-Portale eingemeisselt wird, die in der Nähe der Städte und Dörfer, besonders an verkehrreichen Landstrassen als Denkmäler weiblicher Standhaftigkeit errichtet, zu den schönsten Werken chinesischer Architektonik gehören, vielleicht auch, dass er der Nachwelt in der gedruckten Local-Chronik für ewige Zeiten erhalten wird.

Greisenheime (*Sü-i-t'ang*, 恤頤堂) werden für mehr als siebzigjährige unbescholtene Alte unterhalten; doch finden nur solche Greise darin Aufnahme, die weder Kinder noch Enkel am Leben haben und in Folge dessen jeder Stütze entbehren.

Interessant sind die Regulative der *Armen-Apotheke* (*Schi-yoh-kü*, 施藥局), wo jeder Dürftige *gratis* die Mittel zur Heilung einer Krankheit erhält, wenn er sich den Bedingungen der Anstalt unterwirft. Dazu gehört zunächst, dass sich der Recipient sechs- bis neuntägigem Fasten unterwirft, ehe er irgendwelche Medizin zu kosten kriegt, eine Regel, von der nur in Vergiftungsfällen, bei Blutsturz und ähnlichen akuten Leiden, wo schnelle Hülfe noth thut, abgesehen wird. Als Dank wird von dem geheilten Patienten erwartet, dass er dem Apotheken-Gott eine angemessene Menge Riechholz verbrennt, sich vor dem Altar auf die Erde wirft, seinen ganzen Schatz an Maculatur (bedrucktem und beschriebenem Papier, Lumpen, u. s. w.) dem Papier-Verbrennungs-Ofen der Apotheke anvertraut und vor allen Dingen sämmtliche unzüchtigen Schriften, die er etwa zu Hause versteckt halten sollte [1]), in der Apotheke abliefert, wo

---

1) 家藏淫書唱本及私情山歌抄本.

sie in feierlichem Autodafé zu vernichten sind. »Jede Krankheit", so philosophieren die wohlthätigen Apotheker, »ist eine Strafe des Himmels. Wer daran denkt, seinen Körper durch Heilmittel zu reinigen, soll zuerst sein *Herz* von Krankheit rein machen". Die Medizin wird *gratis* verabreicht in der Voraussetzung, dass der Empfänger vor dem Apotheker-Gott, dem »Grossen Heil-König" (*Ta-i-wang*, 大醫王), opfert und sich zu einem Gelübde zur Haltung von zwölf Geboten entschliesst, nämlich:

1. Sei gegen deine Eltern nicht ungehorsam [1]),
2. Sei der Gnade deines Kaisers stets eingedenk [2]),
3. Betrüge deine Brüder nicht [3]),
4. Begieb dich nicht auf Irrwege [4]),
5. Ertränke keine Kinder [5]),
6. Verdirb dein Gewissen nicht [6]),
7. Betrüge deinen Nächsten nicht um seine Habe [7]),
8. Sei nicht anmassend [8]),
9. Tödte möglichst wenig lebende Geschöpfe [9]),
10. Thue stets nur das Gute [10]),
11. Ehre das geschriebene Wort und die Feldfrüchte [11]),
12. Enthalte dich des Genusses von Rind-, Hunde- und Froschfleisch [12]).

»*Asyl für Obdachlose*" dürfen wir auf Grund der Regulative den Ausdruck *Tsch'i-liu-so* (棲流所) übersetzen; est ist eine Anstalt zur zeitweiligen Aufnahme solcher Kranker und Schwacher, die

---

1) 勿逆父母. 2) 勿忘皇恩. 3) 勿欺兄弟.
4) 勿走邪路. 5) 勿溺女孩. 6) 勿壞良心.
7) 勿騙人財. 8) 勿佔便宜. 9) 少殺生命.
10) 常行好事. 11) 敬惜字紙五穀.
12) 戒吃牛犬田雞.

auf der Strasse hülflos aufgefunden werden, ohne dass sich am Orte Verwandte oder Freunde ihrer annehmen könnten [1]); dies dürfte in den meisten Städten der Zweck der Anstalt sein, ist es auch in Chungking, wo ich in dem mitten in der Stadt gelegenen *Tsch'i-liu-so* einen Besuch abstattete, um mich von dem blühenden Aussehen von etwa drei bis vier höchst zufriedenen Insassen zu überzeugen. Es scheint jedoch, dass an anderen Orten bei der Aufnahme insbesondere unbekannte Schwerverletzte berücksichtigt werden, die für todt oder sterbend auf der Strasse gefunden werden, mögen sie nun durch Schläge, Verwundung, Vergiftung oder Selbstmord (Aufhängen, u. s. w.) zu dem todtenähnlichen Zustand, resp. zu ihrem Tode gekommen sein. Es werden in solchen Fällen Wiederbelebungsversuche angestellt, sonst aber die nöthigen Schritte gethan, um im Einvernehmen mit den Behörden, die ja vom criminalgerichtlichen Standpunkt in solchen Fällen interessiert sind, den Leichnam einzusargen und zu beerdigen. In solchen Fällen dürfte sich das *Tsch'i-liu-so* mit der Morgue und ähnlichen Instituten für die Aufnahme unbekannter Leichen decken.

Sind die Chinesen in ihrer sich auf Alles erstreckenden Wohlthätigkeit noch nicht zu den Ferien-Kolonien gekommen, so haben sie doch *Winterheime für verwahrloste Kinder* (*Tung-yüeh-schou-yang-i-hai*, 冬月收養遺孩), wo die Kleinen während der strengsten Wintermonate gut ernährt und zweckmässig beschäftigt werden, um im Frühjahr ihre armen Eltern wieder aufzusuchen. An diese reihen sich die *Winterheime für Bettler* (*Tung-yüeh-sü-kai*, 冬月恤丐), in deren Regula-

1) *Tsch'ui-pi-liu-min* (乖斃流民), *lit. liu-min*, Unbekannte, Fremde, im Orte keinen Anhang Besitzende, die *tsch'ui-pi*, eigentlich „niederfallend sterben", hier aber wohl nur solche, die am Orte hängen bleiben, ohne im Stande zu sein weiter zu wandern, und die dem Tode anheimfallen würden, wenn sie keine Aufnahme in der Anstalt fänden, deren Name von Giles daher richtig durch „a refuge or lodging for vagrants" übersetzt wird.

tiven es heisst: »Der Bettler ist auch ein Mensch [1]), hat denselben Körper, dieselben Ohren, Augen, Hände und Füsse wie wir; man soll es mit seinem harten Loose nicht so leicht nehmen, soll ihn nicht ausschelten, denn er ist ein Mensch wie wir. Wir, die wir im Glücke geboren sind, sollen uns vergegenwärtigen, wie uns zu Muthe wäre, wachten wir eines Morgens auf wie der Bettler, hülflos, elend, u. s. w."

Über die *Gesellschaften zur Erhaltung von Rettungsböten auf Flüssen und See'n* (*Kiu-schêng-kü*, 救生局) ist im Jahre 1893 auf Veranlassung des General-Inspectors der Zölle ein officieller Bericht [2]) erschienen, worin ich selbst als Zolldirektor des Hafens Chinkiang die Rettungs-Gesellschaften am *Yang-tze* unterhalb Nanking bearbeitet habe. Der Leser wird dort u. A. auch einige Auszüge aus dem *Tê-i-lu* finden. Ausser den mitgetheilten finden sich in diesem Werke noch Regulative für das Rettungswesen auf dem Grossen See (*T'ai-hu*) bei Suchow.

Zu den gemeinnützigen Anstalten, in deren Organisation uns im *Tê-i-lu* ein Einblick gewährt wird, gehört auch die *Feuerwehr* (*Kiu-huo*, 救火), die in jedem grösseren Orte vorhanden ist und unter Aufsicht der Behörden durch freiwillige Beiträge seitens der Bevölkerung erhalten wird. Zum Handwerkszeug der aus dem Gesellschaftsfonds nur mässig bezahlten Mannschaft gehören Feuerspritzen (*schui-lung*, 水龍), Handspritzen (*schui-tsiang*, 水鎗), Feuerhaken (*huo-kou*, 火鈎) und Feuereimer (*schui-tou*, 水斗). Nicht fehlen darf der Gong,

---

1) 丐亦人也.

2) „Chinese Life-boats, — Published by order of the Inspector General of Customs". Shanghai, 1893.

um Feuerlärm zu schlagen [1]), eine genügende Zahl Laternen und Fackeln für etwaige Nachtarbeit und Strohsandalen, die hier die Stelle der Wasserstiefel vertreten müssen. Ein genügender Vorrath von diesen Artikeln wird im Feuer-Büreau bereit gehalten. Jedem Mitglied der Feuerwehr wird seine Arbeit vorher zuertheilt, mag er zur Bedienungs-Mannschaft einer Spritze gehören, Wasser pumpen, Fackel- oder Laternenträger sein; keiner darf »sich von der Arbeit drücken" [2]). Etwaige Geld-Auslagen werden zurückerstattet, dagegen unterliegt der Säumige, der nicht am Platze ist, einer Geldstrafe. Die Feuerwehrleute erhalten jährlich eine dreimalige [3]) Remuneration von je 300 Sapeken und ausserdem 100 Sapeken für jedes Ausrücken der Feuerwehr; dafür wird einmaliges Wegbleiben mit dem Wegfall der nächstfälligen Remuneration, dreimaliges Wegbleiben mit Entlassung bestraft. Das Regulativ, das wir als Typus für alle ähnlichen Anstalten im Reiche betrachten dürfen, ist einfach und zweckentsprechend. Etwas eingehender sind die Vorschriften für die Feuerwehr in der Chinesenstadt von Shanghai, wo man es mit der Bedienung einer grösseren europäischen Feuerspritze zu thun hat.

Sehr alten Ursprungs sind die *Volks-Speicher* (*I-ts'ang*, 義倉), eine Idee, die im Westen der Sage nach dem Pharaonentraum von den sieben fetten und den sieben mageren Kühen

1) In Chungking wird von einem der höchstgelegenen Punkte der Stadt beim Ausbruch eines Feuers ein weithin dröhnender doppelter Kanonenschuss abgegeben.

2) *Pu tê t'ui-wei* (不得推諉).

3) *Mei-nien-san-tsieh* (每年三節). Die *san-tsieh*, d. i. die drei grossen Festtage des Jahres, nämlich das Neujahrsfest, das Drachenfest (am 5. des 5. Monats) und das Herbst-Aequinoctialfest (am 15. des 8. Monats), sind in China allgemeine Zahltage, wie bei uns der erste des Quartals. Besonders werden auch Trinkgelder und ausserordentliche Remunerationen, Dividenden, Kapitalzinsen, Miethen und dergleichen Zahlungen einige Tage vor diesen Festen entrichtet.

entsprungen ist, aber auch die chinesischen Nationalökonomiker seit vielen Jahrhunderten beschäftigt hat. Das Aufsparen des Überflusses guter Jahre für schlechte Zeiten ist ja selbstverständlich für jedes Staatswesen und daher uralt, aber die Organisation eines Kornspeicher-Systems in den Kreishauptstädten wird auf ein im Jahre 1181 nach Chr. vom Philosophen *Tschu Hi* der Regierung vorgelegtes Promemoria zurückgeführt.

Kiu-huang (救荒)[1], auch *tsi-huang* (濟荒), d. h. *Hülfe bei Hungersnoth*; und *tschou-tschên* (粥賑), d. i. *Armensuppen-Vertheilung*. Unter diesen Rubriken werden Massregeln zur Linderung der Hungersnoth in trockenen Jahren besprochen. Besondere Aufmerksamkeit wird der in solchen Zeiten einreissenden Sitte, die Neugeborenen zu tödten, gewidmet durch geeignete Massregeln zur Unterstützung schwangerer Frauen und zur Erziehung der Säuglinge[2].

Vereine zur Beförderung des Seidenbaues (*Ts'an-sang-kü* 蠶桑局) lassen sich die Verbreitung der zur Maulbeerbaum- und Seidenraupenzucht nöthigen praktischen Kenntnisse unter dem Volke angelegen sein. Wie diese, so kommen auch der Landwirthschaft zu Gute die Massregeln für *das Einfangen von Wanderheuschrecken* (*pu-huang*, 捕蝗). Am meisten kann in dieser Beziehung gethan werden, wenn das Insekt eben ausgekrochen und noch nicht flügge geworden ist. In dieser Zeit sieht man den Boden auf weite Strecken hin von grünlich-grauen Geschöpfen förmlich bedeckt, die ich, als ich sie zum ersten mal sah, für Fliegen hielt. Ist ein solcher Heuschrecken-Schwarm

---

1) Ich weiss nicht, was Giles, s. v. *chiu* (救), veranlasst hat, diesen wohlbekannten, in allen die Hungersnoth betreffenden Dokumenten und Zeitungs-Correspondenzen so häufigen Ausdruck zu übersetzen durch „it grows in wild places, — as a plant".

2) *Tsai-nien sü-tsch'an pao-ying* (災年恤產保嬰).

einmal im Fluge begriffen, dann ist so ziemlich jede Ernte verloren, auf der er sich flugmüde niederlässt. Verschont bleiben nur gewisse Feldfrüchte wie einige Erbsen-, Bohnen- und Hanfarten, die Wasserkastanie, u. a. m.; auch der Maulbeerbaum soll frei ausgehen; dagegen werden gerade diejenigen Produkte, die den Kern des landwirthschaftlichen Wohlstandes in der grossen Yangtze-Ebene, dem Paradies der Wanderheuschrecke, bilden, nämlich Reis und Weizen, sehr stark von der Plage betroffen. Eine Landschaft, die meilenweit heute noch das Auge mit saftigem Grün erfreute, verwandelt sich da, wo ein Schwarm sich niederlässt, in wenigen Tagen in ödes Grau. Es wird daher selbstverständlich kein Mittel unversucht gelassen, das dazu dient, einestheils die in der Erde verborgene Eierbrut zu vernichten, anderentheils das ausgekrochene Insekt zu tödten, ehe es aufzufliegen Zeit hat; ist dies aber geschehen, so versucht man den fliegenden Schwarm durch Schreckmittel (Aneinanderklappen von Bambus-Stangen, Tamtamrufe, Böllerschüsse, u. s. w.) in die benachbarten Gefilde zu verjagen. Den Organen der Regierung liegt es ob, die Landbevölkerung über die zur Abhülfe geeigneten Massregeln zu belehren. Leider haben sich diese bis zum heutigen Tag als gänzlich unzureichend erwiesen. Der Chemiker, dem es gelänge, eine leicht zu beschaffende billige Substanz nachzuweisen, die, etwa dem flüssigen Bodendünger beigemischt, die Heuschreckenbrut vernichtet, ohne das Wachsthum der Bodenfrüchte zu benachtheiligen, könnte sich um die Landwirthschaft hier, wie in anderen Weltgegenden, unsterbliche Verdienste erwerben.

Als Anhang zu den Regeln für die Vertilgung der Heuschrecken werden einige Winke über die *Bekämpfung der Raupen und schädlichen Insekten* (治蟲條約) mitgetheilt, wie sie im August 1748 vom Provinzial-Schatzmeister *Yung Kuei* (永

貴) der Landbevölkerung von *Tschê-kiang* empfohlen wurde. Danach sind gewisse Raupen (*tsch'ing-tsch'ung*, 青蟲, *lit.* die grüne Raupe) kurz vor Sonnenaufgang meist auf den Spitzen der [Reis-] Sprossen (苗尖) zu finden, wo sie den Morgenthau einsaugen. Sie sind in diesem Moment mit einer frischen, weichen Bambusruthe abzukehren, wobei das etwa auf die Pflanze zurückkriechende Insekt mit leichter Hand wegzufegen ist. Einmal von dem Schlamm durchnässt [der ja während des Wachsthums wegen der nöthigen Wässerung den Boden der Reisfelder bildet], sind die abgefallenen Raupen nicht mehr lebensfähig, vorausgesetzt, dass die ganze Procedur im richtigen Moment, d. h. kurz vor Sonnenaufgang vorgenommen wird, da *nach* dieser Zeit vom Abfegen kein Erfolg zu erwarten ist. Gegen *Nachtfalter* sind in dunkelen Nächten an den Rainen der Felder Strohfeuer anzuzünden, an denen die massenhaft hineinfliegenden Falter vernichtet werden.

Sparkassen (*k'in-kien-schê*, 勤儉社) verfolgen den Zweck, durch fortgesetzte minimale Beiträge (etwa täglich zwei Sapeken oder eine entsprechende Menge Reis) des Einzelnen einen Vorrath zu schaffen, der im Falle der Noth der Gesammtheit des Vereins zu Gute kommt.

Von grösstem Interesse sind die *Thierschutz-Vereine* (*fang-schêng-hui*, 放生會), sehr wahrscheinlich aus buddhistischen Bestrebungen hervorgegangen, wenn auch nicht-buddhistische Bekenner der Thierfreundlichkeit den Versuch gemacht haben, die Rücksicht, die wir dem animalischen Leben jeder Art schuldig sind, aus der Lebensphilosophie der ältesten Herrscher China's, also einer bereits vor der Einführung des Buddhismus in China wirksamen Quelle, herzuleiten. Denn schon hatten sie ihr Netz auf drei Seiten geöffnet, um nicht mehr zu

fangen als unbedingt nöthig war [1]). Es wird ferner auf ein Beispiel des 1. Jahrhunderts nach Chr., *Yang Pao* (楊寶), verwiesen, der als Knabe einem durch einen Raubvogel verwundeten und bereits von Ameisen angefressenen Vogel das Leben rettete (*Hou-han-shu*, Kap. 54, p. 1; vgl. Mayers, *Manual*, N° 890). Diese Anekdote wird uns jedoch nicht im Texte des *Hou-han-schu* selbst mitgetheilt, stammt vielmehr aus einem vom Scholiasten in der Biographie des *Yang Tschên*, des Vaters des *Yang Pao*, citierten Werke des 6. Jahrhunderts, dem *Sü-ts'i-hiai-ki* (續齊諧記, cf. Wylie, p. 154) und ist deshalb wohl nicht alt genug, um buddhistische Einflüsse mit Sicherheit auszuschliesen. Mag nun die chinesische Thierbarmherzigkeit als spontanes Gewächs chinesischer Volksanschauung entstanden, oder mit dem Buddhismus aus Indien eingeführt worden sein, jedenfalls ist sie heutzutage nicht nur in den buddhistischen Klöstern zu finden, wird vielmehr als freie Tugend geübt, lediglich als ein Erforderniss der chinesischen Natur-Religion, die von den Beziehungen zwischen dem Schöpfer (Himmel, *t'ien*, 天) und den von ihm erschaffenen Lebewesen (*schêng*, 生) ausgehend, die Zerstörung eines anderen Lebens zum Zwecke der Verlängerung des eigenen als die grösste Auflehnung gegen den Schöpfer und seine Weltordnung betrachtet [2]). Zweck der

---

1) 古聖王網開三面而放生之說起, wahrscheinlich auf die Stelle *Schi-ki*, Kap. 3 p. 3 zurückgehend, wo die das Thierleben schonende, würdige Art des Königs *T'ang* dem schonungslosen, tyrannischen Wesen seines im Falle begriffenen Gegners Kieh, des letzten Regenten der dynastie *Hia*, gegenüber gestellt wird. Das auf drei Seiten offene Netz (*san-mien-wang*, 三面網) ist seitdem als Symbol der sich auf das Thierleben erstreckenden Humanität gütiger Herrscher vielfach in Poesie und Prosa gefeiert worden. Stellen im *P'ien-tsü-lei-pien*, Kap. 91, p. 54 f. u. *P'ei-wén-yün-fu*, Kap. 52, p. 257. Vgl. E. Chavannes, Mémoires historiques de Se-ma Ts'ien, tome I, p. 180.

2) 殺他命而延我命逆天悖理莫甚于此矣. Vgl. damit De Groot, „Miséricorde envers les animaux dans le bouddhisme chinois". *T'oung-pao* III, p. 466 ff., wo der buddhistische Ursprung dieser Bestrebungen, vielleicht mit

Thierschutzvereine ist nun die praktische Ausübung der Thierbarmherzigkeit durch den Schutz des Thierlebens, wo es auch immer bedroht ist [1]). Um die Organisation dieser Vereine hat sich der als Philanthrop im chinesischen Sinne berühmte *P'êng Ting-kiu* (彭定求, genannt *Nan-tschün*, 南畇) [2]) verdient gemacht, dessen Name in der Geschichte mehrerer gemeinnütziger Anstalten, wie der Kinderhorte und der Papierverbrennungs-Öfen eine Rolle spielt. Der von ihm in Suchow gegründete Muster-Verein bezweckte den Ankauf von lebendem Schlachtvieh, Fischen, Schildkröten, Geflügel, Schalthieren, u. dgl., um ihnen durch Freilassung an Plätzen, wo sie vor Nachstellung geschützt waren, das Leben zu retten. Zur Lebenserhaltung von Fischen und Amphibien war für besondere Behälter (*kuan ho*, 官河) gesorgt. Noch in diesem Jahrhundert wurde durch Verordnung des Gouverneurs von Suchow vom 14. Dec. 1814 das Verbot des Fischens im Stadtgraben und den angrenzenden Gewässern wieder aufgefrischt [3]). Wo besondere Reservoire nicht vorhanden, war Freilassung in breiten, grossen Gewässern empfohlen. Vögel wären

---

Recht, aufrecht erhalten wird. Es muss nur zugegeben werden, dass schon seit Jahrhunderten auch ausgesprochene Gegner des Buddhismus sich der zur Nationalsitte gewordenen Thierbarmherzigkeit angenommen und den Versuch gemacht haben, sie mit ursprünglich chinesischen, nicht-buddhistischen Anschauungen in Zusammenhang zu bringen.

1) In zahllosen Gewässern, Kanälen, See'n, u. s. w., ist seit Jahrhunderten im Interesse der Thierbarmherzigkeit das Fischen verboten, wie aus den Akten der Lokal-Regierungen hervorgeht. Als älteste Verordnung dieser Art wird ein um das Jahr 1020 nach Chr. vom Dichter *Su Tung-po* als Gouverneur von Hang-chow erlassenes Verbot gegen die Ausübung der Fischerei im See *Si-hu* (西湖) bei Hang-tschou betrachtet.

2) Lebte 1644 bis 1719 nach Chr.; Biographie im *Kuo-tschao-sien-tschêng-sze-lio* (國朝先正事略), Kap. 30, p. 5. Nach seinen Schriften, unter denen das *Ju-mên-fa-yü* (儒門法語) *Ts'm*, Kap. 97, p. 30, vgl. Kap. 60, p. 32), gehört er zu den Philosophen confucianischer Richtung, weshalb er in dem citierten biographischen Werke unter den *ming-ju* (名儒, seiner Zeit genannt wird.

3) Und zwar, weil für diese ursprünglich zum Thierschutz bestimmten Gewässer ein für ewige Zeiten geltendes Fischerei-Verbot bestehe: 原係放生官河永禁採捕.

im Walde freizulassen, wenn möglich an solchen Orten, wo Jagdverbot bestand [1]). Es wurden besondere Tage bestimmt, an denen die Mitglieder des Vereins die gekauften Thiere freilassen sollten. Als solche Tage wurden empfohlen der Vollmonds- und der Neumondstag, d. h. die landläufigen bürgerlichen Festtage, von denen sich sagen lässt, dass sie von keiner Religion abhängig sind; ferner aber auch die Geburtstage der Genien und Buddha's [2]), wie die folgenden Tage des Jahres: I 9; II 19; III 28; IV 8; V 5; VII 7; VIII 15; IX 9; X 8 u. XII 8. Es geht aus dieser Auswahl hervor, dass, während strenggläubige Buddhisten an den Tagen II 19 als Fest der *Kuan-yin*, IV 8 als Fest der Trilokya [3]) und XII 8, dem Tag der Buddhawerdung Šâkyamuni's, ihre Thiere freilassen konnten, besonders auch Nicht-Buddhisten mit ihren Festen berücksichtigt waren [4]).

Die im *Tê-i-lu* mitgetheilten Verordnungen und Gesellschafts-Regulative gewähren einen vorzüglichen Einblick in diese für das chinesische Volksleben characteristischen Bestrebungen. Ausführliches Material erhalten wir auch über die Einrichtung von *Papier-Verbrennungsöfen* und die damit zusammenhängenden Vereine (*si-tzŭ-hui*, 惜字會), die an keinem Orte China's fehlen.

Es würde zu weit führen, wollte ich auch nur andeutungsweise die zahlreichen in diesem Werke besprochenen Institute anführen, deren Zahl sich auf einige sechzig beläuft. Möge das hier Mitgetheilte genügen, um zu zeigen, dass wir es mit einer Sammlung zu thun haben, die als Erzeugniss der Literatur nicht eben hoch zu stehen braucht, um für uns eine hochwichtige Quelle zur Kenntniss chinesischen Kulturlebens zu bilden.

---

1) 禁獵之地方.

2) 神佛聖誕. 3) 三界. Vgl. De Groot, a. a. O. p. 470.

4) Vgl. „Native Fête and Natal Days observed at Canton and Foochow" in Doolittle, *Handbook*, etc., Bd. II, p. 330 ff.

ANHANG

KINDERHORT.

Pao-ying-hui-kuei-t'iao (保嬰會規條),
Regulativ für die Leitung eines Kinderhorts für das Land bei Wu-si [am Nordufer des Grossen See's von Su-chow]. Aus dem zweiten Buch des
Tê-i-lu (得一錄)

ÜBERSETZT

VON

FRIEDRICH HIRTH.

1. Aufruf.

Von allen Grausamkeiten, die in der Welt verübt werden, steht keine so tief wie die Vernichtung des Lebens. Ist dies schon in Bezug auf vernunftlose Geschöpfe der Fall, um wie viel mehr da, wo es sich um Menschenleben handelt! Neuerdings haben die Gerüchte vom Ertränken weiblicher Kinder bei den ärmeren Klassen der Landbevölkerung in allen Provinzen des Reichs beträchtlich zugenommen. Kaum ertönt das erste Weinen des Neugeborenen, so wird es durch die Fluth erstickt, wird das eben erst erwachte Lebenslicht ausgelöscht, wird der Frieden zwischen dem Himmel und seinen Geschöpfen muthwillig gestört! Giebt es ein schändlicheres Verbrechen als dies?

Freilich kann man durch die Errichtung von Findelhäusern allein die Bevölkerung nicht zwingen, ihre verlassenen Säuglinge dahin zu schicken, und es würde sich daraus die Nutzlosigkeit unseres Rettungswerkes ergeben, wenn wir nicht hoffen dürften, durch

eine Umgestaltung unserer Methode eine Besserung zu erzielen. Von dem Gedanken durchdrungen, dass keine Armenunterstützung so noth thut wie die Errettung verlassener Säuglinge, wenden wir uns an alle Gebildeten, die Sinn für das Elend ihrer Mitmenschen besitzen, mit der Bitte, dem jammervollen Wimmern vieler Tausender sterbender Kinder ihr Ohr nicht verschliessen zu wollen.

2. Die Entstehung der Anstalt.

Die Errichtug unseres städtischen Findelhauses (*Yü-ying-t'ang*), dessen Zweck die Erziehung verlassener Kinder ist, verdankt ihre Entstehung den Grundsätzen unserer Regierung, die der liebevollen Ernährung unseres Volkes, dem Schutze der Hülflosen und der Erhaltung des Lebens gewidmet sind. Kann man einen edleren Zweck mit besseren Mitteln erreichen? Leider steht unserer Arbeit das grosse Hinderniss örtlicher Entfernung entgegen. Der kleine Mann scheut die Mühe des Weges nach der Stadt und die Kosten eines Botenganges. So kommt es, dass in armen kinderreichen Familien, wo kaum genug Nahrung für die bereits Lebenden vorhanden ist, die Neugeborenen ertränkt werden. Gewohnheit hat es dahin gebracht, dass ein Verbrechen zur Volkssitte geworden ist und als etwas durchaus nicht Ungewöhnliches angesehen wird. Der Volksmund hat dafür den beschönigenden Ausdruck »Verheirathung" erfunden, und Niemand hält sich für verpflichtet, durch Abrathen einzugreifen, indem er sein Gewissen damit beschwichtigt, dass es ja ein ganz gewöhnliches Vorkommniss sei und dass das getödtete Kind doch wieder in einen Menschen verwandelt werde. Nicht immer sind es weibliche Kinder, die ertränkt werden, auch Knaben fallen häufig dem Verbrechen zum Opfer; und nicht allein in den Kreisen der Armen, nein, auch bei Wohlhabenden hat das böse Beispiel gewirkt, von Tag zu Tag mehr um sich greifend. Wolle man sich doch den grauenvollen Gedanken vorstellen, wie viele Menschen-

leben alljährlich in einem einzigen Dorfe zerstört werden, wenn es vorkommt, dass allein in *einer* Familie fünf Mädchen nach einander ertränkt wurden! Kaum lässt der Neugeborene sein erstes Geschrei ertönen, so wird auch schon das junge Leben zerstört, wird er unter Wasser gehalten, bis jeder Laut verstummt. Solche Berichte zu vernehmen erfüllt mit tiefer Betrübniss, und das Herz muss jedem bluten, der davon zu berichten weiss. Leider muss man sich fragen: wie ist es möglich, dass Väter und Mütter, dass Menschen mit Fleisch und Blut sich dazu herbeilassen können, ein solches Verbrechen zu verüben, wie ist es möglich, dass dieselben Menschen, die doch sonst nicht harten Herzens sind, sich mit diesem Gedanken so vertraut machen können, dass sie sich der Grausamkeit desselben nicht einmal bewusst sind? Als ob es nicht des Himmels Streben wäre, die Erzeugung des Lebens zu fördern, wie es das des Menschen sein muss, die Vernichtung des Lebens zu verabscheuen. Giebt es nicht Wohlthäter, die in der Absicht ein gutes Werk zu thun, gefangene Thiere kaufen, um sie frei zu lassen? Hier handelt es sich um das Leben vernunftloser Geschöpfe; wie aber, wenn es sich um Menschenleben handelt? Die besseren Klassen unter den Landbewohnern sehen und hören täglich, wie das Todeswerk in ihrer Nähe geübt wird, ohne sich um die Rettung zu kümmern. Wer kann eine solche Verantwortung von sich weisen? Wohl können die Gebildeten in den Städten und die Einflussreichen und Wohlhabenden auf dem Lande diese Greuel nicht aus eigener Erfahrung kennen; sie mögen jedoch unter armen Weibern sorgfältig Nachfrage halten, um alles Nöthige zu erfahren. Aus diesen Gründen können wir nicht umhin, uns an alle edelen Menschenfreunde mit der dringenden Bitte um Abhülfe gegen dieses Elend zu wenden.

Unter den gemeinnützigen Anstalten unserer Gegend hatten wir bisher ausser dem städtischen Findelhaus noch städtische Kinderversor-

gungs- und Kinderaufnahme-Anstalten, die für die Landbevölkerung durch die Aufnahme übersandter Kinder eine grosse Wohlthat bildeten. Man soll jedoch bedenken, dass man beim Transport eines soeben geborenen Säuglings es mit kaum mehr als einer kleinen Blutblase zu thun hat. Da ein so kleines Geschöpf den weiten Weg nach der Stadt nicht gut verträgt, ist es schwer, für das junge Leben zu bürgen. Wir haben daher ein System in Vorschlag gebracht, das mit einigen Abänderungen auf der Idee der Kinder-Rettungsmethode, wie sie vom Dichter *Su Tung-po* (1036 bis 1101 nach Chr.) in *Huang* und *O* (Provinz *Hu-pei*) verwirklicht wurde, sowie dem in der Abhandlung des Akademikers *P'éng Nan-tschün* [1]) behandelten Gedanken von der Hülfeleistung gegen das Kindererträuken beruht und (im Gegensatz zu den eigentlichen Findelhäusern) in der Unterstützung durch Geld- und Nahrungsmittel besteht. Die Verpflegung wird dadurch dem Empfänger überlassen und somit ein Ersatz für Fälle geschaffen, wo das städtische Findelhaus nicht eingreifen kann. Der zu diesem Zwecke zusammengetretene Verein führt den Namen *Pao-ying* (»Säuglings-Schutz", »Kinderhort").

In allen Fällen, wo nach Geburt männlicher oder weiblicher Kinder die Eltern gänzlich mittellos und zur Ernährung unfähig sind, soll auf Kosten des Vereins ein halbes Jahr lang Geld und Reis verabreicht werden, um bis dahin die Aufziehung des Kindes zu ermöglichen, wobei in Fällen der Unthunlichkeit weitere Massregeln zur Unterbringung des Säuglings zu treffen sind, insofern es nicht angezeigt ist, das städtische Findelhaus mit dem Rettungswerk zu beauftragen. Wenn auf diese Weise durch eine anfängliche Unterstützung bei den Eltern der Wunsch erzeugt wird, zunächst den Säugling zu behalten, so wird sich die Liebe zu dem Kinde entfalten und im Laufe der Zeit vertiefen, wodurch mit geringen

---

1) S. oben S. 310.

Mitteln ein grosser Nutzen für die Rettung des Kindes erzielt wird. Muss schon das alte Dichterwort:

»Kein Wesen, das des Mitleids Thränen mehr bewegt,
»Als jenes, das die Mutter unter 'm Herzen trägt"

das Mitgefühl jedes Menschenfreundes erregen, um wie viel mehr der Anblick des vorhandenen Elends? Möchten doch alle Edlen der Hülflosigkeit und der Unschuld jener Kleinen eingedenk sein! Möchten sie bedenken, wie wichtig ein Menschenleben ist und dass wir jedes Mittel ergreifen müssen, um durch Überredung oder unmittelbares Verhindern jener Unsitte zu steuern, um das Leben der Säuglinge zu erhalten! Indem wir, dem Willen des Himmels entsprechend, auf Erden für gute Sitten wirken und die Sterbenden zum Leben zurückführen, eröffnen wir für unsere eigenen Nachkommen eine unerschöpfliche Quelle des Glücks. Aus dem nachfolgenden Regulativ mögen diejenigen, die sich an unserem Liebeswerk zu betheiligen wünschen, von unseren Vorschlägen Kenntniss nehmen.

3. Regulativ.

1. Nach Konstituierung des Vereins sollen bis zur Errichtung eines eigenen Vereinsgebäudes die Versammlungen der Mitglieder in einem der öffentlichen Tempel stattfinden. Die Geschäfte des Vereins sind nach dem Prinzip der Arbeitstheilung zu erledigen. Nachdem ein angesehenes und reiches Mitglied von der Versammlung zum Vorsitzenden erwählt ist, soll ein Ausschuss von besonders geeigneten Persönlichkeiten ernannt werden, die unter sich die Leitung der Geschäfte nach Jahreszeiten übernehmen oder so vertheilen, dass der eine das Auskundschaften der Bedürftigen, der andere das Sammeln von Beiträgen übernimmt und nach einem stetig arbeitenden System organisiert.

2. Beiträge können sowohl in grösseren Summen wie auch in kleinen Beträgen als Geschenk überwiesen oder in Gestalt von

Waarenabgaben oder Landschenkungen entrichtet werden. Je nachdem es den lokalen Umständen am besten entsprechen mag, können die gezeichneten Beiträge nach Familien oder nach Ortschaften gesammelt werden. Je grösser das Einkommen, desto besser; es muss eben die Gesammtheit der Helfenden der schlechten Sitte steuern, um die Kinderleben zu retten.

3. In Anbetracht des Überhandnehmens der Unsitte des Kinderertränkens auf dem Lande gehört es zu den besonderen Aufgaben des Vereins seine Unterstützungen, und zwar nur den ärmsten Familien zu Theil werden zu lassen, um sie betreffenden Falles von der Ertränkung eines Neugeborenen abzuhalten und so in jenen Fällen einzugreifen, die das städtische Findelhaus nicht erreicht. Familien, die im Stande sind einen Neugeborenen selbst zu erhalten, werden von dieser Regel nicht betroffen.

4. In allen Fällen, wo nach der Geburt eines männlichen oder weiblichen Kindes wegen gänzlicher Armuth die Mittel zur Ernährung des Säuglings thatsächlich nicht vorhanden sind, sollen die Eltern zugleich mit einem benachbarten Bürgen an das Büreau des Vereins über die Geburt Bericht erstatten. Das mit der Untersuchung beauftragte Ausschuss-Mitglied begiebt sich sodann an Ort und Stelle, um sich vom Sachverhalt zu überzeugen und der bedürftigen Familie ein Scheffel (*tou*, 斗) Reis und 200 Sapeken an Geld auszuhändigen. Gleichzeitig übergiebt er dem Recipienten einen Monatsschein, der zur monatlichen Erhebung der gleichen Unterstützung während der nächstfolgenden fünf Monate berechtigt. Stellt sich nach Ablauf dieser Frist wiederum gänzliche Unfähigkeit zur weiteren Erhaltung des Kindes heraus, so sind die nöthigen Schritte zu dessen Überweisung an das Findelhaus zu thun.

5. In ein vom Verein zu führendes Buch sind einzutragen: das Protokoll über den am Tage der Geburt erstatteten Bericht; Tag und Stunde der Geburt des Säuglings; Name und Wohnort des

Vaters; ferner die vom Inspector bei der ersten Untersuchung des Säuglings festzustellenden Identitätsnachweise [1]), bestehend aus der Beschreibung der Hautzeichnungen an den Fingern und Zehen, der von dem keimenden Haarwuchs gebildeten Wirbel, je nach Zahl, ob einfach oder doppelt auftretend, ob in der Mitte oder auf der Seite des Scheitels. Ferner ist dem Vater ein Zeugniss über dessen Unterstützungsberechtigung für so und so viel Monate auszustellen. Nach Ablauf von zwei Monaten ist der Säugling nach dem Vereinslokal zu bringen, wo die im Hauptbuch beschriebenen Merkmale verglichen werden. Der Inspector soll ab und zu unangemeldet die Wohnung der Eltern besuchen, um den Säugling in Augenschein zu nehmen, eventuell im Todesfall die sofortige Löschung im Hauptbuche vorzunehmen. Für Verheimlichung eines Todesfalls wird der betreffende Bürge verantwortlich gemacht.

6. In ausserordentlichen Fällen, wo, bei äusserster Armuth, nach dem Tode des Vaters, ein Kind als einziger Spross geboren wird, ohne dass sich anderweitig eine Stütze findet, soll die Unterstützungszeit, je nach Umständen, bis auf drei oder vier Jahre verlängert werden können. Damit wird dem Waisenkinde eine Wohlthat erwiesen und die Ehrung züchtigen Wittwenstandes dargelegt, — ein durchaus nicht zu unterschätzender Vortheil für die Hebung der Sitten.

7. In Fällen, wo in Folge des Todes einer mittellosen Gebärenden das Leben des Säuglings durch das Fehlen einer Nährmutter gefährdet ist, soll von Seiten des Vereins, nach Feststellung der Verhältnisse, behufs Übergabe an eine Säugamme, eine monatliche Mehr-Unterstützung von 500 Sapeken bis zur Dauer von drei Jahren [2]) gewährt werden.

---

1) Vgl. oben S. 299.

2) Dies ist die in China landesübliche Säugungsperiode, die in vielen Fällen noch weit überschritten wird.

8. Wie überall werden auch hier mit der Zeit Übelstände erwachsen. Wohlbemittelte werden versuchen sich den Anschein zu geben als seien sie im Begriff einen Säugling zu ertränken, um so auf Grund unserer Statuten eine Unterstützung zu erschwindeln, zu der sie nicht berechtigt sind. Sorgfältige Untersuchung in Betreff der Würdigkeit des Empfängers muss daher in allen Fällen der Verabreichung des Almosens vorausgehen. Im Übrigen soll durch öffentliche Anschläge, worin die Verwerflichkeit des Kinderertränkens zu betonen ist, auf allmähliche Besserung hingewirkt werden.

9. Um die jederzeitige Inspection angemeldeter Fälle zu erleichtern, soll das Arbeitsgebiet unseres Vereines ein durch örtliche Grenzen beschränktes sein. Da bei Unterstützung aller ohne Unterschied sich unsere Mittel bald als unzureichend erweisen würden und da die Schwierigkeit der Untersuchung der Verhältnisse mit der Entfernung wächst, soll sich unsere Thätigkeit auf Entfernungen von 10 *Li* beschränken; über dieses Gebiet hinaus sollen Unterstützungen nicht verabreicht werden.

10. Für jeden angemeldeten Säugling soll im Winter ein baumwollenes Jäckchen und ein Unterkleidchen, im Frühling oder Sommer nur ein gefüttertes Unterkleidchen verabreicht werden.

11. Da der Zweck des Vereins darauf gerichtet ist, Arme, die im Begriff stehen einen Säugling zu ertränken, möglichst zur Aufziehung des Kindes anzuhalten, so verdienen auch solche Fälle unsere besondere Beachtung, wo es sich um verschämte Arme handelt, die einerseits eine Unterstützung nicht annehmen, andererseits sich einer Überzahl ihrer Kinder entledigen, dabei aber diese lieber bei Seite schaffen als durch Anmeldung beim Verein in 's Gerede kommen wollen. Hier heisst es, auf Umwegen an Stelle der Eltern handeln, um die Rettung im Stillen zu vollziehen.

12. Wenn die vom Verein bestellte Pflegemutter eines elternlosen Säuglings sich entschliesst, diesen an Kindes statt anzunehmen, so

soll ihr eine dreijährige Unterstützung zu Theil werden, und zwar soll sie monatlich zwei Scheffel Reis für das erste, später, bis zum Ende des dritten Jahres, die Hälfte dieser Menge erhalten; jedoch soll, in Anbetracht der grossen Nachfrage nach männlichen Adoptivkindern, der Verein da, wo es sich um Knaben handelt, dem Übernehmenden lediglich ein Zeugniss über das Adoptiv-Verhältniss zur Vermeidung späterer Streitigkeiten ausstellen; Unterstützungen an Geld und Reis sollen in diesen Fällen nicht bewilligt werden.

13. Da die Blattern nicht nur im Leben des Säuglings von der grössten Wichtigkeit sind, sondern auch durch Ansteckung gemeingefährlich werden können, so sollen während des ersten und zweiten Monats (Februar und März) oder während des achten und neunten Monats (September und October) die unter unserer Obhut stehenden Kinder geimpft werden. Allen Müttern oder Pflegemüttern wird hiermit anbefohlen, ihre Pfleglinge in der Impfzeit gewissenhaft in Acht zu nehmen. Die Unkosten werden vom Verein bestritten, auch werden die folgenden Medicamente zur Erleichterung der Fälle abgegeben: *Hi-tou-tan* [1]) (Blatterverminderungs-Pillen), *King-yoh* [2]) (*lit.* Schreck-Medicin) und *T'ang-lang-tzŭ* [3]) (Fangheuschrecken-Eier).

14. In Krankheitsfällen sollen Säuglinge auf Kosten des Vereins ärztlich behandelt werden, womit die Bestreitung der Apothekerrechnung bis zur eingetretenen Genesung verbunden ist. Diese Wohlthat erstreckt sich auch auf die Wöchnerin, sowohl in allen gewöhnlichen Krankheitsfällen als auch beim Ausbleiben der Milch.

15. Bei der Feststellung seiner Satzungen hat der Verein zunächst nur die ärmsten Klassen im Auge gehabt. Wer im Stande ist, einen Säugling aus eigenen Mitteln zu ernähren, wird sich ebenso wenig herbeilassen, eine so geringfügige Unterstützung anzunehmen, als er gewillt sein wird, sein Kind in ein Findelhaus

---

1) 希痘彈. 2) 驚藥. 3) 螳螂子, *Mantis religiosa.*

zu schicken. Es kann jedoch der Fall eintreten, dass die Versuchung des Kindererträukens wegen grosser Überzahl der Geburten selbst an diese Art Leute herantritt. In solchen Fällen ist allerdings die Rettung schwer; doch wird das blosse Vorhandensein unseres Vereins jeden, der einen Funken menschlichen Fühlens in sich verspürt, dazu veranlassen, dem verruchten Übel zu entsagen, so dass die Kleinen allmählich von der Grausamkeit eines unzeitigen Endes verschont bleiben.

16. Nachdem unser Verein auf unseren Antrag vom Magistrat als solcher eingetragen und bekannt gegeben ist, soll ein Statut gegen das Ertränken der Kinder berathen werden. Wer dessen ungeachtet wieder ein Kind männlichen oder weiblichen Geschlechts ertränkt, soll, wenn die That erwiesen ist, auf Beschluss der Vereins-Versammlung ohne jede Vertuschung der Umstände einer Sühne verfallen, um durch diese nur scheinbar als äusseres Zwangsmittel angewendete, in Wirklichkeit aber auf die Anregung des inneren Gefühls berechnete Massregel eine allmähliche Besserung der Sitten zu erzielen, nicht der Strenge wegen.

17. Die Aufgaben unseres Vereins dienen zwar dem Namen nach der Rettung der Säuglinge, thatsächlich jedoch sollen sie auch den Gebärenden zu Gute kommen. Denn bei diesen ganz armen Leuten, wo das Weib durch Spinnen und Weben ihr Leben fristet, heisst einen Tag nicht arbeiten soviel wie einen Tag seines Lebens verlieren. Mit der Geburt eines Kindes aber tritt Arbeitsunfähigkeit ein; es fehlt die Köchin, es ist niemand da, der sich um die Kleider bekümmert, hundert Sorgen stellen sich ein, bitterer Kummer in jeder Gestalt. Dazu die nach der Geburt von Tag zu Tag zunehmende Schwäche; fühlt sie sich bereits zu Allem unfähig, muss sie sich doch, wenn sie der Nahrung bedarf, schon nach zwei oder drei Tagen zum Aufstehen zwingen, um der Arbeit nach zu gehen. So entstehen Erkältungsbeschwerden, die in gefährliche Krankheiten

ausarten. Wenn hier nur ein Wenig geholfen werden kann, indem man einige Tage lang für Ruhe und Nahrung sorgt, so wird ein zwiefacher guter Zweck erfüllt, indem man nicht nur den Säugling rettet, sondern sich auch der Mutter erbarmt.

[18. bis 21. und Schlusswort. Die hier folgenden Abschnitte ergehen sich wiederum in allgemeinen Betrachtungen ähnlich denen der Einleitung und behandeln des Weiteren die Unsitte des Kinderertränkens. Ich will dem Leser die Übersetzung dieses Schlussabschnittes ersparen, da man aus dem Mitgetheilten einen genügenden Einblick in die Organisation einer solchen Anstalt erhalten dürfte].

(Fortsetzung folgt.)

ANNONCES.

En vente chez E. J. BRILL;

LA LOI DU PARALLÉLISME EN STYLE CHINOIS,

démontrée par la Préface du *Si-yü-ki* (西域記). La traduction de cette préface par feu M. Stanislas Julien défendue contre la nouvelle traduction du Père A. Gueluy par **G. SCHLEGEL,** Professeur de langue et de littérature chinoise à l'Université de Leide.

Opinions de la Presse.

Professor Schlegel has, in this work, rendered a most important service to Chinese philology, besides acting as a generous disciple towards a master, who, though never slow in selfdefence, passed, fully 20 year ago, beyond the reach of controversy. . . . . .

Near the end of 1894, Father A. Gueluy, of the Louvain Seminary of Missions to China and the Congo, published in the *Muséon* what he conceived to be a correct version of the whole Preface under the title of "A propos d'une Préface". There the Note was rendered: — "Prologue de *Ien tchang*, Duc de l'Empire, Censeur des Livres, Conducteur de gauche du char (de guerre)".

I could hardly believe my eyes on reading this, and I was satisfied at once of the Father's incompetence to criticize any translation of Julien's, or even to attempt a version of any Chinese document beyond the most simple passages in a Novel. . . . . .

The Father certainly was no foeman worthy of Prof. Schlegel's steel; and I have admired the patience of the latter in taking his version clause by clause, and exhibiting it side by side with that of Julien. . . . . .

The correctness of Schlegel's rule cannot be questioned. It is the most important addition yet made to the principle laid down in 1814 by Dr. Marshman, in the Preface to his *Clavis sinica* (p. viii), that "the whole of Chinese grammar turns on Position" .... In itself it is a great advance in the analysis

of Chinese composition from the pencils of the most skilful authors, and may be expected to give an important impulse to the study of the masterpieces of this literature.

To a foreign student pursuing such an investigation, the help of a thoroughly educated and extensively read Chinese teacher is as invaluable as the use of a large Library is indispensable. It is especially to the latter advantage that Schlegel is indebted for the success of his study of the Preface of *Chang Yüeh*, in his discovery of the mistakes made occasionally by Julien, and of the absurdities of Father Gueluy. . . . . .

Schlegel's labour must have been immense, and his success is proportionally great..... The explanations of the recondite allusions and meanings throughout carry in themselves the best evidence of their correctness. I have paused for some time over several of them, but ended in accepting them.

I know of no work that is likely to do so much good to students of the language. It is, indeed, a *liber perlegendus*. (Professor JAMES LEGGE, in April-number of the "Imperial Asiatic Quarterly Review").

Sans doute l'importance de ce procédé familier à la rhétorique Chinoise (c'est-à-dire le Parallélisme) n'a point été méconnue par d'illustres philologues tels que Stanislas Julien et M. Legge; mais, quoiqu'ils en aient tenu compte dans leurs propres travaux, ils ne l'ont point mise en lumière par l'étude détaillée d'un texte. M. Schlegel s'acquitte aujourd'hui de cette tâche. Le besoin s'en faisait sentir: un auteur [1]) venait en effet de donner un exemple des prodigieux contresens auxquels on s'expose quand on ignore les exigences de la loi du parallélisme; ce qui agravait son cas, c'est que le texte qu'il dénaturait ainsi comme à plaisir avait été déjà traduit d'une manière satisfaisante par St. Julien. M. Schlegel n'a pas eu de peine à prouver que l'interprétation de St. Julien était en général correcte; il a fait plus, car il a éclairci de nombreuses allusions littéraires dont le sens avait échappé à son devancier (St. Julien) et qui demandaient, pour être comprises, une connaissance approfondie de l'histoire et des livres du Céleste Empire; en discutant, point par point, chacune de ces petites énigmes, il a montré aux étudiants à quelles encyclopédies et à quels dictionnaires chinois il faut demander la solution de pareilles difficultés; il leur a donc révélé l'art jusqu'ici trop ignoré de se servir des secours que nous fournissent les lettrés indigènes. D'autre part, en établissant d'une manière définitive la valeur du principe de symétrie dans le style Chinois, il a fait un ouvrage bien digne d'être médité par tous ceux qui voudront prétendre au titre de Sinologue. (E. CHAVANNES, professeur au Collège de France, dans la Revue critique du 6 Avril 1896, p. 262—263).

---

1) Le P. A. Gueluy.

ZU DEN KÖK TÜRK-INSCHRIFTEN DER MONGOLEI

VON

W. BANG.

Auf den folgenden Seiten bespreche ich im Zusammenhang zunächst nur die den beiden Denkmälern des Kül Tägin und des Bilgä Khan gemeinsame Einleitung I E 1—30, II E 2—24 Thomsen = K 1—30, X 2—24 Radloff. Dieselbe schildert in kurzen Zügen die Geschichte der Kök Türk von Beginn bis zum Tode des Kül Tägin und ist als Ergänzung und Bestätigung der chinesischen Nachrichten über die Tu kiue von höchster historischer Wichtigkeit.

Für mich liegt die Bedeutung der Kök Türk-Inschriften besonders auf sprachlichem Gebiete, enthalten doch die Denkmäler vom Orkhon mit den übrigen in derselben Schrift aufgezeichneten Texten das älteste, schriftlich fixirte Material zur altaischen Sprachgeschichte.

Da ich an dieser Stelle keineswegs eine kritische Ausgabe beabsichtige und erwarten darf, dass jeder Leser Thomsen's oder Radloff's Abdruck und eins der beiden Inschriftenwerke [1]) zur Hand hat, so habe ich die Transcription möglichst vereinfacht, zumal zwischen Thomsen's *k* und *q* etc. keinen Unterschied gemacht, da die zu spre-

1) Radloffs *Atlas der Alterthümer der Mongolei* habe ich für diese Arbeit nicht benutzen können, da er sich in den mir zugänglichen Bibliotheken nicht befindet.

chende Lautnüance durch die begleitenden palatalen resp. gutturalen Vocale hinlänglich angedeutet ist. Um auch denjenigen, die lediglich des sprachlichen Interesses wegen die folgenden Bemerkungen lesen wollen, einen übersichtlichen Text zu bieten, habe ich die Affixe beim Nomen durch ein Strichelchen vom Stamm getrennt, wie ich es vom Mandschu und Mongolischen her gewohnt bin; auf diese Weise entgehe ich, wenigstens in einer ganzen Anzahl von Fällen, am Einfachsten den phonetisch nicht gerade wahrscheinlichen Formen wie *kylyndakda* etc., ohne doch das graphische Bild zu sehr zu verwischen.

Der von mir *kylynduk-da* umschriebene Complex ist höchst wahrscheinlich *kylyndukta* ausgesprochen worden, denn für gegenseitige Beeinflussung der auslautenden Stamm- und anlautenden Affix-Consonanten liegen uns ganz untrügliche Beweise vor. Da bei dem hohen Alter der Kök Türk-Inschriften die heutigen türkischen Verhältnisse vielleicht nicht als ausschliesslich massgebend gelten können, so erscheint die Aussprache *kylyndugda* jedoch nicht als von vornherein ausgeschlossen [1]). Sichere äussere Beweise für die Existenz der einen oder anderen Aussprache [2]) zu Anfang des 8ten Jahrhunderts p. C. haben wir nicht, und der Umstand, dass in derselben Zeile K b 9 = I N 9 *jurt-da* neben *jol-ta* (cf. *jär-tä* in K a 13 = I S 13, neben *jär-dä* K 24 = I E 24 etc.) sich findet, zeigt deutlich, dass im Munde Jolig Tägins die phonetische Auffassung die etymologische noch nicht gänzlich besiegt hatte.

Da im Übrigen aus meinem Text und der am Schlusse beigegebenen Übersetzung meine Auffassung zur Genüge erhellt, so habe ich es für unnöthig gehalten, in jedem einzelnen Falle anzugeben,

---

1) Dieselbe Richtung in der Assimilation liegt ja in *ölti, jär-tä* etc. vor. Für *gd* verweise ich hier auf das von einem ausgezeichneten Linguisten, Castrén, aufgezeichnete Tungusische und Burjätische und meine Übersicht in der *Wiener Zeitschrift* IX. pp. 273—274.

2) Die möglicherweise fehlerhafte Form *togušyka* in II E 8 als Variante zu *togušyk-da* in I E 8 steht zu vereinzelt, als dass wir mit ihr rechnen könnten. (cf. I S 2.)

welchem meiner Vorgänger ich mich angeschlossen habe. Beiden bin ich zu grösstem Dank verpflichtet, auch dort, wo ich mir eine Kritik ihrer Aufstellungen gestatte [1]).

I E 1—30 THOMSEN = K 1—30 RADLOFF.

1. *özä kök täŋri asra jagyz jär kylynduk-da, äkin ara kiši ogl-y kylynmyš; kiši ogl-yn-da özä äčü-m apa-m Bumyn kagan Astämi kagan olurmyš; olurypan Türk budun-yń äl-in törü-sin tuta bärmiš ätü bärmiš.*

Das Compositum *äčü-apa*, welches immer mit dem Personal-Affix der 1sten Pers. sing. oder plur. auftritt (cf. Z Z 13, 19.) und welches sowohl THOMSEN als auch RADLOFF durch »Vorfahren" übersetzen, ist um so auffallender, wenn man Z. 19 *äčü-miz apa-myz* mit Z. 26 *akaŋ-ymyz äči-miz* vergleicht. Zusammenrückungen wie mandsch. *ama eme* »Eltern", mongol. *etšige eke* »Eltern" können schwerlich als analoge Bildungen verglichen werden. Man wäre geneigt, *äčü* auf *Bumyn kagan*, *apa* dagegen auf *Ästämi kagan* [2]) zu beziehen, doch verbietet

---

1) RADLOFF und THOMSEN bezeichnen die einzelnen Theile der Inschriften verschieden, und zwar in folgender Weise:

Denkmal des Kül Tägin.

1. Ostseite:	THOMSEN:	I E.	RADLOFF:	K.
2. Nordseite:	„	: I N.	„	: K b.
3. Südseite:	„	: I S.	„	: K a.
4. Nordostseite:	„	: I N E.	„	: K III.
5. Südostseite:	„	: I S E.	„	: K II.
6. Südwestseite:	„	: I S W.	„	; K I.
7. Westseite:	„	: I W.	„	: K c.

Denkmal des Bilgä-Khan.

1. Ostseite:	THOMSEN:	II E.	RADLOFF:	X.
2. Südostseite:	„	: II S E.	„	: X II.
3. Südseite:	„	: II S 1—12.	„	: X a 1—10.
4. Südseite:	„	: II S 13—15:	„	: X a 11—13.
5. Nordseite:	„	: II N.	„	: X b.
6. Westseite:	„	: II W.	„	: X c.
7. Südwestseite:	„	: II S W.	„	: X I.

2) Von der Existenz dieses Khans kann ich mich nicht überzeugen; sein Name fehlt in Ongin Z. 1. Da ich jedoch auf der anderen Seite mit *istmi*, *stmi* nichts anzufangen weiss (ist *mi* Fehler für *miš*?), so bleibe ich vorläufig bei THOMSENS Auffassung stehn.

vorläufig der Wortlaut des Denkmals vom Ongin Z. 1. *äčü-miz apamyz Jamy kagan* eine solche Construction. Es wird daher bei der angenommenen Übersetzung bleiben müssen. Zu *äčü* lässt sich in dieser Bedeutung das mongol. *etšige* (= *etši-ge*, cf. *aba* und *abagha*) »Vater", burjät. *esegä*, *esege*, *isigä*, *ecege* »Vater" (cf. mandschu *ecike* »Oheim") stellen; *apa* entspricht im Mandschu *ama* »Vater", (dazu die *e*-Form *eme* »Mutter", mong. *eme* »femme",) im Tungus. *ama*, *amā* (= **ama-n*) *ami*, *amin* (cf. Jučen *'á-mîn* bei Grube) »Vater", im Mongol. *aba* mit derselben Bedeutung sowie *eme-ge* »grand' mère", jakut. *äbä* »Grossmutter". Ich mache hier besonders auf die Formen mit auslautendem *n* aufmerksam [1]).

Die Bemerkung, welche Radloff p. 253 über *kagan* und *kan* macht, überrascht mich in ihrer Bestimmtheit: »vielleicht ist sogar *kan* die türkische Form, und *kagan* nur durch chinesischen Einfluss in der Folge angenommen worden. Jedenfalls kann man nicht annehmen, dass *kan* einfach aus *kagan* durch Ausfall des *g* entstanden ist." Im Mandschu, das doch am meisten chines. Einfluss ausgesetzt ist [2]), lautet das Wort nur *han*, (dazu vielleicht *haha* »männlich, Mann, stark, tapfer"??) im Burjät. *khan*, *khaṅ*, *khān*, *khāṅ*; im Tungus. *kān* (Plural; *kāsal*); im Mongol. *kan* und *kaghan*, plur. *kat*. Ich habe das intervocalische *g* der altaischen Sprachen, wie es besonders häufig im Mongolischen und Burjätischen [3]) vorliegt, immer für ein Problem gehalten, dem man durch Annahme chinesischen Einflusses in keiner Weise nahe kommen kann (vergl. *Wiener Zeitschr.* IX. p. 275 not. 3). Derartige Formen sind z. B. mongolisch *togholamui* »compter" = Burjät. *tōlanam*, mandsch. *tolombi* »zählen" (cf.

---

1) Sachlich näher, lautlich ferner stehen *apa* noch mongol. *eb̆ü-ge* „grand-père", *abu* „père".

2) Die chinesische Wiedergabe des Jučen-Wortes umschreibt Grube (*Sprache und Schrift der Jučen*, p. 93) durch *hàn-'ān*, wohl = *hān*.

3) cf. z. B. Bansarow im *Bull. hist.-phil.* St. Petersburg, 1848, vol. V, p. 132.

mong. *togha*, mand. *ton* »Zahl"); mong. *dagharamui* »avoir froid" = burjät. *dāranam* »frieren"; mong. *boghomui* »lier" = *bōnam* »festbinden"; mong. *toghosun* »poussière" = burjät. *tōhoṅ*, mand. *toron* »Staub" etc. etc. Ob die kürzere oder die längere Form die ursprünglichere ist, d. h. ob z. B. *kan* durch Ausfall von *g* aus *kagan* entstanden ist oder ob *kagan* über *kān*, *ka-an*, *kagan* aus *kan* sich entwickelt hat, wage ich nicht mit aller Bestimmtheit zu entscheiden; doch neige ich mich letzterer Ansicht zu, und zwar der Formen wegen, in welchen an Stelle von *g* (*gh*) ein *b* erscheint: mong. *degel* neben *debel* = burjät *dēl*. (cf. Bansarow, l. c.) Im Einzelnen bedarf die Erscheinung noch sehr einer genaueren Untersuchung [1]).

2. *tört buluṅ kop jaġy ärmiš; sü süläpän tört buluṅdaky budunyg kop almyš, kop baz kylmyš; bašlyg-yg jükündürmiš, ätizlig-ig sökürmiš; ilgärü Kadyrkan jyš-ka tägi, kärü Tämir Kapyg-ka tägi kondurmyš.*

Die grössten Schwierigkeiten hat bis jetzt die Erklärung von *kop* gemacht. Thomsen, auf dessen Erklärung ich hier verweisen kann, übersetzt es durch »beaucoup, nombreux, grand nombre de etc." Gegen diese adjectivische Erklärung spricht zunächst der Umstand, dass in dieser Bedeutung sonst *öküš* vorkommt (cf. I S. 6. *öküš Türk budun öltig* und damit I S. 7; II E. 31); sodann die wechselnde Stellung von *kop*, welches einmal *vor* und dann wieder *nach* dem Substantivum steht, zu welchem es nach Thomsen gehören müsste.

Radloff liest den Complex *k-u-p* je nach dem Zusammenhang *akup*, *okup* und *ukup* und übersetzt dementsprechend durch »überfallend, Streifzüge machend", »lesend" und »hörend, verstehend". Unsere Stelle übersetzt er (l. c. p. 217) »die vier Winkel machten feindliche Einfälle, (daher) zog er mit einem Heere aus und die in

---

1) Vergl. Böhtlingk, *Sprache der Jakuten*, pp. 137 ff. sowie Radloff, *Phonetik*, pp. 74—77.

den vier Winkeln wohnenden Leute (Völker) überfallend unterwarf er, sie überfallend stellte er die Ruhe her".

Gegen diese Fassung mache ich folgende Gründe geltend: das letzte *akup* wäre zum Mindesten vollständig überflüssig; das *akup* vor *almyš* besagt zudem genau dasselbe als *sü süläpän*, ist also ebenfalls überflüssig. Wie Z. 15 *jagy-g baz kylmyš* zeigt, hängt der Accusativ *jagy-y* von *baz kylmyš*, in unserer Zeile also auch *budun-yg* von *almyš* und *baz kylmyz* ab, da *baz kylmyš* wörtlich übersetzt »machte friedlich" bedeutet, (cf. Z. 29 *bai kyldym*, Z. 29 *öküš kyldym*, Z. 30 *jagysyz kyldym*) wie aus Z. 15 ganz unzweideutig hervorgeht.

Die Stellung, die *kop* im Satze einnimmt, ist absolut eine adverbielle; die Bedeutung, die sich am klarsten aus I N 10 = K b. 10 *öd täñri jasar kiši ogl-y kop ölügli törümiš* ergiebt und an allen unverletzten und sicher zu übersetzenden Stellen vortrefflich passt, ist »sämmtlich" (»ganz und gar", »vollständig"). Diese Übersetzung schliesst sich eng genug an Thomsens heutige und Radloff's frühere an.

K. 34 = I E. 34, *tägdük-in Türk bäg-lär kop bilirsiz*, wo Radloff *okup* liest und »seine Angriffe (wo er überall angegriffen hat) wisset ihr türkischen Fürsten, wenn ihr dieses leset" übersetzt, würde dann doch wohl *ol okup Türk bäg-lär tägdük-in bilirsiz* oder *tägdük-in okup Türk bäg-lär bilirsiz* lauten. Die richtige Übersetzung ist auch hier »seine Angriffe kennt ihr sämmtlich, ihr Türk Bäge".

K II (Radl. p. 28.) = I S E (Thoms. p. 120) *jägirmi kün oluryp bu taš-ka bu tamka kop Jolyg Tägin bitidim*, wo Radloff »auf den Stein die Schriftzeichen ablesend habe ich, Jolig Tägin, geschrieben", Thomsen dagegen »ces nombreux signes" übersetzt, kann ich nur durch »Zwanzig Tage verweilend, habe ich, Jolig Tägin, auf diesen Stein diese Zeichen sämmtlich geschrieben" übersetzen.

Ebenso passt »sämmtlich" und nur »sämmtlich" in K b. 9—10 = I N. 9—10: *ögä-m katun ulaju ögä-lär-im, äkä-lär-im* .....

bunča jämä tirigi küñ boldačy ärti(giz) [1])
ölügi jurt-da jol-ta jatu kaldačy ärtigiz
Kül Tägin jok ärsär kop öltäči ärtigiz,

was ich übersetze: »Du, meine Mutter, die Khatun, und Ihr anderen Frauen meines Vaters (*ögä-lär-im* = meine Mütter) und Ihr, meine älteren Schwestern..... Ihr alle (*bunča jämä*) würdet lebend zu Mägden geworden sein, würdet sterbend in der Jurte und auf dem Wege gelegen haben; wenn Kül Tägin nicht gewesen wäre, würdet Ihr sämmtlich gestorben sein". Hier ist THOMSENS »un grand nombre d'entre vous" ganz besonders schlecht am Platze.

Der Satz *tört buluñdaky budun-yg kop almyš* »die Völker der vier Weltgegenden unterwarf ich sämmtlich" klingt allerdings etwas übertrieben; doch vergleiche man Ongin Z. 1, wo es noch viel summarischer heisst: *tört buluñ-yg kysmyš*.

Geht auf der einen Seite die Bedeutung von *kop* aus den angeführten Stellen unzweideutig hervor, so ist eine Etymologie anderseits schwer zu finden; zweifelnd möchte ich auf mand. *kob seme* »ganz, im Allgemeinen" aufmerksam machen, sowie auf das Tungusische *upkal*, *upkat* »alles, alle", welches vielleicht über **hup* nach **kup* weist.

THOMSENS Auffassung (cf. dessen Note 4) von

bašlyg-yg jükündürmiš
tizlig-ig sökürmiš

halte ich nicht für besonders glücklich; ich schliesse mich daher mehr an RADLOFF an, nur übersetze ich *ätizlig*, des Parallelismus mit *bašlyg* wegen, nicht durch »Hoheit" sondern durch »Anführer".

2. (Fortsetzung) *äkin ara* 3. *idioksyz Kök Türk anča olurur ärmiš; bilgä kagan ärmiš, alp kagan ärmiš, bujuruk-y jämä bilgä ärmiš*

---

1) Diese Ergänzung, für die auf dem Steine keine Lücke sich findet, ergiebt sich ohne allen Zweifel aus dem Parallelismus der drei Glieder; oder dürfen wir *ärti* lediglich als Anakol. fassen?

ärinč, *alp ärmiš ärinč*, *bäg-lär-i jämä*, *budun-y jämä tüz ärmiš. any üčün äl-ig anča tutmyš ärinč*; *äl-ig tutyp törü-g ätmiš. özinčä* **4.** *kärgäk bolmyš.*

Den von mir zweifelnd *idioksyz* umschriebenen Complex liest Radloff *idi uksyz* (= *idi-siz*, *uk-syz*) was er durch »herrenlos" und »geschlechtslos" = »ohne Geschlechter" (cf. auch sein Glossar) übersetzt. Dagegen spricht aber der Inhalt unserer Inschrift; denn nach dem in Z. 1. Erzählten (*Bumyn kagan .... olurmyš*) und dem Folgenden (*bilgä kayan ärmiš*) konnten die Türk zu dieser Zeit nicht mehr für *idisiz* gelten. Ausserdem wurde es von den Türk keineswegs als ein Glück betrachtet, *idisiz* zu sein, wie sich aus Z. 19: *äčü-miz apa-myz tutmyš jär sub idisiz bolmazun täjin* und Z. 10. *Kögmän jär sub idisiz kalmazun täjin* ergiebt. Im Mong. bedeutet *uk ügei* »sans commencement, d'une basse extraction".

Thomsen übersetzt *idioksyz* durch »en souverains" und macht dazu (p. 138 not. 7) die Bemerkung »la combinaison *idioqsyz* signifie en tout cas »souverain" :-*syz*, sans, *idi*, maître, seigneur, c'est à dire suzerain ..." In *oq* sieht er, unter Verweisung auf Deguignes I, 2, p. 11 note d., *oq* »Pfeil"[1]). Damit stimmt dann wieder wenig seine Übersetzung der oben citierten Z. 19 »pour que la terre et l'eau que nos ancêtres avaient eues en possession, ne fussent point sans maître".

idisiz heisst nur »ohne Herrn", sei es nun »ohne Khan", »ohne Bäg", »ohne Schad" etc.; dies ergiebt sich unzweideutig aus Z. 20: *kagan at bun-da biz bärtimiz* und dem nach dem Tode des Khans folgenden *idisiz* in derselben Zeile.

Es scheint mir, dass gerade das Gegenteil von »herrenlos" durch den gesammten Inhalt der Inschrift verlangt würde; *idi oksyz* müsste also »herrenlos", »hordenlos" bedeuten. Als Erklärung bietet sich *idi* und *ok* + *syz*, wobei wir anzunehmen hätten, dass »früher" ergänzt

1) Vergl. jetzt Schlegels Ausführungen in seiner Arbeit über die chines. Inschrift auf dem uigurischen Denkmal in Kara Balgassun (Helsingfors 1896) pp. 110—113, 122.

werden muss. Doch kann ich für die Richtigkeit dieser Ansetzung keine Beweise beibringen, vielleicht erscheint sie auch als geschraubt. Die schwierige Stelle K a 4—5 = I S 4—5, wage ich nur sehr zweifelnd herbeizuziehen:

Ütükän jyš-da jäg idi jok ärmiš
äl tutsak jär Ütükän jyš ärmiš,
bu jär-dä oluryp Tabgač budun birlä 5. *tüzältim.*

»Im Ütükän Walde waren die Güter ohne Herrn (d. h. der Ütükän Wald war herrenloses Gebiet?); das Land, in welchem ich mich zum Herrn (*tut*) über die Äle machte, war der Ütükän Wald. Als ich in diesem Lande Herrscher geworden war, trat ich mit den Chinesen in Verbindung"[1]). Die Übereinstimmung zwischen *idi*, *tut* und *olur* ist zu auffallend, als dass wir Thomsens Erklärung, die wohl auf den chinesischen Kaiser als *idi* hinzielt, annehmen könnten.

4. (Fortsetzung:) *jogčy sygytčy öñrä kün togušyk-da bökli čölig äl, Tabgač, Tüpüt, Apar, Apurym, Kyrkyz, Üč-Kurykan, Otuz-Tatar, Kytai Tataby, bunča budun kälipän sygytamyš joglamyš; andag külig kagan ärmiš.*

Die Übersetzungen, welche Thomsen und Radloff von *öñrä kün togušyk-da bökli čölig äl* bieten, sind ungenau, wie mir scheint. Thomsen übersetzt: (arrivèrent) de l'avant, du côté du soleil levant, les puissants peuples du désert (c'est-à-dire étrangers?) Gegen die ablativische Übersetzung von *da* spricht, dass die in Z. 4. aufgezählten Völker keineswegs sämmtlich im Osten der Türk wohnten, also auch nicht von Osten kommen konnten. Radloff übersetzt neuerdings »kamen das im Osten wohnende Volk des Bökli Aetschü" (vergl. die Verbesserungen und p. 440). So viel ich weiss, kann *äl* jedoch nicht in der Bedeutung *budun* zur Bezeichnung eines nicht türkischen Volkes gebraucht werden, weswegen auch Thomsens »peuples

1) Über den Ütükän Wald vergl. jetzt Schlegel l. c. pp. 17 ff.

étrangers" zu verwerfen ist. Grammatisch richtig kann *öïrä — äl* nur durch »nach vorn, zum Aufgang der Sonne (zogen) die mächtigen Äle der Steppe" übersetzt werden. Da in I S 7—8 = K a. 7—8 *jazy* »Ebene" im Gegensatz zu *Ütükän jyš* (Bergwald) steht, so verstehe ich unter *čölig äl* die die Steppen bewohnenden Stämme der Türk. »Nach Osten" kann sich nur auf die Richtung des Zuges bei den Trauerfeierlichkeiten beziehen; Osten ist ja auch die Seite, nach welcher unsere Inschriften schauen.

Ob man *Apar*, *Apurym* oder *Parpurym* lesen will, ist gleichgiltig, solange wir von den einen so wenig wissen, als von den andern. Radloff denkt bei Parpurym an die Fo-fu der Chinesen.

4. (Fortsetzung.) *anda kisrä ini-si kagan* 5. *bolmyš ärinč, oglyt-y kagan bolmyš ärinč; anda kisrä ini-si äči-sin-täg kylynmaduk ärinč, ogl-y akaṅ-yn-täg kylynmaduk ärinč; biligsiz kagan olurmyš ärinč, jablak kagan olurmyš ärinč; bujuruk-y jämä biligsiz ärinč, jablak ärmiš ärinč.*

Die einzig richtige Erklärung der oben *oglyt-y* umschriebenen Zeichengruppe hat Radloff gegeben, wenn er auch versäumt hat, die Consequenzen aus seiner Erklärung zu ziehen; *oglyt* ist in der That eine ganz regelrechte Pluralbildung aus einer altaischen *n*-Form. Daran kann Thomsens verfehlte Bemerkung in den Nachträgen (p. 222) nicht rütteln. Der zu *oglyt* vorauszusetzende Stamm *oglyn* liegt in Z. 7 *bäglik ury oglyn kul boldy* vor. Zu *oglyn-oglyt* im Köktürkischen gehören die mongol. Bildungen *morin-morit*, *ebesün-ebesüt*, *eltši* [in den Yarliks, die neuerdings in den *Documents de l'Epoque Mongole* veröffentlicht wurden, auch *eltšin* [1])] *-eltčit*, *sain-sait*, *Sultan-Sultat* (vergl. schon den Brief Oeldjaïtu's bei Schmidt oder in den *Documents*) etc. Aus dem Burjätischen gehören Bildungen wie *modo*,

1) Im Yarlik des Buyantu-Khan Z. 5—6 *eltšin-e*, in dem des Ananda Z. 1 von links.

modon, *modoń*, plur. *modot* (cf. *ken-ket* »wer") hierher. Das Mandschu bietet uns neben dem Mongol. *sain-sait* sein *sain-saisa*, *non-nota*, das Tungusische zeigt an Stelle von *s* vielmehr *r* in *oron-oror*, *nuńan-nuńar*.

Eine ebenso alte, uraltaische Bildung finden wir in Z. 4 in *akań*; es ist die *ń*-Form eines vorauszusetzenden *aka-akan-akań*. Lautlich entspricht im Mongol. *aka* »frère ainé, ainé (chef) de la famille" (nach dem Plural *aka-nar* = **aka-n-lar* = **akan-lar*), im Tungus. *akā* (= **akan*; daneben *akin*) »älterer Bruder", im Burjät. *aka*, *akha* in derselben Bedeutung. Die Mandschu und Jučen Formen entfernen sich etwas von diesen alten Bildungen: *ahôn* und *'á-hûn-wēn-* = *ahūn*.

Wie im Mandschu neben *ama* die *e*-Form *eme* steht, so finden wir im Köktürkischen neben *akań* das uns schon aus K b 9 = I N 9 bekannte *äkä*, dem lautlich im Mongol. *eke* »Mutter", im Burjät. *eke*, *ekhe* »Mutter" im Tungus. *äkǟ* (= *äkän*) »ältere Schwester, Tante" (cf. burjät. *ege-še*, *igi-ši* »ältere Schwester") entspricht [1]).

Die erst jetzt erschlossenen Formen *oglyn-oglyt* und *akań* beweisen übrigens zur Evidenz, dass ich mit meinen Bemerkungen über das auslautende *n* im Altaischen (cf. *T'oung Pao* 1895, pp. 216—221.) das Richtige getroffen habe.

6. *bäg-lär-i budun-y tüzsiz üčün*, *Tabgač budun täblig-in körlig*(*-in*) *üčün*, *aramakčy-syn üčün*, *inili äčili küńsürtük-in üčün*, *bägli budunlyg jońšurtuk-yn üčün*, *Türk budun älläḍük äl-in yčgynu ydmyš*. **7.** *kaganladuk kagan-yn jitürü ydmyš*.

körlig(*-in*) ergänze ich nach II E 6 = X 6. Im Übrigen ist die-

1) Im Köktürkischen kann *äkä* nicht die Bedeutung „Mutter" gehabt haben, da es in Z. 9. von K b = I N neben und hinter *ögä* erscheint. Lautlich und sachlich nicht ganz genau gehören zu diesem *ögä* das Burjät. *öken* (= *öke-n*) *ökin*, *ökin* „Tochter, Mädchen", tungus. *ųgi* „Frau des älteren Bruders", mongol. *üküi* „tante, sœur ainée", *ükin* „vierge, fille", und mand. *oke* „Vatersbruder Frau", *uhen* „Bruders Frau", *uhume* „Frau des jüngeren Vatersbruder".

ser Paragraph noch sehr dunkel, da mehrere Wörter bis jetzt nicht ganz sicher mit neueren Formen haben identificiert werden können.

Das nur hier vorkommende *körlig* kann kaum von *kör* getrennt werden, wie es in Z. 30. *kop mańa körti* »sämmtlich waren sie mir ergeben" und Z. 23. *körgü-ń-in üčün* »wegen Deiner Treue, Ergebenheit" etc. vorliegt. Dann könnte *täblig* in der That zu dem von THOMSEN angeführten *täbi* »Genosse" gehören. *Tabgač budun täblig-in körlig-in üčün* könnte demnach vielleicht durch »wegen der Freundschaft und Ergebenheit des (oder: gegen das?) chines. Volkes" übersetzt werden.

An *aramakčy* klingt das mong. *aramak* »rare, clair-semé, dispersé, éloigné l'un de l'autre" an (die jakut. Entspr. bei BÖHTLINGK, p. 8). Ob wir durch »da sie sich zerstreut, von einander entfernt hatten" übersetzen und zur Erklärung auf ähnliche, spätere Vorkommnisse [1]) verweisen dürfen (cf. Z. 23—24, Z. 27 auf 28), wage ich nicht zu entscheiden, und zwar ganz besonders der äusseren Gestalt von *aramakčy* wegen.

7. (Fortsetz.) *Tabgač budun-ka bäglik ury oglyn kul boldy, silik kyz oglyn küń boldy; Türk bäg-lär Türk at-yn yty, Tabgačgy bäglär Tabgač at-yn tutypan, Tabgač kagan-ka.* 8. *körmiš; älig jyl äsig küč-ig bärmiš: ilgärü kün togušyk-da Bökli-Kagan-ka tägi süläjü bärmiš, kurygaru Tämir-Kapyg-ka tägi süläjü bärmiš; Tabgač kagan-ka äl-in törü-sin aly bärmiš.*

Zu *oglyn*, wie beide Stellen vollständig deutlich lesen, ist das oben zu *oglyt* Bemerkte zu vergleichen; unter Bökli-Khan verstehe ich ein Gebirge [2]). *ilgärü-süläjü bärmiš* bezieht sich auf die Türk,

1) cf. auch Ongin ZZ. 1—2.

2) Worauf bezieht sich *bökli kagan-ka tägi* „jusque chez le puissant kagan" bei THOMSEN? Der chinesische Kaiser kann selbstverständlich nicht damit gemeint sein. Zwischen *ilgärü* und *tägi* etc. steht sonst immer der Name einer Gegend im Dativ; oder es folgt auf *ilgärü* der Name eines Volkes und dann *tapa* „gegen". Demnach kann die Bedeutung von Bökli-Khan kaum zweifelhaft sein.

und keineswegs auf die Chinesen; allerdings geschahen diese Züge unter Oberhoheit (*Tabgač kagan-ka*) der Chinesen. Die richtige Erklärung der Stelle findet sich bei RADL. p. 433—34; in der Übersetzung wird dann wieder, wie früher, (die Chinesen) eingesetzt.

8. (Fortsetzung) *Türk kara kamyg* **9.** *budun anča tämiš*: »*ällig budun ärtim, äl-im amaty kany? käm-kä äl-ig kazganur-män?*" — *tär ärmiš* — »*kaganlyg budun ärtim, kagan-ym kany? nä kagan-ka äs-ig küč-ig bärür-män?*" — *tär ärmiš* —, *anča täp, Tabgač kagan-ka jagy bolmyš.* **10.** *jagy bolyp, ätünü jaratunu umduk, jana ičikmiš; bunča äs-ig küč-ig bärtükgärü sakynmaty*: »*Türk budun ölüräjin, urugsyrtajyn*" — *tär ärmiš, jokadu baryr ärmiš.*

Die von THOMSEN und RADLOFF vorgeschlagenen Erklärungen von (*a-*)*maty* befriedigen nicht vollständig; eine andere Erklärung kann ich jedoch auch nicht geben. Am meisten sagt mir THOMSENS Auffassung zu *äl-im amat-y* = *äl-im-iń amat-y* vergl. Z. 12 *akań-ym süsi*, wo der Genitif auch nicht durch das Affix ausgedrückt ist. Zu *urugsyrt*, Factitif von *urugsyr* »ohne Verwandte, ohne Nachkommen sein" vergleiche man das mongol. *uruk* »famille, parents du côté de la femme, tribu", burj. *urek* »Verwandter". Die unangenehme Operation, an die RADLOFF bei dieser Auffassung von *urugsyrt* denkt (p. 226), ist vollständig unnöthig, da *urugsyrt* als ein Synonym von *ölür* betrachtet werden kann.

10. (Fortsetzung) *özä Türk täńri-si, Türk yduk jär-i* **11.** *suby anča tämiš* (*ärinč*): »*Türk budun jok bolmazun*" — *täjin* — »*budun bolčun*" — *täjin* —, *akań-ym Äl-Täräs kagan-yg, ögä-m Äl-Bilgä katun-yg täńri töpä-sin-dä tutyp, jögärü kötürmiš ärinč. akań-ym kagan jäti jägirmi är-in tašykmyš. tašra* **12.** *joryjur täjin kü äšidip, balykdaky tagykmyš, tagdaky änmiš; tärilip, jätmiš är bolmyš. täńri küč bärtük üčün, akań-ym kagan sü-si böri-täg ärmiš, jagy-sy koi-täg ärmiš; ilgärü kurygaru süläp, tärmiš, kobartmyš; kamygy* **13.** *jäti jüz är bolmyš.*

Radloff liest anstatt *yduk* vielmehr *aidyk* »genannt". Bei dieser Auffassung ist die Stellung untürkisch; es müsste *jär sub aidyk* lauten, ebenso in Z. 23. *Ütükän jyš aidyk* etc. Ich ergänze *ärinč* hinter *tämiš* nach dem Duplicat; es steht parallel zu *kötürmiš ärinč*. Nach directer Rede ist *täjin* nach dem überaus häufigen mongolischen *kemen* zu beurteilen (cf. Schmidt, Gramm. § 155, c. vergl. auch Kowalewski s. v.)

Einige Schwierigkeiten bereitet *bolčun*, welches nur ein Imperatif sein kann, da *täjin* folgt. Es muss also für *bolzun* stehn, wie wir die Form in den Inschriften vom Choito Tamir I. Z. 6.; II. Z. 6.; III. Z. 8.; VII. Z. 4. geschrieben finden. Ein Fehler kann *bolčun* schwerlich sein, da das Duplicat ebenso schreibt; *č* ist wohl unter dem Einfluss von *l* entstanden; cf. *jolta*, *ölti* etc. Wenn dies richtig ist, würde sich für *z* der phonetische Wert *ʒ* ergeben. Über den Sinn der Stelle kann übrigens kaum ein Zweifel herrschen, cf. Ongin Z. 3: *Türk budun jitmäzün täjin, joluk ärmäzün täjin.* Radloff meint (p. 238) *budun bolčun* habe keinen Sinn. Ich übersetze »das Türk-Volk möge nicht untergehn, es möge ein Volk sein, bleiben"; dazu vergl. Z. 19 *bolmazun*, Z. 20 *kalmazun* [1]).

13. (Fortsetzung) *jäti jüz är bolyp, älsirmiš kagansyrmyš budun-yg, küńdämiš kuldamyš budun-yg, Türk törü-sün yčgynmyš budun-yg äčü-m apa-m törü-sin-čä jaratmyš, bušgurmyš.*

Diese Stelle ist, so einfach sie mir jetzt vorkommen will, doch eine der schwierigsten der ganzen Inschrift, wie schon zur Genüge aus Radloffs verschiedenen Übersetzungen, denen sich Thomsen seinerseits keineswegs anschliesst, hervorgeht. Thomsens Auffassung ist die folgende: *jäti jüz är bolyp, älsirämiš kagansyramyš; budun-yg küńdämiš kuldamyš; budun-yg Türk törü-sün yčgynmyš; bydun-yg äčü-m apa-m törü-sin-čä jaratmyš* = après qu'il furent devenus sept cents

1) Man kann auch mit Thomsen „werde wieder ein Volk" übersetzen. Desselben Ansetzung eines Stammes *bolč* (p. 196) befriedigt nicht.

hommes, il dépossédа les peuples (indépendants) et déposa des Khans, il fit les peuples serves et esclaves; il abolit les peuples et leurs institutions turques; il régla les peuples d'après les institutions de nos ancêtres...." Er fasst also *budun-yg* und *Türk törü-sün* als Accusative, abhängig von *yčgynmyš*, eine Auffassung, gegen welche grammatisch nichts einzuwenden ist. Da er aber unter den in diesem Paragraphen genannten *budun* durchgängig nicht-türkische Völker versteht und verstehen muss — denn ohne diese Annahme würde sich ja die ganze Stelle bei seiner Auffassung im Widerspruch mit dem Vorhergehenden befinden — so begeht er den logischen Fehler, nicht-türkischen Völkern türkische Institutionen zuzuschreiben, und das zu einer Zeit, wo die Türk selbst nicht mehr organisiert waren. Zudem ist seine Übersetzung von *Türk törü-sün yčgynmyš* nicht mit dem folgenden *äčü-m apa-m törü-sin-čä* zu vereinbaren; und damit steht und fällt der Rest.

Radloff trennt in seiner letzten Übersetzung das erste *budun-yg* von den beiden folgenden *budun-yg*; doch regiert *jaratmyš* sie alle drei. Der Parallelismus in der Construction von Z. 13 ist nämlich der folgende:

jäti jüz är bolyp

1. *älsirmiš kagansyrmyš budun-yg*,
2. *küñdämiš kuldamyš budun-yg*,
3. *Türk törü-sün yčgynmys budun-yg*,
   äčü-m apa-m törü-sin-čä jaratmyš.

Die Übersetzung von 1—3 ist:

1. das Volk (Accusat.), welches ohne Äle und Khane war,
2. das Volk, welches Knechte und Mägde geworden war,
3. das Volk, welches seine Türkische Törü [1]) aufgelöst hatte.

Das Ganze ist eine Recapitulation des in den Zeilen 6. und 7. Gesagten und zwar entspricht:

1) cf. das unten zu Z. 16. Bemerkte.

1. *älsirmiš* dem *äl-in yčgynu ydmyš* in Z. 6. *kagansyrmyš* dem *kagan-yn jitürü ydmyš* in Z. 7.
2. *küńdämiš kuldamyš* dem *ury oglyn kul boldy, kyz oglyn küń boldy* in Z. 7.
3. *Türk törü-sün yčgynmyš* dem Schluss von Z. 7. und überhaupt der ganzen Sachlage.

Zur Construction von °*myš budun* vergl. Z. 23 *ägidmiš bilgä kagan*, Z. 25. *kötürmiš täńri*. Bei den gegenteiligen Bemerkungen eines so ausgezeichneten Kenners wie Radloff, wird es mir einigermassen schwer, an der Deutung *älsirmiš*= »sie hatten keine Äle etc." festzuhalten, trotzdem scheint mir der ganze Inhalt der Inschrift diese Bedeutung gebieterisch zu fordern; *älsirmiš* zerlege ich, wie auch *älsirtmiš* in *äl* + *siz* resp. *äl* + *siz* + *t*, wobei ich Wechsel von *r* mit *z* anzunehmen gezwungen bin [1]). Nur bei dieser Übersetzung scheint sich der Inhalt der Inschrift logisch fort zu entwickeln; ich sehe erst nachträglich wieder, dass auch Radloff diese Übersetzung als logisch ganz möglich bezeichnet (p. 206). Dasselbe kann von seiner eignen nicht gelten, da es schon in Z. 11 heisst *akań-ym Äl-Täräs kagan-yg* ..... *jögärü kötürmiš* und der *akań* von diesem Augenblicke an immer als *kagan* bezeichnet wird. Ausserdem würden *älsirämiš kagansyramyš* bei Radloffs Auffassung ungefähr dasselbe besagen, als *äčü-m apa-m törü-sin-čä jaratmyš* in derselben Zeile.

13. (Fortsetzung) *Töläs Tarduš budun-yg anda ätmiš* **14.** *jabgu-g šad-yg anda bärmiš. bärijä Tabgač budun jagy ärmiš, jyryja Baz kagan Tokuz Oguz budun jagy ärmiš; Kyrkyz, Kurykan, Otuz Tatar, Kytai Tataby kop jagy ärmiš. akań-ym kagan bunča* (Lücke von etwa 14 Zeichen) **15.** *kyrk artuky jäti jol-y sülämiš, jägirmi süńüš süńüšmiš. täńri jarlykaduk üčün älliğ-ig älsirtmiš, kaganlyg-yg kagansyrtmyš, jagy-g baz kylmyš, ätizliğ-ig sökürmiš, bašlyg-yg jükündürmiš. akań-ym ka-*

1) cf. Radloff, *Phonetik*, §§ 286, 338.

gan (Lücke von etwa 7 Zeichen) **16.** *törü-g kazganyp, uča barmyš; akań-ym kagan-ka bašlaju Baz kagan-yg balbal tikmiš.*

Baz kagan kann als Genitif zu *Tokuz Oguz* gehören; die Bedeutung wird dadurch nicht modificiert. *älsirt, kagansyrt* bedeuten wörtlich »ohne Äle, ohne Khane machen". Ich lese *älsirt* weil an Stelle von *kobartdym* in I S 10 im Duplicat *kobartym* erscheint, woraus zu schliessen ist, dass zwischen *t* und *d* kein Vocal gehört wurde; vergl. Z. 18 *älsirtdiniz kagansyrtdymyz* und dazu Schreibungen wie *kytymyz* I N. 8. = *kyd-dymyz*, *artaty* I E. 22. (unten Z. 22) = *artad-dy*. Radloffs Auffassung von *ällig-ig älsirt* etc. »hat er das Äl-thum sich als *äl* geriren lassen, hat er das Chanthum sich als Chan geriren lassen", erscheint mir schon deswegen als wenig logisch, weil sich Alles in Z. 15 Erzählte offenbar auf des Khans Thätigkeit in Feindesland bezieht. Wenn *kagansyra*, wie Radloff will, wirklich »sich als Chan geriren" bedeutet hätte, so wäre die factitive Form hier vollkommen überflüssig gewesen. Die Bedeutung der Stelle ist: er machte diejenigen, welche bisher in eigne Stämme zerfielen, stammlos, und zwar dadurch, dass er sie in irgend einem Theile des Reichs ansiedelte oder Mitglieder des Stammes X anderen Stämmen zuteilte, sodass ihr Name unterging. *kaganlyg-yg kagansyrtmyš* bedeutet, dass er denjenigen, die bisher unter einem eignen *Khan* unabhängig gewesen waren, diesen *Khan* nahm und im letzten Grunde sich selbst an dessen Stelle setzte. Dass diese Erklärung richtig ist, geht aus Z. 20 deutlich hervor: »(Khan der Kirgisen) war Bars Bäg; ihm hatten wir den Khan-Titel verliehen und meine jüngere Schwester, die Prinzessin, zur Frau gegeben; doch er selbst verging sich gegen uns und starb, worauf sein Volk Knechte und Mägde wurde. Doch wir waren der Meinung, das Land Kögmän möge nicht ohne Herrn sein und ordneten daher das nicht zahlreiche Volk der Kirgisen....." Hätte der Khan, anstatt den Bars Bäg und die Kirgisen zum Subject dieses ganzen Satzes zu

machen, sich selbst und seinen Onkel als die ausführenden Personen bezeichnet, so würde er an Stelle von *kagan-y ölti* gesagt haben *Kyrkyz budun-yg kagansyrtdymyz;* an Stelle von *budun-y küñ kul boldy* würde er *älsirtdimiz* gebraucht haben.

16. (Fortsetzung) *ol törü-dä özä äči-m kagan olurty; äči-m kagan olurypan, Türk budun-yg jïčä ätdi ägiti, čygaj-yg bai kyldy, az-yg öküš kyldy.* **17.** *äči-m kagan olurtuk-da, öz-im Tarduš budun özä šad ärtim. äči-m kagan birlä ilgärü Jašyl Ügüz Šanduñ jazy-ka tägi sülädimiz, kurygaru Tämir Kapyg-ka tägi sülädimiz, Kögmän aša Kyrkyz ïär-iñä tägi sülädimiz.* **18.** *kamygy bäš otuz sülädimiz, üč jägirmi süñüšdimiz, ällig-ig älsirtdimiz, kaganlyg-yg kagansyrtdymyz, ätizlig-ig sökürtimiz, bašlyg-yg jükündürtimiz.*

Radloffs Übersetzung von *ol törü-dä özä* »auf diesen seinen Ehrenplatz" ist unrichtig, da es in diesem Falle *tör-dä*, *tör-tä* oder *tör-indä*[1]) heissen müsste. Thomsen übersetzt durch »d'après l'usage", wie Radloff früher übersetzte (s. v. *özä*). Auch diese Auffassung ist falsch, da *özä* mit dem Indefinitif oder dem Datif »über" bedeutet: Z. 1. *kiši ogl-yn-da özä .... Ästämi kagan olurmyš*, Z. 17. *Tarduš budun özä šad ärtim*, II E 21 *budun-da özä olurmadym.* Demnach kann *ol törü-dä özä äči-m kagan olurty* nur heissen »über diese *törü* wurde mein Onkel Khan". Was bedeutet jetzt *törü*? Radloff, der es auf p. 214 als »das Gewohnheitsrecht, auf das sich die Ordnung der socialen Einheiten, das Äl, stützt" definiert, übersetzt jetzt an allen Stellen, wo er nicht *tör* Ehrenplatz liest, durch »Gesetze". Thomsen gebraucht die Bedeutungen »institutions, lois, usage"[2]). Die entsprechenden Wörter: mand. *doro*, mongol. *türü* haben ausser den Bedeutungen »Sitte", »loi" etc. auch die folgenden: »Herrschaft", »gouvernement, administration, régence" z. B. in *kaghan-u türü* gou-

1) I E 16 = K 16 schreibt plene *t-ö-r-ü-d-ä*, während das Duplicat *t-ö-r-d-ä* schreibt, was *törü-dä* zu lesen ist.

2) In I E 31 auch »gouvernement". In den Verbesserungen p. 194 au dessus de ces mêmes institutions, was ich leider erst bei der Correctur sehe.

vernement, règne, monarchie, royaume". Und diese Bedeutung (imperium in beiden Bedeutungen) kommt, neben der von »Gesetz", auch dem Köktürkischen zu, wie aus *öl törü-dä* hervorgeht: »über diese Herrschaft wurde mein Onkel Khan", oder: »setzte sich mein Onkel, der Khan". Ebenso wird in Z. 8. *Tabgač kagan-ka äl-in törüsin aly bärmiš* zu übersetzen sein; dazu stimmt dann glücklich in Z. 9. *äl-im amaty kany* (auf *äl* in Z. 8. bezüglich) und *kagan-ym kany* (auf *törü* bezüglich). Dieselbe Bedeutung passt in Z. 13. *Türk törüsün yčgynmyš budun-yg*, Z. 22. *anča kazganmyš ätmiš, äl-imiz törümiz ärti*, Z. 22. *äl-iñin törü-ñin käm artaty* vielleicht besser, als »Gesetze" u. s. w.

Die wörtliche Übersetzung von *Jašyl Ügüz Šanduñ jazy-ka* ist »bis zur Ebene Schandung des grünen Flusses, = am *Jašyl Ügüz*". Den von mir nach Thomsen *aša* umschriebenen Complex zieht Radloff zum folgenden *Kyrkyz*; er sieht darin einen sonst unbekannten Stamm »Scha-Kirgisen". Grammatisch lässt sich hiergegen an dieser Stelle nichts einwenden; da jedoch in Z. 21. *Kadyrkan jyš-yg Ša budun-yg* etc. bei Radloffs Erklärung der Accusat. *jyš-yg* vollkommen in der Luft schweben würde, so fasse ich *ša* an beiden Stellen als *aša*.

18. (Fortsetzung.) *Türgäs kagan Türk-imiz budun-ymyz ärti; bilmädük-in* **19.** *üčün biz-iñä jañyluk-yn üčün kagan-y ölti, bujuruk-y bäglär-i jämä ölti, unuk budun ämgäk körti. „äčü-miz apa-myz tutmyš jär sub idisiz bolmazun"-täjin-, az budun-yg ätip jar...* [Lücke von etwa 15 Zeichen] **20.** *Bars bäg ärti; kagan at bun-da biz bärtimiz, siñil-im kunčuju-g bärtimiz; öz-i jañyldy; kagan-y ölti, budun-y küñ kul boldy. „Kögmän jär sub idisiz kalmazun" -täjin-, az Kyrkyz budun-yg jaratyp kältimiz, süñüšdimiz* [Lücke von etwa 4 Zeichen.] **21.** *jana bärtimiz; ilgärü Kadyrkan jyš-yg aša budun-yg anča kondurtymyz, anča ätdimiz, kurygaru Käñü Tarman-ka tägi Türk budun-yg anča kondurtymyz, anča ätdimiz; ol öd-kä kul kullyg bolmyš ärti, küñ küñlig bolmyš ärti;* **22.** *anča kazganmyš, ätmiš, äl-imiz törü-miz ärti.*

Die Ergänzungen ergeben sich alle aus dem Duplicat. Der Schluss von Z. 19. hat vielleicht *Kyrkyz budun kagan-y* gelautet. Das von mir *kunčuju* umschriebene Wort lautet im Mandschu *guñju*, im Mongol. *güñdšü* = »fille de l'empereur". In Z. 21 übersetzt Radloff »Nach Osten bis zum Bergwalde Kadyrkan siedelten wir einen Teil des Scha Volkes an", was ich mit dem Wortlaut des Textes nicht vereinbaren kann. Auch für das Volk Az (*az budun*) scheinen mir keine ausreichenden Gründe vorzuliegen.

22. (Fortsetzung.) *Türk Oguz bäg-lär-i budun äšidin: özä täñri basmasar, asra jär tilänmäsär, Türk budun, äl-iñin törü-ñin käm artaty? .... Türk budun ärtigiz,* **23.** *ökün! körgü-ñin üčün ägidmiš bilgä kagan-yñan, ärmiš barmyš ädgü äl-iñä kändü jañyldyg, jablak kigürtig. jaraklyg kandan kälip jaja ältdi, süñüglig kandan kälipän sürä ältdi? yduk Ütükän jyš budun bardyg, ilgärü* **24.** *bardyg, kurygaru baryggyma bardyg; barduk jär-dä ädgü-g ol ärinč: kan-yñ sub-ča jügürti, sönükün tag-ča jatdy; bäglik ury ogl-yñ kul boldy, silik kyz ogl-yñ küñ boldy; bilmädük üčün, jablak-yñyn üčün äči-m kagan uča bardy.* **25.** *bašlaju Kyrkyz kagan-yg balbal tikdim.*

Die Ergänzung von *Türk budun ärtigiz* am Schlusse von Z. 22 erscheint nach dem Duplicat sicher; die vorhergehenden Zeichen verstehe ich nicht; durch den Sinn scheint ein Synonym von *bäglär* gefordert zu werden. Statt *kagan-yñan* (geschr. *Kgnŋn*) liest Thomsen *kagan-yñyn*, Radloff mit dem Duplicat *kagan-yña*, wie auch Thomsen übersetzt; die Möglichkeit, dass *kagan-yña-n* für gewöhnliches *kagan-yña* steht, ist jedoch nicht ausgeschlossen (cf. *kanda-n* weiter unten in Z. 23. und dazu meine Zusammenstellung in der *Wiener Zeitschrift* IX. pp. 273 ff.) Zu *özä täñri basmasar* etc. vergl. K b. 4 = I N 4: *täñri jär bulgak-yn üčün jagy boldy.* In Z. 23. kann sich *bilgä kagan* selbstverständlich nicht auf den Bruder des Kül Tägin beziehen, sondern nur auf den Onkel der Beiden [1]); cf.

1) Das geht aus der Gliederung der ganzen Inschrift (cf. die Capitel-Eintheilung in

II S 13 = Xa. 11 *akaṅ-ym Türk bilgä kagan*, wo es sich auf den Vater bezieht; vergl. II E 1 = X 1 und SCHLEGEL l. c. p. 120.

Zu *ärmiš barmyš* vergleiche man I N 1. *Karluk ... ärür barur ärkli jagy boldy*, II E 29. *Karluk ... ärür barur ärkli jagy boldy*. Es ist zu beachten, dass an diesen drei Stellen regelmässig ein Adjectif folgt; *ärmiš barmyš* könnte man fast adverbiell »in jeder Hinsicht, in jeder Lage" übersetzen. Zur Bedeutung der *bardyg* enthaltenden Sätze in Z Z. 23—24 ist *jär saju barmyš budun* aus Z Z. 27—28 heranzuziehen. Z. 24. *ädgü-g* = *ädgü-ṅ* (mit RADLOFF.) Der auch in unsern Inschriften noch an anderen Stellen vorkommende Wechsel von *n-ṅ-g* ist allgemein altaisch, worauf ich schon des öfteren aufmerksam gemacht habe.

Der ganze Abschnitt Z Z. 22—25 giebt eine überaus lebendige Schilderung vom Niedergang der Türkischen Macht unter dem Vorgänger des Bilgä-Khan, und stellt sich an epischer Schönheit den besten Theilen des Gesser-Khan würdig zur Seite [1]). Die Frage *jaraklyg kandan kälip jaja ältdi* ist eine lediglich rhetorische; gesagt soll damit werden: Feinde haben Euch nicht angegriffen und in alle Winde zerstreut; Ihr seid an Euerem Elend selbst Schuld, denn Ihr zoget selbst aus und fandet dabei Tod und Gefangenschaft. Die Todesursache des Khans geht aus dem Text nicht mit voller Gewissheit hervor: haben ihn die Türk untreu und auf eigne Faust verlassen und starb er etwa aus Gram darüber, oder kam er in einer Schlacht in Folge der Feigheit der Türk (*jablak-yṅyn üčün*) um? In letzterem Falle müsste sich also der Khan an die Spitze seines Volkes gestellt haben und in einer unglücklichen Schlacht gefallen sein. Doch ist diese Annahme nicht sehr wahrscheinlich, da

der Übersetzung) auf das Deutlichste hervor. Das Duplicat (II E 19 = X 19) lässt *bilgä* ganz aus.

1) Überhaupt klingt so manche Stelle an die im Sanang Setsen oder Gesser Khan erhaltenen mongolischen Poesieen an; *unuk budun* in Z. 19. und *ädgü budun* sind ganz typisch.

man nicht gut *kändü jaŋyldyg* sagen könnte, wenn der Zug mit Willen und Wissen des Khans unternommen worden wäre [1]).

Meine Ansetzungen für das türkische Genitif-Affix (*Wiener Zeitschrift*, IX. pp. 269, 271) können richtig sein; eine andere Auffassung ist jedoch auch möglich. THOMSENS Ausführungen über das Accusatif-Affix im köktürkischen Dialect (p. 191—92) treffen, meiner Ansicht nach, keineswegs das Richtige. Ich selbst habe mich schon seit Jahren an der Erklärung des altaischen Accusatif-Affixes abgemüht; der Kette fehlte immer ein Glied ohne welches ich gezwungen war, den verwegenen Sprung von *i* nach *g* und von *g* zu einem Labial, den THOMSEN jetzt teilweise ausführt, vorzunehmen. Die mir fehlende Form glaube ich jetzt im Köktürkischen gefunden zu haben; ich komme darauf an anderer Stelle zurück.

25. (Fortsetzung.) *„Türk budun-yg at-y kü-si jok bolmazun" -täjin-, akaŋ-ym kagan-yg ögä-m katun-yg kötürmiš täŋri äl bärigimä täŋri „Türk budun at-y kü-si jok bolmazun" -täjin-, öz-imin ol täŋri* **26.** *kagan olurtdy ärinč. näŋ jylsyg budun-ka olurmadym, ičrä ašsyz, tašra tonsyz, jabyz, jablak budun-da özä olurtym. ini-m Kül Tägin birlä sözläšdimiz „akaŋ-ymyz äči-miz kazganmyš budun at-y kü-si jok bolmazun* **27.** *-täjin-, Türk budun üčün tün udymadym, küntüz olurmadym, ini-m Kül Tägin birlä, äki šad birlä ölü jitü kazgandym; anča kazganyp bärki budun-yg ot sub kylmadym; män* [Lücke von etwa 13 Zeichen.] *jür saju* **28.** *barmyš budun ölü jitü jadag-yn jalaŋ-yn jana kälti. „budun-yg ägidäjin" -täjin-, jyrgaru Oguz budun tapa, ilgärü Kytai Tataby budun tapa, bärgärü Tabgač tapa ulug sü äki jägirmi sülädim* [Lücke von etwa 5 Zeichen] *süŋüšdim; anda* **29.** *kisrä täŋri jarlykazu; kut-ym bar üčün, ülüg-im bar üčün öltäči budun-yg tirigrü ägitim, jalaŋ budun-yg tonlyg* [Duplicat noch *kyldym*], *čygai budun-yg bai kyldym, az budun-yg öküš kyltym, ygar ällig-dä ygar kaganlyg-*

1) Vielleicht ist das in Ongin ZZ. 5—8 Erzählte zur Erklärung herbeizuziehn; vergl. auch Oa. (RADL. p. 250) Z. 3, wo unter Bilgä Khan sehr wohl der Onkel des Kül Tägin verstanden werden kann. Im Übrigen cf. THOMSEN p. 72.

da jäg kyldym, tört buluńdaky **30.** *budun-yg kop baz kyldym, jagysyz kyldym, kop mańa körti.*

Statt *budun-yg* in Z 25 steht im Duplicat nur *budun*; ein Genitif wird von *at-y kü-si* verlangt; die Frage ist jetzt, ob wir annehmen sollen, *g* stehe in *budun-yg* fehlerhaft für einfaches *budun* oder *budun-yń*, oder ob wir auch in dieser Form Wechsel von *ń* mit *g* annehmen wollen (cf. *ädgü-g* etc.; die 2te Pers. Imperfect. etc.). Stände also *budun-yg* für sonstiges *budun-yń*, so kann in der doppelten Bezeichnung des Genitifverhältnisses nichts ungewohntes gesehen werden, cf. Z. 1. *budun-yń äl-in.*

Der Stamm *olur* ist an vielen Stellen fast zum Hilfszeitwort »sein, werden" herabgesunken [1]); *olurtdy* in Z. 26. ist das Factitif dazu. *iylsyg* ist mir nicht ganz klar.

ini-m kül Tägin birlä.

äki šad birlä:

»mit meinem jüngeren Bruder Kül Tägin, mit den beiden Schad". Das Compositum *öl-jit* ist mit *är-bar* zu vergleichen [2]). Statt Thomsens *biriki* (Radloff liest gegen das Original *bälki*) lese ich *bär-ki* von dem auch in unsern Texten so oft vorkommenden Stamm *bär* [3]); vergl. jakut. *bärin* »sich ergeben", mong. *berke* »devotion austère, mortification, pénitence volontaire etc." Was *ygar ällig-dä ygar kaganlyg-da jäg kyldym* in Z. 29. bedeutet, ist nicht ganz klar; aus der Stellung in Z. 29. (vergl. ISE = K II. *ygar oglan-yńyz-da* etc.) scheint hervorzugehen, dass *ygar* Adjectiv ist. Vielleicht dürfen wir an Verwandtschaft mit dem jakut. *yk* »zusammen pressen, sich anschmiegen" und seinen Ableitungen *yksa*, *yksatyk* »nahe, dicht,

1) cf. jakut. *olor* bei Böhtlingk.

2) vergl. das jakut *öl* in *ölö kuttan* bei Böhtlingk.

3) Ebenso wohl in Ka. 1. = I S. 1. (vergl. Xb. 1. = II N. 1.): *bärki ugyš-ym budunym*; zu *ugyš* möchte ich noch mand. *uksun* (*uk-su-n*) »Kaiserliche Familie, Verwandtschaft", *uksuńga* »von einer zahlreichen Familie", *uksura* »Zweig einer Familie" und das dazu gehörige mongol. *uksagha* »parent, famille, parent d'un souverain" vergleichen.

ganz nahe" (*yksa kisi* »ein naher Verwandter") denken, und etwa durch »treu" übersetzen. Von *öltäči* bis *jäg kyldym* bezieht sich Alles auf des Khans Wirksamkeit in seinem eignen Reiche; *ällig kaganlyg* ist wörtlich »die Stämme und Khan habenden", kann aber hier nur die Unterthanen bezeichnen; zweifelnd übersetze ich daher »meinen treuen Unterthanen habe ich Gutes erwiesen" oder »bei meinen treuen Unterthanen habe ich Gutes gewirkt".

In Z. 30. liest Radloff *jagysyz kagan-ym ukup maña körti* = »meine Chane, ohne Feindschaft mich verstehend, waren mir treu ergeben". Die Stellung von *ukup* wäre auch an dieser Stelle sehr auffallend.

ÜBERSETZUNG.

I. Aufblühen der Kök Türk unter Bumyn-Khan und Ästämi-Khan.

1. Als oben der blaue Himmel und unten die dunkle Erde erschaffen waren, wurden zwischen Beiden die Menschensöhne erschaffen. Über die Menschensöhne erhoben sich meine Vorfahren Bumyn-Khan und Ästämi-Khan [1]). Als sie sich erhoben hatten, machten sie sich zu Herren (*tut*) über die Äle und Törü des Türk-Volkes und richteten sie her. **2.** Die (Völker der) vier Weltgegenden [2]) wurden sämmtlich feindlich. Mit Heeren ausziehend, unterwarfen sie die Völker der vier Weltgegenden sämmtlich und machten sie sämmtlich friedlich, die Häupter unterwarfen sie, die Anführer zwangen sie nieder. Nach Osten siedelten sie dieselben bis zum Bergwalde Kadyrkan, nach Westen bis zum Eisernen Thore an. Zwischen diesen beiden (äussersten Punkten) **3.** lebten so die früher (?) herrenlosen und hordenlosen Kök Türk, denn sie waren weise Khane, sie waren heldenhafte Khane, alle ihre Beamten waren weise, waren heldenhaft; alle ihre Bäge, ihr ganzes Volk war gerecht; deswegen machten sie sich so zu Herren über die Äle; nachdem sie sich zu Herren über die Äle gemacht, richteten sie die Törü her. Doch sie selbst **4.** starben. Als Trauernde und Leidtragende (zogen) nach Osten, zum Aufgang der Sonne, die mächtigen Äle der Steppe, die Chinesen,

1) cf. oben; eventuell ist Alles folgende in den Singular zu setzen.

2) d. h. die nicht-türkischen Völker jenseits der Gränzen; der Ausdruck *tört buluń* stammt wohl im Köktürkischen wie im Mandschu und Mongol. aus dem Chinesischen.

die Tibeter, die Apar, die Apurym, die Kirgisen, die Ütsch Kurykan, die Otuz Tatar, die Kytai Tataby: so viele Völker kamen und trauerten und klagten; so heldenhafte Khane waren sie gewesen.

II. Niedergang der Kök Türk unter den Nachfolgern Bumyn-Khans und Ästämi-Khans.

Hierauf wurde ihr jüngerer Bruder Khan [1]) 5. und ihre Söhne wurden Khane; doch war ihr jüngerer Bruder nicht wie seine älteren Brüder geschaffen, ihre Söhne nicht wie ihre Väter geschaffen: thörichte Khane kamen zur Gewalt, feige Khane kamen zur Gewalt; alle ihre Beamten waren thöricht, waren feige. 6. Und da ihre Bäge und ihr Volk ungerecht waren, und wegen ihrer Freundschaft(?) und Ergebenheit(?) gegen das chinesische Volk und wegen ihres Zerstreutseins(?), und weil jüngere Brüder und ältere Brüder uneinig waren(?) und weil Bäge und Volk sich gegenseitig Böses nachsagten (?) so löste das Türk-Volk seine Äle, die seine Äle geworden waren, auf 7. und vernichtete seine Khane, die seine Khane geworden waren.

III. Die Kök Türk im Dienste Chinas.

Seine edlen Jünglinge wurden Knechte, seine reinen Jungfrauen Mägde des chinesischen Volkes [2]). Die türkischen Bäge legten ihre türkischen Namen ab und nachdem sie als chinesische Bäge chinesische Namen angenommen (*tut*) hatten, wurden sie dem chinesischen Kaiser unterthan (*kör*) [3]) 8. und weihten ihm fünfzig Jahre lang Geist und Kraft. Nach Osten, zum Aufgang der Sonne, zogen sie (im Dienste der Chinesen) bis zum Bökli-Khan (-Gebirge), nach Westen zogen sie bis zum Eisernen Thor, und überantworteten dem chinesischen Kaiser ihre Äle und Törü.

---

1) Der Singular genügt hier vollkommen.

2) *budun-ka* „dem Volk".

3) cf. Schlegel l. c. p. 56.

IV. Die Kök Türk entziehen sich der chinesischen Oberherrschaft.

Und das niedrige Gesammtvolk der Türk **9.** sprach so: »Ich war ein Volk, das seine Äle hatte, wo ist jetzt der Ruf(?) meiner Äle, für wen erwerbe ich Äle"? — sprach es — »Ich war ein Volk, das seine Khane hatte, wo sind jetzt meine Khane, welchem Khane soll ich Geist und Kraft weihen"? — sprach es; und so sprechend wurde es dem chinesischen Kaiser feindlich. **10.** Und als es feindlich geworden war, zog es, in der Hoffnung sich zu organisiren und zu constituiren, wieder zurück und da es auf diese Weise nicht daran dachte, (den Chinesen) Geist und Kraft zu weihen, so sagten diese: »Wir wollen das Türk-Volk töten und ausrotten" und zogen aus, um es zu vernichten.

V. Die Kök Türk unter dem Äl-Täräs-Khan.

Und oben der Himmel der Türk und das geweihte Land **11.** und Wasser der Türk sprachen folgendermassen: »Das Türk-Volk möge nicht zu Grunde gehn, es möge ein Volk bleiben" und erhoben, sie auf der Höhe des Himmels haltend, meinen Vater, den Äl-Täräs-Khan, und meine Mutter, die Äl-Bilgä-Khatun. Mein Vater, der Khan, zog nun mit 27 Helden zu Felde. **12.** Und als sie die Stimme hörten, welche besagte, er streife draussen umher, zogen die Bewohner der Städte zu Berge und die Bewohner der Berge zogen zu Thal, und sich sammelnd waren ihrer 70 Helden. Da der Himmel ihnen Kraft verlieh, so war das Heer meines Vaters, des Khans, wie Wölfe, seine Feinde dagegen wie Lämmer.

Nach Osten und nach Westen ziehend, sammelte er (Leute) und reizte zum Aufstand. Im Ganzen **13.** waren ihrer 700 Helden. Und als ihrer 700 Helden waren, organisirte er, nach den Törü meiner Vorfahren, das Volk, welches ohne Äle und Khane gewesen war, das Volk, welches Knechte und Mägde gewesen war, das Volk,

welches seine türkische Törü aufgelöst hatte, und machte es kriegerisch [1]). Das Volk der Töläs und Tardusch stellte er wieder her 14. und gab ihnen einen Jabgu [2]) und einen Schad.

Im Süden war das chinesische Volk feindlich, im Norden waren des Baz-Khan Tokuz-Oguz feindlich; die Kirgisen, die Kurykan, die Otuz Tatar, die Kytai Tataby, sämmtlich waren sie feindlich. Mein Vater, der Khan, soviel ..... 15. und zog 47 Mal zu Felde und schlug 20 Schlachten; und da ihm der Himmel gnädig war, so teilte er die in eignen Älen lebenden anderen Älen zu und nahm denjenigen, die einen eignen Khan hatten, diesen Khan, machte die Feinde friedlich, unterwarf die Häupter und zwang die Anführer nieder.

Mein Vater, der Khan, ... 16. nachdem er die Törü erlangt hatte, starb. Für meinen Vater, den Khan, errichtete ich am Anfang den Baz-Khan als Balbal [3]).

---

1) Vielleicht „machte es von den Chinesen abtrünnig"?

2) cf. Schlegel l. c. pp. 42 und 119 und die dort angeführte Stelle.

3) *balbal* ist und bleibt etymol. unklar. Zu beachten ist, dass sowohl hier als in Z. 25 ein Feind des betr. Khans als Balbal errichtet wird: in Z. 14 wird nämlich gesagt, Baz-Khan sei ein Feind gewesen, in Z. 15 heisst es dann, der Khan sei abgesetzt worden; demnach kann von „Trauermarschall" in der Auffassung von Thomsen nicht die Rede sein. Das geht besonders noch aus dem Inhalt von Z Z. 20—25 hervor. — Dürfen wir etwa an die 京觀 *king-koan* „Warnungshügel" oder dgl. denken, von welchen Schlegel, l. c. pp. 97—100 ausführlich handelt? Vergl. besonders p. 98: „In alten Zeiten, wenn die aufgeklärten Fürsten die unehrerbietigen Staaten strafen wollten, so nahmen sie die Hauptschuldigen und begruben sie unter einem Hügel als die grösste Strafe. Auf diese Weise bekam man Leichenhügel um die Aufrührer und Bösewichte abzuschrecken". Dazu würde die Stelle II S 7 = X a 5 (Radl. pp. 69 und 198.) *alp är-in ölürüp balbal kylu bärtim* ganz ausgezeichnet passen, und nicht weniger gut II S 8—9 = X a 6—7, wo Radloffs neueste Übersetzungen (pp. 199—200, 456 *dagegen* p. 234) in keiner Weise zu rechtfertigen sind; denn einmal steht *Kung-Säńün* im Accusatif und dann ist es nicht wahrscheinlich, dass ein Türk-Khan einem eben geschlagenen feindlichen Feldherrn zu Ehren irgend einen Gedächtniss-Stein errichtet habe. An sämmtlichen Stellen erscheint also *balbal* in Verbindung mit feindlichen Persönlichkeiten, und da sollte von einer Funktion die Rede sein, welche doch nur den höchsten, einheimischen Würdenträgern anvertraut zu werden pflegt?!

VI. Die Kök Türk unter dem Onkel des Bilgä-Khan.

Über diese Törü setzte sich darauf mein Onkel, der Khan. Als mein Onkel, der Khan, zur Macht gelangt war, richtete er das Türk-Volk her und hob es: die Armen machte er reich, die Wenigen machte er zahlreich. **17.** Als mein Onkel, der Khan, zur Macht gelangte, war ich selbst Schad über das Tardusch-Volk. Zusammen mit meinem Onkel, dem Khan, zogen wir nach Osten bis zur Ebene Schandung des Jaschyl Ügüz; nach Westen zogen wir bis zum Eisernen Thore; jenseits des Kögmän zogen wir bis in das Land der Kirgisen. **18.** Im ganzen zogen wir 35 Mal zu Felde und schlugen 23 Schlachten, machten die in eignen Älen lebenden älelos und diejenigen, die einen eignen Khan hatten, khanlos, zwangen die Anführer nieder und unterwarfen die Häupter. Der Khan der Türgäs war von unseren Türk, von unserem Volk. Seiner Thorheit **19.** wegen und wegen seiner Vergehen gegen uns, starb ihr Khan, alle seine Beamten und Bäge starben, und sein geliebtes Volk erlitt Leiden. »Das Land und Wasser, welches unsere Vorfahren besassen, möge nicht herrenlos sein", — sagend —, ordneten wir das nicht zahlreiche Volk ..... [Khan der Kirgisen?] **20.** war Bars Bäg; diesem hatten wir den Khan-Titel verliehen und meine jüngere Schwester, die Prinzessin, (zur Frau) gegeben [1]). Er selbst fehlte (gegen uns); da starb ihr Khan und sein Volk wurde Knechte und Mägde. »Das Land und das Wasser des Kögmän möge nicht herrenlos bleiben", — sagend —, kamen wir und nachdem wir das nicht zahlreiche Volk der Kirgisen geordnet hatten, zogen wir zu Felde ..... **21.** und gaben zurück.

Nach Osten siedelten wir das (Türk-) [2]) Volk jenseits des Kadyrkan Bergwaldes an und ordneten es; nach Westen siedelten wir

1) cf. Schlegel l. c. p. 42.

2) *budun* ist hier keineswegs auf die Kirgisen zu beziehen; der ganze Paragraph spricht vielmehr von einer Erweiterung der Reichsgränzen unter Bilgä-Khans Onkel.

das Türk-Volk bis zum Kängü-Tarman an und ordneten es. Zu dieser Zeit hatten die Knechte ihre Knechte und die Mägde ihre Mägde; 22. soviel hatten wir erworben, soviel geordnet; und es waren unsere Äle und unsere Törü!

VII. Abermaliger Niedergang der Kök Türk und Tod von Bilgä-Khans Onkel.

Fürsten und Volk der Türk-Oguz, höret! Da oben der Himmel sie nicht erdrückte und unten die Erde sie nicht verschlang, wer hat da Deine Äle und Törü zu Nichte gemacht? [Ihr Fürsten und Du(?)] Türk-Volk, ihr seid es selbst gewesen; (daher) 23. bereue! Gegen Deinen weisen Khan, der Dich wegen Deiner Treue gehoben hatte, und gegen Deine in Sein und Wandel guten Äle hast Du selbst schlecht und feige gehandelt! Von wo sind Bewaffnete gekommen, um Dich zu zerstreuen, von wo sind Lanzenreiter gekommen, um Dich fortzuschleppen? Du selbst, o Volk des geweihten Ütükän-Waldes, zogest fort; nach Osten 24. zogest Du und nach Westen zogest Du, und in den Ländern, in die Du zogst, war dies Dein Gewinn: Dein Blut floss wie Wasser, Deine Gebeine lagerten wie Berge; Deine edlen Jünglinge wurden Knechte und Deine reinen Jungfrauen Mägde! Deiner Thorheit wegen und Deiner Feigheit wegen ist mein Onkel, der Khan, gestorben. 25. Am Anfang errichtete ich den Khan der Kirgisen als Balbal.

VIII. Die Kök Türk unter Bilgä-Khan.

»Der Name und der Ruf des Türk-Volkes möge nicht vergehn", — sagend —, machte mich der Himmel, der meinen Vater, den Khan, und meine Mutter, die Khatun, erhoben hatte, — der Himmel, der die Äle verleiht — »der Name und der Ruf des Türk-Volkes möge nicht vergehn", — sagend, — machte dieser Himmel mich selbst 26. zum Khan. Ich wurde nicht Khan über ein Habe-

und Vieh-reiches(?) Volk; ich wurde Khan über ein schwaches und feiges Volk, das innen ohne Speise und aussen ohne Kleidung war. Zusammen mit meinem jüngeren Bruder Kül Tägin haben wir darüber gesprochen: »Der Name und der Ruf des von unserem Vater und unserem Onkel erworbenen Türk-Volkes möge nicht vergehn", 27. — sagend —, habe ich des Türk-Volkes wegen bei Nacht nicht geschlafen, bei Tage nicht gesessen. Zusammen mit meinem jüngeren Bruder Kül Tägin und den beiden Schad [1]) machten wir Erwerbungen bis aufs Blut; und als wir in der Art Erwerbungen gemacht, habe ich die mir ergebenen Völker nicht bedrückt. Ich .....; das in alle Länder 28. fortgezogene Volk kam totmüde, zu Fuss und nackt zurück. »Ich will das Volk heben", — sagend —, bin ich nach Norden gegen das Oguz-Volk, nach Osten gegen das Volk der Kytai Tataby, nach Süden gegen die Chinesen mit grossen Heeren 22 Mal zu Felde gezogen und habe.... Schlachten geschlagen. 29. Nun sei uns der Himmel gnädig! Da mein Glück und mein günstiges Geschick mit mir waren, so habe ich das sterbende Volk zum Leben erhoben, das nackte Volk bekleidet, das arme Volk reich gemacht, das wenige Volk zahlreich gemacht, meinen getreuen Unterthanen Gutes erwiesen(?); 30. Die Völker der vier Weltgegenden habe ich sämmtlich zum Frieden und zur Freundschaft gebracht [2]): sämmtlich waren sie mir ergeben!

1) cf die Erzählung in Z. 17.

2) wörtl. „friedlich und feindschaftslos gemacht".

VOCABULAIRE BOUDDHIQUE SANSCRIT-CHINOIS

漢 梵 集 要

Han-Fan Tsih-yao.

PRÉCIS DE DOCTRINE BOUDDHIQUE

PAR

C. DE HARLEZ.

Le livre dont nous présentons aux sinologues la reproduction et la traduction expliquée est un de ces ouvrages que les empereurs font composer pour l'usage des fonctionnaires mais qui ne sont point destinés au public. Aussi le nombre des exemplaires publiés est-il nécessairement très restreint et, pour la plupart, il n'en arrive aucun en Europe.

L'exemplaire xylographié que j'ai pu copier et étudier appartenait à l'un de mes amis, mort il y a deux ans déjà, et je ne sais ce qu'il est devenu.

Cette collection de termes bouddhiques rangés par catégorie d'idées avait été faite pour les fonctionnaires en rapport avec les populations de religion bouddhique, pour leur permettre de comprendre la langue religieuse de leurs administrés. Elle est due à l'initiative de l'empereur connu sous le nom de K'ang-hi et fut composée sous sa direction.

Le même souverain fit faire en outre un nomenclateur semblable en cinq langues: Tibetain, Sanscrit, Chinois, Mandchou et Mongol[1]), dont j'ai donné les deux premières parties (Tibetain-Sanscrit) dans le *Babylonian and Oriental Record* de Feu le Professeur de Lacouperie, 1887—1890. Le chinois est resté complètement en arrière et pour les sinologues ce travail n'offre aucune utilité[2]).

Nous croyons donc leur être agréable en reprenant cette partie, d'autant plus que nous nous trouvons ici sur le terrain exclusivement religieux et que si nous avons moins au point de vue civil, nous pourrons donner d'avantage en ce qui concerne la religion.

Nous ne répéterons par ce que nous avons dit ailleurs de la nature et de la valeur de ces nomenclateurs composés à Pe-king. Rappelons seulement ces paroles d'Abel Remusat aux *Mélanges asiatiques* (T. I, p. 153): «C'est une sorte d'aperçu encyclopédique qui fait mieux juger qu'une dissertation la manière dont un peuple envisage les objets et classe les idées. Un Commentaire de ce recueil serait un traité complet de la religion de Fo. Il établit d'ailleurs une synonymie autentique et du plus haut intérêt entre les noms propres ou les expressions particulières à ce culte et les expressions et noms des originaux sanscrits».

A. Remusat s'étonnait de cette trouvaille; on en était alors aux commencements des études bouddhiques. Aujourd'hui tout cela parait très ordinaire et présente les catégories de notions propres au bouddhisme sous une forme bien connue; mais ce qui n'est point encore à l'usage des bouddhistes c'est la partie chinoise des nomenclatures bouddhiques et la correspondance complète des termes chinois avec les expressions originales de l'Inde. C'est pourquoi le travail que nous allons présenter aux lecteurs du Toung-pao a été jugé utile

1) *Man han si fan tsih Yao.*

2) Nous espérions avoir le texte chinois du *Dharmasangraha* de l'India office, mais grâce aux travaux d'agrandissement la bibliothèque n'en est plus abordable.

par ses savants directeurs; c'est le motif qui nous a décidé à l'entreprendre.

Notre nomenclateur, notre *Tsih-yao*, est fondé sur un texte sanscrit, mais il serait assez difficile de déterminer quel est celui qui lui a servi de base. Il semble que ses rédacteurs aient fait œuvre d'eclectisme, on retrouve leurs catégories soit dans le *Mahâ-vyutpatti* soit dans le *Dharmasañgraha*, mais pas toutes. Ils n'ont certainement suivi aucun de ces deux textes.

Le sanscrit est, comme au *Man-han si-fan tsih Yao*, en caractères tibetains ce qui produit des erreurs assez fréquentes qu'il a fallu corriger. On se rappelle que Rémusat avait trouvé des suffixes sanscrits inusités qui n'étaient autre chose que le *virâma* tibetain. Nous corrigerons ces fautes le plus souvent sans le dire; cela intéresse peu nos lecteurs.

Il est à remarquer que les termes employés dans ce Nomenclateur différent souvent de ceux qu'Eitel donne dans son excellent livre: *Handbook for the Student of Chinese buddhism*, comme les mots sanscrits, des expressions usitées dans les Manuels connus. La liste des livres sacrés est celle des textes népalais publiée par Hodgson.

Il n'est pas besoin de dire qu'il s'agit ici des idées reçues dans le bouddhisme dit du Nord, qui a subi d'avantage l'influence des Brahmanes et de leur philosophie. On y chercherait en vain bien des termes qu'on trouve dans les ouvrages exposant simplement les principes du bouddhisme singhalais. Mais on ne peut naturellement demander à nos collectionneurs que de nous faire connaître les doctrines introduites en Chine.

Les mots sanscrits ont été souvent traduits en chinois, en suivant l'étymologie plutôt que le sens; parfois la traduction ne s'explique que par une erreur dont la cause nous échappe. Nous sommes en outre maintes fois obligés de donner aux expressions

chinoises la signification qu'exige leur rapport avec les mots sanscrits et non celle que les Sinologues leur attribueraient s'ils ne les considéraient qu'en eux mêmes. Il semble que nos lettrés se soient écartés de temps en temps des usages de leur propre langue.

Les notes et remarques nous les ferons les plus courtes possible, ne voulant pas usurper trop de place dans une Revue si bien nourrie; pour ce que nous n'expliquerons point, nous renvoyons à ce que nous en avons dit au *Babylonian and Oriental Record.*

Remarquons encore que les mots sanscrits sont généralement à la forme thématique et non au nominatif.

Aux catégories de notre manuscrit nous en avons ajouté quelques autres prises au *Sze-lei-fou* et ailleurs, puis une série de mots isolés puisés un peu partout où nous avons pu les rencontrer. Nous n'avons pu, malheureusement, nous procurer un dictionnaire chinois des termes bouddhiques.

I. BOUDDHA.

1. 三身 Les trois corps de Bouddha.

1. 法身 *Dharma kâya*, corps de la loi [1]).
2. 報身 *Sambhoga kâya*, corps de jouissance; corps de récompense[2]).
3. 化身 *Nirmâna kâya*, corps de formations et transformations.

---

1) Ces expressions varient de sens avec les sectes. Les Mahâyânistes pour qui le vide est le principe suprême n'y voient que des abstractions. Le Bouddha nirvâné n'a qu'un corps apparent; ce n'est plus que la notion abstracte de la loi. Le corps de la jouissance est celui du nirvâna, le nirmâna n'est que le corps apparent pris pour prêcher la loi.

Pour les Yogâcâras et d'autres encore le Sambhogak. est celui de l'âme piense récompensée dans le Nirvâna; le nirmânak. est le corps magique que les Bouddhas et Boddhisatwas revêtent à volonté pour opérer des merveilles et sauver les hommes; le *Dharmak.* est celui de B. en tant qu'incarnation de la loi.

D'autres font de ces trois termes trois états de l'homme sur la terre etc. etc.

2) Là où il y a deux explications la seconde est celle du chinois.

2. 佛通號 Titres complèts de Bouddha.

1. 佛 *Buddha*, éclairé, illuminé. – Ch. *Fo* (anc. *But*)[1]) transcription.
2. 出有壞 *Bhagaván*, Bienheureux, qui a une bonne part de destin. — Ch. qui sort (d'une aventure) ayant des dépouilles, ayant vaincu [2]).
3. 如來 *Tathâgata*, venu comme il convient, au moment propice. — Ch. ainsi venu.
4. 應供 *Arhat*, méritant, digne (titre de dignité). — Ch. de mérite convenable, adéquat; convenablement pourvu [3]).
5. 正徧知 *Samyak sambuddha*, complétement, tout illuminé. — Ch. sachant complétement, correctement (d'un tout exact et bien coordonné) [4]).
6. 明行足 *Vidyâcaraṇasampanna*, doué d'une conduite conforme à la science, à la sagesse. — Ch. aux pieds [5]) marchant avec intelligence, éclairés.
7. 善逝 *Sugata* (*suâgata*), bien parti (bien venu); bien parti (de ce monde). (*Tibetain*: bien venu) [6]).
8. 世間[7])解 *Lokavit*, qui connait les mondes (les 3 mondes, terre,

---

1) *But* est l'ancienne prononciation du caractère lu *fo* aujourd'hui; c'est ainsi que *Buddha* est devenu *fo*.

2) On se rend difficilement compte de cette traduction de *bhagavan*; peut être nos auteurs qui étaient des étymologistes passionnés, auront vu dans *van* (suffix de possession) la racine *van*, frapper, abattre. Ce terme est souvent simplement transcrit 薄伽梵; lu autrefois *pok-ka-fan* ou *pok-kia-ban*. — C'est un ancien titre de divinités indoues appliqué à Bouddha.

) Au Tibet ce mot a été interprêté comme si c'était *arihat* et traduit conséquemment: «qui tue des ennemis».

Aussi transcrit *olohan* ou *lohan* 阿羅漢.

4) *tchi* 知 rend *buddha*, 徧 rend *sam* (ensemble) marquant la complétion, et *tcheng* 正 correspond à *samyak* qui exprime l'idée de réunir en un ensemble, coordonner.

5) Les chinois ont pris *caraṇa* avec le sens de «pied».

6) Les uns lisent *sugata*; les autres, *suâgata* (venu) selon qu'il s'agit du *nirvâna* ou de la venue en le monde.

7) 間 doit être ici le collectif des espaces, lieux etc. Les mots sont placés selon l'ordre du sanscrit; comme si c'était «aux mondes connus».

ciel et enfer). — Ch. qui explique les mondes (mondes expliqués).

9. 無上士[1]) *Anuttara*, sans supérieur; supérieur à tout. — Ch. lettré sans rien qui lui soit supérieur.

10. 調御丈人 *Purushadamya sârathin*[2]), habile à dompter les hommes (comme un cocher, *sârathin*), les chevaux. — Ch. guerrier conducteur de char qui sait dompter conduire (ou: qui conduit dompte les hommes)[3]).

11. 世尊 *Lokajyeshṭa*, le très vénéré du monde. — Ch. honoré du monde.

12. 普知或徧知 *Sarvajña*, qui sait tout, omniscient. — Ch. science universelle, ou science complète[4]).

13. 常擁護 *Traya*, protecteur; forme inusitée. *Trâtâ*, titre d'Indra. — Ch. constant défenseur, protecteur[5]).

14. 天中天 *Devâtideva*, Deva supérieur des devas. — Ch. divinité au milieu des divinités[6]).

15. 大覺仙[7]) *Maharshi*, le grand Rishi. — Ch. l'Immortel à la grande instruction, grandement intelligent.

16. 法王尊 *Dharmaswamî*, le maître de la loi. — Ch. l'honoré, roi de la loi[8]).

17. 衆中尊 *Rshabha*, puissant, qui engendre (mâle, taureau). — Ch. honoré parmi tous, de tous.

18. 導引師 *Nâyaka*, guide (des hommes et des dieux dans la voie de la délivrance). — Ch. chef d'armée conduisant, guidant.

19. 談不二法 *Adwayavâdî*, qui ne dit, n'enseigne pas deux

---

1) Mot ajouté sans motif.

2) Compagnon de char (*sa ratha*), celui qui conduit pour le guerrier combattant des flèches ou de la lance.

3) *Tchong-jin* semble mieux correspondre à *purusha* qu'à *sârathin* (avec *yü*).

4) On ne sait pourquoi ces deux expressions qu'on retrouve dans la version tibétaine.

5) Doublet, le premier terme désigne plutôt celui qui entoure, enveloppe pour protéger.

6) Par ce que toutes les statues des dévas s'inclinérent devant l'enfant Çakyâmuṇi.

7) Terme taoïste bien connu.

8) Le dernier mot est superflu: les Chinois ont pris *su* pour le préfixe laudatif.

choses (contradictoires), ne trompe point (*Adwaya* est aussi l'identité de tous les êtres). — Ch. enseignant une loi non double.

20. 淨飯王太子 *Çâudhodâni*, fils de Çudhodâna (père du Bouddha). — Ch. fils ainé du roi Pur-mangeur [1]).

21. 十力 *Daçabala*, à la décuple force.

22. 伏魔 *Mârajit*, vainqueur du démon Mâra. — Ch. qui défait *Ma*.

23. 大聖 *Mahâtma*, la grande âme, la grande personnalité (l'âme universelle). — Ch. le grand saint.

24. 普勝 *Vijayî*, complétement (*vi*) victorieux.

25. 普尊 *Vibhûs*, le maître éminent (*vi* marque séparation, éminence et destruction). — Ch. universellement, parfaitement excellent, honorable.

26. 普度 *Viçwântara*, qui pénètre partout, intime à tout. — Ch. qui mesure tout.

27. 諸法自在 *Sarvadharmeçwara*, chef de toute loi (*îçwara* l'être suprême). — Ch. le maître indépendant (per se stans) de toute loi.

28. 德海 *Guṇasâgara*, Mer de qualités, vertus.

29. 總持 *Çaraṇam*, refuge. — Ch. soutien universel en qui tous trouvent un refuge.

30. 說法師 *Vâdisiṇha*, lion d'éloquence (*siṇha*, lion indique la complète supériorité). — Ch. Maître dissertant de la loi (Lion 獅?).

31. 人中最上 *Narottama*, le meilleur des hommes (le plus au dessus de tous); — Ch. le plus élevé parmi les hommes.

32. 威力降魔 *Mârâbhibhu*, qui triomphe du mauvais génie Mara. — Ch. Par sa force majestueuse abattant Ma.

33. 無上壽者 *Apratipudgala*, sans rival (quant à la beauté), (*pratipudgala* est un terme inusité en sanscrit) [2]). – Ch. D'une longévité qui n'a point de supérieure (explication inexpliquée).

---

1) Explication étymologique du mot Sanscrit: *Çudha* purifié, *odana* mets

2) Litt. être mondain (*pudgala*) opposé. Peut-être *apratipurusha*.

34. 伐衍 *Vântadosha*, qui abat tout les maux, tous les vices, les fautes. — Ch. qui détruit les fautes.

35. 除壞 *Hatavisha*, qui détruit le poison (du mal); (*litt.*: qui a le poison détruit). — Ch. qui écarte la ruine (traduction inexpliquée).

36. 度無相 *Anaṅgajit*, qui triomphe de l'amour (l'être sans corps). — Ch. qui domine, règle le sans forme, sans apparence extérieure.

37. 具六神通 *Shâḍabhijñâ*, qui possède les six pouvoirs surnaturels [1]). — Ch. qui emploie les six pénétrations intellectuelles.

38. 世出間 *Bhavântakṛt*, qui cause la fin de l'existence de l'être. Bouddha par sa loi met fin aux existences successives et au monde présent. — Ch. Séparation, fin des âges qui terminent.

39. 離一切業 *Aghahantar*, qui tue le mal. — Ch. qui écarte tout artifice.

40. 成就 *Siddhârtha*, qui a achevé son affaire, sa mission; premier nom du Bouddha. — Ch. (doublet).

41. 釋迦獅子 *Çâkyasiṅha*, le lion (la gloire, le plus illustre) des Çâkyas (famille du Bouddha). — Ch. id. (Çâkya transcrit).

42. 最上施 *Varada*, qui donne des dons excellents (de choix). — Ch. aux dons très supérieurs.

43. 大雄 *Vîra*, valiant, héros; fort à poursuivre la perfection, selon le langage bouddhique. — Ch. grand mâle, valeureux.

44. 無過 *Niravadya*, sans reproche; sans défaut etc.

45. 無欲 *Vîtaṭṛshṇa*, qui s'est défait de la soif (des passions). — Ch. sans désir.

46. 無取 *Nirâdâna*, qui n'accepte point de don, ne prend rien.

---

2) Ce sont: le *dîvyacakshus* (œil divin) qui comprend par intuition, *dîvyaçrotram* oreille divine qui perçoit et comprend tous les bruits; *Rddhisakshâtkriyâ*, pouvoir de se donner une agilité surnaturelle qui traverse tout; *pûrvanivâsânusmṛti* souvenir des existences antérieures; *paracittajñânam* connaissance de la pensée d'autrui; *Açravakshaya* fin du courant des existences successives.

47. 最上名稱 *Viçruta*, renommé (entendu de tous côtés). — Ch. très hautement renommé.

48. 普法根本 *Çubhadharmakara*, auteur de la loi belle, prospère. — Ch. racine fondamentale de la bonne loi, universelle.

49. 清淨 *Çuci*, le pur.

50. 無比 *Anusama* (*anupama*?), sans comparaison possible, sans égal.

51. 知三世 *Trikâlajñâ*, qui connaît les 3 âges (présent, passé, futur).

52. 無垢 *Nirmala*, sans tache.

53. 無病 *Nirjvala*, exempt de peine, de maladie.

54. 日姓 *Sûryavañça*, de la race solaire; la race solaire était une des deux familles royales qui se disputèrent l'empire de l'Inde selon le *Mahâbhârata*. V. B. O. R. 165, 1888.

55. 日族 *Âñgirasas*, de la race d'Angiras, le héros védique (V. Ibid.). — Ch. de la famille du soleil. Angiras est un héros solaire, symbole du feu.

56. 瞿曇 *Gâutama* (nom de la famille de Bouddha). — Ch. *kotam* (transcrit).

57. 悅甘蔗姓 *Ikshwâkukulanandana*, joie de la race d'Ikshwâku fils de Manu) (V. Ibid.), *nandana* est employé dans la qualicatifs des personnages qui illustrent leur race. — Ch. qui réjouit la famille de la Canne-à-sucre (sens propre du mot *Ikshwaku*).

58. 主持 *Prabhu*, le maître suprême (titre de l'Etre suprême source de tout). — Ch. maître soutenant.

3. 三十二相名 Noms des 32 qualités extérieures (du Bouddha) [1].

1. 項肉髻相 *Ushṇîshaçiraska*, qui a sur la tête une protubérance charnue formant comme un diadême (le front en pain

1) Qu'il doit nécessairement posséder et qui le distinguent des autres hommes.

de sucre) [1]). — Ch. qui a, comme coiffure, de la chair au front.

2. 髮旋好 *Pradakshiṇyajaṭâkeça*, portant ses cheveux en tresses tournées à droite (ou élégamment). — Ch. dont la chevelure se tourne élégamment [2]).

3. 指纖長 *Dîrghâṅgulî*, aux longs doigts, effilés.

4. 眉間白毫 *Jarṇyakéçaurṇya*, à la chevelure vieillie, comme de la laine. — Ch. qui a des poils blancs entre les cils (c'est une ligne de poils blancs rudes et bouclés comme la toison du mouton). Signe principal de la mission du Bouddha; de là partent des rayons lumineux qui éclairent le monde.

5. 眼色如青金 *Abhinîlanêtra*, aux yeux d'un bleu noirâtre. — Ch. dont les yeux ont la couleur d'un métal bleuâtre d'acier.

6. 眼瞼如象王 *Gôpâksha*, aux yeux d'éléphant. — Ch. aux paupières comme (celles de) l'éléphant.

Les mots sanscrits *nêtra* et *akshi* ont le même sens.

7. 齒四十 *Catvâriṇçadanta*, aux 40 dents.

8. 齊齒 *Samadanta*, aux dents bien égales.

9. 齒密 *Aviraladanta*, aux dents sans interstice. — Ch. aux dents serrées.

10. 齒白淨 *Suçukladanta*, aux dents très blanches; aux dents blanches, propres.

11. 咽中淨液得上味 *Rasarasâgrata*, qui a dans la bouche l'arôme d'un suc délicieux. — Ch. Dans la gorge duquel un suc pur a acquis un goût exquis.

12. 獅子頰車 *Siṅhahânu*, aux mâchoires de lion.

13. 廣長舌 *Prabûtatanujihva*, à la langue longue et mince. — Ch. à la langue large [3]) et longue.

---

1) Au Tibet c'est une touffe de cheveux proéminente.

2) Le terme suivant montre que la construction est bien celle-là, quoique contraire aux règles.

3) *Prabhûta* portée en avant, longue, élevée est ici pris pour s'étendant, large.

14. 梵音 *Brahmaswara*, qui a un son de voix comme Brahma. — Ch. au son de Fan (Brahma, anc. Bam).

15. 兩臂圓滿 *Supravṛtaskandha*, aux épaules très bien tournées, arrondies. — Ch. Aux 2 épaules rondes et pleines.

16. 七處滿 *Saptotsâda*, aux sept protubérances (aux mains, pieds, épaules et tête). — Ch. aux sept places pleines, rebondies.

17. 兩肩圓 *Citântarâṇça* [1]), aux deux épaules rondes.

18. 皮膚柔軟 *Sukshmacchavis*, à la peau délicate, fine. — Ch. a l'épiderme douce, souple.

19. 皮紫金色 *Suvarṇacchavis*, à la peau brillante, couleur d'or. — Ch. à la peau de couleur or rouge et douce (comme la soie).

20. 胸如獅子 *Siñhapurvârddhakâya*, à la poitrine de lion. — Ch. Poitrine comme un lion.

21. 容儀滿足 [2]) *Nyagrodhaparimaṇḍala*, bien arrondi (de corps) comme le tronc d'un Nyagrodha (la *ficus religiosa*, l'arbre chéri de Bouddha). — Ch. bien arrondi, bien fait, plein comme il faut.

22. 毛右旋 *Ekâikarômapradakshiṇyavṛtta*, dont les poils sont un à un tournés vers la droite, bien tournés. — Ch. aux poils tournés à droite.

23. 毛向上旋 *Ûrddhwâṅgarômâ*, dont les poils du corps vont vers le haut; id. (sans le mot corps).

24. 馬陰藏 *Kôçagatavastigûhya*, dont les pudenda [3]) sont enfoncés dans le corps, non apparents.

25. 兩股圓滿 *Suvarttitera*, aux cuisses bien formées, tournées. — Ch. aux deux cuisses rondes, pleines.

26. 膝骨堅圓滿 *Ucchâṅkhapâda*, aux pieds et hanches élevés, hauts. — Ch. aux os des genoux forts, ronds, pleins.

27. 毛足軟圓 *Mṛdutaruṇahastapâdatala*, à la plante des pieds

---

1) Mss. *ranpa* ce qui n'a pas de sens.

2) N'est pas ici le pied. Le tibetain-mandchou-mongol ont « corps, forme ».

3) 馬 a ici le sens de 雄, mâle. 馬陰, *maris secreta*.

et des mains delicate, tendre au toucher; — Ch. aux pieds et mains tendres, ronds, pleins.

28. 手足網縵 *Jâlabandhahastapâda*, aux pieds et mains comme les mailles d'un filet (les os et les tendons régulièrement disposés).

29. 手足于輻輪 *Cakrâṅkitahastapâdatala*, à la plante des pieds et des mains marqués d'une roue (la roue de la loi), ou un disque emblême du pouvoir [1]) suprême. — Ch. pieds et mains avec une roue tournante.

30. 足下平滿 *Supratishṭitapâda*, aux pieds bien posés, fermes; — Ch. aux dessous des pieds plats et pleins.

31. 鹿王腨 *Aineyajaṅghana*, à la jambe d'antilope.

32. 踵圓 *Âyatapâdapashṇi*, aux talons longs, étendus; aux talons ronds et pleins.

4. 八十種好 *Açityanuvyañjâni*. Les 80 beautés.

Les quatre-vingt marques inférieures.

1. 爪如赤銅色 *Âtâmranakha*, aux ongles de couleur de cuivre. — Ch. aux ongles de la couleur du cuivre rouge.

2. 指爪光潤 *Snigdhanakha*, aux ongles huileux, doux (ou luisants). — Ch. aux ongles des doigts brillants, luisants comme l'huile.

3. 指爪顯明 *Tuṅganakha*, aux ongles arondis, formant boule au-dessus. — Ch. aux ongles proéminents, se montrant fort.

4. 指節圓 *Vṛttâṅguli*, aux doigts bien tournés, moulés. — Ch. aux doigts ronds, bien formés.

5. 指長纖圓 *Anupûrvaṅguli*, aux doigts étendus, formés régulièrement. — Ch. aux doigts allongés, fins et ronds.

6. 指圓 *Paryaṅguli* (*citraṅguli*), aux doigts beaux, bien faits. — Ch. aux doigts ronds.

---

1) La traduction mandchoue suppose la roue des prières des lamas.

7. 脉深不現 *Nigûḍhasiras*, aux veines enfoncées dans la chair (inapparentes). — Ch. invisibles.

8. 脉無結 *Nigranthasiras*, aux veines qui ne s'entrelacent pas. — Ch. aux veines non liées.

9. 骨節深 *Gûḍhagulka*, aux os des jointures enfoncés.

10. 手足如意 *Avishampâda*, dont les pieds n'ont point d'inégalité, de défauts. — Ch. dont les pieds et les mains sont à souhait.

11. 威儀如獅 *Siñhavikrântagâmî*, dont la marche a la vigueur du lion. — Ch. noble et digne comme un lion.

12. 回身如象王 *Nâgavikrântagâmî*, dont la marche a la vigueur de l'éléphant. — Ch. au corps tourné comme le roi des éléphants.

13. 行法如鵝王 *Haṇsavikrântagâmî*, dont la marche est réglée comme celle du cygne.

14. 進止如牛王 *Vṛshabhavikrântagâmî*, comme le taureau. — Ch. qui s'avance et s'arrête, se tient comme le taureau.

15. 顧視右旋 *Pradakshiṇyavṛttagâmî*, dont la marche est dirigée vers le côté droit. — Ch. dont les regards se portent vers la droite.

16. 行步嚴肅 *Carugâmî*, à la marche élégante. — Ch. qui marche avec dignité et majesté.

17. 行步端正 *Avakragâmî*, qui ne marche pas de travers, de côté, obliquement — Ch. à la marche droite, parfaite.

18. 身潤澤 *Vṛttagâtra*, aux membres bien moulés. — Ch. au corps luisant et doux d'aspect.

19. 身光明離垢 *Mrshṭagâtra*, aux membres bien polis. — Ch. au corps brillant, sans tache, sans poussière.

20. 身體相稱 *Anupûrvagâtra*, aux membres disposés en bel ordre. — Ch. aux membres en relation convenable.

21. 身體清潔 *Çucigâtra*, aux membres purs, brillants.

22. 身體軟柔 *Mṛḍugâtra*, aux membres délicats, doux au toucher.

23. 清淨身 *Viçuddhagâtra*, aux membres parfaitement purifiés.

24. 身滿足 *Paripûrṇavyañjana*, aux signes de beauté parfaitement complets. — Ch. corps plein à suffisance, pleinement complet.

25. 身廣狹相稱 *Samakrama*, a la marche bien égale. — Ch. au corps bien disposé dans le relation de ses parties larges et étroites, aux membres larges et étroits bien agencés les uns dans les autres.

26. 身體齊整 *Pṛthucarumaṇḍalagâtra*, aux membres arrondis, beaux et larges. — Ch. aux membres réguliers, en bel ordre.

27. 目廣清 *Çuddhanêtra*, aux yeux purs, a la vue claire. — Ch. aux yeux larges purs.

28. 容顏奇妙常若少年 *Sukumâragâtra*, aux membres d'un beau jeune homme; à la contenance merveilleuse complètement comme celle d'un jeune homme [1]).

29. 身體不曲 *Adânwagâtra* (*adînagâtra*), aux membres, au corps non courbé (sans défaut).

30. 如意滿足 *Utsadagâtra*, aux membres résistants. — Ch. plein, fait au désir.

31. 身堅實 *Susaṅhatagâtra*, membres bien agencés. — Ch corps vigoureux, parfait.

32. 骨際如鉤鎖 *Suvibhaktâṅgapratyaṅga*, aux membres et jointures bien dégagés, bien proportionnés. — Ch. aux articulations bien disposées, comme un cadenas.

33. 目洞徹分明 *Vitimiraviçuddhalôka*, au regard libre d'obscurité, pur et clair. — Ch. au regard profondément clair, distinguant, perspicace.

34—36. 兩跨圓滿 *Vrttakukshi*, 兩跨平正滿 *mṛshtakukshi*, 兩跨形勻等 *abhugnakukshi*, aux flancs bien formés, bien lisses, non courbés. — Ch. aux deux hanches rondes et pleines; planes et droites; de forme égale, plane.

---

1) *Sukumâra* signifie tendre; il est pris ici étymologiquement.

37. 腹不現 *Ksâmôdara*, au ventre plat. — Ch. ventre non proéminent.

38. 臍深圓好 *Gambhîranabhi*, au nombril enfoncé, rond, beau.

39. 臍輪右旋 *Pradakshiṇavṛttanabhi*, au nombril tourné vers la droite. — Ch. au nombril tournant (*vṛtta*) allant à droite.

40. 妙好端嚴 *Samantaprasâdika*, gracieux de toute part. — Ch. merveilleusement beau, droit, majestueux.

41. 手麾脥相 *Sthitânavatapralambabâhutâ*, aux bras pendants quand il est debout et non courbé. — Ch. dont les mains atteignent les genoux.

42. 行步無碍 *Çucisamâcara*, de conduite convenable, pure, brillante. — Ch. dont la marche n'a rien qui la gêne, l'arrête.

43. 身無斑痣 *Vyapagatatilakagâtra*, du corps duquel toute tache est éloignée. — Ch. au corps sans marque, sans tache naturelle.

44. 手如堄羅錦 *Kulapatriçasu*, la peau des mains comme le Kulapatri [1]).

45. 手文明直 *Snigwapâṇilekha*, aux lignes des mains luisantes. — Ch. aux lignes des mains brillantes et droites.

46. 手文深 *Gambhîrapâṇilekha*, aux lignes des mains profondes.

47. 手文長 *Âyatapâṇilekha*, aux lignes des mains allongées.

48. 面門圓滿 *Nâtyâyatamadna*, dont la face n'est pas trop large. — Ch. au visage rond et plein.

49. 唇如頻婆菓 *Bimbaprativîmba*, qui a le lustre d'un fruit de *bimba* [2]) (aux lèvres). — Ch. aux lèvres comme le fruit du *Pinpa* (transcription).

50–52. 舌柔軟 *Mrdujihwa*, 舌薄廣 *tanujihwa*, 舌赤色 *Raktajihwa*, à la langue douce, mince, rouge. — Ch. a la langue douce, flexible; à la langue mince et large; langue de couleur rouge.

---

1) L'arbre à cotton.

2) Espèce de gourde à fruit rouge, *mordica monadelpha*.

53. 發聲威震 *Jîmûtaghôsha*, à la voix retentissante comme le tonnerre. — Ch. émettant une voix effrayante.

54. 音韻美妙 *Câruswara*, au son de voix agréable. — Ch. au son de voix beau, merveilleux.

55—58. 牙圓 *Vṛttdañshṭra*, 牙利 *tikshṇadañshṭra*, 牙白 *çukhadañshṭra*, 牙齊 *samadañshṭra*, aux dents bien tournées, aiguës, blanches, bien égales.

59. 牙漸細 *Anupûrvadañshṭra*, aux dents bien rangées; aux dents se suivant bien.

60, 61. 高鼻 *tuṅganâsa*, 鼻修直 *çucinâsa*, au nez proéminent, brillant. — Ch. nez brillant, beau, droit.

62, 63. 目清淨 *Viçudhanêtra*, 目廣 *viçalanêtra*, aux yeux brillants, purs, larges. — Ch. aux yeux larges; aux yeux purs.

64. 眼睫稠密 *Citapakshmâpajma*, aux cils serrés épais. — Ch. aux cils épais, serrés.

65. 目黑白分明如青蓮花瓣 *Sitâsitakamaladalanayana*, à la pupille brillante comme les pétales du lotus blanc et noir. — Ch. aux yeux noirs et blancs (pupille et cornée) brillant comme les pétales du lotus bleu.

66—68. 雙眉修長 *Âyatabhrû*, 雙眉細軟 *çlakshṇabhrû*, 雙眉整齊 *samarômabhrû*, aux sourcils étendus, délicats, formés de poils égaux, bien rangés. — Ch. aux sourcils allongés en belle disposition; aux sourcils fins et délicats, doux; aux sourcils en bel ordre, égaux.

69. 耳垂厚長 *Pînâyatakarṇa*, aux oreilles longues et épaisses.

70. 兩耳齊平 *Samakarṇa*, aux oreilles égales. — Ch. aux deux oreilles égales, semblables.

71. 耳相全妙 *Anupahatakarṇêndriya*, dont le sens de l'ouïe n'est pas altéré. — Ch. au sens de l'ouïe complèt, merveilleux.

72. 額廣圓滿 *Supariṇatalâlâṭa*, au front bien moulé, tourné, arrondi. — Ch. au front large rond et plein.

73. 頂相高妙 *Pṛthulalâta*, au large front; — Ch. au front élevé et admirable.

74. 髮色青球 *Supûrṇottamâṅga*, a la tête bien pleine, arrondie, sans rien d'anguleux. — Ch. aux cheveux couleur de *lapis-lazuli*.

75. 髮稠密 *Citrakêça*, aux cheveux brillants (*citakeça* aux cheveux épais). — Ch. aux cheveux épais, serrés.

76. 髮柔潤 *Çlakshṇakeça*, aux cheveux fins et doux. — Ch. aux cheveux souples, délicats.

77. 髮不亂 *Asanluṭitakeça*, aux cheveux non mêlés. — Ch. aux cheveux non en désordre.

78. 髮不著塵垢 *Aparushakeça*, aux cheveux non rudes, non déplaisants à voir. — Ch. aux cheveux sans souillure ni poussière.

79. 髮香潔 *Surabhikeça*, aux cheveux parfumés. — Ch. aux cheveux purs et parfumés.

80. 手足胸臆吉祥德相妙好具足 *Çrîvarpaswastikanityâvartalalitapâṇipada*, aux pieds et mains ornés du swastika toujours tournant de forme superbe. Al. *Çrîvartamuktikanandyâvartalakshitap.* marqués des trois signes *çrîvarta*, *muktika* et *nandyâvarta*. — Ch. dont les pieds, les mains et la poitrine sont marqués d'un signe de bonheur, base de vertu, merveilleusement beau, bien disposé.

5. 菩薩 Pousat (les Bodhisattwas).

1. 菩薩 *Boddhisattwa*, Pousat (transcription).
2. 摩訶薩 *Mahâsattwa*, grand être. — Ch. *mahosat* (transcription).
3. 智慧滿足 *Dhîmân*, sage, prudent. — Ch. d'une sagesse, d'une intelligence pleine, suffisante.
4. 樂勝 *Vijêtâ*, complètement (*vi*) victorieux. — Ch. joyeux vainqueur.
5. 佛因 *Jinâdhâra*, support, soutien du vainqueur (*Jîna* qui se vainc soi-même, l'ascète parfait, Bouddha).

6. 佛苗 *Jinâṅkura*, descendance de Jina. — Ch. id. de Bouddha.
7. 全智能 *Vikrânta*, de pouvoir, force supérieurs. — Ch. omniscience, omnipotence.
8. 妙聖 *Paramârya*, suprême arya, excellent, vénérable. — Ch. merveilleusement saint.
9. 大商主 *Sârthavâha*, (qui porte avec soi ses biens) chef de caravane (des moines mendiants). — Ch. grand chef de marchands.
10. 普仁 *Kṛpâlu*, compatissant. — Ch. extrêmement bon.
11. 權衡 *Içvâra*, Chef souverain. — Ch. plein de majesté, d'autorité.
12. 法具足 *Dhârmika*, sectateur de la loi. — Ch. qui pratique complètement la loi (aux moyens de la loi complèts).
13. 佛子 *Jinorasa*, sorti de la poitrine de Jina Bouddha. — Ch. fils de Bouddha.
14. 從法化生 *Dharmatonirgata*, venu ici-bas selon la loi. — Ch. formé, né selon la loi.
15. 從佛口生 *Muktatoja*, né de la bouche (de Bouddha ou de Brahma).

6. 名菩薩 Noms spéciaux des Pousat.

1. 觀世音 *Avalokiteçvâra*, *Kuan-she-yin* ou *Kuan-yin*, divinité chinoise identifiée avec *Avalokiteçvara* à cause de la ressemblance de nom produite par une fausse étymologie; au lieu de *Avalokiteçvâra*, Souverain qui regarde en bas (avec miséricorde), on a lu ou voulu lire *avalokasvara*, Qui observe les voix, les prières du monde.
2. 虛空藏 *Âkâçagarbha*, qui a l'empyrée pour matrice. — Ch. réceptacle du vide, de l'espace immense.
3. 大勢至 *Mahâsthâmaprâpta*, qui a acquis grand pouvoir.
4. 寶花 *Ratnapaṇi*, qui a un joyau dans la main. — Ch. qui a un sceptre précieux, de matière précieuse.
5. 寶印 *Ratnamudrapaṇi*, qui a en mains un sceau de pierreries. — Ch. au sceau de matière précieuse.

6. 寶冠 *Ratnamukuṭa*, au diadême de pierres précieuses. — Ch. à la couronne de pierreries.
7. 寶頂 *Ratnacuḍa*, à l'aigrette. — Ch. bouton de pierre précieuse (du bonnet).
8. 寶積 *Ratnakuṭa*, faisceau de pierreries.
9. 解脫月 *Vimuktacandra*, lune délivrée (des nuages).
10. 青蓮目 *Padmanêtra*, œil de Lotus.
11. 廣目 *Viçâlanêtra*, aux larges yeux.
12. 普恒 *Samanteriyapatha*, d'une constante activité. — Ch. extrêmement, entièrement constant, ferme.
13. 普妙 *Samântaprâsâdika*, qui possède la faveur complète. — Ch. de partout, complètement, universellement merveilleux.
14. 圓智 *Jñânavat*, possédant la science. — Ch. d'une sagesse globale.
15. 大知普行 *Samântacaritramat*, sachant complètement la conduite à tenir. — Ch. d'une grande science de la conduite en tout point.
16. 獅子遊戲 *Sinhavikrîḍita*, qui se joue comme un lion. — Ch. lion folâtrant, jouant, en lion.
17. 妙音王 *Mahâghôshaswararâjâ*, Roi à la voix fort retentissante. — Ch. Roi au son de voix extraordinaire.
18. 獅子吼 *Siñharâda*, rugissement de lion.
19. 無染 *Anupalipta*, non souillé, sans tache.
20. 童子 *Kumârabhûta*, fait jeune homme. — Ch. jeune homme.
21. 光明 *Jyôtishmat*, brillant.
22. 無盡意 *Akshayamati*, à l'intelligence sans défaillance.
23. 日光遍照 *Âdityagarbha*, sein, progéniture du soleil, rayons.
24. 金剛藏 *Vajradâra*, amas de diamants (réservoir).
25. 微妙香 *Âçugandha*, au parfum actif; parfum merveilleux.
26. 洞隱 *Guhagupta*, caché dans les profondeurs, les cavernes.
27. 星光 *Jyotiprabhâ*, brillant comme l'éclair. — Ch. brillant comme une étoile, à l'éclat d'étoile.

28. 無盡具 *Akshayakaraṇḍa*, aux corbeilles (facultés inépuisables). — Ch. contenant, instrument inépuisable.

7. 十二因緣.

Les 12[1]) causes productrices (de l'existence).

1. 無明 *Avidyâ*, l'ignorance, l'absence d'intelligence.
2. 行 *Saṅskara*, l'intelligence (réunit, compare). — Ch. l'action (traduction de kara, *kar* faire).
3. 識 *Vijñâna*, l'intelligence qui distingue.
4. 名色 *Nâmarûpam*, forme-nom (nom et forme); nom et forme, apparence extérieure.
5. 六入 *Shaḍâyatanam*, le domaine des six (sens); nos 5 sens est le *manas* ou esprit percevant. — Ch. les six pénétrations.
6. 觸 *Sparça*, le toucher. — Ch. contact, choc.
7. 受 *Vedanâ*, perception.
8. 愛 *Trshṇâ*, soif, désir, affection.
9. 取 *Upâdânam*, acceptation, prise.
10. 有 *Bhava*, existence.
11. 生 *Jâti*, naissance (provenant progressivement des précédentes. Voy. B. O. R. 1889, p. 232).
12. 老死 *Garâmaraṇam*, vieillesse et mort.

8. 五難. Maux de l'existence.

1. 苦 *Çôka*, peine, douleur.
2. 哀 *Paridevanâ*, lamentations, plainte.
3. 難 *Duskham*, malheur. — Ch. difficultés, malheur.
4. 亂心 *Dâurmanasyam*, cœur, esprit chagrin, mal disposé. — Ch. cœur troublé.
5. 鬪爭 *Upâyâsa*, efforts pénibles. — Ch. luttes, querelles.

1) Bien que le titre du chapitre n'annonce que 12 sujets, il en contient en réalité 17. Les 5 derniers sont les produits de l'existence dont la connaissance est nécessaire à la délivrance.

9. 四諦觀十六行.

Les 16 actes des quatre choses à considérer attentivement.

1. 苦 *Dushham*, état malheureux. — Ch. peine, état de peine.
2. 無常 *Anityam*, instabilité. — Ch. non perpétuïté.
3. 空 *Çûṇyam*, vide, inanité.
4. 無我 *Anâtmakam*, absence de personnalité. — Ch. sans moi.
5. 因 *Hêtu*, cause d'existence.
6. 集 *Samudayam*, ce qui produit en unissant les éléments. — Ch. réunion (rend *sam*).
7. 生 *Prabhava*, production, naissance.
8. 緣 *Pratyaga*, principe fondamental, base. — Ch. fondement, cause d'union (des éléments qui forment l'infortuné mortel).
9. 滅 *Nirodha*, arrêt, empêchements (qui causent les maux et arrêtent dans le chemin vers le nirvâna, retenant l'être humain en ce monde). — Ch. destruction.
10. 盡 *Çânta*, calme intérieur, silence produit par la répression des appétits. — Ch. vide, épuisement.
11. 妙 *pranîti* (*pranâya*), exemption de désirs (sens bouddhique). — Ch. merveille, perfection, mystère.
12. 離 *niparaṇa*, traversée heureuse du courant de ce monde pour suivre le chemin de la loi. — Ch. détachement.
13. 道 *Mârga*, voie (de la loi vers le nirvâna).
14. 正 *Nyâya*, sage conduite, moralité. — Ch. rectitude, conduite conforme aux règles.
15. 迹 *Pratipatti*, arrivée, obtention du but. — Ch. traces, effets.
16. 乘 *Nâityânika*, perpétuité, réalité (dans le grand vide et le nirvâna). — Ch. allée, marche continue.

N. Ces 16 principes se répartissent quatre par quatre entre les 4 grands fondements du bouddhisme. 1. l'existence provenant de

l'erreur, et n'étant qu'une source de maux. 2. le désir source de l'une et des autres. 3. nécessité de la destruction des désirs. 4. id. de la foi bouddhique.

10. 五蘊 *Pañcaskhandha.* Cinq agrégats.

Les cinq éléments constitutifs de l'être apparent, les cinq agrégats.

1. 色蘊 *Rûpaskandha*, élément, agrégat de la forme extérieure. — Ch. agrégat de l'apparence extérieure (les 4 éléments, les sens et leurs objets, principe vital, sexe, parole, geste etc. 28 éléments).
2. 受蘊 *Vêdaskandha*, sensation, perception des objets extérieurs. — Ch. élément de la perception.
3. 想蘊 *Sañjñâskandha*, connaissance des idées abstraites des sensations. — Ch. de la connaissance réfléchie.
4. 行蘊 *Sañskâraskandha*, élément agrégatif des actes (al. *karmaskandha*).
5. 識蘊 *Vijñânaskandha*, élément agrégatif du jugement.

11. 五根 *Pañca indriyâni.* Les cinq sens matériels.

Les cinq racines ou bases.

1. 眼根 *Cakshurindriyam*, la vue.
2. 耳根 *Çrôta-indriyam*, l'oreille, l'ouie.
3. 鼻根 *Ghrâna-indriyam*, le nez, l'odorat.
4. 舌根 *Çabda-indriyam*, la voix, le son. — Ch. la langue, le goûter[1]).
5. 身根 *Kâya-indriyam*, le corps, le toucher.

12. 五塵. Les 5 objets des sens.

Les cinq classes de molécules poussièreux [2]).

1. 色 *Rûpa*, forme, couleur etc. qui composent la forme sensible.
2. 聲 *Çabda*, son, voix.

---

1) Tibetain, mandchou, etc.

2) Matériels, perceptibles par les sens.

3. 香 *Gandha*, odeur.
4. 味 *Rasâ*, goût, saveur, qui donne la sensation du goût.
5. 觸 *Kâya*, corps, matière qui le compose. — Ch. objet du contact.

13. 五根 *Pañca indriyâni.* Les cinq bases.
Les cinq sens spirituels [1]).

1. 信根 *Çraddha-indr.*, sens, base de la foi.
2. 進根 *Vîrya-indr.*, énergie dans les efforts moraux.
3. 念根 *Smrti-indr.*, mémoire, conscience.
4. 定根 *Samâdhî-indr.*, application de l'esprit, contemplation.
5. 慧根 *Prajñâ-indr.*, intelligence, intuition (des vérités bouddhiques).

14. 五力 *Pañcabalâni.* Les cinq forces, puissances des sens [2]).

Ce sont les mêmes que les précédents. On doit seulement substituer *balam* et 力 à *indriyam* et 根.

15. 佛果十力. Les dix énergies de la perfection de Bouddha.

1. 是處非處知力 *Sthânâsthânajñânabalam*, puissance de connaître ce qui est stable et instable (vrai ou faux, apparent).
2. 業知力 *Karmavipâkajñânabalam*, connaissance des fruits produits par les actes. — Ch. des mérites.
3. 欲知力 *Viçwaçraddhajñânabalam*, connaissance de tous les désirs (et non des fois).
4. 界知力 *Nânâdhâtujñânabalam*, connaissance, désirs de chacun des éléments. — Ch. de toutes les limites.
5. 根知力 *Indriyaparâparajñânabalam*, connaissance des sens, supérieurs et inférieurs. — Ch. des bases, racines.

---

1) Sièges des facultés.

2) Energie qui agit dans les actes de ces sens spirituels.

6. 定知力 *Sarvadhyânivimoks'asamâdhisamâpattijñânabalam*, connaissance des moyens d'arriver à la contemplation salvatrice par tous les genres de méditations. — Ch. connaissance de la contemplation, application fixe de l'esprit.

7. 至虛 *Kleçavyavadânaj.*, connaissance des moyens de délivrance des souffrances. — Ch. connaissance du vide suprême [1]).

8. 宿命知力 *Pûrvanivâçânusmṛtti*, souvenir des malédictions (encourues) précédemment (Al. *nivâsa* des existences antérieures). — Ch. du destin passé.

9. 天眼知力 *Cyutyutpattijñânabalam*, connaissance de la chute et du relèvement, de la mort et de la naissance. — Ch. connaissance des vues du ciel.

10. 漏盡知力 *Âçravaks'ayajñâñabalam*, connaissance de la fin du courant des existences. — Ch. connaissance de l'accomplissement des écoulements (d'une vie à l'autre) successifs.

16. 五知. Les cinq moyens de connaissance.

1. 大圓鏡知 *Âdarçajñânam*, connaissance par la vue, comme dans un miroir. — Ch. connaissance par un grand miroir rond.

2. 平等性知 *Samatâjñânam*, connaissance complète, toujours égale. — Ch. connaissance de la nature de manière égale.

3. 妙觀察知 *Prativeks'aṇajñânam*, connaissance par examen, vue distincte. — Ch. vue merveilleuse.

4. 成所作知 *Kṛtyânuddhânajñânam* (ou *anasth'âna*), connaissance de la manière de bien faire ses actions.

5. 法性徧知 *Dharmadhâtujñânam*, connaissance de l'essence de la loi. — Ch. connaissance complète de la nature de la loi.

---

1) Aucun traducteur n'a pris *Kleça* dans le sens de peine, douleur etc. Le Tibetain a: «mal», le Mandchou «méchanceté, impureté».

17. 五分法身. Les cinq corps différents de la loi.
Objets de la connaissance
(Sanscrit *skandha* réunion d'éléments) [1].

1. 法身 *Çîlaskandha*, ensemble des préceptes moraux; corps de la loi.
2. 定身 *Samâdhiskandha*, ensemble, corps de la contemplation.
3. 慧身 *Prajñâskandha*, corps de la connaissanze (des vérités).
4. 解脫身 *Vimuktiskandha*, corps de la délivrance finale. — Ch. de la délivrance qui fait échapper.
5. 解脫知見身 *Vimuktijñânadarçanaskandha*, corps de la connaissance de la délivrance finale.

18. 三知慧. Les 3 moyens d'acquérir la science.

1. 聞知慧 *Çrûtamayîprajñâ*, la science par l'audition, les leçons.
2. 思知慧 *Cintamayiprajñâ*, la science par la réflexion.
3. 修知慧 *Bhavânamayiprajñâ*, la science par la méditation, la contemplation. — Ch. la science par la pratique, l'action. Le terme sanscrit indique l'acte interne, la méditation contemplative, l'application de l'intelligence à un sujet. Le mot chinois désigne l'acte interne de réformation.

19. 十地. Les 10 (*bhumî*) degrés de l'âme (les 10 terrains) [2].

1. 歡喜地 *Pramuditâ*(*bhûmî*), de la joie extrême.

---

1) Pour les Mahâyânistes Bouddha est un être abstrait; des réunions de principes constituent son corps ou ses corps.

2) Selon les systèmes, ce sont les degrés, les états de l'âme fidèle poursuivant la pérfection de la loi — ou bien dix résidences des âmes qui ont pratiqué la loi et sont plus ou moins élevées selon leurs mérites. La joie est le premier effet de la foi.

Les nuages figurent la plus haute perfection; les Bouddhas sont appelés *Megharâjâs* les rois des nuages.

2. 離垢地 *Vimalâ*, absence de tache des passions, pureté intérieure. — Ch. terre exempte de poussières, d'ordures.
3. 發光 *Prabhâkarâ*, projetant la lumière (par la pureté).
4. 燄慧 *Arcishmati*, aux rayons lumineux (perfectionnement de la 3e) d'intelligence brillante.
5. 難勝 *Sudurjayâ*, très difficile à conquérir.
6. 現前 *Abhimukî*, se présentant évidente (*conspicua*).
7. 遠行 *Dûraṅgamâ*, atteignant loin.
8. 不動 *Acalâ*, immuable.
9. 善慧 *Sadhumati*, excellente, sage.
10. 法雲 *Dharmameghâ*, nuage de la loi.

20. 五行信位. Les cinq stations de la pratique de la foi.

1. 發心 *Adhimukticâryabhûmi*, degré, station de l'exercice de [1]) foi suprême. — Ch. ce qui élève le cœur ou le lance dans l'action.
2. 得明 *Âlôkalabhabhûmi*, acquisition de la connaissance vraie, de la vue. — Ch. acquérir l'intelligence claire.
3. 明朗 *Âlôkavṛddhi*, accroissement de cette connaissance. — Ch. intelligence éclairée.
4. 入空性際 *Tattwârthâikadeçânupraveça*, pénétration dans la région de la nature du vrai. — Ch. pénétrer le lieu de la nature du vide (le vrai pour le Mahâyâna).
5. 不碍光明 *Anantaryasamâdhi*, méditation ininterrompue [2]). — Ch. vue claire sans obstacle.

Ces cinq dégrés sont ceux des Bodhisatwas de région en région où ils jouissent successivement de ces biens spirituels, ou des dégrés de perfection des fidèles en qui se détruit successivement l'ignorance, cause de l'existence et de ses maux.

---

1) Sens mal choisi de *Adhimukti*.

2) Absorption complète de l'esprit cessant tout acte.

21. 五明. Les cinq connaissances claires.

1. 聲明 *Çabdavidyâ*, science des sons.
2. 因明 *Hêtuvidyâ*, science des causes.
3. 內明 *Adhyâtmâvidyâ*, science de l'être-essence. — Ch. science de l'intérieur de l'âme [1]).
4. 醫明 *Cikitsâvidyâ*, science de l'art de guérir (le mal moral); science des remèdes.
5. 工明 *Çilpaçcânavidyâ*, science des principes de l'art (*Çilpasthâna*); science de l'artisan.

22. 三學. Les trois enseignements.

1. 戒 *Adhiçîlam*, la morale supérieure. — Ch. les préceptes moraux.
2. 定 *Adhicittam*, la réflexion, la méditation supérieure. — Ch. contemplation.
3. 慧 *Adhiprajñâ*, la science suprême, parfaite.

23. 助道品內四念處. Les quatre objets de réflexion de la méditation conformément aux exercices de la loi.

1. 觀身念 *Kâyasmṛtyupasthânam*, réflexion considérant le corps. — Ch. exercice [2]) de la réflexion sur l'être corporel et sa vanité, son impureté.
2. 觀受念 *Vedanâsmṛtyupasthânam*, sur les perceptions et sur les maux qu'elles engendrent. — Ch. sur les sensations et perceptions.
3. 觀心念 *Cittasmṛtyupasthânam*, sur son propre cœur (comme siège de la pensée). — Ch. sur ses propres pensées, sur l'instabilité de tout.
4. 觀法念 *Dharmasmṛtyupasthânam*, sur la loi, l'impersonnalité l'*inindividualité* de tout être particulier.

---

1) Comme si *adhi* était une préposition, mot indépendant, et non un préfixe.

2) Ce sur quoi l'esprit applique son action, *upasthânam*.

24. 十波羅密. Les 10 Pâramitâs [1]) (*Pa-la-mi* transcrit).

1. 布施 *Dânapâramitâ*, perfection de la générosité, des dons. — Ch. id.
2. 持戒 *Çîlapâramitâ*, perfection de la vertu morale. — Ch. qui maintient les préceptes.
3. 忍辱 *Kshântipâramitâ*, perfection de la patience qui supporte les injures, les maux. — Ch. supporter l'injure.
4. 精進 *Vîryapâramitâ*, du courage interne qui fait affronter les maux, les périls. — Ch. l'activité zélée.
5. 禪定 *Dhyânapâramitâ*, la méditation. — Ch. la méditation, l'application de l'esprit.
6. 知慧 *Prajñâpâramitâ*, de la science, connaissance des natures. — Ch. id.
7. 方便 *Upâyapâramitâ*, perfection de l'habileté à trouver les moyens de pratiquer les préceptes, résister aux passions etc. — Ch. emploi convenable des forces.
8. 願 *Pranidhânapâramitâ*, perfection de la dévotion, confiance en Bouddha. — Ch. l'aspiration vers, le cœur porté (vers Bouddha).
9. 力 *Balapâramitâ*, perfection de la force s'exerçant à l'extérieur, dans les actes. — Ch. la force.
10. 知 *Jñânapâramitâ*, perfection de la connaissance, science conférant des pouvoirs surhumains. — Ch. id.

25. 十種法師名. Les dix espèces de pratiques de la loi.

1. 書寫 *Lekhâna*, l'écriture (des lettres et livres de piété).
2. 供養 *Pûjanâ*, la louange, l'hommage de louange (à Bouddha, la loi, etc.). — Ch. l'offrande, l'entretien par les offrandes sacrificielles.

---

1) Passages, moyens de passer à l'autre rive du courant de l'existence et d'arriver au nirvâna. Ce sont les derniers termes de l'existence des Bodhisattwas.

3. 施他 *Dânam*, les dons. — Ch. id.
4. 聽聞 *Çravanam*, l'écouter, écouter la lecture, l'enseignement. — Ch. id.
5. 披讀 *Vacanam*, lecture des livres religieux à haute voix. — Ch. id.
6. 受持 *Udgrâhaṇam*, la récitation des prières (action d'élever et de prendre). (M. *Shejilere* récitation). — Ch. id.
7. 開演 *Prakâçanâ*, prédication, enseignement. — Ch. exposer, publier.
8. 諷誦 *Swâdhyâya*, lecture, prière faite au temps propre, liturgique. — Ch. réciter en disant ou lisant en mesure.
9. 思惟 *Cintatâ*, réflexion, méditation. — Ch. id.
10. 修習 *Bhavanâ*, contemplation. — Ch, exercices de perfectionnement moral; ou pratique des exercices de la loi religieuse.

26. 七德財. Les sept trésors de vertu.

1. 信財 *Çuddhidhânam*, trésor de pureté (ou *Çraddhadhânam*, trésor de foi). — Ch. trésor de foi.
2. 戒財 *Çîladhânam*, trésor de morale. — Ch. id.
3. 慙財 *Hrîdhânam*, trésor de pudeur, modestie. — Ch. id.
4. 愧財 *Apatrâsyadhânam*, crainte du mal, qui en éloigne. — Ch. honte du mal.
5. 聞財 *Çrutidhânam*, audition des préceptes, des livres sacrés (*çrutadhânam*). — Ch. id.
6. 捨財 *Tyâgadhânam*, renonciation (aux biens terrestres, aux plaisirs). — Ch. id.
7. 慧財 *Prajñâdhânam* [1]), connaissance, intelligence éclairée. — Ch. id.

---

1) Connaissance complète en son objet, supérieure à la *vijñâna*.

27. 十二頭陀行. Les 12 pratiques difficiles.

1. 著糞掃衣 *Pâñçukûlika*, acte de porter des habillements faits de lambeaux ramassés dans les cendres; ou plutôt des habits couverts de cendre. — Ch. porter des habits qu'on a ramassés dans les balayures.
2. 但三衣 *Traivîcarika*, porter les trois objets de vêtements prescrits par la loi (tunique, jambards et manteau). — Ch. qui n'a que les trois vêtements.
3. 著壞色衣 *Nâmatika*, vêtements, grossiers, peaux. — Ch. qui porte des habits de couleur de terre.
4. 常行乞食 *Piṇḍapâtika*, recevant sa nourriture, son pain, sur les chemins. — Ch. qui va constamment mendiant sa nourriture.
5. 一食 *Ekapâṇika*, n'avoir qu'une seule cuiller. — Ch. ne manger qu'une fois (par jour).
6. 節量食 *Khalupaçcâdnabhaktika* [1]), ne manger plus rien après le repas. — Ch. manger très modérément.
7. 住阿蘭若處 *Âraṇyakam*, habiter les forêts. — Ch. habiter les gorges des montagnes, résider dans les buissons.
8. 樹下坐 *Vṛkshamûlikam*, habiter au pied d'un arbre. — Ch. être assis sous les arbres.
9. 露地坐 *Âbhyavakâçikam*, habiter un lieu non couvert, à ciel nu. — Ch. être assis sur la terre couverte de rosée, à ciel découvert.
10. 塚間坐 *Çmâçânika*, habiter des cimetières. -- Ch. qui s'assied au milieu des cimetières.
11. 但坐不臥 *Nâshadhikam*, se tenir debout sans se coucher, s'asseoir. — Ch. être seulement assis, jamais couché.

---

1) Mot de forme incertaine, très altérée dans les textes.

12. 次第乞食 *Yathâpânthari*, allant par les chemins comme il convient; mendiant. — Ch. mendier son pain selon l'ordre.

28. 四法攝. Les quatre avantages de la loi.

1. 布施 *Dânam*, les libéralités. — Ch. id.
2. 愛語 *Priyavâditâ*, le parler amical, bienveillant. — Ch. id.
3. 利行 *Arthacaryâ*, les bienfaits, les actes utiles. — Ch. id.
4. 同事 *Samânârtha*, communauté d'intérêts, actes en faveur les uns des autres. — Ch. id.

29. 四攝授. Les quatre biens (reçus en vertu de la loi).

1. 眞諦攝授 *Satyâdhishṭhânam* [1]), fondement, bien de la vérité. — Ch. bien, don reçu du discernement de la vérité.
2. 布施攝授 *Tyâgâdhishṭhânam*, du renoncement total. — Ch. du don entier.
3. 禪定攝授 *Upasamâdhyadhishṭhânam*, de la méditation contemplative.
4. 知慧攝授 *Prajñâdhishṭhânam*, de la science parfaite.

30. 四法修福. Les quatre choses qui donnent le bonheur par la loi.

1. 布施生福 *Dânamayam pûṇyakriyâvastu*, le bien produisant des mérites par les dons. — Ch. bien engendré par la bienfaisance.
2. 持戒生福 *Çîlamayam pûṇyakriyâvastu*, le bien produisant des mérites par les vertus morales. — Ch. le bien produisant des mérites par l'observation des préceptes.
3. 修行生福 *Bhâvanâmayam pûṇyakriyâvastu*, le bien produisant des mérites par la contemplation. — Ch. le bien produisant des mérites par les belles actions.

---

1) *adhishṭhânam* ce qu'on pose, fondement et bénédiction.

4. 財產生福 *Jeshâdiyam* [1]) *pûṇyakriyâvastu*, le bien produisant des mérites par les richesses. — Ch. id.

31. 四無量心. Les quatre vertus du cœur sans limite.

1. 慈 *Maitrî*, bonté.
2. 悲 *Karuṇa*, compassion.
3. 喜 *Muditâ*, joie du cœur (au milieu des maux).
4. 捨 *Upekshâ*, patience, endurance, égalité d'âme, renoncement.

32. 四正勤. Les quatre efforts corrects.

1. 未生惡不當起念遮止 *Anutpattânâm akuçalânâm dharmânâm anutpadâyacchandam*, désir de ne point faire naître, propager des doctrines mauvaises non encore émises. — Ch. désir d'arrêter les maux non encore nés et qu'il ne convient pas de faire naître.
2. 已生惡今當起斷念決剔 *Utpattânâm pâpakânâm akuçalânâm dharmânâm prahânâyacchandam*, désirer d'éviter les mauvaises doctrines, funestes, déjà nées. — Ch. désirer de rejeter, de supprimer les mauvaises doctrines venues au jour, d'y couper court.
3. 不生善起念勇猛 *Anutpattânâm kuçalânâm dharmânâm utpâdâyacchandam*, désir de répandre les (doctrines) bonnes, heureuses, non encore produites en dehors. — Ch. désirer de faire produire les bonnes doctrines non encore nées, résolument, courageusement.
4. 已生善增長起念不壞 *Utpattânâm kuçalânâm dharmânâñçchintâyabhûyoshavâya asampramoshâya paripûṛṇâyacchanda*, désir du succès complet sans dépérissement, du fréquent souvenir des doctrines saintes déjà répandues. — Ch. id.

---

1) Texte *Jepadhigam*, qui n'a pas de sens.

33. 四法行. Les quatre actes de la loi.

1. 勉勵 *Vyâyâma* [1]), effort (fait pour accomplir les préceptes). — Ch. id.
2. 精進 *Vâiryam ârabhati* [2]), s'animer d'un courage viril. — Ch. progresser virilement.
3. 禪定 *Cittim praghrnâte*, entreprendre la méditation. — Ch. id.
4. 勝解禪定 *Samyakparâyâti*, se tenir en un parfait recueillement. — Ch. se vaincre, se détacher, méditer.

34. 十惡. Les dix péchés capitaux.

1. 殺生 *Prâṇâtipâta*, tuer des êtres vivants.
2. 偷盜 *Adattâdâna*, s'emparer de ce qui n'a point été donné. — Ch. voler, dérober.
3. 婬慾 *Kâmamithyâcâra*, conduite mauvaise selon les passions. — Ch. désirs lascifs.
4. 妄語 *Mṛshâvâda*, discours trompeur, mensonge.
5. 毀謗 *Paiçunyam*, calomnie.
6. 嗔 *Pârushyam*, langage dur, grossier. — Ch. invectives.
7. 痴言 *Sambhinnapralâpa*, parler inconsidéré. — Ch. langage sot, léger.
8. 貪 *Abhidhyâ*, cupidité.
9. 惡凶 *Vyâpada*, malveillance, méchanceté.
10. 惡見 *Mithyâdrshṭi*, vue, doctrine fausse. — Ch. id. mauvaise.

35. 四煩惱. Les quatre défauts capitaux.

1. 慾 *Raga*, passion.
2. 驕 *Manas*, orgueil, confiance en soi.
3. 無知 *Avidyâ*, ignorance.
4. 疑 *Vicikitsa*, doute en matière de religion.

---

1) Ceci est ajouté sans nouveau titre.

2) A la 3e pers. du sing. indic. prés.

36. 二十隨煩惱. Les vingt défauts accessoires.

1. 忿 *Kroddha*, colère.
2. 恨 *Upadâha*, hostilité, malveillance.
3. 覆 *Mṛksha*, hypocrisie.
4. 惱 *Pradâha*[1]), passion brûlante.
5. 嫉 *Irshyâ*, jalousie.
6. 慳 *Mâpatya*[2]) stupidité. — Ch. avarice.
7. 誑 *Mayâ*, tromperie en faisant illusion.
8. 諂 *Câṭyam*, tromperie par mensonge.
9. 憍 *Mada*, ivrognerie, passion folle. — Ch. orgueil fou.
10. 害 *Vihiñsâ*, plaisir à nuire.
11. 無慙 *Ahrîkyam*, effronterie qui ne rougit de rien. — Ch. sans honte.
12. 無愧 *Anapatrâsyam*, sans crainte du mal.
13. 昏沉 *Styânam*, rudesse, lourdeur d'esprit.
14. 掉舉 *Oddhatyam*, turbulance. — Ch. se soulever.
15. 不信 *Açraddha*, incrédulité, manque de sincérité.
16. 懈怠 *Gaupityam*, indolence, paresse.
17. 放逸 *Pramâda*, passion, légèreté de conduite.
18. 失念 *Mushitasmṛtita*, perte de la mémoire.
19. 散亂 *Avakshepa*, trouble d'esprit, dissipation.
20. 不正知 *Asamprajñânam*, intelligence déréglée, non saine.

37. 七覺支. Les sept membres (*aṅga*) de la *Sambodhi* ou contemplation parfaite amenant à la délivrance.

1. 念覺支 *Smṛtisambodhyaṅga*, membre de la mémoire, ou connaissance parfaite.
2. 擇法覺支 *Dharmapravicayasambodhyaṅga*, connaissance distincte de la loi.

1) Texte: *pradâça* qui n'a pas de désirs.

2) Texte: *Mâtpatya* id. — Al. *Mâtsarya* envie (*Minaïeff*).

3. 精覺支 *Vîryasambodhyaṅga*, énergie, force. — Ch. essence.
4. 喜覺支 *Prîtisambodhyaṅga*, par la joie intérieure.
5. 輕安覺支 *Prasidhisambodhyaṅga* (*praçânti*?), tranquillité, aise.
6. 定覺支 *Samâdhisambodhyaṅga*, par la contemplation.
7. 捨覺支 *Upekshasambodhyaṅga*, endurance, insensibilité aux attraits extérieurs, renoncement.

38. 八正道. Les huit voies droites, parfaitement bonnes.

1. 正見 *Samyaksadṛsti*, vue parfaite, orthodoxie.
2. 正思惟 *Samyaksaṇkalpa*, conception droite.
3. 正語 *Samyakvâkram*, parler vrai, parfait.
4. 正業 *Samyakkarmânta*, but, opération droite, conforme aux règles.
5. 正命 *Samyakjîvara*, vie, conduite parfaite.
6. 正精進 *Samyakvyâyâma*, efforts généreux conformes à la loi.
7. 正念 *Samyaksmrti*, réflexion et mémoire bien réglée.
8. 正定 *Samyaksamâdhi*, contemplation parfaite.

39. 二禪定. Les deux contemplations.

1. 止 *Çamatha*, recueillement intérieur, arrêt des facultés.
2. 觀 *Vipaçyana*, contemplation par la vue interne sans acte intellectuel.

40. 三解脫門. Les trois moyens (portes) de la délivrance.

1. 空 *Çûṇyata*, vide intérieur de pensée et de sentiment.
2. 無相 *Apratihiti*, absence d'attachement.
3. 無願 *Animittam*, absence de désir, absence de toute représentation mentale.

41. 十八空. Les 18 (espèces de) vides.

1. 內空 *Adhyâtmâçûṇyatâ*, vide intérieur (de toute pensée, attache etc.).

2. 外空 *Vahirçûṇyatâ*, vide extérieur (de tout objet et inclination).
3. 內外空 *Adhyâtmâvahirçûṇyatâ*, vide intérieur et extérieur.
4. 空空 *Çûṇyatâçûṇyatâ*, vide de tout vide.
5. 大空 *Mahâçûṇyatâ*, le grand vide, vide suprême.
6. 勝義空 *Paramârthaçûṇyatâ*, vide des principes, des intérets supérieurs.
7. 有爲空 *Saṅskṛtaçûṇyatâ*, vide des actes.
8. 無爲空 *Asaṅskṛtaçûṇyatâ*, vide de tout ce qui n'est pas fait.
9. 畢竟空 *Atyantaçûṇyatâ*, vide infini, dépassant tout terme.
10. 無際空 *Anagraçûṇyatâ*, vide sans limite.
11. 無變異空 *Avakâraçûṇyatâ*, vide sans changement, sans cessation.
12. 本性空 *Prakṛtiçûṇyatâ*, le vide de la nature individuelle sujette aux accidents humains. — Ch. id. de la nature fondamentale.
13. 切法空 *Sarvadharmaçûṇyatâ*, vide de toute loi.
14. 自性空 *Swalakshaṇaçûṇyatâ*, vide de sa propre nature, de ses propriétés.
15. 不可得空 *Alambhaçûṇyatâ* [1]), vide de toute non acquisition.
16. 自性空 *Swabhâvaçûṇyatâ*, vide de sa nature, son essence.
17. 不自性空 *Aswabhâvaçûṇyatâ*, vide de ce qui n'est pas sa nature, etc.
18. 不性性空 *Abhâvaswabhâvaçûṇyatâ*, vide de ce qui n'est pas ou est sa nature.

42. 空性. Nature, qualités du vide.

1. 眞諦 *Paramârtha*, entité, principe suprême. — Ch. jugement vrai.
2. 本性 *Tattwam*, nature vraie, fondamentale, réalité.
3. 如性 *Tathâtâ*, existence conforme à la nature ; ayant telle nature.

1) Peut-être *âlambha*, acquisition, mal lu par les Chinois.

4. 涅槃 *Nirvâna* (Ch. *niépwan* transcr.).
5. 正覺 *Abhisamaya*, connaissance complète qui fait le bouddha bon pour le *nirvâna*. — Ch. connaissance correcte.

43. 四世界名. Noms des 4 divisions des âges.

1. 小千世界 *Sâhasracuṭyalôkadhâtu*, élément du monde du millénaire [1]) inférieur. — Ch. id.
2. 中千世界 *Dwisâhasramadhyamalôkadhâtu*, élément du second millénaire, moyen. — Ch. id.
3. 三千大千世界 *Trisâhasramahâsâhasralôkadhâtu*, élément du 3ième grand millénaire. — Ch. id.
4. 娑婆世界 *Samalôkadhâtu*, élément du monde complet, universel (des 3 millénaires). — Ch. élément du monde qui supporte les maux (Leç. *saha* transcrit).

44. 四部洲名. Nous des quatre dwîpas ou divisions de la terre en vastes îles.

1. 東勝身洲 *Pûrvavideha*, le Videha de l'est. — Ch. le Videha [2]) (l'île, ou le continent) de l'est.
2. 小勝身洲 *Deha*, le corporel. — Ch. le petit Videha.
3. 勝身洲 *Videha*, le Videha. — Ch. le Videha [2]).
4. 南贍部洲 *Jambûdwîpa*, le dwîpa à l'arbre Jambu (Eugenia Jambolana) fréquent dans la péninsule. — Ch. dwîpa du Shan (Jambu) du midi.
5. 小拂洲 *Câmara*, dwîpa du Camara (le Yak). — Ch. du petit fouet (fait de queue de Yak).
6. 妙拂洲 *Avaracâmara*, Câmara inférieur. — Ch. du fouet merveilleux (*avara* autre, extraordinaire).

---

1) Peut se rapporter aux âges du monde que parcourent les Bodhisattwas ou bien aux divisions de l'univers en mille *Çakwalas* ou petits mondes ayant chacun, terre, astres, ciel et enfer.

2) Qui triomphe du corps, traduction etymologique de *videha* qui signifie «sans corps». Le *Videha* au nord du Gange est le *Bihar* actuel.

7. 西牛貨洲 *Aparagôdhânyam*, riche en bœufs, de l'ouest. — Ch. id.; qui trafique de bœufs.
8. 小行洲 *Câladwîpa*, le dwîpa se mouvant un peu.
9. 勝道行洲 *Uttaramantriṇa*, à la voie, doctrine triomphante, aux mantras supérieurs.
10. 北俱盧洲 *Uttarakuru*, Kulo du nord.
11. 詔勝洲 dwîpa aux flatteries triomphantes [1]) (*Kurava* pays des Kuru).
12. 最勝洲 dwîpa triomphant complètement (*Kâurava* pays de la race de Kurus).

45. 三界. Les trois zônes ou mondes.

1. 欲界 *Kâmadhâtu*, monde ou élément des désirs, du désir de l'existence qui la produit.
2. 色界 *Rûpadhâtu*, monde ou élément de la forme, des êtres visibles, nés.
3. 無色界 *Arûpadhâtu*, monde ou élément des êtres sans forme visible.

46. 欲界六天. Les six cieux du monde du désir.

1. 四天王界 *Caturmahârâjakâyika*, monde des quatre rois célestes; régnant sur le Merou.
2. 忉利界 *Trayotrincat*, taoli (transcription informe de) les 33. Ciel des 33 dévas.
3. 夜摩界 *Yama*, de Yama (transcrit Ye-ma).
4. 兜率陀界 *Tushita* (*To shito* transcrit), ciel de joie.
5. 化樂 *Nirmânaratita*, qui se plait dans les transformations, et productions.
6. 他化界 *Paranimitavaçavarttita*, où les transformations et productions s'opèrent à volonté, par pouvoir magique.

1) Fausse etymologie. *ku* mauvais, *ru* bruire.

色界初禪三天. Les 3 cieux de 1ère contemplation du monde de la forme.

1. 梵衆 *Brahmaparipatyas*, les assistants de Brahma (*Bam*).
2. 梵輔 *Brahmapurohitâ*, assistants sacrificiels de Brahma.
3. 大梵 *Mahâbrahmâ*, ciel du Grand Brahma.

二禪三天. Les 3 cieux de 2e contemplation.

1. 少光天 *Parîttabhâ*, ciel d'éclat mince, effacé.
2. 無量光天 *Apramânabhâ*, de splendeur sans mesure, limite.
3. 光音天 *Âbhâswara*, au son brillant.

47. 三禪三天. Les 3 cieux de 3e contemplation.

1. 少淨天 *parîttaçubha*, de pureté, beauté inférieure.
2. 無量淨天 *Apramâṇaçubha*, de pureté sans limite.
3. 徧淨 *Çubhakṛta*, complétement pur, la pureté même.

48. 四禪九天. Les neuf cieux de 4e contemplation.

1. 無雲天 *Anabhraka*, ciel sans nuage.
2. 禪生 *Pûṇyaprasavan*, engendrant la contemplation [1]) (S. les mérites).
3. 廣果 *Bṛhatphala*, aux vastes fruits.
4. 無想 *Avṛta*, sans souci, sans obstacle.
5. 無煩 *Atapa*, sans douleur, chagrin.
6. 善見 *Sudṛça*, au bel aspect.
7. 善現 *Sudarçaṇa*, au bel éclat.
8. 色究竟 *Akanishṭa*, dont la couleur s'éteint; le plus subtile infiniment petit (comme substance).

---

1) «A la contemplation née, vie de contemplation» Tib.

9. 大自在 *Mahâçwâranivasana*, le grand qui subsiste par soi, en soi; demeure du grand souverain-maître.

49. 無色界四天. Les quatre cieux du monde sans forme.

1. 空無邊處天 *Akâçânantyâyatanam*, espace sans borne du vide, de l'empyrée.
2. 識無邊處天 *Vijñânantyâyatanam*, espace de la science.
3. 無所有處天 *Akincanavyâyatanam*, espace où il n'y a rien.
4. 非想無想天 *Naivasanjñânâsañjñâyatanam*, espace où il n'y a ni connaissance ni absence de connaissance.

50. 十二分教名. Noms de douze espèces de livres de doctrine.

1. 法本 *Sûtra* (*senâ*), fondement de la loi.
2. 重頌 *Géya*, prières en distiques, chants, cantiques.
3. 授記 *Vyâkaraṇa*, chroniques, relations, exposé de faits relatifs à Bouddha.
4. 孤起頌 *Gâthâsenâ*, prières à parties séparées, isolées (stances).
5. 無問自說 *Udânasenâ*, paroles dites spontanément, sans interrogation.
6. 因緣 *Nidânâmsenâ*, exposé des causes (causes ontologiques).
7. 譬喻 *Avadânâmsenâ*, paraboles et comparaisons.
8. 本事 *Itivṛttakânâmsenâ* (sic facta), récits, faits fondamentaux.
9. 本生 *Jatâkânâmsenâ*, existences antérieures des Bouddhas.
10. 方廣 *Vaipûlyânâmsenâ*, développements, récits, discours amplifiés.
11. 未曾有[1]) *Adbhûtadharma*, merveilles, prodiges etc.
12. 論議 *Upadêça*. instructions, discours, entretiens.

---

1) Ce qui n'est pas encore arrivé. On a lu le mot sanscrit: *abhûta*.

51. 八難. Les huit choses pénibles.

1. 地獄 *Naraka*, prison terrestre (sous terre), enfer.
2. 畜生 *Tiryañc*, condition d'animal (domestique).
3. 餓鬼 *Prêta*, kuei affamé.
4. 長壽天 *Dîrghâyûshódeva*, esprit, déva d'une vie prolongée (ne parvenant pas à la condition de Bodhisattwa après des millions d'années).
5. 邊地下賤 *Pratyantajânapada*, contrée voisine de condition vile, infidèle (en être voisin).
6. 六根不全 *Indriyavaihalyam*, les six sens non complets, défaut des sens.
7. 世智辯聰 *Mithyâdarçana*, science, jugement tout mondain, vues erronnées.
8. 佛前佛後 *Tathâgatânâm anutpatyâ jâta*, (vie) antérieure ou postérieure à un Bouddha; né quand il ne survient pas de Bouddha (avec non survenance des bouddhas).

52. 福吉祥名. Termes de bénédiction, d'heureux présage.

1. 吉言 *Âçirvâda*, parole de bénédiction, de bonheur.
2. 普願 *Âçishas*, bons souhaits.
3. 稱讚 *Vandavâdî*, parler, parlant d'une manière louangeuse.
4. 福幸 *Çrî*, prospérité (divinité).
5. 泰福 *Swasti*, grande prospérité! bene!
6. 永不滅 *Vashat*, toujours sans diminution! crescat (?)
7. 深美 *Ôm!* parfaitement beau! admirable!
8. 結文 *Swâhâ*, terme final; bien dit (dixit). Aussi 娑訶 transcrit.

(à suivre).

MÉLANGES.

Die sinologischen Studien und Professor Hirth.

In dem Vorwort zu einer soeben im Erscheinen begriffenen Arbeit »Über fremde Einflüsse in der chinesischen Kunst" äussert sich Professor Hirth zu dieser Frage folgendermassen.

»Von ebenso wohlwollender wie berufener Seite [1]) ist dem Verfasser vor Kurzem der Vorwurf gemacht worden, dass er danach trachte, die Sinologie mit einem tiefen Graben zu umziehen und dem Sinologen zu verbieten, andere Sprachen zu studieren, damit er nicht auf dieser Brücke heimlich mit der Aussenwelt verkehren könne. Die vorliegende Abhandlung wird hoffentlich das Ihrige dazu beitragen, diesen leicht zu Missverständnissen führenden Vorwurf zu entkräften. Denn hier, wie in manchen früheren Arbeiten, wird der »tiefe Graben" so oft übersprungen, pürscht der Verfasser so gern in fremden Revieren, dass wohl niemand ihn zu den sinologischen Einsiedlern zählen kann, die sich so gern hinter der chinesischen Mauer ihrer Wissenschaft gegen die Aussenwelt absperren.

Aber so war wohl auch der freundliche Wink nicht gemeint. Herr Dr. Franke protestiert zwar durchaus nicht gegen des Verfassers öfters ausgesprochene Ansicht, wonach in Anbetracht der

1) Dr. O. Franke, „Die sinologischen Studien und Professor Hirth", in der Zeitschrift *T'oung-pao*, Vol. VII (Paris und Leiden, 1896), pp. 241—250.

notorischen Schwierigkeiten, die sich dem Studium der chinesischen Sprache und Litteratur uns Europäern entgegenstellen, das Chinesische als Fachstudium möglichst von der Vereinigung mit anderen Fächern freizuhalten sei, da nur durch eiserne Energie im Konzentrieren aller Kräfte auf dieses eine Ziel brauchbare Leistungen zu erhoffen seien; aber er ist der Meinung, dass Sanskrit, Tibetanisch, Mongolisch und Mandschurisch mindestens vom Programm des Sinologen nicht auszuschliessen sind. Die Frage nach der Methode, nach der eine sinologische Arbeitskraft herangebildet worden ist, steht im engsten Zusammenhang mit dem Vertrauen, dass die dabei interessierte Gelehrtenwelt seinen Forschungen entgegenbringen darf. Der Leser möge deshalb dem Verfasser gestatten, bei dieser Gelegenheit ein Thema zu berühren, dessen Beachtung gerade in den Kreisen wünschenswert ist, denen die nachfolgende Abhandlung gewidmet ist. Der Verfasser muss vorausschicken, dass er die hier ausgesprochenen Ansichten verteidigen zu müssen glaubt, nicht, weil sie ihm jetzt als seinem Studiengang entsprechend bequem erscheinen, sondern umgekehrt, weil er von jeher bemüht gewesen ist, seinen Studiengang der Logik anzubequemen, die ihm von Anfang an als die richtige erschienen ist. Er glaubt hinzufügen zu dürfen, dass seine Ansichten, so wenig Anklang sie auch in gewissen Kreisen finden mögen, sich mit denen der namhaftesten Sinologen des Auslandes in allen wesentlichen Punkten decken, auch mit denen des Herrn Dr. Franke, von der Forderung der genannten Nebenstudien (Sanskrit, Tibetanisch u.s.w.) abgesehen.

Die chinesische Litteratur bildet für uns Europäer eine ganz unvergleichlich härtere Nuss als jede andere. Trotzdem hat man sich in vielen gelehrten und leider hie und da auch in deutschen Universitätskreisen vielfach in den beruhigenden Gedanken eingewiegt, dass eine geringe Kenntniss der Sprache vollständig genüge, um die verschiedenen, in der Litteratur des Mittelreichs wurzelnden

Probleme zu lösen, und dass infolgedessen neben dem Chinesischen noch eine ganze Reihe anderer Sprachen von demselben Lehrer gelehrt, von demselben Schüler erlernt werden könne, ohne dadurch den erhofften Erfolg im Chinesischen in Frage zu stellen. Dass diese Ansicht besonders in Deutschland Wurzel gefasst hat, muss der Verfasser trotz des von Herrn Dr. Franke ausgesprochenen Zweifels aufrecht erhalten, wenn auch vielleicht augenblicklich von einer hier herrschenden sprach-philosophischen und grammatischen Richtung nicht mehr die Rede sein kann. Wer daran zweifelt, möge einen vergleichenden Blick auf die Lektions-Kataloge der wenigen Universitäten werfen, an denen das Chinesische in Europa gelehrt wird: in Oxford, London, Leiden und Paris Dozenten, die sich zur Sinologie und nichts Anderem bekennen, dafür aber in ihrem Fache Meister sind; bei uns dagegen, wo man dieser Wissenschaft als selbständige akademische Disziplin die raison d'être abzusprechen geneigt ist, darf sie sich nur in Gesellschaft mehrerer anderer Sprachen zeigen, weshalb es den wenigen Dozenten, die den Mut haben, am schwarzen Brett einer deutschen Universität Vorlesungen über Chinesisch anzukündigen, gar nicht zu verdenken ist, wenn sie eine möglichst reichhaltige Sprachenliste auf ihr Programm setzen, sodass wir von denselben Dozenten gleichzeitig mit Chinesisch bald die eine, bald die andere Sprache einer langen Reihe oft nicht einmal benachbarter Gebiete angekündigt sehen, wie Japanisch, Koreanisch, Mongolisch, Mandschurisch, Tibetanisch, Malaiisch, Suaheli u. a. Man frage Männer wie Legge in Oxford, Schlegel in Leiden oder Chavannes in Paris, ob die grossen Erfolge, mit denen sie in den letzten Jahrzehnten an unserer Wissenschaft geschoben haben, bei einer derartigen Zersplitterung ihrer Kräfte möglich gewesen wären! Die Antwort muss dem Fachmann klar sein.

Der Verfasser gibt mit Herrn Dr. Franke gern zu, dass er in der Form, die er dem hier ausgesprochenen Gedanken in seinen

Bemerkungen »über sinologischen Studien" [1]) gegeben hat, etwas zu weit gegangen sein mag. Sicherlich ist für Jeden, der aus dem endlosen Arbeitsfeld der chinesischen Litteratur sich gerade das Studium buddhistisch-chinesischer Texte auswählt, eine gewisse Kenntnis des Sanskrit wünschenswert; Tibetanisch kann für die Geschichte des Lamaïsmus, Mongolisch für das Zeitalter des Marco Polo in Betracht kommen; Mandschurisch für die letzten Jahrhunderte, wenn auch nur für die Geschichte des regierenden Kaiserhauses; Türkisch, Uigurisch, Koreanisch u.s.w. wegen der chinesischen Beziehungen im Mittelalter. Alle diese Studien erfüllen quoad artem Sinicam einen gewissermassen collateralen Zweck, der zur Lösung bestimmter, in einen fremden Litteraturkreis überspielender sinologischer Probleme beitragen soll. Will man aber deshalb den Grundsatz aufstellen, dass jeder Sinolog, nur weil seine Bekanntschaft mit der chinesischen Litteratur ihn zu dem einen oder dem anderen dieser Themata qualifiziert, jede der genannten Disziplinen so beherrscht, dass er darüber Vorlesungen an einer deutschen Universität halten kann, was soll dann aus dem Chinesischen werden, einem Studium, von dem die Erfahrung lehrt, dass es die Kraft eines Einzelnen vollkommen absorbiert, wenn er Arbeiten von bleibendem wissenschaftlichem Wert und nicht bloss dilettantische Leistungen im Auge hat? Für die Kenntnis des Chinesischen aber geht jede Stunde verloren, die auf das Studium anderer Sprachen verwendet wird. Es fragt sich nur, ob es sich mit den Anforderungen, die man am Schlusse unseres Jahrhunderts an den

---

1) *T'oung-pao*, Vol. VI, p. 367: „Für den Sinologen, der im Sinne der klassischen Philologie arbeiten will, gibt es nur eine Methode, die zu Erfolgen führt: peinliches Zusammenhalten aller Kräfte; Ergreifung eines jeden Mittels, das zum Zwecke führt, wozu das Leben in China und der jahrelange persönliche Verkehr mit den Gelehrten des Landes gehört; aber auch die Verwerfung aller Mittel, die nicht zum Zwecke führen. Als ein solches ist das Studium anderer orientalischer Sprachen zu betrachten, wodurch das Interesse von der Hauptsache abgelenkt wird und die Kräfte zersplittert werden".

Durchschnitts-Sinologen in Europa stellt, verträgt, dass der Repräsentant dieses Faches in Anbetracht seiner Kenntnisse in so vielen anderen Sprachen, die man von ihm erwartet, sich mit seiner entsprechend geringeren Kenntnis des Chinesischen begnügen darf. Dies war vor dreissig Jahren noch möglich, aber heutzutage ist die einzig logische Antwort auf diese Frage ein entschiedenes Nein! Deutschland setzt seinen Ruhm darein, in allen wichtigen Wissenszweigen mit der Fackel vorangegangen zu sein. In der Sinologie jedoch hat uns Frankreich wegen der liberalen Unterstützung, die dort seit Anfang des Jahrhunderts den sinologischen Studien zugewendet worden ist, einen grossen Vorsprung abgewonnen, ein Vorteil, durch den die Regierung für die gebrachten Opfer indirekt dadurch entschädigt wird, dass dort ein gebildetes Publikum den chinesischen Kulturfragen tieferes Interesse entgegenbringt, dass die Forderungen der Regierung in ostasiatischen Fragen bei der Volksvertretung nicht entfernt den Schwierigkeiten begegnen, wie dies bei uns der Fall sein würde, mag es sich um Kolonialfragen handeln, wie den Bau einer Eisenbahn an der chinesischen Grenze in Tungking, oder eine Handelsexpedition in nas Herz des Mittelreiches nach Ssï-tschuan und Yün-nan. England und Holland, deren politisches Interesse am fernen Osten ein älteres und deshalb durch Erfahrung gereifteres ist, haben sich dem Beispiel Frankreichs angeschlossen; auf ihren ersten Universitäten ist das Chinesische durch Autoritäten vertreten, deren Leistungskraft in keiner Weise durch Nebenstudien geschwächt ist. Der Weg, den bis jetzt die deutschen Hochschulen eingeschlagen haben, der Sinologie Eingang in ihren Pforten zu verschaffen, scheint nicht geeignet zu sein, der wissenschaftlichen Konkurrenz des Auslandes auf diesem Gebiete mit Erfolg zu begegnen.

Die Ansicht, die der Verfasser aus dem Munde eines von deutschen Universitätskreisen in chinesischen Dingen gern zu Rate ge-

zogenen Gelehrten gehört hat, dass man sich auch in Deutschland, d. h. ohne je in China gelebt zu haben, »eine mässige Kenntnis des Chinesischen" aneignen könne, ist zwar an sich nicht falsch; wenn aber daraus gefolgert werden soll, dass eine mässige Kenntnis zur Vertretung des Faches auf einer europäischen Universität genügt, so muss vor allen Dingen erst die Frage aufgeworfen werden, welche Ziele damit überhaupt angestrebt werden. Für die Zwecke der vergleichenden Sprachforschung, die auf die Kenntnis des Baues und der gegenseitigen Verwandtschaft möglichst vieler Sprachen gerichtet sind, ebenso für das Studium des Japanischen, Koreanischen, Annamitischen, Mongolischen, Mandschurischen u.s.w. ist eine mässige Kenntnis des Chinesischen ebenso wünschenswert wie genügend. Eine ganz verschiedene Aufgabe aber tritt an den heran, der es unternimmt, in dem reichen, bis jetzt immer noch höchst mangelhaft, ja dilettantisch bearbeiteten Bergwerk der chinesischen Litteratur nach ungehobenen Schätzen zu suchen, um unsere Kenntnis der dortigen Kultur durch neue Thatsachen zu bereichern. Dazu genügt eine mässige Kenntnis des Faches keineswegs; im Gegenteil zeigt die Erfahrung, dass, wo auch nur Gelehrte jener Richtung, die das Chinesische nur nebenbei mit einer Reihe anderer Dinge betreibt, sich auf das Glatteis der historisch-philologischen Forschung nach rein chinesischen Quellen begeben haben, der wissenschaftliche Wert solcher auf schwacher Basis aufgebauter Arbeiten früher oder später von der Kritik in Frage gestellt werden muss.

Es gibt für den Fachmann keinen instruktiveren Beleg für diese Ansicht als das in Deutschland viel gelesene Werk des Freiherrn von Richthofen, worin mit grossem Fleiss und dem unverkennbaren Bestreben, der Wissenschaft zu dienen, Übersetzungen und Forschungsergebnisse der meisten Sinologen herangezogen werden, die vor dem Jahre 1875 auf dem Gebiete der geschichtlichen, geographischen und

ethnographischen Erforschung Asiens nach chinesischen Quellen thätig gewesen sind. Wie wenig ein grosser Teil der darin niedergelegten Arbeit den heutigen Anforderungen der Wissenschaft entspricht, muss jede Stichprobe ergeben, die ein gewiegter Spezialist bezüglich des historisch-philologischen Teiles [1]) anstellt, sobald er sich der Mühe unterzieht, die angeführten Quellen mit den chinesischen Urtexten, die allein für die zu Grunde liegenden Thatsachen massgebend sind, zu vergleichen. Übersetzungsfehler und Missverständnisse, wie sie bei einem klassischen Philologen unserer Tage geradezu undenkbar wären, sind hier so häufig, dass jeder unbefangene Kritiker die im Richthofensche Werke niedergelegte Sinologie als eitel Dilettantismus bezeichnen muss, sobald ihm die wahren Beziehungen zwischen Forschungsergebnissen und Urquellen enthüllt sind. Herr von Richthofen ist so bedeutend als Geolog und Geograph, dass es seinem Rufe als Gelehrter durchaus keinen Eintrag thun kann, wenn der sinologische Teil seines Werkes vom Standpunkte des Fachmannes eine Beurteilung erfährt, die von derjenigen seiner geographischen Fachgenossen in vielen Punkten erheblich abweicht. Die Hauptschwäche dieser Forschungen darf man in dem bedauerlichen Umstand erblicken, dass ihr Urheber die Schwierigkeiten, die der Erlangung einer gewissen Kompetenz auf dem Gebiete der chinesischen Litteraturkenntnis entgegenstehen, bedeutend unterschätzt hat. Darum werden auch die Übersetzungen eines Pauthier, De Guignes, Rémusat u. A. ohne jede Nachprüfung als bare Münze hingenommen. Ganze Theorien werden aufgebaut, die in nichts zerfallen, sobald man erfährt, dass der Baustein, auf den das ganze Gebäude sich stüzt, wieder entfernt werden muss,

1) China, Ergebnisse eigener Forschungen und darauf begründeter Studien. Von Ferdinand Freiherrn von Richthofen. Bd. I (Berlin 1877), zweiter Abschnitt: Entwicklung der Kenntnis von China, pp. 273—733.

weil er irrtümlicherweise eingefügt worden war [1]), — eine Fehlerquelle, die für das so schön und anregend geschriebene Werk geradezu verhängnisvoll wird. Als Entschuldigung darf gelten, dass man vor zwanzig Jahren eine viel höhere Meinung von dem Werte der älteren Übersetzungs-Litteratur haben durfte als jetzt, nachdem die Sinologie durch Förderung der Virtuosität auf den Universitäten des Auslandes und durch angestrengtes konzentriertes Arbeiten einiger in China ansässiger Europäer zu einem Grade der Exaktheit gelangt ist, den zu erreichen man damals noch nicht hoffen durfte [2]). Das Richthofensche Werk hat auch in seinem sinologischen Teil, trotz aller Fehler im Einzelnen, seiner Zeit einen guten Zweck erfüllt, indem es in den weitesten Kreisen Interesse für einen früher mehr oder weniger unbeachteten Wissenszweig erweckt hat; es hat aber auch dem Fortschritt der Sinologie in Deutschland sehr geschadet, indem es jeden, der darin mehr als die Arbeit eines gelehrten Dilettanten sah, zu dem Trugschluss einlud, dass in einem Fache, wo nach seiner Ansicht so bedeutende Resultate mit so geringer Kenntnis des Chinesischen, wie sie Herrn von Richthofen zu Gebote stand, erreicht würden, das gründliche, spezialisierende Studium, wie es an den Universitäten des Auslandes angestrebt wird, überhaupt keinen Zweck hat. Da das Verständnis für sinologische Fragen bei Nicht-Fachleuten mit ausserordentlichen Schwierigkeiten verbunden ist, so fällt bei der Beurteilung dieses Werkes, das mit seinem sinologischen Teil einen Scheinerfolg errungen hat wie selten eine wissenschaftliche Arbeit, schwer ins Gewicht die

---

1) Vgl. das typische Beispiel auf pp. 18—21 der vorliegenden Abhandlung, zu dem sich leider recht viele andere gesellen.

2) Als Werke der neueren Schule, denen sich nur wenige Erzeugnisse der älteren Sinologie gegenüber stellen lassen, mögen nur Schlegels Arbeiten über das Gesetz des Parallelismus im Chinesischen, über die Inschriften auf dem uigurischen Denkmal in Kara Balgassun und das Epitaph des Köl Tägin, sowie Chavannes' Arbeit über die Steinskulpturen der Han und die Übersetzung des Ssï-ma Ts'ién erwähnt sein.

gedankenlose Art, mit der sonst hochgeachtete Kritiker das, worauf es hier allein ankommt, nämlich Kenntnis der chinesischen Sprache, da voraussetzen, wo sie offenkundig fehlt. Denn während von Richthofen (p. 276 Anm.) von sich selbst sagt, dass er »fast Laie in der chinesischen Sprache" sei — was gerade in unserem Fache schlimmer ist als »ganz Laie" [1]) —, äussert sich von Gutschmid in einer unter den Orientalisten deutscher Zunge viel beachteten Anzeige [2]) mit den Worten: »Um ein Werk wie das vorliegende zu schaffen, war eine nicht gewöhnliche Vereinigung verschiedener Kenntnisse nötig; der Verfasser ist zugleich Naturforscher, Geograph und Historiker und verbindet damit, was hier von besonderem Werte ist, die Kunde der chinesischen Sprache".

Wenn das, was der verdiente Kritiker hiermit andeutet, richtig wäre, nämlich dass zur Lösung so wichtiger Probleme, wie sie im Richthofenschen Werke aufgeworfen werden [3]), diejenige Kunde der chinesischen Sprache genügt, von der Herr von Richthofen selbst sagt, dass sie fast die eines Laien ist, so dürfte der Sinolog von Fach, der den besten Teil seines Lebens auf eine augenscheinlich so gering angeschlagene Fertigkeit verwendet hat, freilich ausrufen: Oleum et operam perdidi!

---

1) Denn „little knowledge is a dangerous thing". Vgl. die treffenden Bemerkungen Schlegels bei Gelegenheit der Besprechung einer sinologischen Doktor-Dissertation, *T'oung-pao*, Bd. VII, p. 177 ff.

2) „Über Richthofens China", Zeitschrift der deutschen morgenländischen Gesellschaft, Bd. XXXIV (1880), p. 190. Vgl. Kleine Schriften von Alfred von Gutschmid, Bd. III, p. 579.

3) Die Sinologie ist Herrn von Richthofen zu grösserem Danke verpflichtet wegen des Aufwerfens zahlreicher interessanter Fragen als wegen ihrer Lösung; das erstere setzt einen spekulativen Kopf voraus, der mit der europäischen Litteratur über den Gegenstand vertraut ist, das zweite einen Historiker und Sprachkenner, der das Quellenmaterial der chinesischen Litteratur unabhängig von den zufällig vorhandenen europäischen Bearbeitungen selbständig und vollkommen beherrscht.

Der Verfasser hat mit den vorstehenden Bemerkungen seine Ansicht über diejenige Art der Sinologie ausgesprochen, von der er glaubt, dass sie einzig und allein den europäischen Gelehrten befähigt, zuverlässige Kenntnisse der Staaten-, Kultur- und Kunstgeschichte nicht nur Chinas, sondern eines grossen Teils des gesamten asiatischen Kontinents, insofern sie der chinesischen Litteratur zu verdanken sind, in lohnender Weise zu vermitteln. Es liegt ihm vollkommen fern, damit die Arbeit der Gelehrten zu bemängeln, die das Studium des Chinesischen als Mittel zu einem anderen Zweck ergreifen, denen es bei ihren vielsprachlichen ostasiatischen Studien stets eine unentbehrliche Disziplin sein wird. Ganz mit Unrecht sucht ihn Herr Dr. Franke als einen Gegner der Sprachwissenschaft hinzustellen, deren Bedeutung er vor dreissig Jahren in den Vorlesungen eines Georg Curtius hoch zu schätzen gelernt hat. Mit grosser Spannung sieht jeder Sinolog einer methodischen Arbeit über die sprachgeschichtliche Stellung des Chinesischen entgegen. Das darf uns aber nicht verhindern, allen denen, die der chinesischen Litteratur ähnliche Resultate abzugewinnen wünschen, wie sie ein tüchtiger Philolog aus römischen und griechischen Texten hervorarbeitet, als einziges Geheimnis des Erfolges den Rat zu geben, Jahrzehnte hindurch Alles zu vermeiden, was von der Hauptsache, der Kunst einen chinesischen Text richtig zu verstehen, abzulenken geeignet ist. »Lesen, lesen und immer wieder lesen", und zwar chinesisch, muss die Losung sein; denn weder die Grammatik, noch mithridatisches Sprachtalent ersetzt die Routine, die hier eine viel grössere Rolle spielt als in jeder anderen Litteratur. Vor allen Dingen aber entschlage man sich des Vorurteils, dass es möglich ist, nach dem Muster des Freiherrn von Richthofen, ohne die gründlichste Kenntnis der chinesischen Sprache und Litteratur, mit bleibendem Erfolg Forschungen zu betreiben,

die so tief in den chinesischen Quellen wurzeln wie die Geschichte der Völker Zentralasiens. Wenn solche Forschungen von einem dankbaren Publikum zwanzig Jahre lang unbeanstandet gelesen, bewundert und für gediegenes Erz der Wissenschaft gehalten werden konnten, so darf sich ihr Verfasser dazu Glück wünschen, dass unter seinen Kritikern keiner in der Lage war, die chinesischen Urquellen heranzuziehen".

LA VISITE DE LI HOUNG-TCHANG À SCHÉVENINGUE

PAR

G. SCHLEGEL.

En nous réservant pour un prochain numéro du *T'oung-pao* une description détaillée du voyage de S. E. l'ambassadeur extraordinaire de la Chine *Li Houng-tchang* en Europe, nous donnons ici un rapport succinct du diner officiel qui lui a été offert à Schéveningue par le gouvernement Néerlandais.

Depuis son arrivée en Europe, on n'avait pas encore complimenté cet ambassadeur en sa langue maternelle. En conséquence, à la demande de l'administration de la Station balnéaire à Schéveningue, j'avais rédigé, à l'occasion du banquet offert par le gouvernement Néerlandais à *Li Houng-tchang*, le 5 Juillet, dans la grande salle-à-diner du Kurhaus, décorée pour cette occasion en style Chinois, l'hommage suivant en Chinois, imprimé en lettres d'or, encadrées d'une

bordure en or, sur une feuille de soie jaune, au revers de laquelle se trouvait imprimé le menu du diner, ainsi que le programme du Concert de l'orchestre philharmonique exécuté le soir dans la salle de concert du Kurhaus et du feu d'artifice à tirer sur la terrasse.

夫捨福寧海濱浴堂馳名已久補全之功可比瀛州玉醴泉之
德緣而通歐邏巴公子王孫東西雲集湏浴以致添福添壽
今日邀倖
中華欽差李鴻章大人自屈移貴步到 弊堂正是大蒙福祉永世不
忘之恩也伏望 閣下不棄藜羹寒鄙是倖鞠躬請求
欽差大人希諒恩允浴堂首司敬奉慶賀
大卿西遊已竣再回桑國或肯追念今日之歡實爲 弊堂首司
三生之幸 誠願
皇天保定
大中華國欽差李鴻章大人永享三多九如德音不朽

Traduction :

La réputation de Schéveningue-les-Bains est depuis longtemps établie, et la puissance hygiénique de ses eaux peut être comparée aux vertus des sources précieuses de l'île des Bienheureux.

Pour cette raison les nobles et fils de roi de l'Europe entière viennent de l'Orient et de l'Occident y affluer en grand nombre pour se baigner afin de voir leur santé rétablie et leur vie prolongée.

Aujourd'hui nous avons le bonheur de voir

Son Excellence l'Ambassadeur de l'Empire du Milieu, Li Houng-Tchang

daigner porter ses pas vers notre modeste établissement.

C'est pour nous un grand bonheur et une faveur dont nous nous rappellerons éternellement.

En nous inclinant devant vous, nous espérons que **Votre Excellence** ne dédaignera pas notre simple régal et notre humble établissement — ce qui serait pour nous un véritable bonheur.

Le corps courbé, nous implorons

Son Excellence l'Ambassadeur Impérial

qu'Elle veuille, dans sa bienveillance, nous excuser, et qu'Elle daigne permettre à la Direction de l'Etablissement des Bains de Lui offrir ses félicitations.

Après avoir terminé Son voyage à l'Occident et après être rentrée dans Sa patrie, Votre Excellence voudra peut-être se souvenir de la fête d'aujourd'hui, ce qui fera le bonheur des trois existences [1]) de la Direction de notre Etablissement des Bains.

Nous souhaitons sincèrement que

---

1) C'est-à-dire, la vie antérieure, actuelle et future.

L'Auguste Ciel

veuille protéger et confirmer

Son Excellence l'Ambassadeur Impérial du Grand Empire de la Fleur du Milieu Li Houng-tchang

qu'Il puisse éternellement jouir des trois abondances et des trois conformités [1]) et que la gloire de Ses vertus soit impérissable.

Son Excellence daigna bien agréer cet hommage, et après s'être informé qui en était le rédacteur, il s'adressa à moi, qui était placé vis-à-vis de lui, et s'informa avec bienveillance de mon âge et de l'endroit où j'avais fait mes études en Chine etc.

Après le diner et le concert, un feu d'artifice fut tiré sur la terrasse du Kurhaus, le bouquet duquel fut formé d'un côté des armes des Pays-Bas, tandis que de l'autre côté parut en gros caractères chinois flamboyants l'inscription 李鴻章千歲

Puisse Li Houng-tchang vivre mille ans.

L'ambassadeur se montra fort satisfait de ces hommages, et lorsqu'on le pria de vouloir bien s'inscrire dans le «Livre d'or», c'est-à-dire un grand album, déposé dans la salle de réception du Kurhaus de Schéveningue, dans lequel seulement des princes et personnes de la haute aristocratie ont le droit de s'inscrire, il demanda la permission d'emporter le livre à son hôtel afin d'y écrire à son aise quelques lignes en souvenir de la soirée passée aux bords de la Mer du Nord.

Le lendemain le Livre fut rapporté et l'on y trouva la légende

---

1) Les trois abondances sont plusieurs années de Bonheur, de Longévité et plusieurs fils. Les neuf conformités (*semblances*) signifient que le bonheur soit *semblable* à une montagne, *semblable* à une colline, *semblable* à un plateau, *semblable* à un monceau, *semblable* à un fleuve, *semblable* à la pleine lune, *semblable* au soleil radieux; que sa vie soit d'une longueur *semblable* à celle de la montagne du Midi, et *semblable* aux cyprès et aux pins toujours verts.

suivante, qui contient, comme on le voit, une réponse à l'hommage chinois qui lui avait été offert.

出入承明五十年忽來海外地行仙盛筵
高會娛絲竹千歲燈花喜報傳
荷蘭多文學奉使過此官紳召飲北海之
濱張樂放燈花中現有千歲李某五字
可謂善頌禱矣詩以紀之光緒二十二年
五月二十五日即西歷一千八百九十六
年七月五日李鴻章

Traduction:

«Pendant cinquante ans je suis sorti et rentré dans le cabinet impérial [1])

«Quand inopinément je me trouvai comme dans un paradis dans un pays d'outre-mer.

«Dans un somptueux banquet et une noble compagnie on m'a régalé de musique d'instruments à cordes et à vent [2])

«Et j'ai été heureux de voir dans un feu d'artifice les voeux pour ma longue vie» [3]).

1) Voyez la note explicative à la fin.

2) Littéralement: «on m'a régalé de (cordes en) soie et d'(instruments en) bambou».

3) Littéralement: «Mille ans». Ce quatrain est écrit en vers de sept caractères chacun.

«Il y a beaucoup d'hommes lettrés en Hollande, et en y passant, selon la mission que j'avais reçue de mon souverain, les autorités et les notables m'ont invité à un banquet aux bords de la Mer du Nord.

On y a fait de la musique et on y a tiré un feu d'artifice, dans lequel apparurent les cinq mots «Mille ans pour Li, etc.» qui représentent, à ce que je pense, un voeu excellent de longévité que j'ai voulu commémorer dans mes vers.

Le 25 du 5e mois de la vingt-deuxième année de Kouang-sü, répondant au 5e Juillet 1896 du calendrier occidental.

(signé) Li Houng-tchang.

Nous pouvons ajouter que S. M. la Reine régente des Pays-Bas a conféré à l'ambassadeur Chinois la décoration de «Grand'-croix du Lion Néerlandais» qu'il a portée au diner offert à lui par Sa Majesté en son palais à Soestdijk, le 6 Juillet.

Note explicative.

Ce passage a été un peu librement traduit par les interprètes de l'ambassade par «Je suis depuis plus de cinquante ans un des membres de l'Académie impériale chinoise et secrétaire général de cette académie» (Figaro, 14 Juillet 1896, d'après la traduction hollandaise donnée dans les journaux Néerlandais).

Les mots 承明 *tching-ming* sont ici abrégés pour 承明廬, le «Cabinet qui reçoit la lumière». C'était un cabinet à côte de la «Porte qui reçoit la lumière», en dehors du pavillon *Chih-kü*, dans l'ancienne capitale *Loyang* des souverains de la dynastie de *Han*, située à l'ouest de la ville actuelle de *Ho-nan-fou* (河南府) dans la province de *Honan* [承明廬在承明門側、石渠閣外]. Dans une lettre adressée par l'Empereur *Wou*, de la dynastie de *Han* (140—85 avant notre ère), à *Yen-tsou* (嚴助), on lit le

passage: «Vous êtes las du «Cabinet qui reçoit la lumière» Monsieur! et fatigué de votre service auprès de Moi» (君厭承明之廬、勞侍從之事). C'était donc bien le cabinet impérial comme il parait par un vers de l'empereur *Yuen* des *Liang* (梁元帝, 552—554 de notre ère): «Dans un attelage attelé de quatre chevaux, on visite l'Empereur et lui offre ses hommages dans (le cabinet qui) reçoit la lumière (驂駕乘駟馬、謁帝朝承明). *Ying-kiu*, grand annaliste, grand général de la cour sous les *Weï* (應璩魏侍中大將軍長史) dit dans un de ses poèmes: «Demandez-donc quels mérites j'ai eus, que je suis entré trois fois dans le Cabinet qui reçoit la lumière» (間我何功德、三入承明廬). Ce n'est que plus tard que ce nom a été appliqué à l'Académie impériale *Han-lin*, parmi les membres de laquelle on récrute les Censeurs de l'empire. Comp. le *Peï-wen-yun-fou*, Chap. XXIII上, fol. 62 *recto* et *verso*, et le *Kouang-sze-loui-fou* (廣事類賦, Vol. II, Chap. V, fol. 20 *verso*, article 翰林 *Han-lin*). Il est évident que *Li* fait allusion plutôt à sa qualité comme chef du Cabinet, que comme membre de l'Académie des Sciences.

VARIÉTÉS.

LES MINISTRES PLÉNIPOTENTIAIRES DES ÉTATS-UNIS EN CHINE.

J'ai donné jadis, dans la *Bibliotheca Sinica*, col. 1240—1244, la liste des ministres plenipotentiaires des États-Unis en Chine. Grâce à un ami bien placé à Washington, je puis aujourd'hui compléter cette liste. J'espère qu'il me sera possible de donner un semblable travail pour les représentants à la Cour de Peking des autres nations de l'Occident. — H. C.

CHINA.

1821 — TAO-KWANG, Emperor.

Caleb CUSHING, of Massachusetts:

Commissioned envoy extraordinary and minister plenipotentiary and commissioner May 8, 1843. Edward Everett, of Massachusetts, was commissioned commissioner March 3, 1843, but did not accept. Mr. Cushing held two commissions, one as commissioner and the other as envoy extraordinary and minister plenipotentiary, bearing the same date. Left Macao for the United States August 27, 1844, and arrived in Washington January 4, 1845, with copy of treaty with China. Resigned March13,1845. Peter Parker was left in charge.

Daniel Fletcher WEBSTER, of Massachusetts:

Commissioned secretary to commissioner April 24, 1843. Returned the latter part of 1844.

Alexander H. EVERETT, of Massachusetts:

Commissioned commissioner March 13, 1845. Did not complete the voyage to his post, but returned to Boston October 3, 1845, having (on the 8th of August) intrusted Commodore Biddle with temporary discharge of duties of commissioner. Mr. Everett proceeded to his post October 5, 1846, and died in China June 28, 1847. Commodore Biddle took leave of the Emperor April 15, 1846, and placed Peter Parker, secretary and interpreter of legation, in charge.

Peter PARKER, of Massachusetts:

Commissioned secretary and interpreter of legation March 15, 1845. Was left in charge of legation by General Cushing August 27, 1844, and acted as chargé d'Affaires *ad interim* from April 15 to October 5, 1846; from June 28, 1847, to August 21, 1848; from May 25, 1850, to January 22, 1853; from January 27 to April 14, 1854; from December 12, 1854, to May 10, 1855. Appointed commissioner August 16, 1855. Commodore Joel Abbott was left in charge by Peter Parker May 10, 1855, and was relieved by S. Wells Williams about November 1. Mr. Parker retired as commissioner August 25, 1857.

1850 — HIEN-FUNG, Emperor, February 25.

John W. DAVIS, of Indiana:

Commissioned commissionerJanuary 3, 1848. Retired May25, 1850.Thomas A. R. Nelson, of Tennessee, was com-

missioned commissioner March 6, 1851; resigned July 2, 1851. Joseph Blunt, of New-York, was commissioned October 15, 1851, but declined.

Humphrey MARSHALL, of Kentucky:

Commissioned commissioner August 4, 1852. Retired January 27, 1854. Robert J. Walker, of Mississippi, was commissioned commissioner June 21, 1853, but declined.

Robert M. MCLANE, of Maryland:

Commissioned commissioner October 18, 1853. Retired December 12, 1854.

S. WELLS WILLIAMS, of New-York:

Commissioned secretary and interpreter to legation June 27, 1855. Acted as chargé d'Affaires *ad interim* from November 1, 1855, to January 19, 1856; from August 25 to November 16, 1857; from December 8, 1858, to May 18, 1859; from October 1 to October 24, 1861; from May 6, 1865, to September 19, 1866; from November 21, 1867, to September 29, 1868; from July 5, 1869, to April 20, 1870; from July 24, 1873, to date.

William R. REED, of Pennsylvania:

Commissioned envoy extraordinary and minister plenipotentiary April 18, 1857. Left China December 8, 1858.

John E. WARD, of Georgia:

Commissioned envoy extraordinary and minister plenipotentiary December 15, 1858. Returned on leave December 15, 1860, and left Commodore Stribbling in charge, who served until July 23, 1861.

W. Wallace WARD, of Georgia:

Commissioned secretary of legation January 24, 1859. Resigned at Hongkong February 18, 1860.

George W. HEARD, Jr., of Massachusetts:

Commissioned secretary of legation September 12, 1860. Resigned, to take effect January 1, 1861.

1861 — TUNG-CHI, Emperor, August 22.

Anson BURLINGAME, of Massachusetts:

Commissioned envoy extraordinary and minister plenipotentiary June 14, 1861. Resigned November 21, 1867, having been appointed ambassador of the Emperor of China to the United States and other powers. William A. Howard, of Michigan, was commissioned as envoy extraordinary and minister plenipotentiary, March 11, 1868, but declined.

J. Ross BROWNE, of California:

Commissioned envoy extraordinary and minister plenipotentiary March 11, 1868. Retired July 5, 1869.

Frederick F. Low, of California:

Commissioned envoy extraordinary and minister plenipotentiary September 28, 1869. Empowered, February 8, 1871, to negotiate with Corea for the protection of seamen of the United States wrecked on that coast, and for treaty of navigation and commerce. Resigned March 28, 1874.

Benjamin P. AVERY, of California:

Commissioned envoy extraordinary and minister plenipotentiary April 10, 1874. Arrived at his post October 28, 1874, and presented his credentials November 29, 1874. He was the first United States Minister accorded an audience alone. He died at his post November 8, 1875.

George F. SEWARD, of California:

Commissioned envoy extraordinary and minister plenipotentiary January 7, 1876; was Consul General at Shanghai; he reported that he had assumed the duties of his office on January 12, 1876, although he did not arrive at Peking until April 20, 1876. He was received at the Foreign Office April 24, 1876, and turned the office over to his successor on August 16, 1880.

James B. ANGELL, of Michigan:

Commissioned envoy extraordinary and minister plenipotentiary April 9, 1880. He was received at the Foreign Office and assumed charge of the Legation on August 16, 1880; resigned April 16, 1881, to take effect not later than October 1, 1881, and left Peking October 4, 1881.

John F. SWIFT, of California, born in Missouri, and

Wm. H. TRESCOT, of South Carolina,

Commissioned April 9, 1880, Commissioners to negotiate a treaty with China. Arrived in China in August, 1880, and left for the United States in December of the same year.

John Russell YOUNG, of New-York:

Commissioned envoy extraordinary and minister plenipotentiary March 15, 1882. Assumed charge of the Legation August 17, 1882; resigned January 27, 1885, and left Peking April 8, 1885.

Charles DENBY, of Indiana, born in Virginia:

Commissioned envoy extraordinary and minister plenipotentiary May 29, 1885; arrived at his post September 30, 1885, and is still in office this July 1896.

NÉCROLOGIE.

THÉODORE PAVIE.

Pendant longtemps le doyen de nos études fut Sir John Francis Davis; je crois que ce titre doit appartenir aujourd'hui à Mons. le professeur Vasiliev de Saint-Pétersbourg; mais Pavie, ignoré des jeunes générations, dans la retraite qu'il avait choisie lui-même en province, a laissé cependant une marque profonde dans l'orientalisme et ses recherches offrent encore un intérêt que peuvent seuls négliger ceux qui dans le tourbillon si rapide de la vie actuelle, ne savent vivre qu'au jour le jour de la science.

Pavie appartenait à une famille de lettrés et de catholiques: son père, Louis, qui fut adjoint au maire d'Angers de 1826 à 1830, était originaire de la Rochelle; ancien imprimeur, il était venu se marier et s'établir à Angers avant la Révolution. Son frère ainé Victor, imprimeur aussi un peu contre son gré, était l'esprit délicat qu'apprécièrent si fort Victor Hugo et Sainte-Beuve malgré des différences profondes d'opinions et dont la vie a été retracée d'une façon si agréable par M. René Bazin [1]). Les frères demeuraient l'un et autre à Angers dans la rue St. Laud où se trouvait l'imprimerie qui fut dirigée après Victor Pavie par Lainé frères. L'ainé naquit le 26 Novembre 1808, le nôtre, Théodore Marie, le 16 Août 1811. Il est probable que Théodore Pavie, dans le milieu si littéraire dans lequel il vivait, comme Pauthier qui était né dix ans avant lui — il est mort il y a vingt-trois ans — fut séduit par les nouvelles idées qui entrainaient les jeunes gens vers l'étude des littératures étrangères et des pays lointains. Pavie eut la bonne fortune d'avoir le goût des voyages et d'avoir pu jeune encore le satisfaire. Et ici, j'ouvre une parenthèse: il est remarquable de noter combien la fin du règne des Bourbons directs et les premières années du gouvernement de Louis Philippe ont été fertiles en explorations de tout genre: qu'il me suffise simplement de rappeler les voyages de Victor Jacquemont aux

1) Victor Pavie, *Oeuvres choisies*, Paris, 1887, 2 vol. in-12.

2) Souvenirs atlantiques. — Voyage aux Etats-Unis et au Canada, Par Théodore Pavie. — Paris. Roret .... MDCCCXXXIII, 2 vol. in-8, pp. VIII—350 + 1 f. n. ch., 354 + 1 f. n. ch.

Indes. Pavie visita tout d'abord l'Amérique et il nous a laissé le souvenir de ce qu'il avait vu, villes ou paysages: New-York, l'Hudson, les chutes du Niagara, le lac Ontario, Montréal et Québec, puis il redescend dans ces régions que nos ancêtres ont les premiers explorées, l'Illinois, le Mississipi, enfin il arrive dans le pays qui porte le nom si français de Louisiane, Baton-Rouge, et enfin la Nouvelle-Orléans, jadis l'orgueil des vieux Français établis en Amérique. On permettra à un vieux meschacebéen comme moi de rappeler quelques-unes des lignes dans lesquelles Théodore Pavie parle de ma ville natale [2]).

»Oh! si le soleil voulait se contenter de jeter un rayon oblique sur cette belle Louisiane qu'il dévore, et arrêter en mai sa course brûlante; si les marais aux bambous élégans gardaient pour leurs serpens, leurs caméléons, leurs crocodiles et leurs tortues, ces mortelles exhalaisons d'août, ces moustiques, fléau de la colonie; si le Meschacebé moins fier ne sortait point chaque printemps de ses limites, pour déposer avec les germes d'une végétation puissante ceux de fièvres plus puissantes encore, la Nouvelle-Orléans serait peuplée comme une capitale, riche autant qu'une cité de l'Inde, joyeuse comme une ville d'Italie, brillante comme une orientale".

Ensuite Pavie visite l'Amérique du Sud [1]), et comme l'appétit, dit-on, vient en mangeant, le goût des voyages augmente en voyageant: nous le retrouvons dans la Mer Rouge, le golfe Persique, à Bourbon, aux Indes, et dans l'Extrême-Orient. La *Revue des Deux Mondes* était ouverte à ses récits et nous notons d'après sa Table les mémoires très nombreux qu'il a donnés au recueil de Buloz [2]).

---

1) Fragments d'un voyage dans l'Amérique méridionale en 1833; Angers, 1842, in-8.

2) *Amérique.* — Les Indiens de la Pampa, 15 Janvier 1835. — Passage des Andes en hiver, 15 août 1835. — Les Montoneros (la Plata), 1 juin 1836. — Les Pincheyras, (le Chili), 1 décembre 1847. — La Peau d'Ours, souvenirs des bords de la Sabine (Canada), 1 août 1850. — Les Anglais et les Américains sur les bords du Saint-Laurent, les Canadiens français, scènes de la Vie coloniale et de la Vie nomade, 15 décembre 1850. — Pépita, récit de la Pampa, 15 février 1851. — Rosita, histoire péruvienne, 1 septembre 1851. — Antonina, récit des bords de la Plata, 15 avril 1854. — La Loca Cuerda, récit de la côte du Chili, 15 mars 1859. — El Cachupin, récits de la Louisiane, 1 mars 1861. — Le Capitaine Robinson, récit du cap Horn, 1 janvier 1862. — Toby le Lumberer, scènes de la Vie canadienne, 15 janvier 1865.

Scènes et récits d'Afrique, Egypte, etc. — Les Harvis de l'Egypte et les Jongleurs de l'Inde, 1 août 1840. — Expédition du capitaine Harris dans le sud de l'Afrique, 15 janvier 1843. — L'île Bourbon, 1 février 1844. — La Mer-Rouge et le Golfe Persique, de la Situation des agens français et anglais dans cette partie de l'Orient, 1 juin 1844. — Une Chasse aux nègres marrons (île Bourbon), 1 avril 1845. — Le Darfour et les Arabes de l'Afrique centrale (*Voyage au Soudan* du cheikh Mohammed-el-Tounsy), 1 Janvier 1846. — Ismael-el-Rachydi, récit des bords du Nil, 15 mars 1850.

Inde. — Chillambaram et les sept pagodes, 15 mars 1843. — Calcutta, 15 mai 1843. — Les Mahrattes de l'Ouest, 1 juillet 1844. — Les Babouches du brahmane, 15 octobre 1849. — Padmavati, récit de la côte de Coromandel, 15 juin 1851. — Cherumal-le-Mahout, récit de la côte de Malabar, 1 novembre 1852. — Patmakhanda; scènes de

De l'Amérique du Nord, Pavie passe dans le Sud, et visite le Chili et le Pérou. La Mecque ne suffit pas à l'activité de notre voyageur, et se rendant aux Indes par l'Egypte, la Mer Rouge et le Golfe Persique, il descend jusqu'à l'île Bourbon; enfin le Portugal, l'Espagne et les iles de la Manche, et même l'Ouest de son propre pays lui permettent de compléter un bagage de renseignements qu'envierait plus d'un explorateur [1]).

Il lui fut possible de publier de bonne heure des Observations sur le Gouzerati et le Maharatti [2]) un mémoire sur les Parsis [3]), de donner des *Fragments du Mahâbhârata* [4]) le Récit de l'Expédition de Mir Djumlah au pays d'Assam, dédié à M. Garcin de Tassy, son maître [5]) enfin, sous le tître de Krichna et sa doctrine la traduction du Dixième livre du *Bhagavat Pourana* [6]).

L'étude des langues de l'Inde n'empêchait pas Théodore Pavie d'apprendre le chinois à l'aide du mandchou, et c'est à ce titre qu'il appartient à notre recueil. En 1839, il donna la traduction de différents *Contes et Nouvelles* [7]), comprenant: les Pivoines; le Bonze Kai-Tsang, sauvé des eaux, histoire bouddhique; le Poete Ly Tai-pe, nouvelle; Le Lion de Pierre, légende; la Légende du Roi des Dragons, histoire bouddhique; les Renards-Fées, conte Tao-sse; le Luth brisé, nouvelle historique; tirés pour la plupart du Recueil bien connu

---

voyage, 1 avril 1853. — Les Makouas, récit de la côte de Madras, 15 janvier 1855. — Miss Nella, souvenir des mers de l'Inde, 15 janvier 1863. — Devadatta, scènes de la vie hindoue, 1 avril 1864.

Portugal et Espagne. — Joaquim, récit des Algarves, 15 mai 1855. — Manoela, récit des Açores, 15 février 1858. — El Niño de la Rollona, récit des bords du Guadalquivir 15 mai 1858.

Les îles de la Manche. — Jersey et Guernesey en 1848 et 1849: Souvenirs d'un exilé de février, 15 décembre 1849.

France. — Le Caboteur du cap Frehel, 15 avril 1859. — Marie la Fileuse, récit du Bocage, 15 décembre 1859. — Les deux Coups de feu, récit du Bas-Anjou, 1 mars 1860. — La Lande-aux-Jagueliers, Bas-Anjou, 15 décembre 1860. — La Fauvette bleue récit des bords de la Loire, 1 février 1861. — Valentin, récit du Bas-Maine, 1 avril 1862. — Les Pêcheurs de Cancale, récit des côtes de la Manche, 15 juin 1863.

1) Nous en avons donné la liste au bas de la page précédente d'après la Table générale (1831—1874) de la *Revue des Deux Mondes.*

2) Quelques Observations sur le Gouzerati et le Maharatti, par M. Théodore Pavie. (*Journal Asiatique*, Extrait n°. 4, 1841), in-8, pp. 24.

3) Mémoire sur les Parsis, par Théodore Pavie, membre correspondant de la Société ethnologique. (Extrait des Mémoires de la Société ethnologique). Paris. Vve Dondey-Dupré, 1841, broch. in-8, pp. 18.

4) Paris, 1844, in-8.

5) *Tarikh-I Asham.* — Récit de l'expédition de Mir-Djumlah au pays d'Assam, traduit sur la version hindoustani de Mir-Huçaini par Théodore Pavie. Paris, Benjamin Duprat. — MDCCCXLV, in-8, pp. XXXI—316.

6) Krichna et sa Doctrine — Bhagavat Dasam As Kand, Dixième livre du Bhagavat Pourana traduit sur le manuscrit hindoui de Lalatch Kab par Théodore Pavie. Paris, Benjamin Duprat. — MDCCCLII, in-8, pp. LX—420.

7) Choix de Contes et Nouvelles traduits du chinois par Théodore Pavie. Paris, B. Duprat, 1839, in-8, pp. VIII—299.

intitulé *Kin Kou Ki Kouan*, (今古奇觀). Il commence la traduction [1]) du premier des *Tsai tseu* (才子), le *San Kouo tchi* (三國志), histoire des Trois Royaumes, qui comprend sept livres de cet ouvrage bien connu.

Signalons encore quelques articles dans la *Revue des Deux-Mondes* [2]) et dans le *Journal Asiatique* [3]) et la traduction du deuxième conte du *Loung-tou Koung-ngan* [4]).

Tant de travaux méritaient une récompense et Pavie fut chargé en 1852 du Cours de Langue et de Littérature sanscrites au Collége de France. Il s'empressa aussitôt de prononcer l'éloge funèbre de l'illustre Eugène Burnouf [5]), puis de continuer la publication de ses intéressants mémoires [6]) dont un grand nombre dans la *Revue des Deux-Mondes* [7]).

Pavie pouvait donc passer pour un homme parfaitement heureux; il était lié avec Victor Hugo, Louis Boulanger, les Devéria, avec Tony Johannot, qui dans une vignette l'avait surpris «dans le nonchaloir de son attitude pensive, appuyant son corps frêle, à l'aide de sa main crispée, sur l'épaule de son interlocuteur» [8]). Accueilli dans le monde savant comme dans le monde lit-

---

1) San-Koué-Tchy Ilan Kouroun-i pithé. — Histoire des Trois Royaumes, Roman historique traduit sur les textes chinois et mandchou de la Bibliothèque royale par Théodore Pavie. Paris, Benjamin Duprat, MDCCCXLV—VI, 2 vol. in-8.

2) Les trois Religions de la Chine, leur antagonisme, leur développement et leur influence. (*Revue des Deux-Mondes*, 1er février 1845. — Le Thibet et les études thibétaines, 1 juillet 1847. — Yu-Ki le Magicien, légende chinoise, 15 mars 1851. — La vision de Pao-Ly, légende chinoise, 15 décembre 1858. — Moudouri le chasseur, légende tartare, 15 Novembre 1862.

3) Etude sur le Sy-Yéou tchin-tsuen, roman bouddhique chinois, par M. Théodore Pavie. (*J. As.*, 5e S., IX, pp. 357—392: Premier article; *ibid.*, X. pp. 308/374: Second article).

4) *Le Lion de Pierre*, dans son Choix de Contes et Nouvelles.

5) Notice sur les Travaux de M. Eugène Burnouf, par M. Th. Pavie. Paris. — Février 1853. Broch. in-8, pp. 28.

6) Bhodja-prabandha; Paris, 1855, in-4, texte sanscrit de l'histoire d'un roi de Malwa. La légende de Padmânî, reine de Tchitor, d'après les textes hindis et hindouis, par M. Th. Pavie. Paris. Imprimerie impériale. — MDCCCLVI, in-8, pp. 116.

7) De la littérature musulmane de l'Inde, 15 Sept. 1843. — La Marine des Arabes et des Hindous, 15 nov. 1843. — Pertaab-Sing, procès du rajah de Sattara en Angleterre, 15 mars 1846. — Les Religieux bouddhistes de l'île de Ceylan, 1 janv. 1854. — Le Rig-Veda et les livres sacrés des Hindous, 15 juill. 1854. — L'Apologue dans la société hindoue, 15 août 1855. — Etudes sur l'Inde ancienne et moderne: I. Les Brahmanes et les Rois, 1 mai 1856. — II. Les Rois maudits, 1 juill. 1856. — III. Les Héros pieux; Rama, 1 janv. 1857. — IV et V. Les Héros pieux; les Pandavas, 15 avril et 1 juin 1857. — VI. Krichna, ses aventures et ses adorateurs, 1 janv. 1858. — VII. Çakia-Mouni; la société hindoue pendant la période bouddhique et l'invasion musulmane, 15 janv. 1858. — Derniers temps de l'Empire mogol: I. Molhar-Rao-Holkar et Rano-Dji-Sindyah, 15 août 1858. — II. Touka-Dji-Holkar et Madha-Dji-Sindyah, 1 nov. 1858. — III. Les familles Holkar et Sindyah, Dowlat-Rao-Sindyah et Djeswant-Rao-Holkar, 15 janv. 1859. — IV. Fin de la Confédération mahratte, 1 févr. 1859.

8) Victor Pavie. — *Oeuvres choisies*, II, Paris, 1887, pp. 102.

téraire et artistique, tout à coup, il brisa tous les liens qui l'attachaient à Paris.

«Brusquement, dit M. René Bazin [1]) en 1857, après cinq ans de professorat, M. Pavie envoya sa démission au ministre de l'instruction publique. Ce fut une démission complète, une rupture violente avec tout. Il quitta l'enseignement; il quitta Paris, les amis, les relations qu'il y avait; il quitta aussi la *Revue des Deux Mondes* et vint s'ensevelir au milieu des arbres de sa Chaufournaie.

«Que s'était-il passé? Presque rien. Cet esprit ombrageux avait senti le harnais et l'avait mis en pièces. De petits mécomptes, des froissements d'amour-propre, de vagues invitations à donner des gages à l'empire, la conscience que sa place, laborieusement conquise, était déjà enviée, demandée, et qu'il faudrait la défendre, lui parurent une insulte à son mérite et à son indépendance, quand ce n'était que l'épreuve de l'un et de l'autre. Il aima mieux briser. Et ce fut fini».

Pavié s'était retiré dans la retraite la plus profonde:

«Depuis qu'il avait quitté Paris et jusqu'aux dernières années qui ont précédé sa mort, il habitait sa terre de la Chaufournaie, dans le Haut-Anjou. Pour le voir, il fallait quitter les lignes de chemin de fer et voyager assez longtemps, en voiture ou à pied, dans un pays d'humus profond, boisé, coupé de haies énormes, où les collines ne sont ni très nombreuses, ni très élevées. Lui, justement, en possédait une, reconnaissable de loin à son moulin à vent, unique sur l'horizon, et, de près, à bien d'autres signes. Dès que le sol commençait à se relever, on devinait, sans même y songer, qu'on entrait dans le domaine d'un poète: les arbres n'étaient plus ni émondés, ni abattus; ils se levaient, tous de haute tige, autour des champs, chênes, aliziers, cerisiers, frênes, appuyés l'un sur l'autre, mêlant leurs branches vivantes et leurs branches mortes où perchaient des ramiers. Il y avait des jachères en pente où le thym abondait; des chemins creux qui servaient de cressonnière au cresson, d'abreuvoir aux perdrix, d'hôtellerie aux bécassines de passage, de miroir à cent mille tiges folles retombant des talus, quelquefois de route aux chars à boeufs; il y avait des échaliers, des sentes, des champs de choux, une petite châtaigneraie, et sur la crête, toute enveloppée dans des massifs qui la cachaient, une vieille maison étroite, avec une tour carrée où grimpait un rosier.

«On eût pu croire que l'homme qui vivait là était de ceux que le silence a totalement conquis, apaisés, enmurés, et qui, soit dédain, soit fatigue, dorment toute une vieillesse, parfois même tout un âge mûr avant de s'en aller. Pas du tout. M. Théodore Pavie était à peine un résigné de cette campagne; il la comprenait; il la subissait comme un mariage de raison, mais il ne l'aimait pas pour elle-même: il aimait en elle, et dans leur pâle reflet d'autres

1) Dans un excellent feuilleton du *Journal des Débats*, du 31 mai 1896.

pays, aperçus ou rêvés, merveilleusement beaux, regrettés à jamais. On le rencontrait au tournant d'une haie: tout petit, alerte, voûté, la tête et les traits forts, avec des cheveux longs, une barbiche longue et blanche, une moustache courte, et, tout de suite, on était saisi par l'expression du regard. Les yeux, d'un bleu de mer, pétillaient d'esprit et d'inquiétude; ils disaient l'extrême vivacité de la parole et du geste, l'aptitude à passer d'un sujet à l'autre sans lassitude, et comme au vol, le don d'observation, mais aussi une souffrance, un désir ou un regret ancien, aussi fort que la vie, et que le sourire même de l'accueil ne voilait pas entièrement» [1]).

Cependant, une faculté catholique des Lettres ayant été ouverte à Angers en décembre 1876, Pavie recommença à enseigner le même mois. La *Revue des Facultés catholiques de l'Ouest* a donné six de ses leçons sur le *Râmâyana* dans ses numéros d'Octobre et de Décembre 1894, d'Avril, d'Août et de Décembre 1895, et d'Avril 1896.

Pavie s'est éteint le 29 Avril de cette année. Aucun discours n'a été prononcé sur sa tombe, mais quelques jours après, Mgr. H. Pasquier, Recteur des Facultés Catholiques de l'Ouest, doyen de la Faculté des Lettres, prononçant l'éloge funèbre de Mgr. Sauvé, premier Recteur de l'Université, a associé à la mémoire de ce dernier, celle de M. Pavie, un des premiers professeurs de la Faculté des Lettres.

Les travaux de Pavie comme orientaliste seront toujours estimés; il possédait non-seulement les langues de l'Inde et de l'Extrême-Orient, mais aussi un grand nombre de celles d'Europe; la philologie pure l'attirait [2]) et il n'était pas indifférent à l'histoire contemporaine [3]).

«Son oeuvre littéraire [4]), infiniment moins originale que celle de son aîné, le romantique Victor Pavie, intéressait par la variété des choses qu'il avait vues, par l'arrangement poétique du récit et par la nouveauté des paysages qu'il peignait. Elle formait déjà la matière de sept ou huit volumes, romans, traductions, voyages, les uns édités, les autres épars dans les Revues. Des livres qu'on ne lit plus, sans doute, mais c'est le cas de tant d'autres qui sont nés après ceux-là! Eux, du moins, ils ont ému ou amusé quelqu'un. Même aujourd'hui, si vous ouvriez les *Récits des landes et des grèves* [5]) vous iriez de

---

1) René Bazin, *l. c.*

2 Les Origines et les transformations de la langue française à propos du dictionnaire de M. Littré. (*Revue des Deux-Mondes*, 15 juin 1864).

3) Lisbonne, la Cour de dona Maria et les derniers Evènemens de Portugal (*Revue des Deux-Mondes*, 15 mai 1847). — Les Français du Canada (*Histoire du Canada*, par M. F.—X. Garneau, de Québec), 15 juillet 1853.

4) Ajouter les Nouvelles: Gretchen, récit de la haute mer (*Revue des Deux-Mondes.*) 1 juill. 1857. — La Panthère noire, (*Ibid.*) 15 déc. 1865.

5) 1863, in-8.

de votre petite larme à l'histoire de la Fauvette bleue ou de la Lande-aux-Jagueliers» [1]).

Nous croyons qu'il était de notre devoir de rendre justice à un savant de mérite et bienfaisant, oublié sans raison près de quarante ans avant sa mort.

Henri CORDIER.

HENRI CERNUSCHI.

Tout le monde connaissait à Paris ce grand Italien, devenu Français, à la crinière de lion, que j'avais rencontré, il y a quelques vingt-cinq ans, en Extrême-Orient. Il était né à Milan en 1821. Malgré son âge, nul ne pouvait prévoir que ce géant succomberait si vite à l'anémie le lundi 4 Mai, à Menton, chez son frère Constantin Cernuschi, où il était installé depuis le 26 janvier. Je ne crois pouvoir mieux faire que d'extraire du *Temps*, du 13 Mai 1896, la notice suivante sur Cernuschi et sur la donation qu'il a faite à la Ville de Paris de ses Collections universellement connues:

«Il devait rentrer à Paris le mardi 5 mai et, se sentant moins bien, avait été obligé au dernier moment de remettre son départ. A son hôtel, avenue Velasquez, on n'a reçu que deux courtes dépêches: la première annonçant la mort et la seconde faisant connaître que le corps de M. Henri Cernuschi a été embaumé et arrivera à Paris samedi matin.

«M. Henri Cernuschi homme politique et économiste italien, s'était fait naturaliser en 1871; il était né à Milan en 1821. Issu d'une famille riche, il étudia d'abord le droit, se jetant avec ardeur dans le mouvement patriotique qui entraînait alors l'Italie. En 1849 il fut élu, au mois de février, membre de l'Assemblée nationale qui proclama la république à Rome après la fuite de Pie IX. Chaud républicain et patriote ardent, M. Cernuschi aida Garibaldi dans la défense de Rome lorsqu'un corps d'armée français fut envoyé, par Louis Bonaparte, sous les ordres d'Oudinot, pour renverser la République romaine.

«Dans l'impossibilité où Rome se trouva de résister, M. Cernuschi proposa à l'Assemblée, le 30 juin 1849, de déclarer que »toute résistance était impossible», mais en lui demandant en même temps de rester à son poste.

«En raison des circonstances, cette proposition fut adoptée, et la municipalité de Rome traita de la reddition de la ville avec le général français. La période qui suivit fut marquée par une violente réaction sous la dictature des cardinaux della Genga, Vanicelli et Altieri, et en 1850, M. Cernuschi était traduit devant un conseil de guerre; il ne dut son acquittement qu'à l'active intervention du général français. C'est alors qu'il quitta l'Italie pour venir s'in-

1) René Bazin, l. c.

staller à Paris, où il s'occupa d'affaires de banque et de d'affaires industrielles qui, grâce à son intelligence et à son activité, le conduisirent rapidement à une grande fortune. Devenu l'un des principaux actionnaires du *Siècle*, il se mêla aux choses de la politique, et en 1869, combattit les doctrines socialistes développées par les orateurs populaires de cette époque. Au mois d'Avril 1870, il mit à la disposition du comité de la rue de la Sourdière une somme de 100,000 francs destinée aux frais de propagande antiplébiscitaire. M. Chevandier de Valdrôme, ministre de l'intérieur, le fit immédiatement expulser comme étranger, et le 1er mai M. Cernuschi était reconduit à la frontière. Il rentra en France aussitôt après le 4 Septembre et prit une part effective à la rédaction du *Siècle*, où il traita surtout, et d'une façon lumineuse, les questions économiques; ce fut à cette époque (1871) qu'il se fit naturaliser Français.

Après le 18 Mars, il fit partie des républicains qui tentèrent d'arrêter la guerre civile et s'efforcèrent d'amener une transaction entre le gouvernement légal de Versailles et la Commune. Chaudey, rédacteur avec lui au *Siècle* et son ami, et comme lui républicain, ayant été arrêté par la Commune et conduit à Sainte-Pélagie, M. Cernuschi fit de vains efforts pour obtenir sa mise en liberté. Le 24 mai, l'armée de Versailles étant maîtresse de la plus grande partie de Paris, M. Cernuschi se fit conduire en hâte à Sainte-Pélagie pour obtenir des nouvelles de son ami. Il était trop tard: Chaudey avait été exécuté la veille même dans le chemin de ronde de la prison, par un peloton de fédérés sous les ordres immédiats de Raoul Rigault, dans les dramatiques circonstances que l'on connaît, et M. Cernuschi n'eut d'autre consolation que de faire élever plus tard à son malheureux ami, un tombeau en forme de sarcophage au cimetière Montmartre.

«Très attristé par tout ce dont il avait été le témoin, M. Cernuschi quitta peu après la France et se mit à voyager. Il visita l'Egypte, une partie de l'Orient, se rendit en Chine et au Japon, et rapporta de ces divers pays une curieuse collection d'objets d'art.

«De retour à Paris, en 1873, M. Cernuschi continua de prendre une part active aux discussions économiques et de s'intéresser à la politique. Dès son retour, il fit acte public d'adhésion à la candidature de M. de Rémusat contre celle de M. Barodet, et lorsque, pour l'élection du 27 Janvier 1889, le comité fut constitué, sous la présidence d'Anatole de la Forge, pour soutenir la candidature de M. Jacques contre celle du général Boulanger, M. Cernuschi versa 100,000 francs au comité.

«M. Cernuschi ne s'est pas seulement signalé d'ailleurs par de généreuses donations politiques; il a encore eu à coeur de témoigner en maintes circonstances des sentiments affectueux qu'il avait pour la France. C'est ainsi qu'il a fait don à Paris des admirables collections qu'il avait formées dans ses voyages.

La donation Cernuschi.

A l'angle du parc Monceau et de l'avenue Vélasquez, un vaste hôtel, dont la façade, exempte d'ornements inutiles, ne manque pas, dans sa simplicité, de grandeur, abrite les merveilles que M. Cernuschi, dans un admirable élan de coeur, a léguées, il y a quatorze ans, à la ville de Paris.

«On n'a pas oublié le retentissement qu'eut en France cette donation généreuse. C'était en 1882, au banquet de l'Union centrale des arts décoratifs. M. Antonin Proust, en termes émus, venait de rappeler dans quelles circonstances, au lendemain même de Sedan, M. Henri Cernuschi était venu lui demander de le faire naturaliser Français. Le directeur du Kensington Museum, sir Philip Cunliffe Owen, venait de féliciter l'Union centrale des heureux succès de ses efforts. M. Cernuschi, alors, se leva, et d'une voix que l'émotion étranglait, il raconta qu'inébranlablement attaché à la France par l'affectueuse hospitalité qu'il en avait reçue à l'heure où, proscrit de son pays d'origine, il était venu lui demander un asile, il léguait à la ville de Paris, par testament, ses collections et l'hôtel qui les renferme.

«Le don n'avait rien de banal. En réunissant les admirables pièces qui constituent aujourd'hui cet ensemble, M. Cernuschi avait été servi par des circonstances exceptionnellement favorables. Douloureusement frappé par la mort de son ami Chaudey, fusillé sous la Commune sans jugement, il avait quitté Paris en 1871 pour effacer, par des impressions nouvelles, les impressions douloureuses qu'il venait, pendant plusieurs mois, de ressentir, et il s'était dirigé d'une seule traite vers l'Extrême-Orient.

«Débarqué au Japon, il y avait trouvé le pays en pleine révolution. Secouant la tutelle du taikoun, le mikado venait de reprendre en mains le pouvoir, et pour établir d'une façon définitive ce pouvoir, il avait dû batailler sans trêve contre les grands seigneurs féodaux, dont la plupart avaient fait cause commune avec le taikoun. Tout commerce était suspendu, et dans les provinces dévastées, encombrées de ruines fumantes, une effroyable misère sévissait. Pour trouver à vivre dans les temples, que les fidèles, depuis de longs mois, délaissaient, où les aumônes, par suite, avaient cessé de subvenir aux besoins du clergé, prêtres et moines brocantaient avec rage et s'estimaient trop heureux de livrer aux étrangers, contre argent, les objets d'art dont regorgeaient les édifices commis à leur garde. Ils ne brocantaient pas que les objets d'art. Les statues elles-mêmes des dieux, quand elles excitaient la convoitise des barbares, y passaient. M. Cernuschi avait du goût ; l'argent ne lui manquait pas. Avec un bonheur insolent, il rafla tout un chargement de potiches, de bois sculptés, de laques, de céramiques, de bronzes et d'ivoires. En quelques semaines, il avait réuni les éléments d'un musée.

«Du Japon, il passa en Chine. Uniquement guidé par son goût, il y acheta, comme il avait acheté au Nippon, de toutes mains, recherchant de préférence

les objets qui lui paraissaient les plus anciens, et dont l'art, par son originalité, le séduisait. Il eut soin, par contre, de noter avec exactitude tous les renseignements qu'il avait pu se faire fournir sur la provenance, la date et le caractère particulier des objets dont il se rendait acquéreur.

«On conçoit qu'une collection formée dans des conditions pareilles, par un amateur d'un goût sûr et d'un instinct clairvoyant, par un homme d'ailleurs assez riche pour que jamais la question d'argent ne l'ait arrêté, soit précieuse et que les morceaux inestimables y abondent.

«Entrons dans le musée. Deux dragons monstrueux en défendent l'approche, mais ils sont plus hideux que redoutables. Ils n'ignorent point d'ailleurs que nous venons faire nos dévotions au Bouddha qui, dans la grande salle du musée, assis sur le lotus légendaire, dresse son torse gigantesque et sa face sereine. Il dominait jadis, à Yeddo, une hauteur voisine d'un temple. Un incendie ayant fait disparaître le temple, on déboulonna le dieu, on le reboulonna ensuite à Paris. Ces vicissitudes n'ont influé en rien sur son humeur: ici, comme là-bàs, il sourit. L'humanité, partout est la même; il la trouve partout amusante.

«Et autour de ce Bouddha, haut de quatre mètres, tout un peuple géant de dieux et de déesses, de philosophes, d'ascètes, de saints et de saintes, de monstres aussi, monte une garde impassible et rigide. D'innombrables bouddhas aux paupières obliques, aux oreilles pendantes et difformes, aux cheveux bouclés, au front que la bosse de la sagesse a bombé, croisent leurs bras. Aux sept dieux du bonheur, la Vénus japonaise, entourée de ses quinze fils, groupés en des attitudes diverses autour d'elle, fait un sympathique vis-à-vis. Aux trente-deux modèles différents de la jeune déesse Kouan-In s'oppose un nombre égal de représentations, en bois, en ivoire, en grès ou même en jade, du dieu de la Longévité, Cheou-Ho, figuré par un vieillard au crâne piriforme assis sur le dos d'un cerf blanc.

«Dans la section chinoise, des bronzes de toutes sortes, et d'une antiquité presque antédiluvienne. Ce vase orné de masques fantastiques fut fabriqué sous la première dynastie chinoise, qui régna de 2205 à 1783 avant notre ère. Cet autre, dont le couvercle porte en relief l'image dorée du soleil et celle de la lune, dont la panse indique par un creux l'emplacement où la main de l'officiant doit se poser, — c'est un vase liturgique et qui contenait, dans les cérémonies, le vin sacré — ce vase atteste par une inscription, qu'il fut fabriqué pour Siao-Sin, au quatorzième siècle avant Jésus-Christ. Une coupe de la dynastie de Tchang remonte à une période analogue, antérieure même de cent ans.

«Et quelle multitude encore de dieux! C'est la figure mystique de Kouan-In; c'est le dieu de la guerre, farouche, et ceux, ventrus, du contentement. C'est enfin toute une ribambelle de monstres, depuis le dragon traditionnel jusqu'à l'aboyeur Ki-Lin, le chien de Fo.

Quantités de vitrines renferment les objets d'étagère, les ivoires délicats, les brûle-parfums en bronze ouvragé, les objets précieux et menus que d'incomparables artisans, au Japon, pendant plus de six siècles, ont ciselés dans tous les métaux, fouillés dans les plus diverses matières, modelés en porcelaine, en argile ou en grès.

«Tel est, dans son ensemble, le musée dont les merveilles, désormais, seront nôtres et feront vouer à la mémoire de Cernuschi un vrai culte par les amateurs d'art les plus humbles comme les plus cultivés».

Suivant le désir de M. Henri Cernuschi, ses obsèques ont été célébrées simplement, et son corps, transporté au Cimetière du Père-Lachaise, y a été incinéré. Henri CORDIER.

JOSEPH HAAS.

Nous apprenons avec le plus vif regret que M. HAAS s'est noyé accidentellement le 26 Juillet en se baignant à l'île de Pou-tou dans les Tchou-san. M. Haas était né en 1847 à *Pilsen* et reçut son éducation d'abord à l'institut Wyckenburg à Vienne, ensuite au Teresianum. Son éducation terminée, il se rendit en Chine, où il entra en 1867 au service de la maison allemande Overbeck & Cie; mais déjà l'année suivante, il se rendit à Canton pour y étudier le Chinois. En 1869 il accompagna, comme interprète, la mission autrichienne du vapeur de guerre *Donau*, et après le traité signé à Peking le 2 sept. 1869 par le contre-amiral von Petz, un consulat d'Autriche-Hongrie fut établi à Shanghaï, et son premier titulaire fut le Baron de Calice qui eut pour successeur M. Rudolf Schlik. M. Haas, qui avait été d'abord interprète, devint consul et enfin Consul-Général; il prenait une part active aux travaux de la Société asiatique de Shang-haï dont il était bibliothécaire dans les derniers temps; c'est en cette qualité qu'il a donné une nouvelle édition [1]) du catalogue des travaux de cette société que j'avais publié en 1874 [2]) et une troisième édition de mon catalogue [3]) de la bibliothèque [4]); il a également inséré dans ce recueil un mémoire sur les monnaies du Siam [5]).

---

1) A classified Index..... to the end of 1893. Compiled by Joseph Haas. (*Journal China Br. R. As. Soc.*, N. S., N°. XXVI, p. 185).

2) A classified Index to the Articles printed in the Journal of the North-China Branch of the Royal Asiatic Society, from the foundation of the Society to the 31st of December 1874. By Henri Cordier. (*Journal North China Br. R. As. Soc.*, N. S., N°. IX, Art. VIII, p. 200).

3) Publié en 1872.

4) Catalogue of the Library of the China Branch of the Royal Asiatic Society (including the Library of Alex. Wylie Esq.). Systematically classed. — Third Edition. — Shanghaï, Kelly and Walsh, 1894, in-8.

5) Siamese Coinage. (*Journ. N. C. Br. R. As. Soc.*, N. S., N°. XIV, Art. III, p. 35.)

Nous notons encore quelques travaux [1]) de M. Haas qui n'était pas revenu en Europe depuis qu'il avait pris part en 1889 aux travaux du Congrès des Orientalistes à Stockholm. Henri CORDIER.

J. P. VAL D'EREMAO.

Le Père JOSEPH PATRICK VAL D'EREMAO vient de décéder à Woking, près Londres, le 6 Juin 1896, à l'âge de 55 ans. Il était né à Sirdhana, dans la partie N.O. de l'Inde, le 18 Janvier 1841. Son grand-père était lieutenant au service de l'East India company, et son père commandant au service du roi de Delhi, près de quelle ville la famille possède une petite propriété. Le Dr. d'Eremao savait très bien l'Hindoustani, le Persan et l'Hébreu et fut pendant longtemps aumonier catholique des forces britaniques aux Indes.

Il était toujours dans les meilleurs termes avec les ministres des religions protestante, juive, mahomédane et hindoue, et était très populaire parmi les officiers anglais. Il préférait surtout les études linguistiques et ethnographiques. En 1891 il fut attaché à l'Oriental University Institute par son savant directeur, le Dr. Leitner, où il était sous-éditeur de l'«Imperial and Asiatic Quarterly Review». Il mourut des suites d'une petite opération chirurgicale, une attaque de congestion de foi ayant amené une syncope. L'accès lui prit pendant qu'il disait la messe du Corpus Christi à l'église de St. Joseph à Guildford où ses restes mortels ont été inhumés. G. SCHLEGEL.

---

1) Das System der 八卦 (*Pa kua*) by Joseph Haas. (*Notes and Queries on China and Japan*, III, 1869.). — La traduction allemande (*Deutsch Chinesisches Conversations-Buch*) des *Progressive Lessons in the Chinese Spoken Language*, by J. Edkins; publiée en 1870, a eu une seconde édition en 1885.

BULLETIN CRITIQUE.

Transactions and proceedings of the Japan Society, London. Supplement I. NIHONGI, *chronicles of Japan from the earliest times to A. D.* 697. *Translated from the original chinese and japanese, by* W. G. ASTON, C. M. G. *Honorary member of the Japan Society, etc. Volume I* (London 1896).

The Japan Society, London has done a good work in enabling Mr. Aston to publish his translation of the *Nihongi*, the standard native history of Ancient Japan. It is not a very reliable history, for it was made long after beginning of history, as the Japanese only learnt writing in A. D. 405 through intermediary of Corea, itself a country colonised and civilised by China. The redaction of the oldest history, the *Kiujiki* (舊事記) or »History of ancient events" was composed in A. D. 620. This was, however, partially burnt in 645, and only in 682 a commission was named to reconstruct it. This was published in 712 under the name of *Kojiki* [1]).

In A. D. 720 the Nihongi (日本記) was published by order of the empress Gemmiō, and it is the translation of this work which is given to the european scholar by Mr. Aston.

A german translation of the same work was published some years ago by Dr. KARL FLORENZ

---

1) The text of the *Kojiki* was translated by Basil Hall Chamberlain in the Transactions of the Asiatic Society of Japan. Vol. X. Supplement.

(See T'oung-pao, Vol. IV, p. 101, V, 414) and we may refer to our review of this translation for the general scope of the work.

Part I and II of Mr. Aston's translation treat of the Age of the Gods. It is, of course, quite fictitious, and only has a great value as material for folk-lore and ancient religious superstitions. Phallicism formed one of its principal features, and though fast disappearing now by imitative western »pruderie", its symbols are perpetuated to the present day, as well in Japan, as in Europe. The drawing given on p. 11 of the *wo-bashira* (literally male-pillar), which name is applied to the end-posts or pillars of a railing or balustrade, on account of the shape of the top (*nu* or *tama*) which represents a penis with withdrawn prepuce, showing the glans penis, vividly recalls the same phallic pillars which a. o. in Holland separate the precincts of the houses from the street, although nobody any longer is aware of their phallic origin nor is scandalised by them.

Old legends, which may have a geographical background, are often reported. We may mention the *Hi no Kuni*, or Land of fire visited by the emperor *Keikō* in A. D. 88, page 198, which strongly reminds us of the tale told by the ancient arabs in the Marvels of India, and by the chinese navigators, (T'oung-pao, Vol. VI, pp. 250—252).

Mr. Aston's translation is richly interspersed with most valuable notes and remarks which add not a little value to the work. The impression is clear and correct. The misprint in note 2 on page 219: 如竟 instead of 如意 must be due to a compositors mistake. The value of the work would, however, be greatly enhanced if the chinese characters were not so sparingly added, for most of them are irrecognisable in their japanese form. We also hope that the translator will give us in the second volume a map of old Japan illustrative of the geographical portion of the Nihongi. G. S.

Giornale della Società Asiatica Italiana, Vol. IX, 1895—1896. Florence, B. Seeber.

Ce volume contient: 1° la continuation du Saṭdarçana-mucćaya-ṭīkâ par M. F. L. Pullé, §§ 10, 11 et 12 (texte Sanscrit avec notes. 2° Une notice sur le Livre de Ghershasp, poème d'Ásadi le jeune, par V. Rugarli. Ce Livre fut composé entre les années 1063 et 1065, par un certain *Asadi*, surnommé le jeune (il Giovine), pour ne pas le confondre avec son père, grand poète et maître de Firdusi, auteur du Livre des Rois. 3° La seconde partie du mémoire de Mgr. Ch. de Harlez sur l'Amour universel du philosophe chinois *Mi-Tsze*. 4° Un mémoire sur la philosophie égyptienne, par M. G. Fino. 5° La traduction d'un opuscule chinois intitulé 日記故事, Journal d'anciennes légendes ou d'anecdotes de fils pieux (24 pièces) par M. le professeur L. Nocentini. 6° Six fables chinoises traduites par le même. 7° Une notice sur l'aventurier indien Mûladeva par M. P. E. Pavolini. 8° Une analyse d'un MS. florentin de Kathārṇava, par le même. 9° Un mémoire sur le soleil, la lune et les étoiles, comme images symboliques de beauté dans les langues orientales, contenant des notices sur la philologie arya-sémitique, par M. Stanislas Prato. L'auteur y compare les noms des constellations avec les qualifications qui en dérivent dans les langues aryennes, sémitiques, chinoises, africaines, américaines, etc. Le Volume conclut avec un bulletin critique de divers ouvrages offerts à la société.

G. S.

Geschichte dez Buddhismus in der Mongolei. Mit einer Einleitung: Politische Geschichte der Mongolen, aus dem Tibetischen des *Jigs-med nam-mk'a* herausgegeben, übersetzt und erläutert von Dr. Georg Huth, Privatdocent an der Universität zu Berlin. Zweiter Teil: Nachträge zum ersten Teil. Übersetzung. Strassburg, Karl J. Trübner. 1896. Ladenpreis M. 30.

Den ersten Band dieses Werkes, 1892 erschienen, haben wir in

dieser Zeitschrift, Jahrgang 1892, S. 527-28, schon besprochen. Der Verfasser erklärt in seiner Vorrede aus welchen Gründen die Veröffentlichung des 2. Teiles verzögert worden ist. Diese Verzögerung ist aber der Arbeit zu Gute gekommen, da eingehendere Studien in anderen Werken, den in dem Buche behandelten Gegenstand näher beleuchtet haben.

Ein dritter Band wird »Anmerkungen erklärenden und historisch-kritischen Inhalts" sowie die Indices sämmtlicher in der Übersetzung vorkommenden sanskritischen, tibetischen, chinesischen, mongolischen und sonstigen Eigennamen und Termini enthalten.

Der erste Teil des vorliegenden Bandes behandelt ganz kurz die Geschichte des tibetischen Herrscherhauses und die des Buddhismus in Tibet (S. 3—9) und dann ausführlicher die Geschichte des Mongolischen Fürstengeschlechtes (S. 10—78).

Der zweite Theil behandelt die Geschichte des Buddhismus in der Mongolei, wovon S. 79—99 dem Buddha und der Dharma gewidmet sind. S. 100—174 enthalten Geschichtliches über die Verbreitung der buddhistischen Lehre in Indien und in China, während der 2. Abschnitt (S. 175-419) die ausführliche Geschichte des durch *b*Tsoṅ-k'a-pa reformirten Buddhismus (die *d*Ge-lugs-pa-Lehre) behandelt.

Ein Anhang (S. 420 ff.) enthält Erörterungen über Einzelheiten der Religion, sowie Zusätze und Berichtigungen zur Übersetzung.

Wie man aus dieser kurzen Übersicht des Inhaltes ersehen kann, bietet das Werk eine Fülle Stoffes für die Gelehrten die sich mit der Geschichte des Buddhismus befassen, und müssen wir darauf verzichten näher hierauf einzugehen.

Die Geschichte des *Pogta Khan*, besser unter seinem Namen *T'emucin* oder *C'ingis Khan* bekannt, ist stark mit chinesischen Phrasen gewürzt. Die Vermeldung des Waldthieres von grüner Farbe, welches den Leib eines Hirsches, den Schwanz eines Pferdes hatte, und auf dem Kopfe von einem Horn

versehen war, das sich vor Pogta niederbeugte als er einen Kriegszug gegen den König von Indien unternahm (S. 25) deutet offenbar auf den chinesischen 麒麟 *Kilin*, wo ersteres Zeichen *Ki* das männliche und das zweite *Lin* das weibliche, ungehörnte Thier bedeutet, und dessen Erscheinung bei der Geburt oder den Tod berühmter Männer in China zu wiederholten Malen erwähnt wird [1]).

Ich habe das Thier ausführlich in meiner »Uranographie Chinoise", S. 587—88 beschrieben, und nachgewiesen dass es das Thier sei das die Tibetaner *Séru*, besser *Tschiru*, und die Mongolen *Kéré* nennen. Hodgson hat diese Antilope zuerst in Tibet entdeckt, wo ein Exemplar, das der Lama *Digurtschi* (Jikazze) dem Radja von Nepal geschenkt hat, in dessen Menagerie gestorben war. Man findet es vielfach in den Sculpturen und Gemälden in den buddhistischen Tempeln in Tibet vorgestellt.

Seite 33 kommt ein irrthümlicher Satz vor, da der Verfasser daselbst sagt dass die Chinesen den *Hwopilai Khan* noch heutigen Tages preisen und verehren unter dem Namen »König You śun". *You* und *Śun* sind nämlich die berühmten alten Kaiser *Yau* (堯) und *Šun* (舜), wovon ersterer von 2355—2258 v.Chr., und der zweite von 2256—2205 v. Chr. über China regierten, und die Confucius immer als Musterfürsten darstellte. Statt »König You śun" ist also zu lesen »die Kaiser *Yau* und *Šun*.

Unter den von Hwopilai Khan überwundenen Völkern werden auch die *K'inc'a*, auf Mongolisch *K'emk'emće* geheissen, vermeldet. Sie werden beschrieben als blaue Augen und rothe Haare zu haben, und im Besitz von zehntausend schönen Pferden zu sein. Es sind dies die sogenannten blonden Kirgisen die in der Umgegend des *Kem* (Jenissei) und *Khon* (Orkhon) wohnten, weshalb die chinesischen Geschichtsforscher sie 堅 昆 *Kien K'un* nannten. 堅 *Kien* ist entweder die Transcription des tibetanischen Namens *K'in* (ć'a), da das

1) Cf. De Guignes, Geschichte der Hunnen und Türken, III, S. 68; d'Ohsson, Histoire des Mongols, I, S. 318, Note, wo die Chinesische Quelle angeführt ist.

Zeichen noch heutigen Tages im Canton Dialekt *Kin* ausgesprochen wird, oder 堅 ist ein Schreibfehler für 監, das ehedem, wie im Canton und Emoi Dialekt, *Kam* ausgesprochen wurde und die mongolische Form *K'em* vorstellen kann.

Die Chinesen nennen den Jenissei selbst 劍水, nach der alten in Emoi aufbewahrten Aussprache *Kiäm* (Canton *Kim*) *šui* = »Kem-Fluss" (d'Ohsson, Histoire des Mongols, I, S. 103, Note).

Ferner werden noch als Eroberungen des Hwopilai angeführt die *Gwöli* (高麗 *Kao-li* = Corea), die *Manju* (蠻兒 Bewohner der Provinz Fuh-kien), die Inselbewohner von *yŻi-pen* (日本 Japan), von *Hp'u-saṅ* (扶桑 *Fu-sang*? Sacchalin), von *Siyanlo* (暹羅 *Siem-lo* oder Siam) und die *Ẓiyaṅ* (象郡 *Siang kiun*, Cochin-China?), welche Eroberungen meistentheils missglückte Expeditionen gewesen sind, zumal die gegen Japan. G. S.

Pratique des Examens militaires en Chine, par le P. Etienne Zi (Siu), S. J. *Chang-hai, imprimerie de la mission catholique à l'orphelinat de T'ou-sé-wé*, 1896. [N°. 9 des «Variétés sinologiques»].

Dans le 5e numéro des «Variétés sinologiques» le P. Etienne Zi (徐) nous a donné une importante notice sur la Pratique des Examens littéraires en Chine (p.p. III et 278), puisée aux sources chinoises officielles.

Dans ce numéro il nous donne le complément de sa première notice sur les examens militaires en Chine, comme ils sont pratiqués encore aujourd'hui dans le céleste empire.

A nos yeux tout cela est arriéré, les armes de combat ayant depuis entièrement changé. On se bat au canon et au fusil et non plus avec des arcs et des flèches. Cependant il ne faut pas oublier que les Romains ont conquis le monde avec ces armes et que les Chinois ont pu se soumettre des nations vigoureuses qui, eux aussi, ne se battaient qu'avec des arcs, des lances et des sabres. L'opuscule est richement orné de gravures originales, qui

illustrent les diverses méthodes de l'exercice, fournies par le P. L. Gaillard. Elles ne brillent pas au point-de-vue artistique, mais elles donnent en tout cas une bonne idée de l'exercice. Une mauvaise gravure vaut toujours mieux que la description la plus détaillée.

L'ouvrage, écrit d'abord en Latin par l'auteur, a été traduit en Français par le P. C. de Bussy. Il a été en grande partie composé d'après le 武場條例, «Réglements pour le champ d'exercice» (édition de 1864) qui jouit d'une grande autorité, étant composé et reconnu par le Ministère de la guerre (兵部 *ping pou*) à Peking.

Nous remercions ici publiquement, au nom des sinologues de l'Europe, qui n'ont pas eu l'occasion comme nous, d'être présent à ces examens, de ce travail instructif du P. Zi.

On annonce comme étant en préparation dans cette remarquable collection: *La stèle chrétienne de Si-ngan-fou*, 2e Partie *Histoire du monument*, par le P. Henri Havret. — *La stèle chrétienne de Si-ngan-fou*, 3e Partie *Traduction et commentaire de l'inscription*, par le P. Henri Havret. — *Le Royaume de Ou*, par le P. Albert Tschepe. — *Allusions littéraires*, 1ère Série (2e Fascicule. Classif. 101 à 214.) par le P. Corentin Pétillon. — *Le mariage chinois au point de vue légal*, par le P. Pierre Hoang. — *Notes sur la gabelle en Chine*, par le P. Dominique Gandar. — *Notions techniques sur la propriété en Chine*, traduction, par le P. Joseph Bastard, du traité *De Legali Dominio* (P. Pierre Hoang). — *L'observatoire de Zi-ka-wei*, par le P. Stanislas Chevalier. — *De la composition chinoise*, par le P. J.-B. P'é. — Pour activer ces travaux d'imprimés, les Jésuites viennent d'envoyer à Zi-ka-wei, un frère qui a étudié à fond l'imprimerie, et qui a emporté avec lui une machine de première marque et un moteur assez fort pour faire marcher tout à la vapeur. Quant à l'Observatoire, on travaille à le compléter sous le rapport des instruments; d'ici un an, ce sera un Observatoire de premier ordre, capable de rendre les plus grands services. G. S.

Über eine frühere Erscheinung des Kometen 1881 *III Tebbut. Im Anschluss an die chinesischen Annalen dargestellt von* Dr. Joh. Riem, *Assistent an der Kgl. Sternwarte in Göttingen.* (*Göttingen, Druck der Univ. Buchdruckerei von* E. A. Huth, 1896.

M. le docteur Joh. Riem, assistant à l'observatoire royal de Göttingue, a publié sous ce titre une petite brochure sur une apparition antérieure de la comète III Tebbut de 1881, comète qu'il identifie avec celle observée en Chine le 7e mois de la 14e année du duc *Wen* de Lou, passant par la grande ourse. Elle répond à l'an — 612 de notre ère. Le 7e mois de cette année tomba entre le 20 Juin et 20 Juillet, et selon les calculs de M. Riem la comète en question se trouvait le 20 Juin à $9^h\ 30 + 68°$ du soir dans le Nord, éloignée à-peu-près 4 heures de sa culmination inférieure. M. Riem fait un appel au calcul d'autres comètes à longues révolutions qu'on pourrait peut-être identifier avec celles observées en Chine. L'auteur, qui ne mentionne que celles données par Pingré, semble ne pas avoir eu connaissance de la liste bien plus longue donnée par John Williams, assistant-secretary of the R. A. Soc. à Londres, dans son ouvrage «Observations of comets from B. C. 611 to A. D. 1640» (Londres 1871) et qui contient 149 d'observations de comètes de plus que les catalogues de Pingré et de Biot publié dans la «Connaissance des Temps», pour 1846. Pingré a pris ses notes dans les traductions des P.P. Gaubil et Mailla, et semble n'avoir eu aucune connaissance des comètes mentionnées dans les *Chi-ki* et l'encyclopédie de *Ma Toan-lin*. La liste de M. Williams contient 372 observations de comètes en Chine.

G. S.

Die Sprache der zweiten Columne der dreisprachigen Inschriften und das Altaische, von Heinrich Winkler (Breslau 1896).

Dans ce mémoire M. Winkler traite de la langue dans la 2e colonne des inscriptions trilingues découvertes en Sibérie, et des lan-

gues altaïques en général. Le résultat de ses recherches linguistiques est selon l'auteur que les langues susienne, sumérienne et accadienne n'appartiennent point au groupe altaïque.

Monsieur le professeur Bang nous a promis à ce sujet un mémoire sur les langues susienne et altaïques que nous publierons dans ce journal.

G. S.

CHRONIQUE.

ALLEMAGNE ET AUTRICHE.

M. F. W. K. Müller, du Musée d'Ethnographie à Berlin, vient de publier dans la Festschrift offerte au professeur A. Bastian un opéra moyen-âge du Japon nommé *Ikkaku sennin* (一角仙人) ou le «sorcier unicorne», avec des notes sur les unicornes dans la littérature orientale et occidentale.

Nous apprenons avec plaisir que M. Leo Woerl à Würzbourg et Leipzig va réimprimer le célèbre ouvrage *Nippon Archiv* de M. von Siebold, dont la 1e édition incomplète parut à Leide en 1832. L'ouvrage sera publié en deux volumes, de 40 feuilles texte, portrait de l'auteur, 60 gravures dans le texte, 40 planches, cartes, tabelles etc. Les planches seront reproduites des planches originales par autotypie et le prix ne sera que de 20 marks (Ostasiatischer Lloyd, 17 Juillet).

Le *Globus* du 16 Sept. contient e. a. un article très intéressant de M. F. Blumentritt, un des meilleurs connaisseurs des Philippines, sur l'insurrection dans ces îles contre les Espagnols, qui, selon lui, est une conséquence immédiate des victoires conquises par les Japonais sur les Chinois. Les Tagales qui, par suite de leur croisement avec des Chinois, ont un faux air mongoloïde, considèrent les Japonais comme leurs frères, à tel point que, selon une communication de M. W. E. Retana dans le «Heraldo» de Madrid, une revue imprimée en langue tagale est publiée depuis le nouvel-an au Japon, dans laquelle le patriotisme est stigmatisé comme une folie et la religion chrétienne comme une idolatrie, tandis que le Japon y est décrit comme un état modèle et les Japonais comme plus ou moins supérieurs aux Européens.

L'Europe, continue M. Blumentritt ne doit pas rester indifférente à cette insurrection; car quand les Philippines auront été libérées du joug de l'Espagne, elles seront quasi indépendantes, mais en réalité elles deviendront une Dépendance du Japon et augmenteront l'influence du Pays du Soleil levant d'une façon extrêmement dangereuse pour les intérêts européens en Asie. L'auteur

conclut son article avec les mots: «les soldats espagnols ne se battent donc pas seulement pour la possession espagnole, mais ils défendent les intérêts les plus vifs de l'occident chrétien contre l'orientalisme des Japonnais».

Je note ici que j'avais prédit tout cela dans mon mémoire lu le 12 Novembre 1894 à l'Académie royale des Sciences à Amsterdam. G. S.

ASIE CENTRALE.

Le capitaine M.-P. Deasy, du 16e lanciers de la reine, a quitté l'Angleterre il y a quelque temps pour effectuer un voyage à travers le Tibet, de l'Ouest à l'Est. Il se propose de jeter, en route, des petites boites de fer blanc contenant des notices en anglais et en français sur parchemin, dans toutes les rivières tributaires du Tsanpo et autres grands cours d'eau qu'il rencontrera. Il a l'espoir que quelques-unes de ces boites pourront être recueillies dans le Brahmapoutre, la Salouen et le Mékong ce qui aiderait à résoudre le problème encore posé au sujet de l'origine de ces rivières et de leurs rapports entre elles.

Les notices seront numérotées consécutivement et les enveloppes de fer blanc où elles seront placées porteront une étiquette de cuivre soudée à l'extérieur avec ces mots: «Prière d'ouvrir», en anglais et en français et le nom du capitaine Deasy. Le parchemin porte une requête invitant la personne dans les mains de laquelle il tombera, à le renvoyer à la Société royale de géographie de Londres, avec l'indication aussi exacte que possible de l'endroit où il a été retrouvé.

En raison de l'important service que le capitaine Deasy se propose de rendre à la science géographique, on espère que les fonctionnaires anglais et français résidant dans le voisinage des rivières mentionnées pourront établir des vigies afin de recueillir au passage les parchemins en question et de les remettre à la destination indiquée.

On mande de Khabarovka, sur l'Amour (source anglaise), que la population cosaque de ce district a été souvent attaquée dans les derniers temps par les bandes chinoises venant du lac Khanka, sur la frontière mandchoue. A la suite de mesures prises par les autorités russes, une partie des maraudeurs khankas ont été capturés par les russes, le 9 Août, après avoir perdu sept hommes; les prisonniers, livrés au général chinois Djao-Tyan, ont été exécutés par son ordre. Actuellement, un corps mixte russo-chinois opérerait dans le district d'Oussouri, afin de débusquer tout ce qui reste des Khankas de leurs places fortifiées.

BELGIQUE.

Notre collaborateur infatigable Mgr. C. de Harlez vient de publier chez Istas à Louvain, une notice très intéressante sur les Populations primitives du

S.O. de la Chine, d'après *Ma Tuan-lin*. Il est seulement à regretter que les noms de ces populations ne soient pas accompagnés de leurs signes chinois. Avec les différents systèmes de transcription des mots chinois, surtout celui de Wade, il devient impossible de reconnaître ces mots s'ils ne sont point donnés en caractères chinois.

La communication faite par Mgr. DE HARLEZ dans la séance du 2 décembre 1895 de la classe des lettres de l'Académie royale de Belgique, *Essai d'Anthropologie chinoise*, a été tirée à part du vol. LIV des *Mémoires* publiés par cette société savante. (Bruxelles, Hayez, 1896, in-8, pp. 104.)

Notre collaborateur, M. le professeur WILLY BANG, publie en ce moment chez Otto Harrassowitz à Leipzig une étude sur l'inscription Kökturque sur la face méridionale de la stèle de Kül Tägin. Le contenu en sera essentiellement et purement linguistique.

GRANDE BRETAGNE ET IRLANDE.

L'*Oriental University Institute* à Woking vient de publier une traduction anglaise du Yih-king de Mgr. C. DE HARLEZ, de l'université de Louvain, par M. J. P. VAL D'EREMAO, depuis décédé. (Voir notre Nécrologie).

Le no. de Juin de l'*Imperial Asiatic Quarterly Review* contient un article très bien écrit sur la question de l'extrême orient par «Behind the scenes», ainsi qu'un article sur les premières relations entre la Russie et la Chine par M. E. H. PARKER. M. le colonel MARK BELL nous y donne une relation de l'insurrection mahométane en Chine avec une réduction de la nouvelle carte de la Chine par le Dr. E. Bretschneider. CHARLOTTE M. SALWEY y publie deux monographies japonaises, une sur la fête des fleurs de cerise, et une sur le tatouage au Japon, tandis que M. JOHN BEUMES nous donne un Simple résumé du Bouddhisme. M. E. H. PARKER, qui se croit juge suprême en toutes choses relatives à la Chine, porte un jugement très sévère sur la nouvelle carte de la Chine par le Dr. E. Bretschneider, jugement auquel nous ne pouvons pas souscrire.

Nous sommes heureux d'apprendre par le même journal (p. 191) que le Dr. Leitner s'est enfin rallié aux autres orientalistes pour le prochain congrès oriental à Paris en Septembre 1897.

Volume III, Part. 1 et II des «Transactions and proceedings of the Japan Society, London» contient un article «Volcanic and earthquake phenomena of Japan» par M. le professeur JOHN MILNE; «Notes on the history of lacquer» par M. E. HART, une note sur la forme des toits de temples japonais; une sur le patron dit à clef au Japon et une sur l'échelle musicale japonaise par M. F. T. PIGGOTT; vues de la vie sociale au Japon moderne par le Rév. A. C. SHAW, et un article sur la Cour et la Société à Tōkyō, par M. F. H. BALFOUR.

CHINE.

Il vient d'être imprimé à Shang-haï chez A. Cunningham & Cie. (Paris, Ernest Leroux) une traduction française par Rodolphe de Castella de 家禮集要 *Le droit de famille chinois* de P. G. von Moellendorff.

Malgré les revers militaires éprouvés par la Chine dans sa guerre avec le Japon, deux ambassadeurs du Népal, au nord des Indes britaniques, sont venus le 27 Juin rendre leur hommage décennal à la cour de Peking. Le premier ambassadeur, vêtu en son habit de cérémonie rouge, jaune et bleu, a fait son entrée dans un palanquin vert porté par quatre porteurs. Le séjour des ambassadeurs sera plus long que de coutume, parce que l'empereur est encore en deuil de sa mère. En attendant, ils sont régalés aux frais de l'empereur qui est très content de voir que son prestige auprès de ses vassaux n'a pas souffert en conséquence de l'invasion japonaise.

On mande de Shanghaï, source anglaise:

Une des conséquences de la famine persistante qui sévit sur plusieurs points de l'empire chinois, c'est la série d'émeutes qui se sont produites dans certaines provinces. La plus grave de ces révoltes a éclaté sur les limites des provinces de Kiang-Si et de Chan-Toung; elle a été provoquée par une société secrète du pays, hostile au gouvernement et à la dynastie mandchoue, dans l'espoir de créer une diversion en faveur des Doungans mahométans du Kan-Sou, depuis longtemps soulevés.

Dans la province de Chan-Toung, plusieurs missions françaises ont été dispersées. Un missionnaire allemand a disparu.

Des pamphlets antichrétiens ont été affichés à Tching-Tou, 成都府, capitale de la province de Sse-Tchouen, pour provoquer le peuple à détruire la mission française. Une femme attachée à une mission anglaise a été enlevée; on ignore si elle est de nationalité anglaise ou américaine.

S. Exc. Tching-Tchang, ministre de Chine à Paris, vient de recevoir un télégramme du Tsoung-li Yamen lui annonçant que, par décret impérial en date du 17 juin, il est nommé secrétaire d'Etat à la cour des rites et des cérémonies tout en conservant ses fonctions de ministre de Chine en France.

Plusieurs journaux allemands publient l'information suivante de Shanghaï:

Les canonnières allemandes *Iltis* et *Princesse-Guillaume*, portant 430 hommes, sont arrivées à Nankin à la suite des actes d'hostilité commis par la populace, contre les officiers instructeurs allemands. Le consul allemand, dans la ville, et le capitaine de corvette Holtzendorf, assistés des autorités chinoi-

ses, s'occupent de faire une enquête sur les troubles. Un troisième bâtiment de guerre est tenu, à Shanghaï, prêt à partir.

La *Gazette de Cologne* confirme le démenti déjà opposé à la nouvelle d'après laquelle un des officiers allemands, M. Krause, aurait été assassiné par les gardes du vice-roi Liou Koun-yi. Quant à la dépêche d'une agence portant que tous les officiers allemands, après avoir touché le traitement que leur garantit leur contrat, seront renvoyés sur la requête du ministre russe à Pékin, elle paraît ne reposer sur aucun fondement sérieux.

On télégraphie de Hong-Kong qu'un typhon a occasionné le naufrage de la canonnière allemande *Iltis*, le 23 juillet, à Tche-fou, à 10 milles au nord du promontoire sud-est. Dix hommes ont été sauvés; le reste de l'équipage, y compris les officiers, a péri.

M. Haas, consul d'Autriche-Hongrie, s'est noyé par accident à Pou-tou. (Voir notre nécrologie).

Les journaux anglais insèrent la dépêche suivante de Shanghaï, que nous reproduisons sous toutes réserves:

Tous les syndicats chinois formés dans le but de construire le grand chemin de fer central à travers la Chine ayant échoué, faute de pouvoir réunir les capitaux nécessaires, les ministres de France et de Russie ont, paraît-il, fait des propositions au gouvernement du Céleste-Empire. Ils s'engagent, au nom de leurs gouvernements, à construire en commun le chemin de fer en question; les capitaux, le matériel d'exploitation, le personnel, etc., devant être fournis par les deux alliés.

Le Consul Général Jernigan, de Shang-haï, annonce le 5 mars 1896: «Le rapport pour 1895 du Conseil municipal de Shang-haï est intéressant, parce qu'il montre l'accroissement de la ville comme population et comme centre manufacturier. En 1885, la population était 125, 666; en 1890, 171,950; et le 1er juin 1895, 245,000. Ces chiffres représentent seulement la population des concessions étrangères. La ville indigène entourée de murailles renferme environ 200,000 habitants. Sur la population des concessions, environ 5000 habitants sont étrangers.

Shanghaï, 1er août. — D'après des nouvelles reçues ici, un raz de marée d'une étendue de cinq milles a inondé, le 26 juillet, la côte à Haï-Tcheou 海州, province de Kiang-Sou.

Plusieurs villages ont été détruits; on estime à quatre mille le nombre des habitants qui ont péri, et de nombreux bestiaux sont perdus. Les champs de riz étant inondés, on craint la famine à l'automne.

Par ordre du ministre des colonies, le docteur Yersin, médecin de 1re classe du corps de santé de ce département, fondait, il y a un an, à Nha-Trang

(côte d'Annam) un laboratoire de bactériologie en vue d'immuniser des chevaux contre la peste, selon la méthode du docteur Roux.

Dès l'apparition de la peste bubonique à Hong-Kong et dans les environs, le docteur Yersin reçut l'ordre de se rendre dans les localités atteintes pour expérimenter le sérum antipesteux qu'il avait obtenu. Nous apprenons aujourd'hui que le traitement par la méthode sérothérapique a été couronné de succès et lui a donné 23 guérisons sur 25 cas traités, tant à Amoy qu'à Canton.

Le ministre de France en Chine vient d'obtenir, après de longues et laborieuses négociations, réparation de toutes les violences dont les missionnaires du Kouei-Tchéou et leurs établissements avaient été victimes depuis dix ans. Les chrétiens injustement détenus depuis 1886 ont été libérés, nos religieux réintégrés dans les villes de Tsouen-Gi, Mey-Tan et autres, d'où ils étaient exilés depuis la même époque. La mission reçoit, de plus, une indemnité, et ses persécuteurs seront poursuivis conformément à la loi.

Le supérieur de la mission, M. Guichard, a remercié M. Gérard, dans les termes les plus chaleureux, de l'énergie avec laquelle il a su amener une solution si favorable à nos intérêts.

Péking 3 Juin. — Grâce aux démarches de M. Gérard, ministre de France, la Chine autorise des ingénieurs français à construire des lignes ferrées qui doivent relier Loung-Chéou au chemin de fer du Tonkin.

Le «Shanghai Mercury» du 24 Juillet, contient un article violent contre les cruautés commises par les Japonais à Formose; l'article conclut avec l'exclamation: «Toutes ces scènes dégoûtantes sont la conséquence de la stupidité du Gouvernement britanique de ne pas crier aux Japonais au printemps de l'an 1894 «Hands off!» (n'y touchez pas)!

Nos lecteurs se rappeleront que j'ai déjà reproché à l'Angleterre cette négligence le 12 Novembre 1894 dans une communication faite à l'Académie des Sciences à Amsterdam.

Les journaux européens ont confondu l'impératrice douairière, tante de l'empereur, et ex-régente de la Chine, avec la mère propre de l'empereur régnant sous l'éponyme *Kouang-sü* (光緒): Ce n'est pas l'ex-régente qui est morte, mais bien la propre mère de l'empereur, qui est décédée le 18 Juin à Peking.

La femme légitime de l'empereur *Hien-foung*, nommée *Tsou-ngan* 慈安, et qui reçut après sa mort, en 1881, le titre honorifique de *Hiao-tching* 孝貞, n'ayant pas donné d'héritier à son époux, celui-ci choisit une concubine, nommée *Tsou-hi* 慈禧, pour en avoir.

C'était la fille d'un pauvre tatare qui l'avait vendue, toute jeune, à un mandarin de Canton, et si elle fut agréée pour concubine du Fils du Ciel, quand celui-ci lança sa proclamation invitant les jeunes filles de race tatare

à se présenter au palais impérial, c'est qu'elle parut la plus belle, la plus intelligente et la mieux constituée pour perpétuer la race aux examinateurs de ce concours nuptial. Intelligente, elle le fut, et à ce point, qu'elle devint à la fois la concubine préférée de l'empereur et l'amie de l'épouse légitime nommée en Chinois 東室 *toung chih* ou Epouse du palais oriental. Lorsqu'elle fut devenue la concubine favorite de l'empereur, on lui accorda le titre de 西室 *si chih* ou Epouse du palais occidental.

Le fils qu'elle avait donné à *Hieng-foung*, nommé *Tsai ts'oun* 載淳, régna sous la régence de l'impératrice depuis l'an 1862 sous l'éponyme *Toung-tchi* 同治, ce qui veut dire co-régence. Le 15 Octobre de l'an 1872 il fut marié, et assuma lui-même le règne le 23 Février 1873. Il mourut agé de 18 ans le 12 Janvier 1875, sans laisser d'héritiers.

Selon la loi de succession chinoise, au défaut d'un héritier direct, les fils des frères de l'empereur défunt succèdent au trône. *Hien-foung* avait en vie quatre frères: le prince *Tun*, le 5e, le prince *Koung*, le 6e, le prince *Tchoun*, le 7e et le prince *Fou*, le 9e fils de l'empereur *Tao-Kouang*.

Le prince *Koung* aurait pu facilement faire proclamer son propre fils comme empereur, mais en faisant cela, il n'aurait plus pu exercer une influence politique. Il préféra donc faire nommer le fils de son frère cadet *Tchoun* comme empereur. Ce jeune prince, nommé *Tsai-tien* 載湉, né le 5 Août 1871, fut proclamé empereur en l'an 1875 sous l'éponyme de 光緒 *Kouang-sü*; d'abord sous la régence du prince *Koung*, de concert avec l'impératrice douairière *Tsou-hi*. En 1889 il fut déclaré majeur, mais il est resté continuellement sous l'influence de sa tante qui gouverna l'empire avec une résolution admirable. C'est à elle que le fameux *Li Houng-tchang* 李鴻章 doit sa grande élévation, et jusqu'à la guerre avec le Japon il excerça le plus grand pouvoir à la cour de Peking, ayant réussi à écarter le prince Koung.

La guerre sino-japonaise, si malheureuse, amena une réaction violente. Li Hung-Tchang se sentit menacé dans sa fortune, et l'impératrice crut perdre en même temps cette autorité que lui donnaient trente ans de règne sous trois empereurs. Mais les revers étaient si cruels, l'orgueil de la nation si humilié, que la faveur populaire menaça de se retirer des puissants de la veille. Ceux que la politique de Tsou-Hi avait évincés, complotèrent contre Tsou-Hi, grâce au malheur de la patrie, et le jeune empereur fut un instant gagné à leurs intrigues.

Elle laissa passer l'orage. Quand la paix fut signée, que les esprits se calmèrent, elle ressaisit le pouvoir avec une énergie admirable.

Kouang-sü rendit sa confiance à sa première conseillère, et cela par un acte public. Il publia ce curieux décret dans la *Gazette de Peking* pour répudier toute solidarité avec les ennemis de Sa Majesté:

«Nous avons toujours entretenu un respectueux sentiment de gratitude pour

les soins et la sollicitude dont l'impératrice douairière a entouré jour et nuit notre enfance et nous avons cherché à la payer de retour en lui obéissant en toutes choses. Nous avons aussi envers elle une grande dette de reconnaissance pour les immenses bienfaits que nous ont valus ses conseils, aussi bien dans la paix et la guerre, que dans les moindres actes de la vie quotidienne. Elle était en tout et toujours attentive à empêcher notre inexpérience de nous induire en erreur. Tout cela est connu des fonctionnaires. Qu'on s'imagine donc les sentiments que nous avons éprouvés dans plusieurs de nos audiences en entendant des hommes grossiers, sans réserve ni jugement, prononcer des paroles et exprimer des sentiments tendant à diminuer notre gratitude filiale et notre respect pour Sa Majesté impériale.»

Il paraît que ces hommes grossiers auxquels il faisait allusion étaient les vice-présidents Wang et Tchang, qui usaient fréquemment d'un langage injurieux à l'égard de l'impératrice douairière, dans le but d'amener une rupture entre elle et l'empereur. Celui-ci déclara qu'il les aurait alors révoqués, mais le pays traversait une crise, l'impératrice douairière était malade et il contint sa colère. Le moment était venu de faire connaître son impérial désir. Ces ministres et autres useraient de plus de discernement dans leur langage et éviteraient le danger d'insulter l'impératrice douairière.

Wang et Tchang étaient en conséquence exclus à tout jamais du service public, «châtiment léger, eu égard à la grandeur de l'offense». Il était en même temps signifié à la cour et aux ministres qu'à l'avenir quiconque tenterait de détourner l'empereur de ses devoirs envers l'impératrice douairière serait puni avec une extrême sévérité.

Ce n'était pas de son plein gré que l'empereur avait rendu ce décret; il avait eu la main forcée par le parti de Li Houng-Tchang redevenu le maître de la situation. Au fond, il souffrait de cette autorité, qu'il sentait si solidement assise à côté de la sienne; et dans les petites choses, cette hostilité contenue par la raison d'Etat s'affichait.

Quant à la propre mère de *Kouang-sü*, la princesse *Tchoun*, elle n'a jamais joué aucun rôle politique; mais comme la loi de la piété filiale est rigoureusement observée en Chine, *Kouang-sü* a du témoigner le même respect à sa tante, régente de l'empire, qu'à sa propre mère, défunte le 18 Juin à Peking.

Ses obsèques ont eu lieu le 18 Juillet, provisoirement à *Haitin*. On enterrera plus tard ses dépouilles mortelles à côté de son mari, le prince Tchoun, décédé en 1890.

La procession quitta à 8 h. du matin le palais du prince Tchoun, dans le Nord de la capitale. Elle était précédée par un corps de mandarins à cheval derrière lequel vint l'empereur dans une litière tendue de soie jaune. S. M. était habillée dans une tunique de gaze sombre (pas blanche). Derrière sa litière vint celle du prince *Koung*, le dernier frère survivant de l'impératrice. Il n'y

avait point d'autres litières. Une demi-heure plus tard vint la bière de l'impératrice tendue de rouge et ornée de satin vert et jaune. Elle était suivie par une litière contenant la tablette des ancêtres, derrière laquelle on menait un aigle, un chien et deux chameaux. L'arrière-garde était formée par une quantité d'hommes, montés sur des mules, et quelques personnes portées en chaises-à-porteur.

Sa sépulture est située à l'ouest du Palais d'été, dans un charmant endroit au milieu de collines.

La peste, presque éteinte à Emoui, continue pourtant ses ravages dans les environs.

On prétend que la Chine aurait résolu de céder à la Russie la province d'Ili, aux extrêmes frontières occidentales, en récompense de l'assistance qu'elle lui a prêtée dans la restitution de la province de Liao-toung dont les Japonais s'étaient emparée. (*Ostasiatischer Lloyd*, 31 Juillet).

Le Tsoung-li Yamen a publié un édit impérial qu'il a envoyé aux autorités provinciales, ordonnant que l'étude des mathématiques occidentales et celle des différentes branches de la science polytechnique seraient introduites dans tous les collèges. Les candidats de la faculté littéraire seraient dorénavant examinés dans ces sujets.

Les nombreux amis du regretté Alexander Wylie apprendront avec plaisir que les œuvres de ce savant modeste éparses dans différents recueils périodiques vont être réunies en un volume (H. C.):

«It has been thought desirable to publish a series of articles which were written on a variety of subjects by the late Mr. Alexander Wylie. His name is well known as that of an eminent Chinese scholar, and his writings are highly appreciated as the result of studies in different fields of Chinese literature. Most generally they were on themes out of the common course, and all marked by original and profound research in the lines to which they refer. Many of them contain interesting and valuable information not easily obtained otherwise, meeting the wants of Scholars and Missionaries and General Readers on subjects connected with China.

Not a few of these articles were intended for and appeared in the journals of leading Scientific Literary and Religious Societies, but they are now out of print and should not be allowed to disappear altogether from the public mind. Others are still in M. S. and are too important to be lost sight of. A selection has been made of the following articles which are now ready to be put to press; only it is necessary to secure a number of subscribers so as to warrant the publication of them. The Volume, it is estimated, would contain 500 pages oct. and the cost. would be Three Mexican Dollars [about 7/6] a copy.

May the undersigned request your application for one or more copies to be addressed to them at as early a period as possible.

Wm. Muirhead
J. Edkins
Shanghai.

Biographical Introduction. — *Literary:* Lecture on Prester John; Lecture on Buddhist Relics; The Bible in China; Secret Societies; Competitive Examinations. — *Scientific:* Mongolian Astronomical Instruments; Eclipses Recorded in Chinese Works; List of Fixed Stars; Asbestos in China; Jottings on the Science of Chinese Arithmetic; Magnetic Compass in China; Chinese Method of Discovering Prime Numbers. — *Philological:* The Chinese Language and Literature; Introduction to a Grammar of the Manchu Tartār Language; being a discussion of the Origin of the Manchus and the Manchu Written Character. — *Historical:* The Jews in Kai-fung-foo; The Nestorian Tablet; The Chinese Conquest of Corea; The Advance of a Chinese General to the Caspian; Knowledge of a Weekly Sabbath.

Aux dernières nouvelles de Shanghaï, l'officier allemand Krause, que l'on disait assassiné par les gardes-du-corps hunanais du vice-roi de Nankin, serait encore vivant. La canonnière *Iltis* est arrivée devant la ville. Liou Koun-yi, le vice-roi, aurait exprimé déjà ses profonds regrets aux représentants germaniques.

Notre correspondant de Berlin nous télégraphie le résumé suivant des informations publiées par un journal allemand avant l'attentat contre M. Krause, au sujet des officiers allemands à Nankin:

La *Gazette de Weser* confirme que la situation est très tendue entre les officiers de la mission militaire allemande à Nankin et le vice-roi Liou Koun-yi, qui exciterait en sous-main la population chinoise contre les instructeurs allemands; dernièrement la populace attaqua ces officiers, qui durent faire usage de leurs armes. Les autorités chinoises intervinrent mollement et finirent par interdire aux officiers allemands de sortir en armes. Les officiers déclarèrent cela contraire à leur engagement et ils en référèrent à la légation d'Allemagne à Pékin. (*Temps*, 6 Juin). Voir page 442.

Le missionnaire anglais, M. Griffith John, de Han-Kéou, avait réussi jadis à prouver que l'auteur des pamphlets antichrétiens circulant dans la vallée du Yang-Tsé et l'instigateur de plusieurs outrages commis contre les Européens en Chine était un certain Tchou-Han, qui opérait dans la ville de Tchang-Cha, dont il avait fait un véritable centre de fanatisme et où il avait réuni de nombreuses souscriptions pour publier et répandre ses écrits obscènes. Tchou-Han serait-il touché de la grâce? On le présume, d'après les informations suivantes envoyées en Angleterre par M. John:

Deux chrétiens indigènes étant allés dans le Hou-Nan comme évangélistes et

colporteurs passèrent par Tchang-Cha, où ils se trouvèrent en rapport avec le directeur de l'imprimerie de la ville, Teng, le grand éditeur des écrits de Tchou-Han. Teng leur raconta que Tchou-Han avait beaucoup changé : la lecture de livres chrétiens, à laquelle il s'était récemment adonné, avait fait une profonde impression sur son âme, aujourd'hui dégoûtée de ses superstitions passées, prête à accueillir et à s'approprier une foi nouvelle. Tchou-Han avait même rompu toutes relations avec ses amis, les membres des associations anti-étrangères ou les mandarins « spiritualistes » et il souhaitait aller à Han-Kéou pour y être instruit dans la connaissance du véritable christianisme, mais il craignait que l'on ne s'emparât de sa personne pour le châtier.

A raison de ce rapport, Teng et Tchou-Han ont été invités à se rendre auprès des missionnaires de Han-Kéou, qui ont pris l'engagement de ne pas attenter à leur liberté.

On mande de Pékin au *Times* que M. Gérard, ministre de France, a obtenu des autorités chinoises qu'elles autorisassent des ingénieurs français à construire les voies ferrées déjà sanctionnées, qui doivent relier Loung-Tchéou au chemin de fer français du Tonkin.

D'après l'agence Reuter, des pourparlers seraient engagés entre la France, la Russie et la Chine au sujet d'autres chemins de fer encore, notamment celui que l'on projette d'établir entre Peking et Han-Kéou et celui qui devra relier le transsibérien à la baie de Ta-lien-Wan ou en quelque autre point situé sur la côte mandchoue, entre cette baie et le fleuve sino-coréen du Yalou.

On mande d'autre part que Liou-Koun-yi a reçu l'ordre d'envoyer dans la province du Kan-Sou des troupes chinoises instruites par des officiers allemands afin de réprimer la nouvelle insurrection des Doungans mahométans, qui ont vivement repris l'offensive et infligé de grandes pertes au général Tung.

On écrit de Pékin que le gouvernement chinois a décidé d'effectuer une série de réformes monétaires. La première est déjà entrée en voie d'exécution; en effet on vient de prescrire la frappe de piastres du module des piastres mexicaines actuellement en circulation dans les ports ouverts au commerce étranger. Ces nouvelles pièces seront livrées à la circulation comme monnaie nationale; elles auront une valeur de 0,717 taël, et peu à peu remplaceront cette dernière monnaie, incommode comme unité monétaire chinoise.

La chambre de commerce de Lyon nous communique l'information suivante:

M. le consul Rocher, directeur de la mission commerciale lyonnaise en Chine, s'est vu dans l'obligation de rentrer en France pour des raisons de santé avant l'expiration de la période pour laquelle il avait accepté.

La chambre de commerce de Lyon a désigné pour le remplacer M. Henri

Brenier, secrétaire général de la mission, petit-fils de M. Brenier de Montmorand, ancien ministre de France à Pékin.

La mission a établi son centre d'étude à Tchoung-King, dernier port ouvert sur le Yang-Tsé.

Après la période des chaleurs, elle reprendra le cours de ses travaux.

La prochaine campagne comprendra une nouvelle tournée au Sse-Tchouen.

Le retour s'effectuera par le Kouei-Tchéou et le Yun-Nan jusqu'à la limite du Kouang-Si.

Elle suivra la vallée du Si-Kiang (rivière de l'Ouest) pour aboutir à Hong-Kong.

Le départ pour la France aura lieu à Shang-haï dans les premiers mois de l'année prochaine.

La rebellion des Doungans en *Kansou* est au fait supprimée. Le reste des insurgés s'est réfugié dans les montagnes voisines du grand désert. Celle de la «Société des grands sabres», près de *Siu-tcheou* (徐州), sur le Hoang-ho, est également presqu'entièrement supprimée. (O. A. L., 14 Août).

Le décret par lequel l'empereur de Chine crée un service général des postes, sera d'abord appliqué, sous la direction de sir Robert Hart, à tous les ports ouverts. La nouvelle organisation ne pourra porter atteinte aux services postaux qui, dans ces villes, sont déjà établis par les puissances.

On estime que l'installation définitive du service postal peut demander trente années.

L'Empereur de la Chine a fêté le 5 Août dernier son 26e anniversaire.

M. le Dr. A. von Rosthorn, des douanes impériales chinoises à Shanghai, a publié dans la *China Review* un petit article sur les migrations des sons dans le Chinois moderne. La notice est incomplète et prématurée, les sons du Sud de la Chine (Emoui, Canton etc.) n'étant pas pris en considération, et c'est justement dans ces dialectes que l'intonation des *chang ching* et des *hia ching*, qu'on distingue à peine dans les dialectes du nord, est distinctement articulée, et donne la clef pour l'ancienne intonation des mots chinois, presqu'entièrement effacée dans le centre et le nord de la Chine. Si l'on veut savoir p. e. comment l'ancien Hollandais était accentué, il faut aller au Transvaal et non l'étudier en Hollande même, parce que les boers hollandais émigrés y ont conservé l'accentuation de leur langue d'il y a deux siècles.

CORÉE.

Selon des nouvelles reçues de la Corée, le roi a fait démolir plusieurs vieux temples et en a fait brûler les idoles; à ce que l'on raconte, il aurait défendu de les rebâtir. On a fait une levée d'à peu près 500 jeunes Coréens, de l'âge de 16—20 ans, pour servir le roi de gardes du corps; ils portent un uniforme étranger et sont exercés par des instructeurs russes.

Le roi de Corée a décidé que dorénavant un envoyé porteur de tribut sera envoyé chaque année à la Cour de Peking comme ci-devant. On le voit, la Corée aime mieux être tributaire de la Chine que des Japonais qui ont voulu lui imposer les bienfaits (?) de leur civilisation occidentale empruntée.

Le *Nouveau Temps*, de Saint-Pétersbourg, se fait télégraphier de Vladivostock que des Américains ont obtenu la concession d'un chemin de fer de Séoul à Chemulpo et l'exploitation des mines qui se trouvent sur cette ligne. Des Français auraient reçu l'autorisation de construire la ligne de Ping-Yang à Séoul, et des Russes celles d'exploiter toutes les mines d'or de cette province.

Trois officiers russes sont arrivés à Séoul pour entreprendre l'instruction des soldats coréens.

Les journaux du Japon annoncent que, d'après la convention intervenue entre le Japon et la Russie au sujet de la question coréenne, la Russie s'abstiendrait d'occuper la Corée avec ses troupes; elle désire seulement fournir au gouvernement coréen des officiers qui instruiraient l'armée d'après le système russe et assureraient son influence dans le pays.

On annonce de Séoul qu'une Compagnie française a obtenu la concession de la ligne de chemin de fer de Vidjou à Port-Arthur et Tzitzicar.

La concession de la ligne de Séoul-Vidjou a été réservée par le gouvernement coréen.

ÉTATS UNIS.

Nous sommes heureux d'annoncer que Mr. John Fryer, L.L.D., attaché pendant de nombreuses années au département scientifique de l'Arsenal du Kiangnan, a été nommé à la chaire Agassiz de langues et littératures orientales à l'Université de Californie.

FORMOSE.

Les Japonais bâtiront une station maritime à *Makoung* (îles Pescadores) afin de pouvoir mieux défendre l'île de Formose.

Ils ont appris, à leurs dépens, combien Formose était plus facile à céder qu'à occuper.

Le gouvernement de Peking n'ayant pas été obéi par ses généraux, la grande île est devenue, en 1895, le refuge de toutes les bandes licenciées à la paix sur le continent asiatique. Les troupes du Mikado ont mis sept mois avant d'être maîtresses du pays.

220 navires ont transporté, soit des ports de Chine occupés pas les Japonais, soit du Japon même, des effectifs atteignant 95,000 hommes.

Les troupes japonaises ont été décimées bien plus par la maladie que par le fer. Il n'y a eu que 195 militaires japonais tués dans les combats.

4,447 sont morts de maladie dans l'île; 38,603 ont été hospitalisés dans l'île, dont 21,748 ont été évacués sur le Japon.

Le service de santé japonais a donné, pendant la guerre avec la Chine et pendant l'occupation meurtrière de Formose, la mesure d'une organisation dont bien des armées européennes pourraient envier la prévoyance.

Voici le résumé des accusations portées contre les autorités japonaises de Formose par un missionnaire anglais qui les a communiquées au correspondant du *Times* à Hong-kong:

Depuis leur conquête, les Japonais se livrent à une véritable extermination des Chinois de Formose. Plus de soixante villages ont été brûlés de fond en comble, des milliers de personnes ont péri. Un jour, vingt et un Chinois furent saisis au hasard; pendant que leurs tombeaux étaient creusés sous leurs yeux, ils furent horriblement maltraités, puis percés à coups de baïonnette. Dans un autre village, les Chinois se préparaient à bien recevoir les Japonais, quand ils furent assaillis à l'improviste et cinquante tués sur place. Le 22 juin, le magistrat de Hunnim lança une proclamation pour avertir les paysans qui avaient fui leur village qu'ils pouvaient y retourner sans crainte. Les malheureux obéirent et furent tous massacrés.

Les Formosains sont dans un tel état de désespoir qu'une rébellion générale paraît imminente. (*Temps*, 22 Juillet).

FRANCE.

M. Léon de Rosny, professeur à l'École des langues orientales vivantes à Paris, a publié dans le VIIe Vol. de la Bibliothèque de l'École des Hautes Etudes, une étude sur les philosophes Meng-Tse, Siun-Tse, Yang-Tse et Meh-Tse.

A la séance de la Société de Géographie du Vendredi 20 Mai 1896, M. le Comte de Barthélemy a fait le récit de son voyage dans le bassin de la Me-k'ong et de la Se-k'ong, Stoung-treng et Attopeu (Laos).

Un collectionneur, M. Deyrolles, qui habite Bourg-la-Reine, vient d'offrir au Muséum d'histoire naturelle une riche tabatière, datant du dix-huitième siècle et fabriquée au Japon pour être offerte au botaniste Charles Linné.

Cette boîte, ronde et plate, de 8 centimètres de diamètre, est laquée d'or de plusieurs tons sur fond d'aventurine. L'artiste y a dessiné très finement un paysage au bord d'une rivière. Sur le plat, deux personnages sont arrêtés en haut d'un monticule. L'un d'eux montre à l'autre, de son bras droit étendu, des sapins et des cèdres qui couronnent une hauteur voisine, ceci faisant allusion aux leçons de botanique rurale où excellait le grand naturaliste.

C'est, croit-on, un savant suédois, Thunberg, élève et ami de Linné, qui fit fabriquer cette boîte. Malheureusement Linné était mort depuis plus d'un an (1778) lorsque l'hommage délicat de son élève parvint en France. Son fils reçut le cadeau qui passa ensuite entre les mains de plusieurs amateurs de bijoux rares. Il vient de trouver une place définitive dans les archives du Muséum.

M. Milne-Edwards a reçu également pour les galeries du Muséum diverses collections intéressantes, envoyées par M. Chaffanjon, qui explore en ce moment la Mongolie orientale et la Mandchourie. Des mammifères, des oiseaux rares, des insectes, un herbier, des pièces ethnographiques en forment la plus grosse partie; M. Chaffanjon a envoyé aussi deux grands argalis, ou moutons sauvages de Sibérie.

D'autre part, M. Leroy, vicaire apostolique du Gabon, a rapporté au Muséum une pièce assez curieuse trouvée dans les forêts du Fernand-Vaz, c'est un lit de feuilles confectionné par des gorilles. M. Leroy se propose de faire prochainement une conférence sur les observations recueillies par lui à ce sujet.

Enfin, M. Chénieux, administrateur de l'arrondissement de Bien-Hoa (Cochinchine), annonce qu'il va envoyer un de ces ours à miel, que les Annamites appellent: ours-cochon, à cause de l'aspect de sa tête.

Académie des inscriptions et belles-lettres.

L'Académie a décerné les prix suivants:

Prix Stanislas-Julien (1,500 francs). — M. Maurice Courant, pour sa *Bibliographie coréenne*, tomes I et II.

Prix Delalande-Guérineau (1,000 francs). — Partagé entre M. Lucien Fournereau, pour son travail sur le Siam ancien, et M. Louis Finot, pour son ouvrage sur les *Lapidaires indiens*.

L'exposition des collections Pavie.

Chaque année, le Muséum d'histoire naturelle organise quelques expositions des collections rapportées en France par les voyageurs comme par les explorateurs chargés de missions officielles. Quelquefois même, l'«actualité» fournit le prétexte d'expositions intéressantes.

Aujourd'hui, M. André Lebon, ministre des colonies, accompagné de représentants des ministres de l'instruction publique, de la guerre et des affaires étrangères, a inauguré l'exposition des collections rapportées d'Indo-Chine par la mission Pavie.

Cette mission dura seize ans, de 1879 à 1895. Sous la conduite de M. Pavie, ses membres explorèrent le Cambodge, le Siam, le Laos, le Tonkin, l'Annam, le Yun-Nan. Ils se sont occupés de la rédaction de la carte générale de l'Indo-

Chine qui parut il y a peu de temps et qui est la meilleure qu'on possède. L'année dernière, ils travaillaient à la délimitation de la frontière chinoise du fleuve Rouge au Mékong. Les travaux géographiques de la mission portent sur un ensemble de 700,000 kilomètres, et les itinéraires relevés atteignent un développement de 36,000 kilomètres.

Le ministre a été reçu au Muséum par M. Milne-Edwards, directeur, et par M. Pavie, qui lui ont présenté les collections. Celles-ci se composent, en grande partie, d'agrandissements de vues photographiques prises surtout dans les régions jusqu'alors inconnues du Laos et de l'Annam. Les documents ethnographiques, armes et costumes, des mêmes régions, sont également curieux. On remarque, enfin, d'intéressantes collections d'animaux d'espèces rares et de nombreuses cartes géographiques du Mékong, du Cambodge et du Laos établies depuis 1884. Une dernière carte de l'Indo-Chine, non encore terminée, sera publiée prochainement.

Académie des sciences.

Le général russe Vénukoff assiste à la séance.

Très entouré, ce savant donne à quelques géographes et explorateurs, qui tous connaissent de longue date son aménité proverbiale et son obligeance sans bornes, quelques renseignements sur le développement du réseau télégraphique dans la Chine occidentale, le Turkestan chinois et la Dzoungarie.

En commençant par Tien-tsin, la ligne se dirige par Pékin vers Pao-ting-fou, Si-ngan, Lan-Tchéou, Sou-Tchéou, An-Si, Hami et enfin Tourfan, où se trouve la station centrale pour tout l'ouest de l'empire chinois.

Les lignes télégraphiques se dirigent :

1° De Tourfan par Ouromtsi, Manas, Tchougoutchavi, Sémipalatinsk, Omsk et Zlatoast, vers Moscou et l'Europe entière ;

2° De Tourfan, Kouldja, Djarkent et les lignes russes vers Tachkent et Sémipalatinsk (Europe) ;

3° De Tourfan, Kourlia, Koutcha, Aksou à Kachgar.

La ligne ne va pas plus loin, parce que l'agent anglais à Kachgar s'y oppose, désirant tourner le réseau télégraphique vers Yarkand, Ladak et l'Inde, au lieu de Tachkent et la Russie.

Société de Géographie.

La Société de géographie a tenu le 16 Mai une séance extraordinaire, sous la présidence de M. Bouquet de la Grye, membre de l'Institut, pour entendre l'exposé de l'exploration de M. Georges Simon, lieutenant de vaisseau, dans le haut Mékong.

Le vice-amiral Besnard, ministre de la marine, s'était fait représenter par le lieutenant de vaisseau Tracou; M. Lebon, ministre des colonies, par M. Giraud-Jordan, chef adjoint de son cabinet; M. Hanotaux, ministre des affaires étrangères, par M. Georges Martin; M. Rambaud, ministre de l'instruction publique, par M. Milne-Edwards.

Après avoir présenté en fort bons termes un exposé rapide des diverses tentatives faites depuis l'exploration Doudart de Lagrée pour pousser la navigation à vapeur au delà de Kratiê (Cambodge), M. Simon a exposé les diverses phases de la mission hydrographique dont il fut chargé en 1893 et dont l'objet était:

1°. La mise à flot au-dessus des chutes du bas Mékong de deux chaloupes-canonnières *La Grandière* et *Massie;*

2°. Franchir les grands rapides dits de Kemmarat qui comprennent un parcours de plus de 120 kilomètres;

3°. Montrer le pavillon français dans le grand bief du Mékong, signalé comme navigable par les explorations Doudart de Lagrée, Garnier, Pavie, Camille Gauthier, etc., jusqu'à Vien-Tian; y exercer un rôle de surveillance et de police, faire un relevé hydrographique du grand fleuve.

M. Simon a indiqué ensuite comment, dépassant les plus optimistes prévisions, il put faire remonter une canonnière à Luang-Prabang, puis à Xieng-Khong et Tang-Ho, c'est-à-dire au cœur du fameux Etat-tampon préconisé avec tant d'insistance par le gouvernement britannique; il a rappelé l'accueil fait à notre pavillon par les riverains du Mékong, depuis la province de Bassac jusqu'à celle de Xieng-Sen.

Enfin, il a donné un aperçu général du régime du Mékong, de sa navigabilité, du climat et des saisons au Laos, et une description succincte des régions traversées et des peuplades riveraines, etc.

Le ministre des colonies a été désigné pour représenter le gouvernement aux fêtes qui seront données le 15 août à Grenoble, à l'occasion de l'inauguration de la statue de Doudart de Lagrée.

La commission expédiée par la chambre de commerce à Lyon a été rappelée par ordre télégraphique. Elle s'est conséquemment rendue de Tchoung-king (Yang-tsze supérieur) à Shanghai, où elle s'embarquera pour la France (Ostasiat. Lloyd, 10 juillet).

INDO-CHINE.

Un télégramme de M. Rousseau, gouverneur général de l'Indo-Chine, annonce au gouvernement que le maréchal Sou, commandant les forces chinoises installées sur la frontière sino-japonaise des deux provinces du Kouang-Toung et du Kouang-Si, est venu à Hanoï assister à la fête nationale du 14 juillet.

C'est plus qu'un simple fait-divers que cette visite officielle du maréchal Sou, c'est l'indice des heureuses modifications apportées progressivement dans les rapports de la Chine et de la France. Depuis longtemps, les gouverneurs généraux de notre colonie souhaitaient un pareil rapprochement, car la sécurité de la région montagneuse du Tonkin ne peut être assurée que si les autorités chinoises de la frontière s'entendent avec les nôtres pour s'opposer aux allées et venues des bandes de pirates. C'est ainsi que M. de Lanessan, sachant quelles étaient les bonnes dispositions personnelles du maréchal, alors général, Sou, avait recommandé qu'on y répondit dans la plus large mesure; lui-même donna l'exemple.

Depuis cette époque, la situation n'a fait que s'améliorer. Un élément nouveau est intervenu: c'est le pouvoir central de Pékin. Les ordres qui émanaient autrefois du gouvernement chinois étaient quelque peu indécis. Les mandarins de la frontière s'ingéniaient à rester dans la correction la plus grande, mais cette correction marquait en somme une indifférence réelle. Aussi fallait-il s'estimer heureux quand les autorités des deux groupes n'interprétaient pas dans un sens défavorable à nos intérêts les instructions venues de Pékin.

Or, à l'heure actuelle, il n'en est plus de même. La cour de Pékin, depuis notre intervention de l'an dernier, s'est rendue compte des services que la France était à même de lui rendre. Notre ministre à Pékin, M. Gérard, est à même, par la situation qu'il a su prendre près du gouvernement chinois, de faire aboutir les réclamations que peut avoir à formuler notre gouverneur de l'Indo-Chine, M. Rousseau. La visite du maréchal Sou à Hanoï ne peut manquer d'avoir, sur les pirates de la frontière du Tonkin, une salutaire influence. C'est ce qu'il était bon d'enregistrer.

Le jeune Annamite Hay-Sam Nguyen van Nam, qui a accompagné le docteur Le Lan dans la mission scientifique que lui avait confiée le gouvernement général de l'Indo-Chine pour fonder au Tonkin une station anti-rabique, vient de recevoir du ministre des colonies une médaille d'honneur en argent.

Le paquebot *Calédonien*, courrier d'Extrême-Orient, est parti le 10 Août avec une centaine de passagers, dont M. Pinard, consul de France à Singapore, et M. François, consul de France à Loung-tcheou. Le *Calédonien* emporte 1,500 barriques de vin pour le Tonkin et huit cloches destinées à la cathédrale de Hanoï.

Le paquebot *Canton*, de la Compagnie nationale, venant du Tonkin, est arrivé la nuit dernière, 6 Août, en rade d'Endoume et est entré au lazaret de Frioul à sept heures du matin. Il y avait à bord six cent six passagers, parmi lesquels de nombreux soldats, quelques officiers et M. Bodevin, explorateur, venant de

la frontière de Chine et du Tonkin; il rapporte une fort belle collection de produits divers de régions parcourues au milieu de dangers nombreux, les pirates étant maîtres absolus de toute la région avoisinant la frontière.

Huit décès se sont produits pendant la traversée, parmi lesquels celui du lieutenant d'infanterie de marine Charpin-Artaud, décédé en Méditerranée avant Messine, et dont le corps a été gardé pour être remis à sa famille.

J'ai interrogé des officiers sur le résultat de l'expédition du Yenté; ils ont été unanimes à reconnaitre que la pacification serait fort longue, trois ou quatre ans au moins.

A Singapour, le *Canton* a croisé plusieurs steamers de la flotte volontaire russe allant à Vladivostok avec des émigrants de même nationalité pour y créer une colonie. Des vivats frénétiques ont été échangés de part et d'autre.

Parmi les rapatriés, étaient l'adjudant Dubois et le sergent Cazals, qui, avec 15 hommes, ont tenu plus de trente heures en échec 300 pirates au combat de Konglao. A la suite de ce brillant fait d'armes, ils ont été portés à l'ordre du jour du corps d'occupation du Tonkin.

Par suite de la violente tempête qui règne sur le golfe, le steamer en appareillant de la rade Endoume a failli briser le câble sous-marin reliant Marseille à Alger, qui était engagé dans ses ancres, fait qui occasionna un grand retard pour rentrer dans le port; de nombreux navires sont en relâche à Lestaque. Le courrier d'Alger n'est pas arrivé dans la soirée.

M. Rousseau, nommé gouverneur général de l'Indo-Chine le 31 décembre 1894, a été élu sénateur du Finistère le 6 octobre 1895. En cette qualité, il ne pouvait exercer ses fonctions administratives que par des « missions temporaires » dont la durée est fixée par la loi à six mois.

C'est ainsi que, le 16 novembre 1895, aussitôt la validation de l'élection, un décret confiait à M. Rousseau une première mission temporaire. Ses pouvoirs expirant le 16 mai, un nouveau décret était nécessaire. Il a été signé le 6 Mai sur la proposition de M. André Lebon, ministre des colonies. En voici le texte:

M. Rousseau, membre du Sénat, est chargé d'une nouvelle mission temporaire en Indo-Chine française pour exercer les fonctions de gouverneur général.

JAPON.

(*Correspondance particulière du Temps*).

Yokohama, 8 avril.

La presqu'ile sanglante.

La Corée vivait en paix. Le Japon survint et, brusquement tiré de sa longue torpeur, le royaume-ermite est devenu la presqu'ile sanglante. A Che-

moulpo on pourrait planter un poteau indicateur avec cette inscription : Ici l'on s'entretue!

Faut-il déclarer ce pays barbare? Ma foi non. Avant de le condamner, voyez ce qui se passe là-bas, à l'Occident, parmi les nations civilisées, où l'on s'entre-déshonore. A tout prendre, j'aime moins ceci que cela, et si la diffamation et la calomnie sont filles de la civilisation, qu'on me ramène aux carrières! Je postule énergiquement pour l'état de Troglodyte!

En attendant cette transformation enviable, constatons que c'est un royaume en plein moyen âge (quel coup pour les adversaires du régime parlementaire!) qui détient le record de l'instabilité ministérielle.

Depuis deux ans on ne compte plus les ministres qui, comme autant de capucins de cartes, sont tombés les uns sur les autres, ne laissant pas seulement, ceux-là, un portefeuille dans la bagarre, mais aussi leur tête. Hostiles aux Japonais, ils ne tardent pas à passer de vie à trépas. Dans le cas contraire, la population les écharpe. Cruelle alternative! Et cependant les candidats affluent.... Tels les papillons volent à la flamme qui les doit consumer.

Vraiment ces vieux mondes sont pleins d'intérêt; sans effort, naturellement, ils mêlent la comédie au drame, l'enfantillage inattendu aux plus sérieux problèmes et jettent l'épisode burlesque au cœur de la plus sombre tragédie. Exemples: Vous pensez, n'est-ce pas, que les Japonais sont allés en Corée pour en réorganiser l'administration et les finances et procéder à l'exploitation méthodique du pays? Assurément c'était leur programme, mais la réforme initiale, celle qui entrava toutes les autres et indisposa le peuple, a consisté à raccourcir les tuyaux des pipes coréennes!

Nous avons encore présent à la mémoire l'horrible assassinat de la courageuse reine de Corée, tailladée de coups de sabre, puis arrosée de pétrole et brûlée palpitante encore? La cause de cet acte de férocité c'est évidemment la résistance opiniâtre de la victime aux exigences japonaises, mais c'est surtout la réflexion suivante qu'on lui attribuait: «Miura (c'était l'envoyé mikadonal) a beau faire, il aura toujours l'air d'un singe».

Et le roi, cet être passif, indolent et sans forces! vous savez que, trompant la surveillance de ses gardiens, il s'est réfugié à la légation de Russie d'où il ne veut plus sortir, de crainte d'être empoisonné ou assassiné. Depuis le meurtre de son épouse, il était au secret. Cependant, édits, ordonnances, décrets, paraissaient à son insu, revêtus de sa signature et de son sceau. Le pauvre homme se contentait de gémir de son isolement, absolument découragé; peut-être même était-il sur le point, en bon Asiatique, de s'incliner devant l'inévitable, lorsque se produisit un incident qui changea entièrement la face des choses. Les Coréens portent la chevelure roulée en chignon sur l'occiput. Une idée lumineuse vint aux Japonais, digne complément de la réforme des tuyaux de pipes. Il s'agissait de couper les cheveux du roi qui n'y con-

sentit point. Sa couronne, passe encore, mais son chignon, jamais. Alors eut lieu une scène étrange: on se saisit du récalcitrant et pendant que le malheureux se débattait, pleurait, implorait, le ministre du Japon lui-même, armé de ciseaux, en un tour de main sacrilège, dénuda le crâne royal...

Le lendemain, un millier de Coréens vinrent aux portes du palais, demandant qu'on les tondit à la nouvelle mode. La diplomatie japonaise exultait. La civilisation a fait un pas décisif. Le voilà bien, le progrès, le voilà bien! Hier la pipe, aujourd'hui la coiffure, bientôt la chaussure, et après... les impôts· Vont-ils être heureux ces Coréens! Comme c'est simple la politique de réformes. Le tout est de savoir s'y prendre.

Cette fois, le ministre japonais n'opéra pas lui-même. Il délégua ses pouvoirs de barbier à ses secrétaires et aux soldats de la garnison qui firent merveille. Les mille tondus s'éparpillèrent aussitôt dans toutes les directions:

«Regardez, criaient-ils à leurs compatriotes stupéfiés d'abord, furieux ensuite, regardez dans quel état nous ont mis les Japonais! Vengeance!» L'émeute éclata, irrésistible.

Le palais fut envahi, le sang coula à flots et, à la faveur du tumulte, le roi put s'enfuir...

Conclusion: le Japon a déclaré la guerre à la Chine pour s'emparer de la Corée. Il est vainqueur et c'est la Russie qui en profite. *Sic vos non vobis.* Les Japonais doivent goûter médiocrement la mélancolique ironie du doux et résigné Virgile. Les Russes ne semblent pas à la vérité avoir des vues immédiates sur la Corée, mais il est bien évident qu'ils la couchent en joue, se réservant de hâter ou de retarder à leur gré l'échéance d'une prise de possession ou plutôt d'un protectorat d'autant plus facile à établir qu'il est demandé par les Coréens. Peut-être (dernier espoir du Japon), aura-t-on recours à l'expédient d'un condominium russo-japonais; mais cette combinaison n'aboutirait-elle pas fatalement à un protectorat uniquement russe? Graves éventualités dont se préoccupe le gouvernement mikadonal par l'intermédiaire de son plémipotentiaire, le maréchal Yamagata.

Il faut souhaiter — et c'est le vœu des vrais amis du Japon — que cet intelligent officier général, éclairé par les événements, se rende compte que le temps des finasseries est passé, qu'il est préférable pour le Japon de ne plus prêter l'oreille aux conseils intéressés des faiseurs d'eau trouble, de proportionner ses ambitions à ses forces réelles et de s'associer *franchement* à l'accord franco-russe. Là est la solution indiquée par le bon sens, la logique de la situation et surtout par les véritables intérêts de l'empire du Soleil levant. Là aussi (la chose vaut qu'on y songe) est le côte du manche.

D'après la *Gazette de Cologne* le projet d'un service postal entre le Japon et les Etats-Unis approche de sa réalisation. Un traité a été signé à Saint-Paul-

Minnesota entre les représentants des Messageries japonaises et le personnel du chemin de fer Great-Northern, aux termes duquel la ville de Seattle, située dans le détroit du Puget-Sound (Etat de Washington), doit être considérée comme le port américain des Messageries japonaises en même temps que le point terminus occidental de la ligne Great-Northern. Les Japonais auraient quant à présent cinquante bâtiments au tonnage total de 50,000 tonnes. Ils auraient l'intention de faire construire prochainement dix nouveaux navires jaugeant 5,000 tonnes chacum.

Deux dignitaires japonais du plus haut rang, les princes Arisugawa et Kita-shirakawa, ont été tués pendant la dernière guerre contre la Chine.

Le gouvernement japonais a décidé de mettre en circulation des timbres portant l'image des deux princes défunts: la première émission aura lieu le 13 septembre.

Cette façon d'honorer les héros morts n'est-elle pas intéressante?

Un raz de marée au Japon.

Un raz de marée d'une violence inouïe s'est tout récemment déchaîné sur les côtes du Japon.

Au point de vue scientifique, le fait n'est malheureusement pas sans précédent. M. Bouquet de la Grye en a donné un historique émouvant dans la publication intitulée «le Monde vu par les savants du vingtième siècle», qui a été éditée il y a quelque temps par MM. Baillière.

Il rappelle que la vieille ville de Callao fut détruite, en 1746, par une irruption de la mer provenant elle-même d'un tremblement de terre. Une vague de vingt mètres de haut engloutit tout, après avoir coulé tous les navires en rade; une frégate vint s'échouer sur la place de l'église au milieu de la ville.

En décembre 1854, au Japon, une vague de dix mètres de haut, suivie de cinq autres un peu moindres rasa la ville de Simoda. Ce raz de marée fut enregistré, sur l'autre côte du Pacifique, par des mouvements anormaux de la mer à San-Francisco, à Astoriat et à San-Diego.

Déjà en 1820, un ébranlement du sol avait amené un désastre analogue à Acapulco. Le sol s'était, tout d'abord, élevé de 10 mètres, laissant la rade à sec, puis il s'était affaissé de 15 mètres et la mer avait brusquement tout envahi, balayant littéralement la ville. C'est, dans ce cas, le phénomène terrestre qui a précédé la catastrophe.

Le 26 août 1883, à la suite d'une éruption formidable du célèbre volcan de Krakatau, Java, Sumatra, Ceylan et une partie des Indes furent secouées par de formidables détonations. Le port et la ville de Telok-betong, dans la baie de Lampong, furent enlevés par une lame énorme. On se souvient encore des sortes de singulières aurores boréales, dues probablement à des poussières et à

des vapeurs en suspension dans l'atmosphère, qui furent observées pendant longtemps, à cette époque, en Europe et à Paris même.

Les raz de marée paraissent donc dûs, dans la majorité des cas, à des phénomènes séismiques connexes eux-mêmes à des éruptions volcaniques. La pénétration brusque de masses d'eau dans les profondeurs du sol produirait des dégagements gazeux intenses capables de soulever les montagnes d'eau qui viennent s'abattre sur les rivages. Le Japon, sujet à de fréquents tremblements de terre, paraît, malheureusement pour lui, tout particulièrement prédisposé à ces cataclysmes naturels. Cependant, les raz de marée, avec une violence moindre, sont connus en Hollande, en Danemark et dans la mer du Nord; le grand golfe du Zuiderzée semble être le résultat sinistre d'un raz de marée et les côtes de la Manche n'en sont pas exemptes. On n'a pu observer, d'ailleurs, pour ces phénomènes, jusqu'à présent du moins, aucune loi de périodicité. (*Temps*, 24 Juin).

M. Jean Maréchal écrit au «Figaro» de Yokohama sous la date du 26 Juin:

Le tremblement de terre, suivi d'un raz de marée, qui vient de détruire, sur une longueur de 150 Kilomètres de côtes, toutes les localités maritimes des préfectures de Miyagi, de Iwaté et de Aomori, dans le Nord-Est de l'empire, est une des plus terribles catastrophes qui aient frappé ce pays, cependant habitué aux colères meurtrières de son sol volcanique. Si l'on excepte la secousse qui détruisit Yeddo il y a qurante ans, on n'avait jamais eu à déplorer un pareil nombre de victimes.

Les derniers renseignements officiels donnent en effet les chiffres suivants:

Morts: 29,073. — Blessés: 7,737. — Maisons détruites, 7,844.

Voici comment ils se répartissent par préfecture:

Iwaté: 25,413 morts — 6,779 blessés — 6,156 maisons détruites.

Miyagi: 3,314 morts — 715 blessés — 1,184 maisons détruites.

Aomori: 346 morts — 243 blessés — 484 maisons détruites.

Et, contrairement à ce qui se passe après de grandes catastrophes de ce genre, où l'on exagère presque toujours au début le nombre des victimes, ce nombre s'accroît ici chaque jour suivant les progrès des travaux de secours et de déblaiement. Chaque jour on découvre de nouveaux cadavres qui viennent augmenter la funèbre liste ... Certains journaux, d'après les renseignements de leurs correspondants, n'hésitent point à donner comme chiffre total de victimes, quarante mille!

C'est au soir d'un jour de fête qu'a eu lieu la catastrophe. Notre 15 juin, en effet, d'après l'ancien calendrier national, n'est que le cinquième jour du cinquième mois, et c'est à cette date que les jeunes gens et les jeunes filles vont fêter à la campagne, dans les jardins, sous les tonnelles et près des vieux temples, les anciennes divinités du mois des fleurs et de l'amour...

Beaucoup de jeunes Japonais, même parmi ceux qui s'européanisent avec le

plus d'ardeur, tiennent à conserver cette tradition poétique d'une fête qui sera toujours chère à la jeunesse, puisqu'elle est consacrée à l'amour et aux fleurs. Le destin a voulu que, sur ce pittoresque littoral du pays d'Iwaté où la race est ennoblie par la montagne et par la mer, la fête de l'amour eût une horrible fin.

Les jeunes gens chantaient, la nuit tombait propice aux doux entretiens... et tout à coup, ç'à été la mort: le sol a craqué; soulevée par le tonnerre d'en bas, la mer est arrivée, grondante; un éclair, du bruit, de l'horreur, cinq minutes d'inondation furieuse... et puis, plus rien!... La mer avait repris sa place ... Mais sur tout ce littoral charmant, jusqu'à cinq kilomètres à l'intérieur, il n'y avait plus que des ruines, et sous ces ruines boueuses, dans les crevasses du sol déchiqueté, des milliers de morts et des milliers d'agonisants!

Quand les premières dépêches sont arrivées ici, incomplètes, terrifiantes de laconisme, ç'à été une véritable consternation. Tout d'abord on croyait que tout le Nord-Est de l'île avait disparu, englouti sous les eaux. Le premier affolement passé, on a pu se rendre compte de l'étendue du désastre. Les chiffres que j'ai donnés au commencement de cette lettre disent, avec une éloquence que ne saurait avoir aucun commentaire, combien ce désastre a été grand!

Comment s'est produite la catastrophe? On peut en faire une description très brève et caractéristique d'après les divers récits des survivants qui l'ont observée dans les trois préfectures et sur les points les plus atteints. Quelques-uns de ces survivants sont aujourd'hui à Yokohama, tel M. Yamamoto, assistant expert de la «Yokohama nautical signal station». Il se trouvait à Kamaishi lors du désastre. Il n'a échappé que par miracle à la mort. D'après son récit et quelques autres que publient les journaux, je *vois* ainsi la catastrophe:

A sept heures du soir, le 15 juin, dépression barométrique de plusieurs degrès. A sept heures et quart fort mouvement seismique, répété treize minutes après. A sept heures et demi sourds grondements, puis formidables détonations du côté de la haute mer. Immédiatement après arrivent des vagues énormes, des montagnes d'eau de cinquante à quatre-vingts pieds de hauteur (en établissant la moyenne des différentes observations, soixante pieds) qui s'avancent jusqu'à cinq kilomètres dans l'intérieur, puis se retirent, l'aller et retour durant cinq minutes.

On imagine les ravages produits par une pareille masse d'eau lancée avec une telle force, une telle vitesse. Dans la ville de Kamaishi, qui comptait sept mille habitants et où cinq mille personnes ont péri, trois maisons seulement ont résisté! Presque partout, dans la campagne, le sol est raviné «mangé» à plus d'un mètre de profondeur. Des forêts entières ont été arrachées, balayées.

Les survivants sont les personnes qui se trouvaient dans les habitations situées sur les collines assez élevées pour que la vague ne les atteignit point.

Tout ce qui était sur le chemin du raz de marée, bêtes et gens, a péri.

On cite cependant des cas de sauvetage qui tiennent véritablement du miracle. Une petite fille de trois ans, qui dormait sur une natte, enroulée dans sa couverture «comme une poupée», fut emportée par la vague et déposée sur les branches d'un arbre où on la retrouva saine et sauve. Le cas d'une autre petite fille de dix ans est plus merveilleux encore. Elle dormait quand sa maison s'écroula; trois jours après, on la retrouva vivante au milieu des décombres.

Beaucoup de pêcheurs, qui se trouvaient au large, ne se rendirent pas compte du phénomène terrible qui se produisait. Ils remarquèrent bien quelque chose d'anormal à la surface de la mer où apparurent, par endroits, d'énormes bancs de sardines. Ils entendirent bien aussi de lointaines détonations du côté du rivage, mais si faibles, qu'en ce pays à tremblements de terre si fréquents ils ne s'en inquiétèrent point. Quand ils rentrèrent au port, ils n'avaient plus de port, plus de maison, plus de famille.

Le *Japan Weekly Mail* raconte comment, à Sakari, un soldat japonais de la dernière guerre mourut de *very gallant manner*. Ce brave, depuis son retour dans ses foyers, était hanté par l'idée que, quelque jour, une flotte ennemie viendrait bombarder son pays pour essayer de prendre une revanche. Le soir de la catastrophe, quand retentirent les détonations qui précédèrent le raz de marée, il crut véritablement entendre les canons chinois. Passant à la hâte son uniforme et saisissant une arme, il courut à la côte... Quatre jours après, on retrouvait son cadavre: sa main n'avait point lâché l'épée.

Mais des colonnes ne suffiraient point si je devais vous conter tous les détails, tous les incidents dramatiques, émouvants, que l'on raconte et que l'on publie aujourd'hui...

Un de mes amis, qui revient d'Iwaté et a vu cette côte que les survivants nomment aujourd'hui la côte de la désolation, m'en a cependant rapporté un souvenir que je vous dirai. Dans un creux de colline où la mer avait chassé débris et noyés, près d'un amoncellement de cadavres — des jeunes filles en costume de fête — il a ramassé un de ces parasols de papier sur lesquels les jeunes Japonaises inscrivent de si jolies devises. Celui-là portait, écrite en beaux caractères, cette phrase: «Le nuage s'arrête pour la voir passer». Où est-elle, aujourd'hui, la rieuse mousmé qui croyait la nue jalouse de sa beauté?...

Le gouvernement japonais, avec une intelligence et une générosité des plus louables, a pris toutes les mesures en son pouvoir pour secourir les survivants et relever, le plus rapidement possible, les ruines accumulées par la catastrophe.

Des ambulances militaires de campagne ont été envoyées à la première heure sur les points les plus éprouvés, avec tout le personnel médical dont on pouvait disposer. C'est le chirurgien général baron Ishiguro qui a pris la direction des secours. Craignant, avec raison, qu'une si grande accumulation de cadavres, que l'on ne pouvait rapidement inhumer, ne donnât le typhus, il en prescrivit

la crémation. Mais il faut croire que cette façon expéditive — quoique sanitaire — de se débarrasser des morts n'est point du goût des Japonais du Nord, car, lorsque l'on connut à Iwaté les ordres du baron Ishiguro, une émeute faillit éclater.

Un élan de charité admirable en faveur des sinistrés a été donné au Japon par LL. MM. l'Empereur et l'Impératrice qui ont envoyé personnellement 10,000 yen pour Iwaté, 3,000 pour Miyagi, et 1,000 pour Aomori. Les souscriptions des journaux sont également considérables. Le *Jiji* a recueilli déjà plus de 10,000 yen et le *Nichi Nichi* plus de 8,000.

A la liste si longue des victimes japonaises de cette catastrophe, je dois malheureusement ajouter le nom d'un de nos compatriotes, le R. P. Henry Rispal des missions catholiques. Il faisait une tournée d'inspection dans la préfecture d'Iwaté. Le raz de marée l'a surpris dans un village près de Kamaischi. Son corps n'a pas été retrouvé.

On lit dans les *Missions catholiques:*

M. Hinard, directeur au séminaire des missions étrangères à Paris, nous écrit le 25 juin:

« Nous avons reçu, ce matin, le télégramme suivant de Mgr Berlioz, évêque de Hakodate, au sujet du terrible raz de marée dont les journaux ont parlé il y a quelques jours:

« *Raz, cinquante mille morts. Rispal, chrétiens engloutis. Secours.*

« Berlioz. »

D'après ce désolant télégramme, notre cher confrère, M. Henri-Justin Régis Rispal, du diocèse de Lyon, né à Saint-Etienne (Loire), en 1867. parti pour le Japon en 1891, serait au nombre des victimes de l'épouvantable catastrophe, avec les chrétiens du district d'Iwaté.

Au dernier recensement, la population catholique du diocèse de Hakodate était de 4,199 chrétiens, divisés en 9 districts: ce qui donne, pour chaque district, le chiffre de 400 à 450 catholiques. Nous aimons à espérer qu'une partie des chrétiens du district d'Iwaté auront été assez heureux pour échapper à la mort.

Nous venons de recevoir le no. 3 de la 3me partie de la traduction allemande du 29e Livre du *Nihongi*, par le Dr. Karl Florenz, traitant de l'histoire du Japon pendant le 7e siècle, publié en Juin 1896. (Cf. *T'oung-pao*, Vol. IV, p. 101; V, pp. 354, 404; VI, p. 514.)

Le *Ostasiatischer Lloyd* du 24 Juillet dernier contient un long article sur le mariage au Japon.

L'université impériale *Taikoku Daigaku* (大國大學) à Tōkyō comptait à la fin de Juin de cette année 86 professeurs, 28 docents et 1588 étudiants.

Elle est divisée en six facultés, 36 sections et comprend 127 branches d'étude différentes. Une fois par an, à la fin du semestre d'été, les examens pour le doctorat ont lieu. Jusqu'aujourd'hui 2779 étudiants ont fréquenté l'université, dont 319 en 1896. Parmi ces nouveaux docteurs on trouve 97 de la faculté de droit, 27 de celle de médecine, 50 de celle de littérature, 18 de celle des sciences naturelles, 82 de celle des arts techniques et 45 de celle de l'économie.

Le maréchal Yamagata.

La mission qui doit représenter l'empereur du Japon au couronnement du tsar et dont le groupe le plus important est arrivé à Paris depuis huit jours avec le prince Fushimi, vient d'être complétée par l'arrivée du maréchal marquis Yamagata.

Celui-ci a suivi la « voie impériale » de mobilisation anglaise, qui traverse le Canada de Halifax (Acadie) à Vancouver (Colombie anglaise), et est reliée à Yokohama par des paquebots en acier, avec plates-formes prêtes à recevoir des canons: *Empress-of-India*, *Empress-of-Japan*, *Empress-of-China*.

Le maréchal Yamagata, que les journaux indigènes appellent le « von Moltke japonais,» a chassé les Chinois de Corée par la victoire de Pyng-Yang (17 septembre 1894). Après avoir brillamment franchi le Yalou et enlevé les forteresses de Kiou-Liendjo et Hokodjo (octobre 1894), il marcha contre la ville sainte de Moukden. Un grave échec au col de Motien-Lieng et le très mauvais état de sa santé, décidèrent l'empereur du Japon à lui envoyer un chambellan qui le ramena à Hiroshima. Il fut remplacé par le général Nodzu, qui renonça à conquérir Moukden et le trésor fabuleux qu'on y supposait, et, après quatre mois de combat, enleva Niou-Chouang.

Le maréchal Yamagata aura visité, avant de rejoindre le prince Fushimi, les Etats-Unis et l'Angleterre, qui ont joué dans le conflit sino-japonais le rôle plutôt délicat d'amis et de conseillers des deux adversaires. Il aura vu dans quel état sont les cuirassés de 12,500 tonnes commandés à l'industrie anglaise, dont un, le *Fudji*, a été lancé récemment, et il aura quelques renseignements sur l'attitude du Foreign office dans la question coréenne, qui redevient grave.

La mission réunie à Paris n'a plus qu'à compléter son tour du monde en visitant les trois grands Etats qui se sont interposés entre la Chine et le Japon après le traité de Simonoseki. Il est probable qu'elle séjournera à Berlin et à Stettin, et qu'en Russie elle ne s'intéressera pas uniquement aux icones et aux pompes du couronnement.

A Moscou, elle retrouvera Li Houng-tchang, et, nantie de tous les renseignements nécessaires pour son enquête près des cinq grandes puissances, pourra probablement régler la situation future de la Corée. (*Temps*, 28 Juin).

M. Hitrovo, ministre au Japon, actuellement en congé à Saint-Pétersbourg, a succombé subitement à la rupture d'un anévrisme. Il avait environ soixante ans.

Le nom et la personne de M. Hitrovo résumaient toute une période et tout un système de la diplomatie russe, dont le plus éminent représentant fut le général Ignatief, à Constantinople.

M. Hitrovo, qui avait déjà occupé au second plan plusieurs postes d'Orient, fut, après la guerre russo-turque de 1877—1878, attaché au quartier général pendant tout le temps que les troupes russes occupèrent les positions de San-Stefano. La paix conclue, il fut nommé consul général à Salonique, puis agent diplomatique à Sofia pendant cette période du règne du prince Alexandre qui aboutit à la rupture avec les généraux-ministres russes, puis au coup de main militaire des officiers bulgares russophiles, les majors Benderef et Grouïef et l'enlèvement du prince Alexandre.

Dans une des dernières communications diplomatiques adressées par le prince de Battenberg à Saint-Pétersbourg, il avait formellement demandé le rappel de M. Hitrovo, en qui il voyait, à tort ou à raison, la volonté de ne lui laisser aucune liberté, ni aucun pouvoir réel. Quand l'avènement de la régence de Stamboulof et autres adversaires de la Russie eut amené le gouvernement impérial à rompre toutes relations avec le pouvoir révolutionnaire de Bulgarie, M. Hitrovo fut nommé ministre à Bucarest. Il y resta plusieurs années, observant de très près tout ce qui se passait dans la principauté voisine et y maintenant par de continuels envois d'émissaires l'influence russe. Stamboulof surveillait de très près la légation de Bucarest et il affectait de voir la main de M. Hitrovo dans toutes les conspirations plus ou moins sérieuses qui furent dirigées contre sa personne ou contre le prince Ferdinand. L'exécution implacable du major Panitza, l'emprisonnement et les tourments qui firent mourir un des frères Tufektchief furent, entre autres mesures violentes, inspirés par cette crainte et cette idée fixe de Stamboulof.

La santé de M. Hitrovo, ébranlée dans ces dernières années, et aussi les représentations faites à Pétersbourg par quelques-uns des adversaires de son activité diplomatique, avaient amené la chancellerie à l'éloigner de la péninsule des Balkans. Il passa plusieurs années dans un demi-repos à Lisbonne, puis il fut envoyé au Japon où ses qualités d'observateur pénétrant et d'agent actif ont dû rendre à son gouvernement, dans la phase importante que traverse la question d'Extrême-Orient, des services signalés. — Th. L. (*Temps*, 13 Juillet).

Une revue japonaise, entièrement consacrée à l'étude de la littérature française vient de se fonder à Tokio. Le premier numéro est précédé de la reproduction photographique d'une lettre préface de M. Michel Revon, professeur à la faculté de droit et conseiller légiste du gouvernement japonais. On y remarque aussi une poésie inédite de M. Michel Hitrovo, ministre plénipotentiaire de Russie au Japon, dont un télégramme de Saint-Pétersbourg vient de

nous annoncer la mort. Le texte japonais contient des traductions de Taine, d'Alexandre Dumas fils, de Mme Adam, etc. Cette curieuse publication a pour titre; *Shiroï Youri* (le lis blanc).

Puisse votre lis, écrit M. Revon au directeur do la revue, être un vrai lis de France, svelte et fier! Puisse-t-il s'élancer très haut, dans sa force et dans sa grâce, et en se penchant sur la pensée japonaise, ajouter aux fins écrits de vos maîtres quelque chose de son parfum.

Yokohama, 3 septembre. — On annonce qu'un terrible tremblement de terre s'est produit dans les provinces du Nord-Est du Japon le 31 août au soir.

La ville de Rokugo a été entièrement détruite, d'autres villes ont beaucoup souffert. Il y a de nombreux morts.

Le même jour, un typhon s'est abattu sur les provinces du Sud causant de nombreux dégâts.

Le marquis Ito, premier ministre du Japon, dont on annonce la retraite, a joué un rôle prépondérant dans l'histoire de son pays durant ces dernières années. Tout d'abord, au début de sa carrière, il fut le principal promoteur de l'abolition du régime féodal. Il profita de la révolution de 1868 pour supprimer ce régime qui menaçait de causer la ruine du Japon.

Doué d'une largeur d'esprit et d'une intelligence des plus remarquables, le marquis Ito fut un des premiers à comprendre tous les avantages que le Japon pourrait retirer de l'adoption de la civilisation européenne. Dès ce moment il s'efforca de doter son pays d'institutions calquées sur le modèle de celles de la vieille Europe. L'armée, la marine, l'instruction publique, la justice, tout fut remanié et réorganisé de fond en comble.

Le résultat de la récente guerre avec la Chine a fait éclater aux yeux mêmes des plus incrédules le grand service que le marquis Ito avait rendu à son pays. Si les Japonais ont remporté cette série ininterrompue de succès qui força la Chine à se rendre sans discrétion, c'est à l'organisation supérieure de leur armée et de leur flotte qu'ils en sont redevables. Or cette organisation est pour la plus grande partie l'œuvre du premier ministre qui vient de prendre sa retraite.

Les Japonais ont reproché au marquis de ne pas avoir su tirer profit des succès de la dernière guerre. Mais l'histoire impartiale ne consacrera pas ce jugement. Elle assignera une place à part à ce brillant homme d'Etat qui a été le veritable fondateur du Japon moderne.

On lit dans le *Daily News*, de Londres:

On se propose d'amortir en trente-huit ans la dette du Japon, dans laquelle sont compris les emprunts extérieurs et intérieurs, les emprunts de guerre et le nouvel emprunt industriel. Cette dette comprend, en outre, le fonds réuni

pour la commutation des revenus des chefs féodaux, pour la construction des chemins de fer, docks, phares et bâtiments publics, pour l'établissement de télégraphes et autres entreprises industrielles.

La dette atteindra son plus haut chiffre en 1901 et demandera alors pour le service de ses intérêts environ 25 ½ % des revenus publics. Cette proportion est pour l'Angleterre de 26 %, pour la France de 37 %, pour l'Italie de 40 %, tandis qu'elle n'est pour les Etats-Unis que de 6 %.

PAYS-BAS ET COLONIES NÉERLANDAISES.

Le diplôme de docteur honoris causa a été conféré par l'université de Cambridge au professeur d'arabe à l'université de Leide, M. le docteur M. J. DE GOEJE.

M. le docteur L. SERRURIER a donné sa démission comme directeur du Musée royal d'ethnographie à Leide, et va se rendre aux Indes Néerlandaises.

En conséquence Mr. Serrurier a également donné sa démission comme lecteur à l'université de Leide.

Probablement aussi la publication du Dictionnaire Japonais de feu le professeur J. J. Hoffmann sera remise, par son départ pour Java, *ad calendas graecas.*

S. E. le Gouverneur-Général des Indes orientales Néerlandaises a pris les dispositions suivantes à l'égard des interprètes pour la langue chinoise dans les colonies:

Sur leur demande sont mis à la retraite: M. M. VON FABER, interprète à Sourabaia, membre extraordinaire des chambres des orphelins et des successions, et M. M. SCHAALJE, interprète à Medan.

A partir du 1er Octobre sont promus à la charge d'«Officier des affaires chinoises» [1]): M. A. A. DE JONGH, interprète à *Batavia*, avec la stipulation qu'il gardera le rang et titre d'Inspecteur près du service de l'exploitation de la vente de l'opium, étant temporairement adjoint à l'Inspecteur en Chef de ladite exploitation.

M. B. HOETINK, actuellement interprète et membre extraordinaire de la chambre des orphelins, à *Batavia.*

M. J. W. YOUNG, actuellement interprète et membre extraordinaire de la chambre des orphelins, à *Samarang.*

M. H. N. STUART, actuellement interprète et membre extraordinaire de la chambre des orphelins à Macassar, à *Sourabaia.*

M. A. M. MOLL, actuellement interprète et membre extraordinaire de la chambre des orphelins à Padang, à *Medan.*

---

1) Voir *T'oung-pao*, Vol. VII, p. 303.

M. B. A. J. van Wettum, actuellement interprète à *Pontianak*.

M. J. L. J. F. Ezerman, actuellement interprète à Muntok, à *Tandjong-Pinang*.

M. H. J. F. Borel, actuellement interprète à Tandjong-Pinang, à *Macassar*.

M. van Duijsberg, fils, élève interprète de la langue chinoise près la légation Néerlandaise à Peking, est parti le 23 Septembre pour Paris afin de se rendre dimanche, 27 Sept., avec le Ministre-Résident et Consul-Général des Pays-Bas en Chine, M. Knobel, de Marseille à Shanghai.

RUSSIE.

La Russie continue à envoyer des troupes à Vladivostok. En Septembre une croisière, ayant à bord 1300 hommes ainsi que plusieurs officiers de santé et soeurs de charité, est partie d'Odessa pour Vladivostok.

Nous empruntons à l'*Eclair* du 15 Juin, la correspondance suivante sur la question de l'extrême orient:

«Moscou, 13 juin. — J'ai eu l'occasion pendant mon séjour à Moscou de m'entretenir à diverses reprises avec plusieurs hommes politiques russes, qui, tout en se montrant absolument rebelles à toute interview en bonne forme, m'ont cependant donné quelques indications utiles à retenir.

De ce que j'ai entendu il résulte que la politique extérieure de la Russie paraît devoir se désintéresser de plus en plus de l'Europe pour tourner presque exclusivement son attention vers l'Extrême-Orient. Le nouvel empereur, qui a été président de la commission de construction du chemin de fer transsibérien, désire ardemment que cette grande œuvre soit achevée le plus rapidement possible afin d'exploiter les richesses que renferment ces contrées encore insuffisamment explorées et d'assurer définitivement l'influence de la Russie en Asie. Il faut donc s'attendre à voir le gouvernement russe développer de ce côté la plus grande partie de son activité et de son énergie.

Le moment pour un pareil effort semble d'ailleurs bien choisi. La Chine, qui à une tout autre époque aurait pu opposer de graves difficultés, est maintenant passée dans le camp russe. Les relations entre les deux pays sont des meilleures et aucun nuage ne semble devoir troubler cette lune de miel.

Selon son habitude, l'Angleterre voit bien du plus mauvais œil la Russie prendre une influence prépondérante dans l'Extrême-Orient; mais son attention est si accaparée par les multiples conflits restant à résoudre, qu'une action sérieuse de sa part contre le soi-disant empiétement de la Russie devient problématique.

Le seul véritable danger que la Russie ait à redouter dans la nouvelle voie politique où elle s'est engagée ne pourrait venir que du Japon. Ce pays, grisé par les brillantes victoires remportées durant la dernière guerre avec la Chine,

avait rêvé de prendre pied sur le continent asiatique et d'y établir son hégémonie. Or, ce rêve a été contrecarré par l'intervention de la Russie. De là est née entre les deux pays une sourde irritation et même une sorte d'hostilité latente dont il serait dangereux de nier la gravité.

Des incidents politiques d'une nature particulière sont venus encore augmenter cette rivalité. Les Japonais, qui régnaient en maîtres sur la Corée, ont été déjà depuis plusieurs mois évincés. Par une habile manœuvre le représentant diplomatique russe à Séoul est parvenu à attirer dans son palais le roi de Corée. Depuis lors le souverain est toujours resté l'hôte de ce diplomate et gouverne son royaume suivant ses indications. En réalité, la Corée se trouve donc à la discrétion de la Russie, et c'est ce qui a provoqué à Tokio une recrudescence d'irritation.

On avait espéré que la mission japonaise, venue à Moscou sous la direction du maréchal Yamagata pour assister aux fêtes du couronnement du tsar, entrerait en négociations avec le gouvernement russe et réussirait peut-être à trouver un terrain d'entente pour faire disparaître les causes du conflit. Avan mon départ de Moscou j'ai voulu vérifier si ces suppositions étaient exactes et si la mission japonaise avait réellement obtenu un résultat politique appréciable.

La mission japonaise à Moscou.

Une influente recommandation m'ayant donné accès auprès du ministre du Japon à Saint-Pétersbourg, c'est ce diplomate que j'ai prié de vouloir bien me renseigner. Le ministre japonais en Russie, auquel les événements politiques ont donné durant ces derniers temps une besogne bien ardue, m'a paru être tout à fait à la hauteur de sa tâche. Il m'a donné l'impression d'un diplomate devenu complètement européen, ayant à son service une intelligence des plus remarquables. Malheureusement, le ministre japonais ne parle qu'assez lentement et difficilement le français. C'est ce qui l'a empêché de donner à sa pensée tous les développements qu'elle comportait, mais c'est néanmoins avec la plus grande clarté et la plus exacte précision qu'il a répondu aux questions que je lui ai posées.

J'ai commencé par demander au ministre ses impressions et celles des membres de la mission sur les fêtes du couronnement.

Quant à moi, me déclara-t-il, comme je suis depuis assez longtemps accrédité auprès de la Cour de Russie, je connais déjà les splendeurs des fêtes impériales, mais le maréchal Yamagata et les autres membres de la mission, qui n'avaient jamais rien vu de pareil, ont été vivement frappés par la pompe et la bonne ordonnance des cérémonies auxquelles ils ont assisté. Seulement ils sont maintenant extrêmement fatigués par les obligations que leur ont imposées les devoirs de représentation. Le maréchal Yamagata surtout est très éprouvé. Quelque temps avant de partir pour l'Europe, le maréchal avait eu

une rechute de la maladie qui, on s'en souvient, l'avait obligé de céder le commandement de ses troupes pendant la dernière campagne. On craignait même que le maréchal ne pourrait point faire partie de la mission extraordinaire. Toutefois son état de santé s'améliora suffisamment pour lui permettre d'entreprendre le voyage. Le maréchal n'a pas eu de rechute, mais il était temps que les fêtes finissent.

Abordant alors le vif de la question, je demandai si la mission était également satisfaite du résultat des démarches politiques que, disait-on, elle était chargée d'entreprendre.

Réponse diplomatique.

Le ministre, qui, cependant, avait parfaitement compris la question, hésita un instant, visiblement embarrassé, puis prenant son parti en diplomate habile:

Des négociations politiques, dit-il, quand donc voulez-vous que nous ayons trouvé le temps de les engager? Vous savez que le maréchal Yamagata est arrivé ici la veille même du commencement des fêtes. Depuis nous avons été trop absorbés par les frivolités pour nous occuper de choses sérieuses.

Mais le maréchal Yamagata et les membres de la mission, objectai-je, n'iront-ils pas à Saint-Pétersbourg avant de quitter la Russie?

Cela n'est pas probable, dit le ministre.

Mais alors que devient la question de Corée?

La question de Corée, reprit mon interlocuteur, n'a pas à recevoir ici sa solution. On a fait courir à ce sujet les bruits les plus invraisemblables. Voici exactement la situation. Actuellement la Corée se trouve sous un régime provisoire. Avec le consentement de leur gouvernement respectif, les représentants de la Russie et du Japon à Séoul se sont entendus pour convenir que les choses resteront dans l'état actuel jusqu'à ce que la question ait été réglée directement entre les deux gouvernements. Ce régime provisoire est toujours en vigueur et à ma connaissance il ne s'est produit aucun fait nouveau qui puisse y mettre fin. Je ne désespère pas pourtant, étant données les bonnes dispositions des deux gouvernements, qu'une entente définitive parviendra à s'établir.

Ainsi parla le ministre. Si j'avais à donner mon impression sur ces déclarations, j'avouerais que je les considère comme l'aveu implicite que les négociations engagées, quoi qu'on en dise, entre le Japon et la Russie ont pour le moment échoué et que la gravité de la question coréenne mérite à bon droit de retenir l'attention de tous les esprits sérieux.

Nous venons de recevoir la 3e livraison du splendide «Atlas der Alterthümer der Mongolei», contenant les tables LXXXIII—CIV des Inscriptions de l'Orkhon, et publiées, par ordre de l'Académie impériale des sciences de St. Pétersbourg, par Monsieur le Dr. W. Radloff.

Les planches LXXXIII—XCVII sont des reproductions en photogravure des

fragments de pierre; les planches XCVIII à CIV contiennent les textes imprimés et revisés des inscriptions sur les monuments de Köl-Tägin et Bilgä Khan. L'Index, publié en Russe et en Allemand, contient les *variae lectiones* de ces textes par M. le professeur Vilh. Thomsen de Copenhague. L'exécution de cet Atlas fait honneur à l'imprimerie de l'Académie et aux bons soins de M. Radloff.

SIAM.

Singapour, 24 Juin.

Le roi et la reine de Siam, qui sont arrivés ici sur leur yacht pour un voyage de santé, étaient accompagnés du frère du roi, le prince Rhanurangsi et de ses deux fils, qui se sont embarqués pour l'Europe sur le *Saghalien*, paquebot de la Compagnie française des Messageries maritimes.

A cette occasion, le roi a exprimé au gérant du consulat de France, au cours de la visite que celui-ci s'était empressé de faire, le désir d'aller lui-même à bord du *Saghalien* embarquer son frère et ses fils. Leurs Majestés ont été conduites à bord par notre agent et reçues par le commandant du paquebot, le lieutenant de vaisseau Le Gall, entouré de tous ses officiers en grande tenue. Un lunch avait été servi.

Le roi et la reine, après être restés assez longtemps à bord et avoir visité le navire dans tous ses détails, ont remercié vivement de la réception qui leur avait été faite, et conféré à notre agent une distinction honorifique, ainsi qu'au commandant Le Gall.

Ces marques de bienveillance données à nos représentants dans un port anglais, ainsi que le fait d'avoir choisi pour le voyage des princes royaux en Europe un paquebot français, de préférence aux lignes anglaises ou allemandes, ont produit à Singapour une impression des plus favorables pour nos intérêts en Extrême-Orient.

Le prince Rhanurangsi, frère du roi de Siam, accompagné de deux des fils du souverain, du chargé d'affaires du Siam et d'un attaché de la légation, à visité, cet après-midi, l'hôtel des Monnaies.

Les princes ont été reçus par M. de Foville, directeur des monnaies, qui les a conduits dans les ateliers où ils ont assisté à diverses opérations.

M. de Foville a fait fondre devant eux un lingot d'or et frapper des monnaies françaises et indo-chinoises.

Il a remis aux princes quatre pièces d'essai du nouveau *cent* indo-chinois, percé d'un trou dans le milieu, que la monnaie fabrique en ce moment. Puis il a conduit ses visiteurs dans la salle du musée. Le prince de Siam, vivement intéressé, a donné au musée une pièce de monnaie du Siam qui manquait à sa collection.

M. de Foville a ensuite offert un lunch aux princes. Il a porté, en anglais,

langue parlée couramment par ses visiteurs — un toast à la famille royale du Siam. Le frère du roi a remercié le directeur de la Monnaie et il s'est retiré, emportant de sa visite une médaille commémorative frappée spécialement pour lui.

Le *Times* publie une lettre de M. Frédéric Verney, secrétaire anglais de la légation siamoise à Londres. Cette lettre dément la nouvelle publiée par le *Times* lui-même, d'après laquelle les autorités françaises faisaient travailler aux terrassements d'une route entre Chantaboun et Battambang, et faisaient également construire des casernes à Chantaboun.

Le *Siam Free Press* signale que des rixes entre sociétés secrètes annamites et chinoises ont éclaté à Chantaboun, presqu'en même temps qu'à Battambang; qu'une bagarre a mis aux prises plusieurs congrégations chinoises à Chantaboun.

Ce journal relève la coïncidence de ces troubles avec le retour de Bangkok d'un Chinois chef d'une société secrète de Chantaboun.

Bangkok, 20 août. — On annonce la mort de la princesse Kromsomdetch Phrasudaratu, qui avait rang d'Altesse. Elle avait élevé le roi, qui la considérait comme sa mère.

Le *Courrier d'Haïphong* apprend de Pnom-Penh que les Siamois imaginent chaque jour de nouvelles insolences et des provocations à l'égard de nos nationaux et de nos protégés.

Il convient, dit le *Courrier de Saïgon*, que notre résident à Battambang soit en mesure d'agir, si les Siamois mettent à exécution les menaces qu'ils ne prennent plus la peine de dissimuler.

TONG-KING.

La *Ville-de-la-Ciotat*, arrivée le 24 Juin à Marseille, a apporté des nouvelles de l'Indo-Chine et plus spécialement du Tonkin.

A Saïgon, la police a arrêté des Chinois soupçonnés d'avoir incendié la grande rizerie l'Orient, de Cholon, dont nous avons annoncé il y a quelque temps la destruction.

A Hanoï, le gouverneur général est allé porter des couronnes sur le monument élevé au commandant Rivière, sur la route de Sontay, et sur la tombe du commandant Berthe de Villers, en compagnie du général Dodds, auquel il a offert le soir même un grand diner en l'honneur de son arrivée au siège de son commandement.

La baisse du riz provoquée par l'imminence des arrivages de Hong-Kong n'a été que passagère. Les marchands chinois ont gardé leurs stocks et maintiennent les cours en hausse.

A Dap-Cau, des malfaiteurs ont pénétré la nuit chez le capitaine Guays

pour voler la caisse régimentaire. Ils ont été mis en fuite par son ordonnance qui a donné l'alarme, mais ont pu échapper aux poursuites, grâce à des diversions faites sur des points espacés par leurs complices.

Une bande de pirates a été délogée à coups de canon d'un poste bien fortifié à Muong-Chang. Les deux capitaines Bels et de Saint-Vincent ont été blessés; trois légionnaires et un tirailleur ont été tués.

Le choléra a éclaté à Nam-Dinh et y fait cinq à six victimes par jour.

Un nouveau phare a été mis en service sur une des iles Norvay, devant l'entrée du fleuve Rouge dans le golfe du Tonkin, le 1er juillet. Le feu sera visible d'une distance de 22 milles.

D'après les journaux du Tonkin apportés par la *Ville-de-la-Ciotat*, la région de Lang-Son est actuellement quelque peu troublée. Plusieurs petites bandes de pillards circulent aux environs de Dong-Sang-Talaï et de Kap-Khé. Elles attaquent les convois de riz expédiés sur la haute région. Le manque de riz se fait de plus en plus sentir. Cette denrée est actuellement hors de prix.

A la suite de la délivrance de Lang-Colum, la bande qui l'avait assiégé était restée à cheval sur les 3e et 4e territoires entre le Song-Koï et le Song-Choy, dont elle menaçait les deux hautes vallées.

Afin de mettre un terme à cette situation, le général de Badens, avec les groupes du commandant Betboy et du commandant Bailly, a attaqué la bande le 3 mai à Mung-Chan et a réussi à lui faire abandonner ses repaires, où elle était solidement fortifiée.

Pendant cette attaque deux officiers ont été blessés: les capitaines Bels et de Saint-Vincent, trois légionnaires blessés et un tirailleur tué.

La bande est remontée le 8 mai dans la direction de la Chine, suivie par les groupes Betboy et Bailly.

Le 18 mai, une vingtaine de prisonniers ont tenté de s'évader de la prison provinciale de Hung-Hoa. Ils ont été repoussés par les gardiens au moment où ils s'emparaient des armes du poste. Un des prisonniers a été tué sur le coup; les autres ont reculé et se sont empressés de reprendre leur place en prison.

Le résident a aussitôt télégraphié à Hanoï pour demander la décapitation de dix prisonniers qui ont été exécutés le soir même.

Neuf rebelles revenant du Laos viennent de faire leur soumission à l'inspecteur de Soulages. Le petit chef rebelle Lang-Lien, traqué par les habitants, s'est suicidé.

Plusieurs cas de choléra, dont quelques-uns suivis de mort, se sont produits parmi les troupes de la garnison d'Hanoï. Il y a de nombreux cas, comme généralement tous les ans à pareille époque, dans la population indigène.

On mande du Laos que M. Vacle, commandant supérieur dn haut Laos, délégué du gouvernement de la République française, et M. Sterling, délégué

du gouvernement britannique, dûment autorisés par leurs gouvernements, ont signé la déclaration suivante :

M. Sterling rend et M. Vacle reçoit le district de Muong-Sing et les territoires qui en dépendent, comme étant sur la rive gauche du Mékong, conformément aux termes de la convention franco-anglaise du 15 Janvier 1896.

Un procès-verbal a été établi en double dans les deux langues.

Tous les mandarins de Muonh-Sing étaient venus attendre l'envoyé français à une étape de la ville et l'ont escorté à son entrée dans Muong-Sing.

Le procès-verbal de restitution a été signé le 10 mai, et le 11, M. Sterling quittait la ville avec le major Caufields et les derniers soldats anglais.

Les journaux du Tonkin apportés le 12 Juillet par le *Natal* disent qu'à la suite des opérations du lieutenant-colonel Vallière, les vallées de la rivière Claire, du Suong-Gam, ainsi que tout le pays qui les sépare, ayant été complètement dégagés et réoccupés, les bandes ont été réduites à deux groupes nettement délimités. L'un est acculé à la frontière du Yun-Nan, l'autre est rejeté dans les massifs montagneux de Dong-Man, entre Yen-Binh-Xa et Baon-Gai, sur la rive droite de la rivière Claire.

Les montagnards *Mans*, se sentant maintenant appuyés par nous, ont pris résolument l'initiative de se libérer eux-mêmes. Depuis deux mois, ils n'ont pas cessé de progresser sans que nous ayons eu à faire intervenir nos troupes. Nous nous sommes bornés à leur fournir des armes et des munitions. La politique actuellement suivie consiste à favoriser ce soulèvement des *Mans* de Dong-Quan par tous les moyens, sous réserve de s'abstenir de toute intervention directe.

A Hanoï, la population annamite est toujours très éprouvée par le choléra et les décès sont nombreux.

Quelques cas se sont produits parmi les Européens; vingt-six militaires ont été évacués sur l'hôpital d'Hanoï.

L'*Océanien* a apporté les nouvelles suivantes :

A Hanoï, l'état sanitaire s'est amélioré et le choléra est en décroissance. Malheureusement, de tous côtés on signale des inondations graves.

La plaine de Yen-Dzuong est sous l'eau; la moitié du village de Lan a été emportée, et l'autorité militaire a dû ravitailler la compagnie d'infanterie de marine au moyen d'un remorqueur.

Le village de Lang-Buch a été emporté en bloc; il n'en reste plus un seul vestige.

Le Loch-Nam est sorti de son lit en aval de Chu et a envahi la plaine. Presque toutes les récoltes accessoires sont perdues; la population leur avait donné, cette année, un développement exceptionnel pour compenser le manque de riz.

Les routes sont coupées et la circulation impossible.

Les dégâts matériels sont considérables, et toutes ces pertes sont d'autant plus graves qu'elles se produisent dans une année de famine et augmentent encore la misère.

Le sergent Soute, du 2e tonkinois, se rendait à cheval de Phu-Lang-Thuong à Dap-Cau. A une coupure de la route produite par l'inondation, il tomba de cheval et fut emporté par le courant.

Le cadavre a été apporté à Dap-Cau.

Le Song-Cau a débordé sur les deux rives et s'est répandu à travers la campagne; les habitants ont dû se réfugier dans les arbres et y installer des abris en paillotes.

Les pirates ont repris la campagne; les divers groupes ne comptent pas actuellement plus de cent fusils. Le neveu de Ba-Kij vient d'être livré par les habitants du village où il s'était réfugié. Transporté à Thaï-Nguyen dans une cage en bois portée par quatre coolies, il est mort à la prison, le lendemain de son arrivée, des suites d'une blessure au pied droit complétement gangrenée.

Quant à Ba-Kij lui-même, les Chinois de la région affirment qu'il est mort vers la fin de l'année dernière. Son fils adoptif tient la brousse avec quelques hommes qui, pourchassés comme ils le sont, ne peuvent qu'être prochainement capturés.

La ville de Dap-Cau a été en partie inondée par le débordement du Song-Cau.

Le choléra y a fait des ravages et, sans parler de la population indigène où les décès sont nombreux depuis quelque temps, nos troupes ont particulièrement souffert de l'épidémie.

Le capitaine Jacquemard, commandant d'armes de Tourane, vient de mourir des suites de la dyssenterie.

On écrit de Son-Tay que le choléra y fait toujours des ravages. Le 26 juin, le R. P. Obert, qui revenait d'Hung-Hoa, très fatigué, il est vrai, a succombé en quelques heures. Ses obsèques ont eu lieu, le lendemain, au milieu d'une affluence considérable.

Dans son no. du 11 Août dernier, l'*Eclair* dit:

La politique d'expansion coloniale ne pourra être jugée qu'avec un suffisant recul. L'histoire se fait au jour le jour: mais elle ne s'écrit qu'avec la collaboration du temps. C'est à l'avenir qu'il appartiendra de dire ce que ces campagnes si controversées de la Tunisie, du Tonkin et de Madagascar vaudront dans l'estime du peuple.

La récente inauguration de la statue de Jules Ferry a rappelé l'attention sur la vie si laborieuse et si personnelle de l'ancien homme d'Etat. Le travail de la postérité a déjà commencé pour lui, et l'on a pu juger avec une certaine sérénité son œuvre qui déchaîna trop de passions pour n'en avoir pas

déchaîné d'injustes. L'expédition du Tonkin surtout fut la flétrissure que ses ennemis lui infligèrent. Et sous cette épithète, il succomba. Or, ses plus acharnés détracteurs apprennent, par l'expérience d'une occupation de plusieurs années, que la conquête du Tonkin est en voie de devenir l'une des plus brillantes dont nous devions nous enorgueillir. Ce n'était pas l'entêtement irréfléchi d'un chauvinisme puéril qui guidait vers l'Extrême-Orient l'amiral Courbet et ses marins, Brière de l'Isle et ses soldats: il y avait là pour la fortune de la France autant que pour sa gloire un beau pays à s'assimiler.

Cependant — car le tout n'est pas de conquérir, il faut administrer — à peu près dans le même temps que les orateurs de Saint-Dié rendaient hommage à Jules Ferry, vantant la fertilité et l'hospitalité du Tonkin, le bruit nous venait d'une famine humiliante et d'actes de piraterie qui ne prouvaient pas en faveur de notre intervention.

Nous avons signalé ces faits, et au cours de notre enquête — on s'en souvient peut-être — découvert un plus ou moins timide essai du rétablissement des jeux. C'était une préface fâcheuse aux apologies de Saint-Dié. Du moins les apparences étaient-elles momentanément contraires à la bonne opinion que l'on pouvait se faire de la conquête à laquelle M. Jules Ferry avait attaché son nom et disputé sa gloire.

Le rappel encore inexpliqué du général Dodds, d'autre part, n'était point pour établir que la plus profonde harmonie régnait dans notre colonie, où la disette faisait des affamés et l'audace des rebelles des victimes. De qui savoir la vérité? Des feuilles locales? elles servent des intérêts privés. Du gouvernement? il a ses raisons de dénaturer les faits. Des fonctionnaires? leur bonne foi est dominée par les exigences de leur situation.

Nous en étions là, quand les circonstances nous firent nous rencontrer avec un des rares Français qui soient depuis de longues années établis là-bas, où il a une situation indépendante, prospère. Patriote, ancien officier qui fit la campagne, aujourd'hui dans les affaires, il connaît admirablement le pays et ses ressources, les indigènes et leur caractère. Il a assisté à l'œuvre colonisatrice de la France, en témoin attaché mais désintéressé, qui juge les hommes et leurs actes sans hostilité, ni opinion préconçue.

Il arrive du Tonkin — il y retourne, épargné par la rigueur du climat, et son voyage n'a eu pour but de solliciter qui que ce soit des gens du pouvoir, ni quoi que ce soit. C'est donc un observateur impartial, peu avide de publicité et qui prie de taire son nom.

Appelez-moi « un Français », nous dit-il.

Le général Dodds.

Nous voudrions savoir de lui ce qui a pu motiver le rappel du général Dodds.

Il a quitté le Tonkin avant cet incident. Il n'en pénètre pas exactement les

causes. Il soupçonne que le gouverneur général doit être excédé des embarras que lui suscitaient les conflits des trois généraux de brigade. Le général Dodds étant, quoique l'égal des deux autres, investi d'une autorité supérieure.

Elle était fort désagréable aux autres généraux, nous dit-il, et surtout parce que le général Dodds est de sang noir. Cela peut vous paraître ridicule, mais je vous affirme que ce sentiment perçait, et non seulement chez les officiers supérieurs, mais chez certains officiers subalternes. D'autres que ceux qui firent campagne avec le général Dodds et qui savent ses admirables qualités d'endurance qui sont précieuses pour le haut commandement en ces régions, se refusaient presque tous à ratifier la popularité qu'il a en France et qui égalerait, injustement à mon sens, celle d'un général qui aurait été victorieux dans une véritable guerre continentale. La guerre du Tonkin, je l'ai faite, croyez-moi, ce ne fut pas la guerre. Ce ne fut d'abord qu'une promenade. Les faits d'armes brillants y sont à bon marché d'héroïsme et de sang. L'indigène était sans résistance.

Un moment vint cependant, à Lang-Son, où la lutte fut difficile et meurtrière.

Oui, on avait alors affaire non plus aux Annamites, mais aux Chinois, ces Pavillons-Noirs, ces mercenaires qui savaient se battre pour ce que la guerre constituait à leurs yeux la possibilité d'un vaste brigandage, alors qu'ils ne vivent que de rapines.

Ces retours agressifs dont on parle dans les dernières dépêches indiqueraient qu'on ne les a que pourchassés et non complètement réduits.

La piraterie.

Vous abordez la question de la piraterie au Tonkin. Elle n'est pas près d'être résolue, il y faudra peut-être un siècle. Sur la frontière du Tonkin vivent en nombre, comme autrefois en Calabre, des brigands d'origine chinoise — les Annamites se sont tous rendus. De temps en temps ils poussent des pointes sur nos avant-postes. Les officiers français attaqués répondent de leur mieux et toujours avec succès. Ils rédigent des rapports sur les événements, et par une tendance fort excusable et dans l'impossibilité où ils sont d'évaluer les forces d'un ennemi à peu près invisible, ils majorent — préférant se tromper en plus qu'en moins — le chiffre des rebelles qu'ils ont combattus. En réalité ce sont des bandes peu imposantes. On les rejoint avec difficulté quoique les mandarins nous y aident, n'hésitant pas, quand les pirates sont fixés en Chine à arrêter des familles entières dans les villages suspects afin que les rebelles, qui ont le sentiment de la famille, pour ne point voir pâtir les leurs, viennent à résipiscence. Ce sont façons qui nous répugneraient, les brigands qui vivent sur notre territoire le savent et leur audace en prend prétexte pour oser davantage.

M. de Lanessan avait trouvé un excellent moyen de réprimer le brigandage:

il voulait, à la mode hollandaise, fermer les frontières par des blockhaus très rapprochés qui, à la moindre alerte, l'un à l'autre se prêtaient assistance.

Il y a là des postes avancés et c'est dans l'un de ces postes qu'un officier français avait établi une sorte de ferme des jeux?

Le jeu au Tonkin.

Cela s'est fait plus d'une fois à ma connaissance, à l'insu de l'autorité. Et il n'y a là rien qui m'indigne. Cet argent que par délicatesse nous ne voulons pas prendre dans la poche de l'indigène par le jeu, d'autres le prennent. L'Annamite est joueur dans l'âme. Nos porteurs au sortir de la brousse, ayant touché la forte somme, l'avaient perdue en trois jours entre les mains des Chinois qui pompent ainsi toute l'épargne annamite. Des étrangers ont une loterie fort honnête, qui par ricochet nous emporte le plus clair des réserves de la colonie. Ah si l'on voulait faire une loterie française, si notre bégueulerie ne s'y opposait pas, on pourrait, et en toute loyauté, y trouver des ressources suffisantes pour entretenir toute l'administration du Tonkin et de l'Annam.

Mais non. On préfère que nos indigènes donnent leur argent aux autres qui n'ont ni nos scrupules ni nos charges.

Ce scrupule est naturel. Quelle honte ce serait pour nous si l'indigène dépouillé au tripot tombait dans une détresse que la famine peut accroître.

La famine.

La famine au Tonkin doit être une rareté. Ce pays est un grenier d'abondance. Malheureusement, cette année, nous avons eu une sécheresse inouïe. La terre avait des crevasses profondes d'un mètre qui laissaient échapper des miasmes pestilentiels.

Le riz a manqué faute d'eau, que n'apprend on à l'indigène à faire d'autres cultures?

Le riz seul est d'un réel rapport: le blé ne vaudrait rien comme argent. Ce n'est pas que l'Annamite ne se puisse mettre à la culture européenne s'il y avait profit. C'est un être éminemment intelligent qui se met à tout. Il est prodigieux de souplesse d'esprit. Dans nos usines d'électricité, il remplace déjà les contremaîtres français s'ils s'absentent. Il monte sur nos machines et conduit les trains avec une sûreté remarquable. Il est docile, agréable et empressé.

Il apprend notre langue avec une rapidité inouïe. Une Française, pour enseigner le Chinois à ses enfants, prit une nourrice chinoise à Bangkok, se proposant d'apprendre de la nourrice les quelques mots nécessaires à l'échange des idées essentielles. La pauvre dame ne savait pas encore six mots de chinois que sa Chinoise discourait déjà en français.»

Les fonctionnaires.

Notre interlocuteur poursuit, enthousiaste, la peinture de cette colonie, qu'il tient pour très productive, saine en la plupart des endroits, riche, prospère, et d'une sécurité parfaite. « Ce sera l'Inde de la France, dit-il, si la France le veut. » Mais, ajoute-t-il, il nous faudrait envoyer des administrateurs qui ne fussent pas tous fruits secs de la métropole, et former une armée coloniale locale avec nos bons petits annamites. Oh! pas d'africains, surtout! Chacun chez soi. Pour les cadres, il conviendrait qu'on les composât d'hommes résolus à vivre aux colonies, s'engageant à y faire leur chemin. La plaie, c'est le va-et-vient, c'est le changement, le déplacement, source de continuelles zizanies entre des fonctionnaires et des soldats, qui n'ont en vue dans leur emploi que les bénéfices d'un séjour qu'ils font, fût-ce sur leur demande, à contre-cœur et qu'ils n'ont que hâte d'abréger. »

Nous nous disions, tandis que parlait notre interlocuteur, qu'à écouter de tels Français lorsqu'ils passent à Paris, les ministres de la guerre, de la marine, des colonies et des affaires étrangères ne perdraient pas leur temps.

On signale l'arrivée à Marseille du général Duchemin, commandant le corps d'occupation du Tonkin, du lieutenant-colonel Vallière, qui a commandé la récente expédition de la rivière Claire, et de plusieurs officiers.

Les journaux du Tonkin apportés de Colombo par *l'Australien* rapportent la dispersion, avec l'aide de partisans fournis par Luong-Tam-Ky, des bandes pirates annamites du dé Coug et de Coug-Loam, dans la province de Thaï-Nguyen.

Le linh Ta et sa troupe ont fait leur soumission près de Phu-Lang-Thuong.

Dans le troisième territoire militaire, M. Burhalter, agent de la compagnie des transports, a été tué près du poste de Daï-Ti.

Le cercle de Ha-Giang est complètement pacifié; la dernière bande qui le parcourait sous Lé-Thi-Thuan a été refoulée de Chine. Dans le canton de Phuong-Do, les villages se repeuplent à mesure que nos reconnaissances avancent le long de la rivière Claire et l'établissement d'un poste à Lung-Than contribue beaucoup à ramener la confiance.

Le Yen-Thé est entièrement pacifié.

On signale de Saïgon l'engagement des 1,000 coolies chinois volontaires pour Madagascar.

La peste bubonique sévit à Hong-Kong. Les autorités favorisent l'occupation des Chinois vers la terre ferme. Les Européens sont attaqués par le fléau.

La direction des douanes et régies de l'Annam et du Tonkin a informé la chambre de commerce de Haïphong le 6 mars dernier que, conformément à l'innovation déjà appliquée pour la Cochinchine et le Cambodge, les passavants délivrés aux produits du Tonkin et de l'Annam expédiés en France et dans les colonies françaises en vue de leur assurer l'admission en franchise ou un

traitement de faveur seraient désormais remis aux expéditeurs pour que ceux-ci les adressent directement en France ou aux colonies aux destinataires.

On travaille activement à relier télégraphiquement Tuyen-Quang à Ha-Giang, presque sur la frontière de Chine, en prolongeant la ligne existante de Phu-Doan sur Phu-Yen-Dinh, Luc-An-Chau, Vinh-Tuy et Bac-Quang.

On nous écrit d'Haïphong, le 30 Juin:

Le protectorat fait recruter en ce moment à Moncay et dans les villages de la frontière plusieurs milliers de coolies chinois, qui vont être expédiés à Madagascar pour le service de l'administration de la guerre.

Il est permis de se demander pourquoi on n'est pas allé purement et simplement chercher des nègres à Zanzibar. Mais, quoi qu'il en soit, la tentative pourra donner de bons résultats avec des Chinois qui, par tempérament, sont aisément cosmopolites et s'accommodent volontiers des exigences de tous les climats. Elle eût été impossible et folle avec des Annamites, race essentiellement sédentaire, ne sachant pas dépasser ses frontières et pour qui l'exil est pire que la mort même.

Les Chinois, recrutés avec grand soin par l'autorité militaire de Moncay, sont de beaux et solides gars, bien campés et qui étonneraient sans doute quelque peu les Parisiens habitués, par on ne sait quel préjugé, à se représenter la race chinoise comme efféminée, grêle ou abâtardie.

Un millier de ces hommes ont été internés pendant une période d'observations de dix jours sur la presqu'ile de Nhien-Phong, à l'entrée de la baie d'Along, près de Chuang-Yen. D'autres sont internés aux casernes mêmes d'Haïphong.

Un service médical très scrupuleux a été organisé auprès d'eux afin d'éliminer tous les individus débiles ou suspects de maladie contagieuse. Chaque convoi est, à l'arrivée et au départ, l'objet d'un examen minutieux, et on peut dire que ces Asiatiques s'embarquent dans des conditions de santé très rassurantes.

La responsabilité du protectorat est donc absolument à couvert à ce point de vue, et la tentative à laquelle a recours le gouvernement pour assurer des coolies aux services militaires de Madagascar est entourée des meilleurs éléments de succès. (*Temps*, 21 Août).

BIBLIOGRAPHIE.

Bausteine zu einer Geschichte der chinesischen Literatur

ALS SUPPLEMENT ZU WYLIE'S „NOTES ON CHINESE LITERATURE"

VON

FRIEDRICH HIRTH.

(Fortsetzung aus Band VII, S. 322.)

23. *Kin-schï-so* (金石索), ein Corpus inscriptionum, wie es zutreffend von Paléologue (*l'Art Chinois*, p. 132) genannt wird, herausgegeben in *Yen-tschóu* (Prov. *Schantung*) von einem für die heimathliche Alterthumskunde begeisterten Brüderpaar namens *Föng Yün-p'öng* (馮雲鵬) und *Föng Yün-yüan* (馮雲鵷). Datum der Original-Vorrede 1822; das Werk stammt daher sicher nicht aus dem 18. Jahrhundert, wie Paléologue annimmt. Seitdem *Óu-yang Siu*, der Vater der chinesischen Epigraphik und, wie Mommsen, gleichzeitig einer der hervorragendsten Historiker seiner Zeit, sein *Tsi-ku-lu* (集古錄, S. Wylie, p. 61) [1]) veröffentlichte, war das Sammeln nicht nur von »Rubbings"

1) Nicht zu verwechseln mit der Reichs-Chronik *Ki-ku-lu* (稽古錄) seines nicht minder berühmten Zeitgenossen *Sï-ma Kuang* (司馬光; Wylie, p. 20). Die Vorrede zu dem Werke des *Óu-yang Siu* ist im *T'u-schu-tsi-tsch'öng* (32, Kap. 251, *I-wön* 1, p. 2) abgedruckt.

alter Stein- und Metallinschriften, sondern auch von Illustrationen, facsimilierter oder durch möglichst genaue Zeichnung entstandener Abbildungen archäologisch interessanter Gegenstände Mode geworden. Dieser im 11. Jahrhundert durch die rasch emporblühende Holzschnitt-Industrie mächtig geförderten Liebhaberei verdanken wir einen grossen Theil dessen, was wir über die Entwicklung der chinesischen Kunst wissen und noch zu lernen hoffen dürfen. Die kaiserlichen Museen enthielten unter *Hui-tsung* (1101 bis 1126) noch einen grossen Theil der seitdem durch die Tartaren- und Mongolenkriege des 12. und 13. und die japanischen Raubzüge des 15. und 16. Jahrhunderts zerstörten und zerstreuten Alterthümer. Wir besitzen aus jener Zeit drei hervorragende beschreibende Kataloge, das *Süan-ho-schu-pu* (宣和書譜), eine Beschreibung der »Handschriften", *t'ié* (帖), welches Wort nicht im Sinne unserer Codices zu verstehen ist, da es sich weniger um den Inhalt des Geschriebenen als die Form der Schriftzeichen handelt; mit anderen Worten, einer Autographen-Sammlung im Sinne des für Europäer schwer verständlichen Schrift-Sports, wonach ein hervorragender Mann in seiner Handschrift ebensoviel Charakter und Geist der bewundernden Nachwelt hinterlassen kann wie in seinen Gedanken; ferner das *Süan-ho-hua-p'u* (宣和畫譜), einen für die Kunstgeschichte höchst wichtigen Katalog der kaiserlichen Gemäldegallerie, und endlich das *Süan-ho-po-ku-t'u-lu* (宣和博古圖錄), die durch ihre Abbildungen besonders werthvolle Beschreibung der alten Bronzen [1]). Seit jener Zeit

1) Der Zusatz *Süan-ho* (宣和) in den genannten Titeln bezieht sich nicht auf die allerdings der Regierungszeit des *Hui-tsung* angehörige Periode dieses Namens (d. i. 1119—1126), sondern auf den Palast *Süan-ho* (宣和殿), in dem sowohl die Bronzen wie die Handschriften und Gemälde untergebracht waren. *Ts'm.*, Kap. 115, p. 8. Der Verfasser des grossen Kataloges ist bemüht nachzuweisen, dass das *Po-ku-tu-lu* bereits im Anfang der Periode *Ta-kuan* (1107—1111) vorgelegen hat. Auf keinen Fall aber ist dieses

ist eine Reihe hervorragender Werke entstanden, in denen Inschriften sowohl wie Zeichnungen abgebildet und beschrieben werden und in deren Titel der Ausdruck *Kin-schï* (金石), *lit.* »Metall und Stein", auf das Material der beschriebenen Schrift- und Kunstdenkmäler deutet, wie in dem Titel *Kin-schï-lu* (金石錄), »Repertorium für Metall- und Steininschriften". Die noch jetzt vorhandenen Werke dieser Art sind im grossen Pekinger Katalog beschrieben (*Ts'm.*, Kapp. 86 und 87 *passim*; vgl. Wylie, p. 61 ff.); doch beschränken sich viele nur auf Inschriften, ohne den Versuch einer facsimilierten Wiedergabe, während andere sich durch mehr oder weniger sorgfältige Rubbings oder durch Nachzeichnung entstandene Illustrationen auszeichnen. Das vorliegende Werk konnte natürlich als Kind des 19. Jahrhunderts in den grossen Katalog nicht mehr aufgenommen werden und ist wohl daher trotz seiner Bedeutung Wylie

---

Werk unter dem Kaiser *Kién-lung* (1736—1796) entstanden, wie von Richthofen anzunehmen scheint, wenn er (China, Bd. I, p. 370) in Bezug auf die ältesten Bronzen sagt: „Eine öffentliche Sammlung desselben wurde unter Kaiser *Kien-lung* veranstaltet. Derselbe liess ein bändereiches Prachtwerk in Folio (*Po-ku-tu*) herausgeben, in welchem gegen 900 Gefässe der Dynastien *Shang*, *Chou* und *Han* nebst den darauf befindlichen Inschriften abgebildet und beschrieben, und die letzteren, so gut man es vermochte, interpretirt wurden. Jetzt existirt das Museum nicht mehr", u.s.w. Das Museum, dem die Bronzen des *Po-ku-t'u* angehörten, war das das *Hui-tsung* im 12. Jahrhundert, nicht das das *Kién-lung*. Von Richthofen verwechselt vermuthlich das *Po-ku-t'u* mit dem *Si-ts'ing-ku-kién* (西清古鑑), das auf Grund eines Cabinetsbefehls vom December 1749 von den Gelehrten *Kién-lung*'s als reich illustrierter Pracht-Katalog der damaligen Sammlung bearbeitet und herausgegeben wurde, das jedoch dem *Po-ku-t'u* als Denkmal früher Kunstkritik an Wichtigkeit bedeutend nachsteht. Aus der Besprechung des grossen Katalogs schliesse ich, dass die Editio princeps des *Po-ku-t'u-lu* nicht mehr vorhanden ist. Doch erfahren wir aus der Bibliographie *Pi-sung-t'ou Tsang-schu-tschï* vom Jahre 1882 (N°. 147 meiner ersten Sammlung von chines. Druckwerken, jetzt der Königl. Bibliothek zu Berlin angehörend), dass die zweite Ausgabe von den Jahren 1308 bis 1312 eine genaue Wiederholung der ersten ist und dass alle späteren Ausgaben in reduciertem Format gedruckt sind. Die Abbildungen haben dabei bedeutend gelitten. Wer sich daher von den Mustern der ältesten Bronzen eine möglichst genaue Vorstellung machen will, bemühe sich auf die Königl. Bibliothek in Berlin wegen der zweiten Ausgabe (Folio), genannt *Tschï-ta Po-ku-t'u-lu* (至大博古圖錄).

entgangen [1]). Die 12 Bände (*pön*) in Folio, in denen es verkauft wird, sind in zwei Abtheilungen von je 6 Bänden,

---

1) Unter den nach der Herausgabe des *Ts'ung-mu* entstandenen grösseren epigraphischen Sammelwerken ist besonders das auch von Wylie erwähnte *Kin-schï-ts'ui-pién* (金石萃編) vom Jahre 1805 zu nennen. Im Jahre 1886 erschien unter dem Titel *Kin-schï-ts'ung-shu* (金石叢書) eine Sammlung älterer Inschriftenwerke, die im Buchhandel leicht zu beschaffen und wegen ihrer Handlichkeit da, wo es nur auf Wiedergabe der Texte in zuverlässigen Transscriptionen handelt, sehr zu empfehlen ist. Sie enthält die folgenden Werke:

1°. *Kin-schï-lio* (金石略) in 3 Büchern. Inschriften von den ältesten Zeiten bis zur Dynastie *T'ang*. Von *P'u T'ién-tsch'öng* (莆田鄭), Dyn. *Sung*.

2°. *Yüan-föng-kin-schï-pa-weï* (元豐金石跋尾), von *Nan Föng-tsöng* (南豐曾), Dyn. *Sung*, enthält Inschriften-Texte, die in den Jahren 1078 bis 1086 gesammelt wurden.

3°. *Ku-k'o-ts'ung-tsch'au* (古刻叢鈔), von *T'au Tsung-i* (陶宗儀), Dyn. *Ming*. Vgl. *Ts'm.* Kap. 86, p. 23.

4°. *Kin-hié-lin-lang* (金薤琳琅) in 20 Büchern mit Supplement von *Tu Mu* (都穆), Dyn. *Ming*. Vgl. *Ts'm.* Kap. 86, p. 27.

5°. *Kin-schï-ku-wön* (金石古文), in 14 Büchern von *Yang Shöng-an* (楊升菴); dies ist der Schriftstellername des Philosophen *Yang Schön* (楊慎), eines Zeitgenossen Melanchthon's (Biogr. *Ming-schï*, Kap. 192, p. 1 ff.; vgl. Mayers, *Manual*, p. 270), dessen seiner Zeit berühmte Werke durch das Sammelwerk *Han-hai* seines Landsmanns *Li T'iao-schan* in Erinnerung gebracht wurden. Auch das *Kin-schï-ku-wön* findet sich im *Han-hai* (Abth. 16) neben zahlreichen poetischen, philosophischen und philologischen Arbeiten des *Shöng-an* abgedruckt.

6°. *Schï-mo-tsién-hua* (石墨鐫華), in 6 Büchern mit 2 Supplementen von *Tschau Hién* (趙崡). *Ts'm.* Kap. 86, p. 30; vgl. Wylie, p. 62.

7°. *Kin-schï-schï* (金石史), in 2 Büchern von *Kuo Tsung-tsch'ang* (郭宗昌). *Ts'm.* und Wylie, *l. c.*

8°. *T'ing-lin-wön-tsi* (亭林文集), in 6 Büchern und Supplement von *Ku Yen-wu* (顧炎武), genannt *T'ing-lin* (亭林), 17. Jahrh., Biogr. im *Kuo-tschau-sién-tschöng-schï-lio* (國朝先正事略), Kap. 27, p. 8 ff.; vgl. Mayers, p. 88.

9°. *Schï-siau-pién* (識小編), in 2 Büchern von *Tung Föng-yüan* (董豐垣), 18. Jahrh. *Ts'm.*, Kap. 119, p. 28.

10°. *Köng-tzï-siau-hia-ki* (庚子銷夏記), in 8 Büchern von *Sun T'ui-ku* (孫退谷) Das Datum der Vorrede 1761 bezieht sich auf eine verbesserte spätere Ausgabe des ursprünglich im Sommer des Jahres *Köng-tzï*, d. i. 1660, bearbeiteten Werkes. *Ts'm.*, Kap. 113, p. 24; vgl. Wylie, p. 110 f.

nämlich A. *Kin* (金), Metallarbeiten, und B. *Schï* (石), Steinarbeiten, getheilt, deren Inhalt ich flüchtig mittheile.

A. *Kin-so* (金索). Erklärung der Metallarbeiten.

Band 1. *Opfergefässe* und *Glocken*. Die in diesem Bande enthaltenen Abbildungen bilden eine werthvolle Ergänzung zu den früheren Werken, besonders dem *Po-ku-t'u-lu* und Kién-lung's *Si-ts'ing-ku-kién*. Besondere Aufmerksamkeit ist den Gefässinschriften gewidmet. Da es sich hier nicht um eine Museums-Sammlung handelt, so ist der Name des Besitzers bei den verschiedenen Alterthümern angegeben; da es sich ferner um Dinge handelt, die noch in den zwanziger Jahren unseres Jahrhunderts vorhanden waren, dergleichen Familienschätze aber, wo es die Umstände irgendwie gestatten, sorgfältig aufbewahrt werden, so verlohnt es sich der Mühe, über den Verbleib dieser Kunstschätze Nachforschungen anzustellen. Wenn auch von den kaiserlichen Sammlungen ein grosser Theil während des englisch-französischen Krieges nach Europa, namentlich nach Frankreich gekommen ist, so dürfen wir doch erwarten, dass sich noch endlose Schätze in den Händen reicher Privatleute in den Provinzen befinden. Zu den letzteren gehörten zweifellos die Herausgeber des *Kin-schï-so*, da eine bedeutende Anzahl augenscheinlich höchst werthvoller Stücke als im Besitz des *Föng Yün-p'öng*, genannt *Yen-hai* (晏海), des älteren Bruders, befindlich angegeben werden. Diese Sammlung könnte wohl bei der Familie *Föng* oder deren Erben geblieben sein. Einige Stücke stammen aus dem Besitz des Provinzial-Schatzmeisters *K'ung Ts'üan-k'i* (孔荃溪), der sie in der Provinz *Shönsi* erworben hatte, wo bei Gelegenheit der Erdarbeiten im Löss des Weï-Thales alte Bronzefunde nicht selten sind (vgl. von Richthofen, *China*, Bd. I, p. 370). Der Schatz-

meister *K'ung* gehörte zu der Familie dieses Namens, die ihren Stammbaum auf Confucius zurückführt und die noch vor wenigen Jahren durch einen *K'ung* als Zoll-Superintendenten in Hankow vertreten war; man darf auf den Familien-Sitzen solcher alter Geschlechter noch am ersten Ererbtes oder zu bereits vorhandenen Sammlungen Hinzuerworbenes erwarten. Einige Stücke gehörten einem *Yé Tung-hiang* (葉東鄉) in Hanyang bei Hankow. Kommen dergleichen Werthstücke auf den Markt, so geschieht dies meist in Folge eines Familien-Nothstandes oder nach dem Tode eines grossen Kunst-Mäcens, dessen Wittwe, Nebenfrauen, Söhne, Neffen, u.s.w., den alten Hausrath oft mit recht unehrerbietigen Augen ansehen; auch sind Diebstähle nicht selten, und der Curiositäten-Händler in China denkt über Hehlerei meist anders wie sein europäischer College. Die Abbildungen des *Kin-schï-so* sind oft recht unzuverlässig, was sich auch von anderen illustrierten Werken der Chinesen sagen lässt. »Rule of thumb" ist das Prinzip, wonach gearbeitet wird; das geht aus jedem Vergleich der verschiedenen Ausgaben des *Po-ku-t'u-lu* hervor, von welchem Werke ich nur *eine* Vertrauen erweckende Ausgabe kenne, nämlich die von 1308—1312, in Folio-Format, deren einziges mir je zu Gesicht gekommenes Exemplar, etwa zwei Drittel des gesammten Werkes darstellend, sich jetzt im Besitze der Königlichen Bibliothek zu Berlin befindet. Ein vorzügliches Exemplar des *Si-ts'ing-ku-kién*, wenn ich nicht irre aus dem Besitze des Herrn von Richthofen stammend, gehört der Bibliothek des Berliner Kunstgewerbe-Museums. Die Illustrationen dieses modernen Werkes sind zum Theil sorgfältig ausgeführt, doch lässt sich über ihre Zuverlässigkeit nur durch Vergleich mit den Originalen urtheilen. Wie leicht selbst Herausgeber vom Schlage der Gebrüder *Föng* es mit ihren Illustrationen nehmen, mag aus einem Vergleich der im

ersten Bande mitgetheilten Abbildung des berühmten *Ting* [1]) der Silberinsel bei Chinkiang hervorgehen, eines der seltenen von der chinesischen Kritik für echt gehaltenen Denkmäler der Periode *Tschóu*, das eine besondere Literatur hervorgerufen hat [2]). Ich war zufällig in der Lage, vom Original eine photographische Aufnahme herzustellen, als ich im Herbst 1892 bei Gelegenheit eines Besuchs der Silberinsel in Gesellschaft des M. Henri Bryois, Correspondenten des Pariser »Figaro", das sonst von den eifersüchtigen Mönchen mit Argusaugen bewachte Gefäss in einer offenen Halle in den Händen einiger Arbeiter fand, die damit beschäftigt waren, durchgepauste Abzüge von der darauf befindlichen Inschrift anzufertigen. Als Entschuldigung mag den Herausgebern des *Kin-schï-so* der Umstand gelten, dass sie nur die Inschrift, und zwar nach einem vom Kreisvorsteher *Tschang Jun-pu* (張潤浦) aus Chinkiang mitgebrachten Abklatsch, copierten.

---

1) Es ist nicht rathsam diesen Ausdruck, dem englischen „tripod" entsprechend mit „Dreifuss" wiederzugeben, da die Definition von Richthofens, „unter *Ting* versteht man eine Art Urnen mit *drei Füssen* und zwei Ohren" (*China*, l. c.) nicht ganz zutreffend ist. Es giebt zahlreiche *Ting* mit *vier* Füssen, und von Richthofen (p. 370) bildet selbst ein solches Gefäss ab. Da man heutzutage diese sowohl wie andere Urnen- und Beckenformen häufig als Räuchergefässe verwendet sieht, so werden sie von Engländern oft als „censers" (Rauchfässer) bezeichnet, was wiederum ihrem ursprünglichen Zweck nicht entspricht, der dem Opferdienste galt, wobei das *Ting* als Behälter für Speisen diente, während andere Gefässformen, wie das *Tsio* (vgl. die Abbildung bei von Richthofen, p. 370, Fig. 27) und das *Tsun*, als Libationsgefässe zu betrachten sind.

2) Vgl. das *Tsiau-schan-ku-ting-k'au* (焦山古鼎攷, „Untersuchungen über das alte *Ting* der Silberinsel, *Tsiau-schan*", Wylie, p. 115), das *Tschóu-wu-tschuan-ting-ming-k'au* (周無專鼎銘攷) des Astronomen *Lo Ming-hiang* (Wylie, p. 101), sowie die verschiedenen Localchroniken, wie die Chronik der Silberinsel (*Tsiau-schan-tschï*, 焦山志, Wylie, p. 43), das *Tan-tu-hién-tschï* (丹徒縣志), die Chronik von *Chinkiang*, und ähnliche Werke. Die Inschrift nebst Transscription und kritischem Apparat ist im *Kin-schï-ts'ui-pién*, Kap. 3, p. 1 ff. abgedruckt.

Ein Vergleich dieser Originalaufnahme mit der Illustration des *Kin-schï-so* (Abth. *Kin*, Bd. I, Fol. 14) zeigt, wie oberflächlich chinesische Kunstkritiker bei ihren Illustrationen zu Werke gehen können. Das hier abgebildete »Ting der »Silberinsel" scheint lediglich nach dem Gedächtniss gezeichnet zu sein; denn der Zeichner hatte das Original seit 1813 nicht gesehen. Wir dürfen annehmen, dass solche Phantasiegebilde in den besseren Werken einschliesslich des *Kin-schï-so* nicht die Regel bilden. Das *Kin-schï-so* wurde in *Yen-tschóu-fu* gedruckt, einer Stadt, die in der Nachbarschaft von *K'ü-fóu*, der Stadt des Confucius, liegt. Dort aber wurde der grösste

Fig. 1-2. Das *Wu-tschuan-ting* der Silberinsel bei Chinkiang (nach der Untersuchung des Astronomen Lo Ming-hiang v. J. 812 vor Chr.).
a. Illustration des *Kin-schï-so*. *b.* Originalaufnahme.

Theil der von den Herausgebern beschriebenen Bronzen aufbe-

wahrt; wir dürfen daher annehmen, dass ihre Beschreibung sowohl wie die Zeichnung der Abbildungen auf Autopsie gegründet sind. Dasselbe dürfen wir von den Stücken erwarten, die sich im Privatbesitz der Herausgeber befanden. Hier dürfen wir grössere Genauigkeit in der Zeichnung voraussetzen, was ich durch ein Opfergefäss aus meinem eigenen Besitz, einer der in grosser Zahl vorhandenen Nachahmungen des sogenannten *Po-i* (伯彝) der Dynastie *Tschóu* [1]) (S. Fig. 3), bestätigen kann, obgleich auch hier geringe Abweichungen, wie z.B. in der Zahl der zur Ausfüllung leerer Flächen dienenden Mäander-Elemente, sich geltend machen. Hauptsache sind, wie gesagt, den Herausgebern die Inschriften, und mit den Transscriptionen, die mit gründlicher Sachkenntniss bei genügend kritischem Misstrauen

Fig. 3. Illustration des *Kin-schï-so.*

Fig. 4. Photographie eines Bronzeabgusses desselben Gefässes.

1) Einer jener Nachgüsse befindet sich in der ethnographischen Abtheilung der Grossherzogl. Vereinigten Sammlungen zu Karlsruhe.

gegen Unentzifferbares und Zweifelhaftes behandelt sind, bilden die zwölf Bände ihres Werkes eine werthvolle Bereicherung unseres chinesischen epigraphischen Wissens. Die landläufigen Nachschlagewerke für archaische und archaistische Schriftformen lassen uns namentlich bei den älteren Hieroglyphen häufig im Stich, so dass wir bei ihrer Entzifferung auf Analogien mit gleichzeitigem Material an alten Inschriften angewiesen sind. Jede mit Erfolg entzifferte, früher unbekannte Inschrift kann daher als Ergänzung des *Schuo-wön* (vgl. Wylie, p. 8) angesehen werden. Wer sich die Mühe nehmen wollte, aus den gegen zwei Jahrtausende deckenden Inschriften des *Kin-schï-so* eine vergleichende Zusammenstellung der verschiedenen Formen z.B. für das Zeichen *schóu* (壽), »langes Leben", anzufertigen, das noch heutigen Tages ein wahrer Spielball epigraphischer Laune genannt zu werden verdient, wird erstaunt sein über die Schwierigkeiten, die sich jedem entgegenstellen müssen, der nur mit Handbüchern ausgerüstet an diesen Gegenstand herantritt. Ich entlehne dem ersten Bande folgende Hieroglyphen und archaischen Formen der Dynastien *Schang* und *Tschóu*.

Fig. 5.

= 斧 *fu*, »Axt". Einem *Tsio* der Dynastie *Schang* entlehnt.

Fig. 6.

= 蠆 *tsch'ai*, »der Stachel des Scorpions", auf einem *Ku* (觚) der Dynastie *Schang*. Seltene Form [1]).

1) Vgl. *Po-ku-t'u-lu*, Kap. 1, p. 28 f., wo auf eine spätere Form (Fig. 7) verwiesen wird, die im *Schuo-wön* (Schlüssel 471) mit Verdoppelung des Klassenhaupts als (Fig. 8) erscheint. Die als Besitzmarke auf dem *Tsch'ai-ting* des *Po-ku-t'u-lu* eingegrabene Hieroglyphe (Fig. 9) steht der obigen Figur ziemlich nahe.

Fig. 7.

Fig. 8.

Fig. 9.

Fig. 10.

Vom Deckel eines Opfergefässes der Dynastie *Tschóu.*

Fig. 11.

Glockeninschrift, Dynastie *Tschóu.* Häufige Form.

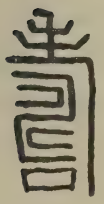


Fig. 12.

Schuo-wön, Schlüssel 302.

Varianten für 壽, *schóu*, »langes Leben".

Fig 13.

= 天, *t'ién*, »Himmel". In einer Urnen-Inschrift der Dyn. *Tschóu*, in dem Ausdruck *t'ién-tzï*, »Sohn des Himmels". S. das für die Kenntniss der chinesischen Hieroglyphik wichtige Inschriftenwerk des Archaeologen Yüan Yüan, *Tsi-ku-tschai-tschung-ting-i-k'i-k'uan-schï* (積古齋鐘鼎彝器欵識), Kap. 5, p. 13, *et passim*. Vgl. *Schuowön*, Schlüssel 1, wo der dicke Kopf als Querstrich erscheint [1]).

---

1) Vor einigen Jahren wurde in der Nieder-Lausitz ein 10 cm. hohes röthliches Thongefäss mit vier rohen Zeichnungen gefunden, von denen der Berichterstatter (*Verhandlungen der Berliner Geselisch. f. Anthropol.*, etc., 1887, p. 721) sagt, dass sie „kaum anders, wie als *Menschenfigur* gedeutet werden können: ein senkrechter, oben verdickter Strich theilt sich unten in zwei, fast unter einem rechten Winkel aufeinander stossende Linien, welche allerdings etwas kurz sind; die Arme sind durch gekrümmte, nach dem Körper hin geneigte Striche bezeichnet". Die chinesische Hieroglyphe für „Himmel" lässt sich kaum genauer beschreiben und gleicht der Figur auf jenem Gefäss, das sich jetzt in der Sammlung nordischer Alterthümer des Berliner Museums für Völkerkunde befindet, wie ein Ei dem anderen. Das Beispiel zeigt wohl nur, wie sich ornamentale Ideen auf

Fig. 14.

= 雷, *leï*, Donner, auf einer Glockeninschrift der Dyn. *Tschóu*. Vgl. damit

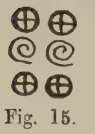


Fig. 15.

leï, Donner, *Schuo-wön*, Schlüssel 422, sowie die Figuren zur Erklärung des Mäanders in meinen »Chines. Studien", Bd. I, p. 234 ff. [1]).

Fig. 16.

= 子, *tzï*, Kind, Sohn.

Fig. 17.

= 孫, *sun*, Enkel.

Wohl die am Häufigsten wiederkehrenden Hieroglyphen auf alten Familienurnen, Glocken, u.s.w.

Fig. 18.

= 父, *fu*, Vater.

Band 2 handelt von alten *Bronze-Waffen* und *Geräthen*, von denen die ersteren den prähistorischen Bronzefunden Europa's nicht unähnlich sind. Von Interesse sind zunächst die Abbildungen von drei gegen 21—25 cm. langen Lanzenspitzen (*k'ü*, 鑹), augenscheinlich ohne Stiel-Loch, aber mit einer nach unten

---

heterogenen Gebieten begegnen können; sonst dürfte ein Zusammenhang zwischen den vielleicht gleichzeitigen alten Bildern kaum nachzuweisen sein.

1) Seit der Veröffentlichung meiner Mäanderstudien habe ich zahlreiche bildliche Darstellungen des japanischen Kaminari (Donnergottes, chin. *leï-schön*) gesehen, die den Gott als Drachen mit der Himmelstrommel und dem Tomoye in Zusammenhang bringen, so u. A. auf der schönen Abbildung eines Stichblattes bei Huish, *Japan and its Art*, p. 16. Eine Spirale (Fig. 19), umgeben von Wolken-Symbolen, findet sich auf einer alten Glocke im 1. Bande des *Kin-schï-so*, ad finem.

Fig. 19.

offenen, nach oben, da wo das solide Geräth einsetzt, ornamental abgegrenzten Kapsel zur Befestigung des Holz-Schaftes, an deren beiden Seiten Hieroglyphen im Stile der Dynastie *Schang* eingegraben sind. (S. Fig. 20.)

a. Die beiden Seiten einerLanzenspitze (18. bis 12. Jahrh. v. Chr. Ursprüngliche Länge 21½ cm.).

b. Schaftkapsel, Rückseite, mit Hieroglyphe für *ko* (戈), »Speer", die, wenn diese Lesung richtig ist, auf ein noch älteres kurzstieliges hellebardenartiges Geräth zu deuten scheint.

c. Desgl. Vorderseite mit Hieroglyphe für *pao* (寶), »werthvoll", mit dem vorigen zusammen als *pao-ko*, »Pracht-Lanze", zu lesen. Die Entzifferung beider Zeichen ist zweifelhaft.

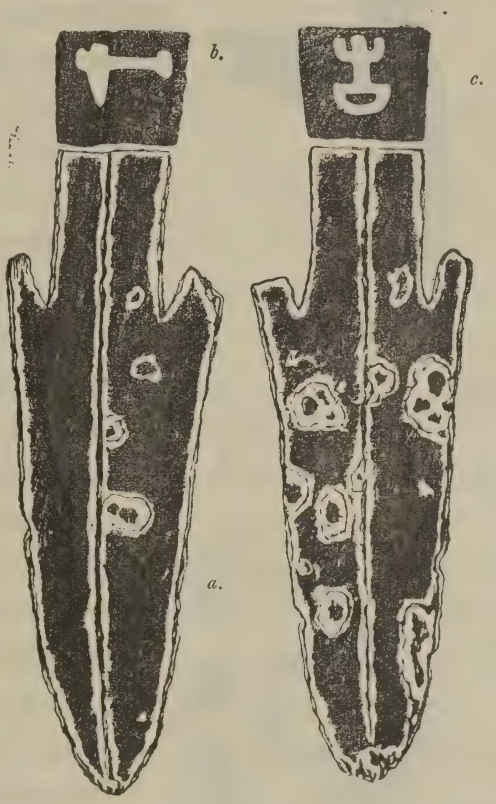


Fig. 20. Alte Lanzenspitze (*k'ü*) mit den Hieroglyphen für *pau*, »kostbar", und *ko*, »Speer". Nach *Kin-schï-so*, Abth. *Kin*, Bd. 2.

Ein *K'ü* mit kürzerer Spitze gehört der Dynastie *Tschóu* (12. bis 3. Jahrh. vor Chr.) an; desgleichen ein als »sehr alt" beschriebenes Instrument, dessen Vorderfläche mit dem in der Gefäss-Ornamentik so viel verwendeten Kopf des Ungeheuers *T'ao-t'ié* bedeckt ist [1]).

1) Zwei Lanzenspitzen (*k'ü*) der Dynastie *Han*, vermuthlich vor-christlichen Ursprungs,

Es folgt eine nicht unbeträchtliche Zahl von Hellebarden (*ko*, 戈) der Dynastien *Schang* und *Tschóu*. Die alt-chinesische Hellebarde bestand aus einem vier bis sieben Zoll langen zweischneidigen Messer mit durchlöchertem Griff, der zum Befestigen in einem Schaftspalt diente. (S. Fig. 21). Man sieht dergleichen Bronze-Waffen jetzt noch häufig in den Händen der Händler, doch dürften die meisten nur Abgüsse echter Antiken sein. Von den im *Kin-schï-so* dargestellten alten Waffen befanden sich seiner Zeit mehrere im Besitz eines Unter-Präfecten namens *Huang Siau-sung* (黃小松). Eine andere Art Hellebarde mit Axtartiger Schneide, *Ts'i* (戚) genannt, die keine Inschriften enthält, gleicht mehr einem Prunkgeräth als einer Waffe, wenn wir die sorgfältig ornamentierten Stücke aus der Sammlung *Kién-lung*'s (*Si-ts'ing-ku-kién*, Kap. 37, pp. 5 bis 10) oder die beiden Streitäxte im *Po-ku-t'u-lu* (Kap. 26, p. 49 f.) in Betracht ziehen. Kriegerischer sieht das *Ts'i* des *Kin-schï-so* aus (Fig. 22), das der Herausgeber im Frühjahr 1821 bei einem Besuche in *K'ü-fóu*, der Stadt des Confucius, im Besitze eines Magister *K'ung* [1]) antraf. Die Länge des Axtblattes beträgt 10 cm. bei einer Tiefe von 7 cm. Ein anderes

Fig. 21. Alt-chinesische Hellebarde (*Ko*). Nach *Kin-schï-so*, Abth. *Kin*, Bd. 2.

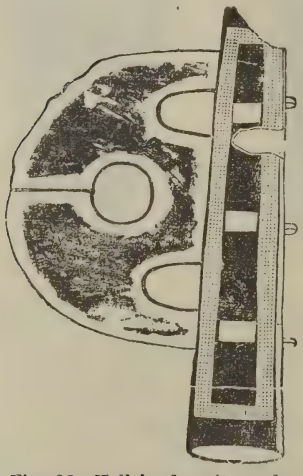


Fig. 22. Hellebarde mit runder Klinge (*Ts'i*). Nach d. *Kin-schï-so*.

finden sich im *Si-ts'ing-ku-kién* (Kap. 38, pp. 9 u. 10) beschrieben und abgebildet. Sie sind ähnlich in der Form, nur wird der Stil seitlich eingesteckt, sodass die Waffe mehr einer Picke als einer Lanze gleicht.

1) Vermuthlich eines Nachkommen des Confucius.

mehr unserer Axt ähnliches Instrument (Fig. 23) von geringeren Dimensionen wurde im Sommer 1781 in Lo-yang, der Hauptstadt der späteren *Han*, gefunden; endlich ein Stück von der Form einer gewöhnlichen europäischen Hausaxt, mit grobem Ornament im Herbst 1813 bei *Lu-schï-hién* zwischen *Si-ngan* und *K'ai-fŏng-fu*. Bronzene Pfeilspitzen (*tsién-tsu*, 箭鏃), Armbrust-Pfeile (*nu-shï*, 弩矢), Armbrust-Drücker (*nu-ki*, 弩機), eine Lanzenspitze und eine Schlachtkeule (*tsch'ui*, 椎), die beiden letzteren im Besitze des genannten Unter-Präfecten, die Inschrift eines $4^2/_{10}$ chinesische Fuss langen Schwertes und ein eiserner Stab, scepterartig, über sechs Fuss lang und nach heutigem Gewicht 15 Kätty wiegend, *pién* (鞭, *lit.* Peitsche) genannt, beschliessen die Gruppe der Waffen. Die Armbrust-Drücker verschiedener Construction bilden einen wichtigen Gegenstand der chinesischen Alterthumsforschung. Die im *Po-ku-t'u-lu* (Kap. 27) abgebildeten sieben Drücker aus dem Museum des 12. Jahrhunderts, von denen sechs mit eingelegten Silbermustern verziert sind, sowie die einfacheren des Kién-lung (*Si-ts'ing-ku-kién*, Kap. 38, p. 6 f.), stammen aus der Zeit der *Han* und enthalten mit Ausnahme des ersten im *Po-ku-t'u-lu* besprochenen Instrumentes vom Jahre 124 nach Chr. keine Inschriften, die auf ihr genaueres Alter schliessen lassen, ein Nachtheil, der den im *Kin-schï-so* mitgetheilten Stücken nicht anhaftet. Schon im 11. Jahrhundert gehörten nach *Ou-yang Siu* die Alterthümer der westlichen *Han* zu den grössten Seltenheiten, weshalb die Verfasser des *Kin-schï-so* den Besitzer zweier Armbrust-Drücker

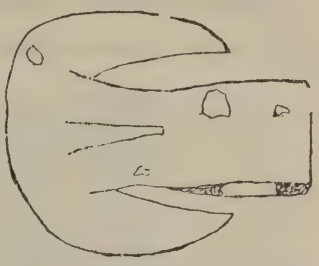


Fig. 23. Alte Streitaxt (*Ts'i*). Nach d. *Kin-schï-so*.

aus jener Zeit, den Taotai von Tsi-tung in Schantung namens *Ho Huan-tschai* (何緩齋), ganz besonders glücklich preisen. Der eine derselben (Fig. 24) stammt laut Inschrift aus dem Jahre 30 vor Chr. Es werden ferner noch abgebildet und besprochen Drücker aus den Jahren 161, 218, 259, 241, 242 und 366 nach Chr.

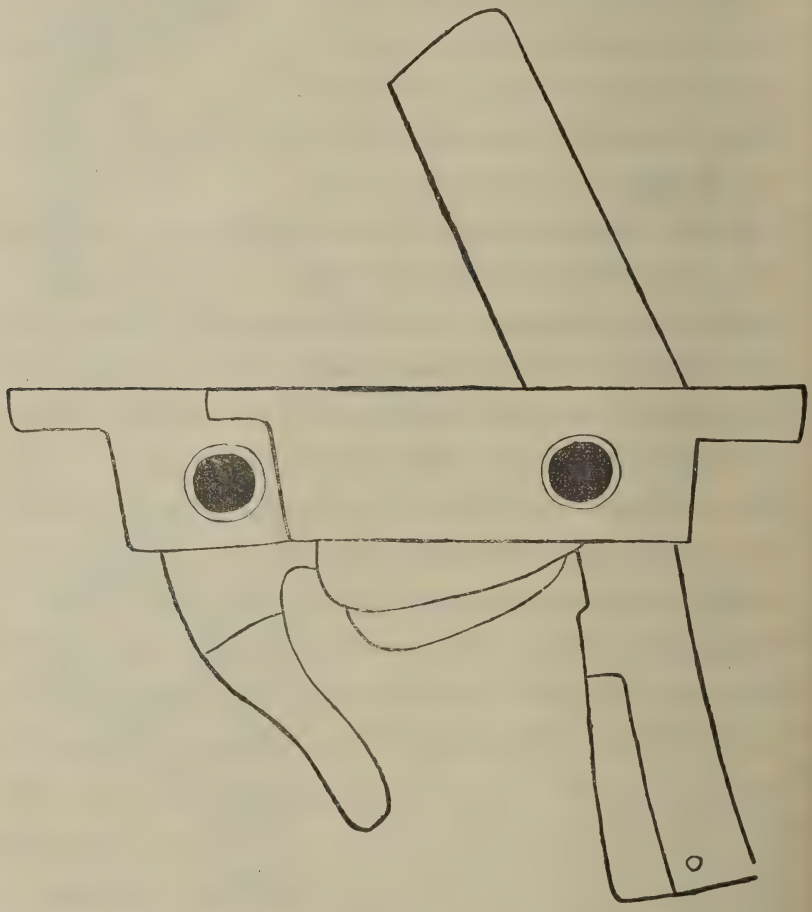


Fig. 24. Armbrust-Drücker v. J. 30 vor Chr.
Nach *Kin-schï-so*, Abth. *Kin*, Bd. 2.

Der Besprechung der Waffen folgt wiederum eine Schilderung von Glocken, jedoch nicht von der Art der im ersten Bande beschriebenen Tempelglocke (*tschung*, 鐘), die bei verschiedener Aufhängung sich von unseren Glocken durch das

Fehlen eines Klöppels auszeichnet. Die Tempelglocke, die in der grossen Altarhalle rechts vom Eingang gegenüber einer grossen Trommel in einem besonderen Gerüst aufgehängt ist (S. Fig. 25), wird mit einem an zwei von der Decke herabhängenden Stricken befestigten, bei kleineren Glocken mit der Hand geführten Holzblock angeschlagen. Das ist die eigentliche Gebetglocke, meist tief und weithin tönend; ich hörte sie täglich, leider auch zu jeder Zeit der Nacht, von den zahlreichen Tempeln meiner Nachbarschaft in Chungking ertönen. Mit dreizehn heftigen Schlägen wird, wie es scheint, die Gottheit angerufen, worauf unter vierzehn Schlägen mit ganz bestimmten längeren und kürzeren Pausen vermuthlich ein Gebet vorgetragen wird [1]). Von der Tempelglocke (*tschung*) ist wohl zu unterscheiden die Handglocke (*to*, 鐸), die, mit einem Klöpfel ausgerüstet, nicht angeschlagen, sondern geläutet wird und statt der Krone mit einem Stiel- oder Henkelförmigen Griff versehen ist, wie auch die verwandte

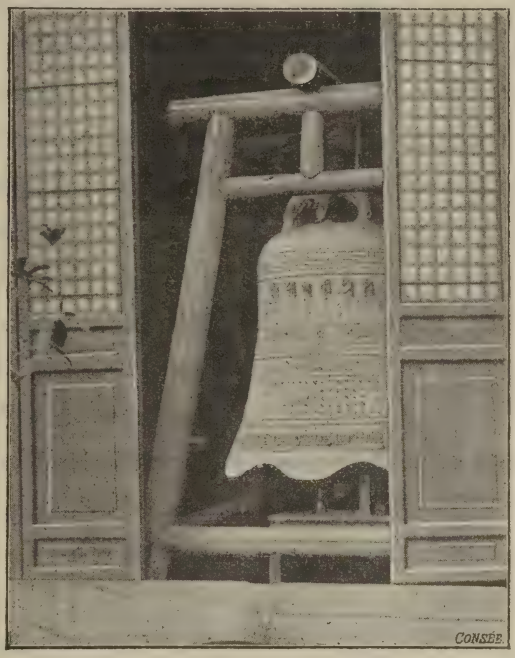


Fig. 25. Tempelglocke in einem buddhistischen Kloster bei Chinkiang. Nach der Natur aufgenommen von Prof. Hirth.

1) Vielleicht kann uns Prof. de Groot über die Bedeutung dieser in Chungking so oft gehörten dreizehn und vierzehn Glockenschläge Auskunft geben.

Glockenart *tschöng* (鉦) [1]), wie in Fig. 26 angedeutet. Im *Kin-schï-so* werden wir mit einer kleineren Form des *To* mit Henkelgriff bekannt gemacht, in ihren kleinsten Formen *ling* (鈴) genannt (Fig. 27) und der Dynastie *Han* angehörig, die, wie alle Glockenarten meist mit Inschriften versehen war.

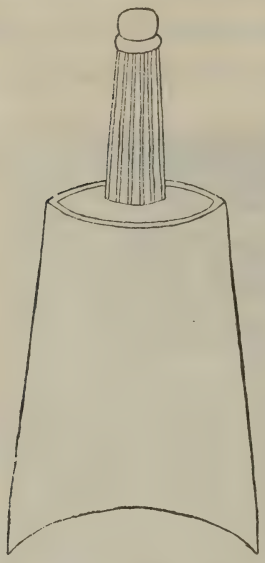


Fig. 26. Handglocke (*to* 鐸) nach *Kin-schï-so*, Abth. *Kin*, Bd. 2.

Ausser einigen antiken Opfergefässen nicht unbekannter Art enthält der zweite Band ein merkwürdiges Ornament aus Bronze, das der ältere der beiden Herausgeber in *Su-tschóu* gesehen haben will. Auf einem Gestell, das einem stilisierten Pferdekopf mit Hals ähnlich sieht, steht eine menschliche Figur mit alt-chinesischer Haartracht, jedoch schwarzen Stiefeln modernsten Schnittes [2]), die linke Hand am Gürtel haltend, mit der rechten vor sich hin deutend. Es ist damit, wie auch die Herausgeber im Titel der Abbildung, *tschï-nan-tschö-schï* (指南車飾), andeuten, zweifellos das Ornament des nach Süden weisenden Wagens gemeint, der, einer schlecht beglaubigten Legende zu Folge, mit einem stets nach Süden weisenden Männchen versehen, bereits um das

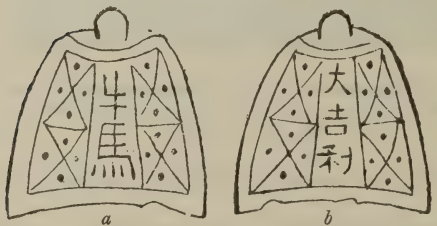


Fig. 27. Vieh-Schelle (*ling*, 鈴) aus der Zeit der *Han*, mit der Legende
a) *niu-ma*, „Rind und Pferd".
b) *ta-ki-li*, „Gross Glück und Gewinn".

1) Das alte *Tschöng* war weder ein *Gong* („a gong used to sound a retreat to troops", Giles, N°. 695) noch eine Cymbel („cymbals, or small gongs, set in a frame", Williams, p. 74), sondern eine Glocke von der Art des *To* oder des *Ling* (鈴) und gehörte zu den unter dem Namen *Nau* (鐃), d. i. „Handschellen", begriffenen musikalischen Instru-

Jahr 1110 vor Chr. bekannt und in fünf Exemplaren einer nach Tungking zurückkehrenden Gesandtschaft als Wegweiser mitgegeben wurde. Ich schliesse mich den durch Von Richthofen (*China*, Bd. I, pp. 388 und 432) ausgesprochenen Zweifeln über das so frühe Bekanntsein der Chinesen mit der Magnetnadel vollkommen an und füge nur hinzu, dass bereits im Jahre 1023, sowie später im Jahre 1107, der Versuch gemacht wurde, den damals lediglich durch die Literatur bekannten »südweisenden Wagen" nachzuerfinden, ohne dass man dabei an die Magnetnadel gedacht hätte, deren Zusammenhang mit einer, wenn auch noch so leichten menschlichen Figur überhaupt kaum denkbar ist. Dieser südweisende Wagen des Kaisers *Jön-tsung* wird als ein aus neun Zahnrädern bestehender Mechanismus im *Sung-schï* (Kap. 149, p. 15) ausführlich geschildert und *Ma Tuan-lin*, der im Anfang des 14. Jahrhunderts schrieb, theilt bei der Besprechung des angeblich dem Kaiser *Huang-ti* als Wegweiser bei nebligem Wetter in flachen Ebenen dienenden Wagens diese Schilderungen mit, ohne die zu seiner Zeit wohlbekannte Magnetnadel zu erwähnen (S. *Wön-hién-t'ung-k'au*, Kap. 117, p. 18 ff.). Dass die beschriebenen Maschinen wirklich construiert und irgendwo im Kaiserpalaste der *Sung* aufbewahrt wurden, ist bei der Zuverlässigkeit solcher Aufzeichnungen nicht unwahrscheinlich; doch möchte ich die Frage, ob der Apparat auch wirklich den an ihn gestellten Anforderungen entsprechen konnte, nicht eher beantworten, bis mich ein erfahrener Tech-

---

menten (Vgl. *K'ang-hi*, s. v. 鉦：鐃類也似鈴柄中上下通.), doch war der stielförmige Griff durchbohrt und oben offen, was beim *To* nicht der Fall war. S. die Abbildungen im *Po-ku-t'u-lu*, Kap. 26, p. 33 ff., sowie das dieser Klasse von Instrumenten gewidmete Kapitel im *T'u-schu-tsi-tsch'öng* 29, Kap. 99.

2) In alten Zeiten gab es überhaupt nur Pantoffeln (*si*, 舄), Schuhe (*li*, 履) und Sandalen (*kü*, 屨); man kannte keine Stiefel (*hüé*, 靴), weshalb auch das Zeichen für Stiefel in den Klassikern nicht vorkommt. *Ko-tschï-k'ing-yüan*, Kap. 18, p. 18.

niker darüber belehrt hat, ob es theoretisch möglich ist, ein Räderwerk zu construieren, das etwa die Drehungen einer Wagenachse registrierend zugleich auch die entsprechende entgegengesetzte Drehung der Achse eines Zeigers veranlasst, der dann in der ursprünglich eingesetzten Richtung (z.B. nach Süden) beharren müsste, gleichviel in welcher Richtung die Achse des Wagens sich dreht. Ich vermuthe, dass es sich bei dem im *Kin-schï-so* abgebildeten Ornament um das Kopfstück eines solchen vielleicht nur als mechanische Curiosität hergestellten Apparates handelt; denn an die Magnetnadel kann für eine mehrere Zoll hohe Bronze-Figur selbstverständlich nicht als bewegendes Element gedacht werden. Ein der im *Kin-schï-so* mitgetheilten Bronze-Figur ganz ähnliches Stück aus Nephrit findet sich übrigens schon im *San-ts'ai-t'u-hui*, dem Orbis pictus der Dynastie *Ming* (vgl. *Tscc.* 32, Kap. 174, p. 17) [1]) und in dem grossen Formenschatz für Nephrit-Arbeiten *Ku-yü-t'u-p'u* (古玉圖譜, Kap. 47, p. 1), der, im Jahre 1176 in 100 Büchern unter dem Kaiser *Hiau-tsung* verfasst, lange für verloren galt, bis er unter *Kién-lung* bei der auf Kabinetsbefehl vom Mai 1773 veranstalteten Jagd nach alten Druckwerken wiederentdeckt und von Neuem herausgegeben wurde. Da das *Ku-yü-t'u-p'u* zu einer Zeit entstanden ist, in der die geheimnissvolle Maschine vom Jahre 1107 noch frisch im Gedächtniss alter Leute leben konnte, so dürfen wir das Ornament des *Kin-schï-so* sicher als damit in Verbindung stehend betrachten [2]).

---

1) Abbildung und Text des *San-ts'ai-t'u-hui* sind ohne Quellenangabe einem kleinen Werke über Nephrit-Arbeiten, dem *Tsi-ku-yü-t'u* (集古玉圖) vom Jahre 1341 entlehnt. Danach war das beschriebene Ornament noch in der Periode *Yen-yu* (1314 bis 1321) im Besitze des Akademikers *Yau Mu-an* (姚牧菴, alias *Yau Schu*, 姚樞, Biogr. *Yüan-schï*, Kap. 158, p. 1 ff.) gesehen worden.

2) Nach dem Texte des *Ku-yü-t'u-p'u*, wo das Ornament mit Unrecht auf die alte Legende von der Gesandtschaft am Hofe der *Tschóu* bezogen wird, steht die Figur an den

Die erwähnten drei Illustrationen sind einander ziemlich gleich, nur mit dem Unterschied, dass bei den beiden älteren der durch die Stiefel des Bronzestücks im *Kin-schï-so* begangene Anachronismus nicht vorhanden ist. (S. Fig. 28).

Den Schluss des zweiten Bandes bildet die Besprechung einer Anzahl antiker Masse und Gewichte, deren Inschriften, wo es sich um Normaleinheiten handelt, von grossem Interesse sind, wie das Normal-Pfund des *Schï-huang-ti*, das im Jahre 221 vor Chr. nach der Annahme des Kaisertitels eingeführt wurde, und die Gewichte des *Wang-mang* vom Jahre 9 nach Chr. Die hier besprochenen Hohlmasse nebst ihren Inschriften sind zum Theil dem *Po-ku-t'u-lu* und dem *Si-ts'ing-ku-kién* entlehnt, doch sind dem Texte der älteren Werke vom Herausgeber (es ist immer der ältere der beiden Brüder, der bei der Interpretation das Wort führt) oft werthvolle Zusätze beigefügt.

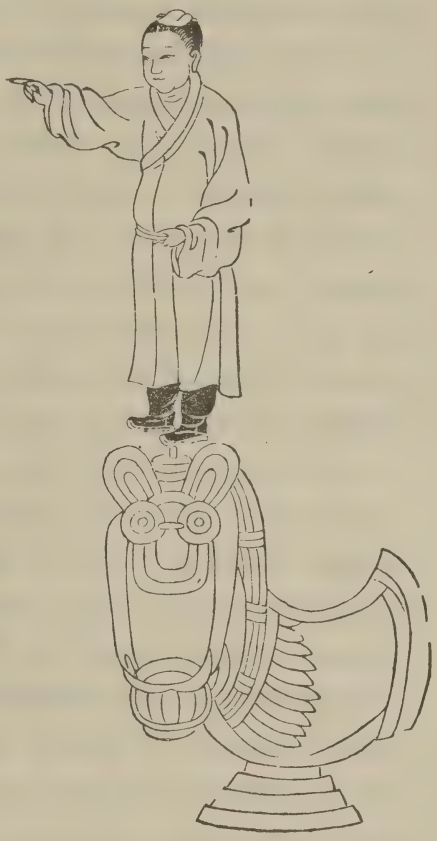


Fig. 28. Ornament des nach Süden weisenden Wagens. Nach der Abbildung des *Kin-schï-so*.

Ein entschiedenes Interesse nehmen die wenigen mitgetheilten

Füssen mit einem die Drehung bewirkenden Mechanismus in Verbindung (足下樞機可以旋轉最爲奇).

Längenmasse in Anspruch. Die chinesische Literatur ist reich an Schilderungen alter Gefässe und sonstiger Alterthümer, bei denen die Angabe der Dimensionen eine gewisse Rolle spielt. Wollen wir uns davon eine genaue Vorstellung machen, so ist es selbstverständlich wichtig, die Länge des Fussmasses (*tsch'ï*, 尺) zu kennen, die dem schildernden Texte zu Grunde liegt, und dabei sind gut beglaubigte Funde antiker Normalmasse von grossem Nutzen. Das älteste hier mitgetheilte *Tsch'ï*, ein Bronze-Normalmass, das der Herausgeber, wie so manche andere Merkwürdigkeit, in *K'ü-fóu* gesehen und copiert hatte, stammt laut Inschrift aus dem Jahre 81 nach Chr. und misst 23 cm. in der Abbildung des *Kin-schï-so*. Das heutige *Tsch'ï* ist ganz bedeutend länger, und wenn auch die Gilden (d. h. die einzelnen Handwerke, die Zeug-Händler, Seiden-Händler, Steinmetzen, Bronze-Arbeiter, u.s.w.), sowie diese wiederum in den verschiedenen Provinzen, Landschaften und Städten jede ihr eigenes Mass gebrauchen, so dürfte sich unter den Fussmassen der gegenwärtigen Dynastie kaum eines befinden, das nicht bedeutend grösser ist als das *Tsch'ï* der *Han* [1]). Der in allen Vertragshäfen bei der Zollerhebung für Zeuge jetzt in Anwendung kommende Normalfuss misst $35^{81}/_{100}$ cm., ist also etwa um die Hälfte grösser als der Fuss der *Han*. Die Abbildungen der Längenmasse im *Kin-schï-so* sind, wie der Herausgeber erklärt, durch Abklatsch (*tschï-pön*, 拓本) entstanden. Ein solcher Abklatsch, auf dünnem Papier ausgeführt, wird auf den

1) Vgl. Giles, *s. v. ch'ih* (尺), der zwischen the tailor's foot, the metropolitan foot und the Canton foot unterscheidet. Die Unterschiede sind jedoch selbst innerhalb dieser Gruppen so bedeutend, dass sich schwerlich eine stichhaltige Klassification aufstellen lässt, die nicht zugleich bedenklich gegen das Principium divisionis europäischer Logik verstösst. Ich habe vor einigen Jahren dem Museum für Völkerkunde in Berlin eine Anzahl Fussmasse übergeben, um die Abweichungen in den Gilden und verschiedenen Provinzen zu illustrieren.

zum Drucken der betreffenden Textseite bestimmten Holzblock übertragen, sodass uns die so aufgenommene Illustration eine annähernd genaue Vorstellung von den Dimensionen des Originals geben müsste, hätten wir nicht mit dem Einschrumpfen selbst der besten Holzblöcke zu rechnen. Einigermassen genau können daher nur die vom frisch geschnittenen Holzblock genommenen ersten Abzüge sein. Leider erstreckt sich das Drucken einer Auflage bei der Veröffentlichung chinesischer Bücher auf eine Reihe von Jahren, Jahrzehnten, ja Jahrhunderten, wie aus den von den chinesischen Antiquaren *kién-pön* (監本, Akademie-Ausgaben) genannten Drucken der Klassiker und Historiker hervorgeht, die zum Theil mit neuen, zum Theil mit noch brauchbaren, wohl aufbewahrten alten Holzblöcken eines stereotypen, resp. keiner Veränderung unterliegenden Buchtextes gedruckt sind. Da es früher hie und da gebräuchlich war, die Jahreszahl für die Herstellung jedes Blockes am Rande zu bemerken, so sind wir in der Lage z.B. bei einer Ausgabe des *T'ang-schu* (N°. 108 der Sammlung von Druckwerken, die 1890 aus meinem Besitz in den der Königl. Bibliothek zu Berlin übergegangen ist) [1]) das Alter der dazu verwendeten Druckblöcke festzustellen, die einem sich vom 15. bis in's 17. Jahrhundert erstreckenden Zeitraum angehören. Es geht daraus hervor, dass wir bei alten Drucken, soweit nicht das Papier ein Kriterium abgiebt, wie dies bei den ohne Wassermarke bereiteten Sung-Papieren der Fall ist, wohl die Entstehungszeit der Holzblöcke, nicht aber die des Abzugs eines Exemplars von einer gewissen Auflage bestimmen können. Wo es uns auf die Dimensionen von Originalen auf Grund facsimilierter Illustrationen ankommt, ist daher mit diesem Umstande zu rechnen. So lange wir jedoch

1) Vermuthlich der Sammlung *Ming-nan-pëi-kién-pan-ïr-schï-i-shï* (明南北監板二十一史) angehörend. S. *Hui-ko-schu-mu*, Kap. 1, p. 24 f.

nicht im Besitze der Originale sind, besitzen solche Abbildungen für uns immerhin den Werth annähernder Bestimmungen. Die Herausgeber des *Kin-schï-so* vergleichen das s. Z. im Besitz der Familie *K'ung* befindliche *Tsch'ï* vom Jahre 81 nach Chr. (23 *cm. plus* Raumverlust entstanden durch Einschrumpfung des Druck-Blockes) mit einer Anzahl späterer Fussmasse. Danach war

1 *Tsch'ï* von 81 n. Chr. (建初尺)

= 1 *Tsch'ï* der Dynastie *Tschóu* (周尺).
= $1^{36}/_{100}$ des *Ku-tsch'ï* (古尺) oder alten Fussmasses [1]).
= $^{8}/_{10}$ des am Ende der *Han*-Dynastie gebräuchlichen Masses (漢末尺).
= 1 *Tsch'ï* der Periode *K'ai-yüan* (713 bis 742 nach Chr., 唐開元尺).
= $^{75}/_{100}$ des Provinzialmasses der Dynastie *Sung* (宋省尺).
= $^{84}/_{100}$ des *Tsch'ö-tsch'ï* (浙尺). — *Tsch'ï* der in *Tschökiang* residierenden südlichen *Sung* (?).
= $^{75}/_{100}$ des vom Ministerium der öffentlichen Arbeiten unter den *Ming* festgesetzten Fussmasses (明部定官尺).
= $^{74}/_{100}$ des modernen Handwerks-Fusses (Carpenter's foot, 工匠尺).
= $^{67}/_{100}$ des modernen Schnittwaaren-Fusses (Tailor's foot, 裁尺).
= $^{66}/_{100}$ des modernen Regierungs-Geometer-Fusses (量地官尺).
= $^{47}/_{100}$ des modernen Gross-Gewand-Masses in *Ho-peï* (河北大布尺) [2]).

1) Das *Tsch'ï* der *Ts'in* und älteren *Han*, das noch bei der Eintheilung der Schnellwagen für Apothekergewicht im 3. Jahrhundert in Gebrauch gewesen zu sein scheint, wenn ich die Stelle *Tsin-schu*, Kap. 35, p. 8, richtig verstehe. Die vor dem 3. Jahrhundert vorhandenen Fussmasse sind im *Tsin-schu*, Kap. 16, p. 19, besprochen.

2) Vgl. den Artikel *Lü-k'ién-t'ung-tsch'ï* (慮俔銅尺) im 5. Buche des *Kin-schï-ts'ui-pién* vom Jahre 1805, wo sich obige Tabelle ohne Illustration des Originalmasses abgedruckt findet.

Aus den angegebenen Verhältnissen lässt sich annähernd die Länge der genannten Fussmasse berechnen; ich habe bei der nachstehenden Tabelle das *Tsch'ï* vom Jahre 81 n. Chr. zu 23½ *cm.* angenommen, indem ich die Möglichkeit der meist im ersten Winter nach der Herstellung erfolgenden Schrumpfung des Holzblockes voraussetze. Es massen demnach nach Ansicht der Herausgeber des *Kin-schï-so* ungefähr:

1)	das *Tsch'ï* der Dynastie *Tschóu*	23½ cm.
2)	das *Ku-tsch'ï* (Dynastien *Ts'in* und *Han*) . .	17$^{3}/_{10}$ »
3)	das *Tsch'ï* vom Ende der *Han.*	29⅓ »
4)	das *Tsch'ï* der *T'ang* (*K'ai-yüan*)	23½ »
5)	das *Tsch'ï* der *Sung* (Provinzial-Mass) . . .	31¼ »
6)	das *Tsch'ö-tsch'ï* (*Sung* ?)	28 »
7)	das *Tsch'ï* der *Ming*	31⅓ »
8)	der moderne Handwerks-Fuss	31¼ »
9)	der moderne Schnittwaaren-Fuss	35 »
10)	der moderne Geometer-Fuss	35$^{6}/_{10}$ »
11)	das moderne Gross-Gewand-Mass von *Ho-peï* .	50 »

Obige Aufstellung mag genügen, um auf die zweifellos vorhandenen grossen Unterschiede im Werthe des *Tsch'ï* zu verschiedenen Zeiten hinzuweisen. Als vollkommen zuverlässig möchte ich sie in keinem Falle angesehen wissen, da sich bei weiterem Eingehen auf die reiche Literatur dieses Gegenstandes Widersprüche herausstellen, die dem zukünftigen Forscher bedeutende Schwierigkeiten in Aussicht stellen. Da sich nach der Länge des *Tsch'ï* auch die übrigen Massverhältnisse richten, wie Flächen- und Hohlmasse und Gewichte, so soll man sich bei alten Textstellen, wo es sich um solche Grössen handelt, stets fragen, welches Mass ihnen zu Grunde liegen kann. Das Verhältniss des *Li* als Wegmass zum *Tsch'ï* wird dadurch etwas compliciert,

dass das *Li* sich aus dem *Pu* (步), »passus", zusammensetzt, das im Alterthum mit verschiedener Fusszahl angesetzt wurde. Immerhin aber darf auch das *Li* der *Han* für bedeutend kleiner gelten als das heutige, was von Richthofen (*China*, Bd. I, p. 461) mit Recht hervorhebt. Wenn uns in den Texten des Alterthums von sechs, sieben und acht Fuss hohen Pferden berichtet wird (vgl. *Yüan-kién-leï-han*, Kap. 433, *passim*), so ist dies nichts Ausserordentliches, wenn wir die Länge der gleichzeitigen Fussmasse in Betracht ziehen. Die Bewohner der Insel Kisch waren nach Tschau Ju-kua acht Fuss gross; dies sollte nach dem *Tsch'ï* jener Zeit 224 cm. oder nicht ganz 7 Pariser Fuss gleich kommen, was immerhin etwas glaubhafter ist als die Gleichstellung nach modernem Mass, nämlich 285 *cm.* oder etwa $8^3/_4$ Pariser Fuss. Verschiedene in den älteren *Han*-Annalen als »acht Fuss gross" beschriebene Persönlichkeiten (S. *Yüan-kién-leï-han*, Kap. 256, p. 5 ff.) würden es auf kaum vier Pariser Fuss bringen, wollten wir das *Ku-tsch'ï* von $17^3/_{10}$ cm. zu Grunde legen; es ist daher wohl ein anderes *Tsch'ï* der *Han* gemeint. Confucius, nach den Grenzen des menschlichen Wachsthums gefragt, antwortete: »Die Zwerge von *Tsiau-yau*, drei Fuss hoch, sind die kleinsten Menschen; die grössten sind im äussersten Falle nur zehn Fuss hoch" (*Schï-ki*, Kap. 47, p. 7). Auf Grund dieser Stelle mag die Legende entstanden sein, dass Confucius zehn Fuss gross war, bei einem Umfang von neun Spannen (*Yüan-kién-leï-han*, l. c., p. 4). Wir dürfen hier das Mass der Dynastie *Tschóu* zu Grunde legen und annehmen, dass der Meister die Riesen seiner Heimath mit etwa 235 cm. oder etwas über sieben Pariser Fuss einschätzte, was noch

hinter *Tschang* (236 cm.), *Hassan Ali* (240 cm.) und besonders dem schwedischen Grenadier Friedrich Wilhelms I. von Preussen (252 cm.) zurücksteht. T'au Hung-king, der Humboldt seiner Zeit, des 5. Jahrhunderts, war $7^{4}/_{10}$ Fuss gross (*Liang-schu*, Kap. 51, p. 12); aber nach den gemachten Erfahrungen dürfen wir ihm sicher einen Fuss weniger geben, wenn wir ihn mit unseren heutigen Riesen vergleichen wollen [1]).

(Fortsetzung folgt.)

---

1) Vgl. John Chalmers, „The Chinese *Ch'ih* Measure", *China Review*, Vol. XIII, p. 332—337.

CORRESPONDANCE.

Permettez moi de dire un dernier mot de mon Yi-king. Après 10 ans de recherches, je parviens enfin à me procurer la version mandchoue de ce livre. Comme je le demontrerai ailleurs, elle est entièrement conforme à ma traduction. Ainsi le corps des Lettrés chinois sous la direction de K'ien-long ont apprécié et interprété le Yi-king absolument comme moi; les différences de fins détails sont insignifiantes.

Tout à vous

C. DE HARLEZ.

Louvain, 12 Juillet 1896.

Erratum.

P. 290, Colonne I, 3e ligne d'en bas, au lieu de *whoh*, lisez *whole*.

NOTE RECTIFICATIVE

SUR LA CHRONOLOGIE CHINOISE

DE L'AN 238 A L'AN 87 AVANT J.-C.

PAR

E. CHAVANNES.

Dans un récent article du *T'oung-pao* (Vol. VII, pp. 1—38) j'ai indiqué (page 3, formule I, et page 11) l'ordre dans lequel les sept mois intercalaires devaient être insérés dans une période *tchang* de 19 années à l'époque des premiers *Han*. Un nouvel examen de la question m'a amené à modifier sur un point la théorie que j'ai exposée.

Prenant pour exemple (p. 11), une période de 19 années comprenant les années 206 à 188 av. J.-C., j'avais dit que, dans cette période, il y avait un mois intercalaire dans chacune des années 205, 202, 200, 198, 194, 191 et 189.

Pour l'année 205, l'affirmation est exacte: 1° *Se-ma Ts'ien* (chap. XVI, p. 10 *v.*) nous dit expressément que la 2e année (205 av. J.-C.) de *Han Kao-tsou* il y eut un mois intercalaire. — 2° Le *Ts'ien Han chou* (chap. V, 2e et 3e années *tchong-yuen*) nous apprend que, la 2e année *tchong-yuen*, le dernier jour du 9e mois fut *kia-siu* 甲戌, 11e du cycle, et que, la 3e année *tchong-yuen*, le dernier jour du 9e mois fut *ou-siu* 戊戌, 35e du cycle. Pour que cela soit, il faut qu'entre ces deux dates il y ait eu un mois intercalaire qui ne peut donc se trouver placé qu'après le 9e mois de la 2e année

tchong-yuen (148 av. J.-C.). Puisque l'année 148 compte un mois intercalaire, il doit en être de même pour l'année 205, car $205 = 148 + (3 \times 19)$. — 3° D'après le *Ts'ien Han chou* (chap. XII, 5e année *yuen-che*), en l'an 5 ap. J.-C., il y eut un mois intercalaire; il doit en être de même pour l'année 205 av. J.-C., car $205 + 5 - 1 = 11 \times 19$. — 4° D'après le *Heou Han chou* (chap. I, 2e partie, 19e année *kien-ou*), l'année 43 ap. J.-C., eut un mois intercalaire; or $205 + 43 - 1 = 13 \times 19$.

Pour l'année 202, l'affirmation est exacte: 1° D'après *Se-ma Ts'ien* (chap. XVI, p. 14 *r.*), la cinquième année (202 av. J.-C.) de *Han Kao-tsou* compte un mois intercalaire. — 2° D'après le *Heou Han chou* (chap. I, 1re partie, 3e année *kien-ou*), l'année 27 ap. J.-C., eut un mois intercalaire; or $202 + 27 - 1 = 12 \times 19$. — 3° D'après le *Heou Han chou* (chap. I, 2e partie, 22e année *kien-ou*), l'année 46 ap. J.-C. eut un mois intercalaire; or $202 + 46 - 1 = 13 \times 19$.

Pour l'année 200, l'affirmation est exacte: 1° Le calcul montre (cf. *T'oung-pao*, vol. VII, p. 6) que le dernier jour du 7e mois de l'année 200 fut le 43e du cycle et que le premier jour du 11e mois de l'année 199 fut le 42e du cycle; pour qu'il en soit ainsi, il faut qu'il y ait eu un mois intercalaire placé après le 9e mois de l'année 200. — 2° D'après le *Heou Han chou* (chap. II, 10e année *yong-p'ing*), l'année 67 ap. J.-C. eut un mois intercalaire; or $200 + 67 - 1 = 14 \times 19$. — 3° D'après le *Heou Han-chou* (chap. VI, 2e année *Han-ngan*), l'année 143 ap. J.-C., eut un mois intercalaire; or $200 + 143 - 1 = 18 \times 19$.

Pour l'année 194, l'affirmation est exacte: 1° D'après le *Ts'ien Han chou* (chap. XV, 2e partie), le marquis de *Lo-p'ing* fut ennobli au 6e mois intercalaire de la 2e année *yang-cho* (23 av. J.-C.). Or $194 = 23 + (9 \times 19)$. — 2° D'après le *Heou Han chou* (chap. I, 2e partie, 30e année *Kien-ou*), l'année 54 ap. J.-C. eut un mois

intercalaire; or $194 + 54 - 1 = 13 \times 19$. — 3° D'après le *Heou Han chou* (chap. IV, 4e année *yong-yuen*), l'année 92 ap. J.-C., eut un mois intercalaire; or $194 + 92 - 1 = 15 \times 19$. — 4° D'après le *Heou Han chou* (chap. V, 5e année *yong-tch'ou*, l'année 111 ap. J.-C., eut un mois intercalaire; or $194 + 111 - 1 = 16 \times 19$.

Pour l'année 189, l'affirmation est exacte: 1° *Se-ma Ts'ien* (chap. XVI, p. 3 *v.*) et le *Ts'ien Han chou* (chap. I, 1e partie, p. 5 *r.*), nous apprennent que, la 2e année (208 av. J.-C.) d'*Eul-che-hoang-ti*, il y eut un mois intercalaire; or $189 = 208 - 19$. — 2° D'après le *Heou Han chou* (chap. III, 3e année *kien-tch'ou*), l'année 78 ap. J.-C., eut un mois intercalaire; or $189 + 78 - 1 = 14 \times 19$. — 3° D'après le *Heou Han chou* (chap. IV, 9e année *yong-yuen*), l'année 97 ap. J.-C., eut un mois intercalaire; or $189 + 97 - 1 = 15 \times 19$. — 4° D'après le *Heou Han chou* (chap. VI, 4e année *yang-kia*), l'année 135 ap. J.-C., eut un mois intercalaire; or $189 + 135 - 1 = 17 \times 19$.

Restent les années 198 et 191.

Je considérerai d'abord l'année 191.

Le *Heou Han chou* renferme deux indications qui semblent s'opposer à ce que l'année 191 av. J.-C. ait eu un mois intercalaire: 1° D'après cette histoire (chap. VI, 1e année *yang-kia*), en 132 ap. J.-C., il y eut un douzième mois intercalaire; or, l'année qui est distante de l'année 132 d'un nombre entier de périodes de 19 ans n'est pas l'année 191 av. J.-C., mais bien l'année 192; en effet, $192 + 132 - 1 = 17 \times 19$. — 2° On lit encore (chap. VII, 1e année *yuen-kia*) qu'en 151 ap. J.-C., il y eut un mois intercalaire; or $192 + 151 - 1 = 18 \times 19$. — De ces deux données on pourrait être tenté d'inférer qu'il faut substituer l'année 192 à l'année 191 av. J.-C. dans la liste des années contenant un mois intercalaire.

D'autre part cependant, nous trouvons trois témoignages qui confirment que l'année 191 av. J.-C., et non l'année 192, eut un mois intercalaire: 1° *Se-ma Ts'ien* (chap. XI, p. 1 *v.*) dit que la

4e année (153 av. J.-C.) de l'empereur *King* eut un mois intercalaire; or $191 = 153 + (2 \times 19)$. — 2° D'après le *Ts'ien Han chou* (chap. VI, 1e année *yuen-koang*), en l'année 134 av. J.-C., il y eut une éclipse de soleil le septième mois, au jour *koei-wei*, 20e du cycle; le *Ts'ien Han-chou* (chap. XXVII, dernière partie, p. 7 *r.*) nous apprend d'autre part que ce jour fut l'avant-dernier du mois; cette indication s'accorde à un jour près avec le système que j'ai exposé; elle serait fausse si on admettait un mois intercalaire en l'année 135. Or l'année 135 doit être, au point de vue de l'intercalation, semblable à l'année 192 ($= 135 + 19 + 19 + 19$); celle-ci ne peut donc pas avoir de mois intercalaire. — 3° D'après le *Ts'ien Han chou* (chap. II), dans la 4e année de l'empereur *Hoei* (191 av. J.-C.), le 10e mois contint le 39e jour du cycle; le 3e mois contint le 1e jour du cycle; le 7e mois contint le 12e et le 13e jours du cycle. Ces indications, qui concordent avec mon tableau, deviendraient inexactes si l'on reportait le mois intercalaire en 192 av. J.-C. Je ne vois qu'une conclusion à tirer de ces deux séries de témoignages: si le système d'intercalation qui fut en vigueur sous la dynastie des *Han* postérieurs coïncide sensiblement avec celui qui était en usage sous les *Han* antérieurs, il ne lui est cependant pas absolument indentique et, en un cas au moins, il en diffère. Le système que j'ai exposé s'applique à la chronologie des *Han* antérieurs; il faudrait modifier la formule d'intercalation pour la chronologie des *Han* postérieurs. Cette constatation nous montre que, dans ces recherches si délicates sur les anciens calendriers, il faut s'abstenir de généraliser trop promptement et reprendre pied sans cesse sur la réalité des faits. Je maintiens donc que, pour l'année 191, l'affirmation qu'il y eut un mois intercalaire est exacte.

J'aborde enfin l'examen de l'année 198; c'est ici le point où je crois nécessaire de corriger ma première théorie.

Le calcul montre (cf. *T'oung-pao*, vol. VII, p. 7) que le pre-

mier jour du 10e mois de l'année 198 fut le 7e du cycle, et que le dernier du 10e mois de l'année 196 fut le 54e du cycle. Pour qu'il en soit ainsi, il faut qu'il y ait eu un mois intercalaire entre ces deux dates; mais rien ne prouve que l'intercalation ait dû se produire en 198 plutôt qu'en 197; il me paraît même certain que l'intercalation a dû avoir lieu en 197; en voici la démonstration:

1° D'après le *Heou Han chou* (chap. I, 2e partie, 8e année *kien-ou*), l'année 32 ap. J.-C., eut un mois intercalaire; il dut en être de même pour l'année 197 av. J.-C., car $197 + 32 - 1 = 12 \times 19$. — 2° D'après le *Heou Han chou* (chap. IV, 1e année *yong-yuen*), l'année 89 ap. J.-C., eut un mois intercalaire; il dut en être de même pour l'année 197 av. J.-C., car $197 + 89 - 1 = 15 \times 19$. — 3° D'après le *Heou Han-chou* (chap. VI, 1e année *pen-tch'ou*), l'année 146 ap. J.-C., eut un mois intercalaire. Il en fut de même en 197, car $197 + 146 - 1 = 18 \times 19$.

A vrai dire ces trois témoignages ne donneraient encore qu'une probabilité; car, si dans cinq cas sur sept la méthode d'intercalation des *Han* postérieurs a été trouvée identique à celle des *Han* antérieurs, nous avons constaté que dans un cas elle en différait. Il serait donc possible qu'elle en différât encore dans un second cas; pour rendre la démonstration complète, il faut confirmer les inductions tirées des données de l'époque des *Han* postérieurs par des témoignages de l'époque des *Han* antérieurs.

Voici trois de ces témoignages: 1° D'après le *Ts'ien Han chou* (chap. IV, 2e année de l'empereur *Wen*), en 178 av. J.-C., le dernier jour du 11e mois est *koei-mao*, 40e du cycle; cela est faux, s'il y a eu un mois intercalaire en 179; cela est au contraire exact, à un jour près [1]), si le mois intercalaire, au lieu d'être

1) Pour l'année suivante (177 av. J.-C.), nous relevons la même divergence d'un jour portant sur le même mois. En effet, le *Ts'ien Han chou* (chap. IV, 3e année de l'empereur *Wen*), nous apprend, d'une part que le dernier jour du 10e mois fut le 34e

placé en 179, se trouve à la fin de 178. Et, par suite, le mois intercalaire que j'avais assigné à l'année 198 (= 179 + 19) doit être reporté à l'année 197 (= 178 + 19). — 2° D'après le *Ts'ien Han chou* (chap. VI, 1e année *kien-yuen*), le 4e mois de l'année 140 av. J.-C. renferma le jour *ki-se*, 6e du cycle; cela est impossible si l'année 141 av. J.-C. a contenu un mois intercalaire. Le mois intercalaire que ma première théorie plaçait à l'année 141 av. J.-C., doit donc être reporté à l'année 140 av. J.-C.. Et, par suite, le mois intercalaire que j'assignais par erreur à l'année 198 [= 141 + (3 × 19)] doit être reporté à l'année 197 [= 140 + (3 × 19)]. — 3° D'après le *Ts'ien Han chou* (chap. VI, 1e année *yuen-cheou*), le dernier jour du cinquième mois de l'année 122 av. J.-C. fut le 42e du cycle, ce qui est en accord rigoureux avec mon tableau; d'autre part, ce même ouvrage historique (chap. VI, 2e année *yuen-cheou*) nous apprend qu'en l'an 121 av. J.-C., le 3e mois renferma le 15e jour du cycle; cela n'est possible qu'à la condition qu'il n'y ait pas eu de mois intercalaire entre ces deux dates; il faut donc supprimer le mois intercalaire qui j'ai placé à la fin de l'année 122, et le reporter à l'année 121. Et, par suite, le mois intercalaire que j'avais assigné à l'année 198 [= 122 + (4 × 19)] doit être reporté à l'année 197 [= 121 + (4 × 19)]. — Ces trois indications s'accordent donc avec la méthode d'intercalation des *Han* postérieurs.

---

du cycle, ce qui est en accord rigoureux avec le système que j'ai proposé, d'autre part que le dernier jour du 11e mois fut le 4e du cycle, ce qui, comme pour le dernier jour du 11e mois de l'année 178, ne concorde qu'à un jour près avec le tableau. En somme, il est certain qu'en l'année 177, le onzième mois eut 30 jours, tandis que mon système ne lui en attribue que 29; mais il est non moins certain que, dans d'autres années, le onzième mois compte 29 jours; tel est le cas pour l'année 204 av. J.-C. (cf. *T'oung-pao*, vol. VII, p. 6, note 1 et 2). Ainsi les mêmes mois n'ont pas la même longueur dans des années différentes; il était impossible de tenir compte de ces variations qui nous échappent dans la très grande majorité des cas, et c'est pourquoi mon système ne prétend qu'à une exactitude approximative.

En résumé, si l'on désigne par *a* les années ordinaires et par *b* les années qui ont un mois intercalaire, la formule de l'intercalation à l'époque des *Han* postérieurs sera la suivante pour une période *tchang* de 19 années que je prends de l'année 42 à l'année 60 ap. J.-C. [1]):

42	43	44	45	46	47	48	49	50	51
a	b	a	a	b	a	b	a	a	b
52	53	54	55	56	57	58	59	60	
a	a	b	a	b	a	a	b	a	

D'autre part, pour la première partie de la dynastie des *Han* antérieurs (en tout cas, jusqu'au calendrier *T'ai-tch'ou*, en 104 av. J.-C., car il est possible que ce soit à cette époque qu'on ait changé la méthode d'intercalation), la formule de l'intercalation sera la suivante pour une période *tchang* de 19 années que je prends de l'année 206 à l'année 188 av. J.-C.:

---

1) On ne doit pas être surpris que la formule de l'intercalation ne soit pas la même sous les *Han* postérieurs que sous les *Han* antérieurs; en effet, cette formule a souvent varié; en voici une nouvelle preuve qu'on peut tirer des écrits de l'époque des *Song*; considérons une période de 19 années comprise de 1125 à 1143 après J.-C.; entre cette période et celles que nous avons considérées, tant pour l'époque des *Han* antérieurs, que pour l'époque des *Han* postérieurs, il s'est écoulé un nombre entier de périodes *tchang* (d'une part: $1125 + 206 - 1 = 19 \times 70$, et, d'autre part: $1125 - 42 = 19 \times 57$); cependant la formule de l'intercalation pour cette période sera différente de celle des *Han* antérieurs et de celle des *Han* postérieurs; elle sera la suivante:

1125	1126	1127	1128	1129	1130	1131	1132	1133	1134
a	b	a	a	b	a	a	b	a	a
1135	1136	1137	1138	1139	1140	1141	1142	1143	
b	a	b	a	a	b	a	a	b	

En résumé, voici les trois formules différentes que nous avons trouvées pour les trois périodes considérées:

Han antérieurs:	a	b	a	a	b	a	b	a	a	b	a	a	b	a	a	b	a	b	a
Han postérieurs:	a	b	a	a	b	a	b	a	a	b	a	a	b	a	b	a	a	b	a
Song:	a	b	a	a	b	a	a	b	a	a	b	a	b	a	a	b	a	a	b

206	205	204	203	202	201	200	199	198	197
a	b	a	a	b	a	b	a	a	b
196	195	194	193	192	191	190	189	188	
a	a	b	a	a	b	a	b	a	

Cette nouvelle formule entraîne huit modifications dans le tableau chronologique que j'ai publié (*T'oung-pao*, vol. VII, pp. 20—36):

1°. La 11e année de *Tcheng*, roi de *Ts'in*, doit être de 355 jours et la 12e année doit être de 384 jours; il faut donc corriger la tableau de la manière suivante:

11e année	9	12	5 Octobre	236
12e année	10	42	4 Novembre	
	11	11	3 Décembre	
	12	40	1 Janvier	235
	1	10	31 Janvier	
	2	40	2 Mars	
	3	9	31 Mars	
	4	39	30 Avril	
	5	9	30 Mai	
	6	39	29 Juin	
	7	8	28 Juillet	
	8	37	26 Août	
	9	6	24 Septembre	
	*9	36	24 Octobre	

2°. La 30e année de *Ts'in Che Hoang ti* doit être de 355 jours et la 31e année doit être de 384 jours; il faut donc corriger le tableau de la manière suivante:

30e année	9	52	5 Octobre	217
31e année	10	22	4 Novembre	
	11	51	3 Décembre	
	12	20	1 Janvier	216
	1	50	31 Janvier	
	2	20	2 Mars	
	3	49	31 Mars	
	4	19	30 Avril	
	5	49	30 Mai	
	6	19	29 Juin	
	7	48	28 Juillet	
	8	17	26 Août	
	9	46	24 Septembre	
	*9	16	24 Octobre	

3°. La 9e année de *Han Kao-tsou* doit être de 355 jours et la 10e année doit être de 384 jours; il faut donc corriger le tableau de la manière suivante:

9e année	9	32	6 Octobre	198
10e année	10	2	5 Novembre	
	11	31	4 Décembre	
	12	60	2 Janvier	197
	1	30	1 Février	
	2	60	2 Mars	
	3	29	31 Mars	
	4	59	30 Avril	
	5	29	30 Mai	
	6	59	29 Juin	
	7	28	28 Juillet	
	8	57	26 Août	
	9	26	24 Septembre	
	*9	56	24 Octobre	

4°. La 1e année de l'empereur *Wen* doit être de 355 jours et la 2e année doit être de 384 jours; il faut donc corriger le tableau de la manière suivante:

1e année	9	12	6 Octobre	179
2e année	10	42	5 Novembre	
	11	11	4 Décembre	
	12	40	2 Janvier	178
	1	10	1 Février	
	2	40	3 Mars	
	3	9	1 Avril	
	4	39	1 Mai	
	5	9	31 Mai	
	6	39	30 Juin	
	7	8	29 Juillet	
	8	37	27 Août	
	9	6	25 Septembre	
	*9	36	25 Octobre	

5°. La 4e année *heou-yuen*, de l'empereur *Wen*, doit être de 355 jours, et la 5e année *heou-yuen* doit être de 384 jours; il faut donc corriger le tableau de la manière suivante:

4e année	9	51	5 Octobre	160
5e année	10	21	4 Novembre	
	11	50	3 Décembre	
	12	19	1 Janvier	159
	1	49	31 Janvier	
	2	19	2 Mars	
	3	48	31 Mars	
	4	18	30 Avril	
	5	48	30 Mai	
	6	18	29 Juin	
	7	47	28 Juillet	
	8	16	26 Août	
	9	45	24 Septembre	
	*9	15	24 Octobre	

6°. La 3e année *heou-yuen*, de l'empereur *King*, doit être de 355 jours, et la 1e année *Kien-yuen*, de l'empereur *Ou*, doit être de 384 jours; il faut donc corriger le tableau de la manière suivante:

3e année *Heou-yuen*	9	31	5 Octobre	141
1e année *Kien-yuen*	10	1	4 Novembre	
	11	30	3 Décembre	
	12	59	1 Janvier	140
	1	29	31 Janvier	
	2	59	2 Mars	
	3	28	31 Mars	
	4	58	30 Avril	
	5	28	30 Mai	
	6	58	29 Juin	
	7	27	28 Juillet	
	8	56	26 Août	
	9	25	24 Septembre	
	*9	55	24 Octobre	

7°. La 1e année *yuen-cheou*, de l'empereur *Ou*, doit être de 355 jours, et la 2e année doit être de 384 jours: il faut donc corriger le tableau de la manière suivante:

1e année	9	11	6 Octobre	122
2e année	10	41	5 Novembre	
	11	10	4 Décembre	
	12	39	2 Janvier	121
	1	9	1 Février	
	2	39	2 Mars	
	3	8	31 Mars	
	4	38	30 Avril	
	5	8	30 Mai	
	6	38	29 Juin	
	7	7	28 Juillet	
	8	36	26 Août	
	9	5	24 Septembre	
	*9	35	24 Octobre	

8°. La 2e année *t'ai-tch'ou* doit être de 355 jours et la 3e année doit être de 384 jours; il faut donc corriger le tableau comme suit:

2e année	9	51	6 Octobre	103
	10	21	5 Novembre	
	11	50	4 Décembre	
	12	19	2 Janvier	102
3e année	1	49	1 Février	
	2	19	3 Mars	
	3	48	1 Avril	
	4	18	1 Mai	
	5	48	31 Mai	
	6	18	30 Juin	
	7	47	29 Juillet	
	8	16	27 Août	
	9	45	25 Septembre	
[1]	*9	15	25 Octobre	

Après que les corrections indiquées ci dessus auront été introduites dans le tableau chronologique, l'exactitude de ce dernier devient incontestable; je vais le prouver en contrôlant ce tableau au moyen de *toutes* les indications précises qu'on trouve dans trois séries de textes: 1° les chapitres I à VI du *Ts'ien Han chou*, que je désignerai par la lettre A; 2° la liste des éclipses de soleil contenue dans la dernière partie du *Ou hing tche* (*Ts'ien Han chou*, chap. XXVII, 下之下, pp. 6 *v.* et 7 *r.*), que je désignerai par la lettre B; 3° les chapitres VIII à XI des mémoires historiques de *Se-ma Ts'ien*, que je désignerai par la lettre C. J'y ajouterai (Nos 29 et 30 de la liste ci-dessous deux indications fournies par le LXe chapitre des Mémoires historiques. Je distinguerai par un * les indications qui ne s'accordent avec le tableau qu'à un jour près:

---

1) Je rappellerai ici qu'après l'institution du calendrier *T'ai-tch'ou*, c'est à dire après l'année 104 av. J.-C., le mois intercalaire cesse d'être régulièrement placé après le neuvième mois. La détermination des places variables qu'il occupe à partir de cette date est une complication nouvelle, quoique non insoluble, du problème. Dans mon tableau, je me suis borné à terminer la liste des années du règne de l'empereur *Ou* en continuant à mettre *arbitrairement* le mois intercalaire après le neuvième mois.

1. A. B. 3e année de *Kao-tsou*, 10e mois, le dernier jour du mois est le 11e du cycle.

2. A. B. 3e année de *Kao-tsou*, 11e mois, le dernier jour du mois est le 40e du cycle.

3. A. B. 9e année de *Kao-tsou*, 6e mois, le dernier jour du mois est le 32e du cycle.

4. A. B. 7e année de l'empereur *Hoei*, 1er mois, le premier jour du mois est le 38e du cycle.

*5. A. B. 7e année de l'empereur *Hoei*, 5e mois, l'avant-dernier jour du mois est le 4e du cycle.

*6. A. B. 2e année de l'impératrice *Lu*, 6e mois, le dernier jour du mois est le 23e du cycle.

7. A. B. C. 7e année de l'impératrice *Lu*, 1er mois, le dernier jour du mois est le 26e du cycle.

8. A. C. 8e année de l'impératrice *Lu*, 9e mois, le dernier jour du mois est le 46e du cycle. — Le *Ts'ien Han chou* (chap. IV, p. 2 *r.*) et les Mémoires historiques (chap. IX, p. 6 *r.*) disent tous deux que ce jour fut le dernier du neuvième mois *intercalaire*; j'ai montré (*T'oung-pao*, vol. VII, p. 6, n. 9 [1]) et p. 10, n. 2) qu'ils font erreur; si on supprime le mot «intercalaire», il reste que le dernier jour du 9e mois fut le 46e du cycle, ce qui est en accord rigoureux avec mon tableau.

*9. A. B. C. 2e année de l'empereur *Wen*, 11e mois, le dernier jour du mois est le 40e du cycle. — Dans mon premier article (p. 8, n. 4), je signalais cette donnée comme incompatible avec mon système. Elle s'accorde au contraire à un jour près avec lui si l'on tient compte de la correction que j'ai indiquée dans la présente note rectificative.

---

1) Dans la partie de cette note qui se trouve sur la page 7, à la ligne 3, il faut lire «le 8e mois», et non «le 9e mois».

10. A. B. C. 3e année de l'empereur *Wen*, 10e mois, le dernier jour du mois est le 34e du cycle.

***11**. A. B. 3e année de l'empereur *Wen*, 11e mois, le dernier jour du mois est le 4e du cycle.

***12**. B. 4e année de la seconde période de l'empereur *Wen*, 4e mois, le dernier jour du mois est le 53e du cycle. — Par erreur, le chapitre IV du *Ts'ien Han chou* dit que ce jour fut le 3e du cycle et, dans mon premier article (p. 8, n. 4), je signalais cette donnée comme incompatible avec mon système; on voit maintenant que le chapitre XXVII du *Ts'ien Han chou* nous permet de substituer à la leçon fautive du chapitre IV une indication qui concorde à un jour près avec mon tableau.

***13**. B. 7e année de la seconde période de l'empereur *Wen*, 1er mois, le premier jour du mois est le 8e du cycle.

***14**. B. 3e année de l'empereur *King*, 2e mois, le dernier jour du mois est le 19e du cycle. — Par erreur, le chapitre V du *Ts'ien Han chou* dit que ce jour fut le 49e du cycle. Ici encore, le système chronologique que j'ai exposé nous permet de distinguer entre deux leçons différentes laquelle est exacte et laquelle est fautive.

***15**. A. B. 7e année de l'empereur *King*, 11e mois, le dernier jour du mois est le 27e du cycle.

***16**. B. 1re année de la seconde période de l'empereur *King*, 12e mois, le dernier jour du mois est le 51e du cycle.

17. A. B. C. 2e année de la seconde période de l'empereur *King*, 9e mois, le dernier jour du mois est le 11e du cycle.

18. A. B. C. 3e année de la seconde période de l'empereur *King*, 9e mois, le dernier jour du mois est le 35e du cycle.

19. A. B. C. 6e année de la seconde période de l'empereur *King*, 7e mois, le dernier jour du mois est le 48e du cycle.

***20**. B. 1re année de la dernière période de l'empereur *King*,

7e mois, l'avant-dernier jour du mois est le 42e du cycle. — D'après le chapitre V du *Ts'ien Han chou*, c'est le dernier (et non l'avant-dernier) jour du mois qui fut le 42e du cycle, et cette indication serait en accord rigoureux avec mon tableau. Cependant, comme les leçons du chapitre XXVII sont en général très exactes, je pense qu'il faut adopter ici encore l'indication que nous donne ce chapitre, bien qu'elle ne concorde avec le système qu'à un jour près.

21. A. B. 2e année *Kien-yuen* de l'empereur *Ou*, 2e mois, le premier jour du mois est le 23e du cycle.

22. A. B. 3e année *Kien-yuen*, 9e mois, le dernier jour du mois est le 13e du cycle.

23. B. 5e année *Kien-yuen*, 1er mois, le premier jour du mois est le 6e du cycle.

*24. B. 1re année *Yuen-koang*, 2e mois, le dernier jour du mois est le 53e du cycle.

*25. B. 1re année *Yuen-koang*, 7e mois, l'avant-dernier jour du mois est le 20e du cycle. — Le chapitre VI du *Ts'ien Han chou* se borne à mentionner l'éclipse de soleil qui se produisit à cette date, sans dire qu'elle eut lieu l'avant-dernier jour du mois.

26. B. 2e année *Yuen-cho*, 2e mois, le dernier jour du mois est le 42e du cycle. — L'évènement qui est mentionné à cette date est une éclipse de soleil; cette éclipse est sans doute la même que celle qui est rapportée par le chapitre VI du *Ts'ien Han chou* au dernier jour du 3e mois, ce jour étant le 12e du cycle. Quelle que soit celle de ces deux dates à laquelle se soit produite l'éclipse, ce qui est certain c'est que toutes deux sont en accord rigoureux avec le tableau.

*27. B. 6e année *Yuen-cho*, 11e mois, le dernier jour du mois est le 50e du cycle.

28. A. B. 1re année *Yuen-cheou*, 5e mois, le dernier jour du mois est le 42e du cycle.

29. *Se-ma Ts'ien*, chap. LX, p. 1 *r.*: 6e année *Yuen-cheou*, 3e mois, le premier jour du mois est le 45e du cycle.

30. *Se-ma Ts'ien*, chap. LX, p. 3 *r.*: 6e année *Yuen-cheou*, 4e mois, le premier jour du mois est le 15e du cycle.

31. A. 5e année *Yuen-ting*, 11e mois, le premier jour du mois est le 18e du cycle.

*32. A. B. 5e année *Yuen-ting*, 4e mois, le dernier jour du mois est le 14e du cycle.

*33. B. 4e année *Yuen-fong*, 6e mois, le premier jour du mois est le 46e du cycle.

34. A. 1re année *T'ai-tch'ou*, 11e mois, le premier jour du mois est le 1er du cycle.

*35. B. 1re année *T'ai-che*, 1er mois, le dernier jour du mois est le 42e du cycle.

36. A. B. 4e année *T'ai-che*, 10e mois, le dernier jour du mois est le 51e du cycle.

37. A. B. 4e année *Tcheng-ho*, 8e mois, le dernier jour du mois est le 58e du cycle.

En face de ces 37 indications, dont 21 concordent d'une manière absolue, et dont 16 concordent à un jour près avec le système proposé [1]), on ne trouve dans tout l'ensemble des textes que nous avons considérés (à savoir: *Ts'ien Han chou*, chap. I—VI et chap. XXVII, dernière partie, et *Se-ma Ts'ien*, chap. VIII—XI) que *deux* indications précises irréductibles à ce système. Ce sont les suivantes:

1. *Ts'ien Han chou*, chap. V, p. 2 *v.*: 4e année de l'empereur *King*, 10e mois, le dernier jour du mois aurait été le 35e du cycle.

---

1) Dans ces 37 indications, il y en a 20 qui ont servi à construire le tableau (cf. *T'oung-pao*, vol. VII, notes de la p. 5 à la p. 8) et dont l'accord avec le système proposé était nécessaire. Mais les 17 autres sont entièrement nouvelles et confirment d'une manière absolue l'exactitude de mes calculs.

2. *Ts'ien Han chou*, chap. V, p. 3 *v.*: 4e année de la seconde période de l'empereur *King*, 10e mois, le dernier jour du mois aurait été le 55e du cycle.

On peut faire les observations suivantes contre l'exactitude de ces deux témoignages: en premier lieu, les évènements rapportés à ces deux dates sont des éclipses de soleil; or il n'est fait mention ni de l'un ni de l'autre de ces phénomènes dans le catalogue des éclipses de soleil que renferme la dernière partie du chapitre XXVII du *Ts'ien Han chou*; *Se-ma Ts'ien* les passe également sous silence; — en second lieu, dans ces deux passages, le 10e mois est mentionné à la fin de l'année à laquelle il appartient; or, jusqu'à l'institution du calendrier *T'ai-tch'ou*, le 10e mois était placé au commencement, et non à la fin, de l'année; la place qui est assignée ici au 10e mois prouve donc manifestement que le texte est fautif. — En conclusion, les deux seules indications précises qui soient en contradiction avec le système chronologique proposé se présentent dans des conditions si suspectes qu'elles sont dénuées de toute valeur; leur désaccord avec le système n'est que la confirmation de leur inexactitude.

Outre les indications précises, les ouvrages historiques Chinois fournissent un grand nombre d'indications vagues qui signalent que tel mois renferme tel ou tel jour du cycle sans qu'on sache d'ailleurs quelle place exacte ce jour occupait dans le mois. J'ai fait le relevé de toutes les indications vagues qui sont contenues dans les six premiers chapitres du *Ts'ien Han chou*; pour ne pas importuner le lecteur par une énumération que chacun peut aisément faire en parcourant cette histoire, je me bornerai à dire que j'ai trouvé 67 indications vagues qui toutes concordent avec le tableau [1]). Celles qui ne concordent pas sont les suivantes:

---

1) Parmi ces indications, il en est 3 qui peuvent sembler au premier abord contredire le tableau. Ce sont les suivantes: dans la 2e année *Tcheng-ho*, le 7e mois renferme le 27e jour du cycle, et le 8e mois renferme le 48e et le 60e jours du cycle. Mais cette année

1. *Ts'ien Han chou*, chap. II, p. 2 *v.*: 5e année de l'empereur *Hoei*, le 8e mois aurait contenu le jour 己丑, 26e du cycle. — Il y a ici une faute de texte; nous en avons la preuve, car *Se-ma Ts'ien* (Mém. hist., chap. XXII, p. 5 *r.*), parlant du même évènement, le rapporte dans le 8e mois au jour 乙丑, 2e du cycle, ce qui concorde avec le tableau. Il faut donc substituer la leçon *i-tch'eou* à la leçon *ki-tch'eou*, et c'est le système chronologique proposé qui sert à faire le choix entre les deux leçons.

2. *Ts'ien Han chou*, chap. II, p. 2 *v.*: 6e année de l'empereur *Hoei*, le 10e mois aurait contenu le jour 辛丑, 38e du cycle.

3. *Ts'ien Han chou*, chap. III, p. 2 *v.*: 8e année de l'impératrice *Lu*, le 7e mois aurait contenu le jour 辛巳, 18e du cycle.

4. *Ts'ien Han chou*, chap. VI, p. 12 *r.*: 2e année *T'ai-tch'ou*, le 1er mois aurait renfermé le jour 戊申, 45e du cycle.

Il est infiniment probable que ces trois dernières indications reposent, comme la première, sur une faute de texte.

En résumé, l'examen auquel nous venons de nous livrer nous a montré que, dans les textes considérés, ou trouvait 37 indications précises et 67 indications vagues qui concordaient avec notre système. On ne relève que 2 indications précises et 4 indications vagues qui soient en désaccord, et les textes qui les présentent sont évidemment fautifs. Nous sommes donc en droit de conclure que le tableau, dressé dans notre premier article et rectifié dans la présente note, est exact.

---

contient un mois intercalaire que le tableau place arbitrairement après le 9e mois (cf. p. 519, n. 1), et qui doit se trouver en réalité après le 4e mois et avant le 7e mois (cf. *Ts'ien Han chou*, chap. VI, p. 14 *r.*); l'accord est ainsi rétabli.

DREI LEPTSCHA TEXTE

MIT AUSZÜGEN AUS DEM PADMA-THAN-YIG UND GLOSSAR

BEARBEITET VON

ALBERT GRÜNWEDEL.

Die alte Bevölkerung des Districtes Sikhim sind die sogenannten Leptscha's [1]), oder, wie sie sich selbst nennen, *Róng* [2]), über deren Sprache in Europa bis jetzt wenig bekannt ist. Das tibetische Element drängt die Leptscha-Sprache (*róng-ríng*) immer mehr zurück, ja es soll nur wenige oder nach anderen Angaben gar niemand mehr geben, welcher die Sprache schreiben und lesen kann [3]). Grosse Verdienste um die Erhaltung des interessanten Idioms hat sich G. B. Mainwairing erworben, welcher nach jahrelangem Aufenthalt im Lande eine Grammatik herausgegeben aber auch ein massenhaftes Material zu einem »Lepcha-English Dictionary" zusammengebracht hat, dessen Fertigstellung und Drucklegung den Berichterstatter

1) Zahl der Leptscha's; vgl. H. H. Risley, Gazetteer of Sikhim, Calc. 1894. S. 27.

Der Name Leptscha ist nach L. A. Waddell, J. As. Soc. Bengal LX, 1, 2, 1891 S. 55 nepalesischen Ursprungs „lapche the vile speakers"; vgl. auch Gazetteer S. 39.

2) Für *Róng* gibt es mehrere Erklärungen; Graham Sandberg, Manual of the Sikhim Bhutiya language, Calc. 1888, S. 3, denkt an das tibetische *rong* und erklärt „rong-pa" als „ravine folk". Waddell bestreitet dies, weist auf das Leptscha verbum *rong* (T. *'srung-ba*) und erklärt den Namen als „a squatter, caretaker". etc.

3) „Of literate Lepchas there are now none" L. A. Waddell, J. A. S. Bengal, LX. 1891, S. 54.

beschäftigt. Ferner die schottische Mission, welche eine Reihe von biblischen Texten übersetzen liess, »Primers" und Lesebücher herstellte, welche manches neue in sprachlicher Beziehung bieten. Übersetzer dieser Texte (Genesis und ein Teil des Exodus) ist Mr. Isaac in Lotschnagar, ein Eingeborener, der nach einer Notiz, welche Berichterstatter Herrn Graham Sandberg verdankt, eine gute Kenntniss des Hindî und des Leptscha besitzt. Von einheimischer Literatur, welche existirt haben soll, wären in erster Linie Volkslieder zu nennen. Sie sind in einem eigentümlichen Dialekt verfasst, dem sogenannten *Tăng-bor* oder *Tham-bor*, über welchen G. B. Mainwairing in seiner Grammatik S. 130 ff. ausführlich berichtet und den er auch in den Manuscripten zum »Dictionary" reichlich berücksichtigt. Freilich ist bis jetzt von Texten dieser Art nichts bekannt, ausser ein paar Zeilen ebenfalls in Mainwairings Grammar S. 139. Von geschriebener Literatur werden erwähnt: das Buch *Tă-she-sung*, eine Sammlung volkstümlicher Legenden über den Begründer des Lamaismus, *Padmasambhava* (8. Jahrh. n. Chr.), eine Übersetzung eines tibetischen Schauspiels[1]) *Nang-sa* (in Leptscha: Sakon's Wiederkehr) und »andere Bücher", aus denen der neueste Berichterstatter *Sri Kali Kumar Sen* [2]) einige interessante Notizen mitteilt.

Das *Tă-she-sung* liegt Berichterstatter in zwei Handschriften vor, welche erheblich von einander abweichen: es sind offenbar private Übersetzungen, nicht Varianten eines Textes.

Da sie nun sehr häufig ein und dieselbe Stelle des tibetischen Originals ganz verschieden ausdrücken, bieten sie reichliches philologisches Material; in lexikalischer Hinsicht zeigen aber auch die Ärmlichkeit und mangelhafte Durchbildung der nichts weniger als

1) Übersetzt bei L. A. Waddell, the Buddhism of Tibet, Lond. 1895 S. 553 ff.

2) „The sacred books of the Lepchas" (welche wird nicht gesagt: J. Buddh. Text Soc. 23. Juni 1896 nach „Buddhist", VIII, 191 ff.

literaturfertigen Sprache. Die eine der Handschriften, welche Dr. Ehrenreich dem königlichen Museum zu Berlin verschaffte — der Vermittler Ehrenreichs konnte sie übrigens auch lesen — ist im Folgenden mit E, die andere, weil sie in Darjiling geschrieben ist, mit D bezeichnet.

Die drei kleinen Texte, welche die folgenden Seiten enthalten, bilden einen Teil der Vorarbeiten zur Drucklegung des oben erwähnten »Lepcha-Dictionary". Als der verdiente Sammler seine Manuscripte alphabetisch anzuordnen begann, hat er das *Tă-she-sung* zu lesen versucht: er hat viele Stellen eingetragen, doch sind nur wenig ganz, viele gar nicht erklärt. Besonders über die buddhistische Terminologie, welche der Leptscha Übersetzer gerne vermeidet wenn er kann (»alle Taten und Worte des Herrn *Tă-she* aufzuschreiben ist nicht möglich in der Sprache der Róng"), aber doch an vielen Stellen erwähnen muss, herrscht bei Mainwairing keine Klarheit. Was die Übersetzung ins Leptscha betrifft, müssen tibetische Lehnwörter aber auch Ausdrücke der eignen Mythologie dazu herhalten, die Übertragung zu ermöglichen. Dadurch verlieren die letzteren ihre Prägnanz, ja sie werden gerade zu ins Gegenteil verkehrt. [1]) Am besten gelingt die Übersetzung in anecdotenhaften Teilen des Textes, denn in diesen Partien wirkt das stammelnde und unbehülfliche der Sprache nur anmutend.

Es erübrigt noch ein paar Worte über den Helden des Buches *Padmasambhava* und über die tibetische Vorlage des *Tă-sung*: das *Padma-than-yig* mitzuteilen.

»Der grosse Zauberer aus Udyana", dessen eigentlicher Name unbekannt ist, führt bei seinen Verehrern den Namen *Mahâcârya*

---

1) So liegt rüm-lyang (bei Sri Kali Kumar Sen „ram lian") nach der eignen Vorstellung der Leptscha nicht über der Erde, sondern unten in der Ebene.

Padmasambhava [1]) »der grosse Lehrer" »aus dem Lotus geboren" Tib. *slob-dpon Pad-ma hbyung-gnas* oder *U-rgyan-pa*; er ist eine wolbeglaubigte Persönlichkeit, hochverehrt in Derge, Tsang und Sikhim. Geboren in Kafiristân (Udyana), wurde er von König *Khri-srong-de-tsan* von Tibet berufen, »die bösen Geister" welche den Bau des Haupttempels von *Sam-ye* zu verhindern suchten, zu bannen. Seine Lebensgeschichte wird ausführlich erzählt in dem *Padma-than-yig*, einem umfangreichen sehr populären Buche, welches die Grundlage zu den kürzeren Bearbeitungen in Bhutiya Sprache, die wiederum die Vorlage unserer Leptscha Bearbeitungen sein müssen, bildet. Über die Zeit der Abfassung des *Padma-than-yig* kann ich nichts bestimmtes sagen; es scheint in seiner heutigen Fassung ein junges Werk zu sein, denn es kann, nach einer Erwähnung des Gründers der Dynastie der Ilchane *Hulagu* (1258—1265), doch nur in der Zeit während oder nach der Yuen-Dynastie (1280—1368) die Gestalt erhalten haben, in welcher es vor uns liegt. Denn ich glaube annehmen zu dürfen, dass der König der Perser *Huluka*, welchen das 43. Kapitel, das unten ausführlich folgt, ziemlich nebenbei nennt, mit dem Enkel des Dschingis identisch ist, wenn auch von Verwüstungen buddhistischer Klöster durch den Genannten nichts bekannt ist.

Tibetischer Text.

Fol. 147 E 5.

De-nas dehi dus-na shar phyogs Bhanga lahi yul-na mu-stegs-kyi rgyal-po chen-po gZhon-nu 'od-ldan zhes bya-ba sangs-rgyas-kyi bstan-pa-la mi dad-pa. dad-pa-rnams-la mi dges-shing gnod-pa skyel-ba zhig yod-do. dehi pho-brang sgo brgyad-pa zhig yod-pahi phyi sgo bzhi-na bu-mo lnga mdses-shing yid-du 'ong-bahi cha-lugs

1) Vgl. Köppen II, 68 ff.; Schlagintweit, Buddhism, 67 ff.; Graham Sandberg, Handbook of colloquial Tibetan, Calc. 1894, S. 201 ff.; L. A. Waddell, The Buddhism of Tibet, Lond. 1895, S. 379—384, 542; Gazetteer of Sikhim, S. 244 ff.

du-ma dang-ldan-pa hdod-yon lnga lag-tu thogs-nas ster-ba yod-do. bar sgo bzhi-la bu-mo gnyis gnas-pa. de yang gzugs (148*a*) mdses-shing ngag tshangs-pahi dbyangs ltar snyan-la smra mkhas-pa zhig yod-do. nang sgohi phyi hgram-na râkshasa stobs-po chehi bu lnga hjigs-pahi mtshon-cha thogs-pa. sgohi nang logs-na sgo-srung bdud-sngo-can bya-ba dang byi-la mig stong-phrag brgyad-cus brgyan-pa zhig yod pho-brang-la 'obs-kyi ra-ba drug-gis bskor-ba. mkhar dehi bar-khang-nas nyi zla hchar-ba dang; nang thams-cad rin-po-che sna lngahi 'od-kyis gang-ba; de-la rin-po-che shel-gyi skas btsugs-pa; thog rin-po-che hphrul-gyi me-long las byas-pa phyi nang thams-cad sal-ler snang-bahi nang-du rgyal-po chen-po Nor-bu 'od-ldan zhes bya-ba yod-de; yid-bzhin-gyi nor-bu rin-po-che bsam-hphel spyi-gtsug-gi rgyan-du byas-pa, hbangs hkhor grangs-med-pa-la dbang bskur-te; de dbang shin-tu che-bas gzhan-gyi nor-bu-rnams kyang phrogs-nas, sems-can-rnams phongs-shing sdug-bsngal-du bcug-go. de-nas slob-dpon Padmas rgyal-po btsan thabs-su hdul-bar dgongs-nas grong-khyer der byon-te; grong khyer-gyi srang-hgag cig-tu Mandarava bzhag-te: »khyod byi-lahi gdong-can zhig-tu sprul-nas sdod" gsung. slob-dpon nyid-kyis sprul-pahi dmag bsam-gyis mi khyab-pa mngon-par hdu mdsad-de. de-yang stobs-kyi skyes-bu chen-po gsum-gyis dmag-dpon byas; sra-bahi go gyon rno-bahi mtshon thogs; mdah dang mdung dang ral-gri dang rtse-(148*b*) gsum dang shang-lang-la sogs-pahi mtshon-cha thogs-pahi dmag brgyad-khri-bzhi-stong dus-gcig-la bsdus-te. rgyal-pohi hkhor-sa drug bcom-ste rgyal-po hkhor-dang bcas-pa bsad. rgyal-srid phrogs sgo-srung rnams kyang bsad; hdod-yon-gyi lha-mo lnga phrogs-te; dbu-rtse gnam-sgo hbyung hjug-med-pahi nang-du byon-nas hdod-yon-gyi lha-mo lngas mchod-cing longs-spyod mdsad-do. dehi tshe khro-bo bcus rgyal-po bkod-pa lhun-grub-tu khrid. Padmas Kun-tu-hchang zhes bya-bahi sku-ru bzhengs-te; rgyal-po hkhor bcas 'Og-min-gyi gnas-su bsgral. rgyal-pohi shul bzung-nas

chos dang zang-zing-gi sbyin-pas sems-can-rnams bde-ba-la bkod-do dehi tshe-na sTag-gzig-gi rgyal-po Hu-lu-kas dmag-mo che bskul-nas; Bi-kra-ma-śî-la-la sogs-pahi gtsug-lag-khang bcu-gnyis me-la bsregs-pas mngon-pahi bkah nub. gtsug-lag-khang yang med-par gyur-to. dge-slong ma gsal-bahi tshul-khrims-kyis lus bskyed-nas thogs-med dang dbyig-gnyen sprul. de-dag-gis byams-pahi chos lnga, pra-ka-ra-na sde brgyad, mdsod sogs legs-par brtsams-pas dar. de-ltar slob-dpon nyid-kyis Bhangala-na bstan-pa dar-bar mdsad-do.

U-rgyan guru Padma hbyung-gnas-kyi skye-rabs-rnam-thar rgyas-pa bkod-pa-las Bhangalahi rgyal-sa phrogs-pahi lehu ste zhe-gsum-pa-ho.

Uebersetzung.

Darauf lebte im Osten, im Lande Bengalen, zu jener Zeit ein ketzerischer Grosskönig mit Namen Prabhâkumâra, der nicht an das Gesetz des Buddha glaubte. Diejenigen, welche daran glaubten hasste er und war ein Peiniger für sie. Sein Palast hatte acht Pforten, an den vier Aussenpforten boten fünf junge Mädchen von wunderbarer Schönheit, in reiche Gewänder gekleidet, alle Sinnesfreuden im Übermass; an den vier Zwischenpforten waren je zwei Mädchen. Auch diese waren wunderschön und hatten eine so wol klingende Stimme als wie Gott Brahmâ. Vor der inneren Thüre standen fünf mit daemonischer Kraft begabte Männer mit furchtbaren Waffen in den Händen; hinter der Thüre stand der Thürwächter, der blaugrüne Daemon, mit achtzigtausend Katzenaugen begabt. Der Palast war von sechsfachem Wall und Graben umgeben; von der Mittelterrasse des Citadells erglänzte Sonne und Mond; der ganze Innenraum war von dem Lichtglanz der fünf Juwelenarten erfüllt; dort war eine aus Krystall gemachte Treppe; oben befand sich ein zauberhafter Spiegel aufgestellt, und im Innern des Hauses, in welchem alles innen und aussen hell zu Gesicht trat, war der

Grosskönig genannt »der Juwellichtreiche"; er trug als Scheitelschmuck den Tchintâmaṇi, der alle Wünche erfüllt. Damit machte er die zahllosen Schaaren seiner Untertanen gebannt; durch die ungewöhnliche Macht dieser Bannung raubte er alle anderen Edelsteine und brachte seine Untertanen in Not und Elend. Da beschloss der König Padma, der Lehrer, sie mit Gewaltmitteln zu bekehren und machte sich nach dieser Stadt auf. An einer der engsten Stellen der Strasse liess er Mandarava zurück und sprach zu ihr: »Verwandle dich in ein Geschöpf mit einem Katzenkopf und warte hier!" Er, der Lehrer selbst, brachte durch Zauberkraft eine in Gedanken nicht zu fassend grosse Heeresmasse zum Vorschein. Drei Gewaltige machte er zu Heerführern. Mit festen Panzern und spitzen Waffen ausgerüstet, Pfeile, Lanzen, Degen, Dreizacke und Säbel als Waffen führend, war das Heer, das er auf einmal versammelte, vierundachzigtausend Mann stark. Nachdem er die sechs Unterkönige besiegt hatte, tödtete er den König mit seinem Gefolge; er nahm ihm das Reich, tödtete auch die Türhüter und nahm ihm die fünf lieblichen Mädchen. Von der Zinne aus betrat er das Innere zu dem keine Tür führte und verbreitete Freude, während ihm die Mädchen ihre Verehrung bezeugten. Zur selben Zeit zwang er den wüthenden boshaften König zur selbsterkennenden Meditation. Padma verschaffte ihm den Leib des Vadschradhara, er leitete ihn und sein Gefolge hinüber in den Akanishṭha Himmel. Er selbst nahm den Platz des Königs ein, und im Übermass die wahre Lehre spendend, machte er alle lebenden Wesen glücklich. Zu derselben Zeit rief der König der Perser *Huluka* ein grosses Heer zum Kampf, zwölf Klöster wie Vikramaśila und andere legte er in Asche; der Abhidharma verschwand, auch die Klöster verschwanden. Da nun die Klosterzucht nicht mehr rein war, schafften die Bhikshus durch Zauberkraft, indem sie die Gestalten der Götter in Bannungen annahmen, ohne Hinderniss Wunderedelsteine. So bestellten sie alles wol: die Maitrîdharma's alle fünf, die acht

Prakaraṇa-sûtra's, sammelten Schätze und wurden mächtig. So machte der Lehrer in Bengalen die Lehre reich und mächtig.

Kapitel 43 .... wie Padma des Land des Königs von Bengalen in Besitz nimmt.

Der tibetische Holzdruck des *Padma-than-yig* [1]) hat den folgenden ausführlichen Titel: U-rgyan-skad-du Ru-aksa-śakarini: ein Titel in Kâbûl-Sanskrit (?), der Tibetisch (*Bod-skad-du*) also übersetzt wird: U-rgyan guru Pad-ma hbyung-gnas-kyi skye-rabs rnam-thar rgyas-par bkodpa, »Ausführliche Erzählung der Legende von den Geburten (*jâtaka*) des Lehrers von Udyana *Padmasambhava*.

Der tibetischen Texte, welche den Leptschaerzählungen entsprechen, gebe ich nur für die zwei letzteren; denn das tibetische Capitel, welches der ersten Erzählung entspricht, ist im *Padma-than-yig* zu umfangreich, um es beigeben zu können. Doch sind in dem beigefügten kleinen Glossar, welches alle Leptschawörter enthält, auch für dies wie für die beiden anderen, die zur Erklärung nötigen Auszüge unter dem Leptschaworte eingesetzt worden. Dies erste kleine Kapitel erinnert stark an Muhammadanisches, besonders an das bekannte Abenteuer des in Balkh wirkenden Mystikers *Dschalâled-dîn Rûmî* [2]); das zweite Kapitel ist eine an Missverständnissen reiche Variante der Erzählung von *Yaśas* oder *Samudra* [3]),

1) Dies offenbar sehr populäre Werk ist in Jäschkes T. Wörterbuch berücksichtigt; es war in Jäschkes Bibliothek vorhanden. Über das Verhältniss des Buches zu unserm Leptschatext habe ich gehandelt in der Arbeit »Ein Kapitel des *Ta-she-sung*" in der Festschrift für A. Bastian, S. 461 ff. Über die Popularität des Buches vgl. Jäschke's Einleitung zum Dictionary, S. V. und Graham Sandberg, Handbook of colloquial Tibetan, S. 174.

2) Vgl. James W. Redhouse, the Mesnevī of Mevlānā Jelālu-'d-dīn Muhammed er-Rūmī, Lond., 1881, S. 19.

Auch von *bSod-nam Phyogs-glang* (*Diññâga*), geb. 1439 n. Chr., wird erzählt, dass ihn in der Jugend Devatâ's auf einem regenbogenfarbigen Seidenstreif zum Himmel trugen. Vgl. Original-Mitteilungen aus d. kgl. Museum f. Völkerkunde, S. 130.

3) Aśoka und Yaśas. Vgl. Schiefner, Târânâtha, Übers. 29 ff; Aśoka und Samudra, Burnouf,

die stark an die Georgslegende erinnert; das dritte Kapitel [1]) hat tibetische Lokalfarbe — schon der Name Vinâsâ »die Nasenlose, die Kurznasige" weist auf Ostasiaten. Das tibetische Original hat einige Schwierigkeiten, von denen ich nicht sicher bin, ob ich sie befriedigend lösen konnte. Besonders die Stelle wo von dem Trinkhorne die Rede ist. Der Maruâ, ein in verpichten Körben hergestelltes Getränk, aus verschiedenen Hirsearten bereitet, wird gewöhnlich aus Bambusbehältern (L. pă-thyut) mittelst eines Rohres (L. pă-híp) getrunken. Doch gibt es auch Hörner zum Aufbewahren des fertigen Bieres — einzelne Stücke derart reich mit Messing Beschlagen verziert besitzt das Berliner Museum — ich glaube nun: dass das S. 540 Z. 12 erwähnte Entsetzen des Wirtinn dadurch begründet ist, dass ihr unheimlicher Gast an die Vorräte geht, nachdem er den vierten Aufguss vertilgt hat, und direct die Hörner austrinkt. Schwierig ist auch zu sagen, was ein *Ḍombhiheruka* ist: aus dem *Padma-than-yig* scheint hervorzugehen, dass ein nackter Asket mit dem »rus-pahi rgyan drug" [2]) genannten Schmuck behängt, mit Donnerkeil und Dreizack in den Händen, beschäftigt mit Bannungen bestimmter Gottheiten, wie der Göttinn Kurukulle (oder Kurukulli) diesen Namen führt. Das Wort *Ḍombhi* [3]) bedeutet *Zigeuner*, und

---

Introduction T, 365. Interessant ist es, wie die Georgslegende zum Teil wörtlich mit unserem Text übereinstimmt, besonders ist die Gleichung corpus sanctum und T. sbyin-gnas »Ort der Pietät, Gefäss der Gnade" merkwürdig: Tunc jussit imperator adduci caccabum aereum, et misit in eum picem et plumbum et sibem et bitumen et corpus sacrum ibi mitti precepit, et ignem supposuit, ut membra ejus ibidem perirent. Ministri vero festinanter fecerunt sicut jussum est eis... Passio Georgii martyris, ed. W. Arndt bei Zarneke, Über den althochdeutschen Gesang vom hl. Georg. Sitz. Ber. d. sächs. Ges. der Wissenschaften, 23 April 1874. Es ist dies nicht die einzige Berührung unseres Textes mit der Georgslegende: das Verhältniss des Padma zur Mandarava erinnert stark an die Bekehrung der Kaiserinn Alexandra. Ibd., S. 63 ff.

1) Kurz mitgeteilt bei L. A. Waddell, Buddhism, S. 382 Eleusine-Felder (zum Maruâ-Bier) in nächster Nähe der Klöster vgl. Gazetteer of Sikhim, S. 257.

2) „den sechs Schmucksachen aus Knochen".

3) Abbildung in „Veröffentl. aus d. Kgl. Mus. f. Völkerkunde", I, 2/3 1890, S. 52, n° 20.

kehrt u. A. wieder als der Name eines berühmten Siddha (T. grub-chen), über welchen Schiefner, Târanâtha, Übers., S. 244, 329, verglichen werden mag.

Tibetischer Text.

Fol. 143 b 6.

De-nas slob-dpon nyid rgya-gar-gyi yul-dbus-su hbyon-nas, dgongs-nas phebs-pahi tshe, grong-khyer Me-tog-rgyas-pa zhes (144*a*) bya-ba-na rgyal-po A-śo-ka zhes bya-ba bdud-la dbang-bsgyur-ba zhig yod-pas, dge-hdun-gyi dbyen byas-nas thams-cad hkhrug-tu bcug-nas dge-slong gzhon-nu mang-ba zhig dang, rgan-po nyung-bahi sde tshan gnyis-su gyes-so. de-nas dge-slong gzhon-nu phal-cher bsad-cing, rgan-po-rnams mnar-nas shir hjug-ste lo nyis-brgya tsam song-bar gyur-to. de-nas rgyal-po A-śo-kas dmag drangs-te rNga-sgra-can-gyi yul Shing-thag-can-rnams thams-cad hjoms-par byas-te srid hphrog yul bzung-nas pho-brang-du yod-pahi tshe slob-dpon-gyis de-dag gdul-byahi zhing-khams-su gzigs-nas, dge-slong dbang-pohi sde zhes bya-ba zhig-tu sprul-te, rgyal-pohi pho-brang nang-du bsod-snyoms slong-ba-la byon-pas rgyal-po na-re: nga-la brnyas spyod byas-so zer-nas bzung-ste, zangs-mo chehi nang-du til-gyi mar-khu blug 'og-nas tsan-dan-gyi shing-gi me chen-po bus-nas dge-slong cer-bur [1]) phyung-ste zangs-kyi mar-khuhi nang-du bcug-nas thal-bar gyur-gyi bar-du sregs-shig zer-nas bzhag-go. de-nas rgyal-pos nang-par lta-ru phyin tsa-na zangs-kyi dkyil-na padmahi sdong-po chen-po zhig skyes-pa steng-du hdom do tsam hphags-nas hdug-pahi padmahi zeu-hbruhi dbus-su dge-slong ni ci-yang ma nyes-par sngar-bas gzi-mdangs che-bar gyur-pa mthong-nas, rgyal-po A-śo-ka gnong-hgyod chen-po skyes-so. kye-ma sbyin-gnas hdi-lta-bu-la mi (144*b*) htshams-pa byas dehi mtshams med-pahi sdig-pahi las hdi-lta-bu ji-ltar hbyang snyam.

1) So statt gcer-bur.

sprul-pahi dge-slong de nang-du gdan drangs-nas hbul-ba bsnyen-bkur byas-te zhus-pa. kye-ma kho-bo ni gti-mug-pas sbyin-gnas khyed lta-bu-la mi htshams-pa byas. da-ji-ltar byas-na sdig sgrib hdag zhus-pas dge-slong-gi zhal-nas hdsam-buhi gling-du mchod-rten bye-ba phrag-brgya nub gcig-la bzhengs-na hdag. skyabs mgon. med-la zas nor sbyin-na hdag. ces gsungs-pa dang rgyal-po na-re: mgon med-la zas nor byin-pa sla-ste, nub-cig rang-la mchod-rten gcig tsam hgrub-par yang dka na bye-ba lta-ci smos. kho-bohi sdig-pa dag-pahi skabs-med gsung-ba lags-sam zhus-pas yang dge-slong dbang-pohi sdehi zhal-nas: khyod sangs-rgyas-kyis lung bstan-pahi rgyal-po yin-pas byang-chub-kyi shing drung-du song-la smon-lam de skad-du thob dang hgrub 'ong gsungs-pa dang rgyal-po dga-ste, byang chub-kyi shing drung-du phyin-nas smon-lam btab-pa: sangs-rgyas-kyis lung bstan-pahi rgyal-po nga yin-na nub gcig-la hdsam-gling bye-ba phrag na lha hdres mchod-rten bye-ba phrag brgya bzhengs-par shog ces brjod-pa dang ji-ltar zer-ba ltar gyur-to. de-nas grong-khyer Yangs-pa-can-du dbul hphongs-su gyur-pahi sems-can-rnams-la zas dang skom dang gos dang nor-la sogs-pahi sbyin gtong rgya chen-po yang mdsad- (145*a*) do. dehi tshe rgyal-po mya-ngan-med dang mgon-med zas-sbyin-du grags-so.

U-rgyan guru Padma-hbyung-gnas-kyi skye-rabs-rnams-thar rgyas-par bkod-pa-las Ko-śa-lahi rgyal-po chos-la btsud-pahi lehu ste zhe-gcig pa-ho.

Uebersetzung.

Darauf ging der Lehrer selbst nach einem Lande mitten in Indien und begab sich zur Abendrast; zu derselben Zeit war in der Stadt Kusumapura, ein König Aśoka genannt, dessen Geist in der Gewalt Mâra's war; nachdem er einen Zwist in die Gemeinde der Mönche gebracht und alle in Unfrieden gebracht hatte, war

eine Spaltung in zwei Gruppen eingetreten: eine zahlreiche aus jungen Mönchen und eine kleine von alten. Über dem Hinschlachten der jungen Mönche, während er die alten Mönche durch Martern zu Tode brachte, waren etwa achtundzwanzig Jahre vergangen. Nachher zog König Aśoka aus mit einem Heere, besiegte ganz Râdschagṛiha [1]) das Land des Königs Dundubhisvara(?) [2]) und nahm ihr Reich; und so das Land beherrschend lebte er in seinem Palaste; zu dieser Zeit erkannte der Lehrer, dass sie bekehrt werden könnten, verwandelte sich in einen Mönch namens *Indrasena* und ging zum Palast des Königs, sein Almosen zu betteln. Da sprach der König; Dieser tut mir Gewalt an! Nachdem er so gesprochen, verfügte er sofort: Füllt einen grossen Kessel mit Sesamöl, facht darunter ein grosses Feuer von Cypressenholz an, zieht den Mönch aus, werft ihn in das Öl im Kessel und verbrennt ihn zu Asche! und führte es aus. Als nun der König nachsah, war im Kessel ein grosser Schooss einer Wasserrose gewachsen, darüber erhob sich etwa zwei Faden hoch die Blume und inmitten der Staubfäden derselben war der Mönch unversehrt mit grösserem Glanz als vorher leuchtend. Als dies der König Aśoka sah, wurde er von Reue erfasst. Wehe! dass ich an einem Wesen, welches ein Gefäss der Gnade ist, eine nicht zu rechtfertigende als Todsünde erscheinende, teuflische Tat vollbracht habe, wie kann diese wieder gesühnt werden!

---

1) Im Original *Shing-thag-can*. Schiefner, Lebensbeschreibung des Çâkyamuni, sagt S. 87, Note 26: „*Shing-thags-can* ist der Geburtsort des *Maudgalyâyana*. Da Shing-thags: Koṭaka ist, so wird man hierin vielleicht das *Kiu-tsche-ko-lo-pou-lo* (palais couvert de chaume) des Hiuan-tshang 387 (soll heissen 378) wiedererkennen". Nach Dhammapada 120 ist Kolita (nach seiner Bekehrung Moggalâna genannt) nicht weit von Râdschagaha geboren: *Râjagahato avidûre*. Da nun Alt-Râdschagriha auch den Namen Kuśâgârapura führt (vgl. Cunningham, Arch. Survey III. 140), so bestätigt sich Schiefners Vermutung.

Die Identität ist zweifellos, da ja auch Gṛidhrakûṭa bei Râdschagṛiha liegt; vgl. Hiuan-Tshang 9. 15—16, 38 in Vol. III. Dass der Compilator Ma Tuan-lin schliesslich die beiden Städte wieder zusammenwirft (G. Schlegel, Itinerary to the Western countries in Mémoires X; Société d'Ethnographie, 3e Série, N° 2, S. 54) fällt nicht ins Gewicht.

2) Irgendwie aus Bimbisâra verdorben.

Also näherte er sich dem zauberhaften Mönche, und ihm Opfer und Verehrung anbietend, sprach er: »Wehe! ich habe an dir, du Gefäss der Gnade, aus Verblendung, eine Todsünde begangen. Als er so bat, seine Sünde abzuwaschen, antwortete der Mönch: Errichte in einer Nacht hundert Millionen Tschaitya's auf Dschambudvîpa so ist es gesühnt. Verteile an die Hülflosen Speise und Geldalmosen, so ist es gesühnt. Als er so gesprochen hatte, antwortete der König: Den Hülflosen Speise und Geld zu schenken ist leicht; aber was den Befehl betrifft in einer Nacht auch nur einen Tschaitya zu zaubern, so weiss ich nicht, wie ich das machen soll. Als er nun weiter bat: mag es also unmöglich genannt werden, dass ich meine Sünde sühne, antwortete der Mönch *Indrasena*: Da du der von Buddha prophezeite König bist, so geh zum Bodhibaum und bete, dann wird es verwirklicht. Als er so gesprochen hatte, wurde der König froh, ging zum Bodhibaum und betete: »Wenn ich der von Buddha prophezeite König bin, so mögen durch Hülfe der Götter und Daemonen in einer Nacht in Indien hundert Millionen Tschaitya's entstehen". Nachdem er so gerufen hatte, geschah es, so wie er sagte. Darnach schenkte er Speise, Trank und Geld an alle, welche in Vaiśâli verarmt waren und gab ein gewaltiges Almosen. Seit der Zeit hiess er der »Kummerlose, welcher den Schutzlosen schenkt" (Aśoka anâthapiṇḍada)

Kapitel 41 von der Bekehrung des Königs der Kośala.

Tibetischer Text.

Fol. 153 a i.

De-nas slob-dpon Ḍombhiheruka des chang-btsong-ma Bi-na-sa zhes bya-ba-la chang htshong dgos gsungs-pas, chang ci tsam nyo zer khyed-la chang gang yod nyo byas pas, mo na-re: nga-la chang khal lnga brgya tsam yod-pa chang rin ci tsam zhig-na mjal [1]) zer.

1) *sic* statt hjal-ba.

rin ci dgos nyi-ma nub tsam-la mjal gsungs-pas, khyim-du gdan drangs-te chang thams-cad rim-par bsings-shing drangs-pas khyim-gyi chang thams-cad zad-par gyur-pa dang gzhan-gyi chang thams-cad kyang nyo bskyi byas-nas drangs-so. dehi tshe slob-dpon-gyis chang rin med-pahi gnong-gis nyi grib mtshams-su phur-pa gcig btsugs-te nyi-ma gtod-la mnan-nas bzhag. rwa-cohi gsol zhal chang-gis bkang-zhing gsol-bas chang-ma ha-las-par gyur-te hdi ci-nas bzi-bar mi hgyur-ba ci yin snyam grong-pa dehi chang thams-cad zad zad-du drangs kyang rtsa rlung-gi nus-pas bzi-bar ma gyur-to. de-nas nyi-ma gtod-la mnan-pahi stobs-kyis yul dehi rtswa dang shing dang chu-mig thams-cad bskams-shing sems-can phra-mo-rnams kyang htshig chu-tshod dang dus-tshod kyang hchugs, mi-rnams kyang ltogs-shing gnyid yur-ba-las yul dehi rgyal-po Zangs-kyi grags-pa bya-ba des yul mi thams-cad bsags-nas gros byas-pas mi-rnams na-re Bi-na-sahi khyim-na rnyal-hbyor-pa zhig yod-pa hdra rnal-hbyor-pa (153 b i) bya-ba nus-pa dang γyo-thabs che-bas des lan-pa sin-nam [1]) zer-ro. de-nas rgyal-po des slob-dpon Ḍombhi-pahi drung-du phyin-nas zhus-pa: rnal-hbyor-pa bya-ba sems-can-gyi don byed-pa yin mod; sems-can-la gnod-htshe dang chang-la bag-med hdi tsam hthung-bahi rnal-hbyor-pa khyod hdra-ba 'ong-ba zer-ba-la, slob-dpon-gyi zhal-nas: nga-la chang rin med-pas yin gsung. der rgyal-pos chang-rin hjal-bar byas-te bcal. slob-dpon-gyis nyi-ma gtod-la mnan-pa gtang-bas zhag bdun-gyi tho rangs khar-song hdug. de-nas slob-dpon Ḍombhiheruka nyid Ku-ru-kullehi brag-phug-tu byon-nas bzhugs-so.

Uebersetzung.

Darauf begab sich der Lehrer *Ḍombhiheruka* zu der Maruâ-Händlerin *Vinâsâ* (»die Nasenlose") und sagte, sie müsse Bier verkaufen. Als ihm geantwortet wurde: »wie viel Bier willst du

1) so statt: lan-pas yin-nam.

kaufen? und er antwortete: ich will haben, was du an Maruâ besitzest. Da sprach das Weib: Ich habe etwa fünfhundert Khal's Maruâ, wie willst du überhaupt den Preis des Maruâ bezahlen?

Nachdem er gesagt hatte, er werde den verlangten Preis bezahlen, wenn der Tag zum Abend sich neige, trat er in das Haus und trank allen Maruâ bis zum vierten Aufguss, und als so aller Maruâ, welcher im Hause war, zur Neige ging, borgte er auch alles Bier der Anderen und trank es aus. Da er nun wol wusste, dass er das Geld für das Bier nicht besitze, so schlug er zwischen Sonne und Dunkel einen Nagel (phur-bu) ein und hielt die Sonne durch Bannung fest. Indem er nun trank, dadurch dass er den Mund aus dem Trinkhorn füllte (?), war über dieses Trinken die Wirtin entsetzt und dachte: Was mag er wol sein, dass er nicht trunken wird; obwol er nun so allen Maruâ der Stadt bis zur Neige trank, wurde er durch die Kraft der Adernflüssigkeit nicht trunken. Durch die Macht der Bannung der Sonne vertrockneten in diesem Lande alle Kräuter, Bäume und Quellen, die belebten Anzeichen verbrannten, Wasseruhr und natürliche Zeiteinteilung versagten, und die Menschheit hungerte und wurde von Schlaf ergriffen, da versammelte der König dieses Lands mit Namen Bhadrakîrti alles Volk, berieht mit ihnen und die Leute sprachen: In Vinâsâ's Haus ist ein Yogî, oder einer, der ein Yogî genannt werden kann, durch dessen grosse Zauberkunst wird wird dies wol aus einer Vergeltung entspringen?

Darauf begab sich der König zum Lehrer *Ḍombhiheruka* und bat ihn: Es ist zweifellos, dass nur derjenige ein Yogî genannt werden kann, der das Heil der lebenden Wesen anstrebt; aber den lebenden Wesen Schaden bringen und so im Übermass Bier trinken, wie kann ein solcher Yogî sein? Da sprach der Lehrer: Ich habe nicht das Geld für das Bier. Der König versprach den Preis für das Bier zu bezahlen und zahlte. Von dem Moment, wo der Lehrer

die Sonne festgehalten hatte, waren sieben Tage verflossen. Darnach begab sich der Lehrer *Ḍombhiheruka* in die Höhle der Kurukulle und blieb dort.

Leptschatext.

Handschrift von Darjiling, 52*b*.

Sang-gye-la khyen-no.

ár-ren Să-hór-să lyang-ka Tă-she-thíng nam gróp bam-yam-o. kat-thín Tă-she-thíng nŭm-vóm-nyím-re lí cap plăng-ka bam-nyi-shen-lă rŭm-lyang-să rŭm-dar-mít fă-li lat-lŭng a-lo-yo li-yam-o. Tă-she-thíng hó a-lăng a-lom mat-ren-lă mă-ryu-ne-yam-o. a-lăng rŭm-lyang-ka mă-rŭm mă-thók a-myel a-yóng lyo-ka nóng-ka yo li-lŭng rŭm-dar-mít fă-li-nŭn tsun-bŭ-ban lám-nón-ne-yam-o. Tă she-thíng-mŭm rŭm-să lyang-ka thít-fat-yam-o. rŭm-săng-nŭn Tă-she-thíng-ka mak dăk mă-nyín-nŭng-să mă-rŭm mă-thók a-myel a-yóng bí-yam-o.

Handschrift Ehrenreich, 92.

Om ma-ni pe-me hung hri.

Kat-thín Tă-she-thíng nŭm-vóm lí cap plăng-ka bam-nyi-shen rŭm-dar-mít fă-ngo-nŭn lám lat-ban a-lo-yo li-yam-o. Tă-she-thíng hó a-lo mat-lŭng yŭ-kŭp-să kă-ta-ka ngan-nyi-ren shu ryu-te. a-lăng rŭm-dar lyo pum-zŭ-ka mă-rŭm mă-thók myel-yăng a-gyen a-so gŭn-nă ul-nă yo li-ban rŭm mít fă-ngo-nŭn Tă-she-thíng-mŭm tsun bŭ-lŭng lám nón-ne-yam-o. rŭm gŭn-nă-să pum-dor-ji-cang lung-cen phu-róng yóm-bo-ka bŭ thi-nón-yam-o. rŭm-sóng ngan să-tha-lă mak dăk mă nyín-nŭng-să myel yăng ryu-lă bí-yam-o.

Sang-gye-la khyen-no.

ár-ren (53*a*) lyang kat-ka pă-no kat nyí-yam-o. pă-no ár-să a-lŭt-ka mung vyík cho-ka mă-gó-ne-yam-o. Tă-she-thíng mung-

ár-ren lyang kat-ka pă-no kat nyi-yam-o. pă-no ŭr-să lŭt-ka mung-nŭn vyík-lŭng cho-ka mă-(93.)gó-ne-yam-o. Tă-she-thíng-

să pă-no ár tyŭ-sáng yo sak-cíng-lŭng Tă-she-thíng-re cho-pu kat-ka lyăk-lŭng pă-no-să lyang-ka zo án-ka nóng-lŭng vyeng-tsung-ka nóng-lŭng díng-nyí-yam-o. mung-să pă-no-nŭn shí-lŭng kă-sŭ-să lyang cho-pu a-lom mat-lŭng lóm bam-mŭng-re yo-ban kŭr-thak-săng-ka a-lăng ja-grám-mă tsam-dam-lŭng sóng tí-mo kat tsăk-ban cít lăk-kă-yam-o. sóng-să tŭk-cek-ka mi nan-then mat-lŭng tsu-ngŭng-să Tă-she-thíng-mŭm tsun-lŭng sóng-fyŭ să-góng-ka thap-fat-yam-o. Tă-she-thíng-mŭm să-'ayak kat ngo-tho-yam-o. luk-kal luk-lŭng ngák-nóng-shen-lă sóng-fyŭ-să să-góng-ka ríp lín-ngan-nyí-yam-o. ríp-bŭm ríp- (53*b*) bor-să să-góng-ka Tă-she-thíng-re gek-lŭng ngan-nyí-yam-o. mung-să pă-no-re shí-să-lă go ró-ngó yo lí-yam-o. go shu-să mung-să 'ayok mat-fat-tŭng go-te-yam-o. rŭm-dar-să a-kŭp a-re zóng go yang-lă a-lom mat-fat-re yam-o. a-lăng go să-lom mat-ba lă-yo lă-sóng zóng te-yam-o. pă-no-nŭn Tă-she-thíng do-ka vyăt-shen-lă Tă-she thíng-nŭn lí-ba: mung-să pă-no hó 'aya zóng mă-mat-nă găng lă-yo nŭn ŭr tyŭ-só yo sak-cíng-yam-o. han Tă-she-thíng re cho-pu tăng-den kat-ka lyăk-lŭng să-nyím kyóp-ka nóng-lŭng vyeng-tsung-ka thi díng-lŭng a-kă-nŭn cit dóm-bŭ-lŭng jŭm-pu tap-nyen dor thíng-ngŭng ríng re pă-no thyo-lŭng ngák-shen cho-pu óng kat díng-nyi shí-yam-o. pă-no li-ba: cho-pu lóm bam-bo re ja-grám-mă tsam-dam-ban sóng-fyŭ-ka ngo yăng li-yam-o. kŭr-thak-sóng-ngŭn tsam-dam-fat-yam-o. han-nă sóng-fyŭ tím-mo kat-ka cít-tă lăk khen-nyen tho-ban sóng-fyŭ ŭr-să tŭk-cek-ka mi nan-then tsu-ngŭng-să (94) Tă-she-thíng-mŭm tsun-lŭng thap-lŭng ngo-fat-yam-o. han-nă să-'ayak kat-tă ngo-tho-ban, ja luk-kal ngák-nóng-shen sóng-fyŭ să-găng-ka ríp-pă tím-mo kat lín-ngan-nyi-yam-o. ríp ŭr-să a-plăng-ka Tă-she-thíng yăng-re óng nam kă-kŭ nóng-ngŭng să-dok-lă ngák-ngan-nyi-yam-o. sóng-fyŭ să-găng-ka ríp-bóng vor vor-ră rŭm-dar-mít fă-ngo-nŭn vor-lŭng ngan-nyi-yam-o. pă-no-re ŭr shí-să-lă go róng-ngó rŭm-kŭp a-re zóng go a-lom mat fat-tŭng-re la-yo la-sóng să-lom mat-

lă-sóng zóng te-yam-o. han-tă pă-no-re ă-tham-ban cho mat-yam-o. Tă-she-thíng-nŭn mung-să pă-no-re sang-gye-să cho lóm-ka thap-lel-yam-o.

ba kam zóng te yo sak-cíng-shen (95) yang Tă-she-thíng do-ka vyăt-só yăng sak-cíng-ban pă-no-nŭn a-kă nyet-lă thóm-mo jór-lŭng shŭ-yam-o : rŭm kŭp hó-dom go mă-yă-mă-shín-nă zuk-fat-te-yam-o. Tă-she-thíng-nŭn lí-ba: hó 'aya zóng mă mat nă cho mat-lă găng pón shu yam-o. pă-no-re Tă-she-thíng-să ríng-ka nyăn-ban cho mat-yam-o. pă-no-re cho-ka thap-lel-yam-o.

Sang-gye-la khyen-no.

ár-ren Tă-she-thíng-re lóm-nóng-shen-lă ci-mat-bo-să lyang-ka thi-nón-ne-yam-o. Tă-she-thíng-nŭn lí-ba: ci kam ŭl-bo-să mă-nyín-nŭng-ă yo lí-shen-lă ci-mat-bo-nŭn lí-ba: ci-far shu bo-tóng-gó yo lí-shen-lă Tă-she-thíng-nŭn lí-ba: ci-far-re so-nap-pŭng-să bo-só-yam-o. han-tă ci (54*a*) bí-yam-o. Tă-she-thíng-nŭn ci lyo-lŭng thăng-fat-yam-o. ci-mat-bo-nŭn ci tyăn-ngan yang-lă să-tsŭk-re kyăr-să mă-nyín-ne-yam-o. Tă-she-thíng-să sak-čín-ka: go so-nap-lă găng go cí-far bín gat-sho-yam-o. go-nă shu-lă bí-să mă-nyín-ne yo-ban să-tsŭk

Tă-she-thíng kat-thín mă-ró lyang kat-ka nóng-shen ci-zuk-bo kat-să lí-ka nóng-yam-o. Tă-she-thíng-nŭn lí-ba: kă-sŭm ci kam ŭl-bo-să mă-nyín-nă o-yo lí-shen cí-zuk-bo-nŭn lí-ba: ci tă-lo nyi. ci-far shu bo-shăng-gó yo vyăt-shen (96) Tă-she-thíng-nŭn lí-ba : ci-far nyí so-nap-ban bo-só yo li-yam-mă-o. sŭk-nyi kat ci bí-shăng mat li-yam-mă-o. Tă-she-thíng-nŭn ci-far bí-să mă-nyín-nă-ban să-tsŭk-mŭm tsam-fat-yam-mă-o. cí-zuk-bo-ren ci dal-lă tyăn-ngan-yam-mă-o. hŭ-do-să ci gŭn-nă mók-nón-ban mă-ró kŭm-dúng-să ci lă nyó-lŭng bi-ngan-yam-mă-o.

tsam-lóńg ngan-nyi-yam-o. cí lă mok-nón-ne mă-ró-să cí-păng lă nyó-vat-lŭng bí-ngan yang-lă să-tsŭk kyăr-să lă mă-nyín-ne-yam-o. lyang-ung-să mă-ró-păng gŭn-nă să-nyi so-nap yo-să mă-nyín-nă-ngun-nón-ne-yam-o. a-re re să-lo go-te-yam-o. mă-ró-păng gŭn-nă zum-ban pă-no lyang-ka vyăt-nóng-yam-o. shen-lă pă-no-nŭn lí-ba: go tă shu yă-te-yam-o. să-hór-ngák-bo-ka vyăt-ngŭng-o. vyăt-shen să-hór-ngák-bo-nŭn lí-ba: ka-să lyang-ka cho-pu-să a-jíl kat nyí-pa; o-re-ren mat-pa-yam-o. han-tă pă-no-săńg díng-lŭng dóng-shen-lă cí-mat-bo-să lí-ka ngan-nyí-yam-o. pă-no-nŭn lí-ba: hó să-lo gó-yam-o. (54*b*) cho-pu yăng-re tham-bík tham-cáng-să dók-bo gŭm; hó tham-bík tham-cáng-ka să-nyi so-nap yo-să mă-nyín-nă zuk-fat-tŭng-re hó să-lo gó yam-o. Tă-she-thíng-nŭn lí-ba cí-mat-bo kă-nyi ríng-chet nyí-pa-yam-o. să-nyi-kat hŭ kă-sŭm cí bo-shăng-să ríng-chet-nyí-pa-yam-o. so-nap-pŭng-să go cí far bí-shăng-să ríng-chet nyí-pa-yam-o. so-nap lă găng go-nŭn shu-lă bí-să mă-nyín-nă-ban go să-tsŭk tsam-pa-yam-o. pă-no-nŭn lí-ba: han să-tsŭk kyăr-să mă-nyín-ne. han-nă lyang-să mă-ró gŭn-nă li-ba-yam-mă-o: să-lo go-pu yo ban pă-no-ka shŭ-yam-mă-o. ka-să lyang-ka sŭk-nyi so-nap lyok-nón-re yo shŭ-yam-mă-o. pă-no li-ba: go shu yă-te, să-hór ngák-bo-ka vyăt-tă-yam-mă-o. să-hór-ngák-bo re li-ba: ka lyang-ka cho-pu a-jŭl kat nyi-pa yam-o. ár-ren mat-tŭng 'ayŭm-ba yo dŭn-bí-yam-o. han-nă pă-no-nŭn mă-ró gŭn-ka ríng óp-ban dóng-yam-mă-o. dóng-shen ci-zuk-bo-să li-ka ci dal-lă tyăn-ngan-nŭn shi-fat-yam-mă-o. pă-no lí-ba: să-lo gó sŭk-nyi so-nap mă-nyín-nă lyok-lŭng zuk-fat-tŭng-re să-lo gó. sóng-gyó-să cho mat-bu găng-re tham-cáng tham-bŭ gŭn-nă-ka pón-lă mat gat-shăng gó-pa. pă-no lí-ba: a-lo mă mat-tŭn yo li-yam-mă-o. Tă-she-thíng lí-ba cí-zuk-bo kă-nyi ríng-chet mat-ba sŭk-nyi kat hŭ kă-sŭm cí bo-shăng mat-pa-go-nŭn cí-far nyi so-nap-ba bí-shăng ríng-chet mat-tho-pa. Tă-she-thíng lí-ba: go ci-far bí-să (97) mă-nyín-nă-ban să-tsŭk-mŭm tsam-lŭng ngan-nyi-pa yo li-shen pă-no-nŭn lí-ba: să-tsŭk-re lyót bo yam-mă-o. ci-far go cík bi-sóng yo-ban pă-no-nŭn ci-far ryu-lă cík-bi-yam-

Tă-she-thíng-ngó yam-o, cí-far-re go bí-só-yam-o. Tă-she-thíng hó să-tsŭk lyót-tă-o. han-tă lo-go-yo-ban Tă-she-thíng-nŭn să-tsŭk lyót-bí-yam-o. să-tsŭk lyót-bí-shen-lă să-nyi so-nap kă-kŭ ngun-nón-ne-yam-o. sŭk-dŭm lyang-sa mă-ró gŭn-nă yít-chi-ne-yam-o. mă-o. Tă-she-thíng-nŭn să-tsŭk-mŭm lyót-bi-shen, să-'ayak kă-kŭ so-nap nón-ne-yam-mă-o. mă-ró gŭn-nŭn yít-chi nón-yam-mă-o.

Übersetzung des Leptschatextes.

(Handschrift von Darjiling 52 *b ff.)*

Der Buddha weiss es [1]).

Darauf verweilte *Tă-she* der Herr einige Jahre im Lande Za-hor. Als er nun einmal mit einem Weibe auf dem Dache des Hauses war, kamen vier Göttinnen [2]) vom Himmel und sprachen zu ihm: »o *Tă-she*, wenn du so handelst, wird es nicht gut gehen [3]), mach dich auf mit uns zum Himmel und hole dir die Heiligkeit des ewigen Lebens". Also hoben sie ihn auf und führten ihn. So brachten sie den *Tă-she* bis in die Welt der Götter [4]). Da gaben ihm die Götter die Heiligkeit des ewigen Lebens, welches ohne Tod und ohne Krankheit ist.

---

1) Auf den ausgeprägt muhammadanischen Charakter dieser Formel möchte ich noch besonders hinweisen. Vgl. S. 533, Note 2.

2) E: fünf Göttinnen, vermutlich ist die Zahl fünf dem Übersetzer aus dem tibetischen Originale aus der Stelle her eingeflossen, welche die Vorlage für das *nŭm-vóm* ist: die fünf Genüsse geniessend, beruht also bloss auf einem Versehen. Der tibetische Text hat *bzhi*, vier.

3) E: wenn du so handelst und dich benimmst wie es nur dem Sohne eines Weibes ziemt (*Padmasambhava* ist eine Emanation des *Amitâbha* aus einer Lotusblume), was soll da Gutes kommen?

4) Nach dem Tibetischen Text zu *Avalokiteśvara* nach dem *Potála* (*Ri-bo-ta-la*); dort erhalten beide durch *Amitâyus* einen „Regenbogenkörper". E. Da trugen ihn die Gölter fort und brachten ihn (kamen) nach dem herrlichen (*mahâbhoga*?) Himmel (des) *Vadschradhara* (*T. rDo-rje-hchang*). Dieser Himmel ist im T. Text nicht erwähnt.

Der Buddha weiss es.

Weiter wohnte in einem Lande ein König. Der Geist dieses Königs war vom Teufel erfasst, er hasste die Lehre (Buddhas). *Tă-she*, der Herr, beschloss, diesen bösen König zu überwinden, nahm die Gestalt eines Mönches an und ging an das Haus des Königs, seine Nahrung zu erbetteln und blieb an der Schwelle der Pforte stehen [1]). Als ihn der teuflische König sah, sprach er: »So sich benehmend geht auf meinem Boden ein Mönch herum", und dann zu seinen Dienern: »Jetzt fangt ihn schnell und bindet ihn, stellt einen grossen Kupferkessel auf und giesst Sesamöl hinein" [2]). Als unter dem Kessel Feuer zurecht gemacht war und der Sud eintrat, liess er *Tă-she*, den Herrn, fassen und in den Kupferkessel werfen. So liess er ihn einen Tag lang kochen. Als er am Morgen nachsah, war im Kessel eine Blume gewachsen. Im Innern der Blumenknospe lag *Tă-she* der Herr als neugeborenes Kind [3]). Sowie dies der böse König sah, rief er: »Weh über mich! Wie wird es gehen, da ich ein solches Teufelswerk vollbrachte? Und da ich ein solches vollbrachte an einem der einem Göttersohne gleicht. Dass ich so handelte, kommt einer Todsünde gleich". Als sich der König so an *Tă-she* selbst fragend wandte [4]), sprach *Tă-she* der Herr: »Du hast ein früher

---

1) E. Darauf verwandelte sich der Herr *Tă-she* in einen „tăng-den" Mönch, ging fort Almosen zu betteln, und als er an das Thor kam, blieb er stehen; als nun der König eine tief tönende Stimme hörte: „gewähre Almosen, indem du nur eine Handvoll auswählst", sah er hin und erkannte einen dastehenden Mönch. Da sprach der König: Da geht ein Mönch, jetzt fangt etc. Die Handschrift schreibt „cut" statt »cit", Handvoll nach M. Dict.

2) E. die hier folgende Stelle *khen nyén tho-ban* ist mir unverständlich, da ich die Bedeutung des Wortes khen, welches vermutlich ein verstümmeltes T. Wort ist, bis jetzt nicht kenne. Vielleicht ist *hyep* statt *khen* zu lesen, was in der L. Schrift sehr leicht verschrieben sein kann: „fächelt das Feuer an".

3) E. Der König sah *Tă-she* auf der Blume etwa einem achtjährigen Kinde gleichend, im Inneren des Kessels; um den Stamm der Blume herum sassen im Kreise fünf *Dâkinî's*.

4) E. Als der König sich überlegte den Herrn T. selbst zu fragen, bat er, beide Hände zusammenschlagend etc.

unerhörtes Verbrechen begangen" [1]). Da sprach der König: »ja" und bekehrte sich. Darauf führte *Tă-she* den teuflischen König auf den Pfad der Religion Buddhas.

Der Buddha weiss es.

Später kam *Tă-she*, der Herr, an einen Ort, wo ein Maruâ-Bierschenk wohnte [2]). Da rief *Tă-she*: »ist niemand da, der Maruâ verkauft?" Nachdem er so gesprochen, antwortete der Bierschenk: [3]). »Wie willst du den Preis des Bieres zahlen?" Als er dies gesagt hatte, sagte *Tă-she*: »Wenn es Abend wird, werde ich den Preis des Bieres zahlen" [4]). Da gab jener ihm Bier. *Tă-she*, der Herr, nahm das Bier und trank es aus. Solang nun der Schenk Bier gab, ging die Sonne nicht unter. Da überlegte *Tă-she*: »wenn es Abend wird, soll ich den Preis für das Bier bezahlen, ich habe aber wirklich nichts zur Bezahlung"; also fasste er die Sonne und hielt sie fest. Als nun das Bier zur Neige ging, ging doch, obwol ihm alles Bier, auch anderer Leute gereicht wurde, die Sonne nicht unter. Für alle Wesen auf dem Lande und im Wasser ging der Tag nicht zu Raste. »Wie mag dies wol zugehen?" also sammelte sich die ganze Bevölkerung, eilte zum König, ihn zu fragen. »Wie soll ich das wissen?" sprach der König, und frug den Sterndeuter. Der Sterndeuter antwortete auf die Frage: »In unserem Lande ist der Zauberspuk eines Mönches eingetreten, der wird es wol gemacht haben". Darauf stand der König und seine Leute auf und beim Nachsuchen kamen sie im Haus des Wirtes an. Der König sprach: »Wie benimmst du dich? du als Mönch bist da zum Heil aller Wesen und nun bist du es, der es gemacht hat, dass für alle Lebewesen der Tag sich

---

1) E. Indem du etwas, was früher nie vorgekommen ist, vollbrachtest, welchen Nutzen hast du davon?

2) E. Einmal kam T., der Herr, in einem anderen Lande herumgehend, in das Haus eines Maruâschenken.

3) E. „Maruâ ist da".

4) E desshalb gib mir nur auf einen Tag *Maruâ* zu trinken: also sprach er.

nicht zum Abend wendet, wie benimmst du dich" [1])? *Tă-she*, der Herr, sprach: »Zwischen mir und dem Wirt war eine Abmachung; diese Abmachung war, dass er mir einen Tag lang Maruâ geben wollte; auch war abgemacht, dass ich, wenn es Abend würde, den Preis des Bieres zahlen sollte. Als es nun Abend war und ich unmöglich bezahlen konnte, fasste ich die Sonne". Da antwortete der König: O *Tă-she*! den Preis des Bieres will ich bezahlen, *Tă-she* lass du die Sonne los. Da es nun so sich fügte, gab *Tă-she* die Sonne wieder frei. Bis sie losgelassen wurde, waren acht Tage verflossen. Alle Welt war erstaunt.

Glossar.

kă, ká, a-ká S. Hand; a-ká-nŭn in der Hand; mit der Hand.

kă, oblique Form des Pron. der 1. Pers. go; kă-sŭ-să Gen. mein; kă-sŭm, Object. mich, mir, T. nga-la

kă-nyí, Dual. wir zwei.

kă-ta, Adj. allein, einzig; kă-ta-ka, Adv. allein E.

kă-kŭ, Num. acht.

-ka, Hortativsuffix des Verbums: wollen wir!

-ka, Suffix. 1. bezeichnet eine locale Beziehung in Beantwortung der Frage wo?

T.-du, -la, -ru etc.

in, an, bei, auf:

tŭk-cek-ka, an der unteren Seite, unten;

li-cap-ka, auf dem Hausdache;

vyeng-tsung-ka, an der Schwelle;

rŭm-lyang-ka, im Himmel;

sak-cín-ka, bei sich;

plăng-ka, auf der Oberfläche, auf;

---

1) E. „wie benimmst du dich, indem du es verschuldet hast, durch deinen Zauber, dass weder Tag noch Nacht wird? wenn du der Lehre Buddha's anhängst, so würdest du zum Nutzen aller Lebewesen da sein. Darum sagte der König: Handle nicht so!"

ferner auf die Frage wohin? hinein, hinzu, zu.

să-góng-ka, ins Innere, hinein; T. nan-du.

2. bezeichnet den Objectivus (Dat. oder Accus.) mit vielen Verben construirt:

-ka lyăk, dem ... gleichen;

-ka vyăt, Jemand fragen;

Jemand zum Nutzen, um — willen;

tham-bik tham-cáng-ka, um der lebenden Wesen willen.

3. bildet einen Infinitiv: zo án-ka, um zu betteln; T. slong-ba-la.

lyo-ka, um zu erhalten.

ka, Plur. von go, Pron., wir.

ka-să, unser

ka-să lyang-ka, bei uns.

kat, Num. einer, unbest. Artikel: ein gewisser; lyang kat, ein Land; kat-thín, einmal.

kam Adv. 1. ein wenig;

2. (von ka zulegen?) ein Stück, ein grosses Stück.

kŭp, **a-kúp**, S. Kind, Sohn.

kŭm-dung, Pronadj. ein anderer E.; T. gzhan.

kŭr-thak, S. Diener eines Königs, Minister;

kŭr-thak-săng Pl.

kyăr, **kyer**, untergehen (Sonne).

kyóp, Vb. beginnen, anfassen, verbinden etc. Hind. lagânâ. Să-nyim kyóp, betteln.

khen, E. vielleicht Schreibfehler für hyep q. v. vgl. S. 546, Note 2.

khyen-no, T. mkhyen-no (er) weiss. M.Gr. 90.

găng, wenn; găng.... lă găng, auch wenn so, nichts desto weniger.

gat, T. dgos. Vb. notwendig sein, bedürfen, müssen; gat-sho, Fut.

gŭn, **gŭn-nă**, Adj. alle; T. thams-cad.

gŭm, Vb. sein. M.Gr. 24.

gek, Vb. geboren werden, gek-lŭng, Part. rel.

go, Pron. 1. Pers. ich; go-nŭn, Instr., siehe kă, ka.

go, vgl. gó, gùm Vb. sein, go-te (was) mag es sein; — go.... găng go, wenn es so ist, dann; — go-nă shu-lă, immerhin, trotz alledem; — lo go yo-ban, „wenn man sagt": „so ist es", wenn es so ist.

gó, interrog. Form der 2ten Person Sing. von go, sein.

gò, T. dgah-ba Vb. c. -ka, Zuneigung haben zu, Freude haben an — Neg. hassen;

mă-gó-ne-yam-o, Prät.

gyen, a-gyen a-so S. Kenntniss, Tugend, Heiligkeit. Übersetzung von T. rig; rig-hdsin wird durch a-gyen a-so lyo gegeben; es entspricht dem Sanskrit Vidyâdhara; vgl. Schiefner, Târanâtha, S. 222 (169 des Textes).

gróp, längere Zeit, nam gróp T. yun rin-por.

ngák, Vb. sehen, nachsehen; ngák nóng-shen-lă, als er kam zu sehen; ngák-bo S. vgl. să-hór; ngák nóng, T. lta-ru phyin-pa.

ngan, Vb. sitzen, bleiben; als Hülfszeitwort bildet es ein Durativum: tyăn ngan, fortfahren einzuschenken; lín ngan-nyi-yam-o, es war gewachsen.

ngun, Vb. sein, werden; als Hülfszeitwort bildet es Acquisitiva; währen, dauern; ngun-nón-ne-yam-o, Prät.

ngo, Vb. kochen, sieden; ngo tho-yam-o, er liess sieden. T. sregs-pa, verbrennen.

cáng, Vb. zähmen; tham-cáng, S. ein Thier, ein lebendes Wesen.

cap, S. Dach lí-cap; cap-ka, T. rtse-mor.

cí, S. T. chang, Maruâbier; vgl. darüber H. H. Risley, the Gazetteer of Sikhim, Calc. 1894, S. 75.

cí-mat-bo oder E. cí-zuk-bo S. der, welcher den Maruâ bereitet, der Wirt; T. chang-btsong-ma die Verkäuferinn; im L. Text ist das Geschlecht nicht bezeichnet; der Name *Vinâsâ* bezieht sich zweifellos auf die kleinen Nasen der Tibeter etc.

cíng vgl. unter sak-cíng.

cít, S. Öl von Sesam. T. tíl; til (mar-khu).

cít, cut, S. Handvoll. E.

cho, T. chos. Skt. dharma, die Lehre Buddhas, die Religion; cho mat Vb. sich bekehren, Busse üben; cho-pu, T. chos-pa S. ein Mönch; genauer: T. rnal-hbyor-pa, Skt. yogin.

ja-grám-mă, Adv. schnell.

ja-luk-kal, Adv. am morgen.

jil, jŭl, S. Zauberspuk; a-jŭl, a-jil, T. ɣyo-thabs.

jŭm-pu, S. Almosen E. aus T. sbyin-pa.

jór, Vb. verbinden, zusammenlegen.

nyăt, Num. zwei.

-nyí, Suff. des Duals; vgl. kă-nyí.

nyí, S. T. nyi-ma (Sonne) Tag, Tageshelle; să-nyí, să-nyím, sŭk-nyí, Tag; nyím-re, einen Tag.

nyí, Vb. sein, vorhanden sein; T. yin, yod-pa; nyí-yam-o, Prät.; nyí-pa yam-o, emphat. Prät.; negat. nyín: mă-nyín-nă; Hülfszeitwort (Durativum); vgl. bam, díng, tsam.

nyen-tho, Vb. einrichten, anlegen, siehe unter hyep.

nyó, T. nyo-ba; nyó-lŭng bí, T. nyo skyi-ba, leihen E.

nyó vat, Vb. erhalten, bekommen.

tă, Part. in emphat. Sinne; tă lo ja, so ist es, wirklich, in der Tat so, E.

tă-she-thíng, N. pr. Leptscha Name des Padmasambhava; die Etymologie ist schwierig: da der Erklärung, dass es ein Substantiv durch Präfix *tă-* vom Stamme *shí*, wissen sei, im Wege steht, dass der Name nie *tă-shi* geschrieben wird. *Tă* könnte auch als »gross" erklärt werden; vgl. *tí* und *tă-lyang* »grosses Land", Himmel, gegen *lyang* Land; tă-she-thíng-mŭm, Objectiv; tă-she-thíng-să, Gen.; tă-she-thíng-nŭn, Instrum., tă-she-thíng-ngó, Voc.

tăng-den, S. n. M. eine Art Mönch, E.

tap-nyen, S. T. gtam snyan, freundliches Wort, Liebenswürdigkeit, E.

tí, Vb. gross sein, T. che. tí-mo, tím-mo, Adj. gross chen-po.

tŭk-cek, S. Hinterseite, Unterseite; tŭk-cek-ka Adv. unten, T. 'og-nas.

-te, Verbalsuffix, drückt einen Zweifel, eine Frage aus.

go-te-yam-o; zóng-te-yam-o; yă-te-yam-o, (wer) weiss es wol?

tóng, Vb. T. gtong-ba, geben, bo tóng, id. bezahlen, T. hjal-ba.

tyăn, vgl. thăng.

tyŭ, Vb. bekehren, bändigen. T. hdul-ba.

tyŭ-shăng, fut. inf.

thăng, thóng, Vb. trinken; thóng-fat-yam-o, trank aus. T. hdren-pa (geniessen). tyăn Caus. zu trinken geben.

thap, Vb. legen, hinlegen, hineinlegen; thap-lel-yam-o, brachte (auf d. Weg); thap-fat-yam-o, liess hineinwerfen.

tham, S. Ding; bildet als Präfix Nomina abstracta etc.

tham-bik tham-cáng, S. T. hgro-ba, sems-can, lebendes Wesen.

tham, Vb. antworten, sagen; ă-tham, ja sagen, bejahen, einverstanden sein.

thi, thí-t, Vb. kommen, ankommen; T. gshegs-pa.

thi-nón-ne-yam-o, Prät.; bŭ thi-nón-ne-yam-o, brachte, E. Caus. thít-fat-yam-o, liess ankommen.

thíng, a-thíng, S. Herr, siehe tă-she; T. (slob-)dpon.

thíng, Vb. leise tönen; thing-ngŭng Part. E.

thín, thyín, Suff. »Wechsel", Mal, Wiederholung;

kat-thín 1. einmal, 2. zu einer gewissen Zeit.

tho, thó-m, Vb. legen, weglegen, verlassen. Hülfszeitwort: lassen, veranlassen; tho-ban, Absolut.

thóm-mo, doch wol: thóm-mă, in E Adv. vom weitergebildeten Stamm; zusammengelegt.

thyo, T. thos-pa, Vb. hören E.

dăk, dok, Vb. krank sein.

dam, Vb. T. sdom-pa, binden.

dar, vgl. rŭm-dar.

dal, Vb. umgiessen, ausgiessen, E. dal-lă, Adv.

díng, Vb. stehen; díng-nyi-yam-o, Prät.; aufstehen, díng-lŭng.

dŭn, Vb. erzählen; dŭn bí, Vb. id.; dŭn bí-yam-o, Prät. E.

do, Pron. selbst, T. nyid; hŭ-do, er selbst; hŭ-do-să, sein eigen, E.

dor, Adj. tief (Stimme) E.

dók, S. Nutzen, Vorteil; dók bo, N. bringen.

dóng, Vb. suchen; dóng-shen-lă, als er gesucht hatte.

dóm, T. hdam-pa, Vb. auswählen, zurechtlegen E.

-nă, vgl. mă-nă.

nă, emphat. Partikel.

nap, T. nub S. Dunkelheit; so-nap S. Nacht.

nam, S. Jahr.

nan-t'yen, Acc. M. sorgfältig?

-nung, siehe mă-nŭng.

-nŭn, Instr. Suffix: rŭm-săng-nŭn, pă-no-nŭn.

nŭm-vóm, S. Verheiratung, Umarmung, T. hdod-pahi yon-tan lnga-la longs-spyod-pa.

-ne, vgl. mă-ne.

nóng, Prät. nón, Vb. gehen, gelangen; T. phyin-pa, hbyon-pa; nóng-lŭng Partic. Rel.; nóng-ka Hortativ.: wollen wir gehen; nón-ne-yam-o, Prät. 2. Hülfszeitwort nón-ne bildet Präterit. bei intransitiven; vgl. mók, ngun. 3. mit anderen t. Verben hingehen, um zu tun; vgl. vyăt, ngák (zu fragen, zu sehen).

pă-no, S. König, T. rgyal-po; pă-no-nŭn Instr.

-păng, »Ding". Nominalsuffix, bezeichnet den Plural gewöhnl. für Thiere und unbelebte Dinge, doch steht es auch bisweilen für -săng; mă-ró-păng, alle Wesen, »alles was da ist"; cí-păng, allen Maruâ.

-pa, Verbalsuffix, T. pa, drückt emphatisch das Vorhanden- oder Vollendetsein aus, M. Gr. 53. nyí-pa, nyí-pa-yam-o; mat-pa, es ist gemacht.

-pu, Verbalaffix drückt die Wahrscheinlichkeit, Möglichkeit aus: vielleicht, wie kann es sein? M. Gr. 46.

pum, S. Paradies, Himmel; pum-zŭ, S. id. E.

pón, S. T. phan-pa, Vorteil, Nutzen E; pón-lă mat, T. don byed-pa, Nutzen schaffen.

plăng, a-plăng, S. Oberfläche; plăng-ka, auf der Oberfläche; Adv. oben, über; in T. dbus-su, in der Mitte.

phu-róng, T. pho-brang, Palast E. vgl. lí.

fă-ngo, Num. fünf. T. lnga.

fă-li, Num. vier. T. bzhi.

fat, Vb. machen, vollbringen, fertig machen; bildet als Hülfszeitwort ein vollendetes Perfect.; siehe thít, thóng. T. hjog-pa, byed-pa.

far, a-far, S. Preis. T. rin.

fyŭ, S. Topf, Gefäss, Kessel.

-ba, Verbalsuffix im Sinne eines Partic. Prät.; lí-ba, nachdem er gesprochen.

bam, Vb. sein, verweilen, bleiben, T. sdod-pa, bzhugs-pa; bam-yam-o Prät. er hielt sich auf; bam-nyi-shen-lă, als er da lebte.

-ban, Verbalsuffix aus -ba-ŭn zusammengezogen, im Sinne eines Partic. Präterit.; vgl. zum-ban; tsun-bŭ-ban; mă-nyín-nă ban; yo-ban (»also gesagt habend") Adv. so, also. Skt. iti.

bi, bí, Vb. geben, T. bskur-ba; bi-só Fut.; bi-yam-o Prät.; bi-să Gen. des Stammes; bi-shăng(-să) Partic. Fut.; (dass) gegeben werden sollte; bi-shen(-lă) Absol., als er gegeben (losgelassen) hatte; lyót-bi, zurückgeben.

bik, tham-bik tham-cáng S. ein lebendes Wesen.

bum, S. Knospe einer Blume.

-bo, Suffix; bildet Nomina actoris: mat-bo; zuk-bo.

bo, Vb. T. hbogs-pa, geben; bo-só Fut.; bo-shăng-să Gen. des Partic. Fut.: das gegeben werden würde; bo tóng Vb. geben, bezahlen, T. hjal-ba; vgl. ul bo, verkaufen.

bor, S. Blüte.

bóng, a-bóng, S. Stamm, Trieb, Stiel der Blume; T. sdon-pa.

mă-ne, neg. Partikel, nicht; mă-ne bei einfachen Verben; mă-nă wenn eine Partikel (găng) oder ein Suffix (-sho etc.) folgt,

nicht aber bei -yam-o, in welchem Falle mă-ne eintritt; mă-nŭng beim Particip Präs. für mă-ne-ŭng; mă-ŭn (mit Wiederholung des Schlusscons. Negat. Imperativ mă mat-tŭn, tu's nicht! E.

mă-rŭm mă-thok, S. Leben; T. tshe; mak-dăk mă-nyin-nŭng-să m. m. dient zur Uebersetzung der Phrase hchi-med tshe »ein Leben ohne Tod", die Eigenschaft des Regenbogenkörpers.

mă-ró, S. 1. Mensch, Wesen; lyang-să mă-ró gŭn-nă, alles Volk T. mi-rnams; auch im Sinne von T. hgro-ba, Skt. satva, lebendes Wesen. 2. der andere, andere Leute; mă-ró lyang-ka, in einem anderen Lande.

mak, S. Tod, Vb. sterben.

mat, Vb. tun, handeln, machen etc. T. mat-yam-o Prät. vollbrachte; mat-pa-yam-o Pass. Prät. (es) ist gemacht; mat-ba Absol. getan habend; Adv. dadurch; mat-ren, weil (er es) getan hatte; Adv. daher, desshalb; mat-fat-re zusammgesetztes Prät. Partic. der, welcher es gemacht hat; mat-fat-tŭng, gemacht habend; mat-bo, S. einer der macht; cí mat-bo, der Maruâ-Bereiter; mă-mat-nă (găng), nie geschehen, unerhört.

mat, Adv. bloss, nur.

mi, S. Feuer. T. me.

mít, a-mít, S. Weib, weiblich (Menschen, Götter).

-mŭm, Object. von -mŭ, dient als Objectivsuffix.

mung, S. Dämon, Teufel, T. bdud, Skt. Mâra; vgl. Bastian-Festschrift S. 480; mung-să, teuflisch, T. sdig-pa.

mok, Vb. zur Neige gehen, zu Ende gehen; mok-nón-ne Prät., T. hdsad-pa.

myel, a-myel, mit Explet. a-yóng S. Tugend, Heiligkeit; scheint ein Synonymum von a-gyen a-só zu sein, T. rig, Skt. vidyâ, übernatürliches Wissen, Zauberkraft, einmal: T. dbang-mchog.

tsăk, Vb. aufstellen; tsăk-ban Absolut.

tsam, Vb. (T. rtsom-pa), fassen, fangen, halten; tsam-lŭng Part. Rel.;

tsam-pa-yam-o Prät.; tsam dam, fassen (und) binden, gefangen nehmen; tsam dam-lŭng Part. R.; tsam lóng, fangen, fassen; tsam lóng-ngan nyí-yam-o Prät.

tsŭk, Vb. (tsŭr) (glänzen, leuchten); să-tsŭk S. Sonne. T. nyi-ma.

tsu, Vb. kochen; tsu-ngun-să, als es kochte; Durat. Präs. mit Suff.

tsung, vyeng-tsung S. Schwelle.

tsun, Vb. in die Höhe heben; tsun bŭ, forttragen. T. hdegs-pa.

zăng, zóng, Adj. gleich wie.

zuk, Vb. machen, vollbringen, verursachen; zuk-fat-tŭng-re, derjenige, welcher (es) gemacht hat.

zum, Vb. sich versammeln; zum-ban, nachdem sie sich versammelt hatten.

zo, S. Speise, Reiss.

yă, Vb. yă shi (T. ye-shes), wissen; S. Wissen, mit Negat. Thorheit etc. T. gti-mug, Skt. tamas.

yăng, Adv. nur, nur so weit; cho-pu yăng-re, nur der ist Mönch.

yăng, yóng, a-yăng, a-yóng, Expletiv zu a-myel.

-ya, Suffix, bildet den Precativ des Verbums.

yang-lă, Adv. solang als, bis jetzt.

-yam-o oder -yam-mă-o, Verbalsuffix: bildet den Schluss des Satzes gewöhnlich bei Prät., welche durch Hülfszeitwörter gebildet sind: nón-ne-yam-o; thóng-fat-yam-o. Bei Anführung der directen Rede, welche durch das Verbum (lí-ba etc.) eingeleitet ist, steht es als nicht zur Rede gehöriger Teil am Schluss. Bei der Negation mă—ne yam-o.

yit-chi, Vb. T. ya-mtshan, sich wundern; yit-chi-ne-yam-o Prät.

yŭ, a-yŭ, S. Weib. T. bu-mo; yŭ kŭp, Kind eines Weibes.

yo, Vb. sagen, nennen; Part. yóm-bo, sogenannt. T. zhes bya-ba; Adv. also; yo lí Vb. so sagen; yo-ban, also.

yo, Vb. Abend werden.

ríng, S. Wort, Besprechung; ríng óp, sich beraten, E; ríng-chet S. Abmachung.

ríp, S. Blume; ríp-bum, rip-bor S. Knospe.

rŭm, S. Gott; rŭm-săng-nŭn Instr. pl.; rŭm-dar S. Gott; rŭm-dar-mít, Göttinn. T. lha-mo; rŭm-lyang, Wohnplatz der Götter, Himmel. vgl. S. 528, Note 1.

-re, best. Artikel, Suffix ci-fár-re, der Preis des Bieres; bildet Substantiva von Participien: lóm-bam-mŭng re, fat-tŭng-re; mit Eigennamen tă-she-thíng-re. — ren Instrumental (re-nŭn), von da -an; ár-ren, darnach; als Verbal suffix im Sinne von nachdem daraufhin: mat-ren, daher, desshalb; re-re vgl. a-re-re, jedes einzeln; speciell.

ró(ng)-ngo, Excl. wehe! go róng-go, weh über mich! T. kye-ma.

ryu, Vb. gut sein, gut; ryu-lă Adv. gut, richtig.

-lă, Suffix, bildet von Verbal- und Nominal-Stämmen Adverbien: ryu-lă, gut; so-nap-lă, am Abend; von Pronn. shu-lă, irgend wie; mit Neg. durchaus nicht; mit anderen Partikeln: vgl. yang-lă, -shen-lă, să-lă.

lă, Correlativpartikel zu să-la. Bindepartikel etwa im Sinne von μέν-δέ, wiederholt: lă-lă. lă-găng, also, nun, demgemäss.

lăk, lăk-kă, Vb. eingiessen; lăk-kă-yam-o, liess eingiessen. T. ldug-pa.

lă-yo lă-sóng; la-yo la-sóng E. S. grosse Sünde, Verbrechen; Übersetzung von T. mtshams-med-pa, Skt. anantarâya.

lát, Vb. kommen, ankommen, lát-tŭng Part. T. nam-mkha-las byung-ste, vom Himmel herabkommend.

lám, Vb. geleiten.

-la, tibet. Objectiv-suff. sang-gye-la khyen-no.

li, lí, Vb. sprechen, rufen, sagen. T. gsungs-pa, zer, na-re; lí-yam-o Prät. lí-ba. T. na-re; lí-shen Absolut.

lí, S. Haus; lí-ka, ins Haus. T. khyim, auch T. pho-brang, Palast.

lín, Vb. wachsen; lín-ngan-nyi-yam-o, war gewachsen. T. skyes-pa.

lŭt, a-lŭt, S. Inneres, Seele, Geist, Überlegung; a-lŭt-ka, bei sich.

-lŭng, Verbalsuffix, bildet ein Partic. conjunctivum, M. Gr. 40; vgl. luk, lyăk, nóng, shí, sak-cíng, lyo, lí, lat.

luk, Vb. aufstehen, erwachen, sich erheben; luk-lŭng Partic.; luk-kăl Adv. am Morgen; ja-luk-kal id.

lung-cen, E. vielleicht T. longs-chen, Skt. mahâbhoga?

lel, Vb. vollbringen, vollenden; lel-yam-o Prät.; oft Suffix, ein Plusquamperf. anderer Verba bezeichnend.

lo, lom, also, so; vgl. a-lo, să-lo etc.; lo go yo-ban, da es sich also verhielt.

lóng, Vb. führen, leiten, geleiten; tsam-lóng.

lóm, S. Weg; cho-lóm, der Pfad der Religion. Vb. gehen, lóm-bammŭng, Partic. des Durat. Präs.

lyăk, Vb. mit -ka sich in etwas verwandeln, sich gleichend machen mit —; T. sphrul-ba; lyăk-lŭng Part.

lyang, S. Ort, Platz, Land. T. yul; lyang-ka Adv. bei, zuhin; sŭk-dŭm lyang oder lyang-ung, die Welt.

lyo, Vb. nehmen; lyo-lŭng Particip.; lyo-ka Infinit.

lyok i. g. lyăk.

lyót, Vb. freigeben, loslassen, zurückgeben; lyót-tă-o Imperat.; lyót-bí, i. q. lyót; lyót-bí-yam-o Prät.; lyót-bí-shen Absolutiv.

han-tă, Adv. zunächst, nun, darauf. — han, hannă id. E.

hŭ, Pron. 3. Pers. er, sie, es; — hŭ-do, er selbst; Gen. sein eigen E.

hó, Pron. 2. Pers. du.

hyep, Vb. anfachen (Feuer) T. hbud-pa, anblasen; vgl. Note Seite 546.

vat, Vb. erhalten, bekommen: nyó-vat.

vyăt, vyet, Vb. fragen mit -ka construirt; vyăt-shen; vyăt-shen-lă, als (er) frug; vyăt-ngung-o, er frug; vyăt nóng, fragen gehen; vyăt-tă yam-o, Prät. mit emphat.-ă E.

vyik, vík, Vb. besessen, gestört sein, T. dbang bsgyur-ba.

vyeng, S. Thüre, Thor.

vor, Vb. umgeben; vor vor-ră Adv. umgebend, umkreisend.

-să, Nominalsuffix auch bei substantivirten Verben gebraucht im Sinne des Genetivs; Tă-she-thíng-să; pă-no-să; mit dók-bo siehe d.; »herstammend von" rŭm-lyang-să rŭm-dar-mít-

bei der Anführung eines Elgennamens; Să-hor-să lyang, »der Ort Sa-hor", T. Za-hor-kyi yul; im Sinne des Teilungssinnes mit mă-nyín-ne kyer-să mă-nyín-ne, »es gibt keinen Sonnenuntergang"; im Sinne eines Adjectivs (vgl. das Tibetische) mung-să pă-no, ein teuflischer Konig; mit Pron. shu-să, qualis; kă-sŭ-să mein; als Genetivus absolutus: tsu-ngŭng-să, »wenn es Abend wird"; -să-lă Suffix beim Verbum »sobald als".

să-, Präfix, bildet Nomina im Sinne von Wetter, Tag und Nacht, Atmosphäre etc.; vgl. so-, sŭk-; să-nyí, Tag; să-tsŭk, Sonne; să-'ayak, Tag.

să, Pron. Stamm in relativem Sinne; să-lo, să-lom, wie; vgl. a, o, să-tha, să-tha-lă, immer, ewig E; ngan să-tha-lă, ewig dauernd.

să-góng, S. Inneres; să-góng-ka 1. im Inneren; 2 in — hinein. T. nang-du, auch mit dem Gen. construirt; sóng-fyŭ-să să-góng-ka, in den Kessel; ríp-bum ríp-bor-să să-góng-ka, in der Blumenknospe.

să-nyím, T. bsod-snyoms S. Almosen, să-nyím kyóp T. bsod-snyoms slong-ba. E.

să-dok-lă, Adv. gleichend, gleichwie. E.

să-hór, 1. S. Stern; să-hór ngák-bo S. Astrolog. 2. n. pr. Umschreibung von T. Za-hor; vgl. darüber Jäschke s. v.

-săng, **-sóng**, Nominalsuffix, bildet den Plural von Substantiven, welche menschliche Wesen (Götter etc.) bezeichnen: rŭm-săng, die Götter; dient auch zur Bezeichnung der Umgebung, der Leute einer Persönlichkeit. M. Gr. 28: pă-no-săng, der König und seine Leute.

săng, **sáng**, i. q. go-rŭng?, »was immer".

săng-gye, **sóng-gyó**, T. sangs-rgyas, Buddha.

sak-cíng, Vb. denken, überlegen. T. snyam-pa, gzigs-pa; sak-cíng-lŭng Part. Präs. S. Sinn, Gedanken, Überlegung: sak-cíng-ka.

sŭk- Präf. Nomina bildend; oft verwechselt mit să- q. v. sŭk-nyi i. q. să-nyi. E.

sŭk-dŭm, S. die Welt.

so, in Comp. Zustand des Wetters, der Atmosphäre; so-nap S. Dunkelheit, Abend, Nacht; so-nap-pŭng-să, wenn es Abend ist.

so, **a-so**, S. Expletiv von gyen, a-gyen.

-só, Verbalsuffix, bildet ein emphat. Futur, tyŭ-só, bí-só.

sóng, T. zangs S. (1. Kupfer), 2. Kessel; sóng-fyŭ, Kupferkessel. T. zangs-mo.

-shăng, Verbalsuffix, bildet ein Gerundium (Particip des Fut.). -shăng-să Gen.; bí-shăng-să, (ein Versprechen) des Gebenwollens i. e. dass er geben wolle.

shí, Vb. sehen; shí-yam-o, erblickte beim Hinsehen (ngák) E. shí-lŭng, Partic. Präs. sehend; shí-să-lă, sobald er sah; vgl. yŭ, yŭ-shí; shŭ. Vb. T. zhu-ba, bitten. Prät. shŭ-yam-o. E.

shu, Interrogat. Pron. welcher?, was?, wer?

shu-să, Gen. in adjectiv. Sinne: welcher Art?

shu-lă, Adv. irgend wie, irgend wer etc.; mit Negat; mă-nă positive Verneinung: durchaus nicht, unmöglich.

-shen, Verbalsuffix, bildet ein Particip des Präteritums: -shen-lă, sobald als — hatte. T. tsa-na; bam-nyi-shen; T. bzhugs-pa-las, siehe unter -lă shen-lă, »alleinstehend"; bedeutet nach M. Gr. 87 »then, but, still, however".

-sho, Verbalsuffix, bildet das Futurum: gat-sho.

-ă, Suffix in interrogativem Sinne; vgl. M. Gr. 142.

-ă, Suffix in emphat. Sinne an Verba und Verbalsuffixe angehängt bes. in E.; auch an Nomina; der Schlussconsonant wird davor wiederholt; -yam-mă-o, in E. i. q. -yam-o; vyăt-tă yam-o, er frug. E.; ríp-pă, eine Blume. E.

-ă-o, Suffix des Imperativs; der Schlusscons. wird davor wiederholt. M. Gr. 46; lyót-tă-o, lass los!

ă, Ausruf, ja! ă tham, bejahen.

'aya, Adv. früher.

'ayak: să-'ayak S. Tag (bestehend aus să-nyí und so-nap); să-'ayak kat, einen Tag.

'ayŭm-ba, es ist wahr, es ist wahrscheinlich.

'ayok, S. Werk. T. las.

án, Vb. betteln; zo án-ka inf. Reis (Speise) zu betteln. T. bsod-snyoms slong-ba.

ár, vgl. unter a.

a-, Präfix, bildet Nomina (Substantiva und Adjectiva von Verbalstämmen); a-ryu-m, gut von ryu, gut sein; a-thí-t, Ankunft von thi, kommen; dient wie im Barmanischen als eine Art Artikel beim Nomen; a-gyen a-so, siehe die Stämme; bildet von Nominalstämmen neue Nomina in vergleichend verkleinerndem Sinne: kung, ein Baum; a-kung, ein Stock.

a, Pron. Stamm, demonstrativ: dieser vgl. o; a-re, dieser; ár (zusammengezogen aus a-re), dieser; in E. werden die obliquen Formen dieses Pron. meist ŭr geschrieben; ár-să Gen.; ár-ren, darnach, T. de-nas; a-re-re, dies speziell; a-lăng, Adv. jetzt; a-lo-yo, Adv. also; a-lom, Adv. also, so.

ŭl, Vb. verkaufen; ŭl bo Vb. verkaufen. T. htshong-ba.

-ŭng, Suffix, welches an consonantisch auslautende Verbalstämme gehängt den Schlussconsonanten verdoppelt, während es hinter vocalisch auslautenden als -wŭng erscheint; bildet ein Particip. Präs. bam-mŭng; mit Artikel -re ein Substantiv actoris oder actionis; fat-tŭng-re, »der welcher gemacht hat". Über -ŭng-să, siehe -să.

ung, S. Wasser; lyang ung S. Land und Wasser, Welt.

ul, Vb. bitten, verlangen.

-o, vgl. T. 'o M. Gr. 51. Suffix, welches an andere Verbalsuffixe angehängt, den Satzschluss ausdrückt: -yam-o; -yam-mă-o; auch beim Imperativsuffix -ă-o.

o, pron. Stamm, demonstrativ: jener vgl. **a**; o-re, jener; o-re-ren, von jenem.

-ó, Suffix des Vocativs, Tă-she-thíng-ngó.

óng, S. Kind, Knabe; Expletiv zu cho-pn.

óp, Vb. loslassen, freigeben, eröffnen: ríng óp Vb. verkünden, eine Besprechung in einer Versammlung veranlassen. T. gros byed-pa.

MÉLANGES.

Les Inscriptions chinoises de Bouddha-Gayâ

PAR

G. SCHLEGEL.

Dans le *T'oung-pao* de 1895, Vol. VI, p.p. 522—524, j'avais annoncé que j'allais publier la traduction de ces inscriptions, découvertes en 1878—79 par M. Beglar, de l'Archeological survey, aux Indes et dont deux, les nos. I et II, avaient été publiées et en partie traduites par feu M. Samuel Beal dans l'*Indian-Antiquary* de Juillet 1881 et le *Journal of the Roy. Asiat. Soc.* d'Octobre 1881 (Vol. XIII, p.p. 552—76). J'avais cité ces traductions comme un exemple terrifiant contre ces espèces de traductions prématurées et hâtives; mais, à ce qu'il paraît, sans beaucoup de succès.

Mr. A. Foucher, ayant été chargé d'une mission scientifique en l'Inde britanique, d'où il est récemment revenu, avait présenté à l'Academie des Inscriptions et Belles-Lettres à Paris, les estampages et photographies de cinq inscriptions chinoises trouvées à Bouddha-Gayâ, que M. le Professeur E. Chavannes s'est donné la peine de publier et de traduire [1]) Nous ne pouvons que féliciter le monde

1) *Les Inscriptions de Bodh-Gayâ, par* E. CHAVANNES. *Revue de l'Histoire des Religions*, T. XXXIV. — No. 1. — 1896. (Paris, Ernest Leroux).

savant de cet ouvrage si utile pour la connaissance des relations religieuses entre la Chine et l'Inde, la patrie du Bouddhisme.

La seule chose que je regrette c'est que l'auteur, qui savait par mon article dans le *T'oung-pao* cité ci-dessus, que je travaillais moi-même depuis cinq ans à ces inscriptions, ne m'ait pas consulté avant de les publier. Etant nanti de tous les estampages et photographies jadis en possession de feu le général Cunningham et de M. Giles, qui les avaient gracieusement mis à ma disposition pour m'aider dans mon travail de déchiffrement et de traduction, j'aurais pu fournir à M. Chavannes d'utiles suggestions et le préserver de mainte erreur qu'il a commise tant dans la restauration des caractères mutilés que dans l'interprétation des passages difficiles, surtout de la première inscription, qui est la plus mutilée et fort mal gravée, et qui, par conséquent, de l'aveu même de l'auteur, offre des difficultés considérables.

Mentionnons d'abord les caractères 生內陀 dans la 1re et la 2e ligne de l'inscription I., que j'ai été le premier à déchiffrer et que j'ai rendus par le mot sanscrit *Sang-nad-dha* (*Saṃnaddha*).

M. Chavannes conteste cette identification pour la raison suivante: Selon lui, les mots qui commencent en Chinois par l'articulation *ch* servent à transcrire une syllabe sanscrite commençant par une sifflante *palatale* et ne peuvent être l'équivalent d'un mot commençant par une sifflante *dentale*, et il cite comme exemples: *cha-men* 沙門 = çramaṇa; *che-lo-i-to* 尸羅逸多 = Çîlâdïtya; *che-kia* 釋迦 = Çakya, etc. Mais la règle établie ici par M. Chavannes n'est pas du tout exacte, et les Chinois ne distinguent en général pas dans leurs transcriptions entre la palatale *Ç* (*ch*) et la dentale *S*. Ainsi Julien (Méthode etc., p. 85) cite 沙 *cha* pour *sâ* dans *sâgara* (沙竭羅); pag. 86 珊 *chan* pour *sañ* dans *sañdjïña* et pour *san* dans *Sanirâdja* (珊尼羅闍). Comp. aussi Eitel, Sansc.-chin. dictionary, p. 121*b*. Julien cite encore 删 *chan* pour *sañ*

dans *sañdjayin* et Eitel (p. 117*a*) 珊 *chan* pour *sam̃* dans *sam̃djaya*, *sañdjaya* (珊闍邪 ou 珊闍夜). Enfin Julien cite encore 删 *chan* pour *san* dans le terme en question *Sannaddha* (删榱陀) que les auteurs dans notre inscription ont transcrit par 生內陀 *sang-nat-t'a*. L'erreur de M. Chavannes provient qu'il n'a eu regard qu'à la prononciation mandarine actuelle de ces caractères, au lieu qu'à l'ancienne prononciation conservée dans le dialecte d'Emoui où l'ancienne *dentale S* se trouve pour la *palatale Ch* de la langue mandarine.

Ainsi les caractères 沙, 珊, 删, *cha* et *chan* en mandarin moderne, se prononcent encore aujourd'hui à Emoui *sa* et *san*, et le caractère 生, en mandarin moderne *cheng*, s'y prononce *sing*. L'ancienne voyelle était *a* comme il paraît par le Cantonnais *chang*. Le changement de la dentale en palatale est moderne, car p. e. les caractères 升, 昇, 陞, 勝, 聲, 城, 晟, 盛, 澠, 堘, 聖, 乘 etc., qui se prononcent tous en mandarin moderne *ching*, avec la sifflante palatale, se prononcent à Emoui *sing*, avec la sifflante dentale. Donc la règle avancée par M. Chavannes, ainsi que son objection, sont nulles.

L'envers a, du reste, également lieu. Ainsi *châtâ* est transcrit par les Chinois 私多 *Sze-to*, 悉陁 *Sih-to* (à Emoui *Sit-t'o*) ou 徙多 *Si-to* (à Emoui *Su-to*, à Canton *sai-to*), etc.

M. Chavannes pense que les caractères 內陀 *nouï-t'o*, qu'il écrit *nei-t'o*, pourraient être une transcription imparfaite du mot skt. *nidâna* »cause", transcrit généralement par les Chinois 尼陀那 *ni-t'o-na*. Mais ceci est impossible. Le car. 內 se prononce, il est vrai, aujourd'hui *nouï* en Mandarin, *laï* à Emoui, *noi* à Canton, mais son ancienne prononciation était *nat* ou *nap*, comme il appert des caractères chinois où il entre comme élément phonétique, p. e. 納, 衲, 軜, 妠, 抐, 柔衲, en Mandarin moderne *nah*, à

Emoui *lap*, à Canton *náp*, et le caractère cantonnais vulgaire 鈉 *nát* «fer à repasser»; en langue classique le car. 鈉 se prononce en mandarin *nah*, à Emoui *lout*, avec la signification de «battre le fer». Le caractère 吶 ou 訥, «bégayer», se prononce en Mandarin *nouh*, à Emoui *lout*, à Canton *nout*. 抐 se prononce en Mandarin *nah*, à Emoui *lout*, à Canton *nat;* 肭 se prononce en Mandarin *nouh*, à Emoui *lok* et *lout*, à Canton *nouk* et *nout;* 蚋 se prononce en Mandarin *nouh*, à Emoui *lout* et *lap*, à Canton *lat* et *nap*. Dans les transcriptions 內 doit donc être lu *nat* ou *nap*. La forme 生內陀 *Sang-nat-t'a* (Sang-nad-dha) est donc très correcte. Plus tard, quand 內 avait perdu son ancienne prononciation *nah* pour devenir *nouï*, on l'a remplacé dans les transcriptions par le caractère 捺, prononcé *nah* en mandarin, *nat* en Cantonnais et *lát* à Emoui. Conséquemment, surtout à l'époque des *Han*, le caractère 內 ne peut jamais avoir été employé pour transcrire la syllabe sanscrite *ni*, mais n'aura pu servir qu'à transcrire la syllabe *nad* ou *nap*. Meng-tsze (V, 上, VII, 6 et 下, II, 1) s'en sert pour rendre le caractère 納 *nah*: 若已推而內之溝中 *joh ki t'oui örh* ***nah*** *tchi kau tchoung*, «c'est comme s'il les poussait lui-même dans un fossé». Livre III 下, VII, 2: 泄柳閉門而不內 *nah*, «Sieh-lieou fermait sa porte, et ne voulait pas faire entrer (le prince»). Chap. II 上, 6, 3 on trouve 內交 *nah kiao*, «entrer dans la faveur de quelqu'un», «gagner son affection». Le caractère 納 *nah*, dont l'ancienne prononciation était *nap*, est employé par les Bouddhistes chinois pour transcrire la syllabe *nav;* p. e. 納縛提槃矩羅 *nap-pak-tê-pan-ku-lo* pour *Navadîvakula;* 納縛波 *nap-pak-p'o* pour *Navapa*, nom de la ville nommée maintenant *Pidjan;* 摩納縛迦 *mâ-nap-pak-ka* pour *Mânavaka*, etc.

J'objecte donc formellement contre la supposition que 內 *nah* pourrait représenter la syllabe *ni* dans *nidâna*, surtout puisque la dernière syllabe *na* 那 manque dans le terme 內陀; et je main-

tiens ma leçon 生內陀 pour *sang-nad-dha*, terme que je vais expliquer maintenant.

Le dictionnaire Sanscrit *Fan-yih ming-i* (Chap. XI, fol. 2 *r.* dit de ce mot.: 僧涅、一云僧那、大誓。僧涅自誓。一云僧那言鎧、僧涅言著、名著大鎧。亦云莊嚴。故大品云。大誓莊嚴。正言胊那訶、此云甲。胊搽陀此云被、或云衣。謂被甲、衣甲也。 *Sangniep*, que quelques-uns lisent *Sangna*, est un grand vœu (un engagement par serment). *Sangniep* veut dire «se lier par un serment». D'autres disent que *Sangna* signifie «cuirasse» et *Sangniep* «mettre» c'est-à-dire «mettre une grande cuirasse ou armure». Le mot a aussi la signification de «sérieux» et pour cette raison le *Ta-p'in* dit: «Un grand vœu ou serment sérieux". Correctement on le nomme *Sannaha* ce qui signifie «cuirasse» et *San-nad-dha* ce qui signifie «se couvrir de» ou «s'habiller de», de sorte que l'expression signifie «se couvrir d'une cuirasse», «mettre une cuirasse».

Or, en Skt. *Saṁnâha* (*Sam* + *nah* + *a*) signifie «Armure, Cotte de mailles» et *Saṁnaddha* «armé, préparé pour le combat». Benfey (Skt.-Engl. Dict. p.p. 463, 1005, 1035, 462) mentionne encore *Saṁnahana* (*Sam* + *nah* + *ana*), «s'armant, se préparant, se tenant prêt, *Sannahanika* (*Saṁnahana* + *ika*), «portant ou se couvrant d'une armure», tous des mots ayant pour racine la syllabe *nah*, «s'armer».

L'expression «s'armer, mettre l'armure» signifie en littérature bouddhique simplement mettre la *kachâya* ou l'habit ecclésiastique. «La *Kachâya* est l'armure contre l'insulte», disent les Chinois (袈裟爲忍辱鎧. Vide K'ang-hi s. v. 鎧).

En Europe, pendant le moyen-âge, l'habit ecclésiastique était également la meilleure défense contre l'insulte. Quant à la signification de «vœu», l'exégète chinois a probablement confondu *saṁnah* avec *sandhâ* (*saṁdha*), «une convention, promesse ou un vœu».

Dans la première ligne *sangnaddha* est précédé par 同 «ensemble» et dans la seconde ligne par 往 «aller» d'où M. Chavannes conclut qu'il faut traduire dans la seconde ligne 往生 par «aller naître» (en paradis); et dans la première ligne il traduit la phrase 如上功德廻逈同生內院 par «d'un mérite tel que celui qui vient d'être nommé, l'effet en retour est égal à la cause qui fait naître».

Ici 廻逈 est mal traduit par «l'effet de retour» qu'il explique d'après une glose de l'ouvrage 甚深大回向經 par: l'expression *hoei hiang* employée ci-dessus signifie l'heureuse récompense d'un mérite» (右說回向功德福報).

Mais la glose ne dit pas *signifie* [1]), mais simplement «*Hoei-hiang est* l'heureuse récompense des bonnes actions», et elle n'explique pas le sens de l'expression *hoei hiang*, que j'ai déjà indiqué dans mon article précité dans le *T'oung-pao*, Vol. VI, p. 522, comme signifiant «a reverting and vow-uttering heart».

Le dictionnaire *Fan-yih ming-i* précité dit (Chap. XI, fol. 8 *verso*), en expliquant le terme 浮曇末 *Bhû-tam-ma* (probablement, selon mon collègue M. le professeur Kern, *bhûtâtmâ*, nominatif du mot *bhûtatman*, composé de *bhûta*, qui signifie e. a. «réel, vrai» et *âtman* «esprit, âme»): 此云至誠。十六觀經云。發三種心、卽便往生。何等爲三。一者至誠心。二者深心。三者回向發願心。疏釋至誠心云、卽實行衆生。至之言專、誠之言實。禮記曰、志之所至。至者到也。易注曰、存其誠實。故曰至誠。 *Bhûtamma* signifie «suprême sincérité». Le Sûtra des seize contemplations dit; Quand on possède les trois espèces de coeurs, cela facilite d'aller naître. Quels sont ces trois? le premier est un coeur extrêmement sincère; le second un

1) Dans les commentaires chinois «signifie» est généralement rendu par 言 ou 云, mots qui ne se trouvent pas dans le texte cité.

coeur profond, le troisième un coeur rétrospectif et offrant des vœux — un coeur détaché (de tous les liens mondains) et de suprême sincérité, agissant sincèrement envers tous les êtres créés. *Tchi* (suprême) signifie «entier» (s'occuper uniquement de). *Tching* (sincère) signifie «véritable» (honnête). Le Livre des Rites dit: «Ce que la détermination atteint». Atteindre est arriver à. Le commentaire du Yih-king dit: «Conservez votre sincérité»; c'est pourquoi qu'il est dit **Sincérité suprême.**

Or comme, selon le professeur Kern, *bhûta* signifie aussi «atteint, accompli, effectué», l'exégète chinois a trouvé à force d'étymologie, le sens de 至 «atteindre» dans *bhûtâtma*, peut-être en connection avec le mot *prabhûta* qui signifie e. a. «suprême, et qu'on emploie comme superlatif». (Benfey, op. cit., p. 661 A).

En tout cas le bouddhiste chinois comprend sous le terme *hoei hiang* «sincérité suprême» ou «arriver à la sincérité», naturellement par une contemplation rétrospective (回 *hoei*) vers (向 *hiang*) son for intérieur. *Bunyiu Nanjio* identifie dans son catalogue le 廻向輕經 avec le *Bhava saṁkrânti sûtra*. Mais il vaut mieux le rendre par *Bhâva* (coeur; mind, heart, Benfey, Skt. Dict. p. 650*a*) + *Saṁkrânti* (réflexion, Ibid. p. 990 B) quand le terme signifierait, comme les Chinois l'expliquent, «réflexion du coeur».

Notons encore que le *Fan-yih ming-i* parle dans son XVIIe chapitre, fol. 16 recto, de 十回向, «dix espèces de *Hoei hiang*».

Je traduis donc le passage entier:

«Par les mérites nommés ci-dessus (c'.-à-d. la distribution de 300.000 — lisez 30.000 — Sûtras et la récitation de 30.000 Sûtras), il avait atteint la sincérité suprême (*hoei hiang*) et il s'était armé (sangnaddha) avec ses compagnons (*toung*); c'.-à-d. qu'ils avaient pris le vêtement ecclésiastique pour se rendre en pélerinage à l'Inde [1]).

1) Si l'on tient au participe passé, il faudra traduire 同 par «et, ainsi que», et on lira «il avait atteint la sincérité suprême, et était armé (spirituellement)».

Le mot 德 *teh*, que M. Chavannes traduit par mérites, signifie selon le *Fan-yih ming-i* «bonnes actions» 善行. Dans son XIe chapitre, ce dictionnaire traite des 衆善行法, «les moyens des pratiques vertueuses» parmi lesquelles sont énumérées celles du 回向 *hoei hiang* [1]) et du 刪榛陀 *Sangnaddha.*

Dans la première ligne, le passage entier est régi par les mots initiaux 發願 «faire un vœu». Dans la seconde ligne, on trouve 同口口往生內陀. M. Chavannes n'a pas su déchiffrer les deux caractères mutilés, mais suppose que le second pourrait être 願. J'ai réussi à les déchiffrer tous les deux comme 發願 «faire vœu», comme dans la première ligne, la partie supérieure 癶 de 發 étant parfaitement lisible dans mes estampages et photographies.

La phrase se lit donc: 同發願往生內陀 (le maître *Koui-pao* et tous ces bhadantas) avaient ensemble (同) fait le vœu d'aller (往) s'armer, (ou d'aller armés, *sangnaddha*). Ici le caractère 同 *toung* est répété comme dans la première ligne 同生內陀 où le caractère 往 «aller» ne se trouve pas.

Par ces éclaircissements la seconde objection de M. Chavannes que *sangnaddha* serait «une phrase banale, d'aucune valeur spécifique dans la langue religieuse» tombe du coup. Nous avons vu que le *Sangnaddha* est une des grandes actions méritoires dans la religion bouddhique et aussi dans la religion catholique, dans laquelle le vœu de prendre le froc de pélerin pour aller visiter les lieux saints, est compté parmi les actions de foi les plus méritoires. L'expression dans le texte est donc parfaitement à sa place.

Que l'auteur de l'incription confond le participe passé avec l'infinitif ne signifie absolument rien, les Chinois n'ayant pas d'idée de flexions

---

1) Hepburn traduit l'expression 回向, prononcé en Japonais *Yei-kō* エイカウ ou *Ye-kō* エカウ, par «saying mass or prayers for the dead, praying for blessings upon others». Or ces actions sont des actions méritoires 功德 ou 善行 qui dérivent du *hoeï-hiang* ou de la réflexion du coeur.

grammaticales. Dans leur langue 被甲 ou 衣甲 signifient aussi bien «se couvrir d'une armure» ou «mettre une armure» que «être revêtu d'une armure», «couvert d'une armure». Le *Fan-yih ming-i* prend évidemment le mot *sangnaddha* comme l'infinitif «s'armer, s'équiper», et non comme le passé défini «équipé».

Quant au chiffre de 300.000 pélerins et 300.000 chapitres du Sûtra de la naissance supérieure, dont M. Chavannes se formalise à bon droit, je fais remarquer que pendant des siècles après la dynastie de *Han*, 100.000 十万 est pris pour 10.000 十千. Feu mon ami Terrien de Lacouperie m'écrivit dans le temps qu'il avait rencontré souvent cette confusion dans les auteurs.

Mais peu importe l'exagération! *Tchi-I* n'aura pas amené une armée, même de 30.000 pélerins à l'Inde. M. Chavannes remarque dans une note qu'il n'y a pas de sûtra qui compte 300.000 chapitres, et qu'il ne faut donc pas traduire «le sûtra en 300.000 chapitres» mais «300.000 chapitres de sûtras». Le chiffre de 300.000 prouve que 卷 n'est pas employé ici dans sa signification de chapitre, mais en sa qualité de particule numérale [1]).

Il ne faut donc pas traduire «chapitres», mais «volumes» [2]). Ce sont 300.000 copies du Sûtra de la naissance supérieure que *Tche-i* a distribuées, exactement comme nos prêtres et missionnaires inondent le pays de petits traités religieux imprimés en milliers d'exemplaires [3]).

Le Sûtra de la naissance supérieure n'est pas mentionné dans le *Fan-yih ming-i*; mais on y trouve mentionné (Chap. I, fol. 17

---

1) 卷 a classifier of books, rolls, manuscripts, maps, and such things as roll up. Wells Williams.

2) Le mot français volume, dérivé du latin *volutum* «rouleau», a exactement la signification du Chinois 卷, «rouleau».

3) Comp. de Groot, Code du Mahâyâna, p. 97 et 142, sur le devoir de réciter et de propager les livres saints.

verso) le 下生經 ou le Sûtra de la naissance inférieure, ce qui prouve que la version de M. Chavannes «qui procure la naissance supérieure» est inexacte. Il n'y a pas de *procurer* dans le texte et 修上生行 veut dire «cultiver ou pratiquer la conduite (prescrite dans le Sûtra) de la naissance supérieure».

M. Chavannes lit le 2e caractère d'un bas de la 1e ligne 望 *wang*. Dans mes estampages je trouve 眭 ce qui ne peut être que 睃 *houï* et qui signifie lever les yeux vers; il est synonyme de 睢 *houï*, qui signifie lever les yeux et longuement contempler, (睃音佳、仰目也。與睢同。睢仰目也、大視也。仰目視貌, *K'ang-hi*); 睃金剛座 signifie donc «longuement contempler le trône de diamant» (le *Vadjrâsana*).

Le 唯識座 ou le «Trône de l'intelligence unique» est la même chose que le 菩提寶座, le «Trône précieux de Bôdhi», dont *Ki-nieh* fait mention dans son itinéraire aux pays de l'Ouest, itinéraire que j'ai traduit en 1893 dans les Mémoires du Comité Sinico Japonais, 3e Série, N° 2.

Nous possédons deux Abhidharmas chinois qui portent ce même titre; l'un «Les 30 discours sur l'unique intelligence» (唯識三十論), en Skt. *Vidyâ mâtra siddhi tridaça çâstra kârika*, et l'autre nommé «Les discours sur l'intelligence unique complète» (成唯識論), en Skt. *Vidyâ mâtra siddhi*, tous les deux des traités philosophiques écrits par *Vasubandhu*. (Eitel, Skt.-Chin. dict. p. 166*a*). La restitution de *vijñâna-mâtra* de M. Chavannes n'est donc pas exacte, quoique le sens soit identique.

Le phrase mutilée au bas de la 2e ligne est lue par M. Chavannes 下[1] 依[2] 烈[3] 功[4] 第[5] 惠[6] 山[7] 品[8] et traduite: «au-dessous d'eux[1] s'appuyant sur[2] le rang[5] qui lui assure un mérite[4] éclatant[3], *Hoeï-chan*[6—7] catégorie[8] ....» — traduction qui est inintel-

ligible. Le composé 烈功 ne se trouve point dans le *Peï-wen-yun-fou*; mais on y trouve le composé 殊功, «différents mérites» ou «mérites distingués» (Chap. I, fol. 115 *recto*). Je propose donc de lire 殊 au lieu de 烈; le caractère est terriblement mutilé dans l'inscription. Le *Peï-wen-yun-fou* cite (Chap. LXVII上, fol. 131 *recto*) la phrase: 將帥有殊功異效者、其子弟年十歲以上請聽依第出身,» quant aux généraux de mérites distingués et extraordinaires, on demanda qu'il fut permis à leurs membres de famille agés de dix ans ou plus d'entrer au service de l'état selon le degré (de leurs capacités)».

Nous retrouvons donc dans notre inscription les deux composés 殊功 et 依...第 qui se trouvent dans la citation du *Peï-wen-yun-fou*, qui cite également (fol. 135 *verso*) le composé 考功第[1]).

Selon mes estampages le dernier signe est 嵒 *yen*, qu'il faut bien distinguer de 品 *mih*. 惠嵒 *Hoei-yen* est le nom d'un des pélerins. Conséquemment je lis la phrase: 下[1]依[2]殊[3]功[4]第[5]。惠[6]嵒[7], «et les autres[1] [suivaient] selon[2] le degré[5] de leurs mérites[4] respectifs[3]. *Houi*[6]*-yen*[7]».

La partie à restituer à côté de 重 dans la 3e ligne no. 6, est 糸; le caractère 緟, qui signifie e. a. «derechef», est écrit actuellement 重[2]).

Le caractère qui suit, no. 7, ne me paraît pas être 達 *tah*, «pénétrer», qui compte 9 traits en dehors de la clef 辶. Les membres chinois de la légation de Londres ont bien lu 建 *kien*, «établir». Dans l'estampage on ne lit à côté de la clef que 圭. Cependant on peut aussi lire 達: 緟建, signifierait «établir, fixer, derechef», et 緟達, «scruter derechef».

---

1) Comp. dans la 2e Inscription, Colonne XIX, 13 千聖殊勳, les actions d'éclat extraordinaires des mille saints. (Chavannes, op. cit. p. 14).

2) 緟增益也、疊也、複也。今作重, *K'ang-hi*.

Quant au caractère suivant, no. 8, il ne peut pas être 全. Dans la partie inférieure de ce caractère les trois traits horizontaux sont également espacés, tandis que dans les estampages l'intervalle entre le 2d et 3e trait horizontal est plus large qu'entre le 1er et le 2d, ainsi: 全. Conséquemment il faut lire 金 *kin* pour remplir l'intervalle [1]). Le caractère qui suit après 道 *tao*, no. 10, que M. Chavannes lit 工 *koung*, me paraît être 上 *chang* «suprême», de sorte que la phrase doit être lue selon moi: 緫建 (ou 達?) 金道上緣, «fixer (ou scruter?) derechef les causes suprêmes de la doctrine d'or», c'est-à-dire de la doctrine du Bouddha, le terme *or* étant appliqué par les Bouddhistes à tout ce qui appartient aux Sûtras, comme je l'ai démontré dans mon mémoire «La loi du parallélisme en style chinois», pp. 114—116. 金經 «Livres d'or» est = 佛經 «livres bouddhiques».

Quant aux quatre premiers caractères en haut de la 3e colonne, je suppose qu'ils renferment encore un double nom d'un des pélerins avec l'adverbe 等 *ting* et le verbe 願 «désirer», de sorte qu'on pourrait lire, en commençant par le 2e caractère d'en bas de la 2e ligne: 惠嵓 [口口等願] 緫建金道上緣 [2]), «*Houï-yen*, X.X. et d'autres, désirant fixer (ou scruter) derechef les causes suprêmes de la doctrine d'or»; et traduire la phrase suivante 其義日進 par: «dans son intelligence (c'est-à-dire de la doctrine d'or) ils avançaient [3]) journellement (de jour en jour)».

M. Chavannes traduit: «catégorie ....(?) pénétrer l'œuvre efficace de la doctrine accomplie; le sens de cela est de jour en jour plus proche», traduction imparfaite, qui ne donne aucun sens.

---

1) Comparez le caractère 金 N°. 49 de la 1re ligne.

2) 緣 signifie les causes, en Skt. *niddna*; les 12 causes sont nommées 十二因緣.

3) 進 *tsin* signifie *avancer* en sens physique et moral. Cf. 進德, avancer, faire du progrès en vertu; 文學大進 faire de grands progrès dans l'étude, etc.

Le caractère 19 du nom d'un des pélerins, est lu 惠 *hoei* par M. Chavannes; je lis 叀, forme abrégée de 專 *tsiuen*. Dans l'inscription le caractère 惠 (II, 46) est distinctement gravé avec le radical 心 en bas, tandis que dans III, 19 l'on y trouve 厶. 專秀 est un nom religieux qui signifie «entièrement accompli».

M. Chavannes traduit les caractères 30—31 par «s'acquitta personnellement du soin». Mais le 31er caractère 奉 signifie ici «révérer, offrir ses hommages à quelqu'un» (to praise, to reverence, Wells Williams), en ce cas en faisant la sculpture des sept Bouddhas et de Maitreya.

Les caractères 32 et 33 de la 3e ligne sont lus par M. Chavannes 刊勒 *k'an-leh* et traduits par lui par «sculpter». Or ces caractères ne sont jamais employés en Chinois pour dire «sculpter» (des statues ou images), mais seulement pour «graver» (des inscriptions).

Sculpter des images se dit en Chinois 鑿像, 雕像; sculpter des statues en pierre se dit 彫石像; une statue sculptée se nomme 彫刻之像. Le plafond entier était couvert de sculptures 滿天河板有彫刻像 [1]). Le *Peï-wen-yun-fou* (LXXIII, fol. 118 *recto*) cite 鐫建佛像, «Sculpter et ériger une statue de Bouddha».

Dans la seconde colonne en bas de la deuxième inscription nous lisons que *Yun-chou*: 刻鐫千佛石塔一口所, «cisela un ? stûpa en pierre des mille Buddhas», selon la traduction de M. Chavannes. Là, ni ailleurs, l'expression 刊勒 n'est employée pour désigner le verbe sculpter ou ciseler.

Le caractère avant 所, que M. Chavannes croit être un adjectif qualificatif, ne peut pas en être un. 所 est ici une particule numérale

---

1) Voir mon Dictionnaire Néerlandais-Chinois s v. *Beeldhouwen, Beeldhouwwerk*, etc.

comme dans les inscriptions III et IV: 石塔一所, «de stûpas en pierre un emplacement». Cf. le *Peï-wen-yun-fou*, Chap. XXXVI, fol.106 *verso*: 三百所, 300 emplacements, fol. 107 *verso*: 三千所, 3000 emplacements, fol. 108 *recto*: 二百所, 200 emplacements, fol. 109 *recto*: 小天三十六所, 36 emplacements de Hînadêva, etc. Au lieu de 所 on emploie aussi 座, comme dans le passage cité dans cette encyclopédie (Chap. CIV, fol. 20 *recto*): 國之中有金塔一座. 傍有石塔二十餘座, dans le royaume il y a un stûpa en or, et, à côté, plus de 20 stûpas en pierre»; 國宮之對有小石塔十二座, «en face du palais national se trouvaient 12 petits stûpas en pierre» (Encyclopédie 格致鏡原, Chap. XIX, fol. 26 *verso*; *Peï-wen-yun-fou*, Chap. CIV, fol. 21 *recto* et mon Dict. Néerlandais-Chinois, s. v. *Oordeel*, Vol. II, p. 177). On voit par ce passage qu'en ces cas l'adjectif 小 «petit» précède le substantif 石塔, «stûpa en pierre», de sorte que dans l'inscription II, l'adjectif ne peut pas venir après la numérale 一, «un». Dans mon estampage je crois reconnaître le caractère 百, «cent», de sorte que je lis la phrase «cisela cent stûpas en pierre pour tous les Bouddhas»[1]). Pour expliquer l'expression 刋勒 ce même dictionnaire (CIIB, fol. 115 *verso*) cite la phrase: 禹堂既毀、增飾丹青。堯碑載焚、重覩刋勒, quand la salle des ancêtres de *Yu* avait été détruite, on la badigeonna de nouveau avec des couleurs rouges et vertes, et quand la tablette de *Yaou* avait été brûlée, elle fut gravée derechef.

Nous lisons dans l'histoire du général des *Han* postérieurs *Teou-hien*, que lorsqu'il avait battu les Huns du Nord, en l'an 88 de notre ère, qu'il ascendit la montagne *Yen*, y tailla un rocher et y grava ses exploits en commémoration du prestige et des vertus

1) Ce chiffre n'a rien d'étonnant. *Fah-hien* (Chap. XVIII) dit: «en cet endroit se trouvent cent petits stûpas» (此處有百枚小塔). Le même pélerin (Chap. XXIII), ainsi que *Hiouen-thsang* (Mémoires I, 417), parlent même de 84.000 stûpas.

des *Han* 竇憲擊北匈奴、大破之。遂登燕山、刻石勒功。紀漢威德。 Vide *Peï-wen-yun-fou*, Chap. I, fol. 111 *verso*; Mayers, Chinese Reader's Manual, N°. 672. Comparez aussi l'anecdote citée dans l'Encyclopédie 格致鏡原, Chap. XIX, fol. 26 *verso* et le *Peï-wen-yun-fou*, Chap. CIV, fol. 21 *recto*: 其上起塔勒碑, «on érigea dessus (sa sépulture) un stûpa, et y grava (*leh*) une tablette».

Du reste, le caractère en question dans l'inscription ne ressemble point du tout à 刋, car la partie à droite est bien 尔, et pas du tout 刂 ou 刀. Le caractère *leh* 勒 qui suit, ainsi que l'épithète honorifique de 慈尊, que M. Chavannes identifie très bien avec Maitreya Bouddha, auraient dû le mettre dans la bonne voie et lui faire lire les deux caractères précédents comme 彌勒 *Mi-lih* [1]), qui est la transcription chinoise de *Maitreya*. Or le premier caractère *mi* est abrégé en Chinois à 弥 [2]) et c'est ce caractère qui se trouve dans l'inscription à l'endroit où M. Chavannes a lu 刋.

Les caractères 36—39 今結良緣 sont traduits par M. Chavannes par «maintenant ils ont accompli cette excellente œuvre»; mais cette traduction n'est pas autorisée: 良緣, signifie «une bonne occasion» (a good chance, Wells Williams). Je trouve dans mon dictionnaire Néerlandais-Chinois la phrase: 只恨無緣再會也, «Elle regrettait seulement de ne plus avoir l'occasion de le rencontrer». 結 signifie au propre nouer, comme de bonnes relations. Wells Williams cite 結訟, «to enter a plea» = entamer un procès. 結朋 signifie «se lier d'amitié», nouer une amitié;

1) Proprement transcrit 梅哩麗 *Moui-nieh-le*, Maitreya, surnommé le Charitable 慈. Le mot *Milih* se rapporte à la figure du Maitreya sculptée à droite du haut de la pierre. Comp. le *Fang-yih ming-i*, Chap. I, fol. 17 *recto*. Le 酉陽雜俎 mentionne une statue colossale du Maitreya 彌勒像。

2) Wells Williams, Dict. of the Canton Dialect. Le dict. de K'ang-hi l'écrit 弥.

結親, «se fiancer», nouer les liens de famille; 結拜, «se lier par serment comme frères», etc.

Quand 結 signifie «terminer» il est joint à un autre verbe, comme dans 收結, finir son discours; 完結 terminer, comme un procès; 結果性命, je terminerai votre vie (par un seul coup) etc. Voir les Dictionnaires.

Les deux caractères à restituer en bas de la ligne, nos. 46 et 47, sont probablement 記念. Je mets le point après 仏 (佛 no. 136) et je lis 已爲記念, «afin de servir comme souvenir». M. Chavannes met le point après 已 et traduit 成此七仏已 par «après avoir achevé ces sept Buddhas»[1]); mais 已, dans la signification du temps parfait, ne se place qu'au commencement d'une phrase, et pas à la fin[2]).

Comme finale 已 signifie «excessive, no more[3]), pas plus, rien de plus», quand rarement elle se trouve seule, mais en combinaison avec d'autres particules finales; 已矣, 已乎, 而已, 已完, 已訖 comme dans l'Inscription II, dernière colonne, 18—19, etc. Il est vrai que *Fah-hien* semble pécher contre cette règle, p. e. Chap. V: 王作會已, after the king had held the assembly; Chap. VI: 度嶺已, après qu'ils avaient passé cette chaîne de montagnes; Chap. XII: 王作塔已, when the king's tope was completed; Chap. XVII: 作是言已, when that word had been spoken; Chap. XXXII: 作是誓已, when he had uttered this oath, etc.

---

1) Si l'auteur chinois avait voulu dire cela, il aurait écrit 已成此七仏, ou bien 成此七仏已完.

2) 已 *i*, at the beginning of a sentence: stopped, finished, just done, already past; sign of the perfect. Wells Williams.

3) Wells Williams. St. Julien, Syntaxe etc. I, p. 186. 生事畢、而鬼事始已, quand les affaires des vivants sont terminées, celles des morts commencent, et rien de plus. Cp. Von der Gabelentz, Chin. Grammatik, § 1184.

Mais dans notre inscription le caractère 已 est suivi de 爲 et alors *Fah-hien* écrit: 勸化國王作僧處。已爲寺主 (Chap. XXIII), «by the power of his exhortations, he prevailed upon the king of the country to form a residence for monks; and when that was done, he became head of the monastery» selon la traduction de M. Legge. J'aimerais mieux traduire: «il convertit le roi du pays de bâtir une résidence pour les moines, *afin* (已 *i*) de devenir le chef de ce couvent». La traduction de M. Legge exigerait 而 après 已: 已、而爲寺主.

Ensuite le parallélisme dans cette ligne de l'inscription exige le point après 佛; ces phrases étant toutes de quatre mots:

今 吉 艮 緣
成 此 七 佛
已 爲 記 念

Je prends 已 ici dans sa signification de 以 avec laquelle particule elle est confondue. Von der Gabelentz (Grammaire chinoise, § 727) cite 自此已下, «de là *en* descendant jusqu'à»; St. Julien, Syntaxe, p. 267: 已後 = 以後; *Fah-hien* (Chap. 38) dit: 自今已後, from that day forth. Traduction de Legge, p. 104.

已爲記念 est donc = 以爲記念, *afin* d'en faire un souvenir — *en* souvenir — une formule très ordinaire en des Mémentos chinois. Voir mon Dictionnaire Néerlandais-Chinois, s. v. *Gedachtenis*, où j'ai cité plusieurs exemples, e. a. celui de 立坊爲記念, «ériger un portail honorifique en souvenir». On pourrait aussi dire 已 (以) 爲記錄.

Je donne maintenant le texte de cette inscription selon ma restauration, ainsi que ma traduction du texte; restant convaincu que M. Chavannes qui connait, aussi bien que moi, les difficultés inouies de la langue, et surtout de l'épigraphie chinoises, approuvera mes corrections et restitutions du texte et de sa signification.

Texte:

III

口口等、願種建金道上緣、其義日進.

叀秀智永奉昇清蘊等、並願親奉弥勒慈尊. 今結良緣、成此七仏. 已爲記念.

II

剛座、伏過唯識座. 主歸宝与諸大德等、同發願往生內陀、三十万人中歸宝爲第一人、志義第二、廣峯第三、下依殊功第. 惠嵓

I

大漢国僧志義先發願勸三十万人修上生行、施三十万卷上生經、自誦三十万卷. 如上功德、廻迥同生內陀、今至摩竭国、畦金

Traduction.

I. Le religieux *Tchi-i*, du pays des grands *Han*, avait autrefois formulé le vœu d'engager 300.000 hommes à pratiquer la conduite (prescrite dans le Sûtra) de la naissance supérieure, de distribuer 300.000 volumes du Sûtra de la naissance supérieure et de réciter lui-même 300.000 volumes. Par les mérites nommés ci-dessus, il avait atteint la sincérité suprême et il s'était armé avec ses compagnons (préparé pour le pélerinage). Maintenant arrivés au royaume de Magadha, nous avons longuement contemplé le

II. Trône de diamant, et nous avons humblement passé devant le Trône de l'Intelligence unique. Lorsque le maître *Koui-pao*, avec tous ces bhadantas, avaient fait ensemble le vœu d'aller armés (préparés), *Koui-pao* était le premier entre ces 300.000 hommes, *Tchi-i* était le second, *Kouang-foung* le troisième, et les autres (suivaient) selon le degré de leurs différents mérites. *Houï-yen*,

III. X.X. et d'autres, désirant fixer (ou scruter) derechef les causes suprêmes de la doctrine d'or, ils avançaient journellement (de jour en jour) dans son intelligence.

Tsiuen-siou, *Tchi-young*, *Foung-ching*, *Ts'ing-yun* et d'autres ayant tous ensemble désiré révérer en personne le Vénérable compatissant *Maitreya*, ils ont profité aujourd'hui de cette bonne occasion, pour achever (les images de) ces sept Bouddhas, afin de servir comme souvenir.

Traduction de M. E. Chavannes.

Le religieux *Tche-i*, du pays des grands *Han*, avait autrefois formulé le vœu d'engager trois cent mille hommes à pratiquer la conduite qui assure la naissance supérieure, de répandre au nombre de trois cent mille chapitres les sûtras qui procurent la naissance supérieure, de réciter lui-même ces trois cent mille chapitres; d'un mérite tel que celui qui vient d'être nommé, l'effet en retour est égal à la cause qui fait naître. Maintenant, arrivé dans le royaume de Magadha, il a admiré le trône de diamant, il a humblement passé devant le trône de Vijñânamâtra. Le maître *Koei-pao* et une foule de bhandantas ensemble (ont obtenu?) la cause qui fait naître; des trois cent mille hommes, *Koei-pao* fut le premier; *Tche-i*, le second; *Koang-fong*, le troisième; au-dessous d'eux s'appuyant sur le rang qui lui assure un mérite éclatant, *Hoei-chan*, catégorie....(?) pénétrer l'oeuvre efficace de la doctrine accomplie; le sens de cela est de jour en jour plus proche (le pélerin se sent de jour en jour plus proche de la réalisation de son vœu). *Hoei-sieou, Tche-yong, Fong-cheng, Ts'ing-yun* et d'autres avaient tous ensemble désiré s'acquitter personnellement du soin de sculpter [l'image du] Vénérable Compatissant; maintenant ils ont accompli cette excellente oeuvre, et, après avoir achevé ces sept Bouddhas, ils ont fait..... (cette inscription commémorative).

---

1) Les phrases et mots espacés sont ceux qui diffèrent de ma traduction.

Etymology of the word Taifun

BY

G. SCHLEGEL.

This word, first used by *Pinto* in 1560, in his description of the terrible whirlwinds raging in the seas of southern China, and expressly stated by him to be a chinese term for these winds, has been hitherto a puzzle to all students.

It has been thought to be the same as the greek word *typhon* (τυφων) (Lecomte, 1893), or been identified with the Cantonese *tai-fung* (大風), "a great wind", an identification to which the late sinologue Mayers objected (Notes and Queries on China and Japan, Vol. III, p. 10).

MM. Taintor and Kingsmill advocated the derivation from the Arab *tûfân*, from the root *tâfa* (Ibid. p. 42—43); an opinion which Mr. K. Himly also defended in a learned dissertation. Dr. F. Hirth, the wellknown german sinologue, has returned to the question and states again, that the word is a genuine chinese one, as in the *Tai-wan-fu tchi*, a chinese work on Formosa, these terrible winds are called *t'ai* (颱), a character not to be found in the imp. dict. of the emperor *K'ang-hi*. Thus far, he is quite right; but his etymology of the word is totally wrong. He declares the character to be composed of the radical 風 *fung*, Wind, and the abbreviated form of the character 臺 *tai* 台, occurring in the chinese name of the island of Formosa: 臺灣 *Tai-wan*, also written 台灣; so that it would mean "the wind of Formosa".

Now, if Dr. Hirth had known the Amoy colloquial [1]), he would never have proposed such a far-fetched etymology. In Amoy and environs these terrible storms are called *hong t'ai*, properly transcribed 風胎 or "womb (*t'ai*) of storm (*hong*)", which is only a colloquial translation of the classical term 颶母 *kü-mu*, "Mother of storm".

Let us hear what the Chinese have to say about this term, which we, moreover, have already explained in 1882 in our "Nederlandsch-Chineesch Woordenboek" (Dutch-Chinese Dictionary) s. v. *Orkaan*, *Storm* and *Typhon*.

The 嶺表錄異 *Ling-piao luh i* says: "In the southern seas, between summer and autumn, the clouds are circled by a confused halo resembling a rainbow, and which has an extension of six to seven feet. This is a sure presage that a tyfoon is brewing; and it is therefore called "Mother o' tyfoon". But when a sudden clap of thunder happens, the tyfoon does not break out. Sailors always consider it as a foreboding, and take their precautions against it betimes" [2]).

The character 颶 is composed of 風 *fung*, "wind" and 具 *kü*, "everywhere", because the tyfoon shifts to all cardinal points [3]). Other names for the tyfoon are 懼風 *kü fung*, the terrible wind; 黑風 *heh fung*, the black wind; 颺潮風 *yang chau fung*, the

---

1) We must caution all sinologues who wish to treat of Formosa, to pay a due regard to the Amoy-colloquial language, as most of the Chinese in that island are Amoyites.

2) 南海秋夏間、或雲物慘然 (sic! for 參然?) 有暈如虹。長六七尺。此候則颶風必發。故呼爲颶母。見忽有震雷、則颶風不作矣。舟人常以爲候。預爲備之。 Vide Encyclopedia 格致鏡原, Chap. III, fol. 5 *verso*, Art. 風名號, Names and designations of Winds.

3) 颶者具四面之風也。 Vide 南越志, quoted in the same Encyclopedia.

wind which whirls up the tide; 破軛風 *p'o-yih fung*, the yoke-breaking wind, etc. The book "Five elements of the labourer" (田家五行) says: "The storms raging during the junction of summer and autumn, when the sand of the sea rises in clouds, are called *Fung chau*, "Wind-tide"; the ancient called them *Kü fung*; the sailors also call them the yoke-breaking wind" [1]).

Luh-yeu says: "At the outskirts of the *Ling* (*Meiling* = present *Kwang-tung* and *Kwang-si*) "Mothers of noxious vapors" are met with, which, at their first appearance, are round and black; they then slowly expand themselves, and they are called "Mother o' tyfoon" " [2]).

In the Canton dialect the tyfoon is called *fung kaū* or *ta-fung kaū*, written with a local character 風傞 or 打風傞. Wells Williams (Tonic Dict. of the Chin. lang. in the Canton dialect, p. 140*a*) says: "傞: a colloquial word; a loaf, a lump, piece, clod.... *ta fung kaū*, a high gale"; but Chalmers, in his English and Cantonese pocketdictionary, calls a tyfoon *fung kaū*, which thus literally translated means "The lump of storm". We note here that our sailors call such a black lump portentous of storm "a stain of oil".

From these names *Hong t'ai*, "Womb of wind", *Fung kaū*, "Lump of wind" and 颶母 *Kü mu*, "Mother o' tyfoon", it clearly appears that with the expression *T'ai* is not meant the tyfoon itself, but its foreboding black cloud; or, as the Germans would say, "die sturmesschwangere Wolke" (the tempest-pregnant cloud).

This is best illustrated in the Amoy Colloquial. Douglas says:

---

1) 夏秋之交大風及海沙雲起謂之風潮。古人名之曰颶風。航海之人又名之破軛風。

2) 陸游曰。嶺表有瘴母。初起圜黑、久漸廣。謂之颶母。

hong thai a typhoon; *hong-thai hō* 風胎雨, violent squalls of rain in a typhoon (*lit.* rains from the storm-womb); *ū thai* (有胎) there is a typhoon brewing; which latter expression also means she (or it) is pregnant [1]); compare 懷胎 *hoaî thai*, to be pregnant; 受胎 *siū t'ai*, to be impregnated, to conceive; 坐胎 *tsē thai* or 在胎, to be in the womb, as a child [2]); 出母胎 *ch'ut bú-thai*, newly born from its mothers womb; 火胎 *hé thai*, *lit.* "womb of fire", "fiery womb", exceedingly sultry weather. The *Peï-wen-yun-fu* quotes the 禍胎 *ho t'ai*, the womb (mother) of misfortune, and the 混沌胎 *hun-t'un t'ai*, the womb (embryo) of chaos, etc.

The chinese character in the *Tai-wan-fu chi* 颱 *thai* is symply a pedantic transcription of the Amoy colloquial name *hong* (風 wind) and 台 for 胎 *thai*, womb = "The mother of storm". It has nothing to do, as Dr. Hirth supposes, with *Tai-wan*, the *tai* of which has in Amoy no aspiration, whilst *thai* of the name for tyfoon is aspirated. Besides, Formosa is not subject to tyfoons. The Rev. W. Campbell, in a lately published article on "The island of Formosa" (Scottish geogr. Magazine for August 1896), distinctly says: "Severe storms sometimes occur during midsummer, but these terrible typhoons which start in the China sea and travel northward, usually slant off at South Cape to drive with full force across the low-lying Pescadores, or over the islands of Botel Tobago and Samusana to the east of Formosa".

Now as this tempest-pregnant cloud is called as well in Amoy *hong t'ai* (風胎) as in Canton *fung-kaū* (風咎), and not *t'ai-hong* or *kaū fung*, the question if Pinto's *taifun* is = the Chinese

---

1) 氣從有胎中息, the spirit breathes already during the pregnancy (of the mother). Vide *Peï-wen-yun-fuo*.

2) 老君在胎八十一年, Lao-kiun was 81 years in his mothers womb. *Ibid.*

fung t'ai 風胎 still remains an open one; for he could impossibly have heard the name *taifun* from his Fuhkien or Canton pilots; and we must return again to the Cantonese *tai fung* (大風, Wells Williams, Dict. of the Canton dialect, p. 65), "a gale, a tyfoon", for the explanation of this term, if it be indeed a genuine chinese one.

Pinto could never have heard the term from an Amoy pilot, because at that locality wind is called *hong* and not *fung*, and, as we have said above, a tyfoon is called *hong t'ai* and not *tai fung*, the latter being undoubtedly Cantonese.

When *Fah-hien* travelled from Ceylon to Java, he was overtaken by a regular tyfoon which he calls 大風 *tai-fung*: 東下三日便直大風, they prooceeded eastwards three days, and then encountered a *tai-fung* (storm, gale); 如是大風晝夜十三日, in this way the *tai-fung* (gale) continued day and night, during 13 days.

When sailing from Java to China, he met in the China Sea with a "black wind and tempestuous rain" (遇黑風暴雨) as Legge (p. 113) translates it [1]). Now we have seen above that *black wind* is one of the chinese names for the tyfoon, and that the violent squalls of rain, which always accompany these tyfoons, are called in Amoy 風胎雨 *hong-t'ai hō̤* (storm-womb-rains).

1) Beal, p. 169, translates: "a black squall suddenly came on, accompanied with pelting rain".

VARIÉTÉS.

LA REPRODUCTION DES TEXTES CHINOIS EN EUROPE AU COMMENCEMENT DU SIÈCLE.

DUFAYEL — SCHILLING — LEVASSEUR.

L'un des grands obstacles pour l'étude du Chinois, lorsque cette langue redevint à la mode au commencement de ce siècle, fut le manque de textes facilement accessibles aux étudiants. Certes, les grandes Bibliothèques, comme la Bibliothèque Impériale de Paris, renfermaient tous les livres classiques ou historiques ainsi que les dictionnaires importants, mais le texte, d'usage courant pour l'élève, n'existait pas, et l'on a pu voir quelles difficultés Klaproth rencontra en 1800 pour trouver les ouvrages qui lui étaient nécessaires [1]). De nos jours, grâce à la photographie, on a pu reproduire en Chine même les éditions les plus rares, mais jadis, il fallait chercher les livres à Canton, et Canton, ville essentiellement commerciale, n'a jamais été un endroit favorable pour les recherches des bibliophiles.

Trois hommes pendant cette période se sont appliqués avec les moyens alors en usage à reproduire les textes chinois; l'abbé Dufayel, le baron Schilling von Canstadt et Levasseur.

L'abbé Dufayel se qualifie lui-même «un littérateur»; la prochaine publication du Dictionnaire de De Guignes, qui parut en 1813, lui donna sans aucun doute l'idée de s'occuper de littérature chinoise, car il annonce, l'an XI de la République, un recueil de pièces pour faciliter l'étude et l'intelligence de la langue chinoise. Ce prospectus ou cette annonce de libraire débute ainsi [2]):

«Un Dictionnaire pour traduire le *Chinois* va bientôt (dit-on) être publié et mis en vente à Paris: cette circonstance semble promettre un accueil favorable pour d'autres objets de littérature du même genre. Ceux dont il s'agit ici, consistent la plupart dans des *Dialogues* composés anciennement par un Missionnaire qui a fait un long séjour à la Chine. En l'état qu'il les a laissés, il est difficile d'en tirer parti, parce qu'ils ne présentent de *Chinois* que des *Vocables* écrits en lettres européennes, et ce, d'après une orthographe qu'il faut souvent deviner. Le Littérateur qui les possède vient d'y ajouter les caractères, ce qui doit les rendre plus intéressants».

Je pense que le missionnaire auquel fait allusion l'abbé Dufayel est le P. de Prémare et que dans le *Discours selon*

---

1) Cf. Mourier, Amateur-Sinologue Danois. Par Henri Cordier. — (*Mélanges Charles de Harlez*, 1896, in-4, pages 239 à 250).

2) Annonce // d'un // Recueil // de // Pièces utiles // Pour faciliter l'étude et l'intelligence de la Langue // Chinoise // Ouvrage rédigé par un Littérateur. // — A Rouen, // De l'Imprimerie-Librairie, rue de l'Hôpital, n°. 16, près // la Place du nouvel Hôtel-de-Ville. // — L'An XI de la République. pièce in-4.

l'usage de la civilité chinoise, le Chapitre *De Sinica urbanitate inter loquendum* [1]) de cet illustre sinologue, ne doit pas avoir été oublié. Ce chapitre était et est d'ailleurs toujours inédit et conservé au British Museum. L'annonce de l'abbé Dufayel n'a jamais au reste eu plus d'une livraison d'une seule feuille in-4, dont le *Discours* occupe la moitié. Mais l'abbé Dufayel fit graver le premier des *Se-chou* 四書 le *Ta-hio* 大學; cette reproduction n'a pas de titre français et elle est sans date; d'ailleurs elle ne fut pas mise dans le commerce: elle se compose de trente tables ou pages de six colonnes chacune; chaque colonne renferme dix caractères et le tout est fort bien gravé en taille-douce sur un seul côté du papier qui est d'excellente qualité [2]). Je crois que c'est à cela que se bornent les travaux sinologiques de l'abbé Dufayel.

Le baron SCHILLING von Canstadt n'offre qu'un intérêt du même genre; il s'est trouvé en concurrence avec Dufayel en publiant un in-folio à Saint-Pétersbourg non-seulement du *Ta-hio* 大學, mais encore du second des *Se-chou* 四書, le *Tchoung-young* 中庸 [3]), qui nous sert de transition pour arriver à Levasseur [4]).

Ce LEVASSEUR, natif de Rouen, qui était ingénieur-géomètre du cadastre, avait pris avec Rémusat le goût des études chinoises et il avait publié à cent exemplaires le *Tchoung-Young*, ainsi qu'on le verra par la lettre suivante:

Paris ce 6. 8.bre 1828. [5])

Monsieur.

J'ai l'honneur d'offrir à la Société Asiatique un exemplaire d'une petite édition 袖珍 tirée à 100. Exemp. seulement d'un des quatre livres moraux de Confucius le *Tchoung-young* 中庸 que j'ai lithographié.

Ce n'est qu'après bien des peines que je suis enfin parvenu à surmonter dans le cours de cet ouvrage les principales difficultés que j'ai rencontrées en lithographiant au pinceau chinois, seul instrument que l'on puisse employer cependant pour écrire rapidement le chinois et donner aux mots un caractère original.

Ce travail, je l'avoue, ne comporte pas ce degré d'élégance que l'on remarque dans les ouvrages chinois, mais n'ayant jamais possédé de texte écrit en *hing-chou* 行書 ou caractères cursifs et ne sachant pas au juste par quel trait il faut commencer à tracer tel ou tel caractère, ce n'est uniquement qu'à la tenue de mon pinceau à la manière chinoise que je dois le résultat que j'ai obtenu. Je réclame en conséquence toute l'indulgence de la Société.

Je me propose de lithographier les *Sse-chou* 四書 pour la Séance générale, si mes nombreuses occupations me le permettent. Je pourrai peut-être plus tard lithographier les cinq *king* 五經. Mais un besoin plus pressant se fait vivement sentir dans ce moment où les travaux littéraires vont recommencer avec une nouvelle ardeur. Aucun texte en langue moderne 官話 n'a encore été publié, que je sache, en Europe soit par la voie de l'impression, soit par celle de la lithographie. Je me propose donc de publier pour l'ouverture des Cours les 2 ou 3 premiers chapitres du *Yu-kiao-li*.

D'après mon calcul le premier et le second chapitre contiennent ensemble 14,222 caractères c'est-à-dire près de

1) Cf. p. 22 de: Fragments d'une histoire des études chinoises au XVIIIe siècle par Henri Cordier, professeur à l'Ecole des Langues Orientales Vivantes — Extrait du *Centenaire de l'Ecole des langues orientales vivantes.* Paris, Imprimerie nationale — MDCCCXCV, gr. in-4.

2) Cf. N°. 1593 du *Catalogue des livres...* d'Abel-Rémusat. — La Bibliothèque de l'Ecole des Langues Orientales en possède un exemplaire.

3) Cf. Nos. 1591, 1592 et 1594 du *Catalogue des livres...* d'Abel-Rémusat.

4) Cf. N°. 1595 du *Catalogue des livres...* d'Abel-Rémusat.

5) Adressée à Monsieur, Monsieur ABEL-RÉMUSAT, Secrétaire de la Société Asiatique. — Appartient à ma collection privée. H. C.

quatre fois le Tchoung-young qui en a 3784. Les frais que cette nouvelle publication occasionnera seront donc plus considérables. J'avoue que si je trouvais à placer de suite une cinquantaine d'exemplaires, je serais à même, en rentrant dans une avance, de faire marcher plus rapidement ce nouveau travail.

Si la Société voulait favoriser cette entreprise par une souscription, les fonds qui en proviendraient seraient immédiatement employés à l'impression du *Yu-kiao-li*.

Quelle que soit la décision du Conseil je le prie de permettre que la publication de cet ouvrage soit annoncée dans le prochain numéro du Journal. Je compte déposer mes exemplaires chez Mr. Cassin qui voudra bien les délivrer à raison de 2 francs l'exemplaire relié à la Chinoise.

Je suis avec le plus profond respect.
Monsieur
Votre très humble, très obéissant
serviteur et élève
J. V. LEVASSEUR
Ingénieur-Géomètre du Cadastre
Membre de la Société Asiatique.

La proposition de Levasseur eut une suite.

Le *Iu kiao li* 玉嬌梨, roman plus connu en Europe sous le nom des *Deux Cousines*, est le troisième des *Tsai-tseu chou* 才子書; il avait été traduit par Rémusat et publié à Paris, chez Moutardier en 1826. Le texte autographié par Levasseur, et lithographié chez Ratier, fut donné, je dois le dire, avec une écriture et une ponctuation remarquables en 1829 [1]). Il est intéressant de lire à la suite de l'Avertissement, écrit par l'éditeur ou pour mieux dire le scribe, Levasseur, en Décembre 1829, les deux notes suivantes:

«La colonne de droite du titre chinois contient ordinairement le nom et le lieu de la naissance de l'auteur. J'ai pris pour représenter le mot *Rouen*, ville où je suis né, le caractère 欒 *Louan*. Mon nom est traduit par les mots 臣子 *tchine tseu*, qui signifient *vassalus*, *subjectus*».

***

«P.S. Sur les conclusions de Mr. Klaproth, rapporteur de la commission nommée pour examiner mon travail, le Conseil de la Société Asiatique a, dans sa séance du 4 Janvier 1830, honoré cet ouvrage d'une souscription de 50 exemplaires».

L'éloge qu'avait fait Abel Rémusat des travaux de Levasseur dans la séance générale du 29 Avril 1829 de la Société Asiatique, me paraît parfaitement justifié.

Henri CORDIER.

---

1) *Iu-kiao-li* // Roman Chinois, // Traduit par // Mr. Abel-Rémusat, // Professeur de langue chinoise // au Collège de France. // — Texte // Autographié et Publié par // J C. V. Levasseur, // Ingénieur Géomètre du Cadastre, Membre // de la Société Asiatique de Paris. // — Edition dans laquelle on donne la forme régulière // des Caractères vulgaires et des variantes. // Paris, 1829. // Lithographie de V. Ratier, Rue des fossés — // St. Germain l'Auxerrois, N°. 24. in-8, plié à la chinoise.

THE NAME OF "MESSIAH" FOUND IN A BUDDHIST BOOK; THE NESTORIAN MISSIONARY ADAM, PRESBYTER, PAPAS OF CHINA, TRANSLATING A BUDDHIST SÛTRA

BY

J. TAKAKUSU M. A. Ph. D.

The first Nestorian missionary Olopun and his associates went to China in A.D. 635. Favorably received by *T'ai-tsung*, the then ruling emperor of the T'ang-Dynasty, he was engaged in a mission work in the city of *Ch'ang-ngan* (*Si-ngan-fu*).

In A.D. 781 that famous nestorian monument with a Syro-chinese inscription, of which a vast literature has been produced in Europe and in America, was erected to commemorate the diffusion of christianity in China. The Syro-chinese composition was made by a persian missionary, Adam, presbyter and chorepiscopos, and papas of China, whose chinese name, as the inscription shows, was *King-tsing* 景淨 of the *Tâ-ts'in* monastery 大秦寺.

This monument had long been buried in the ground, until in 1625 it was dug up and the inscription was brought to light. Many facsimiliæ and translations were since produced, the genuineness of the inscription was questioned and once it was almost attributed to a Jesuit fabrication. At last its genuineness was completely established by the two able scholars Mr. Wylie and M. Pauthier, who handled the subject by a series of discussions, based on the concensus of chinese antiquaries and on a great variety of historical, biographical and topographical notices in its details, and elucidated every point by a fulness of evidence which leaves nothing more to be desired. They were followed by Dr. Legge of Oxford who, in 1888, published a new translation of the inscription and a lecture on the monument; he also found a confirmation as to its genuineness from other sources.

Now the same Adam = *King-tsing*, who erected the monument, is mentioned again in a Buddhist book, which in a way gives light on the activity of the Nestorian missionaries in China. While I was referring to the Buddhist canonical books of China, the other day, I came across a book called the "Chêng-yüan Sin-ting-Shih-kiâo-muh-luh" 貞元新定釋教目錄, i. e. "The New Catalogue of (the books of) the Teaching of Śâkya in the period of *Chêng-yüan*" (A.D. 785—804) compiled by *Yuen-chao* 圓照, a priest of the *Si-ming* monastery 西明寺 of the Western Capital (*Si-ngan-fu*). For this book see Bodleian Library, Jap. 65^{DD}, Vol. VII, fol. 5 *v*°. In this I found a passage relating to the Nestorian Missionary which I translate as follows:

"Prajña, a Buddhist of Kapiśa, N. India [1]), travelled through Central India, Ceylon, and the Islands of the Southern Sea (Sumatra, Java etc.) and came to China, for he heard that Mañjuśrî was in China.

He arrived at Canton and came to the upper province (North) in A.D. 782 He met a relation of his in A.D. 786, who came to China before him. He translated together with *King-tsing* (= Adam) [2]), a persian priest of the monas-

1) 法師梵名般剌若、北天竺境迦畢試國人也。

2) In my translation of I-tsing's Record (Clarendon Press, Oxford, 1896) p. 224, "named Adam" ought to have been in brackets, for it is not in the text. We get the name from the Inscription.

tery of *Tâ-ts'in* (Syria), the Śatpâramitâ-sûtra [1]) from a Hu text, and finished translating seven volumes.

But because at that time Prajña was not familiar with the Hu language, nor understood the Chinese language, and as *King-tsing* (Adam) did not know the Brahma language (sanskrit), nor was versed in the teaching of the Śâkya, so though they pretended to be translating the text, yet they could not, in reality, obtain a half of its gems (i. e. real meanings). They were seeking vain glory privately, and wrongly trying their luck. They presented a memorial (to the Emperor), expecting to get it propagated. The Emperor (*Tê-tsung*, A.D. 780—804), who was intelligent, wise and accomplished, who revered the canon of the Śâkya, examined what they had translated, and found that the principles contained in it were obscure and the wording was diffuse.

Moreover [2]) the Saṅghârâma of the Śâkya and the monastery of *Tâ-ts'in* (Syria) differing much in their customs, and their religious practices being entirely opposed to each other, *King-tsing* (Adam) ought to hand down the teaching of Mi-shi-ho 彌尸訶 (Messiah), and the Śakyaputriya-Śramanas should propagate the sûtras of the Buddha. It is to be wished that the boundaries of the doctrines may be made distinct, and the followers may not intermingle. Orthodoxy and heterodoxy are different things just as the rivers *King* and *Wei* have a different course".

乃與大秦寺波斯僧景淨依胡本六波羅密經譯成七卷。時爲般若不閑胡語、復未解唐言、景淨不識梵文、復未明釋教。雖稱傳譯、未獲半珠。圖竊虛名、匪爲福利。錄表聞奏、意望流行。聖上濬哲文明、允恭釋典。察其所譯、理昧詞踈。且夫釋氏伽藍大秦僧寺、居止旣別、行法全乖。景淨應傳彌尸訶教。沙門釋子弘闡佛經。欲使教法區分、人無濫涉。正邪異類、涇渭殊流。*Vide* 貞元新定釋教目錄 [Japanese Tripiṭaka, t'ao 結 (XXXVIII), 7th fasc., p. 5 *verso*].

So far the extract from the book of *Yuen-chao*. As to the identity of Adam with *King-tsing* there is no doubt whatever, as the parallel texts of the inscription clearly show.

It is very interesting to have this little contemporary notice of the Nestorian from a Buddhist source. Christianity of China, as Gibbon remarks in his famous history, in the 7th and 13th century, is invincibly proved by the consent of Chinese, Arabian, Syriac and Latin evidence. In addition to these we have now a reference made by an eye-witness in a Buddhist work. It was under the Emperor *Tê-tsung* (A.D. 780—804), that *King-tsing* (= Adam) had erected the monument, and under the same Emperor, he was recorded to have been translating a Buddhist Sûtra. I have some doubt as to whether the translation took place before the erection of the monument or after it, though from what we have in the above extract, the translation seems to have been made after the inscription [3]).

---

1) The complete chinese title of this book is 大乘理趣六波羅密經。

2) Hereafter the sentences seem to be a part of the imperial Edict. If so, the whole text of the Edict may be found in some book.

3) Prajña came to the upper province in A.D. 782, while the monument was erected in A D. 781. But the year in which they were translating the Buddhist book is not given.

But their united work seems to have been stopped by an Edict no doubt as a result of jealousy of Buddhist priests. *Tê-tsung*, the ruling Emperor, was claimed as patron by both Buddhists and Nestorians, and was praised by both sides. It might have been so, as such has often been the case in China as well as in India. If we compare the statements of both sides, we can easily understand the emperor's attitude toward religions of his time. I may find another occasion for entering into this question.

Adam on his part seems to have adopted many Buddhist terms in expressing himself.

In the inscription we find a number of Buddhistic expressions [1]) or ideas, as Dr. Edkins has already remarked. This fact can now be explained as the result of *King-tsing*'s study of Buddhism, for we have the evidence that he was engaged in translating Buddhist works.

It is most natural for him to be anxious to get a knowledge of Buddhism in order to learn right religious terms for expressing himself to the people.

As to the characters representing 'Messiah', the phonetization is exactly the same as that of the inscription, 'shi' 施 only of 'mi-shi-ho' being a different character of the same sound [2]).

We should like to know what had become of the book which Adam was translating. That sûtra is indeed preserved in the Buddhist canonical books, but it is ascribed entirely to his colleague Prajña (see no. 1004 Nanjio, catalogue of the Chinese Tripiṭaka).

Whether or not the translation is the same as that which was made by *both* we cannot tell.

For the students of the syro-chinese inscription and of the early missions of China, it may be worth examining this special sûtra, for it may throw some light on the composition of that singular inscription.

---

1) He used the Buddhistic words for 'monastery', 'priest' etc.
2) I gave these chinese symbols in my I-tsing, p. 224, note.

NÉCROLOGIE.

G. EUGÈNE SIMON.

M. Simon avait été envoyé en mission en Chine par le Ministère de l'Agriculture en 1860; il avait remonté le Kiang en février 1861, sur le navire anglais qui conduisait l'amiral Hope, le major Sarel, le capitaine Blakiston dans le Haut-Fleuve. C'est dans ce voyage que Simon fit la connaissance de Jean Dupuis, avec lequel il arriva à Han-keou le 11 Mars 1861. Son dernier écrit devait être l'introduction au livre [1]) de ce dernier sur les *Origines de la question du Tong-king* paru il y a quelques semaines. Il remontait dans le Nord en 1862. Puis, en 1863, Simon visitait le Sze-tchouen et rentrait en France l'année suivante. Grâce à M. Drouyn de Lhuys, il put changer de carrière et fut envoyé en 1865 comme consul à Ning-po. Depuis, il fut transféré à Foutcheou, puis à Sydney (Nouvelle-Galles du Sud) qui fut son dernier poste consulaire. Il fut mis ensuite à la retraite et il vient de mourir à St. Georges d'Oléron le 29 Septembre 1896. Pendant son séjour en Chine, Simon s'est occupé spécialement de questions d'agriculture [2]) et des sociétés d'argent [3]). Il nous a

---

1) Les Origines de la Question du Tong-king, par Jean Dupuis, Explorateur du Fleuve Rouge. Paris, Augustin Challamel, 1896, in-18, pp. XXXVI—240.

2) Carte agricole générale de l'Empire Chinois, première feuille, par G. Eugène Simon, Consul de France à Ning-po..... Texte : Préface, Légende et Répertoire. 1866. 1 cah. lith, pet. in-fol. de pp. 27 sans les tableaux.

— Carte agricole générale de l'Empire Chinois. — Texte, Préface, Légende et Répertoire. Par Monsieur G. Eug. Simon, Consul de France à Ning-po. (*Journ. N. C. B. R. As. Soc.*, N. S., No. IV, Déc. 1867, pp. 209 et seq., Art. X.)

— L'Agriculture en Chine à propos d'une carte agricole de la Chine par Eugène Simon, Consul de France. (*Bull. Soc. de Géog.*, 6e Sér, II, 1871, pp. 401—423).

3) Note sur les petites Sociétés d'argent en Chine. Par M. Eug. Simon, Consul de France à Ning-po. (*Journ. N. C. B. R. As. Soc.*, No. V, N. S., Déc. 1868, pp. 1 et seq)

— Sur les Institutions de Crédit en Chine, par Mons. G. Eug. Simon, Consul de France à Fou-Tcheou. (*Ibid.*, No. VI, N. S., 1869—70, pp. 53 et seq.)

laissé le récit de son voyage en Chine[4]); depuis qu'il est rentré en Europe, il a écrit un livre sur la *Cité chinoise*[5]) qui a fait beaucoup de bruit à cause de théories qui ne me paraissent pas toujours complètement justifiées. Il était un collaborateur actif de la *Nouvelle Revue*, du *Bulletin de la Société d'Acclimatation*, etc.

Henri CORDIER.

GEORGE PHILLIPS.

It is with profound regret that we have to announce to our readers the death of our friend and collaborator Mr. GEO. PHILLIPS, who died on Sunday, 25th October last, at his residence at Christ Church Avenue, Brondesbury, London, at the age of sixty years.

M. GEORGE PHILLIPS was born on the third of October 1836 at *Lower Walmer*, *Kent*. He received his first instruction at a school at *Hastings*, *Sussex*, and finished his education at King's School and King's College, London.

At the age of 21, he entered the China consular service in 1857, as student interpreter in Hongkong, and after having passed through several employments in this service, among other places in Foochow, Ning-po and Chen-kiang, he was appointed acting vice-consul at Pagoda-Island and acting consul of Amoy. In March 1878 he was appointed British Consul at *Kiu-kiang*. In 1880 he was transferred as Consul to *Tai-wan-foo* in Formosa. From August 1882 till April 1886 he was officiating consul at *Swatow*, when he took a furlough to England, where he arrived on July 1st, and was a few weeks after named Consul at *Foochow* in the province of Fuh-kien; which post, however, he only took up in November 1887. In August 1892 he retired from service on a pension, and has since been living in England.

His first scientific articles, especially geographical, were published in the now

---

4) Séance publique de la Société impériale d'acclimatation 4 mars 1870. — Récits d'un Voyage en Chine par G. Eugène Simon, Consul de France en Chine. Extrait du *Bulletin de la Société Impériale d'Acclimatation* (No de Mars 1870). Paris, Imprimerie de E. Martinet, 1870, br. in-8, pp. 18.

5) La Cité chinoise, par G. Eug. Simon, ancien consul de France en Chine, ancien élève de l'institut national agronomique de Versailles. Paris, Nouvelle Revue, 1885, in-12, pp. 389 + 1 f. n. c.

— La Cité chinoise. Par Eugène Simon (*Ann. de l'Ext. Orient*, 1882—1883, V, pp. 97—110).

— China: its Social, Political, and Religious Life. From the French of G. Eug. Simon. London: Sampson Low, Marston, Searle, & Rivington, 1887, in-8, pp. 342.

extinct periodical "Notes and Queries on China and Japan" [1]), for 1869. In the Nestorian question he took a lively interest, and he published two articles upon it in the China Review [2]).

But what most interested Mr. Phillips was the history of the province of Fuh-kien and Formosa. With respect to the former he published an article on the history of Amoy [3]); and in this Journal an article on some Fuh-kien bridges and on two mediæval Fuh-kien trading ports, Chüan-chow and Chang-chow [4]).

Before these two last articles, he had published two others on Chang-chow, the famous Zaitun of mediæval authors [5]). In the *China Review* he had also published two articles upon the early spanish Trade with that city [6]), and one upon the early portugese trade in Fuhkien [7]).

On Formosa, he published two articles about the Dutch occupation and trade in that island [8]), and a biography of the pirate Koxinga [9]). In 1886 Mr. Phillips

1) Koxinga's Japanese origin ..... p. 40
The word Pylong ..... " 44
Tea first used as an Article of Drink in China ..... " 79
Notes on Sumatra and the Po-szu ..... " 90
Further Notes on T'iao-chih (N. Sumatra) ..... " 119
An explanatory Note concerning T'iao-chih ..... " 137
The Chinese names given to Arabia and Persia ..... " 154
A Note concerning Fuh-lin ..... " 163
Palm growing countries ..... " 169
The chinese name for Coilon ..... " 179

2) Supposed mention in Chinese History of the Nestorian Missions to China in the 7th and 8th Centuries (China Review, VII, pp. 412—415. — Nestorians at Canton (China Review, VIII, pp. 31—34).

3) Some episodes in the History of Amoy (China Review, XXI, N°. 2, pp. 80—100).

4) Two Mediæval Fuh-kien Trading Ports, Chüan-chow and Chang-chow. By Geo. Phillips. — Part. I. *Chang-chow.* (*T'oung-pao*, VI, No. 5, Dec. 1895, pp. 449—463). — Part. II. *Chüan-chow.* (*Ibid.*, VII, No. 3, July 1896, pp. 223—240, with 3 photog.).

5) Changchow, the Capital of Fuhkien in Mongol Times. By Geo. Phillips, F. R. G. S., H. B. M. Consul, Fuchau. (Read before the Society 19th november 1888.) (*Jour. C. B. R. A. S.*, XXIII, N. S., no. 1, 1888, pp. 23—30)

— The Identity of Marco Polo's Zaitun with Chang-chau, by Geo. Phillips, F. R. G. S.; H. B. M. Consul Foochow. (*With a sketch-map of Marco-Polo's route.*) (*T'oung-pao*, I, Oct. 1890, pp. 218—238.)

6) Early spanish trade with Chin-cheo (Chang-chow). — Is the Chincheo of Mendoza Chinchew or Changchow? (China Review, XIX (1891), pp. 243—256, XX (1892), pp. 25—28.

7) Early portuguese trade in Fuhkien.

8) Notes on the Dutch occupation of Formosa (China Review, X, pp. 123—128). — Dutch trade in Formosa in 1629, published at Shanghai in the "Celestial Empire"'s office. 26 pages with 1 photograph.

9) The life of Koxinga (China Review, Vol. XIII, 1884—85, pp. 65—74, 207—213).

published a longer article on the Seaports of India and Ceylon, with a Chinese map of them [10]).

In the *Chinese Recorder* he also published an article on *T'iao-chih* [11]) and two on the roads to the Western sea [12]).

Last year he contributed to the Journal of the Royal Asiatic Society of London, an article on Bengal [13]), and in April of this year one on Cochin, Calicut and Aden [14]).

Some of his geographical articles [15]) found strong contradictions, especially from the part of Sir Henry Yule and Dr. Bretschneider.

But at the end of his life Colonel Yule said to Mr. Cordier: "Phillips has been at me for the last fifteen years, and I am not sure that he is wrong". As well known, Mr. Cordier, whilst accepting Mr. Phillips' theory with respect to *Chang-chow* as very plausible, found his arguments in favour of *Foo-chow* very weak.

Mr. Phillips was married in January 1868, in the Cathedral of Hongkong, to Miss JENNIE E. MARSH.

His too early death is an irreparable loss to his wife and children, as well as to Sinology.

November 1896. G. SCHLEGEL.

---

10) The Seaports of India and Ceylon, described by chinese voyagers of the fifteenth century, together with an account of chinese navigation from Sumatra to China, by George Phillips, Esq., H. B. M.'s Consul at Swatow (Journal of the China Branch of the Royal Asiatic Society, Vol. XX (1885), pp. 209—226 and XXI (1886), pp. 30—42).

11) On what sea was T'iao-chih 條支 situated, and how was it reached from China? (*China Review*, III, Oct. 1870, pp. 137—138).

12) The Roads to the Western Sea 西海 from China: The Northern Road. (*Ibid.*, p. 191). — The Western Sea. (*Ibid.*, p. 259).

13) Mahuan's Account of the Kingdom of Bengala (Bengal). (*Journ. Royal Asiatic Society*, July, 1895, Art. XIV, pp. 523—535).

14) Mahuan's Account of Cochin, Calicut and Aden. (*Ibid.*, April 1896, Art. VIII, pp. 341—351).

15) Marco Polo and Ibn Batuta in Fookien, by Geo. Phillips. (*Chinese Recorder*, III, 1870—1871, pp. 12, 44, 71, 87, 125).

— Notices of Southern Mangi. By George Phillips, H. M. Consular Service, China; with Remarks by Colonel Yule, C. B. (From the Journal of the Royal Geographical Society).

— Notices of Southern Mangi. By George Phillips, H. M. Consular Service, China. [Abridgment.] (*Proc. R. Geog. Soc.*, XVIII, 1873—1874, pp. 168—173).

— Zaitun Researches. By Geo. Phillips. (*Chinese Recorder*, V, pp. 327—339; VI, 31—42; VII, pp. 330—338, 404—418; VIII, 117—124).

BULLETIN CRITIQUE.

Sur l'origine de l'Alphabet Turc du Nord de l'Asie par O. Donner. (Journal de la Société Finno-Ougrienne XIV, 1). Helsingfors, 1896.

Dans ce mémoire de 71 pages, le savant professeur de Helsingfors traite fort au long de la question quel est le prototype de l'alphabet des inscriptions en ancien Turc ou Turc du Nord, déterrées dans la vallée de l'Orkhon, et déchiffrées par M. Thomsen de Copenhague. Faute des lettres turques de ces inscriptions, nous ne pouvons pas faire suivre par nos lecteurs les raisonnements de l'auteur qui se basent sur ces anciennes lettres.

La conclusion de l'auteur est que, quoique l'alphabet turc soit formé presque directement d'après les caractères de l'alphabet arsacide, tels qu'ils se montrent dans les inscriptions sur les monnaies, il se distingue cependant par une grande indépendance et par beaucoup de conséquence dans sa formation. D'autres circonstances cependant amènent M. Donner à la conclusion que l'écriture turque ne s'est pas formée précisément de l'écriture arsacide sur les monnaies, mais de la forme de l'alphabet araméen qui, pendant les premiers siècles de notre ère, était employé presque partout dans le Turkestan. M. Donner hésite à donner une date précise à l'introduction de cet alphabet parmi les peuplades turques du nord, et vacille entre le 3e et 4e siècle. L'examen de M. Donner nous parait être fait d'une manière très consciencieuse et nous

recommandons son mémoire aux étudiants de ces vieilles langues disparues aujourd'hui.

G. S.

Catalogue d'Estampes japonaises. Collection A. W. Sijthoff. Leide 1896.

M. A. W. Sijthoff, éditeur et imprimeur à Leide, a collectionné une énorme quantité d'estampes japonaises montant à 2933 numéros.

Il vient d'en publier le catalogue en Français, pour circulation parmi ses amis. Ce catalogue qui, à ce que nous avons appris, a été rédigé par M. Deshayes, du Musée Guimet, contient le nom des peintres ainsi que des notes fort instructives au sujet de chaque estampe. Sur la couverture sont reproduites deux estampes relatives à *Itchikawa Dandjouro* VIII (Nos. 2658, 2652 et 2653), qui s'est ouvert le ventre (*harakiri*) en sa 32e année (entre 1848—1853).

G. S.

Un Message de l'Empereur K'ia-k'ing au roi d'Angleterre Georges III, retrouvé à Londres. Par M. A. Vissière, premier interprète de la légation de France en Chine, correspondant du Ministère de l'instruction publique (Bulletin de géographie historique et descriptive. — 1895).

Cette lettre, retrouvée dans les Archives du Foreign Office à Londres en 1891, est datée de l'an 1816 et le texte en est reproduit dans le supplément du *Toung-houa lou* (東華錄) un livre contenant l'histoire de la dynastie régnante jusqu'à 1735 (Wylie, Notes, p. 22). Comme ce supplément n'est pas aisément accessible en Europe, il est dommage que l'auteur n'ait pas également reproduit le texte chinois de cette lettre, curieuse sous plusieurs rapports. G. S.

Mag een Chinees bij uitersten wil over zijn vermogen onbeperkt beschikken, door Mr. P. H. Fromberg. (*overgedrukt uit het Tijdschrift «Het Recht in Nederlandsch-Indië»*, Dl. LXVI, Afl. 3.)

Dans ce mémoire de 70 pages,

l'auteur, qui est avoué à Batavia, traite de la question, si souvent débattue aux Indes Néerlandaises, si un Chinois a le droit ou non de disposer d'une façon absolue de sa fortune et de ses biens.

Après une étude consciencieuse et approfondie de ce qu'ont écrit à ce sujet MM. Moellendorf, Parker, Jamieson, Young, de Groot, Eitel, Scherzer, Schlegel et autres écrivains, l'auteur arrive à la conclusion que le droit de tester est en Chine en effet absolu, aussi longtemps que le testament n'est pas contraire à la loi selon laquelle les fils ont droit à la propriété de leur père après sa mort. Il faut un arrêt du magistrat pour faire exclure un méchant fils de la succession, quand il est solennellement expulsé de la famille dans un conseil des plus proches membres (p. 55).

Nous avons parcouru avec beaucoup d'intérêt ce savant mémoire, qui vaudrait la peine d'être traduit dans une langue plus répandue que la langue hollandaise. Pour l'usage des juges dans les colonies françaises de l'extrême Orient, où la question des pouvoirs testamentaux doit s'élever à chaque moment parmi les populations chinoises, ce mémoire traduit en Français serait d'une utilité importante.

G. S.

CHRONIQUE.

ALLEMAGNE ET AUTRICHE.

Notre collaborateur M. le docteur O. Frankfurter, de Bangkok, a publié dans la Festschrift pour le professeur A. Bastian à Berlin un mémoire sur l'émancipation des esclaves au Siam.

ASIE CENTRALE.

Le capitaine anglais Deasy, qui avait quitté le Cachemire au mois d'avril dernier pour explorer les sources du Mékong et de l'Iraouaddy, est revenu à Leh, par suite du manque de porteurs.

On annonce l'arrivée à Lang-Tchéou de deux autres capitaines anglais partis à la même époque.

Le service régulier de steamers sur l'Amou Daria entre Charjui et Patta-Kissar a été inauguré le 28 septembre en présence du gouverneur général du Turkestan, des autorités bokhariennes et de M. Gluchowski, chef de l'expédition d'exploration russe de l'Amou Daria.

GRANDE BRETAGNE ET IRLANDE.

Un petit incident a eu lieu à Londres en Octobre dernier. Un médecin chinois de Canton, *Sun Yet-sen*, compromis dans une conspiration contre la dynastie Mandchoue en Novembre 1895, qui s'était réfugié à Londres, avait été emprisonné par la légation de Chine en cette ville et enfermé dans l'hôtel de la légation. Lord Salisbury, ayant fait parvenir à la légation une note très sévère à ce sujet, fit envoyer un agent de police à la légation qui ramena avec lui le docteur emprisonné.

Mr. W. Gowland, late of the Imperial Japanese mint, has published in the «Journal of the Society of Chemical Industry» for June 30th, 1896, a very interesting, illustrated paper on *Japanese Metallurgy* (Pt. I. — Gold and Silver and their alloys).

CHINE.

Le gouvernement chinois a fait bonne justice des assassins de M. Dutreuil de Rhins, explorateur français, qui, comme on sait, fut victime, au Tibet, d'une sauvage agression. Le principal coupable, qui avait ligoté M. Dutreuil de Rhins et l'avait jeté dans le fleuve, a été décapité. Celui qui, le premier, avait blessé l'explorateur, a été frappé de déportation. Les autres complices ont reçu la bastonnade.

Sur le désir du ministre de France, la sentence a été publiée dans la *Gazette Impériale* de Pekin.

On mande de Pékin, 21 octobre, à l'agence Havas:

La *Gazette officielle* publie un édit impérial nommant le tao-taï Tcheng directeur du chemin de fer de Han-Kéou à Péking. Un syndicat américain fait une avance de 30 millions de taëls pour la construction de la ligne qui sera longue de 700 milles et qui nécessitera la construction de ponts sur vingt-sept cours d'eau. Le tao-taï Tcheng a transmis les ateliers des usines métallurgiques et des chemins de fer au syndicat, qui construira probablement lui-même la ligne.

Les actions resteront ostensiblement chinoises.

On mande de Péking, 11 novembre:

Un édit vient d'être rendu, qui nomme le taotaï Tcheng, directeur général des chemins de fer et qui autorise la construction des lignes de Han-Kéou, Canton et Fou-Tchéou. Les travaux coûteront 200 millions de francs, nécessitant ainsi un emprunt immédiat de 100 millions; le Tsong-li Yamen fournira 10 millions sur le montant du dernier emprunt, et 10 autres millions seront apportés par les provinces du Nord et du Sud.

On emploiera autant que possible sur la ligne de Han-Kéou des matériaux indigènes, mais on pourra engager des mécaniciens étrangers.

On dit que des difficultés ont surgi avec un syndicat américain, qui avait soumissionné pour les travaux.

Le ministre de France en Chine vient d'obtenir, après de longues et laborieuses négociations, réparation de toutes les violences dont les missionnaires du Kouei-Tchéou et leurs établissements avaient été victimes depuis dix ans. Les chrétiens injustement détenus depuis 1886 ont été libérés, nos religieux réintégrés dans les villes de Tsouen-Gi, Mey-Tan et autres, d'où ils étaient exilés depuis la même époque. La mission reçoit, de plus, une indemnité, et ses persécuteurs seront poursuivis conformément à la loi.

Le supérieur de la mission, M. Guichard, a remercié M. Gérard, dans les termes les plus chaleureux, de l'énergie avec laquelle il a su amener une solution si favorable à nos intérêts.

On mande de Péking au *Times*:

C'est à minuit, le 19 octobre, qu'expirait l'ultimatum japonais exigeant la conclusion du traité de commerce prévu par le traité de paix de Simonoseki. Le Tsong-li Yamen fut alors en proie à de vives appréhensions. Le ministre Tchang se rendit immédiatement au palais et obtint de l'empereur qu'il consentit à accorder les demandes des Japonais.

Le représentant du mikado à Péking est parti mardi. Le gouvernement chinois lui a conféré, ainsi qu'à plusieurs membres de sa légation, des décorations.

De Singapour, on câble au même journal que le gouvernement chinois a signé à Péking des contrats pour la construction de deux croiseurs Armstrong et de quatre torpilleurs allemands.

Le correspondant du *Manchester Guardian* à Londres a été informé à la légation de Chine en cette ville que l'on n'y avait point reçu la nouvelle de la nomination de *Li Houng-tchang* comme ministre des affaires étrangères; on dément également qu'il ait été privé d'une année de salaire, pour la raison fort simple qu'il ne touche présentement aucun salaire; enfin, on affirme que *Li Houng-tchang* désire vivement reprendre son poste de vice-roi du Petchili, afin de n'être pas obligé de résider à Péking.

Nous avons fait connaître qu'en même temps qu'il était invité à assumer la direction du ministère des affaires étrangères, *Li Houng-tchang* se voyait condamné à recevoir un châtiment pour avoir pénétré dans l'enceinte des ruines du palais d'Eté, près de Péking, au cours d'une visite à l'Impératrice douairière et ex-régente.

Les journaux anglais prétendent que les mandarins de la cour avaient demandé à l'empereur de priver *Li Houng-tchang* de toutes ses charges. Mais le Fils du Ciel s'est montré clément: il se bornera, dit-on, à retenir une année de salaires à son nouveau ministre des affaires étrangères.

Londres, 26 octobre.

Le nomination de *Li-Hung-Tchang* comme ministre des affaires étrangères à Péking est une désagréable surprise pour le Foreign-Office, car elle signifie que l'influence de la Russie en Chine est prépondérante. Quand le gouvernement chinois résolut d'envoyer un ambassadeur aux fêtes du couronnement à Moscou, un certain mandarin fut nommé. Sur les conseils du comte Cassini, ministre à Péking, cette nomination fut annulée et le comte Li nommé ambassadeur spécial. La rentrée en faveur du comte Li est la preuve évidente que la Russie est très puissante à Péking et que l'influence anglaise est fortement diminuée. Tel est le résultat de la politique anglaise qui, après la guerre sino-japonaise, se tourna du côté du manche en refusant de se joindre à la France t à la Russie.

Des nouvelles de Shanghaï (source anglaise) annoncent que le Tibet serait tout entier soulevé contre la Chine. Nous les résumons ici, à titre de document et sous toutes réserves:

Partout les llamas ont pris la campagne sous les ordres du dalaï-llama. Le ministre de Chine s'est enfui dit-on, de Lhassa, avant que son successeur, qui est en route, ait eu le temps d'arriver.

Les Chinois qui habitent le Tibet se sont refugiés à Kachgar et au Sze-Tchouen. Trois mille hommes de troupes chinoises ont été envoyés avec deux canons pour renforcer les garnisons chinoises sur la frontière tibétaine, et sont arrivés à Ladak, mais ils ne pourront résister à la tenacité des tribus qui sont bien armées et possèdent des fusils de modèles récents.

La mission russe qui explore le nord du Tibet, escortée par un détachement de deux cents Cosaques, observe les événements le long de la frontière nord.

Les autorités anglaises à Simla ne se dissimulent pas la gravité de la situation.

Le *Northern Daily Telegraph*, de Blackburn, parlant de la mission que la chambre de commerce de cette importante ville industrielle a envoyée en Chine, fait à ce sujet les remarques suivantes:

La première depêche de la mission commerciale en Chine a été reçue hier par le secrétaire de la chambre, M. Joseph Watson. Elle contient un rapport des experts, MM. Heville et Bell, et un autre, de M. Bourne, chef de la mission. La chambre s'est décidée à ne pas publier les rapports *in extenso*, considérant qu'il n'est pas prudent de livrer tous les détails à la publicité. Nous sommes néanmoins informés que les dépêches qui sont datées de Shanghaï sont très satisfaisantes. Une circonstance importante, qui aura vraisemblablement un résultat favorable sur l'objectif de la mission, est celle-ci. *Lî Houng-tchang* se trouvait précisément sur le même paquebot que les membres de la mission, et M. Bourne, qui parle couramment le Chinois, s'est entretenu journellement avec Son Excellence.

Les journaux anglais croient savoir que le prince *Tching*, un des présidents du Tsong-li Yamen, aurait donné sa démission pour protester contre l'élévation de *Li Houng-tchang* à la direction de ce département, avec titre de ministre des affaires étrangères.

Ils signalent le rappel de M. Detring, le directeur allemand des douanes chinoises, qui était parti pour son pays en congé de deux ans, et que l'on vient de mander en toute hâte à Péking.

Au moment où s'accentuent les bons rapports de la France avec la Chine, il est bon de noter que dans les biographies anglaises de *Li Houng-tchang*, par le professeur R. Douglas, et de Gordon, par M. Demetrius Boulger, il n'est

fait aucune mention de la part prise par des officiers français à la répression de la révolte des Taïpings.

On ne saurait oublier que, pour seconder ce mouvement, l'amiral Protêt se mit à la tête d'un corps franco-chinois, dont le regretté Prosper Giquel prit le commandement après la perte du brave amiral, tué par une balle ennemie.

Giquel fut aussi blessé grièvement, et ses deux auxillaires, le capitaiue d'artillerie Tardif de Moidrey, et le lieutenant de vaisseau Lebrethon de Caligny furent tués.

La campagne terminée glorieusement, Giquel reçut les plus grands honneurs et fut autorisé à porter la tunique jaune, couleur impériale. Investi de la confiance du gouvernement chinois, il fut chargé d'organiser l'arsenal de Fou-Tchéou.

A la suite des entretiens qui ont eu lieu entre S. Exc. *Li Houng-tchang* et M. Hanotaux, la Chine s'est udressée à la France pour la construction de son grand arsenal maritime et militaire de Fou-Tchéou.

Le contrat, qui a été signé dimanche à Péking, comprend des engagements pour un nombre important d'ingénieurs et de fonctionnaires. La mission est placée sous les ordres d'un ingénieur en chef, emprunté aux cadres de la marine, qui a, sous sa direction, deux autres ingénieurs, un dessinateur, un secrétaire, cinq contremaîtres, etc.

Tout le haut personnel devra être rendu à Fou-Tchéou dès le mois de février prochain et procédera immédiatement aux plans et devis qui donneront lieu aux commandes ultérieures.

Nous pouvons ajouter qu'au point de vue civil un ingénieur français vient d'être adjoint à la Banque russo-chinoise à l'effet d'étudier les travaux qui vont se poursuivre dans l'empire chinois.

Selon un télégramme de Peking du 26 Octobre, *Li Houng-tchang* vient d'être nommé Ministre des affaires étrangères.

Selon le correspondant du *Morning Post* à Peking, *Li Houng-tchang* aurait déclaré que l'armée chinoise serait organisée par des officiers allemands et la marine chinoise par des officiers anglais. Voilà, ajoute le journal, à peu près les seuls résultats du voyage de *Li* en Europe.

Comme on le sait, le Colonel allemand Liebert est parti avec plusieurs officiers pour la Chine pour organiser l'armée chinoise.

Le télégramme envoyé par *Li Houng-tchang* de Greenwich à Shanghai y est arrivé en 12½ minutes, et la réponse du Taotaï Cheng et du directeur de la «China merchant's Co», comprenant 94 mots, est arrivée à Greenwich en 7 minutes à la stupéfaction de *Li Houng-tchang*. La 1re dépêche passa par Londres, Marseilles, Malte, Alexandrie, Suez, Aden, Bombay, Madras, Penang, Singapore et Hongkong à Shanghai.

Selon le «Ostasiatischer Lloyd» du 7 Août, la Chine a l'intention de composer un nouvel étendard pour sa marine. Au lieu de jaune, le fond en sera rouge, et le dragon rouge qu'il portait sera chargé en un dragon jaune.

Selon un journal chinois, l'empereur de la Chine enverrait un représentant en Corée pour féliciter le Roi de son indépendance.

L'arsenal de Fou-tcheou, fermé pendant quelques années, va être rouvert prochainement. Le général tatare de l'endroit sera nommé commissaire impérial de l'arsenal.

Le gouvernement russe a l'intention de ne plus transporter des exilés en Sibérie.

Le gouverneur-général *Wang Wen-cheou* fait ouvrlr à Tien-tsin une école pour l'enseignement de la langue russe.

Le cuirassé chinois *Pao-hua*, coulé au printemps de l'an 1895 par les Japonais à *Wei-hai-wei*, a été levé et sera transporté au Japon.

Le 1er Octobre le port de Hang-tcheou, distant de 150 milles anglaises de Shanghai, a été ouvert au commerce étranger.

La province de Hounan, comme dernière province chinoise, sera enfin reliée par le réseau télégraphique avec l'extérieur. Jusqu'ici la population s'était énergiquement opposée à cette innovation occidentale.

Le «Ostasiatischer Lloyd» du 16 Octobre mande que M. le docteur E. J. Eitel, Inspecteur des écoles à Hongkong, prendra prochainement sa pension.

Selon le «Ostasiatischer Lloyd» du 14 Août dernier la dette publique de la Chine consiste des emprunts suivants.

1. Celui de 1887 à Hambourg et Londres de six millions de francs à 5 %, dont 1.800.000 ont été payés, soit . . .	fr.	4.200.000
2. Celui de 1894 près la banque de Shanghai à Hongkong de dix millions de taels d'argent à 7 % = 1.635.000 Livres Sterling, soit.	»	40.875.000
3. Celui de 1895 près la même banque £ 3.000.000 en or à 6 %, soit	»	75.000.000
4. Celui de 1895 près la Chartered Bank de £ 1.000.000 en or à 6 %, soit.	»	25.000.000
5. Celui de 1895 en Allemagne de 20.000.000 de Marcs en or à 6 %, soit.	»	24.000.000
6. Celui de 1895 en France à 4 % de	»	400.000.000
7. Ceux de 1896 en Allemagne et Angleterre de £ 16.000.000, soit	»	400.000.000
de sorte que la dette de la Chine à l'étranger est de. . .	»	969.075.000

ou pas encore un milliard.

Cette dette est amortisée par les droits de douane payés par les marchands étrangers, et qui ont atteint en 1894	22.523.000 taels		
en 1895	21.385.000 »		
total	41.908.000, soit	»	177.632.000
	reste	»	791.443.000
L'indemnité de guerre payée au Japon est de 200.000.000 taels, dont ont été payés le 8 Nov. 1895 50 millions et le 8 Mai 1896 51.250.000, de sorte que la dette restait 101.250.000 de taels, soit.		»	405.000.000
	total	»	1.196.443.000

En outre la Chine a payé en 1895 comme indemnité pour la reddition de la province de Liao-toung 30 millions de taels.

Quand la Chine pourra payer le 8 Mai 1898 le reste de la dette, elle aura encore à payer au Japon, (déduction faite des intérêts payés à $12^1/_2$ millions de taels) 98.750.000 taels, qui avec l'intérêt monteront à un total de 121.500.000; tandis que la Chine doit payer pour l'occupation de *Wei-hai-wei* 500.000 taels par an.

Si la France avec ses 40.000.000 d'habitants a pu payer une indemnité de guerre de cinq milliards en dehors des faux frais, on comprendra que la Chine avec ses 400.000.000 d'habitants peut facilement payer $1^1/_2$ milliard. Aussi, d'après le Ostasiatischer Lloyd, les impôts directs en Chine n'ont pas été augmentés depuis 30 ans. Toute la dette chinoise est ou sera payée par les commerçants européens en Chine.

Voilà dans quel guêpier nous nous sommes fourrés en Europe en refusant notre secours à la Chine en 1894, quand le Japon lui déclara la guerre!

Les Russes ont établi une ligne de 12 vapeurs qui feront régulièrement le voyage entre Odessa et Vladivostock en passant par Shanghai.

Les noms et jaugeage de ces vapeurs sont:

	Tonnes		Tonnes
Saratov	8,856	Tambov	8,633
Oriel	7,990	Nidjni Novgorod	7,876
Pétersbourg.	9,500	Vladimir.	10,500
Kherson	10,225	Voronei	10,500
Kostroma	7,975	Ekaterinoslav	10,500
Yaroslavl.	8,635	Kabarovsk	2,500

Plusieurs de ces vapeurs ont une vitesse de 19 noeuds par heure.

O. A. Ll. 21 Août 1896.

CORÉE.

Le gouvernement coréen a divisé le royaume en 13 provinces (*do* 道) au lieu de 8 comme ci-devant.

On apprend de Séoul qu'un Général major russe avec 22 instructeurs russes viendront prochainement en Corée pour organiser l'armée coréenne.

Une pétition signée par plusieurs milliers de Coréens, a été présentée au roi de Corée, le priant de retourner en son palais, de faire éloigner les troupes japonaises de Séoul, d'ouvrir plus de ports pour le commerce étranger, et de chasser tous les commerçants étrangers (c'.-à-d. Japonais) de la capitale.

FORMOSE.

Le gouvernement japonais a introduit une capitation de deux dollars sur chaque Chinois qui débarque à Formose.

Même moyen inutile employé par les Espagnols et autrefois par les Hollandais pour empêcher les Chinois de se fixer dans un pays. On n'aboutit qu'à appauvrir le pays puisqu'on ne peut pas s'y passer de l'ouvrier chinois.

FRANCE.

Le Journal asiatique (Janv.-Févr. 1896) contient e. a. un article de Mgr. DE HARLEZ (Louvain): «Un ministre chinois au VIIe siècle avant Jésus-Christ», contenant la vie et les œuvres du célèbre *Koan I-wou* (管夷吾) ou *Koan-tchoung* (管仲), mieux connu sous son titre de *Koan-tsze* (管子). Cf. Mayers, Chinese Reader's Manual, No. 293.

M. Rousseau, le nouveau gouverneur-général de l'Indochine (ci-dessus, p. 456) vient de mourir subitement à Hanoï.

JAPON.

Le Japon a émis le 1 Août dernier deux timbres commémoratifs de la guerre, à deux *sen* et cinq *sen* chacun. L'un porte la tête du prince *Arisugawa*, commandant en chef de l'armée japonaise, mort pendant la guerre, et l'autre la tête du maréchal, le prince *Kita-Shirakawa*, mort de fièvre pendant la campagne de Formose. Ce qu'il y a de curieux dans ces timbres c'est que chaque valeur de timbre-porte la tête des deux princes de sorte que les timbres de 5 et de 2 *sen* d'une émission portent la tête des deux princes, tandis que sur ceux de la seconde émission les mêmes têtes sont reproduites.

Le cadre des timbres de 5 *sen* est rond, et porte en Chinois la légende 大日本帝國郵便 Imperial japanese post, et la valeur 五錢 5. S. en haut et en bas dans les quatre coins.

Dans ceux de 2 *sen* le cadre est oval, porte la même légende avec la valeur 貳錢 en bas, et la valeur 2. S. à droite et à gauche dans le cadre.

Par les dernières inondations dans la préfecture de *Gifou*, 150,000 personnes sont sans abri. Des épidémies en ont été la conséquence, qui ont couté la vie à plusieurs de ces gens. On estime à deux millions de dollars la somme pour défrayer les secours nécessaires.

L'observation de l'éclipse totale du soleil du 9 Août au Nord du Japon par les astronomes américains, anglais et français envoyés à *Atsougichi* a échoué à cause des épais brouillards. L'expédition japonaise de l'université impériale à Tōkyō a eu le même sort.

Une mission siamoise sous la direction du prince *Bescarawongse*, ministre de l'instruction publique, est arrivée en Août à Tōkyō pour conclure un traité de commerce entre le Japon et le Siam.

Le Japon compte 41 villes avec une population de plus de 10,000 âmes. A la tête de ces villes se trouvent: Tōkyō 1,342,100; Osaka 490,000; Kioto 339,800; Nagoya 209,200; Yokohama 170,500; Kobe 161,400; toutes les autres villes ont moins de cent mille âmes.

On estime la récolte de la soie à 154.000 balles, contre 200.000 pendant la saison précédente.

M. Hanotaux a annoncé, dans le dernier conseil des ministres, qu'il venait de signer un traité de commerce avoc le Japon.

Ce traité prévoit la suppression de la juridiction consulaire française et des concessions françaises des ports ouverts dans un délai minimum de trois ans.

Il établit les relations des deux pays sur le pied de la nation la plus favorisée. Il est conclu pour douze ans, à dater de sa mise en vigueur.

Ces dispositions sont reproduites des traités récemment conclus par le Japon avec l'Angleterre, l'Allemagne, la Russie, l'Italie, les Etats-Unis et d'autres pays encore.

Les dispositions propres à la France sont celles relatives au tarif applicable au Japon à certains produits français: on y trouve les mousselines de laine écrues avec un droit de 8 ½ pour cent, et teintes avec un droit de 10 %; le vin de Champagne 10 %, etc.; et celle qui permet à la France, en renonçant à ce tarif, dc dénoncer à toute époque, en prévenant un an d'avance, la clause de la nation la plus favorisée, en matière de douane.

Ce traité sauvegarde donc les intérêts de notre commerce et de notre industrie, et, par la suppression de la juridiction consulaire, il place le Japon sur le pied d'une nation occidentale.

Selon un télégramme de *Séoul*, reçu le 25 Novembre à Yokohama, un certain nombre d'officiers coréens aurait été arrêté, accusé d'avoir fait une conspiration afin de s'emparer du roi de Corée et le forcer de retourner en son palais.

Trois officiers russes et 18 matelots avec une pièce d'artilierie sont entrés hier dans la ville de Séoul.

PAYS-BAS ET COLONIES NÉERLANDAISES.

M. L. SERRURIER a enfin fait paraître le catalogue des livres japonais de la Bibliothèque de l'Université à Leide sous le titre de «Bibliothèque Japonaise». C'est un gros volume de 300 pages, contenant 1263 numéros, imprimé sur beau papier de Hollande, chez l'imprimerie orientale, ci-devant E. J. BRILL. Chaque numéro est élucidé par une courte notice.

M. J. A. VAN DEN BROEK, jusqu'ici lecteur de l'Histoire des Indes Néerlandaises au Séminaire oriental de Delft, a été nommé professeur à cette école par le Conseil municipal de cette ville.

Nous apprenons avec plaisir que l'Université de Leipzig a conféré au savant conservateur du Musée royal d'Ethnographie à Leide, Mr. J. D. E. SCHMELTZ, le titre de Docteur en philosophie.

CORRESPONDANCE.

Lettre de M. le docteur Ernest Martin à M. Cordier.

Le *T'oung-pao* (Vol. V, p. 311) a publié un travail de M. Imbault-Huart sur le Bétel et l'arec qui, associés à la chaux, constituent un masticatoire en usage dans toutes les contrées méridionales de l'Extrême-Orient. A cette étude savamment documentée par ce sinologue, le Dr. Ernest Martin a récemment ajouté des recherches expérimentales exposées dans le N°. du 25 Juillet 1896 de la Revue Scientifique.

C'est le résultat de ces recherches que nous croyons devoir présenter sommairement.

L'auteur rappelle que la noix d'arec fut apportée en Europe il y a une trentaine d'années et utilisée en Angleterre comme Vermicide, mais sans sortir de l'art véterinaire; bientôt après on s'en servit en Allemagne avec le même succès et dans les mêmes cas.

Ce n'est qu'en 1890, qu'un vétérinaire français, M. Mégnin, convaincu de sa supériorité sur tous les agents de même ordre, l'utilisa et fut amené à l'indiquer avec éloge dans la 2ième édition de son livre sur la médecine des chiens: il se servit de la formule de Stonehenge qui, en 1867, publiait à Londres son traité de «The dog in health and disease». La poudre se donne de 15 à 20 grammes pour un animal de grande taille: mais ce chiffre est trop élevé, comme le prouvent les accidents qui surviennent parfois. Le chiffre de 4 à 8 grammes suffit.

Ces essais conduisirent certains expérimentateurs à essayer quelques-uns des nombreux alcaloides de l'arec et spécialement le bromhydrate d'arécoline, et ils observèrent que c'était là un puissant Sialagogue, d'une action supérieure à celles de l'ésérine et de la pilocarpine. On cherche donc actuellement à introduire dans la pratique humaine, l'arécoline: mais on n'est pas encore parvenu à fixer la posologie, et c'est ce qui a conduit le Dr. Martin à formuler les conclusions ci-après.

1°. L'Arec, associé au Bétel, et additionné de chaux, qui met à nu une quantité variable des alcaloides, est un masticatoire utilisé comme la Kola l'est par certaines peuplades de l'Afrique équatoriale. Sauf dans les cas d'abus, ce masticatoire est un excitant qui ne porte pas atteinte à la santé. Cependant il compromet à la longue l'intégrité du Système Dentaire.

2°. Les peuples qui s'en servent lui reconnaissent de nombreuses propriétés; mais il en est une qui domine toutes les autres, c'est celle d'être un vermicide supérieur à tous les agents de même ordre: en effet ces derniers ne tuent pas les tenias: ils les stupéfient, et il est nécessaire de recourir ensuite à un purgatif pour les expulser. Or le pouvoir expulsif de l'arec est dû à ce qu'il provoque le péristaltisme intestinal.

3°. L'Etude ultérieure des alcaloïdes de l'arec fixera sans doute sur celui d'entre eux jouissant spécialement de la propriété tenicide; mais il nous paraît qu'il sera toujours préférable de se servir de la poudre de la noix: en effet, par la complexité des éléments qui la composent et dont les uns atténuent vraisemblablement l'action trop énergique des autres, on est assuré contre les accidents d'intoxication: cela, d'ailleurs, a lieu quand on emploie la pelletiérine qui est la synthèse des multiples éléments renfermés dans l'écorce de racine du grenadier.

Zur köktürkischen Inschrift I E 19—21 (Thomsen).

In dieser Stelle wird uns gesagt: »Khan der Kirgisen (?) war Bars Bäg; ihm hatten wir den Khan-Titel und unsere jüngere Schwester gegeben, doch fiel er von uns ab und starb. Damit jedoch das Land und Wasser des Kögmän nicht herrenlos bleibe *az Kyrkyz budun-yg jaratyp kältimiz süñüš-dimiz* (Lücke von 4 Zeichen) *jana bärtimiz*".

Da nun in I N 13 erzählt wird, der Khan der Kirgisen habe zu Kül Tägin's Trauerfeierlichkeiten seine Vertreter gesandt, so ergiebt sich als Ergänzung der Lücke am Schluss von Z. 20, statt Thomsen's *ilin*, ganz unzweideutig *kagan-yg* (geschr. K G N G): «.....wir kamen, kämpften und gaben ihnen wieder einen Khan".

Diese Erklärung kann meine Ausführungen über *balbal* (cf. *T'oung-pao*, VII, p. 352, Anm. 3) selbstverständlich nicht beeinflussen: der gestorbene Khan wurde als *balbal* errichtet, während der neu eingesetzte Khan mit seinem Oberherrn in gutem Einvernehmen stand. Gerade die Stellen I N 11—13 und II S 10—12 zeigen deutlich, dass *balbal* mit den Trauerfeierlichkeiten Nichts zu thun hatte; denn im entgegengesetzten Falle wäre es höchst auffallend, dass bei Kül Tägin's und Bilgä Khan's Tode der »Trauermarschall" gar nicht erwähnt wird. W. Bang.

Lettre de M. W. Grube à M. G. Schlegel.

In seiner Besprechung meiner »Sprache und Schrift der Jučen" bemerkt Herr Prof. Schlegel, dass sub N°. 57 des Glossares 沒 in der Bedeutung »Wasser" mit mandsch. *muke* identificirt werde, während es sub N°. 117 »Holz" bedeute. Da müsse ein Fehler vorliegen, da die Jučencharactere für Holz und Wasser verschieden

seien. Ein Fehler liegt hier keineswegs vor, und dass verschiedene Zeichen im Jučen denselben Lautwerth haben können, dafür fehlt es in meiner Schrift, sollte ich meinen, nicht gerade an Belegen. Da nun das Zeichen 沒 im Chinesischen sowohl *múh* als auch *móh* gesprochen wird, habe ich für die Bedeutung »Wasser" den Lautwerth *múh* (S. 95) und für die Bedeutung »Holz" den Lautwerth *móh* ebendaselbst als den wahrscheinlicheren angenommen. Herr Prof. Schlegel ist aber ferner der Ansicht, dass, da der alte Lautwerth von 沒 *but* war und auslautendes *t* in chinesischer Transcription auslautendem *r* entspreche, *múh* eher mit *muren* zu identificiren sein dürfte. Hiegegen habe ich Zweierlei einzuwenden: erstens kommen die alten Lautwerthe in unserem Falle überhaupt nicht in Betracht, wie schon ein flüchtiger Blick in mein jučen-deutsches Glossar beweist. In 失剌 = *sira* und 失里 = *sirin* entspricht selbstverständlich nicht das auslautende *t* von *sit*, sondern das anlautende *l* von *lat* und *li* dem *r*. Zweitens ist mir ein Wort *muren* mit der Bedeutung »Fluss" im Mandschu nicht bekannt (wo dies Wort nur als Stammesname vorkommt); *muren* ist *mongolisch*. Übrigens findet sich die Stammform *mu* in der Bedeutung »Wasser" in der weitaus überwiegenden Mehrzahl der tungusischen Dialekte. Die erweiterte Form *muke*, wie sie das Mandschu bietet, steht ganz vereinzelt.

Réponse de M. G. Schlegel à M. W. Grube.

Obenstehende Erläuterungen von Professor Grube können mich nicht befriedigen. Erstlich ist die Behauptung, dass 沒 auch *móh* ausgesprochen wird, unrichtig. Das kaiserliche Wörterbuch von *K'ang-hi* sagt dass 沒 nur in der (höchst vulgären und modernen) Redensart *Ših-moo*, »was?" *moo* (und nicht *móh*) ausgesprochen wird (沒母果切、音麼。不知而問曰拾沒). Sonst wird

es immer *múh* = *mut* oder *mud* ausgesprochen, wie z.B. im Skt. *mudgala*. Im Mandschu Syllabar 十二字頭 (1670) wird die Silbe *Moo* mit 模由 *móyeu* = *mo-o* transcribirt; und sonst überall, im Jučen Glossar selbst, mit 莫 *móh* (alte Aussprache *mok*) wie in N°. 111, 105, 115, 121 und 126 transcribirt.

Angenommen nun auch dass dieses 沒 *moo* das Jučen- und Mandschu-Wort *moo* »Baum", »Holz" soll vorstellen, so kann doch nicht dasselbe Zeichen gedient haben um das Jučen-Wort *mu*, Mandschu *muke* (Wasser) wiederzugeben, es sei denn, dass Wasser und Holz im Jučen gleichlautend waren. Die lange Silbe *mu* würde weit besser durch 母 *mù* wiedergegeben sein, wie im Skt. *Samula*, *Mudrâ*, oder durch 謨 *mù*, wie im Skt. *Musala*, oder durch 模 *mù*, wie im Skt. *Mûlasarvâstivâda*. Das Wort *morin* »Pferd" wird doch auch im Glossar durch 母林 (N°. 168, 170, 171, 174) *mù-lin* wiedergegeben, u.s.w. Wenn nun kein Irrthum im chinesischen Glossar vorliegt (und solche sind ganz gut möglich, da sie selbst in den Glossarien einer so nahe verwandten Sprache wie die Japanische, dutzendweise vorkommen), so bleibe ich bei meiner Behauptung das 沒, mit dem Laut *Muh* = *Mut*, nur die Silbe *mur* kann wiedergeben. Das Wort *muren* ist doch nicht specifisch Mongolisch. Im *San-tschuen* (三川) Dialekt kommen sowohl *murun* (= *muren*) als *pi* (= Mandschu *bira*) für »Fluss" vor (Woodville Rockhill, Diary of a journey through Mongolia and Thibet in 1891—92, p. 377). Demnach scheint das Wort *mur*(*en*) ein allgemeines tatarisches Wort zu sein, und kann also auch im alten Jučen bestanden haben, da doch, wie Herr Grube selbst sagt, *Muren* im Mandschurischen als Stammesname vorkommt.

Die Behauptung dass das auslautende *t* in *Sit-lat* und *Sit-li* nicht dem *r* in *Sira* und *Sirin* entsprechen würde, sondern das anlautende *l* von *lat* und *li*, ist durchaus nicht selbstverständlich und gegen das Gesetz der chinesischen Transcriptionslehre. Der Name

des Lehrers von *Hiuen-ts'ang*, *Śîlabhadra*, wird von den Chinesen 尸羅跋陀羅 *Si-la-bhad-dha-la* transcribirt und nicht 失羅 *sit-la* u.s.w.; ebenso transcribiren sie *Śiladitya* 尸羅阿迭多 *Si-la-a-dit-tya*, und nicht 失羅 *sit-la* u.s.w.

Die Zeichen 撒里安 *sat-li-gan* (N°. 293) dienen um das Wort *sargan* (Gattin) wiederzugeben, wo also *sat-li* für *sarri* steht; wahrscheinlich lautete demnach das Jučen-Wort *sarrigan*, und nicht, wie im Mandschu, *sargan*.

Anlautendes *l* oder *r* einer zweiten Silbe wird in der Transcription der Jučen Worte durch altes auslautendes *k* oder *p* in der ersten Silbe wiedergegeben, wie z.B. in 木剌 *muk-lat* für *mulan*, 莫羅 *mok-ro* für *moro*, 蒲里 *pok-li* für *beri*, 忒厄 *t'ik-ik* (N°. 238) für *dere*, ein Tisch, u.s.w. Dies hat vielleicht seinen Grund darin dass *k* und *r* verwechselt wurden, und es kommt mir also wahrscheinlich vor dass die im Mandschu ganz vereinzelt darstehende Form *muke* für Wasser, aus altem *mure(n)* entstanden ist.

Bezüglich des vom Verfasser des Glossars angewendeten Transcriptions-systemes (wenn man überhaupt von einem solchen sprechen will), verweise ich Herrn Grube auf v. d. Gabelentz, Chin. Grammatik, § 192 und besonders § 193, und *T'oung-pao*, V, S. 172—174. Übrigens zeigt schon »ein flüchtiger Blick" auf die vielfache Verwendung des *žip-šing* (入聲) die Richtigkeit meiner Auffassungsweise. Endlich ist diese Frage von nur untergeordneten Bedeutung, und will ich daher meine Meinung Hrn. Grube durchaus nicht aufdrängen. Nur erlaube ich mir zu bemerken, dass von zwei verschiedenen Auffassungsweisen jene den Vorzug verdienen dürfte, auf Grund welcher man zu umfassenderen Resultaten gelangt. Und in dieser Beziehung glaube ich mit meiner Methode noch zahlreiche verwandte Mandschu-Worte nachweisen zu können, die uns Herr Grube — vielleicht aus übertriebener Bescheidenheit — vorenthalten hat. Ich will mich hier auf einige wenige Beispiele beschränken:

čí-lì-čì-hei (只里只黑) N°. 186, Sperling, vgl. M. *jeleme* (*cecike*).

fēi-pèn (非本, alte Ausspr. *hi-pun*) N°. 247, Lampe, vgl. M. *higabun*.

hāh-lâh-'ān (哈剌安, alte Aussprache *kap-ra-an*) N°. 469, Kundschafter, vgl. M. *karun*.

hāh-rh-wen (哈兒温) N°. 185, Schwan, vgl. M. *garu*. Das von Hrn. Grube angeführte *kôrcan* kann schon deswegen nicht in Betracht kommen, weil es, nach dem Mandschuwörterbuche 清文彙書, ein ganz anderer, dem grauen Storch ähnlicher Vogel ist [1]).

hūh-feī (忽非) N°. 245, Topf, vgl. M. *hofin*.

hūh-su-lù (忽素魯) N°. 453, von der Arbeit ruhen, aufhören zu arbeiten, vgl. M. *heolen*, träge, nachlässig.

hūh-šíh-'ān (忽十安) N°. 552, Weiberrock, vgl. M. *Hôsihan*, Unterrock.

hūh-šu (忽舒) N°. 129, Wallnuss, vgl. M. *hôsiha*, wilder Nussbaum und (hôwalama) *usiha*, wilde Nuss.

kuēi-fâh-lâh (歸法剌, statt *kuēi-lâh-fâh*?) N°. 110, Aprikose, vgl. *guilehe*, wo Von der Gabelentz die chinesische Erklärung 杏 irrthümlich mit »Mandel" (chin. 杏仁) übersetzt hat.

šī-rh-hāh (失兒哈, alte Aussprache *sit-*(für *sir*)*r-gap*) N°. 154, Hirsch, vgl. M. *sirga*.

šuāng-kîh (雙吉, alte Aussprache *song-git*) N°. 501, Nase, vgl. M. *songgiha* und *songgin* (Nasenspitze).

wúh-lù-meh (兀魯脉, alte Aussprache *ut-*(für *ul*)*lu-mik*) N°. 249, Nadel, vgl. M. *ulme*, u.s.w. u.s.w.

---

1) Bei dieser Gelegenheit sei bemerkt, dass die chinesischen Thiernamen des Glossars nicht immer richtig übersetzt sind. So wird z.B. S. 95*a* *léh-fú*, im Chinesischen 海豹 (N°. 178) mit Schwertfisch übersetzt, getreu nach Perny, aber falsch. Es ist der Seelöwe, M. *huwethi*. Das Glossar hätte *mederi lefu* = Seebär, sagen sollen.

Erratum.

p. 410, ligne 6 d'en haut, *pour* trois conformités, *lisez* neuf conformités.

INDEX ALPHABETIQUE.

A.

Page.

Afghanistan 60

Aïnos par le Dr. S. Koganei 263

l'**Alchimie** chez les Chinois et l'alchimie grecque 172

Amou Daria, Service de steamers sur — inauguré 599

Anthropologie, Essai d'— chinoise par Mgr. C. de Harlez 440

Antichrétiens, Auteur des pamphlets — circulant dans la vallée du Yang-tsé. 447

Armbruster (H.), Nécrologie de M. — 85

Asie centrale, voyez Vernukov 274

Aymonier (E.), Voyage dans le Laos 75

B.

Bac-ninh, voyez Monnier 103

Balfour, voyez Tōkyō 440

Bang (W.), Zu den kök türk-Inschriften der Mongolei 325

—— Ueber die köktürkische Inschrift auf der Südseite des Kül-Tägin Denkmals 440

—— Zur köktürkischen Inschrift I E 19—21 612

Bangkok, Farce politique représentée à — 274

Banque russo-française 68

Bausteine zu einer Geschichte der chinesischen Literatur von Fr. Hirth (*Fortsetzung aus Band VI, S.* 446) 295, 481

Barthélemy, Voyage dans le bassin de la Mek'ong et de la Se-k'ong. . 451

Beauvais (J. J.), Traduction des annales de *Loung-tcheou.* 73

Behind the Scenes, voyez Orient. 440

Bengal, voyez Phillips 169

Billequin (A.), Note sur la porcelaine de Corée 39

Bing, Mésaventure de M. S. — 171

Blanc (Ed.), Civilisation grecque en Asie centrale 61

Page.
Blumentritt, voyez Philippines 438
Bodevin, Retour de l'explorateur — 455
Bouddha-Gayâ, Les Inscriptions chinoises de —, par G. Schlegel . . . 562
Bouddhisme, Simple résumé du — 440
Bouinais, Nécrologie de M. — 85
Brandt (von), Mission en Chine et au Japon 60
Bretschneider, Carte de la Chine 270
—— Botanicon sinicum 280
—— Map of China. 281
Broek (M. J. A. van den), nommé professeur au Séminaire oriental de Delft 608
Buchenrode (S. H. Edler von —), nommé secrétaire de la légation autrichienne à Tōkyō 272
Buddhismus, Geschichte des — in der Mongolei. 431

C.

Calendar, European and Chinese — for 1897 . . . . . fin du Volume
Canton, La population de — en Juin 1895. 58
—— Insurrection à — 64
Carus (Dr. Paul), Chinese Philosophy 288
Cassini, décoré du Dragon double chinois 265
Castella (Rodolphe de), Traduction française du droit de famille chinois de P. G. von Moellendorff. 441
Céramique japonaise au Musée Guimet 74
Cerise, Fleurs de — au Japon 440
Cercueil de Li Houng-tchang. 272
Cernuchi (Henri), Nécrologie 423
Chamberlain (B. Hall), Essay in aid of a grammar and dictionary of the Luchuan language 283
Chambre de commerce, Mission de la — de Blackburn en Chine . . 602
Chao Ju kua par F. Hirth 169
Chavannes (E.), La chronologie chinoise de l'an 238 à l'an 87 avant J.-C. 1
—— Dates chinoises 208
—— voyez Chronologie chinoise 509
Chemin de fer d'Emoui à Foutcheou. 170
—— transsibérien 270
—— central à travers la Chine 442
—— au Tonkin. 443, 448
—— de Vidjou à Port Arthur et Tzitzikar 450
—— de Séoul à Chemulpo 450
—— de Han-kéou à Peking 600
Chemins-de-fer (les) — chinois. 55
—— en Chine 268, 269

Page.
Chemins et Routes en Chine 269
Chine, Nouveau ministère de guerre 62
——, La — moderne et le moyen-âge européen 63
——, nouveaux consulats en — 65
——, Convention entre la France et la — 65
——, nouveaux consulats français en — 72
——, Commerce futur de la —, voyez Markow 169
——, Mort et funérailles de la mère de l'empereur de la — 265
——, Traité entre la — et la Russie 266
——, Adhésion à l'union postale 268
——, Les populations primitives du S. O. de la —, par Mgr. C. de Harlez 439
——, Famine et révoltes en — 441
——, La dette publique de la —. 604
Chinese Philosophy, by Dr. Paul Carus 288
Chinois, Interview avec le chargé d'affaires — à Berlin 54
——, Expansion de la race —e 110
——, Clôture du cours de — à l'école de commerce à Amsterdam . . . 272
——, Bandes —es Khankas à Khabarovka 439
——, le maréchal — *Sou* à la fête nationale du 14 Juillet à Hanoï . . 454
——, Un ministre chinois du VIIe siècle av. J.-C. voyez Harlez 606
Choléra au Japon. 77
Chronologie chinoise de l'an 238 à l'an 87 avant J.-C. 1
—— chinoise, Note rectificative sur la — —, par E. Chavannes. . . . 509
Chijs (Mr. J. A. van der —), Catalogus der Numismatische verzameling van het Bat. Gen. van Kunsten en Wetenschappen 286
Cochinchinoiseries, par Marcel Monnier 251
Colt, The desert horses and the white — 47
Confucius et Lao-tsze 63
Congrès international des Orientalistes à Paris. 72
—— international des Orientalistes 261
Consulat russe à Ouroumtsi 269
——s français nouveaux en Chine 72
Coolies chinois expédiés à Madagascar. 480
Cordier (H.), Nécrologie du Dr. Reinhold Rost. 175
——, Nécrologie de William Lockhart 275
——, Nécrologie de Constant de Deken. 276
——, Description d'un Atlas Sino-Coréen manuscrit du British Museum . 282
——, Les Ministres plénipotentiaires des Etats-Unis en Chine 414
——, Nécrologie de Théodore Pavie. 417
——, Nécrologie de Henri Cernuchi 423
——, Nécrologie de Joseph Haas 427
——, Nécrologie d'Eugène Simon. 592

Page.
Cordier (H.), voyez Textes chinois 586
Corée, Évacuation de — et Liao-toung 64
——, le roi de — démissionné par le Comte Inouyé 70, 71
——, Calendrier grégorien à — 71
——, Évacuation de — par les Japonnis 71
——, le roi de — se coupe les cheveux à l'Européenne 170
——, Chemin de fer en —. 269
——, Gardes du corps du roi de —. 449
——, Envoi d'un porteur de tribut à la Chine 450
——, La presqu'île sanglante 456
——, Envoi d'un représentant de l'empereur de la Chine au roi de —. . 604
——, Division du royaume en 13 provinces 606
——, Organisation de l'armée Coréenne par les Russes 606
——, Pétition au roi de —. 606
Coréens, Instruction de soldats — par les Russes 450
Courant (Maurice), obtenu le prix St. Julien 270
—— Voyez Prix St. Julien 452
Cuirassé chinois Pao-hua levé 604

D.

Dates chinoises 108
Deasy (le capitaine M.-P.), voyage en Tibet. 439
—— (le capitaine anglais) 599
Deken (Constant de —), Nécrologie 276
Desert horses and the White Colt 47
Detring, Rappel de M. —. 602
Dette, la — publique de la Chine 604
Dodds, le général — 476
Donner (O.), Revue de la brochure de M. — «Sur l'origine de l'Alphabet Turc du Nord de l'Asie» 596
Doudart de Lagrée, inauguration de la Statue de —. 454
Dufayel, voyez **Textes chinois** 586
Dumoutier, un portulan annamite du XVe siècle. 84
Dutreuil de Rhins, Indemnité accordée à la famille de — 74
——, Punition des meurtriers de —. 600
Duijsberg, voyez **Peking** 467
Dvořak, China's Religionen 86

E.

Eclipse, Observation de l' — du soleil échouée 607
Eitel (le Dr. E. J.), projette quitter le service 604
Emprunt chinois 67

Page.
Errata. 112, 508, 616
Etats-Unis, Les Ministres plénipotentiaires des — en Chine, par H. Cordier. 414
Etendard, nouvel — chinois pour la marine 604

F.

Faber (M. M. von), Interprète chinois à Sourabaia mis à la retraite . . 467
Famine au Tong-king 478
Florenz (Karl), Japanische Dichtungen 191
Fonctionnaires au Tongking. 479
Formose, retour de *Liu Young-fou* 62
——, Révolte à —. 77
——, Stations météorologiques à —. 77
——, par E. Pluchet 162
——, Cruautés commises par les Japonais à — 443
——, Station maritime établie à *Makoung* (Pescadores); état des troupes japonaises à — 450
Fou-tcheou, Reconstruction de l'arsenal à — 603, 604
Franke (A.), Die Sinologischen Studien und Professor Hirth 241
Frankfurter (O.), Emancipation des esclaves au Siam 599
Fromberg (P. H.), voyez Schlegel 597
Fryer (M. John), nommé à la chaire Agassiz à l'université de Californie . 450
Fuh-kien, Two mediæval — trading ports 223

G.

Gabelentz, 3e mariage de la veuve de von der — 263
Géographie, Société de — à Paris 75
Gérard, décoré du Dragon double chinois 265
De Goeje (M. J. de), promu au grade d'officier de la légion d'honneur . 80
——, nommé docteur honoris causa à Cambridge 467
Gorilles, Lit de feuilles confectionné par des — 452
Gowland, voyez **Japanese metallurgy**. 599
Gramatzky, Revue des «Jap. Dichtungen von Karl Florenz» 191
Grecque, Civilisation — en Asie centrale 61
Grénard (F.), Conférence sur le Thibet oriental et les sources du Mékong. 75
Groeneveldt (W. P.), Supplementary Jottings. 113
——, nommé membre de l'Académie royale des Sciences à Amsterdam . 272
Grube (W.), Die Sprache und Schrift der Jučen 277
——, Lettre de M. — à M. G. Schlegel 611
Grünwedel, voyez **Leptscha** 526
Guimet, Musée — 74

H.

Page.
Haas (Joseph), Nécrologie 427
Hackmann, La Chine moderne et le moyen-âge européen 63
Haithon, Auteur de l'Historia orientalis 112
Hang-tcheou, Ouverture du port de —. 604
Hanotaux, décoré du grand cordon de l'ordre du double dragon 1e Classe. 76
Harlez (Ch. de), Lettre à M. G. Schlegel au sujet du P. le Gall . . . 192
——, l'Interprétation du Yi-king; voyez Val d'Eremao. 197, 440
——, Constitution d'un comité pour un album à offrir à Mgr. de — . . 263
——, Vocabulaire Bouddhique Sanscrit-Chinois 356
——, Populations primitives du S. O. de la Chine. 439
——, Essai d'Anthropologie Chinoise. 440
——, Dernier mot sur le Yi-king. 508
——, Un ministre chinois au VIIe siècle avant J. Chr. 606
Hart (E.), voyez Lacquer 440
Hay-San Nguyen van Nam, jeune annamite, obtenu la médaille d'honneur 455
Himly (K.), Die Abteilung der Spiele im »Spiegel der Mandschu-Sprache" 135
Hirth (F.), Chinesische Inschrift am Denkmal des Köl Tägin 151
——, Chao Ju Kua 169
——, nommé membre honoraire de la Soc. de Géogr. à Munich 263
——, Bausteine zu einer Geschichte der chinesischen Literatur . . 295, 481
——, Die Sinologischen Studien und Prof. Hirth 397
——, voyez Bausteine. 481
Holle (K. F.), Décès de —. 272
Hounan, la prov. de — reliée par un réseau télégraphique 604
Huart (C. Imbault), La population de Canton en Juin 1895 58
Humbert (Alphonse), Les Chemins de fer chinois. 55
Huth (Dr. Georg), Geschichte des Buddhismus in der Mongolei 431

I.

Ikkaku sennin (一角仙人), par F. W. K. Müller 438
Ili, Cessation de la province d' — à la Russie 446
Iltis, Perte de la canonnière allemande — 442
Impératrice, 61e anniversaire de l'ex — de Chine 63
—— Ex-régente, détails généalogiques et biographiques 443
——, Mort de l'— de la Chine 443
Index alphabétique 617
Indo-Chine, Géologie de l'—. 75, 172
Inondation à Gifou 607

Page.
Interprètes, Mutations des — chinois aux Indes-Néerlandaises 467
Italiana, Giornale della Società Asiatica — 431
Ito, Notice sur le marquis —. 466

J.

Japan, Volcanic and earthquake phenomena in —, by prof. John Milne . 440
Japanese metallurgy, by Mr. W. Gowland 599
Japanische Dichtungen, von Karl Florenz 191
Japon, pertes d'hommes pendant la guerre de la Chine et Formose . . 77
——, le Commerce extérieur du — en 1894. 78
——, Frais de la guerre avec la Chine payés par les commerçants européens 172
——, M. E. D. van Walrée nommé vice-consul des Pays-Bas à Yokohama 172
——, Résultats néfastes pour le — provenant de sa guerre avec la Chine 273
——, Vie sociale au — moderne, par M. A. C. Shaw 440
——, Projet d'un service postal entre le — et les Etats Unis. 456
——, terrible raz de marée au — 459
——, Université *Taikoku Daigaku* 459
——, Amortisation de la dette du — 466
——, Conclusion du traité de commerce avec la Chine 601
——, Perte de vie par suite de l'inondation à *Gifou*. 607
——, Population des grandes villes du —. 607
——, Traité de commerce entre le — et la France 608
Japonais, Cours de la langue —e, voyez Prota-Giuzleo. 76
——, Longévité des — 110
——, Forme des toits de temples —; le patron à clef —; échelle musicale —e 440
——, Accusations portées contre les — à Formose. 451
——, Dictionnaire — de feu le professeur J. J. Hoffmann remis ad calendas graecas 467
——, La Mission —e à Moscou 469
——, Bibliothèque —e, par L. Serrurier 608
Japonaises, Estampes —, voyez Sijthoff 596
Jeu au Tong-king 478
Journal japonais publié à Berlin. 60

K.

Kansou, Rébellion à —. 62
Kao, voyez Li Houng-tchang 257
Kern (H.), nommé commandeur de la légion d'honneur. 80
——, Revue de l'ouvrage russe Восточныя замътки (Notes orientales) . . 290
K'ia-k'ing, Message de l'empereur — à Georges III, voyez Schlegel . . 597

Page.
Knobel, Ministre plénipotentiaire des Pays-Bas, reçu en audience par l'empereur de Chine 62
——, revenu de la Chine à la Haye 272
Koganei, Kurze Mittheilungen über Untersuchungen an lebenden Ainos . 263
Kök-türk Inschriften der Mongolei, von W. Bang 325
Köktürkische Inschrift auf der Südseite des Kül-Tägin Denkmals . . . 440
—— Inschrift, voyez Bang 612
Köl Tägin, voyez Hirth 151
Köl Téghin, Date de la stèle de — 108
Kometen, voyez Riem 436
Kouan-tsze, voyez Harlez 607
Korean Games, by Stewart Culin 94
Kranse, Attentat sur M. — 441, 447
Kromsomdetch, Mort de la princesse — 472
Kühnert (Dr. Fr.), Ueber den Rhythmus im Chinesischen 285

L.

Lacquer, Notes on the history of —, by M. E. Hart 440
Laguérie (R. Villetard de), Yamato Damashi 254
Laos, Organisation du — 69
——, voyage dans le —. 75
Le Gall, Lettre du P. St. — à M. Cordier. 105
Legge, The Lî-saô poem and its author 91
Leptscha, Drei — Texte, von Albert Grünwedel 526
Levasseur, voyez Textes chinois. 586
Levat, Chemin de fer transsibérien 270
Liao-toung, Evacuation de — par les Japonais 68
Liebert, le colonel — chargé de réorganiser l'armée chinoise. 265
——, Départ du colonel — pour la Chine. 603
Li Houng-tchang, Un homme d'état chinois, par *Kao*. 257
——, La visite de — à Schéveningue, par G. Schlegel 407
——, Nouvelles de — 601, 603
Lis, Le — comestible 110
Lî-sâo, voyez Legge 91
Liu Ming-tchouen, Décès de —, ancien gouverneur de Formose . . . 170
Liu Young-fou, général des pavillons noirs à Formose. 62
Lockhart (William), Nécrologie de —. 275
Luchuan language, voyez Chamberlain 283
Lyon, Nouvelles de la mission commerciale de — en Chine . . . 448, 454

M.

Page.
Macdonald (Major Sir Claude Maxwell), nommé ministre plénipotentiaire à Peking et Seoul 61
Mahométane, Insurrection — en Chine 440
Mahométans, Insurrection des Doungans — 448, 449
Malaise, la Péninsule — (fédération des états protégés de) . . , . . 173
Malgache, Langue —, voyez Marre 172
Markow (Anatole), Conférence sur le commerce futur de la Chine . . . 169
Marre (Aristide), Vocabulaire des principales racines malaises et javanaises de la langue malgache. 172
Martin, Lettre du docteur E. — à M. Cordier. 610
Mékong, Voyage de la canonnière *La Grandière* 83
——, Exposé de l'exploration du — par M. Bouquet de la Grye 453
Mély (F. de), l'Alchimie chez les Chinois 172
Mesny (W.), —'s Chinese Miscellany 68
Messiah, The name of — found in a buddhist Book, by J. Takakusa. . 589
Météorologique, Stations —s à Formose 77
Milne (John), Volcanic and earthquake phenomena in Japan 440
Missionnaires catholiques auront rang de mandarin 67
—— Réparation des violences exercées sur les — 443
Moellendorff voyez Castella 441
Mongolen, Zur Anthropologie der — von Dr. Al. Swanowsky 263
Mongolei, Atlas der Alterthümer der — par le Dr. W. Radloff. . . . 470
Mongolie, Envoi d'objets d'histoire naturelle collectionnés en — et Mandchourie 452
Monétaires, Projet de réformations — en Chine 448
Monnaie à l'instar de l'Europe en Kiang-sou 169
—— obsidionale en Chine 170
Monnier, Description de *Bac-ninh* 103
—— (Marcel), Cochinchinoiseries 251
Müller (F. W. K.), *Ikkaku Sennin* 438

N.

Népal, Ambassade du — à la Chine 441
Neumann (J.), nommé professeur d'Allemand à l'université de Peking . 62
Nihongi, par W. G. Aston 429
Nippon Archiv, voyez Siebold 438
Notes orientales, voyez Kern 290

O.

Page.
Occidentales, l'Etude des sciences — prescrite pour les collèges chinois . 446
Oliver (C. H.), président du *Toung-wen kouan* à Peking 63
Orkhon, Inscriptions de l'— 182
Orléans, Lettre du prince Henri d'— 75
——, le prince Henri d'— nommé chevalier de la légion d'honneur. . . 170
Orient, La question de l'extrême —, par «Behind the Scenes» 440
Ours-à-miel annamite 452

P.

Parker, Critique de l'Atlas chinois du Dr. Bretschneider 440
—— (E. H.), voyez Russie 440
Pavie (Théodore), Nécrologie 417
——, l'Exposition des collections — 452
Peking, Université de — 62, 63
——, Société pour la diffusion des sciences occidentales 63
——, M. Duijsberg nommé élève interprète chinois à la légation néerlandaise à — 467
Peste bubonique, Sérum contre la — — inventé par le Dr. Yersin . . 442
—— à Emoui 446
Petiton, Géologie de l'Indo-Chine 75, 172
Pevtsov, voyez Turkestan 81
Philippines, Article sur les — par M. F. Blumentritt 438
Phillips (G.), Ma huan's account of Bengal 169
——, Two mediæval Fuh-kien trading ports. II. Chüan-chow 223
——, Nécrologie de — par G. Schlegel. 593
Piggott (F. T.), Forme des toits de temples japonais; le patron dit à clef au Japon; échelle musicale japonaise 440
Piraterie au Tongking 477
Pluchet (E.), Formose 162
Porcelaine, Note sur la — de Corée 39
Ports, nouveaux — au Japon ouverts au commerce européen. 77
Postes, création d'un service général des — en Chine 449
Prix Stanislas Julien accordé à M. Maurice Courant 452
Prota-Giurleo, Saggio d'un corso complete di lingua giapponese . . . 76

R.

Radloff voyez **Mongolei** 470
Raz de marée au Japon 459

Page.
Rébellion mahométane à Kansou 62
Revue japonaise à Tokio. 465
Riem (Dr. Joh.), Ueber eine frühere Erscheinung des Kometen 1881. III Tebbut 436
Rocher, Mission Lyonnaise en Chine 73, 74
Rosny (Léon de —), Étude sur les philosophes Meng-Tse, Siun-Tse, Yang-Tse et Meh-Tse 451
Rost, Bibliothèque du docteur R. — 169
——, Nécrologie du Dr. Reinhold Rost 175
Rosthorn (A. von), voyez **Schlegel** 176
——, Migration des sons dans le Chinois moderne. 449
Rousseau, nommé de nouveau Gouv. Général de l'Indo-Chine 456
——, Décès de M. Rousseau 606
Russe, état de l'escadre — dans les eaux chinoises 64
——, Enseignement de la langue —, voyez *Tien-Tsin* 604
Russie, Cession de la baie de *Kiao-tchéou* à la — comme station navale d'hiver 68
——, Augmentation de la flotte en Asie orientale 273
——, Premières relations entre la — et la Chine, par H. Parker . . . 440

S.

Sanscrit, Vocabulaire bouddhique — Chinois, par Mgr. C. de Harlez . . 356
Schaalje (M. M.), Interprète chinois à Medan mis à la retraite. . . . 467
Schenk, décoré du Dragon double chinois 265
Schilling, voyez **Textes chinois** 586
Schlegel (G.), The Desert horses and the White Colt 47
——, Interview avec le chargé d'affaires Chinois à Berlin 54
——, nommé Chevalier du Lion Néerlandais 80
——, Critique de Dvořak, China's Religionen 86
——, Revue de la traduction du Lî-sâo par M. Legge 91
——, Expansion de la race chinoise 110
——, Longévité des Japonais 110
——, Tägin et Töre 158
——, La loi du parallélisme en style chinois 193
——, Notice des Tschoudskia Pismena (Inscriptions tchoudes) par M. Trusman 293
——, La visite de Li Houng-tchang à Schéveningue 407
——, Nécrologie de J. P. Val D'eremao 428
——, Les Inscriptions Chinoises de Bouddha-Gayâ 562
——, Etymology of the word Taifun 581
——, Nécrologie de Geo. Phillips 593
——, Revue des Korean Games de M. Stewart Culin 94
——, Revue de la dissertation de M. A. von Rosthorn «Die Ausbreitung der

Page.
Chinesischen Macht in südwestlicher Richtung bis zum 4. Jahrhundert nach Chr.» 176
Schlegel (G.), Revue des Inscriptions de l'Orkhon déchiffrées par Vilh. Thomsen. 182
——, Revue de «Die Sprache und Schrift der Jučen von Dr. Wilhelm Grube» 277
——, Revue du Botanicon sinicum de E. Bretschneider 280
——, Revue de la Map of China par E. Bretschneider 281
——, Revue de l'Atlas Sino-Coréen manuscrit par H. Cordier 282
——, Revue de Essay in aid of a grammar and dictionary of the Luchuan Language, by Basil Hall Chamberlain 283
——, Revue de Fr. Kühnert, Ueber den Rhythmus im Chinesischen . . 285
——, Revue du «Catalogus der numismatische verzameling van het Bat. Gen. v. K. en W.» 286
——, Revue de «Chinese Philosophy by Dr. Paul Carus» 288
——, Revue de la traduction du *Nihongi* par N. G. Aston. 429
——, Revue de la »Geschichte des Buddhlsmus in der Mongolei" von Dr. Georg Huth 431
——, Revue du *Giornale della Società Asiatica Italiana* 431
——, Revue de la Pratique des examens militaires en Chine par le P. Etienne Zi (Siu) 434
——, Revue du mémoire du Dr. Riem Ueber eine frühere Erscheinung des Kometen 1881, III Tebbut. 436
——, Revue de l'ouvrage de M. H. Winkler «Die Sprache der 2ten Columne der dreisprachigen Inschriften und das Altaische» 436
——, Revue de la brochure de M. O. Donner «Sur l'origine de l'Alphabet Turc du Nord de l'Asie» 596
——, Revue du Catalogue d'Estampes japanaises, Collection A. W. Sijthoff 597
——, Notice sur «Un message de l'empereur K'ia-k'ing au roi d'Angleterre Georges III, par A. Vissière 597
——, Revue de la brochure de M. P. H. Fromberg «Mag een Chinees bij uitersten wil over zijn vermogen onbeperkt beschikken» 597
——, Réponse de M. — à M. W. Grube 612
Schmeltz (J. D. E.), nommé docteur en philosophie par l'université de Leipzig 608
Serrurier (L.), Bibliothèque japonaise 608
——, démissionné comme directeur du Musée d'Ethnographie et comme lecteur à l'université de Leide 467
Séoul, Officiers coréens arrêtés sous accusation de conspiration 608
Shanghai, Accroissement de la population de —. 442
——, Raz de marée 442
Shaw, voyez Japon 440
Siam, Don du roi de — aux bibliothèques des universités de Leide, d'Utrecht et d'Amsterdam du *Phra Tripiṭaka* 80

Page.
Siam, Accord sur la question du Haut-Mékong 81
——, Visite du père du roi de — à Paris 471
——, Voyage du roi et de la reine de —. 471
——, Mission siamoise au Japon 607
Sibérie, la Russie n'y transportera plus des exilés 604
Siebold (Ph. F. von —), Biographie de — 269
——, nouvelle édition du *Nippon-Archiv* 438
Siebold (fils), retourne en Europe 272
Si-Kiang, Ouverture du — au commerce européen 263, 267
Simon (G. Eugène —), Nécrologie, par H. Cordier 592
Sinologischen, die — Studien und Prof. Hirth 241, 397
Siu voyez **Zi**. 434
Sociétés secrètes, Rixe entre les — — chinoises et annamites au Siam . 472
Soie, Récolte de — au Japon. 607
Spiele, Die Abteilung der Spiele im «Spiegel der Mandschu-Sprache» . . 135
Stanislas Julien, Prix — accordé à M. M. Courant 270
Stewart Culin voyez **Korean Games** 94
Sun Yet-sen, incident de — à Londres 599
Supplementary Jottings, par M. Groeneveldt 113
Swanowsky v. Mongolen 263
Sijthoff, Collection d'Estampes japonaises, voyez Schlegel 596

T.

Tabatière japonaise de Linné. 451
Tägin et Töre, par G. Schlegel 158
Taifun, Etymology of the word —, by G. Schlegel 581
Taiping, part prise par des officiers français à la répression de la révolte des — 602
Takakusu, Chinese translation of the *Milinda Panho* 169
——, voyez **Messiah**. 589
Tatouage au Japon 440
Tching, démission du prince — comme président du *Tsong-li Ya-men* à Peking. 602
Tching-tchang, Ministre de Chine à Paris nommé Secrétaire-d'Etat à la cour des Rites et Cérémonies. 441
Télégramme de Li Houng-tchang 603
Télégraphe projeté de Tuyen-Quang à Ha-giang 480
—— à Hounan 604
Télégraphes, Société des — Chinois 62, 65
Tester, Droit de — en Chine, voyez Fromberg et Schlegel 597
Textes chinois, Reproduction des — en Europe au commencement du siècle, par H. Cordier 586

Page.
Thibet oriental voyez **Grénard** 75
Thomsen (Vilh.), Inscriptions de l'Orkhon 182
Tibet, voyez Deasy 439
——, Insurrection au —. 602
Tibeto-Burman, Linguistic palæontology 169
Tien-tsin, École pour l'enseignement de la langue russe 604
Timbres-postes, nouveaux — au Japon. 459, 607
Ting, Suicide de la veuve de l'amiral —. 269
Tokyo, La Cour et la Société à — par M. Balfour 440
Tongking, Piraterie au — 82
——, Lignes télégraphiques au — 83
——, Nouvelles du — 472
Tremblement de terre au Japon. 466
Tripiṭaka, Phra — Siamois 80
Tschoudskia Pismena par Trusman 293
Turkestan oriental, voyage dans le — par le général russe *Pevtsov* . 81

V.

Val d'Eremao (J. P.), Nécrologie de —. 428
——, Traduction anglaise du Yih-king par Mgr. C. de Harlez. 440
Vénukoff, Renseignements sur le développement du réseau télégraphique dans la Chine occidentale, etc. 453
——, Etudes géographiques sur l'Asie Centrale 274
Vissiere (A.), Un message de l'empereur *K'ia-k'ing* au roi d'Angleterre, voyez Schlegel. 597
Vladivostok, Renforcements russes à —. 468

W.

Waeber, Chargé d'affaires russe à Séoul 170
Winkler (Heinrich), Die Sprache der zweiten Columne der dreisprachigen Inschriften und das Altaische. 436
Wylie (Alexandre), Réimpression des ouvrages de — 446

Y.

Yamagata, Notice sur le maréchal — 464
Yamato Damashi, par R. Villetard de Laguérie. 254
Yersin, voyez **Peste** 442
Yi-king, l'Interprétation du — par C. de Harlez. 197

Z.

Zi (Etienne), Pratique des examens militaires en Chine 434

CHINESI

897.

CLE 丁酉 TING-

. and 23d Years of
KWANG-SHÜ 光緒.

JAN.	XIIth & XIIth Months.	Vth & VIth Months.	JULY	VIth & VIIth Months.	AUG.

EUROPEAN AND CHINESE CALENDAR.

1897.

CHINESE CYCLE 丁酉 TING-YEU.

22d and 23d Years of
H. I. M. KWANG-SHÜ 光緒.

JAN.	XIth & XIIth Months.	FEB.	XIIth & Ist Months.	MARCH	Ist & IInd Months.	APRIL	IInd & IIIrd Months.	MAY	IIIrd, IVth & Vth Months.	JUNE	Vth & VIth Months.	JULY	VIth & VIIth Months.	AUG.	VIIth & VIIIth Months.	SEPT.	VIII & IXth Months.	OCT.	IX & Xth Months.	NOV.	Xth & XIth Months.	DEC.	XIth & XIIth Months.
1 F	XI 28	1 M	XII 30	1 M	I 28	1 Thu	II 30	1 S	III 30	1 Tu	V 2	1 Thu	VI 2	1 **Sun**	VII 4	1 W	VIII 5	1 F	IX 6	1 M	X 7	1 W	XI 8
2 S	29	2 Tu	I 1	2 Tu	29	2 F	III 1	2 **Sun**	IV 1	2 W	3	2 F	3	2 M	5	2 Thu	6	2 S	7	2 Tu	8	2 Thu	9
3 **Sun**	XII 1	3 W	2	3 W	II 1	3 S	2	3 M	2	3 Thu	4	3 S	4	3 Tu	6	3 F	7	3 **Sun**	8	3 W	9	3 F	10
4 M	2	4 Thu	3	4 Thu	2	4 **Sun**	3	4 Tu	3	4 F	5	4 **Sun**	5	4 W	7	4 S	8	4 M	9	4 Thu	10	4 S	11
5 Tu	3	5 F	4	5 F	3	5 M	4	5 W	4	5 S	6	5 M	6	5 Thu	8	5 **Sun**	9	5 Tu	10	5 F	11	5 **Sun**	12
6 W	4	6 S	5	6 S	4	6 Tu	5	6 Thu	5	6 **Sun**	7	6 Tu	7	6 F	9	6 M	10	6 W	11	6 S	12	6 M	13
7 Thu	5	7 **Sun**	6	7 **Sun**	5	7 W	6	7 F	6	7 M	8	7 W	8	7 S	10	7 Tu	11	7 Thu	12	7 **Sun**	13	7 Tu	14
8 F	6	8 M	7	8 M	6	8 Thu	7	8 S	7	8 Tu	9	8 Thu	9	8 **Sun**	11	8 W	12	8 F	13	8 M	14	8 W	15
9 S	7	9 Tu	8	9 Tu	7	9 F	8	9 **Sun**	8	9 W	10	9 F	10	9 M	12	9 Thu	13	9 S	14	9 Tu	15	9 Thu	16
10 **Sun**	8	10 W	9	10 W	8	10 S	9	10 M	9	10 Thu	11	10 S	11	10 Tu	13	10 F	14	10 **Sun**	15	10 W	16	10 F	17
11 M	9	11 Thu	10	11 Thu	9	11 **Sun**	10	11 Tu	10	11 F	12	11 **Sun**	12	11 W	14	11 S	15	11 M	16	11 Thu	17	11 S	18
12 Tu	10	12 F	11	12 F	10	12 M	11	12 W	11	12 S	13	12 M	13	12 Thu	15	12 **Sun**	16	12 Tu	17	12 F	18	12 **Sun**	19
13 W	11	13 S	12	13 S	11	13 Tu	12	13 Thu	12	13 **Sun**	14	13 Tu	14	13 F	16	13 M	17	13 W	18	13 S	19	13 M	20
14 Thu	12	14 **Sun**	13	14 **Sun**	12	14 W	13	14 F	13	14 M	15	14 W	15	14 S	17	14 Tu	18	14 Thu	19	14 **Sun**	20	14 Tu	21
15 F	13	15 M	14	15 M	13	15 Thu	14	15 S	14	15 Tu	16	15 Thu	16	15 **Sun**	18	15 W	19	15 F	20	15 M	21	15 W	22
16 S	14	16 Tu	15	16 Tu	14	16 F	15	16 **Sun**	15	16 W	17	16 F	17	16 M	19	16 Thu	20	16 S	21	16 Tu	22	16 Thu	23
17 **Sun**	15	17 W	16	17 W	15	17 S	16	17 M	16	17 Thu	18	17 S	18	17 Tu	20	17 F	21	17 **Sun**	22	17 W	23	17 F	24
18 M	16	18 Thu	17	18 Thu	16	18 **Sun**	17	18 Tu	17	18 F	19	18 **Sun**	19	18 W	21	18 S	22	18 M	23	18 Thu	24	18 S	25
19 Tu	17	19 F	18	19 F	17	19 M	18	19 W	18	19 S	20	19 M	20	19 Thu	22	19 **Sun**	23	19 Tu	24	19 F	25	19 **Sun**	26
20 W	18	20 S	19	20 S	18	20 Tu	19	20 Thu	19	20 **Sun**	21	20 Tu	21	20 F	23	20 M	24	20 W	25	20 S	26	20 M	27
21 Thu	19	21 **Sun**	20	21 **Sun**	19	21 W	20	21 F	20	21 M	22	21 W	22	21 S	24	21 Tu	25	21 Thu	26	21 **Sun**	27	21 Tu	28
22 F	20	22 M	21	22 M	20	22 Thu	21	22 S	21	22 Tu	23	22 Thu	23	22 **Sun**	25	22 W	26	22 F	27	22 M	28	22 W	29
23 S	21	23 Tu	22	23 Tu	21	23 F	22	23 **Sun**	22	23 W	24	23 F	24	23 M	26	23 Thu	27	23 S	28	23 Tu	29	23 Thu	30
24 **Sun**	22	24 W	23	24 W	22	24 S	23	24 M	23	24 Thu	25	24 F	25	24 Tu	27	24 F	28	24 **Sun**	29	24 W	XI 1	24 F	XII 1
25 M	23	25 Thu	24	25 Thu	23	25 **Sun**	24	25 Tu	24	25 F	26	25 **Sun**	26	25 W	28	25 S	29	25 M	30	25 Thu	2	25 S	2
26 Tu	24	26 F	25	26 F	24	26 M	25	26 W	25	26 S	27	26 M	27	26 Thu	29	26 **Sun**	IX 1	26 Tu	X 1	26 F	3	26 **Sun**	3
27 W	25	27 S	26	27 S	25	27 Tu	26	27 Thu	26	27 **Sun**	28	27 Tu	28	27 F	30	27 M	2	27 W	2	27 S	4	27 M	4
28 Thu	26	28 **Sun**	27	28 **Sun**	26	28 W	27	28 F	27	28 M	29	28 W	29	28 S	VIII 1	28 Tu	3	28 Thu	3	28 **Sun**	5	28 Tu	5
29 F	27			29 M	27	29 Thu	28	29 S	28	29 Tu	30	29 Thu	VII 1	29 **Sun**	2	29 W	4	29 F	4	29 M	6	29 W	6
30 S	28			30 Tu	28	30 F	29	30 **Sun**	29	30 W	VI 1	30 F	2	30 M	3	30 Thu	5	30 S	5	30 Tu	7	30 Thu	7
31 **Sun**	29			31 W	29			31 M	V 1			31 S	3	31 Tu	4			31 **Sun**	6			31 F	8

CHINESE FESTIVAL DAYS.

Chinese Newyear 元旦 I. 1 = 2 February.

Lanternfeast 上元 or 十五夜 I. 15 = 16 February.

Vernal Equinox 春分 II. 18 = 20 March.

Grave Feast 清明 III. 3 = 4 April.

Dragon-boat Festival 端午 or 扒龍船 V. 5 = 4 June.

Summersolstice 夏至 V. 22 = 21 June.

All-souls day 搶竇 VII. 1 = 2 August.

Seventh night 七夕 VII. 7 = 4 August.

Autumnal Equinox 秋分 VIII. 27 = 23 September.

Chung-Yang 重陽 IX. 9 = 4 October.

Wintersolstice 冬至 XI. 28 = 21 December.

Polyglottic Printing office formerly of E. J. Brill, Leiden, Holland.

BOUND BY
HNM

UNIVERSITY OF ILLINOIS-URBANA
3 0112 125907698